

COMM
UNIC
ART | AGENCY

ART/DESIGN
& CULTURE



BEST PHOTO PRESS REPORT

BIENNALE DES PHOTOGRAPHES DU
MONDE ARABE CONTEMPORAIN
FONDATION HENRI CARTIER BRESSON
FOTOFEVER
GALERIE ARGENTIC
INSTITUT DES CULTURES D'ISLAM
MOIS DE LA PHOTO DU GRAND PARIS
PHOTO12 GALERIE

**BIENNALE DES PHOTOGRAPHES DU
MONDE ARABE CONTEMPORAIN**

PARIS

photo

la quintessence de nos arabités...

Première Biennale des photographes du Monde arabe contemporain à Paris.

Le 10 novembre 2015 s'est ouvert à Paris, en plein Mois de la photo, la première Biennale des photographes du monde arabe contemporain. Une initiative conjointe de l'Institut du Monde Arabe et de la Maison européenne de la photographie, en partenariat avec l'Office du Tourisme du Liban à Paris. Cette initiative s'inscrit dans une perspective d'élargissement des actions entre le Liban – seul pays partenaire de la Biennale – et l'Institut du Monde Arabe – d'autres suivront : une deuxième édition et une rétrospective autour d'une grande artiste libanaise, en cours de préparation. En attendant, pleins feux sur cette première, unanimement saluée comme l'évènement inédit du Mois de la photo à Paris.

Une histoire de ponts

—“ (...) Faire appel à l'objectif photographique pour rendre plus objectif notre point de vue sur le monde arabe. ” C'est l'ambition que s'est fixée, pour cette Biennale, Jack Lang, l'ancien ministre de la Culture et actuel président de l'Institut du Monde Arabe (IMA). Avec Jean-Luc Monterosso, directeur de la MEP (Maison européenne de la photographie), Jack Lang entendait littéralement enjamber la Seine entre l'IMA et la MEP, en passant par le pont de Sully, avec la possibilité de s'égarer en chemin dans les îlots de galeries qui jalonnent un parcours en huit sites.

—Finalement, il s'est agi d'un pont, plus large que tous les ponts de Paris réunis, un pont d'une rive à l'autre de la Méditerranée,

à travers le talent de 50 artistes arabes et quelques autres inspirés par ce monde en mutation. Serge Akl, directeur de l'Office du Tourisme du Liban à Paris, mécène de l'opération avec l'Union des Banques arabes de France, explique qu'il s'agit pour lui de créer un “pont culturel entre le Liban et l'IMA sur le long terme”. C'est dans cette perspective que plusieurs rencontres entre le ministre du Tourisme Michel Pharaon et Jack Lang ont été organisées tout au long de l'année et concrétisées par la Biennale et tout ce qui va suivre.

Le mur et la mer

—Sous la férule du commissaire Gabriel Bauret, la Biennale présente des œuvres d'artistes venus de tout le pourtour de la Méditerranée. “Si ce sont en priorité les créateurs originaires des pays arabes qui sont mis en lumière dans ce projet, leurs œuvres sont confrontées à celles de photographes occidentaux chez lesquels une part importante des travaux est liée à cette région du monde. Leurs

photo



Joe Kesrouani

157

parcours et préoccupations autorisent souvent une vision sensiblement différente de celles et ceux qui opèrent de l'intérieur", explique-t-il.

— Cette thématique de l'intériorité et de l'extériorité se retrouve, sous un angle différent, au cœur même des expositions. Le parcours pourrait démarrer à l'IMA. D'emblée, dès l'entrée, le regard est aspiré, dans la seconde, vers la gauche, par une ligne d'horizon méditerranéenne d'un bleu irréel. Ce n'est pas un triptyque, mais le photographe Joe Kesrouani l'a disposé comme tel, au nez et à la barbe de l'alignement des cadres, qui s'effacent de facto face à cette triple fenêtre sur l'extérieur, la mer. Cette Méditerranée belle et maudite, qu'un mur d'immeubles barre... Des constructions anarchiques d'un pays chaotique. Des katibas de bétons qui se jettent à l'eau. Les témoins architecturaux d'une histoire de soumission et d'insoumission: à la loi du plus fort, au non-respect des règles d'urbanisme, d'harmonie et d'esthétique. L'histoire d'un viol collectif, au nez et à la barbe

de ce que fut Beyrouth, et que le photographe, architecte de formation, balance en pleine figure, comme une claque.

Qu'est-ce que la beauté?

— David Lebreton, scénographe de la partie IMA, explique le choix d'avoir ouvert sur les 3 photos de Joe Kesrouani: "La promenade étant conçue comme un voyage de plus en plus intérieur", ces photos sont un appel auquel répondrait le paysage de mer désolé(e) de Medhi Meddaci (Syrie), qui travaille sur l'immigration et les ter-

Medhi Meddaci



photo

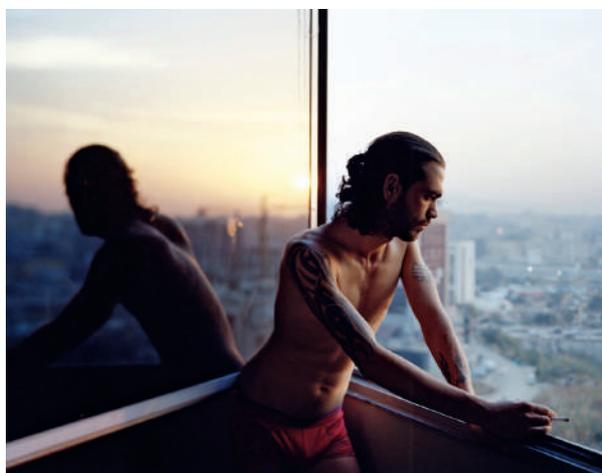


Emy Kat

ritoires. Puis, on déambule avec Mohamed Abusal dans les rues de Gaza plongées dans l'obscurité en comptant, sourire aux lèvres, les KVA des générateurs – ces nouveaux *Shambar*, comme il a appelé sa série (camping-gaz en libanais) – qui éclairent des oasis de fêtes-malgré-tout.

—Au large de la ville et des bruits de moteurs, le silence du désert d'un autre Palestinien, Yazan Khalili, qui questionne à travers *Landscape of Darkness* les no-

George Awde



culture

158



Giulio Rimondi

tions de territoire et d'appréhension des distances géographiques. Sa ville devient mirage, déliquescence et se dérobe... Aux Paysages, se succède une structure conçue comme une maison et deux artistes qui parlent de temps. Le Saoudien Emy Kat fait physiquement pénétrer le spectateur dans sa *Bedroom*, une chambre abandonnée et décrépie du Hijaz, et les dimensions de sa photo (180x234) sont réfléchies au millimètre près pour que l'on s'y projette et que l'on soit, à notre tour, habités par la nostalgie de l'artiste... "Qu'est-ce que la beauté?", semblent susurrer ces murs délabrés...

—En face, Giulio Rimondi s'intéresse aux Intérieurs provisoires. Il a été à la rencontre de réfugiés syriens d'Alep et de Homs qui vivent dans des habitations de fortune près de plantations au sud et au nord du Liban. Certains ont accepté de dévoiler leurs cabanes, où le temporaire s'est figé en créant une "esthétique du provisoire" qu'il nous transmet.

Masculinité et âge adulte

—Et des intérieurs au monde intérieur il n'y a qu'un pas, que le Libanais George Awde franchit en douceur en se plongeant dans le regard candide et pétillant de deux petits Syriens dans un champ, peu avant la spirale infernale de la haine. Sa série se penche sur le corps, la tradition, la masculinité et le passage à l'âge adulte. Son travail est d'une grande sensibilité, à la limite de l'écorchure, et la justesse de sa

photo



Maher Attar

lumière, un propos en soi.

—Un autre Libanais vivant au Qatar, Maher Attar, suspend le temps à la galerie Photo12, et choisit pour cela de revenir à l'argentique afin d'obtenir des images "brutes, floues, mal calibrées, qui donnent du grain". Son idée est "de raconter une mémoire vouée à disparaître ou qui n'a pas forcément existé, dit-il. C'est la mémoire d'un pays (Qatar) aux traditions puissantes, mais qui étrangement, a du mal à préserver son passé, et préfère reconstruire un passé avec du neuf".

—À la galerie Binôme, dans un exercice de Discours de la lumière, Caroline Tabet fait également le choix de l'argentique, pour ses temps de pose plus longs, à main levée, qui impriment les tremblements du corps, les oscillations de la respiration, puis pour l'obturateur très ouvert qui s'engorge de lumière. Comme son sujet, Beyrouth, le négatif "est brûlé par la lumière". Et dans une vision épurée, l'artiste libanaise, sortie d'un précédent travail sur "les intérieurs", déplore la détérioration de sa ville. Elle n'en conserve au bout du compte que l'impression de sa lumière, épurée, une empreinte, en cou-

leurs, semblable à une peinture impressionniste...

—Cette première Biennale pulvérise les stéréotypes sur le monde arabe trop souvent pensé comme un monolithe social, culturel ou religieux. Le photographe, à travers le regard qu'il pose sur les êtres, les lieux, les événements, les formes et les couleurs, nuance la réalité. Parfois à travers sa propre quête de lui-même, il renseigne sur l'état d'une société, prend son pouls, l'inscrit dans une temporalité et parfois c'est le mode dans sa diversité qui l'amène à un travail plus introspectif. Il sait comme nul autre suspendre le temps, mais au final, comme le disait le peintre-graveur et grand écrivain René-Jean Clot, "seule la lumière demeure comme un rêve qui ne sait rien de ceux qui l'ont trouvé si belle"

Première Biennale des photographes du Monde arabe contemporain
du 11 novembre 2015 au 17 janvier 2016, à l'IMA et La MEP, ainsi qu'aux galeries Binôme, Galerie Photo12, Galerie Basia Embiricos, La Mairie du IV^e arrondissement de Paris, La Cité Internationale des Arts et grainedephoto.com

Photo DR

culture



La Grande table (1ère partie)

par Caroline Broué

[Le site de l'émission](#)



du lundi au vendredi de 12h à 12h30 **Durée moyenne : 27 minutes**



Cinéma et photographie : Regards croisés sur l'Égypte de la révolution

13.01.2016 - 12:02

27 minutes

Cinq ans après la destitution de Hosni Moubarak, une cinéaste française et une photographe belge nous offrent un point de vue original sur le soulèvement populaire égyptien.

« Il faut complexifier le premier grand récit enthousiaste révolutionnaire (...) J'ai modestement apporté ma pierre à un édifice qui doit être collectif » - Anna Roussillon »



Ommar Abo Bakr par Pauline Beugnies © P BEUGNIES, ABO BAKR - 2016

Pour cette première partie d'émission, la Grande table propose un discours croisé avec la cinéaste Anna Roussillon et la photo-reporter Pauline Beugnies. La première sort aujourd'hui son documentaire *Je suis le peuple*, déjà primé dans de nombreux festivals internationaux. En choisissant de filmer, à des milliers de kilomètres du Caire, un vieux paysan de la vallée du Nil, la documentariste nous propose regard décalé sur les événements de la place Tahrir. Pauline Beugnies quant à elle, était au cœur des événements et a pu immortaliser des scènes d'affrontements avec les autorités égyptiennes. Ses photos ont donné lieu à un livre produit en collaboration avec le journaliste Ahmed Nagy et le dessinateur Ammar abo Bakr, *Génération Tahrir* aux éditions Bec en l'air.

« En Egypte aujourd'hui (...) c'est comme si la jeunesse et son élan représentaient une menace pour le régime » - Pauline Beugnies »

Son diffusé:

Oum Kalsoum - "Je suis le peuple"

Retrouvez ici la seconde partie de l'émission avec l'historien Justin Vaïsse pour une réflexion autour du pouvoir hégémonique des Etats-Unis.

Invité(s) :

Anna Roussillon, documentariste

Pauline Beugnies, photo-reporter

Thème(s) : Arts & Spectacles| Cinéma| Photographie| Egypte| Hosni Moubarak| Révolution arabe| Anna Roussillon| Pauline Beugnies

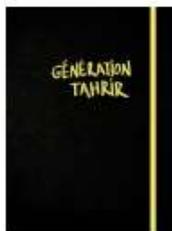
Document(s)



Je suis le peuple

Anna Roussillon

2016



Génération Tahrir

Ahmed Nagy
Ammar Abo Bakr
Pauline Beugnies

Le bec en l'air, 2016

À lire aussi

Les rebelles dans le cinéma américain avec Jean-Philippe Costes (3/5) / Alain Françon

Un autre jour est possible

2016-01-20 06:00 29 min.



REGARDEZ VOIR

par Brigitte Patient
le dimanche à 23h15



[l'émission](#) | [\(ré\)écouter](#) | [à venir](#) | [contactez-nous](#) | [podcast](#) ↕



l'émission du **dimanche 10 janvier 2016**



Pauline Beugnies, Génération Tahrir commentaire



Pauline Beugnies © Gary Lamy - 2016

Éléments biographiques

Pauline Beugnies est née à Charleroi en 1982. Entre 2008 et 2013 elle vit au Caire où elle apprend l'arabe et travaille sur des projets documentaires. Elle a fait ses études de journalisme à l'IHECS (Institut des hautes études des communications sociales) à Bruxelles dont une année de photojournalisme à Arhus au Danemark.

Son premier reportage était consacré aux enfants des rues accusés de sorcellerie à Kinshasa, au Congo. Elle parcourt ensuite le

Bangladesh, l'Albanie et bien sûr la Belgique. Elle se situe dans le sillage de photographes engagés qui s'accordent le temps de s'impregner de leur sujet. Aujourd'hui, elle se concentre sur l'Égypte et le monde arabe dans l'idée d'établir des ponts, de déconstruire les stéréotypes. En 2011, Pauline a reçu une bourse du Fond pour le journalisme belge pour travailler sur la jeunesse égyptienne. Sa première exposition solo "Revolution of The Youth" a eu lieu en Avril 2012 au Brakke Grond à Amsterdam. Elle collabore avec *Le Monde*, *M*, *Libération*, *Télérama*, *L'Express*, *Elle Belgique*, *De Morgen*, *The New York Times*, *Colors*...

En 2013 elle co-signe un web documentaire intitulé ***Sout el Shabab, la voix des jeunes***, à découvrir sur le site de France Culture, et co-signe l'ouvrage *Génération Tahrir* avec le dessinateur Ammar Abo Bakr, édité aux éditions Bec en l'air, en janvier 2016. Son premier film documentaire est en cours de finalisation et devrait être visible en septembre 2016.

Photo choisies

- Pauline Beugnies, manifestation au Caire le 26 janvier 2011.

Une jeune femme appelle les manifestants à rejoindre un rassemblement devant le syndicat des journalistes.

Cette image était exposée en très grand format sur la façade de la mairie du quatrième dans le cadre de la biennale des photographes du monde arabe contemporain. Elle a été enlevée au lendemain des attentats à Paris, ce que Pauline Beugnies a déploré. "Les événements du 13 novembre 2015 n'ont rien à voir avec cette image."



Pauline Beugnies, manifestation au Caire © Pauline Beugnies, manifestation au Caire - 2010

« En faisant tomber la figure de Moubarak, il y a une volonté pour la jeunesse égyptienne de s'émanciper du patriarcat, Hosni Moubarak incarnait toutes les formes d'oppression. Avec sa chute est né un formidable espoir de liberté. »

- Hamed Harrara, le 20 novembre 2011, Le Cairo. Blessé à deux reprises aux yeux par les forces de l'ordre lors de manifestations.

En Egypte, il ya eu une politique délibérée de viser les yeux des manifestants, c'est tout un symbole!



Hamed Harrara manifestant blessé, Pauline Desgrées © Hamed Harrara manifestant blessé, Pauline Desgrées - 2016

« Cet homme, désormais aveugle, reconforte son entourage, c'est une sacrée leçon de vie! »

- Le dessinateur égyptien Ammar Abo Bakr

Ammar Abo Bakr est l'auteur des dessins et croquis extraits de ses carnets dans le livre *Génération Tahrir*. De passage à Louxor où il travaille sur un projet de résidence d'artistes et centre culturel indépendant, Ammar tente de rétablir auprès "des gens de la rue" le lien égaré sous les années de dictature avec la culture antique égyptienne



Ammar Abo Bakr par Pauline Dougnée © P. Dougnée, Abo Bakr - 2016

- Dessin de Ammar Abo Bakr figurant dans le livre *Génération Tahrir*



Dessin de A A © Ammar Abo Bakr - 2016

- Ghada et Sara, 15 décembre 2012, Egypte, P Beugnies.

Après le vote, j'ai accompagné Ghada, membre active de l'aile des femmes du parti des Frères musulmans chez elle. Sara était là. Je connais Sara depuis plus d'un an. Je l'ai suivie et photographié pour une série sur la jeunesse frère rebelle. Sara a quitté la confrérie dans laquelle elle ne se retrouvait plus. "L'organisation n'a pas écouté les jeunes alors que ce sont eux qui ont lancé le mouvement. Les jeunes femmes n'en parlons pas..." Elle est fermement contre ce projet de constitution qui selon elle bafoue les droits des femmes, et la liberté des médias. Sa mère, par contre, a fait campagne pour le oui. Le ton est monté très vite...

« Je suis très attachée à cette image parce qu'elle raconte le clash générationnel que je percevais. »



Pauline Dougrès © - 2016 / Pauline Dougrès

« La photo est un magnifique prétexte pour entrer chez les gens et passer du temps avec eux. Au-delà du moment de la photographie, faire parler les gens et les écouter me tient vraiment à cœur. »

Expositions

PAULINE BEUGNIES

Génération Tahrir - 2010–2015 / Égypte

Exposition dans le cadre de la première Biennale des photographes du monde arabe, Jusqu'au 17 janvier 2016

Mairie du 4^e arrondissement

2 place Baudoyer, 4^e – Cour d'honneur/ M° Saint Paul - Hôtel de Ville

Lundi – Samedi : 9h – 17h30 / Jeudi jusqu'à 19h / Entrée libre



pauline Beugnies © - 2016

l'Humanité

Culture Savoirs

ARTS PLASTIQUES

Les photographes du monde arabe accueillis à Paris

À l'initiative de l'Institut du monde arabe et de la Maison européenne de la photographie, une nouvelle biennale voit le jour. Gabriel Bauret fait s'y confronter les visions de 50 artistes qui vivent ou travaillent de l'autre côté de la Méditerranée.



L'EXIL FAMILIAL COMME INSPIRATION DE LA CHAMBRE MAROCAÏNE, UNE ŒUVRE DE MALIK NEIMI CONÇUE À LA VILLA MEDICIS. PHOTO MALIK NEIMI

Au moment où des flots de migrants, chassés par la guerre, frappent aux portes de l'Europe, ce qui frappe, dans cette première Biennale des photographes du monde arabe contemporain organisée par l'IMA (Institut du monde arabe) et la MEP (Maison européenne de la photographie), c'est qu'il existe peu de différences d'écriture entre auteurs originaires du Proche et du Moyen-Orient, et Occidentaux y travaillant. Il existe bien une histoire de la photographie, de l'autre côté de la Méditerranée, avec son esthétique, ses codes, mais les phénomènes liés à la mondialisation n'ont pas laissé à l'écart le domaine de l'art... D'ailleurs, rares sont les photographes nés là-bas qui, de Berlin à Paris et New York, ne se soient pas éloignés de leurs racines, quand ce ne sont pas, avant eux, leurs parents.

Ce qui frappe, aussi, c'est que délaissant le photojournalisme et même le champ documentaire, ils investissent les territoires de l'art, mais en gardant une forte accroche au réel, dans des pays aux régimes souvent autoritaires où de récents soulèvements de jeunesse ont engendré de puissantes convulsions historiques.

En Libye, des lieux portant des traces de tortures

Ainsi, la Belge Pauline Beugnies, qui se réverait bien arabe, a continué de photographier sur la place Tahrir jusqu'en 2015, une fois taries les manifestations égyptiennes de janvier 2011, dressant ainsi le portrait d'une génération qui n'a pas fini de se révolter. L'Égyptien Nabil Boutros nous montre une galerie de barbus intellectuels, paysans, patrons,

sportifs, religieux, par lui tous incarnés. Une façon de provoquer la confiance du spectateur et d'envoyer bouler l'expression selon laquelle « l'habit fait le moine »...

Le Français Samuel Gratacap, déjà remarqué au Crac de Sète et au BAL de Paris, a lui aussi cadré de près la détresse des réfugiés libyens parqués serrés dans des centres de détention qui ressemblent à des camps de prisonniers... Choquée par l'assassinat de son beau-père, dissident libyen, Diana Matar nous a mis sous les yeux certains des lieux où le régime de Kadhafi commettait ses pires atrocités, de l'entrée d'un parking de Benghazi menant vers des salles de torture, à un endroit du bord de mer où ont été déversés les os brisés de 1 270 prisonniers politiques.

Très créative est la série de l'Irakienne Tamara Abdul Hadi, qui photographie les portes de chambres étudiantes de Sharjah, aux Émirats arabes unis, pour leur faire franchir murs et frontières jusqu'à Gaza, afin que les peignent, là-bas, des adolescentes du cru. Gaza, c'est là que l'Italien Massimo Berruti, scrutant les drames causés par l'opération « Bordure du dé-

Gaza, c'est là que l'Italien Massimo Berruti a scruté les drames causés par l'opération « Bordure du désert. »

sert », s'est longuement concentré sur les problèmes d'approvisionnement en eau.

À Jérusalem, Steve Sabella a transcrit visuellement son expé-

rience de 38 jours dans une maison palestinienne occupée par des Israéliens depuis 1948, cependant qu'à Beyrouth, Joe Kesrouani nous a fait éprouver l'oppression de ses habitants condamnés à une atmosphère angoissante en masquant, bouchant interstices, fenêtres, vues donnant sur la mer.

À noter le magnifique travail du Franco-Marocain Malik Nejmi. Ayant réalisé des films infiniment poétiques sur la traversée des clandestins africains depuis Tanger, il s'est essayé, avec *la Chambre marocaine*, à la construction d'un nouveau récit capable de transfigurer la puissance d'un exil familial en mettant en scène, via des instantanés de ses enfants, la chute, le déséquilibre, la perte de repères. Rapports du corps au langage, du langage à la forme.

Une place majeure pour les femmes

On est loin des représentations orientalistes d'un Delacroix, d'un Chateaubriand ou d'un Pierre Loti. Les œuvres choisies par Gabriel Bauret ne déconstruisent-elles pas, justement, les clichés d'un Orient fantasmé par l'Occident ?

Les femmes, en outre, occupent une place majeure dans cette biennale, de Mouna Saboni, passée par l'école d'Arles, qui a donné une forme formidable à sa série, la Peur, sur le harcèlement et les abus sexuels en Égypte, à Leila Alaoui, passée par New York, qui, revendiquant l'influence de Robert Frank, s'est enfoncée dans le monde rural, de l'Atlas au Rif, avec son studio portatif...

Biennale des photographes du monde arabe contemporain jusqu'au 17 janvier IMA MEP galeries Binôme Photo 12 Basia Embiricos mairie du 4^e arrondissement Cité internationale des arts

LE QUOTIDIEN DE L'ART

EXCLUSIF

—
UNE NOUVELLE
FOIRE
D'ART TRIBAL
EN BOURGOGNE
P.5

MARDI 22 DÉCEMBRE 2015 NUMÉRO 969

LES ARTISTES TUNISIENS
ÉCRIVENT L'AVENIR
DE LEUR PAYS AU BARDO
ART CONTEMPORAIN ▶ [PAGE 6](#)

LE MONDE ARABE
EN PHOTOS,
MAIS SANS CLICHÉS
BIENNALE ▶ [PAGE 8](#)

DÉCÈS DU POÈTE
ET CRITIQUE D'ART
ALAIN JOUFFROY
CARNET ▶ [PAGE 3](#)



NEIL MACGREGOR
RÉCEPTIONNE
LA CROIX
DE LAMPEDUSA ▶ [Lire page 04](#)

EXPOSITION

PAGE
08

LE QUOTIDIEN DE L'ART | MARDI 22 DEC. 2015 NUMÉRO 969

Par Natacha
Wolinski

BIENNALE DES PHOTOGRAPHES DU MONDE ARABE – Paris –
Jusqu'au 17 janvier 2016

Le monde arabe en photos, mais sans clichés

La première Biennale des photographes du monde arabe se déploie à Paris, dans huit lieux différents, et dévoile les espérances et les craintes d'un monde multiple et en transition.

La Biennale des photographes du monde arabe est organisée à Paris conjointement par la Maison européenne de la photographie (MEP) et l'Institut du monde arabe (IMA), mais se déploie également à la Cité internationale des arts, à la mairie du 4^e arrondissement et dans quatre galeries du quartier. Elle a été créée à l'initiative de Jack Lang, lequel, dès son arrivée à la tête de l'IMA, a souhaité mettre en place « un événement photographique qui puisse rendre compte des transformations en profondeur du monde arabe, des progrès qui s'y font jour, des difficultés qu'il peut rencontrer,

Joe Kesrouani,
The Wall.
© Joe Kesrouani.



Farah Al Qasimi,
Sandcastles, Dubaï.
© Farah Al Qasimi,
Courtesy Third Line
Gallery, Dubaï.

l'urbanisation galopante, les nouvelles revendications des femmes, l'essor migratoire, la perte des repères identitaires, le retour au religieux... On peut nourrir une lecture pessimiste des œuvres présentées ici et là, voir dans la très belle image du Français d'origine algérienne Mehdi Meddaci – un bloc de

mais aussi des raisons d'espérer ». Elle a pour commissaire Gabriel Bauret qui est le premier à reconnaître que l'entreprise était difficile « tant les clichés circulent sur le monde arabe ». Le moins que l'on puisse dire est qu'il a su les contourner, et que cette biennale rend compte avec une belle vigueur d'une région qui, « loin d'être un bloc monolithique, constitue un monde pluriel, porté par des lieux, des cultures et des intentions très différentes ». Cette pluralité est d'autant mieux servie que l'événement associe des œuvres de photographes arabes et d'autres occidentaux liés à cette partie du monde.

Des thématiques reviennent, dont beaucoup renvoient à la question du vacillement et des transformations. Dans la cour de la mairie du 4^e arrondissement, la Belge Pauline Beugnies ressuscite avec ses images documentaires l'effervescence de la place Tahrir, au Caire. Mais si les photos du printemps arabe nous semblent aujourd'hui tristement lointaines, les raisons qui les ont fait éclore, elles, sont toujours présentes. Elles sont liées aux profondes mutations d'un monde arabe touché par le bouleversement des paysages,

DES THÉMATIQUES
REVIENNENT,
DONT BEAUCOUP
RENVOIENT
À LA QUESTION
DU VACILLEMENT
ET DES
TRANSFORMATIONS

l...

EXPOSITION

PAGE
09

LE QUOTIDIEN DE L'ART | MARDI 22 DEC. 2015 NUMÉRO 969

LE MONDE ARABE
EN PHOTOS,
MAIS SANS
CLICHÉS



Mehdi Meddaci,
Sans titre, 2013.
© Medhi Medacchi,
Courtesy Odile
Ouizeman, Paris.

SUITE DE LA PAGE 08

ciment qui flotte dans la mer – la métaphore d'un monde à la dérive (IMA), dans les autoportraits tremblés de la jeune Marocaine Safaa Mazirh une impuissance à s'incarner (Cité internationale des arts), dans les photos foudroyées de Beyrouth par la Libanaise



Caroline Tabet (avec des pellicules détériorées par le passage aux rayons X) les spasmes d'un monde qui ne se reconnaît plus (Galerie Binôme). Mais rien n'interdit non plus de considérer les œuvres sous un jour plus clément, et l'on peut alors sourire des clichés de portes de chambres, hautes en couleur et en rébellion d'Anne-Marie Filaire, des jeunes adolescentes de Gaza (IMA).

On peut retrouver l'épaisseur du temps dans les yeux doux des patriarches de Bejaâd portraiturés par le Marocain Daoud Aoulad-Syad (MEP), ou encore s'émouvoir des subtiles variations sur le thème pourtant rebattu de l'orientalisme qu'opère le Français d'origine marocaine Malik Nejmi (IMA). La photographie, dans sa souplesse et son immédiateté, semble décidément l'outil idéal pour appréhender toutes les mutations à l'œuvre, mais aussi et surtout, comme le dit Gabriel Bauret, « nous aider à faire évoluer notre propre regard sur ce monde arabe avec lequel nous avons des liens historiques et artistiques très forts, qu'il nous appartient encore de renforcer et d'approfondir ».

BIENNALE DES PHOTOGRAPHES DU MONDE ARABE, jusqu'au 17 janvier 2016,
Institut du monde arabe, Maison européenne de la photographie et divers lieux, Paris,
<http://biennalephotomondearabe.com>

Malik Nejmi,
Fig. 1 / Fig. 2, 2013.
© Malik Nejmi.

LA PHOTOGRAPHIE
SEMBLE DÉCIDÉMENT
L'OUTIL IDÉAL
POUR APPRÉHENDER
TOUTES
LES MUTATIONS
À L'ŒUVRE

Catalogue, sous la
direction de Gabriel
Bauret, éd. Snoeck,
100 p., 88 ill.,
18 euros.



SUR LIBÉRATION.FR

A lire Le musée Reiss-Engelhorn, en Allemagne, poursuit la fondation Wikimédia et sa branche allemande, Wikimedia Deutschland, pour la diffusion sur Internet de seize reproductions d'œuvres d'art de ses collections. Plusieurs musées ont déjà menacé la fondation de poursuites pour des raisons similaires, mais Reiss-Engelhorn est le premier à passer à l'acte. Un cas de copyfraud ?

CULTURE/

ARTS

PHOTOGRAPHIE

A Paris, l'Orient voit le jour

L'IMA lance, jusqu'au 17 janvier, une Biennale très fournie des photographes du monde arabe contemporain.

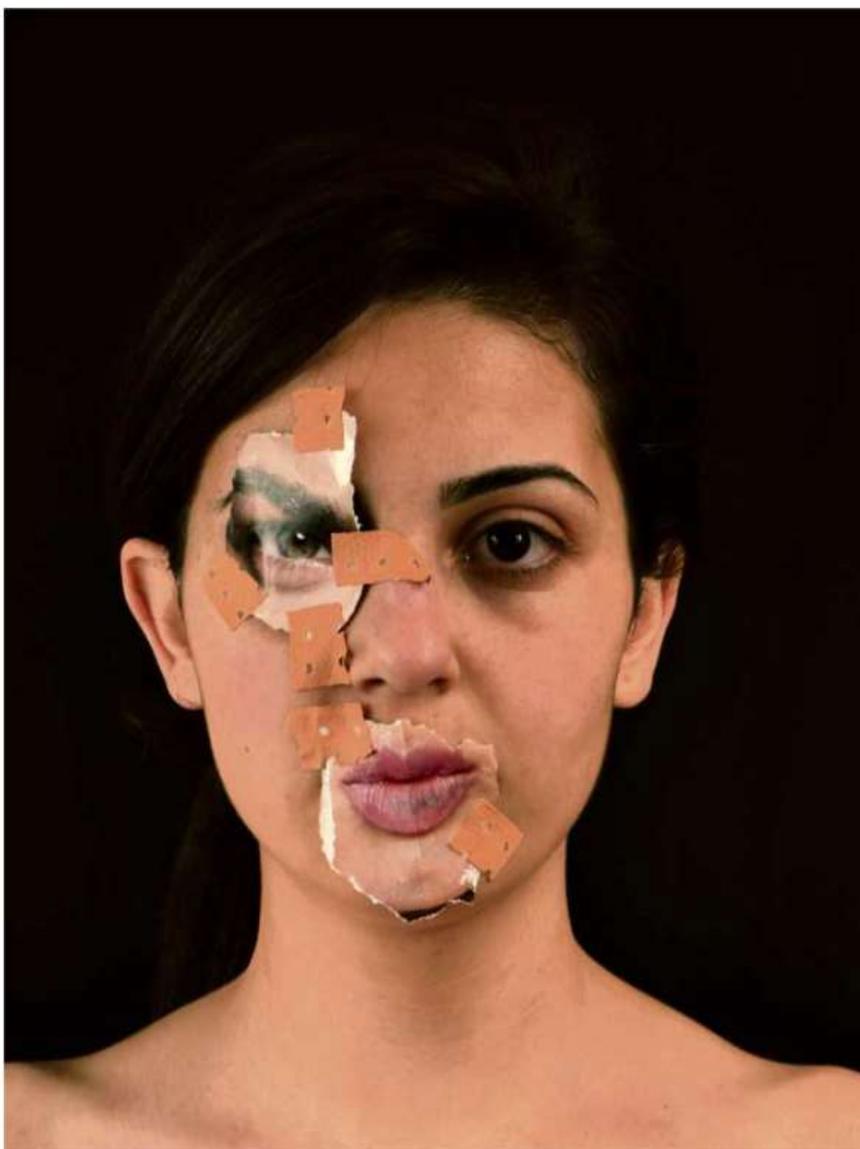
Par
CLÉMENTINE MERCIER

Regarder le monde arabe est nécessaire pour comprendre nos voisins à l'heure où les territoires se raidissent, et les incertitudes grandissent. Les passerelles que proposent les photographes sont là pour faire tomber les clichés. Le projet d'une Biennale des photographes du monde arabe contemporain en France est une belle mais délicate idée, au moment où partout pointent les critiques d'un regard néocolonialiste. C'est celle de Jack Lang, actuel président de l'Institut du monde arabe (IMA), qui s'est associé à la Maison européenne de la photographie ainsi qu'à d'autres lieux parisiens pour ce projet.

Dispositif difficile aussi, tant le monde arabe est un kaléidoscope, et tant les photographes qui le scrutent ont des approches différentes. Quel regard privilégier ? Occidental ? Oriental ? Comment sélectionner ces photographes ? Ils sont marocains, tunisiens, palestiniens, dubaïotes mais aussi français ou italiens d'origine diverses... Pour les commissaires, Gabriel Bauret et Géraldine Bloch, si le monde arabe rayonne au-delà de ses frontières, c'est aussi grâce aux mouvements des populations. Et les photographes sont des voyageurs. La fascination exercée par le monde arabe étant inscrite dans le regard occidental – par la peinture notamment, et les premiers photographes européens sur le terrain.

Flottement. La Biennale dresse une mosaïque de regards oscillant entre vision documentaire et approche poétique, la tentation du sensible et du mélancolique finissant par l'emporter. Comme en flottement, à l'image de l'affiche où l'Égyptienne Wafaa Samir lève en lisant le Coran (*Ramadan*, 2013).

En terrain difficile, on avance à pas furtif. De Gaza, épice du monde arabe, on entrevoit la pénurie de tout. Le manque d'eau, avec le reportage poignant de Massimo Bernuti, et d'électricité, grâce aux prises



Autoportrait, d'Ihsane Chetuan, exposée à Paris jusqu'au 17 janvier. PHOTO IHSANE CHETUAN

de vue de nuit de Mohamed Abusal. Né et vivant à Gaza, il a photographié de loin un mariage, des vitrines ou un parc de loisir, sous perfusion de groupes électrogènes (*Shambar*, 2012). Mais la plupart des sujets sensibles sont montrés aux périphéries, comme cette installation étouffante de Samuel Gratacap sur la prison de Zaouia, en Libye, montrée dans une

cour de l'IMA. Dans les sous-sols de l'institut, d'autres projets mériteraient plus de place. Comme celui sur les enfants des mines de Menya, de Myriam Abdelaziz, Française née au Caire, ou *Je voudrais te parler de la peur*, le projet en cours de Mouna Saboni sur les femmes victimes de harcèlement sexuel en Égypte. Dans l'ensemble, les propositions les plus fortes sont les plus narra-

tives. Malik Nejmi, d'origine franco-marocaine, raconte son histoire personnelle en photographiant ses enfants en noir et blanc avec un tissu et un coussin de sa grand-mère Aïcha (*la Chambre marocaine*, 2013-2014). Dans ce travail, se joue la transmission tendre entre des générations par les objets. La photographie aide à s'approprier le passé, même intime.

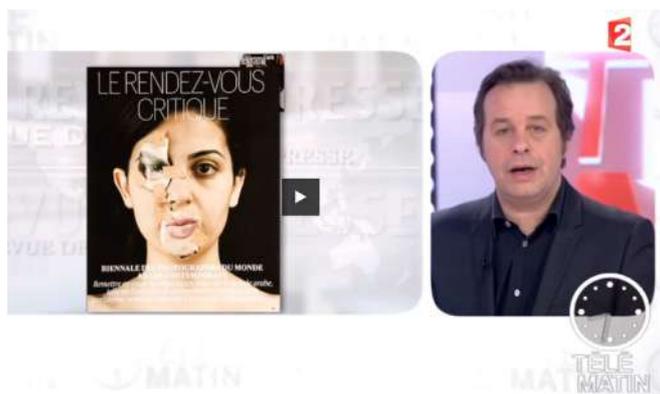
Le paysage, comme les gens, a une histoire. Andrea et Magda, un couple franco-italien, se sont intéressés à l'histoire récente du Sud Sinaï dans *Sinai Park*, photographiant les hôtels fantômes de la région. Le long de la côte du golfe d'Aqaba, de Taba à Charm-el-Cheikh, le paysage a été défiguré par le tourisme de masse qui rêvait des *Mille et Une Nuits*. « Dans le Sinaï, 80% à 90% de l'immobilier est dédié au tourisme. Certains sites ont été abandonnés depuis la révolution de 2011. Tout y est disproportionné, construit avec des matériaux bon marché et des capitaux venus des Emirats arabes unis », commente Magda.

A Beyrouth, Joe Kesrouani photographie la capitale du Liban asphyxiée par une masse de tours en béton qui ont créé un mur aveugle laissant les pauvres sans horizon (*The Wall*, 2015). Autrement, sa ville respirait le bleu de la Méditerranée.

Puzzle. Stéphane Couturier, né à Paris, raconte, lui, l'histoire de Climat de France, cité dominant le quartier de Bab el-Oued, à Alger, construite par l'architecte Fernand Pouillon. Prévue pour 30 000 personnes en 1957, elle compte aujourd'hui 60 000 résidents. « Les terrasses sont habitées, il y a des bidonvilles sur la toiture et des gens dans les caves », raconte-t-il. Commandée juste avant le début de la guerre d'Algérie, elle devait reloger les populations des bidonvilles, tout en réaffirmant l'autorité de la métropole. Stéphane Couturier admire et malme Fernand Pouillon, photographiant la cité par fragments, la découpant en rectangles verticaux, en un puzzle mural : « La façade est impossible à photographier entièrement, j'en donne une vision fragmentaire, comme une sorte de machine à construire du combinatoire. »

Et puis, bienvenue, cette note d'humour. Nabil Boutros, né au Caire, et travaillant entre sa ville natale et Paris, a créé un drôle d'abécédaire : en 18 autoportraits, il se grime en 18 personnages caiotes, allant du kakou en Ray-Ban au traditionnel religieux. Il ridiculise ainsi les rapports sociaux dictés par les façades vestimentaires (*L'habit fait le moine*, 2010-2011). ◀

BIENNALE DES PHOTOGRAPHES DU MONDE ARABE CONTEMPORAIN
jusqu'au 17 janvier. Rens. :
biennalephotomondearabe.com

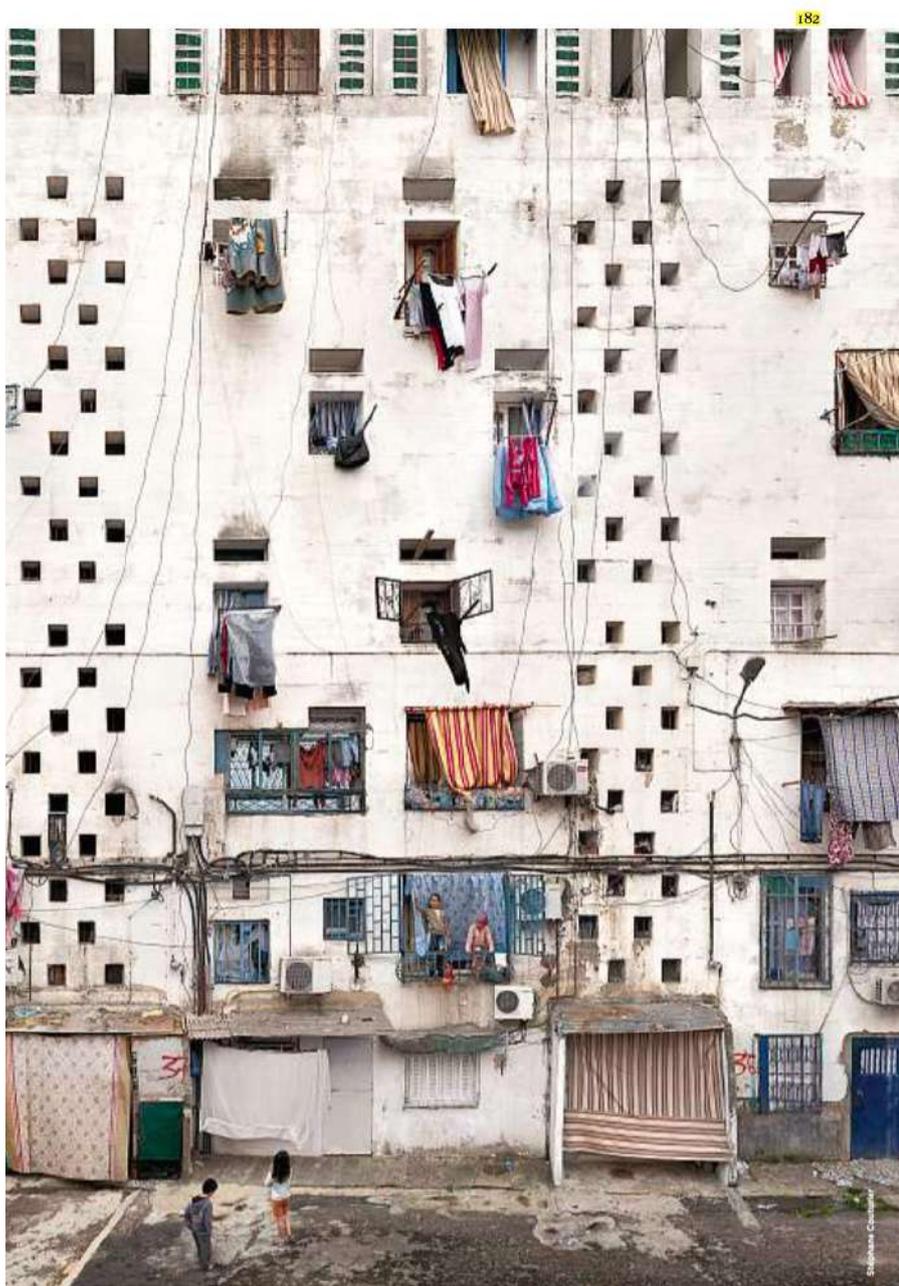


Le Monde

PHOTO

Dé- construction.

PAR CLAIRE GUILLOT



A travers ses grands tableaux-photos aux couleurs vives, Stéphane Couturier a toujours embrassé la ville et l'architecture. Et par là, il a fait le pari qu'une image en deux dimensions peut donner à comprendre un espace qui en compte trois... Quitte à expérimenter, à manipuler, à superposer des images – à Chandigarh en Inde, à Brasilia, au Brésil. La Maison européenne de la photographie, à Paris, revient sur sa démarche, qui confronte les utopies et la réalité, et qui met au jour l'archéologie des constructions humaines. Un large espace est consacré à son plus récent projet, très réussi, autour de la cité Climat de France, à Alger. Avec des images recomposées par ordinateur, des travellings, des vidéos, des portraits, il offre une vision kaléidoscopique et passionnante de cet ensemble monumental signé par l'architecte Fernand Pouillon. La cité autrefois utopique est désormais surpeuplée et dégradée. Le photographe a évité tout misérabilisme, son appareil donne à voir la décrépitude mais aussi l'intelligence du dessin du lieu, ouvert sur la ville et la mer. Pour une fois, il a aussi associé les habitants dans son projet: ces derniers se font à la fois acteurs et témoins d'un lieu hors norme. ☉

STÉPHANE COUTURIER,
MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE,
5-7 RUE DE FOURCY, PARIS 4^e,
JUSQU'AU 17 JANVIER 2016.
WWW.MEP-FR.ORG

la Croix

la Croix
samedi 5, dimanche 6 décembre 2015

CULTURE

19

EXPOSITION La « Première biennale des photographes du monde arabe contemporain » déploie les œuvres de plus de 40 artistes dans huit lieux des 4^e et 5^e arrondissements de Paris

Visages d'un monde arabe en mutation

Reliant certaines institutions et galeries de la rive droite à l'Institut du monde arabe (IMA) sur la rive gauche de la Seine, cette nouvelle biennale peut s'envisager comme une promenade photographique dépayssante, qui permet au visiteur de plonger en quelques enjambées au cœur de la diversité du monde arabe. « *Que nous disent les photographes sur ce monde en pleine mutation ? En prenant en compte la diversité des approches et des écritures photographiques - documentaire, poétique, métaphorique, engagée, décalée... - , cette biennale propose un dialogue entre les œuvres des photographes qui travaillent sur le monde arabe et celles des photographes arabes eux-mêmes* », commente le commissaire général Gabriel Bauret.

Le conflit palestinien est ainsi au centre des préoccupations, qu'il s'agisse de Massimo Berruti, auteur d'un reportage soutenu par l'AFD (Agence française de développement) sur la crise de l'eau à Gaza et en Cisjordanie. À son reportage sombre sur la vie quotidienne des Palestiniens tentant de survivre malgré les destructions font écho les panoramiques très poétiques de magasins et de parcs de loisirs éclairés par des générateurs, faute d'électricité, pris par Mohamed Abusal.

Ce sont encore différentes conceptions du portrait qui reflètent le monde arabe : portraits hiératiques de Marocains de l'Atlas saisis par Leïla Alaoui, musulmans en majesté dans leurs habits de prière par Christian Courrèges, autoportraits ironiques de Nabil Boutros se démultipliant en différents « types » d'Égyptiens pour souligner les clivages sociaux, ou tableaux « transgénérationnels » de Malik Nejmi mettant en scène ses enfants avec un coussin et un tissu hérités de sa grand-mère.

De leur côté, les photographes d'architecture trouvent les traces des traditions arabes et des événements dans le corps des bâtiments. La série *Sinai Park* d'Andrea & Magda révèle la beauté fantomatique de ces villages touristiques clinquants dont la construction est figée à cause des menaces terroristes, quand Fayçal Baghriche avec ses *Musallat* capte la spiritualité des bureaux transformés en lieux de prière par les musulmans à Montréal.

Cependant, ce sont surtout les réfugiés qui sont dans l'objectif des photographes : Giulio Rimondi montrant que le provisoire s'éternise en photographiant les intérieurs concoctés par les réfugiés syriens dans des cabanes au Liban, ou Samuel Gratacap dont la bouleversante installation *Les Naufragé(s)* présentée dans le patio de l'IMA confronte le visiteur aux regards puissants des migrants retenus dans une prison en Libye. Dans *La Peur*, Mouna Saboni articule les portraits et les témoignages poignants d'Égyptiennes victimes de maltraitements notamment sexuelles, fléau qui concernerait 99 % des femmes du pays, tandis qu'avec *Génération Tahrir* Pauline Beugnies dresse, elle, « le portrait intime d'une génération émergente qui a fait le choix de l'émancipation, contre la tyrannie du patriarcat ».



Nabil Boutros. *Égyptiens ou L'habit fait le moine*, 2010-2011 (Institut du monde arabe).

SUR WWW.LA-CROIX.COM
Retrouvez un diaporama sur cette exposition

Publicité

320 pages
17,90 €

Titus n'aimait pas Bérénice

NATHALIE AZOULAI

P.O.L.

PRIX MÉDICIS

À VOIR-DVD

• Architectures volume 9

Comment la maison Unal, incroyable « maison bulle » qu'on croirait sortie d'un album des Barbapapa, a-t-elle été construite sans aucun angle droit ? Pourquoi d'étonnantes passerelles s'échappent-elles en diagonale de l'usine Van Nelle, à Rotterdam, où règne l'angle droit ? Autant d'interrogations auxquelles répond la dernière livraison de

films de la passionnante collection de Richard Copans et Stan Neumann sur les joyaux de l'architecture mondiale. Dans ces véritables enquêtes, limpides et ludiques, chaque édifice est inspecté à la lumière du contexte de son époque, ménageant des critiques discrètes mais bienvenues.

1 DVD Arte, 20 €.

STÉPHANE DREYFUS

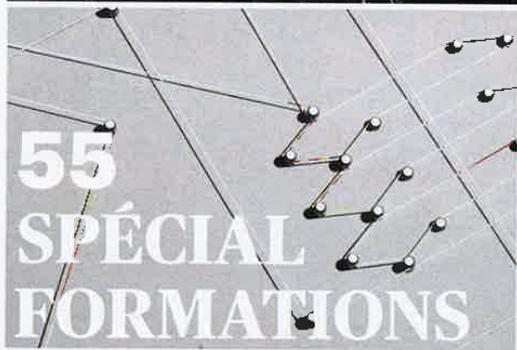


Jusqu'au 17 janvier. IMA, Maison européenne de la photographie (MEP), Cité internationale des arts, Mairie du 4^e, galeries Photo 12, Binôme et Graine de photographie. RENS. : www.biennalephotomondearabe.com. Catalogue par la MEP, l'IMA, les Éd. Snoeck, 100 p., 18 €.

Télérama



15



55
SPÉCIAL
FORMATIONS

SOMMAIRE

GÉNÉRATION BATACLAN

Cette semaine, en couverture, on aurait pu vous offrir une photo ou une image d'Alice, l'héroïne rebelle de Lewis Carroll, qui fête aujourd'hui ses 150 ans et sera la star du 31^e Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil. On aurait pu vous proposer aussi notre invité, le fier et farouche Bartabas, cavalier épris d'absolu et d'extrême, patron sans concession du Théâtre équestre Zingaro depuis trente ans. A ces créatures aventurières, on a préféré Jesse Eisenberg, jeune comédien américain plutôt énigmatique et apparemment solitaire, icône des geeks trentenaires après avoir incarné Mark Zuckerberg dans *The Social Network*, de David Fincher. Il sera bientôt une des vedettes de *Back home*, de Joachim Trier. Mais peut-on parler de « comédien vedette » pour cet artiste qui n'aime qu'à s'effacer derrière ses rôles de narcissiques névrosés? Jesse Eisenberg incarne bizarrement une génération. A la culture, aux goûts, aux plaisirs différents – proches de ces métiers de la BD et du design dont nous vous proposons des formations. Génération plus réservée, à sa façon plus introvertie. Le monde que nous lui avons fabriqué la décevrait-elle? C'est aussi la génération qui, en France, s'est fait massacrer le 13 novembre au Bataclan. – *Fabienne Pascaud*

COUVERTURE

Jesse Eisenberg
Photo : Martin Schoeller August/Agence A

MAGAZINE

- 4 **L'invité**
Bartabas, patron du Théâtre équestre Zingaro
- 13 **Premier plan**
Le drapeau bleu-blanc-rouge, entre émotion et récupération
- 14 **Qui? Comment? Pourquoi?**
- 20 **Double face**
Adele, big pop star
- 22 **Ça va mieux en le disant**
- 24 **Le dossier**
Comment faire campagne pour les régionales après les attentats? Reportage dans le Nord-Pas-de-Calais-Picardie, une région clé
- 30 **Jesse Eisenberg**
Charmeur et névrosé, il est l'acteur le plus demandé du cinéma américain
- 34 **Programmes scolaires**
Au collège Stalingrad, à Tours, l'enseignement interdisciplinaire est une réussite. La réforme expliquée en trois points

40 François Loriquet

La série *Un village français* l'a révélé au grand public

42 Toujours jeune à 150 ans

Alice, invitée d'honneur du Salon de Montreuil

AUTREMENT

47 Penser

Le Patrimoine immatériel de l'Unesco, un label dévoyé

50 Voyager

Oslo résonne encore du *Cri* d'Edvard Munch

52 Découvrir

Tout schuss et tout design; popularisons la xénophilie...

SPÉCIAL FORMATIONS

55 À l'occasion du Start

Les métiers du design et de la bande dessinée
Sélection des écoles, rencontres avec des professionnels, guide des diplômés...

CRITIQUES

75 Le rendez-vous

La première Biennale des photographes du monde arabe contemporain, à Paris

78 Cinéma

86 Musiques

89 Concerts

90 Livres

98 Scènes

100 Arts

103 Enfants

TÉLÉVISION

105 Le meilleur de la semaine télé

115 En léger différé

La chronique de Samuel Gontier

116 Programmes

et commentaires

RADIO

172 Le meilleur de la semaine radio

176 Les programmes

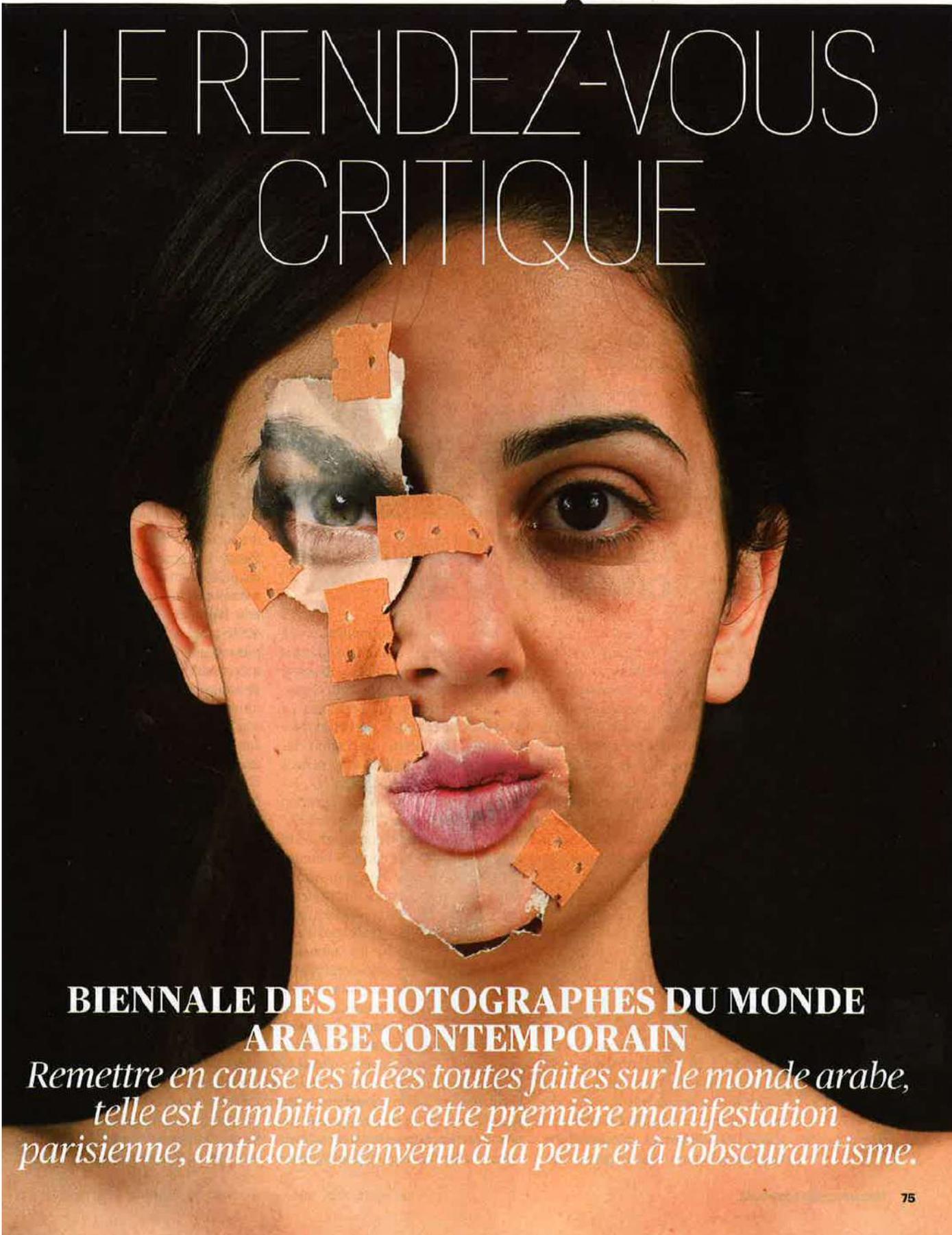
182 Talents

186 Mots croisés

Ce numéro comporte :
une couverture spéciale
« Paris-IDF » pour les
abonnés et les kiosques de
Paris-IDF et une couverture
nationale ; une mise sous
film du *Sortir* avec un
catalogue « BHV-Noël »
de 64 p. posés sur la
2^e de couverture pour les
kiosques des dép. 75, 78,
91 et 92. Posés sur la
4^e de couverture pour
les abonnés de la France
métropolitaine : un encart
« Fleurus Presse » de 4 p.
pour une partie des
abonnés, un encart « Arle
Noël » pour une partie des
abonnés. Edition régionale.
Jeux/Sortir. Totalité de
1 à 64 jetés pour les kiosques
des dép. 17, 81, 93, 94, 95,
posés sur la 4^e de couverture
pour les kiosques des dép.
75, 78, 92 et les abonnés
des dép. 75, 78, 92, 93, 94.

JÉRÔME BONNET POUR TÉLÉRAMA | REBECCA D'AUTREMER/ALBUM GAUTIER LANGUEREAU | VINCENT DECHELETTE/ECAL | LEILA ALAOUM/MEP

LE RENDEZ-VOUS CRITIQUE



**BIENNALE DES PHOTOGRAPHES DU MONDE
ARABE CONTEMPORAIN**

Remettre en cause les idées toutes faites sur le monde arabe, telle est l'ambition de cette première manifestation parisienne, antidote bienvenu à la peur et à l'obscurantisme.

LE RENDEZ-VOUS



Tanya Habjouqa,
Sans titre, 2013.
Image issue
de la série
« Tomorrow there
will be apricots ».
Page précédente:
Ihsane Chetuan,
Autoportrait.

PHOTOGRAPHIES DU MONDE ARABE CONTEMPORAIN

TTT

L'habit ne fait pas le moine ? Allons donc ! répond Nabil Boutros (né en 1954), en exposant à la première Biennale des photographes du monde arabe – qui se tient à Paris dans huit lieux différents – une série d'autoportraits, dans lesquels il emprunte les multiples apparences de ses compatriotes égyptiens. L'artiste se travestit en boutiquier de souk, en rappeur à casquette, en jeune coiffé d'un bonnet et d'un casque audio, en professeur d'université à la chevelure grisonnante, en imam à barbe blanche... Chauve, barbu, imberbe, vieux ou jeune, s'accrochant à une identité égyptienne ou plagiant les critères de mode occidentaux. A lui seul, Nabil Boutros résumerait l'ambition de cette manifestation : remettre en cause les idées toutes faites sur le monde arabe, les clichés exotiques sur un mode de vie traditionnel qui a volé en éclats. Une cinquantaine de photographes abordent à leur manière, documentaire ou à l'aide de mises en scène, les complexes cultures d'une vingtaine de pays régulièrement cari-

caturés par des visions médiatiques à l'emporte-pièce, enthousiasmantes lors des « printemps arabes », désespérantes quand elles tournent au chaos.

Les faits sont pourtant évidents. La planète s'uniformise, Orient et Occident s'entremêlent, partagent les mêmes frictions, les mêmes urgences, les mêmes troubles identitaires, les mêmes désirs. Dans *Transfiguration*, la Marocaine Ihsane Chetuan (née en 1986) prélève dans des magazines féminins des parties de corps de femmes occidentales. Avec des sparadraps évoquant une grossière chirurgie esthétique, elle se colle un œil vert, une bouche sensuelle. Trois portraits drôles et effrayants sur les fantasmes d'une impossible beauté mondialisée.

La Biennale a l'intelligence de s'ouvrir aux artistes occidentaux et de croiser les regards. Le Français Stéphane Couturier (né en 1957) arpente depuis des années, avec sa chambre photographique, la cité Climat de France à Alger, construite en 1957 par l'architecte Fernand Pouillon, et désormais surpeuplée. Pour en représenter la monumentalité, l'artiste découpe la photo géante

d'une façade et la reconstitue sous forme de colonnes en relief, séparées les unes des autres de quelques centimètres. Sur le mur d'en face, le spectateur visionne des vidéos des portraits d'habitants, à chaque fois filmés seuls, plein cadre, regardant fixement la caméra, sans bouger, à tel point que l'on se croirait face à des photos. L'installation se visite comme un mémorial. Elle s'interroge sur notre histoire coloniale, son héritage et la déshérence actuelle de l'Algérie. Sans figer les réponses.

Avec sa *Madone de Tunis*, Amine Lardoulsi (né en 1976) prend à contre-pied les clichés de la presse occidentale, inspirés de l'iconographie catholique. Sa madone n'est pas voilée, ni drapée, ni en pleurs dans la position d'une piété. C'est une jeune femme aux cheveux blonds coupés à la garçonne. Elle fait face à la police lors d'une manifestation, en avril 2012. Photographiée derrière un écran de boucliers en Plexiglas striés par les coups, elle ne trahit pas d'émotion. Elle est déterminée. Visage d'une certaine jeunesse tunisienne.

La Française Mouna Saboni (née en 1987) jette l'effroi en jouant sur les contrastes entre images paisibles et textes violents. Sous ce portrait de l'Égyptienne Aya se baignant dans l'oasis de Siwa, un éden de végétation et de lumière, on lit le témoignage glaçant de

Maï, ingénieure à Alexandrie. Selon un rapport d'Amnesty International, 99% des Egyptiennes disent avoir été victimes de harcèlement sexuel. Maï raconte qu'elle ne marche plus seule dans la rue, qu'elle se rend au travail en voiture, « *et même sur les routes ils te harcèlent ! Mais au moins ils ne peuvent pas te toucher* ». Autrement elle ne sort plus de chez elle ou alors pour se rendre chez son amie qui habite en face, à quelques pas. « *fai seulement une rue à traverser [...]. Eh bien même pour traverser cette rue, j'écoute de la musique très fort, je les vois, je vois les regards et je vois que certains me disent des choses, mais, au moins je n'entends pas les paroles.* »

Les attentats du 13 novembre hantent cette première Biennale. Programmée bien avant, la manifestation tombe à pic, comme une réponse, un antidote à la haine, à l'obscurantisme et à la peur. La Jordanienne Tanya Habjouqa (née en 1975) s'intéresse à quatre veuves de guerre syriennes, comme Aysha, qui ont dû fuir leur pays. Elle fait partager des émotions communes à toute l'humanité. Ses portraits sont toujours énigmatiques et nécessitent une légende. Ainsi, photographiée de profil, Aysha lève le voile sur un secret intime, en se dénudant l'épaule sur laquelle se lit une phrase composée d'élégantes arabesques qui bleussent sa peau – « *Pourquoi m'as-tu quittée lorsque j'avais besoin de toi ?* ». Son mari est mort en 2012 en combattant le régime de Bachar el-Assad dans les rangs de l'Armée syrienne libre. Dix ans auparavant, le couple s'était séparé après une violente dispute. Réconcilié, il s'était fait tatouer cette phrase « *comme un rappel de la douleur de la séparation. Aysha ne pouvait alors imaginer le sens poignant que prendrait ce message des années plus tard* ». Elle est inconsolable. On partage sa douleur. – **Luc Desbenoit**

| Jusqu'au 17 janvier à l'Institut du monde arabe, à la Maison européenne de la photographie, à la Cité internationale des arts et dans quatre galeries parisiennes. www.biennalephotomondearabe.com. Catalogue aux éditions Snoeck, 100 p., 18€.

FOCUS SUR LEILA ALAOUI

Pour sortir des clichés exotiques sur son peuple, la Franco-Marocaine Leila Alaoui (née en 1982 à Paris) s'inspire de deux ouvrages emblématiques de la photographie occidentale : *Les Américains*, de Robert Frank, qui retrace son errance sur les routes des Etats-Unis dans les années 1970, et *In the American West*, les portraits de Richard Avedon sur ses compatriotes, publié en 1985. Leila Alaoui en fait une synthèse. Elle sillonne les marchés du pays et réalise des images belles et glacées, sur fond noir, de Marocains dans leurs vêtements quotidiens, « *loin des fantasmes d'un ailleurs exotique* », bien que richement colorés.

LE TEMPS

LE TEMPS MARDI 1^{ER} DÉCEMBRE 2015

28 Culture

Cinquante regards sur le monde arabe

IMAGES Huit lieux parisiens accueillent la première Biennale des photographes du monde arabe contemporain. L'exposition offre une multiplicité de vues sur une région en mutation

CAROLINE STEVAN

Evidemment, il faut avoir envie de se promener au cœur de Paris. Sur la vitrine de la Galerie Basia Embiricos, la première que l'on croise en arrivant de la gare de Lyon, un panneau indique que l'exposition est suspendue « suite aux tragiques événements du 13 novembre et aux tensions qui régissent dans le contexte actuel ». Elle devrait reprendre cette semaine. La première Biennale des photographes du monde arabe contemporain a ouvert ses portes le 11 novembre, deux jours avant les attentats. Elle mérite assurément le détour.

Initiée par Jack Lang, président de l'Institut du monde arabe, et répartie en huit lieux des IV^e et Ve arrondissements de la capitale, la manifestation propose les travaux de 50 artistes sur le Maghreb et le Moyen-Orient. La plupart, et c'est bien, sont originaires de ces régions, quelques autres posent des regards extérieurs. Si certaines séries présentent une vision attendue – palais marocains ou gosses jouant dans les rues avec trois bouts de ficelle, beaucoup développent une approche très contemporaine et parfois plasticienne. Comptez une bonne après-midi pour faire le tour. Morceaux choisis pour les gens pressés.

Maher Attar, Galerie Photo 12

Une cité luxuriante plantée dans le sable du désert. C'est l'image immédiate, lorsque l'on évoque le Qatar. Le Libanais Maher Attar, installé dans la péninsule, a souhaité remonter aux sources. Avec un appareil Lomography et des pellicules périmées, il a photographié ces lieux et ces instants qui semblent hors du temps. Des keffiyehs sur un portemanteau. Un

mur de pierre plate. Une corde sur un bateau. La technique, qui rend les images vaporeuses, contribue à ce sentiment de douceur et d'éternité. Loin d'une cité trépidante et moderne.

Andrea & Magda, Maison européenne de la photographie

La démesure et le vide. Au bord de la mer Rouge, hôtels et infrastructures ont poussé trop vite, rendus obsolètes par la crise économique et les problèmes sécuritaires. Là, des bâtiments sans vitres entourent une piscine sans eau; on ne sait pas s'ils n'ont jamais été terminés ou s'ils sont abandonnés depuis trop longtemps. Plus loin, des musiciens et des marionnettes géantes assurent le show pour un public invisible. Une réplique du sphinx attend le visiteur à côté d'une fausse pyramide. Dans un musée, des hommes figés figurent parmi les animaux empaillés; mannequins ou guides au chômage technique? Une réflexion sur le tourisme, ses dérives et sa fragilité.

Massimo Berruti, Maison européenne de la photographie

Ce travail sur la problématique de l'eau dans la bande de Gaza a obtenu le Prix photo de l'Agence française du développement. Dans un noir et blanc très sombre et contrasté, Massimo Berruti montre un paysan à côté d'un puits désaffecté, une rivière encombrée de déchets, des réfugiés parmi les gravats. Et puis cette image, d'une force incroyable, présentant une petite fille et son frère, un jerrican à la main; ils descendent un escalier qui semble ne tenir qu'à un fil, dans une maison dont la façade n'existe plus.

Stéphane Couturier, Maison européenne de la photographie

Climat de France, c'est une cité plantée dans le quartier de Bab el-Oued, à Alger. Sur un tirage immense, une barre occupe la moitié de l'espace. Multitude de fenêtres, toutes identiques, distinguées seulement par des rideaux plus ou moins blancs et du linge accroché ici et là, couverture d'an-



Une cité dans le quartier de Bab El Oued. Elle s'appelle Climat de France. Quand les latitudes s'entremêlent. (STÉPHANE COUTURIER)

Six hommes vous observent plus ou moins fixement, une paupière cligne. Qui es-tu? Sommes-nous si différents?

tennes paraboliques. Vertiges de l'architecture collective. Deux femmes, minuscules, accoudées à un carreau. La mer, au second plan, semble une promesse lointaine. D'autres images s'approchent des façades, révèlent la peinture écaillée et les motifs des tentures, le chat qui sommeille. Sommes-nous en Algérie ou dans une banlieue française? Sur des écrans, des portraits vidéo. Six hommes vous observent plus ou moins fixement, une paupière cligne. Qui es-tu? Sommes-nous si

différents? semblent questionner les regards. Echo étrange aux attentats du 13 novembre.

Histoire(s) contemporaine(s), Institut du monde arabe

L'Institut du monde arabe propose une exposition collective de 29 photographes, regroupés en quatre grands thèmes. Panorama global et hétéroclite de ce que l'on nomme « le monde arabe ». Avec *The Wall*, Joe Kesrouani pointe l'urbanisation galopante et non planifiée de Beyrouth. Myriam

Abdelaziz, elle, se penche sur les enfants travaillant dans les carrières de Menya, en Egypte. Des clichés quasiment blancs, rendus opaques par la poussière de pierre, d'où surgissent de petits êtres en plein labeur. L'exposition en montre trop peu. Les révolutions arabes sont abordées de biais, loin de la vision frontale des guerres montrée chaque année à Visa pour l'image, à Perpignan. Giulio Rimondi dévoile l'intérieur des cabanes de réfugiés syriens au Liban. Un poster épinglé sur

un mur de bâches et de tissus raconte le provisoire qui dure. Amélie Debray dit le football en terre palestinienne. Tanya Habjouqa évoque le quotidien des veuves de combattants syriens, à travers un objet. Celui qu'elles ont pu emporter dans leur fuite. Diana Matar, enfin, aligne des vues libyennes, neutres. Un immeuble, une place, des palmiers. Les légendes indiquent que, à cet endroit, une exaction a été commise par le régime de Mouammar Kadhafi. ■

À VOIR

Rendez-vous
Première Biennale des photographes du monde arabe contemporain, jusqu'au 17 janvier à la Maison européenne de la photographie, à l'Institut du monde arabe, à la Cité internationale des arts, à la mairie du IV^e et aux galeries Photo 12, Binôme, Basia Embiricos et Graine de photographie, à Paris.

L'OFFICIEL Art

CARAMBOIAGES

XVI

FLASH ONE

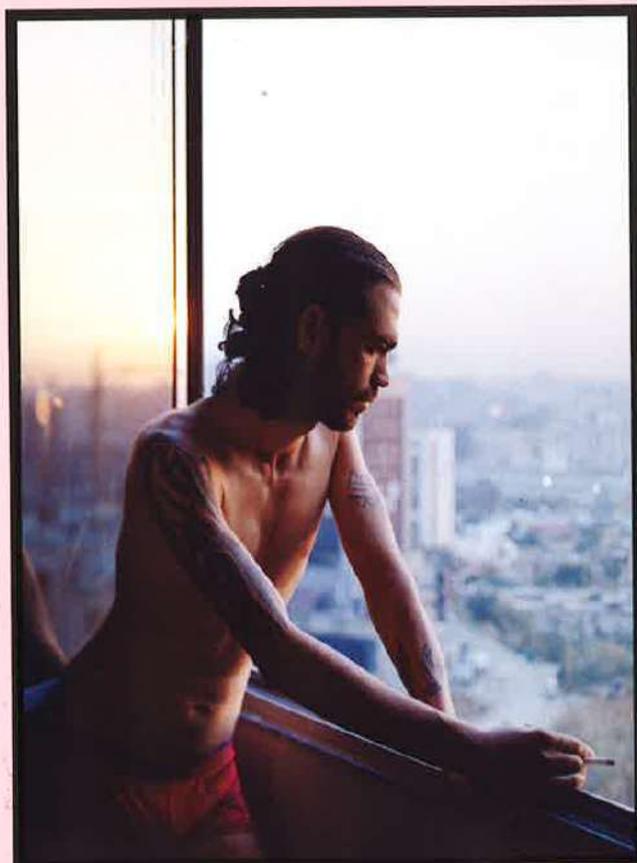
Biennale des photographes du monde arabe contemporain, jusqu'au 17 janvier (Ima, Mep, Cité des Arts, Mairie du 4^e, Photo 12 Galerie, Galerie Binôme, Galerie Basia Embiricos, Graine de Photographe.

www.biennalephotomondearabe.com

À L'INITIATIVE DE L'INSTITUT DU MONDE ARABE, LA PREMIÈRE BIENNALE DES PHOTOGRAPHES DU MONDE ARABE - QUI S'AFFIRME COMME UN MOMENT FORT DU CALENDRIER CULTUREL - SE TIENT À PARIS DANS HUIT LIEUX SITUÉS SUR LES DEUX RIVES DE LA SEINE, ET RASSEMBLE UNE CINQUANTAINÉ D'ARTISTES (LEILA ALAOUÏ, ANDREA & MAGDA, DAOUD AOULAD-SYAD, MASSIMO BERRUTI - STÉPHANE COUTURIER, BRUNO BARBEY, SAFAA MAZIRH, IHSANE CHETUAN...). **GABRIEL BAURET**, HISTORIEN DE LA PHOTOGRAPHIE, AUTEUR D'OUVRAGES ET COMMISSAIRE PRÉSENTE L'EXPOSITION.

L'OFFICIEL ART : Quels ont été les facteurs de motivation pour la création d'une Biennale consacrée aux photographes du monde arabe contemporain ?

GABRIEL BAURET : Récemment, plusieurs festivals et musées ont organisé des expositions sur la photographie dans le monde arabe. Le Houston FotoFest et le musée des Beaux-arts de Boston, mais l'intérêt a grandi aussi en Europe. Il paraissait donc naturel de porter un regard sur cette partie du monde qui suscite, par ailleurs, un intérêt quasi quotidien lié à l'actualité. Mais l'intention n'était pas de montrer des images de violence que l'on voit sans cesse dans la presse.



George Awde, *Spotted*, Dubai 2014.

L'espace a été donné aux artistes qui opèrent avec recul et prennent le temps de construire un projet visuel. Ce qui ne veut pas dire pour autant que les grandes questions qui se posent au sein du monde arabe sont évacuées. Elles sont abordées autrement.

Sur quels critères a été opéré le choix des photographes ? Certaines régions du monde contemporain arabe manquent-elles à l'appel et pourquoi ?

Première préoccupation : réunir des artistes originaires des trois grandes régions : Maghreb, Moyen-Orient, et Golfe, sans, toutefois, prétendre représenter tous les pays qui les composent. De toute évidence, il est impossible dans certains endroits de collecter l'information sur l'existence de photographes et sur ce qu'ils sont susceptibles de produire. D'autre part, il nous semblait intéressant de mêler au regard des photographes arabes celles et ceux qui opèrent de l'extérieur, entre autres des Français qui travaillent de façon régulière dans ces pays. Se pose alors la question de savoir si les sujets et les points de vue diffèrent. Le regard porté par les Occidentaux sur le monde arabe est très loin aujourd'hui de ce que l'on appelait autrefois l'Orientalisme. D'autre part, il semble que la question du passé colonial qui a habité nombre d'artistes n'est plus une préoccupation dominante. Le XXI^e siècle est porteur d'autres interrogations. Le monde arabe est en mouvement et les œuvres des photographes se font l'écho de l'évolution de la société, par exemple des rapports hommes femmes, de la liberté d'expression, de la religion. Et il apparaît de plus en plus difficile de parler du monde arabe comme d'une entité indivisible. Il est divers et pluriel.

Les photographes sont-ils représentés et épaulés par une galerie, avez-vous eu recours à leur agent ou étiez-vous en contact direct avec eux ?

Pour ce qui concerne l'exposition collective présentée à l'Ima sous le titre "Histoire(s) contemporaine(s)", les sources des œuvres sont très variées. Les demandes de prêts ont été faites directement auprès des artistes, qui d'ailleurs ne résident pas toujours dans leur pays d'origine : beaucoup ont émigré vers l'Europe et sont installés dans les capitales artistiques comme Paris, Berlin ou Londres. De manière générale, on peut dire que la mobilité caractérise actuellement les photographes du monde arabe. On a dû s'adresser également à des galeries, certaines basées dans des villes comme Dubaï ou Doha, où se développe un marché de l'art contemporain. Et à des galeries françaises bien sûr : on a obtenu le soutien du fonds de dotation agnès b. dont on sait l'intérêt que celle-ci porte aux artistes non



Tamara Abdul Hadi, la série *Wadi as-Salam*, Irak 2012.

occidentaux. On peut citer également le cas de la galerie 127 à Marrakech, qui représente plusieurs photographes marocains figurant dans le programme de la Biennale.

Comment s'est déroulé votre travail de commissaire général de l'exposition ?

J'ai appris à travailler avec l'Ima que je ne connaissais pas de l'intérieur, alors que la Maison européenne de la Photographie m'est familière depuis de nombreuses années. Mais j'ai eu aussi à associer d'autres lieux, faisant en sorte que la Biennale produise du sens et que les initiatives se complètent. La diversité des propositions fait partie du cahier des charges. La diversité des publics également : la Mairie du 4^e accueille une exposition alors que ce n'est pas sa vocation et elle touche donc des personnes qui ne connaissent pas nécessairement la photographie. Là, c'est surtout le sujet qui devrait "parler". On va même organiser des séances de formation à la prise de vue avec Graine de Photographie. com, sur un thème qui a un rapport avec un morceau de monde arabe hors de ses frontières. On a également constaté une émergence significative de photographes femmes et celle-ci constitue un aspect important de la programmation.

Comment se sont passés les échanges entre la Maison européenne de la Photographie et l'Ima associés dans la mise en œuvre du projet, et le choix des six autres lieux participant à cette Biennale ?

Ces deux grandes institutions ont des expériences différentes, il fallait donc tirer parti de cette complémentarité de compétences. La tâche a été entre autres de développer un dialogue productif afin d'atteindre l'objectif fixé : créer

une Biennale qui trouve sa place et son public. Le choix des galeries et autres lieux d'exposition est lié à un critère géographique : on a conçu la manifestation comme un parcours entre l'Ima et la Mep, d'une rive à l'autre de la Seine.

Quelles typologies de travaux sont représentés ?

En résumé, les principales formes dans lesquelles les photographes contemporains s'expriment aujourd'hui sont présentes sur les cimaises : de l'approche documentaire à des visions poétiques et personnelles.

Dans le contexte actuel de confusion entre Islam éclairé et terrorisme, où les langues et expressions des cultures arabes sont parfois tenues à distance, voire rejetées, cette exposition n'est-elle pas l'occasion d'apporter des éléments de clarification ?

Dans la préface du catalogue de la Biennale, Jack Lang, le Président de l'Ima, souligne que le monde arabe est aujourd'hui victime de stéréotypes qui affectent la vision que l'on peut en avoir. Les photographes qui exposent dans la première édition de cette manifestation permettront de nuancer son image et dans certains cas de proposer des angles inattendus. On aff meta par la suite les propositions, car tout ne peut pas être dit en une seule fois. Si tout se déroule bien cette année, il devrait y avoir une nouvelle édition en 2017, c'est-à-dire en alternance avec le Mois de la Photo. On a déjà reçu des propositions en provenance d'artistes et de galeries. Les photographes du monde arabe ont besoin qu'on leur donne de la visibilité. Il y a quelques galeries qui les représentent dans le cadre de Paris Photo, mais elles sont encore en nombre limité.

ELLE

ELLE expos

LA BIENNALE PHOTO DU MONDE ARABE

L'I.M.A. et la Maison Européenne de la Photographie sont heureux de vous faire part de la naissance de la 1^{re} Biennale des Photographies du Monde Arabe contemporain. Visites autorisées – et vivement recommandées – au nouveau-né jusqu'au 17 janvier !

"Rien de tel que l'objectif photographique pour rendre plus objectif notre point de vue sur le monde arabe !". À l'initiative de cette grande manifestation photo, Jack Lang, le Président de l'Institut du Monde Arabe, qui a toujours considéré la photographie comme un art à part entière... Et parce que l'expertise de la Maison Européenne de la Photographie s'imposait pour un tel événement culturel, les deux institutions se sont associées pour donner naissance à cette première Biennale.

Joe Kesrouani



**PREMIÈRE ÉTAPE :
L'EXPOSITION
COLLECTIVE DE L'I.M.A.**
700m² réservés aux œuvres de 29 artistes, émergents ou confirmés, en majorité issus du monde arabe mais aussi occidental. "Histoire(s) contemporaine(s)" racontent un territoire vaste, complexe et souvent malmené par l'actualité. Plus art documentaire que reportage... Panorama vs. opinion. Tour d'horizon plus que prise de position. Parmi les artistes exposants, la Franco-Égyptienne Myriam

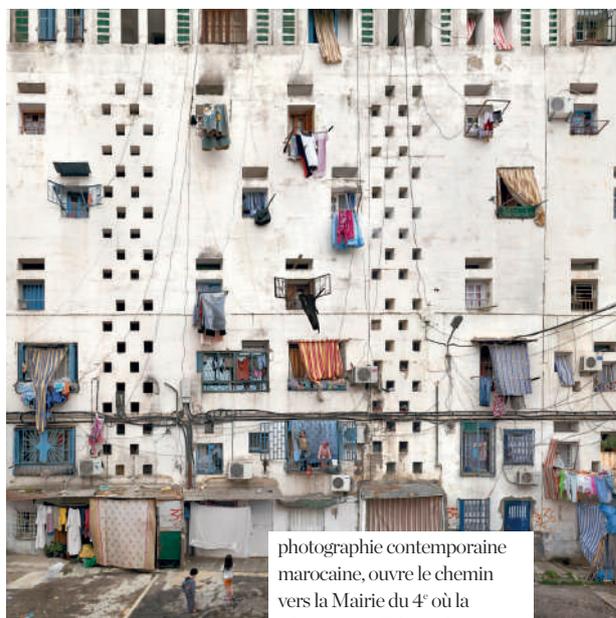


Massimo
Berruti

Abdelaziz et ses photos sur le travail des enfants dans les carrières de pierres de Menya; le Palestinien Mohamed Abusal; le Libanais Joe Kesrouani et ses "Beirut Walls" ou, toujours représentant le Liban, George Awde ("His Passing Cover"). À leurs côtés, des photographes qui ont choisi de zoomer sur la Syrie, à l'instar de Mohamed Lazare Djeddaoui avec ses "Contes syriens", de Medhi Medacci et

**2^e ÉTAPE :
LA MAISON EUROPÉENNE
DE LA PHOTOGRAPHIE**
Non loin de l'I.M.A., de l'autre côté de la Seine, la M.E.P. présente 6 expos personnelles liées au monde arabe. Ainsi, "Les Marocains" de Leila Alaoui s'inspirent des Américains de Robert Frank ou de Richard Avedon. Le travail photographique et cinématographique de Daoud Aoulad-Syad considéré comme le père de la

Stéphane Couturier



photographie contemporaine marocaine, ouvre le chemin vers la Mairie du 4^e où la "Génération Tahrir" de Pauline Beugnies rend hommage aux révoltés de la place du Caire du même nom. Vous l'aurez compris : cette Biennale se veut aussi engagée...

8 RENDEZ-VOUS PARISIENS

En tout, 8 lieux (Cité internationale des arts, Photo 12 Galerie, Galeries Binôme...) et 50 artistes attendent les visiteurs parisiens curieux de porter un autre regard sur ce monde arabe si loin, si proche. Dispatchées sur plusieurs sites de la capitale, ces expos suivent un parcours cohérent avec, toujours, le monde arabe comme fil conducteur. À travers le zoom de cette Biennale, c'est tout le monde occidental qui s'intéresse à l'Orient. Et pour de bonnes raisons. Allez-y : ce sera votre première bonne résolution pour la nouvelle année et vous ne serez pas déçus !
Anne Smith
www.biennalephoto-mondearabe.com



Medhi Medacci

NEON

RESPIRER

EN BREF : DANS QUELLE CULTURE VIVONS-NOUS ?

PAULINE BEUGNIES



Quand tous les journalistes sont partis après la révolution, Pauline Beugnies a décidé de rester en Egypte pour photographier la « génération Tahrir » et dresser le portrait d'une jeunesse en pleine émancipation. Une des facettes du monde arabe d'aujourd'hui à retrouver, entre les coupures d'électricité à Gaza et les conséquences du tourisme de masse dans le Sinai, à la première Biennale des photographes du monde arabe contemporain. Politique, poétique, esthétique, elle explore avec 50 artistes répartis en huit lieux parisiens le nouveau visage de l'imagerie orientale, et à travers lui l'envers du JT de 20 heures. Suffisant pour lâcher les clichés de *Homeland* pendant une heure ou deux.

M.C.

Photo extraite de la série « Génération Tahrir » de Pauline Beugnies présentée à la première Biennale des photographes du monde arabe contemporain, jusqu'au 17 janvier 2016. www.biennalephotomondearabe.com

Retrouvez notre diaporama sur bit.ly/NEONphotoarabe

GRAZIA
maroc.ma

GRAZIA PORTFOLIO

Le Maroc au-delà DES CLICHÉS

À Paris, dans le cadre de la première Biennale des photographes du monde arabe contemporain, neuf Marocains confrontent leur regard à ceux d'une quarantaine d'artistes, loin des stéréotypes orientalistes. Par **Hugues ROY**



KHALIL NEMMAOUI

L'histoire derrière la photo: « Je déambulais dans mes endroits habituels, la campagne marocaine, et j'ai rencontré ce cheval, en tenue d'apparat, sans maître. J'ai alors commencé à faire des images. Et puis il y a eu ce moment un peu magique: le cheval a tourné sa tête, son corps épousant les courbes du paysage, la lumière éclairant la brillance de sa robe. J'ai pris dix-sept photos et celle-ci est la dix-septième. »

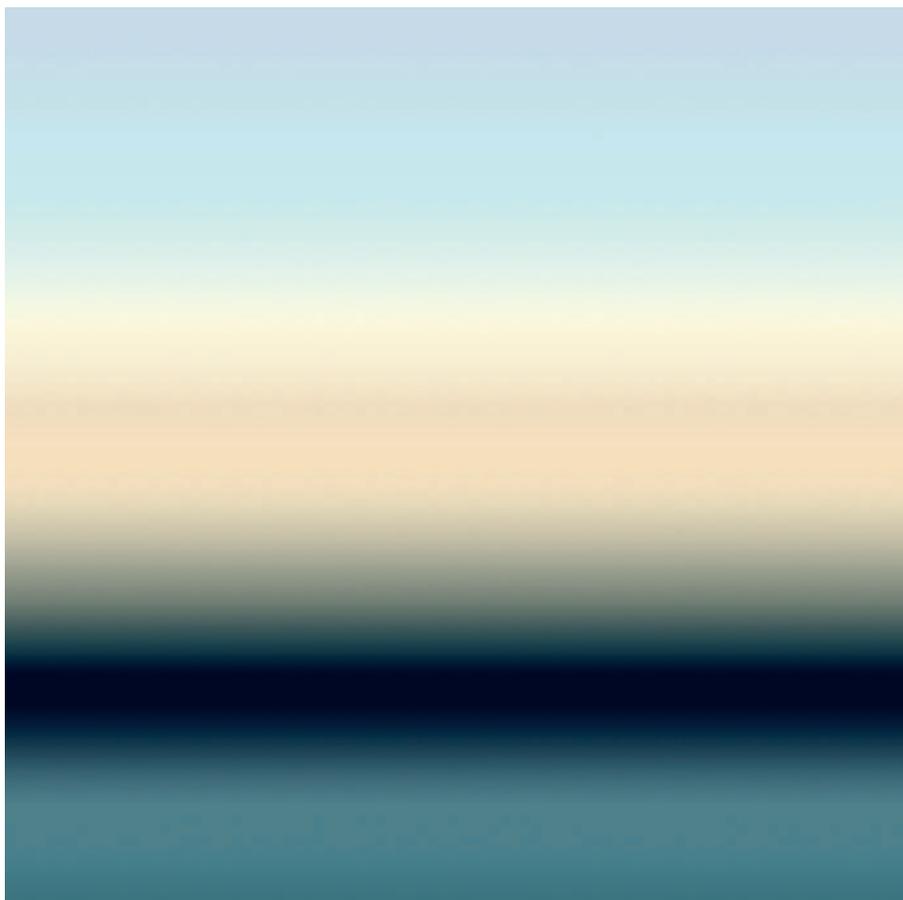
Sans titre, 2015. Œuvre exposée à l'IMA.

MUSTAPHA AZEROUAL

L'histoire derrière la photo:

« Cette image est la restitution du cycle de la lumière: dépasser l'instant photographique pour évoluer en séquences. Pour mener cette réflexion, j'ai choisi d'enregistrer les variations chromatiques d'un paysage le temps d'une aurore et d'un coucher de soleil, puis de faire disparaître le paysage afin qu'il ne reste que la couleur. Le procédé de tirage lenticulaire permet au spectateur de réactiver ce cycle lumineux à chaque mouvement. »

Radiance # 2, 2013. Œuvre exposée à la Galerie Binôme.



HICHAM GARDAF

L'histoire derrière la photo:

« Ce cliché fait partie d'une série de photographies que j'ai réalisées autour de la baie de Tanger. Un lieu de refuge pour les jeunes couples qui viennent se poser à la tombée du jour pour profiter de la vue sur l'Espagne et de quelques instants d'intimité. »

Un couple regardant la mer au crépuscule, Tanger 2014. Œuvre exposée à l'IMA.



GRAZIA PORTFOLIO

IHSANE CHETUAN

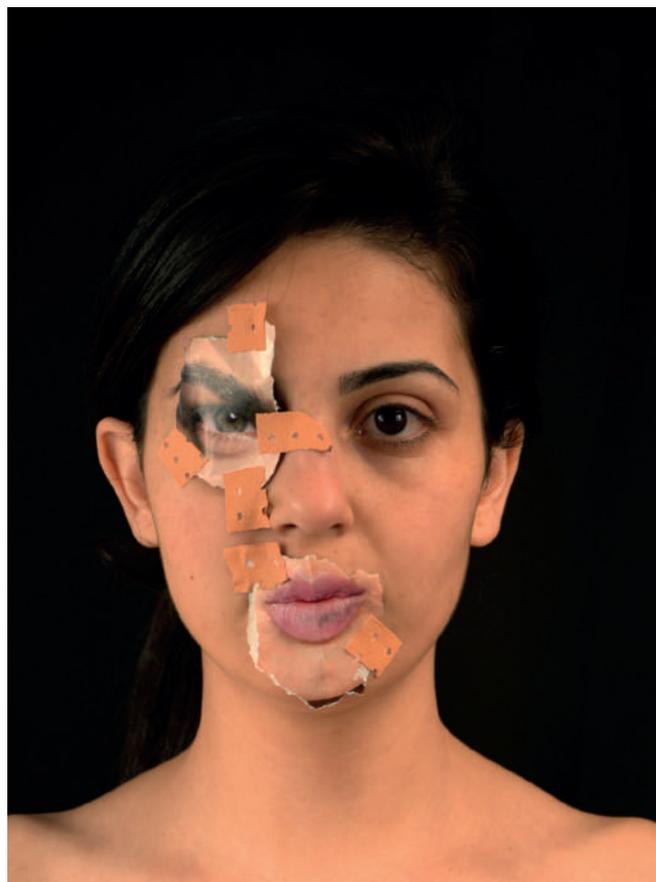
L'histoire derrière la photo: « Cette série fonctionne comme une pièce de théâtre. Je suis moi-même tout en interprétant une autre, je joue un rôle où tout m'est permis. L'inspiration de ces travaux m'est venue lors de la lecture d'une citation de Morelly qui dit que « *La beauté en elle-même est un assemblage de parties toutes égales et semblables* ». Dans mon travail, j'ai cassé la règle de Morelly en créant des êtres inexistantes, totalement virtuels, où aucune des parties du visage n'est égale ou semblable à l'autre. »

Autoportrait. Œuvre exposée à la Cité des arts.

DAOUD AOULAD-SYAD

L'histoire derrière la photo: « J'ai pris cette photo dans un moussem, à Erfoud, dans le sud du Maroc, en 1983. Parmi les personnes venues assister aux festivités, le regard de cette femme, au premier plan, m'a attiré. On aperçoit ses yeux magnifiques, très maquillés, à travers son voile. Pour moi, il s'agit davantage d'une photo documentaire, ethnologique, que j'ai redécouverte dans mes archives. »

Jemaa El-Fna, Marrakech, 1984. Œuvre exposée à la MEP.





SAFAA MAZIRH

L'histoire derrière la photo : « J'ai toujours considéré la photographie comme une opération centrale qui contribue à définir notre accès à l'être et à la vérité du monde. En d'autres termes la photographie constitue pour moi une manifestation non conceptuelle de l'être universel. Dans ce sens ma démarche artistique s'inscrit dans une expérience de vie. Le travail que je mène sur le corps, le portrait, l'autoportrait, est une recherche qui pose essentiellement le problème du rapport au temps institué par l'acte photographique. Le corps constitue pour moi une dimension plastique. »

Autoportrait. Œuvre exposée à la Cité des arts.



LEÏLA ALAOUÏ

L'histoire derrière la photo : Inspirée par « *Les Américains*, le portrait de l'Amérique d'après-guerre réalisé par Robert Frank, je me suis lancée dans un road-trip à travers le Maroc rural afin de photographier des femmes et des hommes appartenant à différents groupes ethniques, berbères comme arabes. Baptisé *Les Marocains*, ce projet constitue pour moi une archive visuelle des traditions et des univers esthétiques marocains qui tendent à disparaître sous les effets de la mondialisation. »

Tamesloh, Moyen-Atlas, 2011. Œuvre exposée à la MEP.

GRAZIA PORTFOLIO



MALIK NEJMI

L'histoire derrière la photo : « À travers ce cliché, il y a quelques années de résistance aux désirs de retour au Maroc et toute la nécessité de travailler en atelier avec mes enfants, construire un autre pays, sortir des positions postcoloniales, et puis Caravage, Parmigianni, des influences et des racines italiennes le temps d'un exil à la Villa Medicis. »

Fig 1 / Fig. 2, 2013. Œuvre exposée à l'IMA.



ZINEB ANDRESS ARRAKI

L'histoire derrière la photo :

« Fascinée par les instants latents que procurent les phénomènes naturels, la série Conversation solaire questionne la lumière et guette les histoires éphémères que celle-ci dessine au contact des espaces. »

**Conversation solaire, 2015.
Œuvre exposée à la Galerie Binôme.**

*Organisé par l'Institut du monde arabe et la Maison européenne de la photographie, l'événement se déploie entre ces deux pôles jusqu'au 17 janvier 2016 le long d'un parcours incluant 6 lieux publics et privés: Cité internationale des arts, Mairie du 4^e arrondissement de Paris, les galeries Binôme, Basia Embiricos, Photo 12 et Graine de Photographe.
www.biennalephotomondearabe.com*

فوتوغرافيا

أول بينالي لفوتوغرافيا العالم العربي
الربيع والذاكرة والتحوّلات



وفاء سمير

WAFAA SAMIR, Ramadan, Egypte - 2013



AMR NABIL, Sans titre Le Caire 19 décembre 2011 - عمر نبيل



MAHER ATTAR, Cotton Rocks, Qatar عطار ماهر



FARAH AL QASIMI, Sandcastles, Dubai - 2014 - فرح القاسمي

باريس: أوراس زيباوي

ينظّم في باريس (11 نوفمبر /
تشرين الثاني 2015 - 17
يناير/ كانون الثاني 2016)،

99

وللمرة الأولى، بينالي مخصّص لمصورين
عملوا في العالم العربي واستوحوا أعمالهم
من هناك. تتوزع هذه التظاهرة الفنية بين
صالات «معهد العالم العربي» و«البيت
الأوروبي للصورة الفوتوغرافية»، وأماكن
أخرى منها «غاليري بينوم» و«غاليري فوتو
12»، بالتعاون مع عدد من المؤسسات
الفرنسية والعربية، ومنها بلدية باريس
وبيت السياحة اللبناني.

صور كثيرة يعرضها البينالي التقطها
خمسون مصوراً عربياً، من بينهم غربيون
عاشوا في العالم العربي. بعض هذه الصور
رصدت «الربيع العربي» وما انطوى عليه
من آمال ومأس، وهو أحد المحاور التي
تحورت حولها التظاهرة الفنية...

هذه النظرة إلى الواقع تساهم في إخراج
المشاهد والأحداث من إطارها المتناول،
القائم في أغلب الأحيان على الأفكار
المسبقة، من أجل الكشف عن الحقائق
العميقة. إنه الفنّ وقد وُضع في إطاره
الإنساني العام، والذي يساعد على التفاعل
والحوار بين الشعوب، بحسب ما عبّر عنه
رئيس «معهد العالم العربي» جاك لانغ في
تصديره لهذا البينالي.

تتنوّع الصور التي نقلت المناظر
الطبيعية والعمران، منها ما يركّز على
موضوع المدينة، وهنا ما يتجلى في الأعمال
التي التقطها اللبنانيان ماهر عطار وجو
كسرواني... أما المغربي خليل نماوي
فقد أدار ظهره للمدينة منذ سنوات وهو
يتنقل في المناطق الريفية المغربية، حيث
يلتقط معظم صورته. لقطات يحضر فيها
الضوء بصورة تتلاءم والمشهد الطبيعي
كتلك التي تصوّر حصاناً في ظل شجرة
زيتون. جو كسرواني الذي أتى إلى الصورة
الفوتوغرافية من الهندسة المعمارية ويعني
بموضوع التنظيم المدني ركزت صورته
على مدينة بيروت وعلى الفوضى العمرانية

فيها وتناقض مشهدها مع البحر المنبسط وحوود الأفق. أما صور ماهر عطار فيقتصر ما تلتقط دينامية البناء في دولة قطر، فإنها ترصد أيضاً الزمن المعلق بين الماضي والناكرة، كأنه يريد أن يروي حكاية هذه الناكرة التي قد تؤول إلى النسيان أمام الرغبة في بناء العمارات الجيدة.

وفي محور العوالم الداخلية، تطلعننا صور للمنازل والفناءات المفتوحة على الضوء وتحمل تواقيع عدد من المصورين، كالفرنسي بروني باربي الذي وُلِدَ في المغرب وأمضى طفولته هناك، كما ارتبط اسمه بوكالة «ماغنوم» الصحافية منذ مرحلة الستينيات. وينظّم له في إطار البينالي في «البيت الأوروبي للصورة الفوتوغرافية» معرض استعادي يظهر تعلقه بوطن طفولته. وليس هنا هو أول معرض مُخصّص للصور التي أنجزها في المغرب، فقد أقيم له في «معهد العالم العربي» عام 1996 معرض احتوى على صور تمثل مدينة فاس وصورها التاريخية.

تتنوع رؤية المصورين المشاركين في البينالي بتنوع توجهاتهم الفنية والسياسية. بعضهم أراد التعبير عن قضايا الهوية والتحوّلات الثقافيّة التي تعيشها أوطانهم. في هنا الإطار، تطلعننا صور المصري نبيل بطرس الذي ركّز على موضوع هوية الإنسان المصري من خلال ملابسه ومظهره الخارجي. والصور المعروضة تمثل جزءاً من مشروع أعده بطرس عام 2010 تحت عنوان «المصريون»، وجاء بعد تأمله في تحولات المجتمع المصري وإدراكه أن الكثير من أبنائه باتوا اليوم يقومون بتغيير مظهرهم الخارجي وأزيائهم بما يتلاءم مع مصالحهم وللغفوز بمناصب اجتماعية أو دينية أو لتحقيق أرباح مالية.

من الهوية المصرية إلى الهوية المغربية التي تحضر مع صور الفنانة المغربية ليلي علوي في إطار معرضها المقام في «البيت الأوروبي للصورة الفوتوغرافية»، والذي يحمل عنوان «مغاربة». يسعى المعرض إلى التعبير عن روح الشعب المغربي من خلال مجموعة مؤثرة من بورترية لشخصيات مغربية آتية من مختلف المناطق المغربية وتعكس الثراء الثقافي المغربي الذي يتجلى في الأزياء والملاحم البشرية وتنوع البيئة



زينب عراقى - ZINEB ANDRESS ARRAKI, Conversation solaire, 2015



تمارا عبدالهادي - TAMARA ABDUL HADI, Issue de la série Wadi as-Salam, Irak - 2012



فيصل بغريش - FAYSSAL BAGHRICHE, Musallat Yunus, Canada - 2010



NABIL BOUTROS, Série – gyptiens, ou l’Habit fait le moine, Egypte - 2010 - نبيل بطرس

وكان المشروع يتناول المعاناة الكبيرة التي يعيشها الفلسطينيون، المقيمون منهم في غزة بالأخص، بسبب شح المياه الصالحة للشرب والاستعمال. وتحضر غزة أيضاً من خلال صور الفلسطيني محمد أبوسل، وهو من مواليد غزة وعُرف بمشاريعه الفنية الجريئة، ومنها تصميمه لشبكة «مترو» في غزة. وتشكل مساهمته في البينالي شهادة فنية أخرى تعكس معاناة أهل مدينته بسبب انقطاع التيار الكهربائي وجهودهم لتأمين بدائل عنه.

كشفت هذه التظاهرة الثقافية عن أسماء ومواهب جديدة وشابة، إلى جانب أسماء أخرى مكرسة، على الرغم من عدم إيلاء أهمية للتوازن بين الدول المشاركة، وتغليب حضور الصورة الفوتوغرافية في دولة دون دول أخرى. وتبقى أهمية البينالي المقام في «معهد العالم العربي» وفي أماكن أخرى في باريس، في كونه يعرّف الجمهور الفرنسي بعدد كبير من المصورين الفوتوغرافيين المعاصرين، كما يلفت انتباه المتخصصين الغربيين بعامه، والفرنسيين بالأخص، إلى تجربة فن التصوير الفوتوغرافي في العالم العربي اليوم، فضلاً عن لفت انتباه أصحاب صالات العرض الخاصة والمعنيين بالصورة الفوتوغرافية بشكل عام.

ساحة ميدان التحرير في القاهرة، كما يحضر المتظاهرون الذين جاؤوا إليها، من خلال عدسة المصورة الفرنسية بولين بينيني التي عملت على مشروع بعنوان «جيل ميدان التحرير» بوصفه رمزا من رموز جيل مصري شاب أراد التخلص من الاستبداد وشق الطريق نحو مستقبل أفضل.

من القاهرة إلى تونس، مع المصور التونسي أمين لانولسي، وهو التونسي الوحيد المشارك في البينالي، تطالعنا إحدى صورته بالأبيض والأسود، وهي تُظهر وجه فتاة تواجه رجال الشرطة الذين كانوا يتصنّون لتظاهرة كبيرة في التاسع من شهر إبريل/نيسان عام 2012، الهدف منها الاحتفال بيوم الشهداء.

ولا تغيب فلسطين عن البينالي، فمدينة غزة حاضرة من خلال لقطات بالأبيض والأبيض للإيطالي ماسيمو بيروتي، تطالعنا في إحداها فتاة صغيرة تمسك بيدها اليمنى سطلاً ويدها اليسرى في يد أخيها الصغير، وهما ينزلان على درج في مبنى مهتم ويتجهان نحو مكان يوجد في ماء. هذه الصورة هي جزء من مشروع نال عليه المصور الإيطالي جائزة «الوكالة الفرنسية للتنمية» عام 2014، وحمل عنوان «أزمة المياه في غزة والضفة الغربية».

الجغرافية. وداثماً في إطار الحضور المغربي في البينالي، نحن على موعد مع المخرج السينمائي داود أولاد السيد الذي يُقام له معرض استعادي في «البيت الأوروبي للصورة الفوتوغرافية» أيضاً، ويُعد هذا المخرج أحد رواد فن التصوير المغربي المعاصر. وتعرض بمناسبة البينالي مجموعة من أفلامه القصيرة والطويلة، ومنها فيلمان: «بانتظار المخرج بازوليني» و«الجامع»...

من أجواء الهويات الوطنية إلى «الربيع العربي»، تطالعنا أعمال لعدد من الفوتوغرافيين ومنهم الجزائري محمد جباوي الذي يقدم مجموعة من الصور تحت عنوان «حكايات سورية» أنجزها عام 2014، ومنها صورة بعنوان «ابنة الغول»، وهي مستوحاة من قصص وأساطير مخصصة للأطفال ومعروفة في دول المشرق العربي ومنها سورية. الصورة مأخوذة في منطقة مدينة حلب، والطفلة الماثلة فيها أراد المصور أن يقول إنها لا تزال متفائلة وتنظر إلى الحياة كغاية أخيرة في مواجهة الحرب العنيفة المشتعلة منذ سنوات. تحضر أيضاً في محور «الربيع العربي»

L'OBS

Sortir

CALDER À LONDRES

La Tate Modern à Londres consacre, jusqu'au 3 avril 2016, une imposante rétrospective à l'œuvre du sculpteur américain Alexander Calder. Commentaire de nos confrères du « Guardian » : « Surprise et enchantement. »

VOIR LES FLUX MIGRATOIRES

A l'occasion de la COP21, le Palais de Tokyo présente jusqu'au 10 janvier l'installation « Exit ». Réalisée d'après une idée de Paul Virilio, cette cartographie dynamique révèle tous les flux migratoires de la planète. Commandée puis exposée par la Fondation Cartier en 2008, elle a été réactualisée par une équipe d'artistes et de scientifiques.



Juillet 2011, dans un stade de Ramallah.

LE CHOIX DE L'OBS

Le monde arabe en photo

BIENNALE DES PHOTOGRAPHES DU MONDE ARABE CONTEMPORAIN.
JUSQU'AU 17 JANVIER, PARIS. RENS. : BIENNALEPHOTOMONDEARABE.COM

★★★★ Naissance d'une biennale à Paris : pour la première fois, des musées et des galeries accueillent sur leurs cimaises des photographes qui vivent, travaillent ou ont voyagé dans les pays du monde arabe. Réparties dans huit lieux, elles présentent les travaux d'une cinquantaine d'artistes. Leur regard n'est pas celui des reporters qui ont couvert, et couvrent toujours, l'actualité de ces pays. Mais leurs images n'en témoignent pas moins d'une réalité. C'est à l'Institut du Monde arabe que l'on découvre la plus importante de ces expos parisiennes. On y verra par exemple ces singulières images prises la nuit par le jeune photographe palestinien Yazan Khalili : ces paysages désertiques montrent le mur qui sépare Israël du territoire de Gaza ; sur d'autres clichés, tandis qu'au premier plan s'étend la terre sombre de la Palestine, on aperçoit au loin briller les lumières d'une ville israélienne. Le photographe égyptien Wafaa Samir a quant à lui choisi de représenter toutes les journées d'un mois du ramadan. En Libye, une photographe américaine a réalisé entre 2011 et 2012 une série en noir et blanc qui révèle des lieux a priori anodins,

où ont été perpétrées des exactions. En Jordanie, Tanya Habjouqa a photographié les femmes qui ont perdu leur mari combattant dans les rangs de l'Armée syrienne libre : sur l'une des photos, on voit (capturée sur l'écran d'un téléphone portable) l'image d'un homme brandissant une mitraillette. Tamara Abdul Hadi (née aux Emirats arabes unis, elle vit aujourd'hui à Dubaï) nous livre de son côté les images du cimetière de Najaf, théâtre d'affrontements terribles entre les troupes américaines et l'armée du Mahdi en 2004. A la Maison européenne de la Photo, l'approche est différente puisque l'on trouve ici des photographes français comme Bruno Barbey et Stéphane Couturier. Du premier, on retrouvera (parmi d'autres séries) ses images de la première guerre du Golfe ainsi que celles, plus personnelles, de sa propre perception du Maroc, pays où il vécut enfant. De Stéphane Couturier, on retiendra ses étonnantes photographies prises à Alger dans la cité Climat-de-France, ancien fief des islamistes dans les années 1990. Ici, le temps semble s'être arrêté. Pourtant, là-bas, la vie continue. **BERNARD GÉNIÈS**

TV5MONDE



TV5MONDE



Palais de Verre

Ban et le Conseil de sécurité pour une élection « sans délai » d'un président

Page 3, la correspondance de New York de Sylviane ZEHIL

jeudi 19 novembre 2015 | N° 14493

L'ORIENT LE JOUR

QUOTIDIEN LIBANAIS D'EXPRESSION FRANÇAISE

Crise des déchets

Exportation : et si les compagnies n'ont pas l'autorisation des pays de destination ?

Page 4

www.lorientlejour.com | 2000 L.L.

Loi électorale Page 2

Une commission parlementaire ad hoc pour discuter de questions logistiques et administratives

Réfugiés Page 4 / Patricia KHODER

Dès le 24 novembre, les passeports numériques seront obligatoires pour les Palestiniens

Impression

Rayons cosmiques

Je suis Paris, je suis Beyrouth, je fus Charlie, je suis une tour et sa jumelle, je suis le chien Diesel, je suis chaque pays, chaque ville, chaque quartier, chaque musée, chaque lieu de culte, chaque particule de chaque victime emportée par le terrorisme de grande ampleur qui tétanise ce siècle depuis le 11 septembre 2001. Je suis le reste du monde, sidéré par la violence gratuite que lui infligent des quidams venus d'une autre époque, se réclamant d'un islam inconnu des Écritures. Que me veulent-ils, à moi Paris, à moi chien, à moi Beyrouth ? Mais rien. Rien de personnel. Ils veulent un territoire illimité pour rassembler les adeptes de leur secte. Et de l'argent, beaucoup. Des ressources, énormément. Des esclaves. De la drogue pour créer des zombies ceinturés d'explosifs et les envoyer viander, en faisant des bulles, l'humanité pécheresse. À ces pauvres hères on affirme que le monde touche à sa fin, que de toute façon la mort est proche, qu'il ne sert à rien de vieillir tant que l'on peut, avec le peu qu'on a, ce corps, complaire à un dieu cannibale en éliminant ceux qui se refusent à lui. Ils ne me veulent rien. Ils m'en veulent. De les empêcher de m'empêcher de vivre. Allez comprendre.

De la tragédie de New York à celle de Paris, d'el-Qaèda à Daech, Isis, El, ce que c'est, on a l'impression de vivre les cauchemars imaginés dans les années 40 par les scénaristes des Marvel Comics. Un tyran égotiste et monstrueux veut détruire la planète. Il est en général entouré d'une armée de petits êtres décadents et maléfiques. À chacun de ses mauvais coups, retentit en lettres capitales son rire sardonique. Mais un superhéros, doté de superpouvoirs généralement acquis par irradiation cosmique accidentelle, se révèle sous l'uniforme d'un fonctionnaire ordinaire. Dormez tranquilles, braves gens, Superman, Spiderman, Batman, Flash Gordon, Human Torch sont là pour détruire les forces du mal. Le lendemain, la vie continue, banale. Si l'on a inventé les superhéros, c'est bien parce qu'il s'est trouvé, à toutes les époques, un malade impatient de pulvériser ses semblables pour affirmer sa puissance et sa supériorité. Rien à voir avec la religion.

Bon, les superhéros n'existent pas. Les héros ordinaires sont, en revanche, ce que les catégories produisent de plus bouleversant. Comme Adel Termos, de Bourj el-Brajneh, ils ne se doutent même pas qu'ils l'auront, ce rayon cosmique, cette force-là, à ce moment-là. Ils n'ont pas d'ailes, pas de masque, pas de cape, pas d'arme secrète, rien que les vêtements ordinaires qu'ils ont enfilés le matin pour aller travailler. Ils croient sauver des vies, ils sauvent des âmes et la foi en l'humanité.

Les lendemains de tragédie sont des lendemains de fête inversés. Le sourire et le sang sont de sinistres cotillons. La mort, surtout quand elle est sale, gratuite, collective, réveille en chaque survivant une excessive envie de vivre. Passé le goût de cendre, on voudrait prendre le monde entier dans ses bras. Le moindre rayon de soleil a valeur d'éternité. On ne compte plus, on donne, on se donne, on s'adonne, on rompt, on s'attache. Le monde resurgit comme à son premier matin. Et ni la mort ni les tueurs n'y peuvent rien.

Fifi ABOU DIB

La France post-13 novembre

Syrie : Paris modifie ses priorités, mais pas ses fondamentaux



Détruire l'État islamique (EI) et participer au processus politique de sortie de crise : si Paris a changé ses priorités en Syrie, il n'a pas pour autant touché à ses fondamentaux. Malgré l'intensification des frappes aériennes contre Raqqa et malgré le rapprochement avec la Russie (le président Vladimiroutine a qualifié hier la France d'alliée), la ligne « ni Assad ni Daech » reste toujours d'actualité. En attendant, la traque aux jihadistes s'intensifie hier, avec des raids menés à l'aube par des policiers d'élite à Saint-Denis. Le sort du cerveau présumé des attentats de Paris, le Belge Abdelhamid Abaaoud, restait incertain à l'heure de mettre sous presse. Pendant ce temps, à Beyrouth, un bel hommage a été rendu aux victimes des attentats de Bourj el-Brajneh et de Paris, avec la Grotte aux pigeons de Rouach illuminée aux couleurs des drapeaux libanais et français.

Photo: Anwar Kono / AFP / Photo: Mounir Hammad / Reuters

Pages 10 et 11, nos informations, l'article d'Anthony SAMRANI et la correspondance de Washington d'Irène MOSALLI

Table ronde / « L'Orient-Le Jour »

Cinéma libanais cherche identité désespérément

Page 6, le dossier réalisé par Colette KHALAF

Conjoncture

Pour la Banque mondiale, la paralysie politique menace toujours l'économie

Page 8, l'article de Soraya RIACHI

Photographie

Oui, on peut montrer le monde arabe au-delà de ses clichés...

Page 15, l'article de Philippine JARDIN (à Paris)



Joe Karroum/DA

Aujourd'hui

Liban
Sécurité de l'État
L'exclusion de Georges Karraa de la réunion sécuritaire d'urgence suscite un tollé
Page 2

Diplomatie
Lavrov : La Russie fera tout son possible pour empêcher l'expansion du terrorisme au Liban
Page 3

La psychanalyse, ni ange ni démon
La conception freudienne de l'appareil psychique - 5 -
Page 5, l'article de Chawki AZOURI

Économie
Investissement Al-Walid ben Talal rachète une partie d'Euro Disney
Page 9

La Seize Focus
George Hakim, 140 années précieuses
L'article de Nadine HADDAD
Carnet, météo 7
Bourse 8
Petites annonces 9
Horoscope, jeux 14
Ciné/Expos/Spectacles 15

BEYROUTH
17° / 24°



NÉE EN 1847 LA MAISON CARTIER CRIÉE DES MOUVES D'EXCEPTION OÙ ALLIANT ALGÈRE DES FORMES ET S'IGNORFAIRE
HORIZONNER LA MONTE-CLÉ DE CARTIER DOIT SON NOM À LA FORME ULTIME DE SON REMONTOIR LIGNES PURES
ET PROPRE AFFAIRE. TOUT EST QUESTION DE PRÉCISION ET D'ÉQUILIBRE. UNE NOUVELLE FORME EST NÉE

L'orient
LE JOUR jeudi 19 novembre 2015

Photographie

Oui, on peut montrer le monde arabe au-delà de ses clichés...

La nouvelle Biennale des photographes du monde arabe contemporain, organisée conjointement par l'Institut du monde arabe (IMA) et la Maison européenne de la photographie, a ouvert ses portes à Paris il y a une semaine. Pendant deux mois, cinquante artistes nés ou vivant dans des pays arabes exposent leurs œuvres dans huit lieux différents. Une belle manière de contrer l'exponentielle prolifération d'images médiatiques productrices de stéréotypes.

Philippe JARDIN (à Paris)

« Le monde arabe est victime aujourd'hui de préjugés et de visions superficielles ; dans ses profondeurs, il n'est pas ce que l'on montre de lui », affirme Jack Lang, directeur de l'IMA, mobilisé pour une valorisation objective de l'art contemporain arabe et du monde arabe. En ces lendemains de drame, ces mots résonnent avec justesse, lorsque l'horreur et la colère entraînent l'aveuglement et l'amalgame. À l'origine de l'initiative de cette première Biennale des photographes du monde arabe contemporain, Jack Lang a réuni deux grandes institutions culturelles parisiennes, l'IMA et la Maison européenne de la photographie. Basée sur une sélection rigoureuse, la manifestation met en avant la scène photographique arabe, en parlant sur des « propositions neuves, ne se reposant pas sur des artistes déjà établis », explique Gabriel Baurer, commissaire général de la biennale.

La réunion de cinquante regards d'artistes, principalement arabes, choisis pour leur qualité de réflexion sur des questions touchant de près ou non à l'actualité, vise aussi à contrer l'exponentielle prolifération d'images médiatiques productrices de stéréotypes. Entre la vision fantasmée d'un Orient idyllique et romantique « fabriquée » par l'Occident du XIXe siècle, et dont Edward Saïd déploie la thèse dans son ouvrage *L'Orientalisme* et la vision

récente et en pleine expansion d'un monde arabe pétri par la guerre, la violence, la mort, il est aujourd'hui essentiel de soulever ces épaisses couches de clichés largement appliqués à coup de truelles, pour creuser en dessous de ce vernis des réalités bien plus subtiles et complexes. Les photographes présentés s'expriment « de manière métaphorique, ils "dépassionalisent", vont plus loin que ce que nous montrent les médias » affirme Jean-Luc Monterosso, directeur de la Maison européenne de la photographie.

Un projet de grande ampleur, dont l'Office du tourisme du Liban n'est pas étranger, puisqu'il ne représente pas moins qu'un des principaux mécènes de la biennale. Et cette collaboration n'est qu'un début, comme le confirme Serge Akl, directeur de l'initiative : « Nous voulons renforcer les liens culturels avec la France. Dès l'année prochaine, deux grandes expositions mettront à l'honneur la dynamique créatrice du Liban à l'Institut du monde arabe. » Mais déjà cette année, on compte quatre artistes libanais, Joe Kesrouani, George Awada, Maher Attar et Caroline Tabet, témoignant de différentes facettes de la photographie libanaise.

Identités, chaos et folklore

Le visiteur est invité à se rendre dans les huit lieux qui jalonnent le parcours de cette biennale autour de la Seine, de l'IMA en passant par des gale-



Scène en mouvement par Daoud Aoulad-Syad.

ries, la Cité internationale des arts, la mairie du 4e arrondissement, jusqu'à la Maison européenne de la photographie. À la MEP, justement, six expositions monographiques s'articulent dans le musée, confrontant les regards de photographes issus du pourtour méditerranéen et la vision extérieure de photographes occidentaux. La série « Les Marocains »

de la célèbre Leïla Alaoui documente, sous forme de portraits aux couleurs éclatantes, la diversité des identités, ses modèles arborant avec fierté les costumes de leurs ethnies. Connus également pour ses films, les photographes en noir et blanc de Daoud Aoulad-Syad sont très cinématographiques, amorce graphiques et vivantes de scènes en mouvement.



À Beyrouth, le béton est aveugle mais les horizons restent ouverts. Par Joe Kesrouani.

rencontre de leurs « discours de la lumière ». La lumière est la condition fondamentale de la photographie, ce que le travail de Mustapha Azroual explore en jouant à capturer, par le biais d'un daguerréotype, l'empreinte même de cette lumière, celle du flash, qu'il retourne vers l'objectif ; et en absorbant les couleurs du lever et du coucher de soleil, imprimées en lentillaire, le mouvement du spectateur réactivant le mouvement de la lumière. Caroline Tabet exprime son rapport avec la ville de Beyrouth, ville dont l'image s'efface à mesure qu'elle se transforme, en saisissant sa lumière, ses couleurs, ses formes en de longs temps de pause à main levée. Enfin, les compositions photographiques de Zinab Andress Arraki ménagent une grande place à l'ombre, milieu épais et sensuel où une chorégraphie de lignes lumineuses traverse l'espace.

Jungle urbaine et ruines archéologiques

À l'IMA, l'exposition est construite à travers différents thèmes de prédilection. « Le paysage », genre intemporel de la photographie, sous-tend des réalités urbaines, comme dans la série de Joe Kesrouani qui interroge la frénésie de la construction urbaine de Beyrouth, la ville suffocant derrière ses murs, là où la respiration des interstices laissait autrefois entrevoir la mer. En Palestine, Yazan Khalil photographie le territoire plongé dans l'obscurité, loin duquel

on discerne des lucres, symbolique visuelle très forte pour illustrer une réalité de toutes les nuits.

« Les mondes intérieurs », deuxième partie de l'exposition, raconte parallèlement un certain rapport au monde. Steve Sabella sensibilise des pierres, ruines d'anciennes habitations palestiniennes, sur lesquelles il empreinte ses photographies, reliques d'un passé désormais archéologique.

C'est ensuite sous le titre de « Culture et identités » que se poursuit le parcours, avec la grandiose série de Malik Nejmi, qui met en scène ses enfants, à partir des accessoires classiques du monde marocain, revisitant les nus orientalistes et la statuaire antique. Sous l'intitulé du « Printemps », la dernière salle de l'exposition explore ce thème contemporain, à travers des propositions poétiques et métaphoriques. Tanya Habjouqa raconte la vie quotidienne de femmes veuves de martyrs syriens, à travers une série d'images qui décrivent avec finesse une narration intime qui rejoint l'universel.

Profondément ancrée dans le réel et le présent, cette première édition de la biennale réussit un pari ambitieux de valorisation de la création photographique de la région arabe, à la fois exigeante et plurielle, puisque, selon Gabriel Baurer, « le monde arabe n'est pas un bloc mais au contraire, une pluralité de cultures. Il s'agit de confronter des regards différents, des préoccupations différentes ».



Gaza, Bafi Hanoun, avril 2015 : deux enfants s'en vont s'approvisionner en eau potable.



Malik Nejmi compose des scènes comme tirées d'albums de famille.



Sharm el-Sheikh, 2015, par Andrea et Magda. Décor du spectacle de son et lumière dans le parc « Alf Leïla Wa Leïla » (les Mille et Une Nuits).

TV5MONDE



L'EXPRESS

Vues d'ailleurs

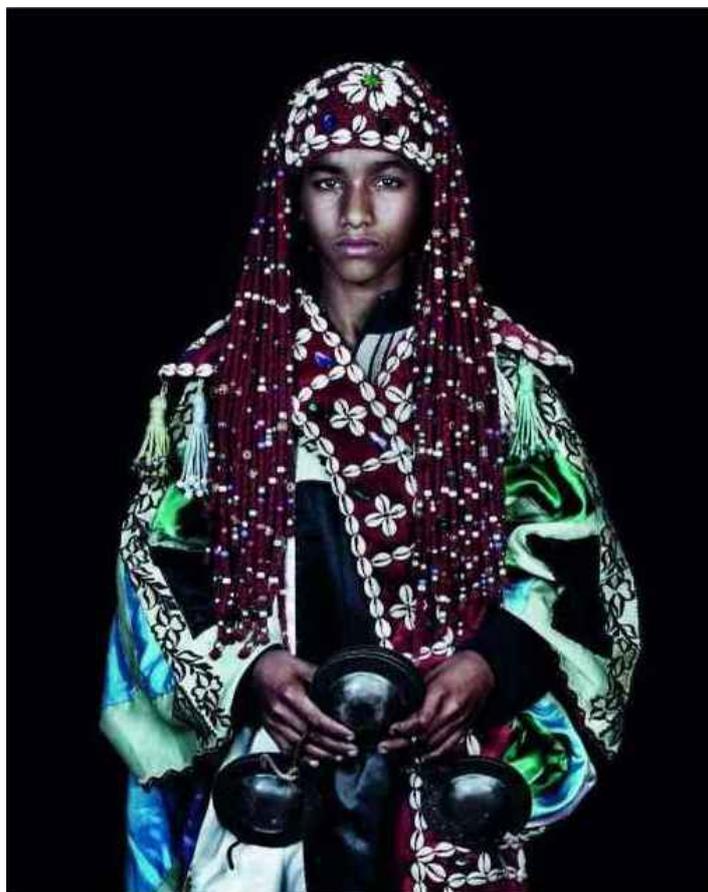
La première Biennale des photographes du monde arabe contemporain se tient jusqu'au 17 janvier. Cette manifestation, articulée autour de l'Institut du monde arabe et de la Maison européenne de la photographie, réunit aussi galeries et espaces partenaires. Au total, une cinquantaine d'artistes du pourtour méditerranéen, dont Leïla Alaoui (*photo*). Gratuit.

➤ Institut du monde arabe, 1, rue des Fossés-Saint-Bernard, V^e.

01-40-51-38-38. www.imarabe.org

➤ Maison européenne de la photographie, 5-7, rue de Fourcy, IV^e.

01-44-78-75-00. www.mep-fr.org



L. ALAOUÏ

arte



13 novembre 2015 | @Nicolas Joxe



Les photographes du monde arabe s'exposent

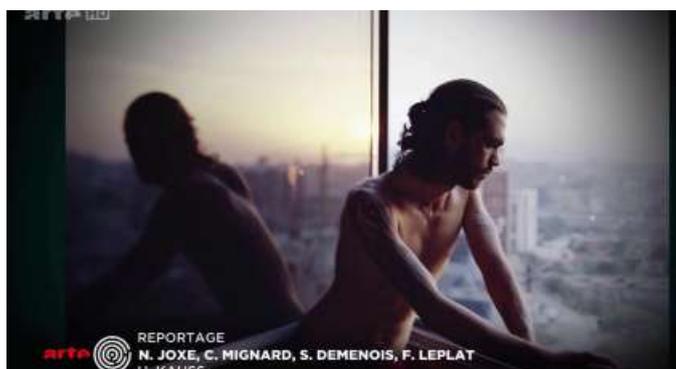
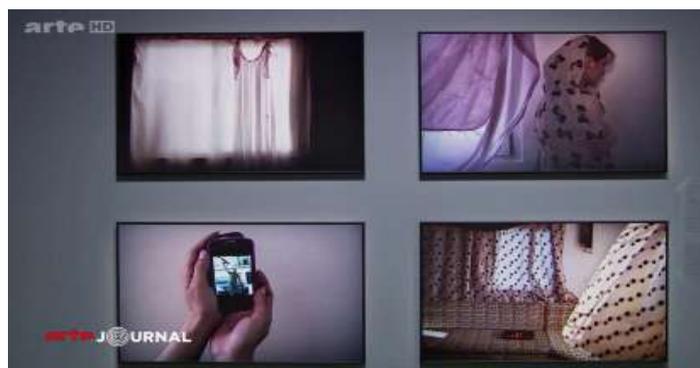
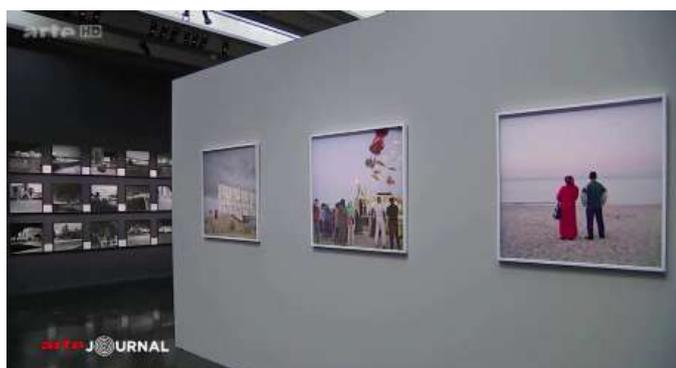
Pays : Syrie

Tags : Photographie, Exposition

A Paris se tient la première [Biennale des photographes du monde arabe contemporain](#) du 11 novembre au 17 janvier 2016. Organisée par l'Institut du monde arabe et la [Maison européenne de la photographie](#), cette biennale propose une myriade d'expositions et de rencontres sur les deux rives de la Seine. Plongée dans des sociétés en mutation.



Photographie : Biennale des photographes arabes



STYLIST MAGAZINE



EXPO

REVISITER LA PLACE TAHRIR

Pour la première fois, une **biennale dédiée à la photo arabe** est organisée à Paris. L'objectif : sortir des photos de presse – et des fantasmes plus ou moins bienveillants. Mais comment valoriser ces photos-là quand on est inondés d'images du conflit israëlo-palestinien ou de ce qu'il reste du printemps arabe ? Consciente qu'on n'échappe pas au politique, Myriam Abdelaziz raconte le travail des enfants en Égypte en focalisant sur les paysages lunaires. Jananne Al-Ani remonte le fil des interventions américaines en Irak à travers les maisons vides aussi graffées que la Tour Paris 13. Les portraits de George Awde, qui questionnent la masculinité en Arabie Saoudite font écho aux interrogations de la Génération Tahrir de Pauline Beugnies. Autant de points de vue sur un monde protéiforme. **Première Biennale des photographes du monde arabe contemporain, Institut du Monde Arabe, 1, rue des Fossés-Saint-Bernard, Paris-5^e, jusqu'au 17 janvier.**



♦ PAR ZOË CHILAVSKI, AVEC ÈVE BEAUVALLET, LÉONARD BILLOT, MATHILDE CARTON, THÉO RIBETON, JOACHIM RONCIN ET ALEXANDRE TILLEULS



La Revue des images d'Hélène Delye

par Hélène Delye

[Le site de l'émission](#)

du lundi au vendredi de 8h48 à 8h51 **Durée moyenne : 2 minutes**

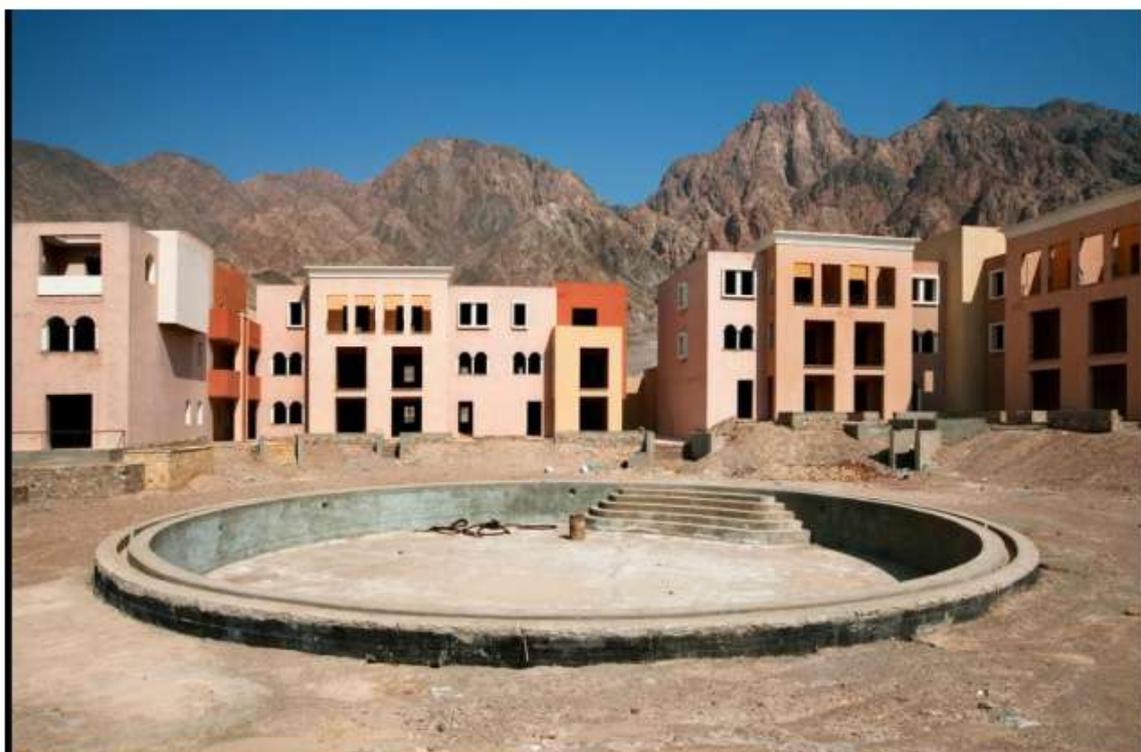


Images du Sinaï touristique, et déserté

12.11.2015 - 08:48

3 minutes

Le couple de photographes franco-italien Andrea et Magda expose à partir d'aujourd'hui, jeudi 12 novembre, une série intitulée *Sinaï Park* à la Maison Européenne de la Photographie. Présentée dans le cadre de la **première biennale des photographes du monde arabe contemporain**, cette exposition explore les conséquences de la mondialisation et du tourisme de masse sur le territoire du Sinaï. Mais dans le contexte présent, elle montre surtout des lieux de tourisme désertés.



Sinaï Park - Al Farah ANDREA & MAGDA © ANDREA & MAGDA

Ces images ne sont pas celles du crash de l'avion russe que l'on a vues partout dans les médias depuis le 31 octobre dernier. On ne voit pas de carcasse d'avion sur les photographies dont il est question ici, mais des lieux de tourisme, de loisir complètement désertés.

Dans leur série *Sinaï Park* exposée à partir d'aujourd'hui à la Maison Européenne de la Photographie dans le cadre de la **première biennale des photographes du monde arabe contemporain**, le couple de photographes Andrea et Magda s'intéresse aux effets du tourisme de masse sur le territoire du Sinaï. Enfin, pendant les 9 mois qu'ils ont passé à photographier cette région entre 2014 et 2015, ils ont surtout capté les effets de l'absence des touristes dans des lieux inventés pour eux.



Sinaï Park - Hotel Taba ANDREA & MAGDA © ANDREA & MAGDA

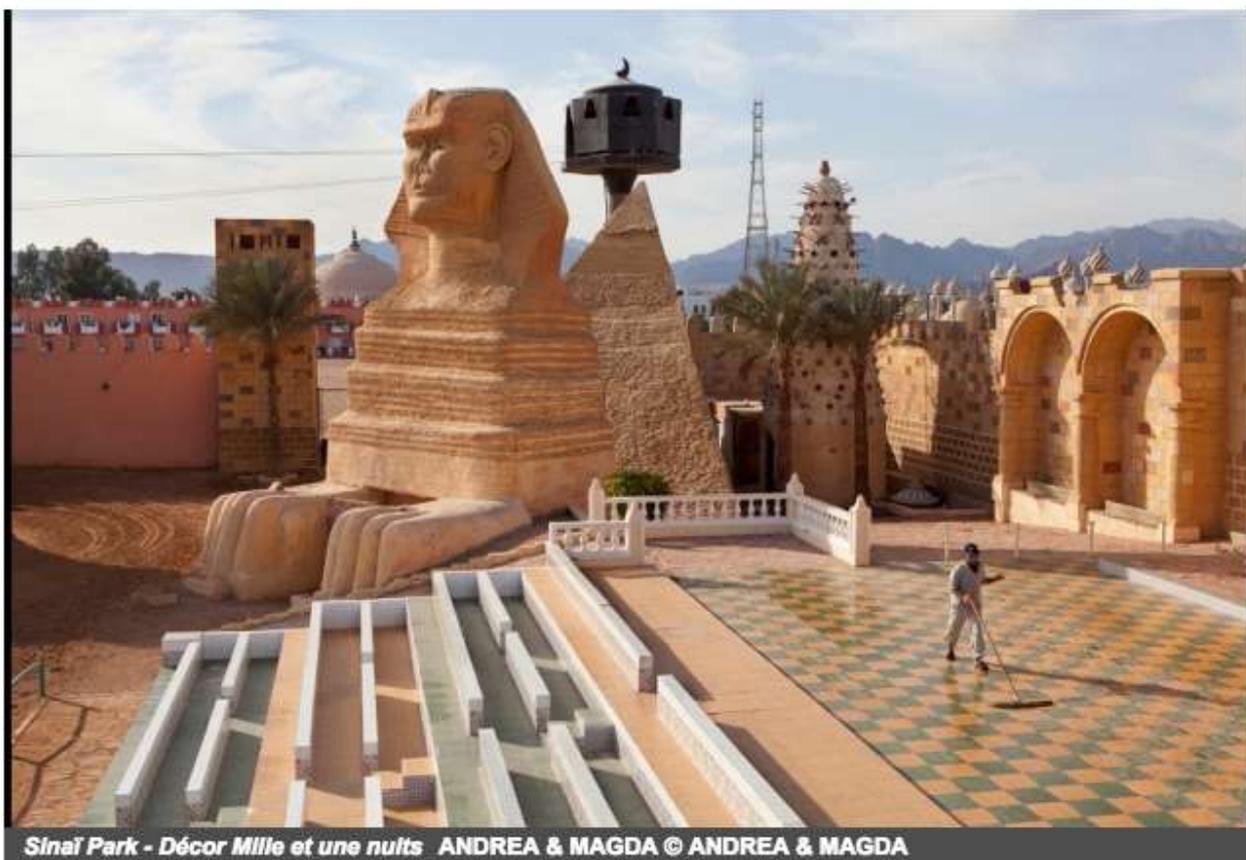
Carcasses de villages-vacances

Sous un ciel toujours bleu vif, ce sont des espaces désertés que donnent à voir ces images. Adossé aux impressionnantes montagnes du Sinaï, il y a notamment ce complexe hôtelier inachevé, en béton ocre et rose. Les trous pour les fenêtres sont là, mais elles n'ont pas été posées. Le bassin de la piscine aussi, mais il n'a vraisemblablement jamais vu la couleur de l'eau.

Plus loin, une autre photographie montre un homme, comme seul au monde, balayant un décor d'amphithéâtre en carton-pâte avec pharaon miniature. C'est le décor du spectacle de son et lumière du parc des mille et une nuits à Sharm El Sheikh.

Un peu après, on verra aussi deux femmes faisant du shopping dans un immense, et toujours désert, centre commercial à ciel ouvert.

Ce qui frappe dans ces photos, c'est la beauté étrange de leur composition, leur lumière et de leurs couleurs, mais surtout le spectacle absurde qu'elles montrent : des paysages grandioses sur lesquels sont venus se poser des carcasses de villages-vacances démesurés et des espaces de loisirs artificiels à moitié terminés, le tout pour des touristes occidentaux devenus rares.



Lieux produits par la mondialisation

Comme le soulignent Andrea et Magda, le couple de photographe franco-italien auteur de ces images, « ce Sinaï des palais de plâtre et des décors de mille et une nuits ressemble à un non lieu, tel que l'ethnologue Marc Augé avait défini les lieux produits par la mondialisation. C'est-à-dire un monde artificiel et naïf, détaché de la réalité locale et conforme à l'imaginaire d'un folklore standard et faussement rassurant ».

Depuis 2008, les deux photographes vivent et travaillent au Proche-Orient, où ils cherchent à montrer les conséquences de la mondialisation sur les territoires et l'économie. Leur premier projet, *Palestinian Dream*, avait déjà été exposé à Paris en 2014.

Ce ne sont pas des photos de guerre, au sens où on les entend et où on les attend d'habitude que proposent Andrea et Magda. Et pourtant, des no man's lands colorés, pimpants presque qu'ils nous font voir surgit l'étrange tension de cette guerre sourde qui laisse les espaces muets et inquiets.

Exposition *Sinaï Park*, d'Andrea et Magda, à la Maison Européenne de la Photographie jusqu'au 17 janvier 2016, dans le cadre de la première biennale des photographes du monde arabe contemporain, initiée par l'Institut du Monde Arabe et la Maison Européenne de la Photographie.

Thème(s) : Arts & Spectacles | Exposition | Photographie | Proche Orient | Proche Orient | Sinaï | exposition | photographie



PHOTOGRAPHIE | EXPOSITION | FRANCE

Le monde arabe pris en photo par une Biennale pionnière

Par **Siegfried Forster**

Publié le 11-11-2015 • Modifié le 12-11-2015 à 15:11



Détail de « La Fille de l'ogre », Syrie, 2014. Photo de Mohamed Lazare Djeddaoui, issue de la série « Contes syriens », réalisée dans la région d'Alep, avec le soutien et l'aide de la population syrienne.

Mohamed Lazare Djeddaoui

Une première Biennale pour en faire quoi ? Une radioscopie du monde arabe ? Un acte politique ? Une approche esthétique ? Une question de tradition ou de génération ? La nouvelle Biennale des photographes du monde arabe contemporain a ouvert ses portes le mercredi 11 novembre. Pendant deux mois, 50 artistes arabes ou travaillant dans le monde arabe présentent leurs œuvres dans huit lieux parisiens différents : de l'Institut du monde arabe en passant par des galeries, la Cité internationale des arts, la mairie du 4e arrondissement, jusqu'à la Maison européenne de la photographie.

« Cette Biennale est très politique, à un moment où de grandes confusions sont exprimées, tempête Christophe Girard, l'ancien adjoint à la Culture de Paris qui participe à l'initiative en tant que maire du 4e arrondissement. En France, nous avons des liens très importants avec le monde arabe. Donc, c'est aussi notre histoire. »

C'est dans la cour d'honneur, entre verger et monument aux morts, dont « À ceux d'Algérie », que la mairie accueille, accrochées aux fenêtres, les photographies *Génération Tahrir* (2010-2015) de Pauline Beugnies. Au moment même où la presse avait peu à peu quitté les lieux de la révolution égyptienne, la photographe belge arabophone avait décidé de rester sur place pour témoigner en images pleines de rage, du courage et de la détermination de la jeunesse dans sa quête de démocratie et de liberté, malgré une répression violente qui continue encore aujourd'hui. *« Moi, j'ai un peu le complexe inversé, j'aurais aimé être Arabe. Je ne le suis pas, mais j'ai appris la langue et je suis très contente de faire partie de cette Biennale des photographes du monde arabe ».*

Qui sont les photographes du monde arabe ?

Ils viennent du Liban, de la Tunisie, du Maroc, de la Palestine, de la Syrie, des Émirats Arabes Unis... Les photographes du monde arabe, est-ce une entité, un genre à part ? *« C'est une vraie question, répond Gabriel Bauret, le directeur artistique et commissaire général de la Biennale. Il n'y a pas de monde arabe, comme il n'y a pas de photographie arabe. Le monde arabe est une entité plurielle, diversifiée. C'est à nous, et grâce à la photographie, de comprendre cette diversité. »*

Les œuvres exposées n'affrontent pas directement l'actualité brûlante du monde arabe. Elles reflètent une diversité d'écriture avec des projets très documentaires qui croisent parfois d'une façon très percutante l'histoire. D'autres projets s'avèrent être beaucoup plus poétiques et distants vis-à-vis du réel.

Mobilité et diversité sont pour Gabriel Bauret les maîtres mots des photographes arabes d'aujourd'hui, mais est-ce qu'ils ont réussi à renouveler l'art photographique ? *« Je ne sais pas si on peut parler d'un renouvellement. On se trouve dans une période de mondialisation de l'art. On n'est plus comme dans le passé avec des écoles, des compartiments, des pays qui nourrissaient certaines approches photographiques. Les photographes arabes travaillent de façon très similaire aux photographes occidentaux. »*

Casser l'orientalisme

Toujours dans le quartier du Marais, mais quelques ruelles plus loin, la Maison européenne de la photographie, haut lieu de l'art photographique, a dédié pratiquement tous ses espaces aux photographes arabes. Leila Alaoui, une des nombreuses femmes-photographes de la Biennale, s'y avance pour dresser le véritable portrait des Marocains : « *J'ai vraiment voulu casser avec toute cette représentation orientaliste du Maroc.* »

Sa série *Les Marocains* (2010-2014) affiche des personnages déroutants. Dans des provinces reculées, elle a cueilli et capté à la fois l'âme et l'habit d'un Maroc rural, fier et méfiant, beau et pudique, esthétique et quotidien, loin de la tentation destructrice de l'exotisme ou l'orientalisme imposée par le regard postcolonial ou mondialisé. Franco-Marocaine ayant suivi une formation à New York, Leila Alaoui se trouve tout à fait représentative de la photographie du monde arabe contemporain : « *Je me sens plus Méditerranéenne qu'Arabe, Marocaine ou Française, je travaille essentiellement sur le monde arabe et je me sens complètement faire partie de ce festival. Cette Biennale est vraiment un regard assumé de photographes arabe, mais aussi de photographes occidentaux sur le monde arabe, il y a vraiment un dialogue entre les deux.* »

Daoud Aoulad-Syad

Les photos rieuses et documentaires en noir et blanc de Daoud Aoulad-Syad donnent une idée du chemin parcouru par la photographie arabe ces derniers trente ans. « *Daoud Aoulad-Syad est issu d'une génération de photographes liés à l'agence Magnum, à une certaine photographie humaniste, avec une certaine écriture, en noir et blanc, commente le commissaire général Gabriel Bauret. Leila Alaoui, elle parle des mêmes gens à une époque différente, quelques décennies plus tard. Mais sa façon d'aborder cette réalité est totalement différente. Elle a travaillé sur le registre du portrait en couleur, avec un protocole très construit, très inspiré de la photographie contemporaine. On se déplace dans le temps, mais on voit aussi le déplacement des écritures, une évolution dans la photographie.* »

Né à Marrakech, avec un doctorat en sciences physiques de l'université de Nancy en poche et passé par le cinéma, Daoud Aoulad-Syad fait partie des nouveaux maîtres de la photographie arabe. Ses images, prises dans les années 1980 et 1990, à Salé, Marrakech, Tamegrout, Tissa ou Meknès, montrent un monde aujourd'hui disparu et témoignent d'un regard qui s'est profondément transformé : « *Il y a beaucoup de choses qu'on ne retrouve plus. Mais moi, j'étais là. J'étais comme un historien. À mon époque, il n'y avait pas beaucoup de photographes arabes. Quand on prend les grandes agences de photographies, on trouve un ou deux photographes arabes. Ce n'est pas comme dans les arts plastiques ou dans la musique. La preuve, c'est la première Biennale des photographes du monde arabe contemporain.* »

LE MONDE ARABE CONTEMPORAIN ÉCLAIRÉ PAR DES PHOTOGRAPHES DE LA PREMIÈRE BIENNALE

1ère Biennale des photographes du monde arabe contemp



12:27

captions | credits

Images contrastées du monde arabe

Force est de constater que nulle part ailleurs les contrastes qui agitent les sociétés, les cultures et les politiques sont aussi criants que dans le monde arabe. Ces contrastes, est-ce aussi la caractéristique première des photographes exposés à la Biennale ? « *Oui, je pense, admet Jean-Luc Monterosso, le directeur de la Maison européenne de la photographie. En fait, ils traduisent une réalité. La réalité qu'ils vivent au quotidien. Ce contraste, on le ressent très fortement à travers leurs images.* » Quant à la question de savoir pourquoi la Maison européenne de la photographie expose de la photographie arabe : « *L'Europe et la France ont une histoire commune avec les pays arabes. Aujourd'hui, au moment où les flux migratoires arrivent et où il faut qu'on accueille tous ces gens, c'est notre rôle et notre devoir d'accueillir aussi la photographie arabe.* »

À l'Institut du monde arabe, en écho aux *Marocains*, résonnent *Les Égyptiens* de Nabil Boutros, une œuvre initiée en 2010. Une galerie d'hommes barbus, casqués, intellos, partisans, religieux, hommes d'affaires ou sportifs... des avatars d'une identité inexistante, car derrière les apparences diversifiées se cache toujours le même homme, l'artiste lui-même qui a consciemment « trahi » notre confiance de spectateurs : « *Que pouvons-nous déduire ? Au mieux, que chacun a de multiples facettes ; au pire, que l'habit fait le moine.* »

« Sinai Park »

Au Sināï, la place Tahrir ne fait pas rêver, au contraire, elle rime avec catastrophe économique. La révolution égyptienne et l'émergence de groupes terroristes affiliés à l'organisation Etat islamique ont fait fuir les touristes et laissé derrière elles des carcasses d'hôtels fantômes, abandonnés ou jamais terminés. C'est dans ces contrées que le duo de photographes franco-italien Andrea et Magada, qui vit depuis 2008 au Moyen-Orient, a trouvé *Sinai Park*, un monde artificiel et standardisé fantasmé par l'industrie touristique détruisant l'identité d'un territoire.

Chez Mustapha Azeroual, la tentation d'une Mille et Une Nuits folklorique cède la place à une lumière du monde arabe qui donne du grain à moudre. Il faut pousser la porte de la galerie Binôme pour découvrir l'œuvre la plus abstraite de la Biennale. *Radiance #2* reflète une mer de lumières recomposée à chaque regard. Des images superposées et fusionnées en un artefact numérique et poétique. Pour cet artiste franco-marocain autodidacte, la Biennale est le signe le plus récent d'un frémissement de plus en plus fort sur le marché de l'art concernant les photographes du monde arabe.

Un frémissement sur le marché de l'art

« Pour moi, le marché est assez équilibré. Le Maroc est un point important, le Liban est aussi en plein développement avec la naissance de nouveaux musées, de fondations qui viennent d'ouvrir. D'ailleurs, j'ai actuellement une exposition dans une galerie à Beyrouth. À Paris, il y a également un vrai attrait pour mes travaux. À l'heure actuelle, je peux constater un peu partout dans le monde une certaine fascination pour la production des artistes du monde arabe. » Anne-Marie Filaire explore les intérieurs de ce monde souvent perçu de l'extérieur.

Des photographies de portes de chambres d'étudiantes de l'université de Sharjah, aux Émirats Arabes Unis. Des portes transportées plus tard à Gaza pour les faire peindre par des adolescentes. L'artiste-photographe franchit les portes et les frontières en déchiffrant les codes d'une société.



« Wadi as-Salam » (Valley of Peace), 2012/Irak. Photo de Tamara Abdul Hadi, Irakienne née aux Emirats Arabes Unis.

Tamara Abdul Hadi

« Photographier ce qui ne peut plus être vu »

L'artiste new-yorkaise Diana Matar était intriguée par l'histoire de son beau-père, un dissident politique libyen. Après la révolution de 2011, elle s'est mise en route pour photographier les lieux où se sont déroulées les atrocités commises par le régime de Khadafi. Son travail artistique consiste à « *photographier ce qui ne peut plus être vu* ». Alors elle prend en photo, par exemple, l'entrée d'un parking qui mène vers des salles de tortures à Benghazi. Une autre image montre la mer où ont été déversés les os brisés de 1270 prisonniers politiques après un massacre perpétré le 29 juin 1996.

Steve Sabella, artiste né à Jérusalem et qui travaille à Berlin raconte l'histoire de *38 days of re-collection*, des images couchées sur des débris de murs peints. Des photographies prises dans une maison palestinienne occupée par des Israéliens depuis 1948 et où l'artiste a vécu pendant 38 jours. La construction d'une fausse archéologie pour poser de vraies questions photographiques.

La lucidité de la photographie

Pour Jack Lang, initiateur de la Biennale et président de l'Institut du monde arabe, il faut faire confiance à l'objectif photographique pour retrouver une vision plus « objective » sur le monde arabe : « *L'œil du photographe, c'est l'œil d'un poète, d'un artiste, d'un créateur. Il est donc en mesure de lire avec lucidité la profondeur d'une société, d'une situation et de ce monde arabe en plein changement.* »

THE WALL STREET JOURNAL

REVIEW

ICONS

ARAB PHOTOGRAPHY GETS A BIENNALE

In Paris, a 160-work exhibition crosses many borders and includes an American's view of Libya

BY TOBIAS GREY

"Have camera, will travel" belongs on the business cards of many Middle Eastern photographers. They take pictures abroad "either because it's impossible to earn a living where they are or because they are not allowed to express themselves freely in their homelands," says Gabriel Bauret, the head curator of this year's inaugural Biennale of Photography in the Contemporary Arab World. The Biennale will exhibit 160 works by 44 artists across eight venues in Paris, beginning Tuesday and running until Jan. 17. ♦ The idea came from France's former culture minister, Jack Lang, who

two years ago became president of the Arab World Institute, a co-organizer of the exhibition. (Maison Européenne de la Photographie is its partner.) "I think that knowledge and culture are the best weapons to overturn prejudices about the Arab world," said Mr. Lang. "My ambition is for the Biennale to show another version of the Arab world" from the one represented by Islamic State.

The show includes 18 women. "Today, women play a much more important role in the Arab world than is generally thought," Mr. Lang said. Here is a closer look at three of the biennale's photographers:

Tanya Habjouqa. A Jordanian born in 1975 and educated in Texas, Ms. Habjouqa, winner of the World Press Photo Award in 2014, is now based in Jerusalem. Her series of photographs "Tomorrow There Will Be Apricots" explores the daily lives of four Syrian widows struggling to bring up their children in the Jordanian town of Ramtha, which borders Syria. All of their husbands were

killed fighting for the Free Syrian Army. One widow's shoulder bears a tattoo professing love for her spouse; other women display images of their late husbands, fathers and brothers on their mobile phones. In contrast to ancient traditions that widows should curb their joy, many of Ms. Habjouqa's photos show these women demonstrating their affection for their daughters.

Yazan Khalili. This Palestinian photographer, born in Syria in 1981, continues to maintain a base in the Palestinian territories. His series "Landscape of Darkness" (2010), on display in Paris, was inspired by a nighttime walk that Mr. Khalili and a friend took in 2002 to escape the boredom of an Israeli-implemented curfew. During this walk in and around the West Bank city of Birzeit, where he had studied architecture at the university, Mr. Khalili discovered the ways darkness can reshape a highly politicized landscape. His work, which has become much sought after, is part of the collections of the British Museum and the



A DIANA MATAR PHOTO, top, from the series 'Evidence'; above left, a picture from the series 'Tomorrow There Will Be Apricots' by Tanya Habjouqa; above right, Yazan Khalili's 'Landscape of Darkness' from 2010.

Imperial War Museum in London.

Diana Matar. This California-born artist's photographic essay "Evidence" (2012) was inspired by the "disappearance" of her Libyan father-in-law, a political activist who opposed the regime of Libya's late dictator, Moammar Gadhafi. In 2012, she accompanied her husband, the

novelist Hisham Matar, to Libya, having packed her two favorite cameras, a Hasselblad and a Leica, and 100 rolls of film. Ms. Matar, who is the only American woman among the photographers, tries to document events and actions that can no longer be seen—thus the ironic title of her essay. Her ghostly black-and-white photos show places where Gadhafi's

men committed atrocities, although evidence of their criminal acts has long since vanished. She wrote in a diary entry: "I have found the exact sites of nine of the assassinations. I will photograph the closest living thing that still remains that could have witnessed the killing: a tree, a mature plant." The artist published "Evidence" as a monograph in 2014.



de l'air

LE MAGAZINE QUI DONNE À VOIR

FESTIVAL



Ci-contre
Leïla Alaoui, Tameslch,
Moyen-Atlas, Maroc.
Image extraite de la série
« Les Marocains »,
2011-2014.
Courtesy Leïla Alaoui.
Photographie exposée
à la MEP.



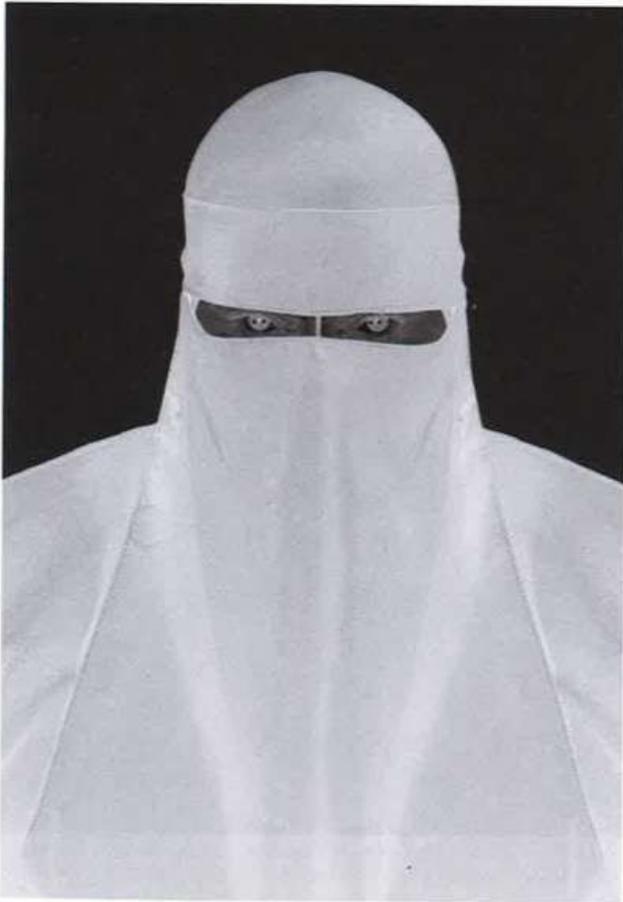
Pauline Beugnies, image extraite du projet « Génération Tahrir »,
Le Caire, Égypte, 2012. Photographie exposée à la mairie du 4^e.

DE NOS JOURS

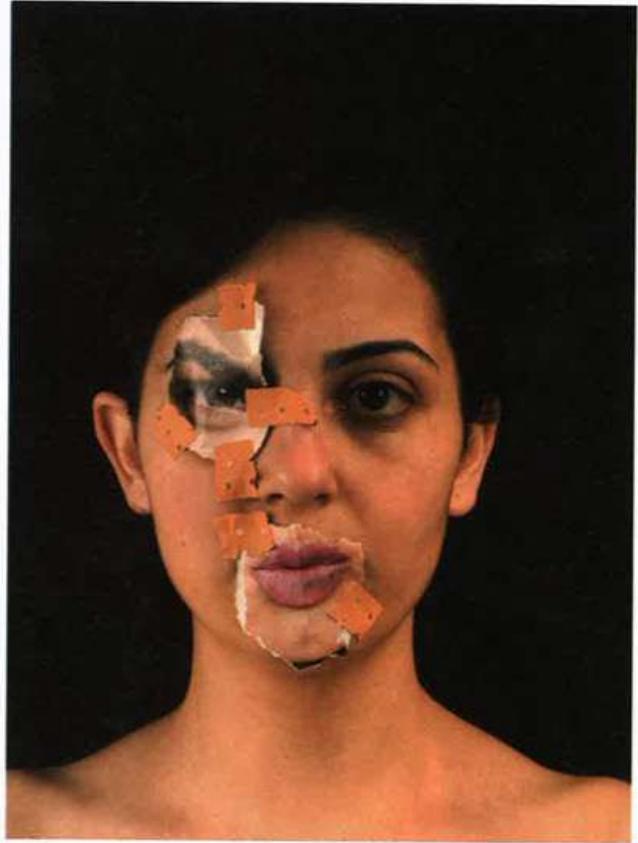
L'Institut du monde arabe et la Maison européenne de la photographie lancent la première Biennale des photographes du monde arabe contemporain. Une manifestation attendue et opportune qui rassemble une cinquantaine d'artistes, dont la majorité est issue du monde arabe. L'occasion de découvrir un autre regard sur cette partie du monde en pleine mutation. Extraits.

FESTIVAL

Ci-contre
Ihsane Chetuan, *Autoportrait*, Maroc.
Courtesy Ihsane Chetuan.
Photographie exposée à la Cité internationale des arts.



Arthur Souhed Nemlaghi, *Self Portrait*,
Tunis, 2015, Courtesy Souhed Nemlaghi.
Photographie exposée à la Galerie Basia Embiricos.



Safaa Mazrhi, *Autoportrait*, Maroc. Courtesy Galerie 127.
Photo exposée à la Cité internationale des arts.



Ci-dessus

Myriam Abdelaziz, *Carrières de Pierre de Menya*.
Extrait de la série « Menya's Kids », 2013, Égypte.
Courtesy Myriam Abdelaziz. Photographie exposée à l'IMA.

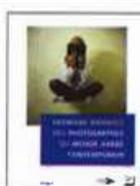
Ci-dessous

Giulio Rimondi, *Intérieurs provisoires, réfugiés syriens au Liban*, 2013.
Courtesy Giulio Rimondi. Photographie exposée à l'IMA.



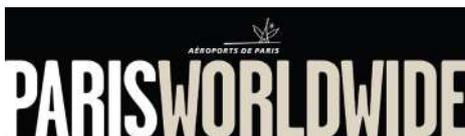
À VOIR

La première Biennale des photographes du monde arabe contemporain, dont le magazine *de l'air* est l'un des partenaires, se tient du 11 novembre 2015 au 17 janvier 2016 dans huit lieux, dont les principaux sont l'IMA et la MEP. Six autres lieux parisiens (mairie du 4^e arrondissement, Cité internationale des arts, Galerie Basia Embiricos, Galerie Binôme, Grainedephphotographe.com, Galerie Photo12) participent à ce parcours qui permet de découvrir la créativité de cinquante photographes venus du Liban, d'Égypte, du Maroc, de Palestine, de Syrie... Se sont joints à la fête quelques artistes occidentaux, comme Stéphane Couturier ou Bruno Barbey, auteurs de travaux remarquables sur ces pays. Le commissariat général de cette première édition a été confié à Gabriel Bauret. Toutes les infos sur www.biennalephotomondearabe.com



À LIRE

Biennale des photographes
du monde arabe contemporain
Textes : Claude Mollard, Gabriel Bauret
et Géraldine Bloch
100 pages, format 26 cm x 20 cm
18 euros, Éditions Snoeck



RENDEZ-VOUS
L'ÉVÈNEMENT THE EVENT

Que les chasseurs d'images se réjouissent, le Mois de la photo permet de découvrir 5 expositions inédites.

Photography lovers rejoice, the Month of Photography features five new exhibitions for your discovery.

PAR/BY PASCAL MOUNEYRES

**1 BIENNALE DES
PHOTOGRAPHES DU MONDE
ARABE, DES HISTOIRES
CONTEMPORAINES**

Deux grandes institutions culturelles se réunissent pour un projet collectif d'envergure. Un parcours pédestre reliant l'Institut du Monde arabe à la Maison européenne de la photographie est jalonné d'expos dans différents lieux, comme la galerie Binôme, le square Barye, etc. L'occasion de découvrir une sélection de photographes émergents et confirmés, issus pour la plupart du monde arabe.

Biennial of photographers from the Arab world, contemporary stories The Institut du Monde Arabe and the Maison Européenne de la Photographie have collaborated for this major collective project, punctuated by exhibitions at smaller venues: Galerie Binôme, Square Barye and others. An excellent opportunity to discover emerging and established photographers, mostly from the Arab world.

Du 12 novembre au 17 janvier/November 12-January 17. IMA, 1, rue des Fossés-Saint-Bernard, Paris 5^e (01 40 51 38 38, imarabe.org). MEP, 5-7, rue de Fourcy, Paris 4^e (01 44 78 75 00, mep-fr.org).



© ATELIER LUCIEN CLERGUE

**2 LUCIEN CLERGUE,
UNE SENSIBILITÉ MAJEURE**

Celui qui allait devenir une figure majeure de la photographie rencontre Picasso en 1953 alors qu'il n'a pas 20 ans. Conquis par sa précocité, le maître espagnol pousse Lucien Clergue à se sublimer. Ce sont ses premiers travaux, jusqu'à présent inédits, que l'on découvre ici. On y retrouve certains thèmes qui le rendront célèbres : natures mortes, reportages, ruines, corridas ou nus, avec une fulgurance et une sensibilité qui n'appartiennent qu'à lui.

Lucien Clergue, a major sensibility When this future giant of photography met Picasso, in 1953, he was not yet 20 years old. Impressed by his precocity, the Spanish master encouraged Clergue to transcend himself. His first works, unpublished until now, were already experimenting with the themes that would make him famous. These still lifes, reportage, ruins, bullfights and nudes, reveal his distinctive sensitivity and brilliance.

Du 14 novembre au 15 février/November 14-February 15. Grand Palais, 3, avenue du Général-Eisenhower, Paris 8^e (01 44 13 17 17, grandpalais.fr).



© COURTESY HICHAM GARDAF



Palace
Costes



PALACESCOPE



*L'agenda
très parisien
Galeries & Musées
Restos & Bars
Concerts & Fêtes
Envies & Plaisirs*



Eros Hugo

Si Victor Hugo jouissait d'une réputation de libertin, d'amoureux passionné à l'appétit charnel insatiable, la description du sentiment amoureux dans son œuvre reste sage, voire chaste : ses écrits sont curieusement dénués de scènes d'amour physique. L'exposition propose d'explorer chronologiquement cette dualité dans l'œuvre et la vie de l'écrivain. Autour des dessins de Hugo sont présentées des œuvres de ses contemporains : Rodin, Gustave Courbet, Jean-Baptiste Corot, Ingres ou encore Eugène Delacroix.

MAISONS DE VICTOR HUGO. Eros Hugo. Entre pudeur et excès. 6 place des Vosges, Paris IV^e. 01 42 72 10 16. Jusqu'au 21 février.

Victor Hugo, «Sub clara nuda lucerna» ©Maisons de Victor Hugo/Roger-Viollet.
Camille Corot, «Marietta, l'odalisque romaine», 1843 ©Petit Palais/Roger-Viollet.

If prolific French writer Victor Hugo had the reputation of being a passionate lover, his books are surprisingly prudish, devoid of love scenes. An exhibition of Hugo's drawings set alongside works by the likes of Rodin and Gustave Courbet explores this duality.



Biennale des photographes du monde arabe contemporain

Cet hiver a lieu la première édition de la *Biennale des photographes du monde arabe contemporain*, manifestation dont l'enjeu est de montrer la diversité des auteurs et des représentations de cette région du monde. Les œuvres de photographes originaires d'Afrique du Nord, émergents ou confirmés, sont confrontées à celles d'artistes occidentaux au gré d'un parcours d'expositions collectives et individuelles, allant de l'Institut du monde arabe à la Maison européenne de la photographie, en passant par la Mairie du IV^e.

PREMIÈRE BIENNALE DES PHOTOGRAPHES DU MONDE ARABE CONTEMPORAIN.

Jusqu'au 17 janvier. Lieux et détails des expositions sur www.biennalephotomondearabe.com

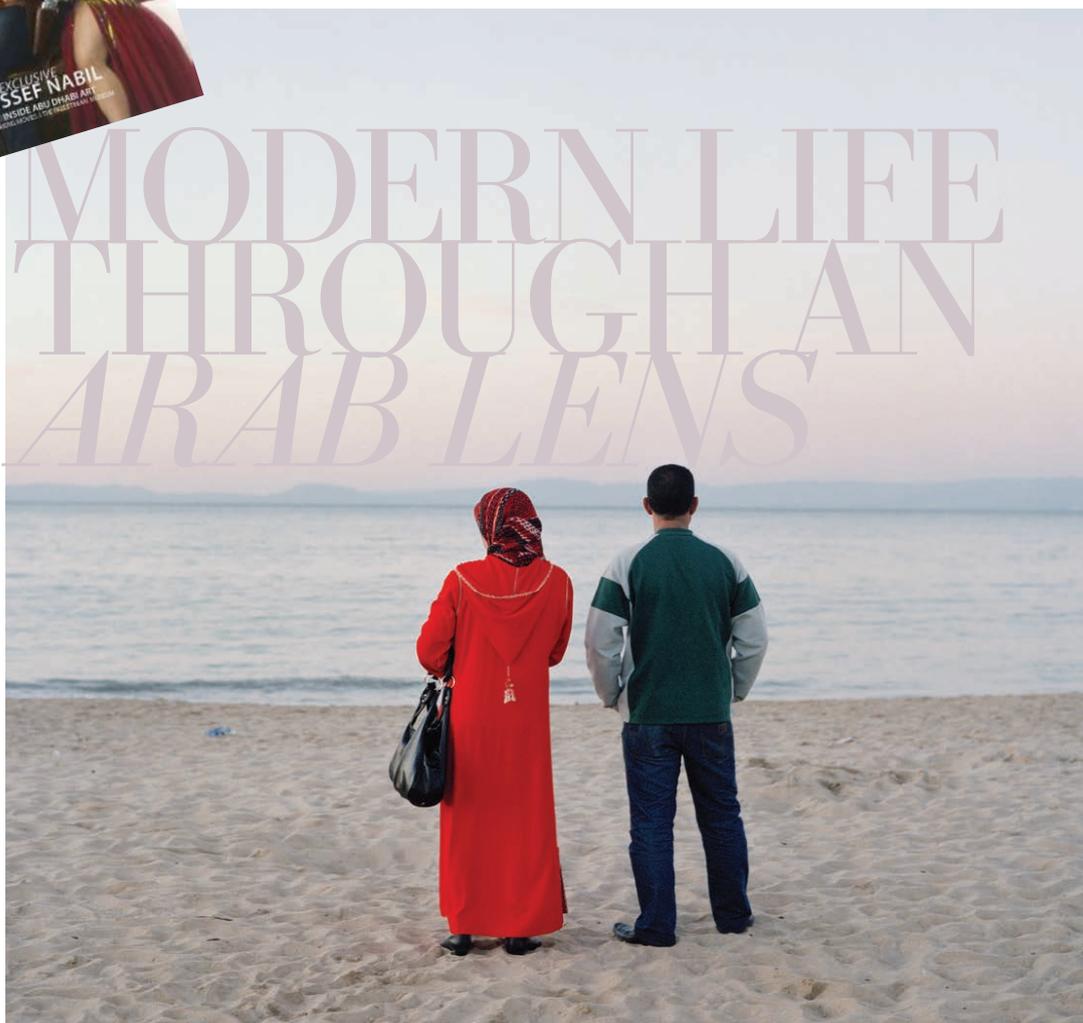
Tamara Abdul Hadi, extrait de la série «Wadi as-Salam», 2012 ©Tamara Abdul Hadi.
Pauline Beugnies, «Génération Tahrir», 2012 ©Pauline Beugnies.

For its first edition, the *Photography Biennale of the Contemporary Arab World* aims to show the work of photographers working in this part of the world and the different ways North Africa is represented.



canvas

ART AND CULTURE FROM THE MIDDLE EAST AND ARAB WORLD



Some 175 years after the first recorded photographs were taken in the Middle East, the Institut du Monde Arabe and the Maison Européenne de la Photographie have joined forces with local Parisian galleries to present the inaugural Biennial of Contemporary Photography from the Arab World. **Dina Akhmadeeva** previews what's on offer.

According to narratives that attempt to pinpoint an exact moment and location of photography's 'birth', France and the medium of photography share a rather special relationship. It was there, in 1839, that Louis-Jacques-Mandé Daguerre officially announced the invention of photography to the public. The burden of this who-and-when, however, is such that all too often the focus has been on Euro-American practices of

photography, to the detriment of what was going on in other parts of the world.

It is poignant then, that Paris is hosting the first biennial of photography from the contemporary Arab world. Masterminded jointly by the Institut du Monde Arabe and the Maison Européenne de la Photographie across the Seine, the biennial aims to shed light on photographic practices from a diverse

set of regions across the Arab world and on the individuals engaging with the medium. From 12 November, IMA, MEP and six contemporary galleries in the neighbourhood will showcase 160 photographic works by 50 artists. "Recent photography in these regions is not so well known," explains curator Gabriel Bauret, "Now is the time to engage in a real exploration of photographic activity there."



PREVIEW

Facing page: Hicham Gardaf. *Un couple regardant la mer au crépuscule, Tanger 2014* from the series *Modern Times*. 2014. Inkjet print on Baryta paper. 31.28 x 81.28 cm. Image courtesy the artist and Galerie 127, Marrakech.

Left: Farah Al-Qasimi. *Broken Sandcastles, Dubai* from the series *The World Is Sinking*. 2014. Archival inkjet print. 69 x 86 cm. Image courtesy The Third Line, Dubai.

This exploration necessitates asking not only what contemporary photography from the Arab world looks like, but invites a whole host of other questions: who are the photographers? Where do they train? What forms and formats do their images take? What subjects do these photographers choose? What themes emerge among them? How do the practices of photographers from the Arab world fit into a larger network of photographic histories? There is a lot to ask and the biennial looks to provide some of the answers.

"What is essential in the project of the biennial is to show artists who really have something to express," Bauret asserts. Indeed, a great number of the photographers within the biennial are socially and politically engaged. Hicham Gardaf's images of urban Morocco's building works in progress – dug-up earth, half-finished structures with no signs of further activity – and Farah Al-Qasimi's comic images of the rise of the UAE's 'megacity' both draw attention to the effects of rapid urban changes. Myriam Abdelaziz's burning white otherworldly images focus on the issue of illegal child labour in Egypt and specifically in the limestone quarries of Menya, where its persistence is indicative of an economic crisis that gives families no choice but to take on this work.

Yet this 'something to express' is certainly not defined in purely social terms. Included in the biennial are photographers who push the

boundaries of the medium pictorially. Mustapha Azeroual's *Radiance* series at Galerie Binôme strips down photography to its fundamental make-up – light – to create visually abstract landscape images that explore the relationship between photography and vision. In fact, according to Bauret every photographer selected for the biennial has been chosen for his or her attention and devotion to form and meaning, no matter how abstract or representational their outcomes may be. As such, while there are certain themes that have emerged in the process of curation and installation in the run-up to the opening, the characteristic feature of contemporary photography from the Arab world is its diversity – arguably the only nuanced way to attend to a region (or rather, regions) as complex as the Arab world.

It is a feature of (and a testament to) this complexity that it is near impossible to isolate the Arab world and its photographers from the more international stream of events so characteristic of globalisation. The photographers represented are characterised by a geographic 'unfixity', their biographies tracing convoluted lines of relocation – moving to study or to work in the USA, Europe or another country within the Arab world, returning and leaving again. Such movement demonstrates that contemporary photography from the Arab world is inevitably embedded globally. Moreover,

the territory itself – as the biennial aims to show – is fertile ground in turn for photographers from abroad. The roster of names exhibiting therefore includes American and European photographers. "One of the first ideas we had," explains Bauret, "was to compare the vision from the inside, by Arab photographers, with that of European and American practitioners."

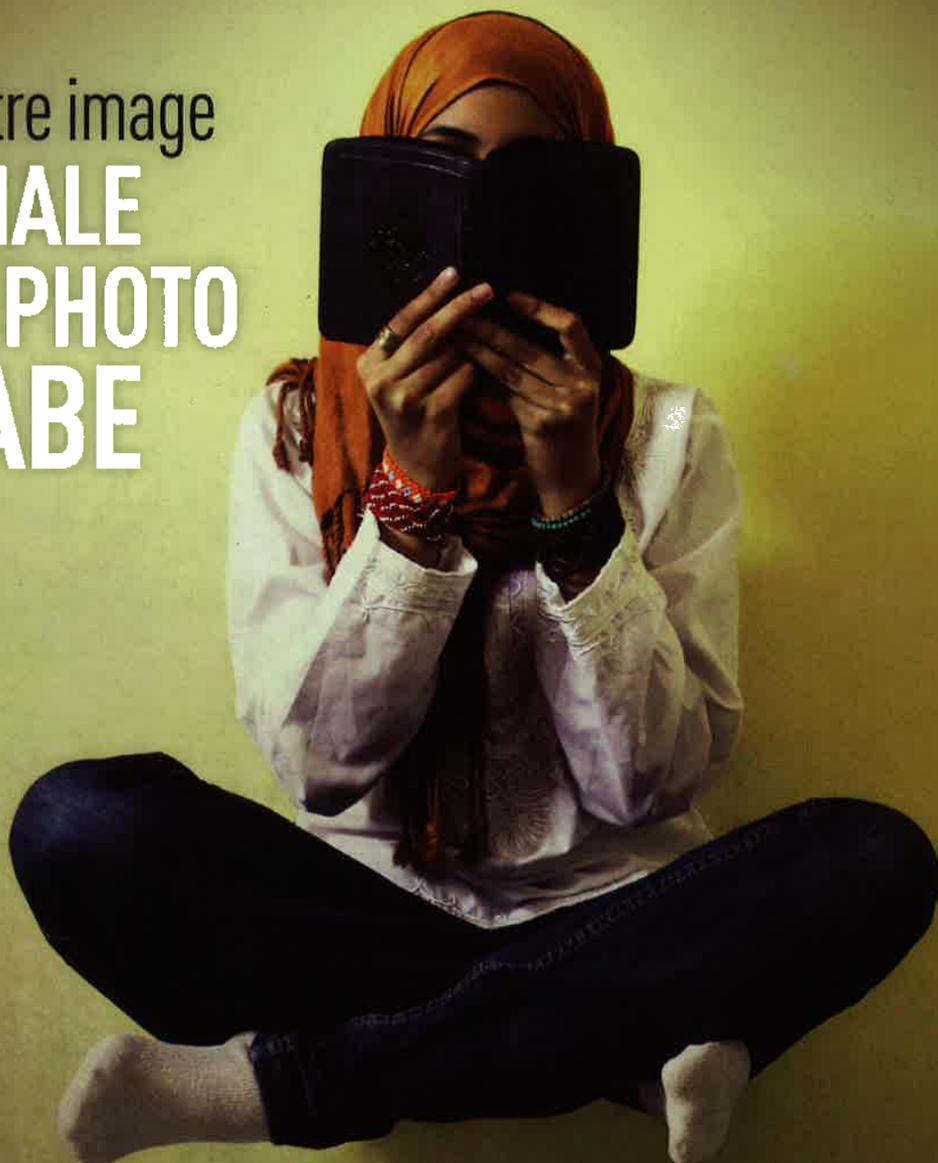
This interconnectedness is inevitable. Indeed, the beginnings of photography in the Arab world are steeped in cross-cultural connections, but characterised by a difficult colonial relationship. Leila Alaoui's work *The Moroccans* – portrait photographs taken in a travelling studio – addresses the uncomfortable tradition of colonial photography by staging a dignified encounter and allowing her subjects to present themselves on their own terms. The biennial likewise has the important role of decentring a monolithic history of photography. By placing photographers from the Arab world centre-stage in a globally interconnected biennial, IMA and MEP are paving the way for documenting pluralised, local practices of photographs, a bold and welcome addition to this growing field. 

The Biennial of Contemporary Photography from the Arab World runs 12 November–17 January 2016. For more information, visit www.biennalephotomondearabe.com

/art absolument/

L'ART D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Pour une autre image
**1^{re} BIENNALE
DE LA PHOTO
ARABE**



ANNÉE **FRANCE-CORÉE**
DOSSIER SPÉCIAL **GRAVURE**

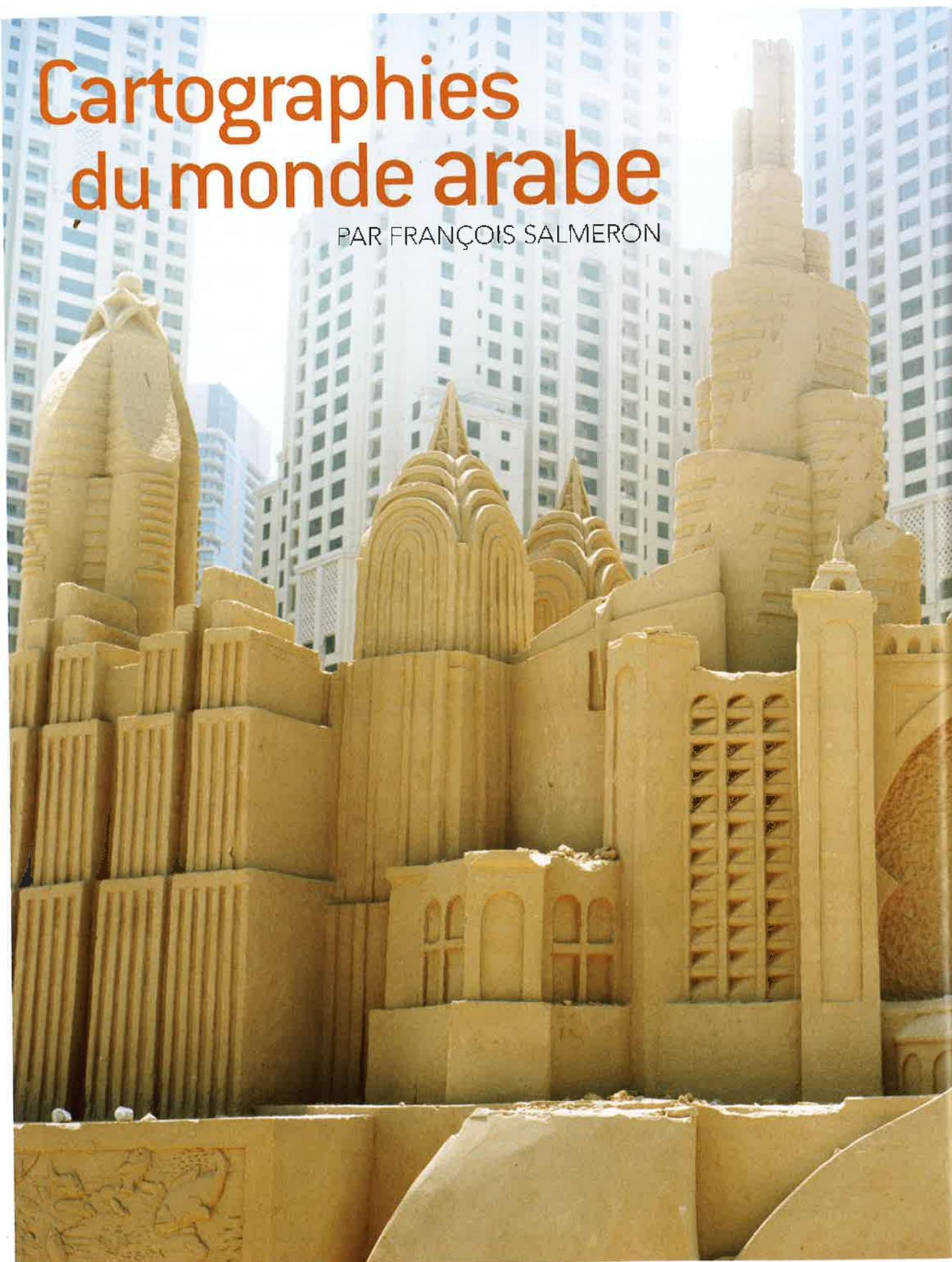
ET AUSSI
WIFREDO LAM / CY TWOMBLY / ORLAN
BÉATRICE HELG / GUILLAUME BRESSON



PREMIÈRE BIENNALE
DES PHOTOGRAPHES
DU MONDE ARABE
CONTEMPORAIN

Cartographies du monde arabe

PAR FRANÇOIS SALMERON





Pour sa première édition, la Biennale des Photographes du Monde Arabe Contemporain prête à Paris le statut d'une « ville-monde », d'une capitale internationale où s'exposent des photographes du Maghreb, du Moyen-Orient et des pays du Golfe. Si les six expositions monographiques de la MEP et l'accrochage collectif de l'IMA constituent les deux temps forts, la manifestation intègre à son parcours la Cité Internationale des Arts, avec ses fameuses résidences d'artistes, la Mairie du IV^e Arrondissement, et les galeries Binôme, Basia Embiricos et Photo 12. Réunissant près d'une cinquantaine d'artistes confirmés ou émergents, il en va d'une diversité et des contrariétés d'un vaste territoire qu'on ne saurait prendre pour un « bloc », en proie à des secousses inédites. Sans prétendre à l'exhaustivité, la Biennale esquisse néanmoins un large panorama de ce monde à travers le regard singulier d'artistes enracinés, « par l'image » tout au moins, dans ces terres.

Fa'ali Al Qasbi,
Érot en Sandcastles, série *The World is Sinking*,
2014. C-Print, 69 x 86 cm.
Courtesy Farah Al Qasbi & The Third Line Gallery, Dubai.

1^{re} Biennale des Photographes du Monde Arabe Contemporain

DU 12 NOVEMBRE 2015 AU 17 JANVIER 2016

- / INSTITUT DU MONDE ARABE / MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE
- / MAIRIE DU IV^E ARRONDISSEMENT DE PARIS / CITÉ INTERNATIONALE DES ARTS
- / GALERIE BINÔME / PHOTO 12 GALERIE / GALERIE BASIA EMBIRICOS
- / GRAINE DE PHOTOGRAPHE.COM

Rompre avec l'orientalisme

La Biennale tend avant tout à donner la parole aux artistes arabes, plutôt que de se référer à l'imagerie édulcorée, fantasmée, voire aux relents colonialistes que l'Occident peut se faire de l'Orient. Dans la programmation, on retrouve certes quelques photographes européens, comme Mehdi Meddaci, Stéphane Couturier ou Christian Courrèges, mais ceux-ci sont toujours convoqués en raison des travaux qu'ils

ont pu mener dans la région, ou de leur relation privilégiée avec celle-ci, à l'instar du photoreporter français de Magnum, Bruno Barbey, né au Maroc et familier du pays depuis plus de trente ans. Les photographes arabes de la Biennale, quant à eux, sont reconnus internationalement (Jananne Al-Ani, Diana Matar, Emy Kat, Nabil Boutros) ou encore peu connus au-delà des frontières de leurs pays respectifs (Leïla Alaoui, Farah Al Qasimi, Wafaa Samir). Pour la plupart, ils demeurent nomades, allant et venant entre leur terre d'origine et l'Europe ou les États-Unis, où ils ont parfois étudié. Il s'opère alors un chassé-croisé entre regards intérieurs et regards extérieurs au monde arabe.

Un autre écueil consisterait à ne percevoir ce vaste territoire qu'à travers le prisme des derniers soubresauts – révolutions, conflits religieux ou ethniques – qui ont ébranlé la région depuis les années 2000, et à en présenter une lecture catastrophiste, désespérée, uniquement modulée par les feux de l'actualité journalistique. Car si les photographes évoquent inmanquablement des problématiques politiques, sociales ou culturelles actuelles, ils n'en proposent pas pour autant une vision purement médiatique ou documentaire, comme un photoreporter happé par la course à l'immédiateté. Les clichés exposés tout au long de la Biennale font plutôt la part belle à la narration, à la poésie, à l'introspection, à l'imaginaire même, et offrent toujours un tant soit peu de recul par rapport à la fulgurance des événements. L'écriture adoptée par les artistes s'accorde toutefois avec les exigences du marché de l'art contemporain occidental. En effet, les photographes optent souvent pour des tirages uniques ou en édition limitée, en grand format, rappelant en cela la peinture d'histoire.



Samuel Gratacap.
Empire. 2012-2014.



En haut : Mouna Saboni. *Aya. Oasis de Siwa, février 2015*, série *Je voudrais te parler de la peur*.

2015, tirage jet d'encre pigmentaire sur papier Harman by Hahnemühle, 100 x 67 cm. Courtesy Mouna Saboni.

En bas : Jananne Al Ani. *Aerial IV*, 2011, image tirée du film *Shadow Sites II*, vidéo, piste sonore 8'38. Courtesy de l'artiste et de Abraaj Capital Art Prize.



Safaa Mazirih.
Autoportraits #5 - Maroc,
2015, papier hahnemühle photo rag/305 g,
édition de 5,35 x 20 cm,
Courtesy galerie 127.

Palimpseste

Pour autant, le monde arabe apparaît comme une région sujette à des secousses qui bouleversent ses territoires, redessinent ses paysages. Et offrent le spectacle d'un télescopage entre deux civilisations aux temporalités distinctes. Tensions, tumultes, mais aussi flux migratoires, urbanisation galopante... D'une part, on découvre des strates ancestrales, issues des cultures arabes anciennes. De l'autre, les convulsions contemporaines créent des mouvements brusques, provoquent des modulations inattendues, pouvant justement mettre en péril des vestiges et certains héritages. Le monde arabe se construirait alors comme un palimpseste, où les couches des civilisations anciennes, qui perduraient tant bien que mal jusque-là, se trouvent parfois rapidement recouvertes ou anéanties par les avancements et les poussées frénétiques du monde contemporain. À travers *The Everlasting Now*, Emy Kat pousse d'ailleurs un cri d'alarme pour tenter de sauver le patrimoine architectural de Hedjaz, en Arabie saoudite, qui s'effrite littéralement dans la plus grande indifférence. La série *Shadow Site* de Jananne Al-Ani est tout aussi éclairante à ce sujet. De ses vues aériennes de paysages irakiens, où l'on perçoit des traces d'activités humaines, des structures contemporaines ou anciennes, dont des sites archéologiques, émergent comme des images spectrales, latentes, balayées par le soleil rasant. Joe Kesrouani souligne quant à lui la croissance démesurée de Beyrouth où, depuis 1999, poussent d'innombrables tours venant obstruer l'espace urbain et boucher l'horizon, alors que Farah Al Qasimi nous guide dans sa ville natale, Dubaï, dont l'extension vertigineuse crée un environnement aliénant.

À contrario, le duo Andrea & Magda démontre que le modernisme n'est pas nécessairement synonyme de saturation, de profusion, ou de recouvrement des sites historiques. Leur série *Sinai Park* illustre la crise du tourisme de masse en Égypte suite au Printemps arabe. La région, désolée, dépeuplée, tente vainement de construire des édifices en accord avec les normes ultra sécuritaires que réclament les Occidentaux et ce afin de les rassurer et d'attirer à nouveau les touristes. Également soucieuse de conserver les traces d'un passé qui pourrait s'engloutir, Diana Matar entame dans



Stéphane Couturier, *Façade #7*, série *Algier*, Cité «*Climat de France*», 2011-2013, C-Print, 160 x 160 cm.

Evidence un formidable travail photographique contre l'oubli. Elle se lance en effet à la recherche de son beau-père disparu, enlevé par les milices de Kadhafi en Libye. Elle revient sur des lieux de torture, de

répression et de massacre des dissidents du régime (bunkers, souterrains secrets, postes confidentiels), collectant les infimes empreintes que l'Histoire grave dans ces espaces, sur les bâtiments, dans les villes.



Des photographes en immersion

Si les paysages, les cités et les architectures concentrent beaucoup d'attention, les photographes de la Biennale s'immiscent également à l'intérieur même des sites et des murs qu'ils scrutent. Par là, certains entrent en contact avec les populations qu'ils photographient, partagent leur quotidien. Plutôt que de se tenir à distance, tel un chasseur discret visant sa proie, comme le préconisait Henri Cartier-Bresson dans *L'Instant Décisif*, Stéphane Couturier se fait adopter par Hamid et sa famille, qui vivent dans la Cité Climat de France, à Alger, construite en 1957 en pleine guerre d'indépendance. En se faisant une place parmi les habitants, l'artiste entrouvre ainsi les portes cadénassées de cette cité insalubre où s'entassaient 50 000 âmes, et accède à ses méandres. Dans la série *Intérieurs provisoires*, Giulio Rimondi réussit à son tour à développer une relation de confiance avec des réfugiés syriens du Liban, qui ont construit dans leur pays d'accueil des maisons de fortune. Il se glisse donc dans l'intimité de ces populations, qui consentent à lui dévoiler leur humble foyer constitué de bric et de broc.

L'art du portrait

En explorant des conditions de vie parfois extrêmes, la sélection de la Biennale refuse toutefois de sombrer dans le misérabilisme, tout comme elle ne souhaite pas réduire le monde arabe à ses révolutions et à ses guerres qui font la une des journaux. Elle cherche davantage à percevoir la grande histoire via la petite, à travers des manières de vivre au quotidien. Très peu d'images de masse ou de groupe sont donc visibles, comme on en perçoit tant dans le photojournalisme. Ici, on se focalise sur les individus, et le portrait, dès lors, tient une place de choix dans la programmation. Par exemple, Leïla Alaoui a sillonné les quatre coins du Maroc avec son studio mobile, à la manière du road-trip effectué par Robert



Maher Attar. *Cotton Rocks*.
Digitigraphie sur papier Epson Fine Art Smooth 300 g.
Édition de 6,50 x 50 cm. Courtesy Galerie Photo12.

Leïla Alaoui. *Manière de Khamlia, Sud du Maroc*.
série *Les Marocains*, 2014, tirage photo numérique
sur papier Baryta, édition 1/3, 150 x 100 cm.



Nabil Boutros. *Égyptiens*. 2010-2011, jet d'encre sur dibond. Courtesy de l'artiste.

Frank pour *Les Américains*, ou de Richard Avedon qui arpentaient les contrées reculées des États-Unis pour faire le portrait des autochtones. Telle une anthropologue, sa description photographique se rend attentive aux vêtements, aux pratiques, aux coutumes qui tendent à disparaître avec la globalisation. On se situe alors bien loin des visions exotiques, folkloriques ou pittoresques. On remarque d'ailleurs que la Biennale n'offre aucune photo volée, aucune image prise « à la sauvette ». Les modèles ont toujours conscience d'être photographiés, même si, comme dans *Les Marocains* d'Alaoui, certains se sont montrés méfiants envers l'appareil, parfois chargé de pouvoirs occultes.

La manière dont Christian Courrèges pratique le portrait est tout aussi remarquable. Il travaille également avec un studio mobile, et isole les individus sur un fond neutre vert. De là, il met en exergue les signes et les attributs marquant l'appartenance ou la fonction sociale de ses modèles. Surtout, il interroge la capacité de chaque individu à affirmer sa singularité au sein d'un groupe humain déterminé (en l'occurrence ici, son appartenance à la religion musulmane). On retiendra encore la démarche de Nabil Boutros dans *Égyptiens*, ou *l'habit fait le*

moine. Pendant un an, l'artiste s'est photographié lui-même, incarnant différents « prototypes » caractéristiques des changements rapides que connaît la communauté égyptienne. D'après lui, le vêtement diffuse un message identitaire, idéologique, envers notre entourage. Cette apparence devient alors un outil de communication qui distille des valeurs propres à la classe sociale dont chacun se réclame.

Avec une telle profusion de styles, d'approches et de thématiques, il serait bien difficile de prêter une entité fixe à la photographie arabe contemporaine. Cependant, la Biennale offre à coup sûr un éclairage subtil sur les réalités, les difficultés et les espoirs qui traversent la région. De même, il serait délicat de trouver un seul centre au monde arabe, même si l'on sait qu'il existe à Beyrouth, au Caire ou au Maroc, une tradition photographique forte, héritée notamment de la colonisation et des ateliers que les Occidentaux y avaient fondés. À moins que la Biennale, pour sa prochaine édition, n'entame justement des recherches scientifiques et historiques autour des pratiques photographiques arabes précoloniales, pour les confronter à des regards contemporains. ■



THE ART NEWSPAPER

32

THE ART NEWSPAPER Number 273, November 2015

Exhibitions *Europe*



Mohamed Lazare Djeddaoui, *The Ogre's Daughter* (2014)

Photography as art in the Arab world

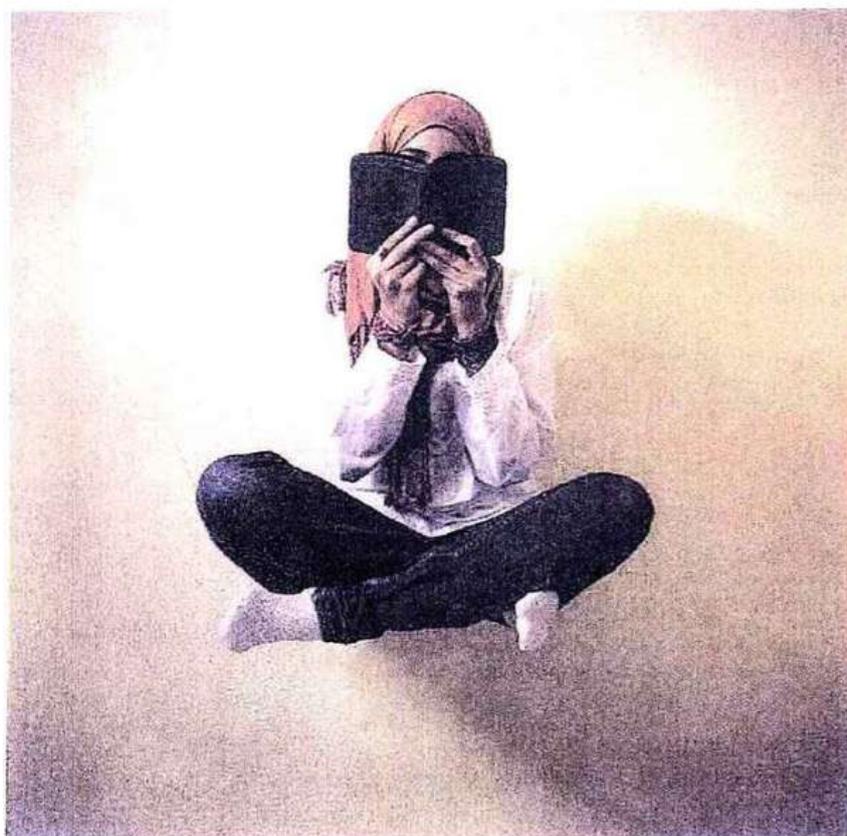
The first Biennale des photographes du monde arabe contemporain (11 November-17 January 2016) opens in eight Paris venues, including the two organising institutions, the Institut du monde arabe and the Maison Européenne de la photographie. The 160 works by 50 photographers – mostly from the 22 countries of the Arab League, with some from Western nations whose work deals with the region – were chosen chiefly for their formal qualities. “We’re not a documentary festival,” says Gabriel Bauret, the biennial’s curator. “We are showcasing photography that has a personal style and an aesthetic approach.” The main sponsors are Union de Banques Arabes et Françaises and Lebanon’s Office of Tourism. *V.S.B.*



IL GIORNALE DELL'ARTE

Del e sul mondo arabo

Parijs. L'**Institut du Monde Arabe (Ima)** e la **Maison Européenne de la Photographie (Mep)** lanciano la **Biennale della fotografia del mondo arabo nel XXI secolo**. La prima edizione di questa nuova rassegna, che intende valorizzare la fotografia contemporanea del e sul mondo arabo, si tiene dal 10 novembre al 17 gennaio coinvolgendo diversi luoghi, pubblici e privati, lungo il percorso che va dalla Mep all'Ima. Non va cercato un tema dominante. Per questa prima edizione gli organizzatori, **Claude Mollard** e **Jean-Luc Monterosso**, hanno deciso di mostrare le diverse tendenze attuali che mobilitano i fotografi di questa regione del mondo. La Mep accoglie una retrospettiva dell'opera fotografica e cinematografica di **Daoud Aoulad-Syad** (la serie di ritratti «Les Marocains» di **Lella Alaoui** (realizzata tra il 2011 e il 2014) e i lavori su Gaza e il problema dell'acqua di **Massimo Berruti**). Sono esposti anche gli scatti legati al mondo arabo di **Stéphane Couturier** e **Bruno Barbey**. L'Ima presenta invece una mostra collettiva con le opere di una trentina di autori, alternando nomi noti e figure emergenti, come ad esempio **Azzam Al Sofi**, **Fatima Al Yousef**, **George Awde**, **Faycal Baghriche**, **Christian Courrèges**, **Amélie Debray**, **Jaber El Azmeh** o ancora **Anne-Marie Filalre**. Tra i luoghi espositivi che si incontrano lungo il percorso dalla Mep all'Ima, la galleria **Basia Embircos** ha dato «carta bianca» al designer britannico, nato a Tunisi, **Souhed Nemlaghi**, **Photo 12** presenta il lavoro «A Still on a Land in Motion» del fotografo libanese **Maher Attar**, mentre la galleria **Binôme** espone i lavori sulla luce di **Zineb Andress Arraki**, **Mustapha Azeroual** e **Caroline Tabet**. Lo studio **Graine de Photographe** organizza a sua volta un atelier fotografico sul tema dei minimarket e delle rivendite di spezie e generi alimentari che sono aperti anche durante la notte. Partecipa all'evento anche il Comune del quarto arrondissement di Parigi con il progetto «Génération Tahrir» di **Pauline Beugnies**. Nella foto, uno scatto della serie «Ramadan» di Wafaa Samir.  **Luana De Micco**





AGRANDISSEMENT

FOCUS

65

Dès novembre, la première Biennale des photographes du monde arabe contemporain se déploie dans différents lieux, dont l'IMA et la MEP seront les pôles d'attraction. Une trentaine de photographes y exposent les réalités, les utopies, les joies et les blessures du Moyen-Orient. L'occasion pour Fisheye de faire dialoguer les générations sur l'évolution de leur médium de prédilection.

TEXTE: JENNA LE BRAS

Parlez-moi arabe

Le regard humide est perçant, les cheveux, en bataille, et les joues, crasseuses. Le portrait à la moue boudeuse immortalisé par Wissam Nassar pose les jalons d'une nouvelle photographie arabe. L'image n'est pas exposée à la Biennale organisée par l'Institut du monde arabe (IMA) et la Maison européenne de la photographie (MEP), mais elle aurait pu, tant le travail du jeune photographe palestinien reflète la force d'un style en plein essor. Une lumière maîtrisée, la prédominance du sujet: c'est le témoignage d'une nouvelle génération arrivant à maturité. « En tant que photographe qui vit et travaille à Gaza

et au Moyen-Orient, j'ai une manière spécifique de photographe, et ce, grâce à mon rapport particulier aux gens, à la conscience aiguë que j'ai de leur vie, de leurs habitudes », explique Wissam Nassar. Le jeune photographe de 31 ans, lauréat du World Press Photo et régulièrement publié à la une du *New York Times*, est le parfait ambassadeur d'une génération consciente de son potentiel. Sans prétention. La technique est maîtrisée, mais la proximité reste une priorité. « Quand je travaille, je parle le même langage que les gens. Ça a ses avantages et ses inconvénients. L'un des risques,

c'est de percevoir les choses comme normales là où l'œil d'un photographe étranger y verrait quelque chose de nouveau », précise-t-il.

REGARDER ENCORE, S'INTERROGER

Un sentiment partagé par Tanya Habjouqa, qui expose à la Biennale Tomorrow There Will Be Apricots. Cette série, commencée en 2012, explore l'intimité et la vie quotidienne de veuves de martyrs syriens. Celles-ci essaient d'élever leur famille et de retrouver une vie normale dans la ville frontalière jordanienne d'Ar Ramtha, si proche de leur ancien foyer et de leur vie passée. Des femmes...

TANYA HABJOUQA,
OCCUPIED PLEASURES: GAZA,
A TOY STORE VAN DRIVES ALONG
GAZA'S BEACH HIGHWAY, 2013.





HASSAN MEER,
WEDDING MEMORIES.

CAMILLE ZAKHARIA,
DIVISION LINES.



« LE MONDE ARABE EST VICTIME AUJOURD'HUI DE PRÉJUGÉS ET DE VISIONS SUPERFICIELLES: DANS SES PROFONDEURS, IL N'EST PAS CE QUE L'ON MONTRE DE LUI. »

qui tentent de retrouver la joie de vivre, en dépit des traditions qui désapprouvent l'expression de la joie par les célibataires et les veuves.

Moitié américaine, moitié jordanienne, la photographe puise son inspiration dans l'approche sociologique de ses sujets. « J'ai toujours été très au fait des multiples narrations possibles d'une identité ou d'un lieu. Pour moi, embrasser cette complexité et la gérer avec respect est

essentiel. Je ne veux aucune faveur pour réitérer certains clichés, je veux trouver des manières novatrices pour encourager les gens à regarder encore, réexaminer, s'interroger », explique-t-elle.

Une dynamique, une sensibilité et des paradoxes sur lesquels la MEP et l'IMA ont eu envie de se pencher. Avec cette question : que nous raconte la photographie arabe ? « La mise en scène de ces regards est

particulièrement précieuse quand ils portent sur le monde arabe dans son actualité la plus récente. Elle contribue à sortir des clichés les plus éculés, à révéler des réalités cachées, volontairement masquées parfois, à améliorer la compréhension entre les peuples. Or, le monde arabe est victime aujourd'hui de préjugés et de visions superficielles : dans ses profondeurs, il n'est pas ce qu'on montre de lui », affirme Jack Lang, président de l'Institut du monde arabe. « Jusqu'à présent, les photographes occidentaux avaient une sorte de monopole du discours visuel sur le monde arabe », note aussi Gabriel Bauret, l'un des commissaires de l'exposition, qui rappelle que l'orientalisme – qui a marqué la photographie et la peinture du XIX^e siècle – « est une notion un peu dépassée. »

« Pendant longtemps, les photographes ont trouvé dans le monde arabe d'autres atmosphères, d'autres relations entre les personnes, d'autres coutumes, d'autres lumières ou d'autres couleurs. Aujourd'hui, je pense qu'il y a un nombre important d'artistes qui s'intéressent à cette région pour des raisons différentes. Je dirais moins esthétiques », explique Gabriel Bauret, avant d'ajouter : « Ce projet de biennale consiste à donner la parole aux artistes qui ne l'ont pas



nécessairement, à leur permettre de s'avancer sur la scène internationale. C'est une façon de rééquilibrer les actions en faveur de la photographie. » Car si les photographes arabes ont toujours prouvé leur talent au fil des dernières décennies, les projecteurs ne se tournent vers eux que depuis peu – notamment depuis le Printemps arabe.

UNE HISTOIRE D'IMAGES

Le grand public a certainement croisé le regard des personnages de Wissam Nassar ou de Tanya Habjouqa dans la presse. Mais qui connaît les travaux de Steve Sabella, George Awde ou Emy Kat? Dans un contexte

où l'information va vite – et la photographie toujours plus vite –, le public noyé dans son fil Instagram rencontre un témoignage instantané, mais passe également à côté d'un héritage fantastique qui s'est façonné dans le silence, les questionnements et les déchirures. Ces regards offrent pourtant les clés de compréhension pour apprécier les travaux dont nous sommes bombardés au quotidien.

Steve Sabella, artiste originaire de Jérusalem, a fait ses classes sur sa terre natale durant trente ans en explorant les notions d'aliénation et d'exil. « *En grandissant sous l'occupation israélienne, j'ai rapidement compris que mon travail était*



CAMILLE ZAKHARIA,
CULTIVATE YOUR GARDEN.

un moyen de sortir de mes états d'âme, affirme-t-il. Aujourd'hui, mon rôle consiste à créer des connexions avec l'histoire visuelle, des illusions,

comme des ponts imaginaires, des cartes mentales qui nous connectent au passé avec un regard sur l'avenir. » Il présente cette année *38 Days of Re-collection*. Et l'intention est bouleversante. « *J'ai sous-loué la maison d'une famille israélienne à Jérusalem – une des innombrables maisons prises en 1948 aux Palestiniens pour faire place à des colons israéliens. J'y ai vécu pendant trente-huit jours, et je me suis mis à la recherche de traces des propriétaires originels. J'en ai photographié tous les détails possibles.* » Ce voyage à huis clos ●●●



accouche d'une série de photos transformées en négatifs et imprimées sur des fragments de murs de la vieille ville sainte. « *L'histoire de ce monde est une histoire d'images* », lâche-t-il.

Une histoire à laquelle contribue aussi Camille Zakharia depuis le début des années 1980. On croirait ses images sorties d'une brocante. En laissant filer son imagination et en passant ses doigts sur les coins des clichés, on pourrait sentir l'odeur du vieux papier. Des influences empruntées à Eugène Atget et August Sander. « *Je suis de la vieille école, s'amuse-t-elle, et j'utilise le format carré depuis plus de vingt-cinq ans. C'est ce que je préfère, ça donne de l'équilibre aux forces.* » Le format carré, emprunté au 6 x 6 de la photographie argentique du milieu du siècle dernier, a repris du galon depuis qu'Instagram en a fait sa signature. Un cadre largement plébiscité, au-delà des contraintes des applications de partage sur les réseaux sociaux depuis quelques années.

IMPOSER DES SIGNATURES VISUELLES

Cet intérêt pour une photographie authentique qui se retrouve dans les travaux récents, Emy Kat, habitué des publications dans *Harper's Bazaar* et *Elle*, le met sur le compte d'une recherche des bases. « *La photographie est devenue un langage universel par le biais des réseaux sociaux et des appareils, qui ont beaucoup évolué. Mais il ne faut pas oublier que le numérique est basé sur*

la technique de l'argentique. Si vous ne comprenez pas l'argentique, vous allez créer des choses sans en saisir le processus. C'est pour ça que je crois que beaucoup de photographes prennent conscience de leurs lacunes et se tournent vers ces techniques pour mieux comprendre leur outil. »

« CETTE BIENNALE SOUHAITE MONTRER QUE LES ARTISTES DU MONDE ARABE SONT PRÉSENTS ET PRODUCTIFS. ET QU'ILS NE S'INTÉRESSENT PAS FORCÉMENT À L'ACTUALITÉ QUOTIDIENNE ET QU'ILS REGARDENT LE MONDE QUI LES ENTOURE AVEC RECU »

d'Hassan Meer ou de *Cultivate Your Garden* de Camille Zakharia. Les jeunes préfèrent se tourner vers la photographie documentaire, quitte à retravailler leurs images de manière plus légère, avec quelques artifices: doubles expositions ou jeux de lumière en postproduction. « *Je pense que la nouvelle génération est influencée par l'actualité chaude et travaille plutôt à l'amélioration de son traitement* », note Wissam Nassar. Mais, là encore, Gabriel Bauret tient à faire une distinction: « *Précisément, cette Biennale souhaite montrer que les artistes du monde arabe sont présents et productifs. Et*



HASSAN MEER,
WEDDING MEMORIES.

qu'ils ne s'intéressent pas nécessairement à l'actualité quotidienne, mais regardent le monde qui les entoure avec recul. Ils prennent le

temps de concevoir des images subtiles, riches de sens et de symboles. Beaucoup adoptent les formes contemporaines de la photographie et se rapprochent ainsi de leurs homologues occidentaux », argumente-t-il.

Ne risque-t-on pas de tomber dans l'écueil de l'occidentalisation de la photographie arabe en la mettant sous l'éclairage des critiques parisiens? « *Il y a une globalisation de l'art à laquelle il est difficile d'échapper, et elle tend à gommer les particularismes. Mais c'est à nous de reconnaître les vrais artistes – et pas à celles ou ceux qui miment l'art contemporain. Des créateurs qui ont véritablement quelque chose à exprimer, et pour lesquels la photographie est le moyen le plus efficace qu'ils aient trouvé* », affirme Gabriel Bauret.

Une intention que la jeunesse arabe semble porter en bandoulière, en puisant dans les influences des anciens et en y posant un regard neuf. « *La différence entre l'ancienne et la nouvelle génération est assez claire, note Wissam Nassar, notre expérience est différente, car nous avons appris de son expérience avec des atouts supplémentaires: travailler en réseau, pousser l'editing à son paroxysme, et imposer des signatures visuelles.* » « *L'Occident reste plus mature en raison de son rapport historique à la photographie, à sa compréhension et au respect qu'elle lui porte, affirme Emy Kat, mais cette nouvelle génération est notre futur, et on se complète. Moi, je m'approche d'elle, car je sais qu'elle a plein de choses à m'apprendre.* » ●

Biennale des photographes du monde arabe contemporain,

du 11 novembre au 17 janvier 2016, à Paris.

🌐 www.biennalephotomondearabe.com

LES PLUS BELLES EXPOS PHOTO À PARIS

En novembre, la photo envahit les cimaises de la Rive droite et de la Rive gauche où se tiennent la première Biennale des photographes du monde arabe, créée par l'Institut du monde arabe, et le festival Photo Saint-Germain. Florilège.

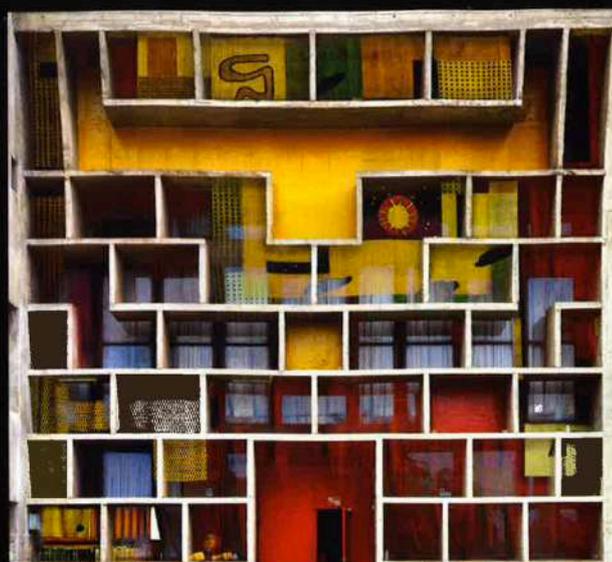
Textes JEANNE FOUCHET-NAHAS



PAULINE BEUGNIES À LA MAIRIE DU 4^e

Ci-dessus : cette photographie fait partie d'un reportage au long cours commencé en 2010 sur la jeunesse égyptienne, sa quête de liberté et de démocratie. Née à Charleroi en 1982, Pauline Beugnies a suivi le quotidien et le destin de jeunes, en particulier des femmes. « Depuis les événements de la place Tahrir, au Caire, début 2011, cette série a pris un relief nouveau et s'intitule *Génération Tahrir* », explique Gabriel Bauret, commissaire général de la Biennale des photographes du monde arabe organisée par l'Institut du monde arabe.

ill. : Pauline Beugnies, photographie extraite du projet *Génération Tahrir*, 2010-2015, Égypte (©PAULINE BEUGNIES)



STÉPHANE COUTURIER À LA MEP

Ci-dessus : chez Stéphane Couturier, l'œil du spectateur est invité à déambuler lentement dans l'image retravaillée, fragmentée, souvent recomposée à partir d'assemblages et de collages. Les carreaux-cubes colorés qui ornent un pan de la façade de la Haute Cour de justice de Chandigarh, ville indienne conçue entre autres par Le Corbusier, peuvent être interprétés comme une réflexion sur l'architecture et une leçon sur le regard, par le biais de cette déconstruction visuelle opérée par le photographe.

ill. : Stéphane Couturier, *Chandigarh*, 2006-2007, *Haute Cour de justice n° 1*, photographie de la série *Chandigarh Replay*, C-Print, 180 x 198 cm (©STÉPHANE COUTURIER).

Beaux Arts

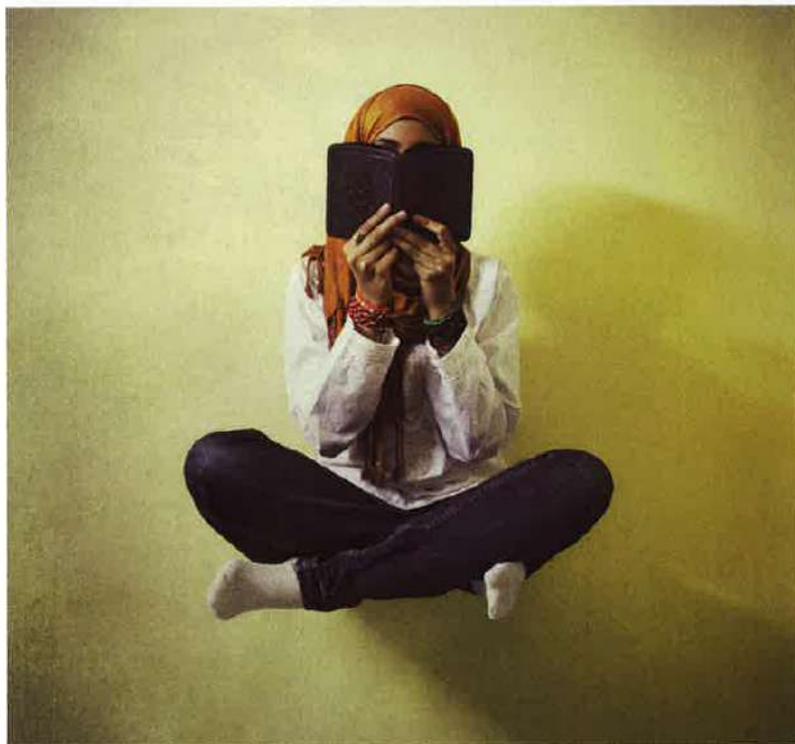
magazine

SPÉCIAL PHOTO

Focus

Le monde arabe loin des clichés

VENUS D'ÉGYPTE, DU LIBAN, DU MAROC OU DE DUBAI, LES 40 PHOTOGRAPHES RÉUNIS DANS LA TOUTE PREMIÈRE BIENNALE DU MONDE ARABE CONTEMPORAIN DÉMONTRENT LA VITALITÉ CRÉATIVE DE CETTE RÉGION.



WAFAA SAMIR Série Ramadan, 2013

Une jeune femme, en lévitation, lit le Coran. À chacun d'imaginer ce qui se dévoile sous cette image, un brin fantastique, un rien fantasque, extraite de la série *Ramadan*. Signé de la jeune Égyptienne Wafaa Samir, cet «autoportrait» sert d'affiche à la première biennale des photographes du monde arabe, lancée par l'Institut du monde arabe et la Maison européenne de la photographie. Faut-il y lire un message subliminal? «Le fait que l'auteur est une femme n'est pas non plus innocent. Ce qui reviendrait d'ailleurs à se poser la question : existe-t-il un regard féminin dans le monde arabe?», interroge en guise de réponse Gabriel Bauré, commissaire général de cette manifestation. L'icône a valeur de

symbole, pour une jeune génération qui s'empare du médium afin de témoigner de sa vision, divergente, du monde. L'image porte tout autant les intentions d'une biennale qui souhaite réunir des points de vue différents. Poétiques avant tout, politiques malgré tout. «L'idée était de réunir des compétences complémentaires et de croiser les regards.» Vues de l'intérieur par les photographes arabes et éclairages venus de l'extérieur à travers les yeux des observateurs «étrangers», européens pour la plupart, composent un ensemble tout à la fois composite et cohérent.

Pour relier les deux institutions, rivées chacune d'un côté de la Seine, cette biennale propose un parcours qui associe différentes galeries alentour

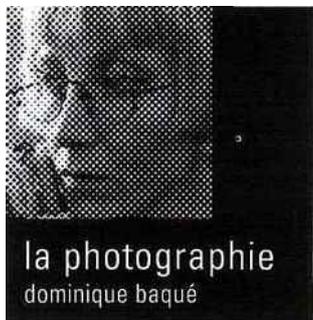
(Binôme, Photo 12, Basia Embiricos, Graine de photographe) mais aussi la Cité internationale des arts. Au sein de cet ensemble géographiquement cohérent, le promeneur pourra découvrir la diversité d'un monde trop souvent réduit à quelques clichés et soumis au flot de l'actualité. «Même si quelques travaux sont liés aux événements récents, à commencer par le flux migratoire qui fait la une des journaux, il s'agit davantage de montrer des œuvres qui n'abordent pas de front toutes ces questions mais ne les passent pas pour autant sous silence. Les artistes sont souvent engagés sur les thématiques de notre époque, simplement les travaux photographiques qui vont être montrés témoignent d'un certain recul, d'un temps de réflexion.»

PLACE AUX FEMMES

S'il existe une longue tradition «orientaliste» en Europe, relativement bien identifiée et documentée, on connaît moins l'autre versant de l'histoire. «Du côté des photographes arabes, à part les grands studios de portraits dans des villes comme Beyrouth ou Le Caire, on sait assez peu de choses de cette pratique. Et dans ce domaine, il y a un important travail à mener pour mesurer l'élargissement de la pratique de la photographie et son évolution», reprend Gabriel Bauré. Les quelque 50 artistes photographes exposés démontrent que le panorama de la création en la matière s'est considérablement élargi : à l'image des *Marocains* de Leïla Alaoui, une série à la manière des fameux *Américains* de Robert Frank, à l'instar de la Palestine vue au prisme du football par Amélie Debray, ou encore du regard décadre, mi-amusé mi-circonspect, de Farah Al Qasimi sur l'irruption du monumental à Dubaï. La preuve (aussi) par trois exemples de l'émergence des femmes dans le contexte de la photographie arabe, qui est l'un des traits remarquables de cette première édition. **Jacques Denis**

Du 12 novembre au 17 janvier dans huit lieux partenaires
www.biennalephotomondearabe.com

art press



ICI ET AILLEURS, NOUS ET LES AUTRES Here and elsewhere them and us

■ Au temps de l'orientalisme, de Chateaubriand à Gencault, de Loti à Delacroix, peintres et écrivains firent preuve d'une authentique fascination pour le monde arabe. Photographes anthropologues et ethnologues prirent le relais. Puis au fil des guerres coloniales, du conflit israélo-palestinien, de la montée en puissance du terrorisme, du 11-Septembre et maintenant de Daesh, les cartes se sont brouillées. Le regard s'est voilé de soupçon, d'incompréhension quand il n'est pas devenu haineux. Et c'est en cela que la première Biennale des photographes du monde arabe contemporain – sise à la Maison européenne de la photographie et à l'Institut du monde arabe pour l'essentiel – fut particulièrement bienvenue.

TERRITOIRES DÉVASTÉS

La MEP a privilégié le photoreportage classique – ainsi celui de Massimo Berruti sur la crise de l'eau à Gaza et en Cisjordanie, et a rendu hommage à Daoud Aoulad-Syad à son attachement à la culture populaire – aux arts forains, à la mémoire collective. Des photographies de rues pour l'essentiel, en noir et blanc, touchantes, certes, mais déjà très « datées », portraits humanistes d'un autre âge auxquels il me semble difficile d'adhérer. En ce sens, le travail effectué par Andrea & Magda autour de *Sinai Park* loin des codes du photojournalisme, proposait une interrogation plus contemporaine sur un lieu traversé par l'Histoire, les mythes, les conflits immémoriaux – mais aussi par le tourisme de masse. D'ou des images au chromatisme appuyé, à la théâtralité ostentatoire qui montrent un territoire dévasté par des architectures de carton-pâte, ravagé par la spéculation immobilière. Un « non-lieu », comme l'entendait Marc Augé, kitsch et naïf, mais aussi une catastrophe écologique, politique et idéologique.

REINVENTER DES PAYSAGES

Pas, ou très peu, de reportage à l'IMA, mais des photographies placées sous le signe de cette phrase de Jean-Luc Godard, à méditer : il faudrait cesser de penser que le langage de l'opprime est celui du docu-

mentaire, et celui de l'opprimeur celui de la fiction.

Inventer un échange des rôles et des esthétiques, c'est ce à quoi se sont attachés nombre d'artistes – et notamment ceux qui ont réinventé les paysages orientaux – comme les *Shadow Sites* de Jananne Al Ani, les architectures de sable à Dubai de Farah Al Qasimi, les paysages syriens de Mehdi Medacci ou les nouvelles strates immobilières de Beyrouth saisies par Joe Kesrouani. Mais la photographie « arabe » prend aussi le risque de dénoncer le travail – trop méconnu de nous – des enfants égyptiens, véritables martyrs sous le soleil implacable des carrières de pierres de Menya (Myriam Abdelaziz), de mettre au jour l'insupportable quotidien des veuves de martyrs syriens (Tanya Habjouqa), ou encore de lutter contre ce fléau endémique qui frappe les femmes arabes, la violence sexuelle (Mouna Saboni).

PROMESSES DU LENDEMAIN

Loin de ces images devenues si « lourdes » depuis le 13 novembre, la Galerie de photographies du Centre Pompidou exposait une série de photographies signées Agnès Varda, et mises en séquence filmique, accompagnées d'un double commentaire – celui de la réalisatrice et celui de Michel Piccoli – quatre ans après la chute du dictateur Batista à Cuba en 1962 donc, la jeune Agnès Varda captait une révolution en marche, au son des musiques caribéennes et au rythme des congas. Comme le disait Varda elle-même on assistait ici à la rencontre ludique et improbable « du socialisme et du cha-cha-cha ».

Dans les rues de La Havane – sur les routes, dans les champs de canne à sucre, l'objectif saisit un peuple en marche – mais plus encore la beauté inouïe des Cubaines, leurs courbes sensuelles, leurs éclats de rire et leurs danses. La révolution ouvrait alors le champ de tous les possibles – et fascines, séduits, nous regardons défiler ces visages métisses qui croyaient encore, sous le soleil de Cuba – auprès des artistes encore libres de tout, aux infinies promesses du lendemain – nous qui n'avons plus que les cendres du réel. ■



1^{re} Biennale des photographes du monde arabe. MEP, IMA et divers lieux parisiens (11 novembre 2015 – 17 janvier 2016)
Varda/Cuba, Centre Pompidou (11 novembre 2015 – 1^{er} février 2016)

Ci-dessus/above

Daoud Aoulad Syad
« Marrakech, Janvier 1987 »

(© Daoud Aoulad Syad)
Exposition à la MEP Paris

Ci contre/right

Myriam Abdelaziz
« Les enfants de Menya, Egypte, 2013 »

(© Myriam Abdelaziz)
Exposition à l'IMA, Paris

Back in the days of Orientalism, from Loti to Delacroix and Chateaubriand to Gencault, writers and painters were fascinated by the Arab world. Photographers, anthropologists and ethnologists became similarly entranced. But with the colonial wars, the Israeli-Palestinian conflict, the rise of terrorism, 9/11 and now Daesh, things changed. Western eyes turned suspicious and uncomprehending, and sometimes downright hateful. That makes the first biennial of photography from the Arab world (mostly on view at the Maison



Européenne de la Photographie and the Institut du Monde Arabe, in Paris) particularly welcome.

DEVASTATED TERRITORIES

The MEP segment privileges classical photojournalism, such as Massimo Berruti's reportage on the question of water in Gaza and the West Bank. It includes a tribute to Daoud Aoulad-Syad, fond of popular culture, fairground art and manifestations of collective memory. Essentially black and white street photography, this work is moving but already pretty dated, humanist portraits from another time I find it difficult to relate to. By contrast, Andrea and Magda's *Sinai Park* doesn't look anything like canonical photojournalism. Ins-

tead, it is a very contemporary interrogation of a place freighted with history, myths and ancient conflicts that is now dedicated to mass tourism. Their intensely colored and ostentatiously theatrical images show a landscape devastated by cardboard imitation monuments and ravaged by real estate speculation. "Non-places," as Marc Augé called them, kitsch and naïf, a catastrophe in ecological, political and ideological terms.

REINVENTING LANDSCAPES

There is little or no reportage at the IMA, just photos that could perhaps be considered in light of Jean-Luc Godard's insight, that we should stop thinking that the documentary is the language of the



oppressed and fiction that of the oppressor.

Many of these artists have opted for an exchange of roles and aesthetics and reinvented Oriental landscapes—Jananne Al-Ani's *Shadow Sites*, the Dubai sandcastles of Farah Al Qasimi, Mehdi Medacci's Syrian landscapes and Beirut's new architectural strata captured by Joe Kesrouani. But this "Arab" photography can also expose child labor in Menya, Egypt, where children toil in stone quarries under a merciless sun. (Myriam Abdelaziz—Why don't we know more about this?) It can also reveal the unbearable daily lives of Syrian widows (Tanya Habjouqa) and denounce the sexual violence that plagues Arab women (Mouna Saboni).

PROMISES OF TOMORROW

Moving on from these images that have become so fraught after the November 13 massacres in Paris, the Pompidou Center photo gallery is showing a piece by Agnès Varda, who took still shots and then made film footage out of them, with a double commentary by herself and Michel Piccoli. In 1962, four years after the fall of the Cuban dictator Batista, the young Varda documented a revolution on the march to the rhythm of conga drums and Caribbean tunes. As Varda herself said, she was witness to the improbable and frolicsome marriage of "socialism and cha-cha."

Her camera captured a people on the march on the country's roads and cane fields, and even more, the striking beauty of Cuban women, with their sensual curves, bursts of laughter and dancing. At that time the revolution opened up a field of possibilities, and we find ourselves fascinated and enthralled by the faces of these women who still believed, like many artists still intoxicated with freedom, under the Cuban sun, in the infinite promises of a better tomorrow. Today, all we have left are the ashes of the real. ■

Translation, L-S Torgoff



1re Biennale des Photographes du Monde Arabe, MEP, IMA and other Paris locations (Nov 11—January 17, 2016). *Varda/Cuba*, Centre Pompidou (November 11, 2015—February 1, 2016).

C-dessus/above Agnès Varda
« Cuba [Au port de La Havane] » 1963
« Cuba [La Havane, le 2 janvier 1963, rassemblement à l'occasion du quatrième anniversaire de la révolution cubaine] ». 1963 Epreuve gelatino-argentique 18,3 x 23,9 cm
© Centre Pompidou, MNAM-CCI/ Georges Meguerditchian/© A. Varda
Collection Musée national d'art moderne-Centre de création industrielle

tribe **ترايب**

Photography and New Media from the Arab World



ISSUE 02/2016

BIENNIAL

Images - Courtesy Biennale des Photographes du Monde Arabe Contemporain.
Writer - Veronica Houk, visual arts writer.

Through a Lens, with Darkness and Hope Biennial of Contemporary Photography from the Arab World

The timing of the first Biennial of Contemporary Photography from the Arab World, which took place in Paris from 11 November, 2015 to 17 January, 2016, should have been perfect. To begin, the exhibition opened amidst the height of photography fever that consumes Paris in November, thanks especially to the schedule of Paris Photo, the world's most important photography fair. Larger trends in photography, especially by Arab artists and in Arab countries, also signaled that 2016 would be an auspicious inaugural year for the Institut du Monde Arabe (IMA) and the Maison Européenne de la Photographie (MEP) to co-found the Biennial. The number of dedicated photography festivals, biennials, and fairs has been steadily rising around the world. Photo London, founded in 2015, is perhaps the most notable addition to the global scale. Other well noted examples include Hamdan Bin Mohammed Bin Rashid Al Maktoum International Photography Awards (HIPA) Dubai, Fotofest Houston, Photomed Beirut, and Gulf Photo Plus' Dubai Photo Week. Prestigious institutions are also more frequently exhibiting artists from Arab countries. A small number of examples can speak to these trends: in 2009, Catherine David curated a huge, three-part project focused on Arab and Iranian photographers at Paris Photo; in 2014, FotoFest Houston presented *View from the Inside: 49 Arab Photographers* to resounding critical applause; and *She Who Tells a Story: Women Photographers from Iran and the Arab World*, first exhibited in Boston's Museum of Fine Arts, is continuing its third year of exhibition at prestigious institutions across the United States. As people around the globe are increasingly noticing Arab photographers for their intriguing

and challenging work, it was just a matter of time until Paris, still one of the most active cities in the photography world, staged an event dedicated to photography from the Arab World.

Everything in the art world was lined up for the Biennial, which was held at the IMA and MEP as well as six other galleries and public venues throughout the city. Curators Gabriel Bauret and Géraldine Bloch presented a total of seven exhibitions, a collective exhibition called *Histoire(s) contemporaine(s)* [*Contemporary History(ies)*] showcasing works by 30 artists and six solo exhibitions.

"The idea is to emphasize artists who transmit a real point of view, with a certain distance and reflection developing through time, and employ contemporary forms of photography," Bauret says. "What interests us is a vision of the world today. We have intentionally marginalized the photography of reportage that immediately illustrates the pages of dailies and magazines that depict news of the Arab world, and uses forms, which are at the end of the day rather repetitive. This does not mean, however, that the aims of the artists gathered for the Biennial are detached from today's world and the problems it currently faces. On the contrary, the artists speak of society, culture, religion, politics and even the 'Spring.'"

In reality, the event was punctuated on both sides by tragedy. Just two days after the fair opened, the city was plunged into anguish when terrorists unleashed attacks in central Paris and Saint-Denis. The city,

The idea is to emphasize artists who transmit a real point of view, with a certain distance and reflection developing through time, and employ contemporary forms of photography

and the globe, was submerged in mourning. On 16 January just one day before the Biennial closed, the distinguished French-Moroccan photographer Leila Alaoui whose work was on exhibition was hit by the gunfire in a terrorist attack in Ouagadougou, Burkina Faso and died days later in the hospital. Alaoui had traveled to the West African country on assignment for Amnesty International for a women's rights photography project.

These two atrocities, of course, did not have anything to do directly with the art world. Their effects touched everyone, whether interested in art or not. But rather than setting them apart as painful reminders of violence and persecution, they should open up conversations about how Arab photography connects and responds to these global events and their consequences.

Mouna Saboni, *La Peur, Égypte, Aya* (2015). Courtesy Biennale des Photographes du Monde Arabe Contemporain, copyright Mouna Saboni



"The city was plunged in torpor and talking about the Arab world had become a delicate exercise," Bauret wrote to me after the exhibition's close. "Of course, in the days that followed, nobody wanted to go to museums; trying to distract yourself became impolite. But in the end, the Biennial appeared little by little to find its role, which was to lighten spirits and, as I highlighted above, offer the public the possibility to access a nuanced discussion of the Arab world, and above all, one that refuses conflation."

In fact, visitors actually increased as the biennial progressed, as people turned to this photography to reflect on the attacks on Paris. Indeed, these events emphasize the need for artwork that offers multiple perspectives on Arab countries and their cultures. Andrea and Magda's *Sinai Park* series, a solo exhibition displayed at the Biennial, is particularly poignant here. The photographs address the aftereffects of terrorism in Egypt: photographs of abandoned hotels, disintegrating beach umbrellas and determined Russian tourists attest to how terrorist attacks decrease tourism in countries associated with that violence, transforming a location into a "non-place." As IMA President Jack Lang expounded in his preface to the biennial, photography offers viewers with the opportunity to take more than superficial glances at the Arab world to "overcome stereotypes and entrenched positions" we hold about the region and its people.

While he is correct that "the Arab world today is the victim of prejudice," many point out that we should not view it only through the lens of victimization. Leïla

Alaoui's photographs passionately combat such a perspective. Her photographs in the solo exhibition *Les Marocains* at the Biennial present Moroccans—her fellow countrymen though Alaoui was also French—in empowered, even glamorous poses that are reminiscent of Richard Avedon's portraits. They dispel the construction of faceless, monolithic and exoticized "Arab" or "Moroccan" identity. Alaoui, like Dorothea Lange and Laura Gilpin, makes us look into the faces of her subjects, and we grow from being confronted with their independence, personality and subjectivity.

"Alas, the last days were darkened by the cruel disappearance of Leïla Alaoui, at the very moment when her beautiful portraits of Moroccans were taken down at the *Maison Européenne de la Photographie*," Baruet wrote of her work. "This young woman had all the future before her and was overflowing with plans, each one as generous and humanistic as the next."

Still, as Paul Strand said of photographers' biographies, "Your photography is a record of your living." In a sense, a dedicated photographer's portfolio represents, if only partially, her persona and vision. But we might add that photography is a record of living in general, as Alaoui's and her colleague's photographs demonstrate so poignantly—the lives of human subjects; the landscapes they avoided or inhabited; belongings, coveted and carefully arranged or forgotten and strewn about. The photographer and her subject can both be found behind the camera's lens: the gaze of the camera's subjects always meets the viewers.

TRIBUTE

Images - Courtesy of Fondation Leïla Alaoui. **Writer** - Mitra Abbaspour, curator and scholar.

Leïla Alaoui: A Passionate Vision

10 July 1982, Paris – 18 January 2016, Ouagadougou

The vibrant life and passionate vision of French-Moroccan photographer Leïla Alaoui was tragically extinguished by wounds she sustained in a violent attack in Burkina Faso. Alaoui was there on assignment for Amnesty International to create a photographic report focused on a women's rights initiative. In her still-burgeoning career, she garnered great respect and acclaim for her artwork as well as her reportage.

As a tribute to the contribution and legacy of her photography to our collective understanding of the world's localized and migrant communities, and to honor the strength of her voice as a young photographer from the Arab world, we have assembled the following portfolio of pictures from her series *The Moroccans*. Interspersed with her photographs are statements from a few of the artists who knew her as an artist and a person.

The construction of cultural identity and the circumstances governing migration were the themes that are woven throughout Alaoui's photographs.

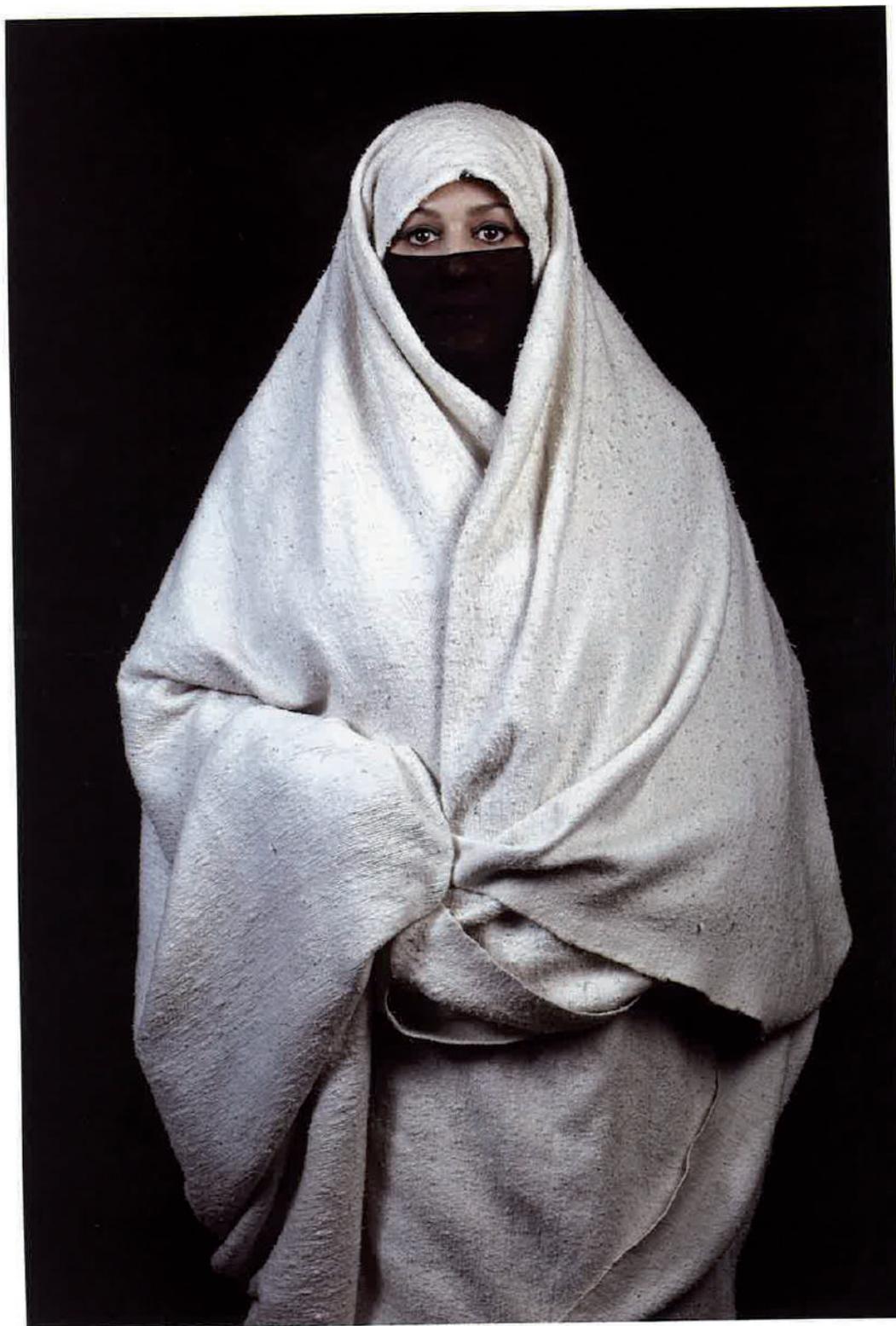
The indelible portraits of *The Moroccans* emerge as a love letter from Alaoui to the country where she grew up, inspired by the cross-country journey of Robert Frank's *The Americans* and harnessing the long tradition of itinerant African studio photographers, Alaoui set out on her own road trip through rural Morocco. On market days, where people from the surrounding villages would gather at the town center, she would set up her black backdrop and asking only that they face her, photograph those who desired it on their own terms. The clarity of her artistic eye and innate ability to connect with and garner trust from her subjects has made this series iconic within her oeuvre. In *The Moroccans*, Alaoui offers a picture of her compatriots free of external, touristic agendas.

The Moroccans are some of the most powerful portraits ever taken by Leïla; but perhaps this series marks the most outstanding images ever produced about Morocco. The grace, beauty and humanity of these captivating faces penetrate deep in one's soul, without any form of exoticism or sentimentality. - **Shirin Neshat**

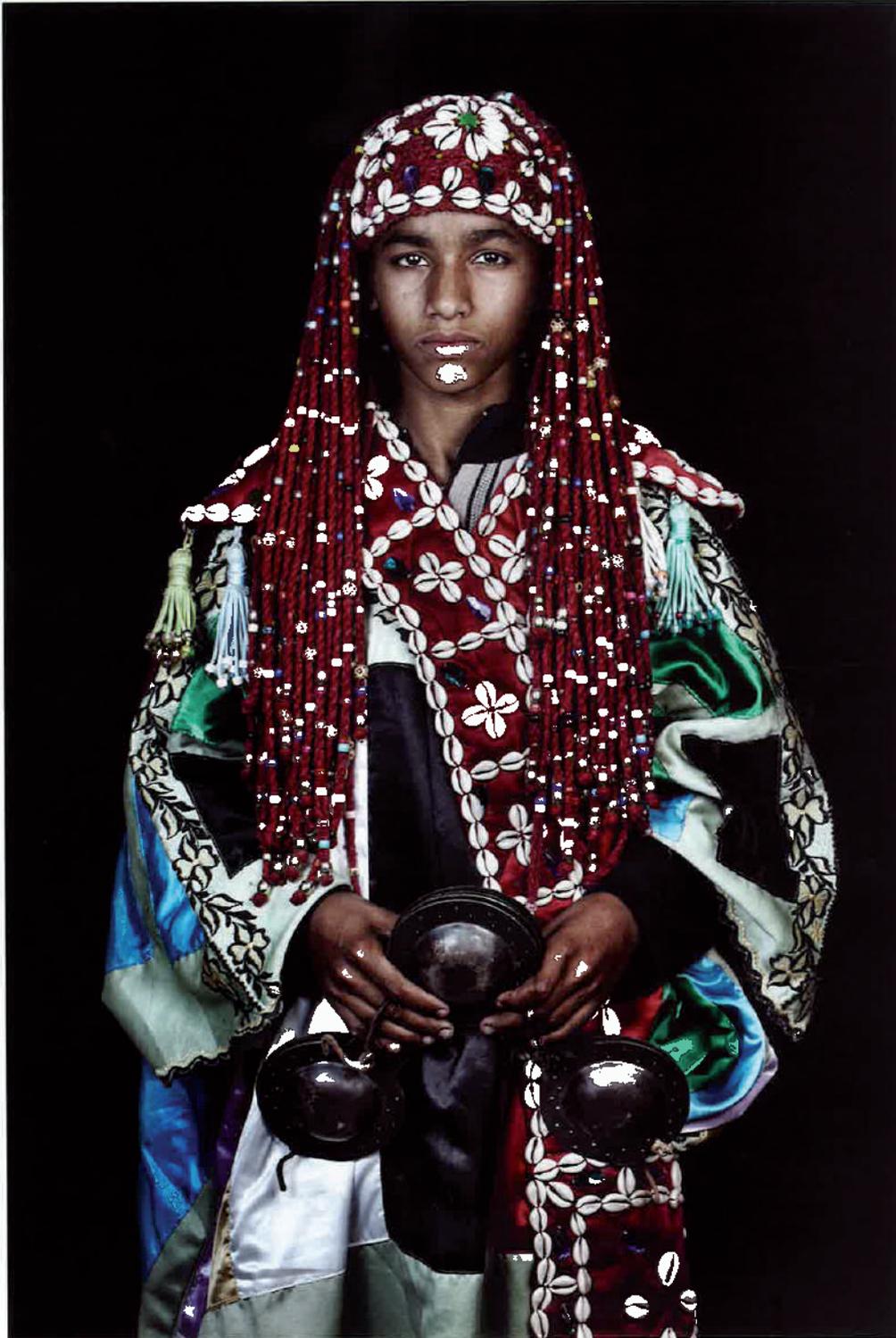
Souk de Bouma, Moyen Atlas, (2011)
from the series *The Moroccans*, 150 x 100 cm



Essaouira (2011) 150 X 100 cm
from the series *The Moroccans*



Tamessert, 2011 | 150 X 109 cm
from the series *The Moroccans*



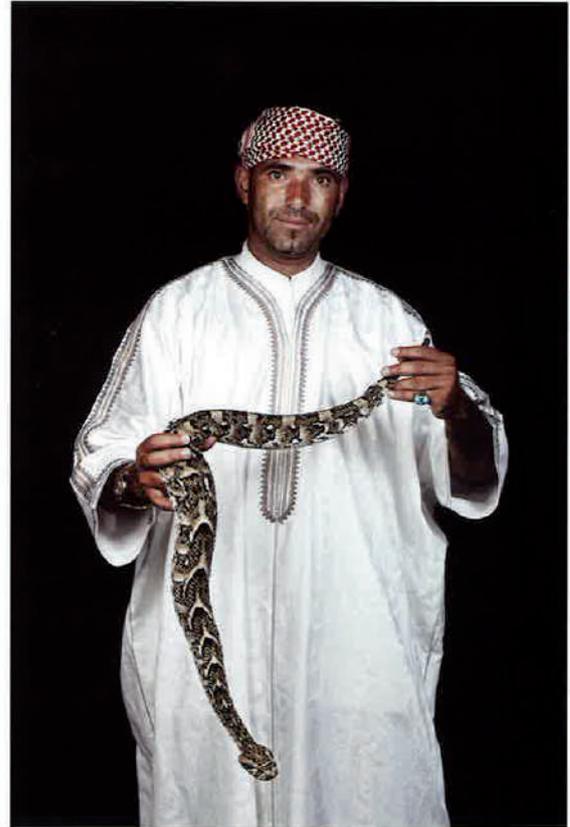
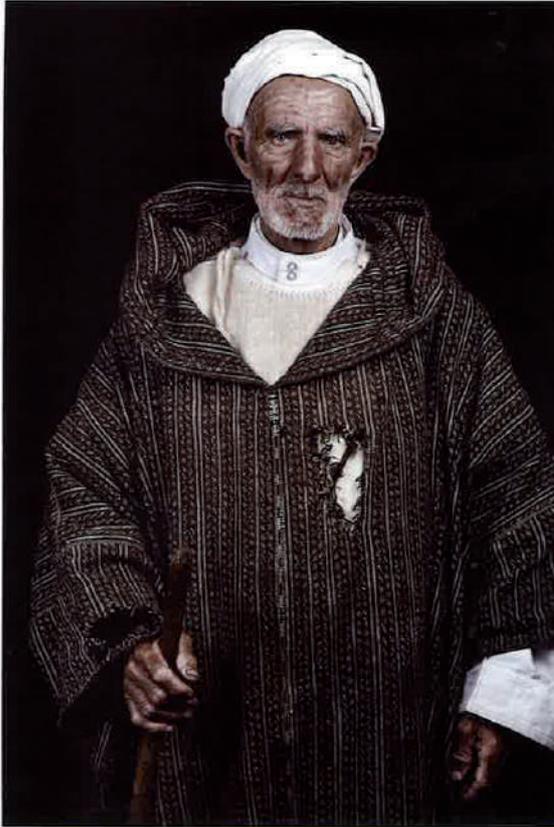
I met Leila in 2003 when we were working on Shirin Neshat's video installation *Mahdookht*. We were gathered in a beautiful orange grove when Leila, accompanied by our producer Hamid Fardjad, arrived. At the time she was 20 or 21 years old. I vividly remember how distinct and lively that first encounter was. She was young, beautiful, extremely curious and passionate, with an unmistakable aura about her that no one in our group missed. Soon after she and I started to work with our cast of 10 small children. The way in which she connected to and was able to directly communicate with these children was incredible. They simply loved her and listened to her.

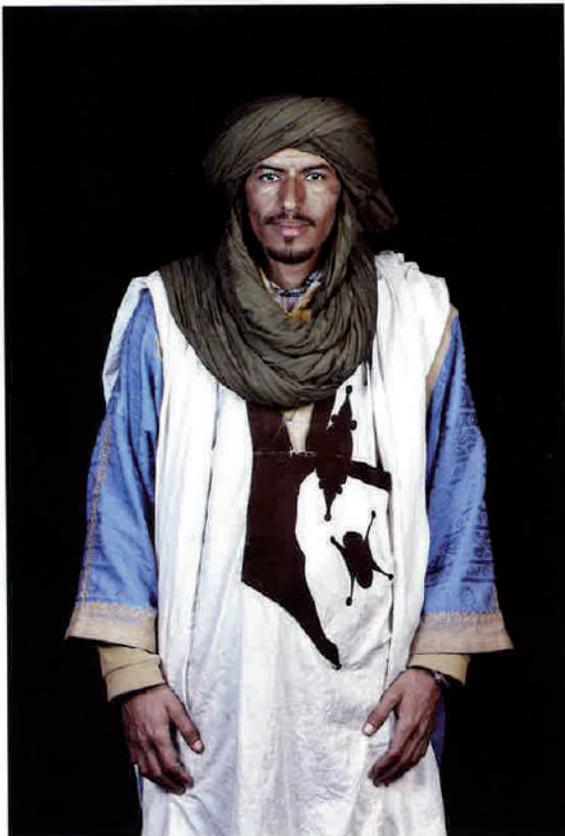
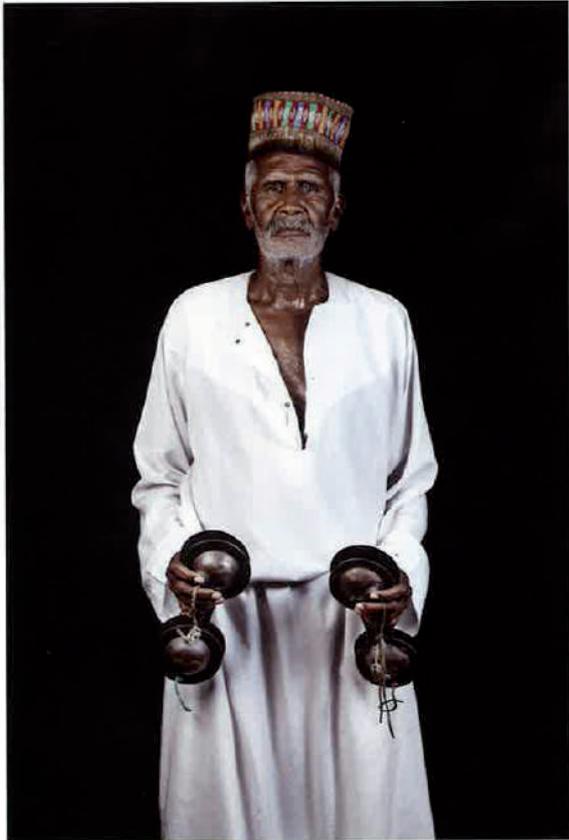
Years later, I saw Leila a few times in New York. She had become a photographer in her own right and not surprisingly her subject matter became human faces and the human condition. Of course, anyone can shoot a picture, but the ability to connect, to make people drop their fences and capture what is essential about them is a talent that not everyone possesses. Leila was one of those rare talents.

Leila's loss will always be an open wound for anyone who came into contact with her, particularly for the international art community who lost an amazing talent at such a young age. I will never understand why the lives of those who are most promising are so often cut short, but everyone of them leaves an impact and legacy that can never be forgotten. Leila's images and legacy live on and that is what matters! - **Shoja Azari**

Chefchaouen, Rif Mountains (2011), 150 X 100 cm
from the series The Moroccans





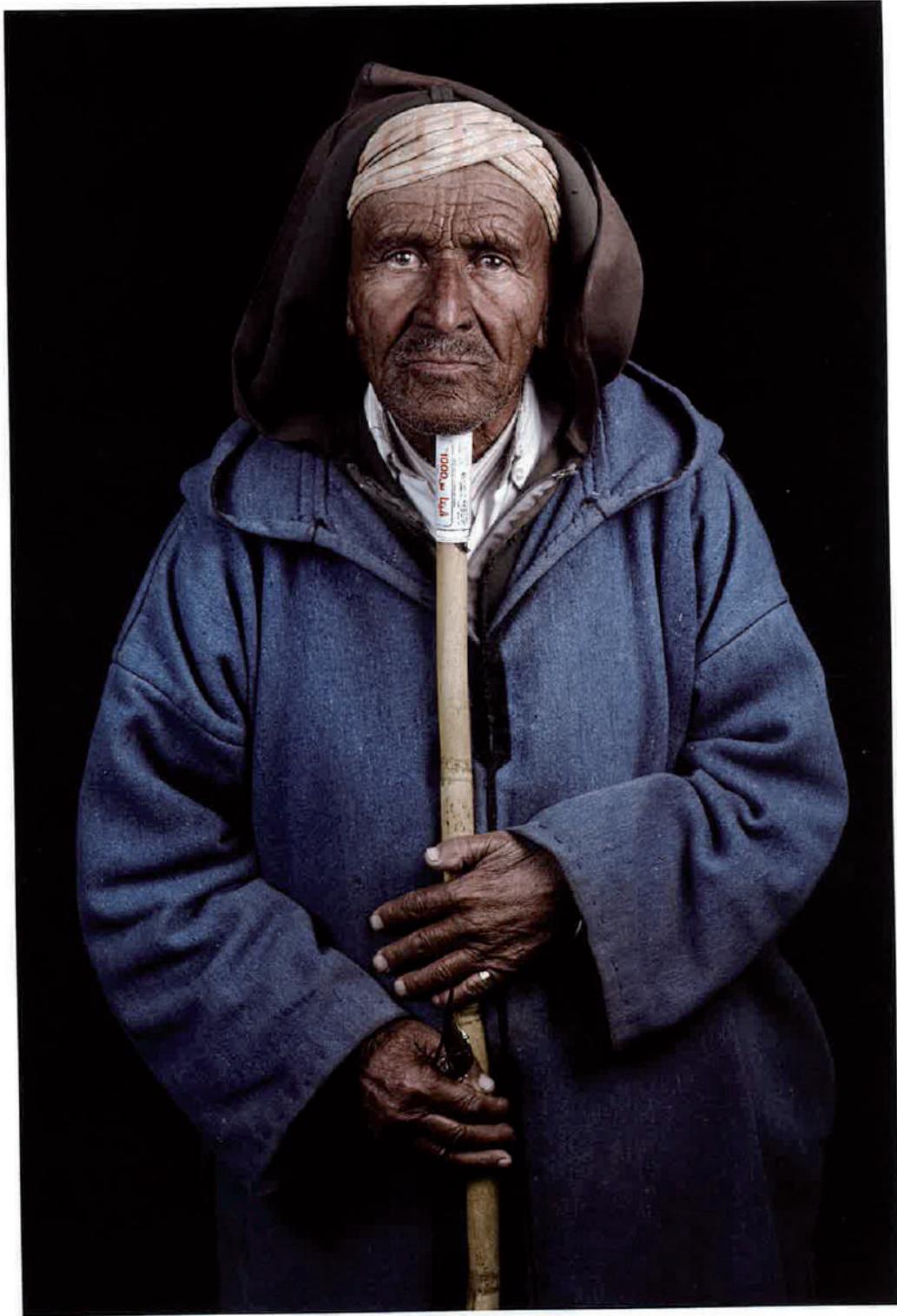


Previous pages left: Clockwise from upper left: Souk de Mouayy Abdeslam Ben M'Chich, North Morocco, (2010); Jemaa El Fnaa, Marrakech (2011); Rif Mountains, (2011); Jemaa El Fnaa, Marrakech (2011), from the series *The Moroccans*

Previous page right: Clockwise from the upper left: Jemaa El Fnaa, Marrakech, (2011); Unit ed; Khalima Brice, South Morocco, (2014); Marrouga, (2011), from the series *The Moroccans*

I consider myself hugely privileged to have had the chance to know Leila Alaoui. She was a friend and so it is hard to say goodbye. What I remember most in this moment of painful leave-taking is her talent, intelligence, wisdom, and kindness. She was an extraordinary young woman, full of love and life. She will always be with us. For now, it is appropriate to cry. - **Lalla Essaydi**

Souk de Tounfite, Moyen Atlas (2011), 150 X 100 cm
from the series The Moroccans



Jen'aa El Fnaa, from the series
The Moroccans (2011) 150 X 100 cm



Jemaa El Fnaa, Marrakech (2011), 150 X 100 cm
from the series The Moroccans



Leila was a very special, kind being that really cared for people that needed help, i will always remember her smile even when not smiling, she still smiled... will miss her a'ways, Allah Yarhamha. - **Hassan Hajjaj**

*Jouhar El Fassi, Marrakech (2011), 150 X 100 cm
from the series The Moroccans*



FONDATION HENRI CARTIER BRESSON

PARIS

L'OBS

SORTIR



LE CHOIX DE L'OBS

Cartier-Bresson en Chine

HENRI CARTIER-BRESSON. CHINE 1948-1949/1958, FONDATION HENRI-CARTIER-BRESSON,
79, RUE DES ARCHIVES, PARIS-3^e. JUSQU'AU 9 FÉVRIER.
CATALOGUE: FONDATION HCB/DELPIRE, 288 P., 65 EUROS.

Lorsque le magazine « Life » propose à Henri Cartier-Bresson d'effectuer un reportage en Chine, le photographe se trouve déjà en Asie (il a notamment couvert les funérailles de Gandhi). La situation dans l'empire du Milieu est explosive, les troupes du Kuomintang battent en retraite face à l'avancée des troupes de l'Armée populaire de Libération. De décembre 1948 à fin août 1949, le photographe de la toute jeune agence Magnum (dont Cartier-Bresson est l'un des cofondateurs) est aux premières loges de l'effondrement du pays. Il est à Shanghai, à Pékin, à Nankin (où il assiste à l'arrivée des troupes maoïstes). Que voit-il ? Cette formidable exposition (accompagnée d'une publication tout aussi remarquable) livre sans détour le regard que porte le photographe sur un monde en décomposition : Cartier-Bresson saisit la misère, le désarroi, l'insolite. C'est l'image du petit garçon qui traîne un cul-de-jatte sur un chariot, c'est celle de ces anonymes dont on ne voit que les mains échanger des pièces d'argent (cette photo-là, c'est un tableau !), c'est l'étonnant spectacle des curieux qui dévorent des yeux le cortège des soldats « libérateurs ». Leur succèdent les clichés des premiers défilés où les

« chiens impérialistes » sont consués tandis que les guichets des banques sont pris d'assaut au moment de la « ruée vers l'or ». Ces photographies, dont plusieurs sont devenues emblématiques, portent la griffe du style Cartier-Bresson, incisif, précis qui n'ignore ni l'humour ni la poésie (*ci-dessus, l'entrée d'une taverne à Pékin, décembre 1948*). Dix ans plus tard, le photographe retrouve la Chine au moment du « Grand Bond en avant », pendant l'année 1958. Lors de son périple, il est accompagné d'un « guide ». Cette fois, son regard est orienté vers les réalisations spectaculaires que le régime de Mao entend faire valoir (aciéries, construction de barrage). Mais l'œil du photographe ignore la propagande : il reste à hauteur d'homme. Fruit d'un travail exigeant, cette exposition a été conçue à partir des archives de la fondation HCB. La démarche du photographe, révélée par une importante documentation, est suivie pas à pas, depuis les circonstances des prises de vue jusqu'à leur publication (et leur mise en scène) dans les grands magazines de l'époque, comme « Life » et « Paris Match ». Il faut vraiment aller voir la Chine de Cartier-Bresson !

BERNARD GÉNIÈS



THE ART NEWSPAPER *DAILY*

MARDI 14 JANVIER 2020 / NUMÉRO 405 / 1€



À PARIS, LA RÉVOLUTION CHINOISE DE CARTIER-BRESSON P.3



PHOTOGRAPHIE
LES 25^E RENCONTRES
DE BAMAKO CÉLÈBRENT
LA DIVERSITÉ AFRICAINE P.5



ART ANCIEN
UNE ŒUVRE D'ALBRECHT
DÜRER DÉCOUVERTE EN
LA CATHÉDRALE DE VIENNE ? P.8

MUSÉE
LE CENTRE POMPIDOU
DÉVOILE SES NOUVELLES
ACQUISITIONS P.8

ART CONTEMPORAIN
CASSANDRE CECHELLA
REMPORTE LE PRIX
DU CENTRE D'ART
CHASSE-SPLEEN P.8

MÉCÉNAT
DES ÉCOLOGISTES
DÉNONCENT À NOUVEAU
LES LIENS ENTRE BP
ET LE BRITISH MUSEUM P.9

À PARIS, LA RÉVOLUTION CHINOISE D'HENRI CARTIER-BRESSON

La Fondation Henri Cartier-Bresson, à Paris, présente une partie du reportage réalisé par le Français dans l'empire du Milieu avant l'instauration du régime communiste, acmé de sa carrière de photoreporter.

Par Natacha Wolinski



Henri Cartier-Bresson, *Tôt le matin, dans la Cité interdite, dix mille nouvelles recrues sont rassemblées pour former un régiment nationaliste. Pékin, décembre 1948.* © Fondation Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos

À l'heure où la Chine s'apprête à devenir la première puissance économique du monde, il est passionnant de faire un retour sur l'histoire et de revisiter ce que furent les années inaugurales de cet empire du Milieu aux visées hégémoniques. À cet égard, Henri Cartier-Bresson est un guide précieux. Le photographe a fait deux séjours en Chine. Le premier naît d'une commande, par le magazine américain *Life*, d'un reportage sur les « derniers jours de Pékin » avant l'arrivée des troupes maoïstes. Venu pour deux semaines, le photographe restera dix mois, de décembre 1948 à septembre 1949, documentant la période de la chute du Kuomintang et de l'instauration du régime communiste.

L'autre séjour – de quatre mois – est effectué dix ans après. De juin à octobre 1958, le photographe français explore un pays nouveau, placé sous le signe du « Grand Bond en avant » de Mao Zedong. Pour la première fois, la Fondation Henri Cartier-Bresson, à Paris, consacre l'intégralité de ses espaces au maître tuteur des lieux, réunissant plus de 150 tirages originaux ainsi que de nombreux documents d'archives. « *Il y a trois ans, lorsque je me suis plongé dans les archives, j'ai découvert une documentation exceptionnelle: les consignes très précises du magazine Life, les lettres de Cartier-Bresson adressées à sa famille, ses notices tapuscrites envoyées à Magnum pour aider à la rédaction des légendes de ses photos. Il est rare de disposer d'autant d'éléments dans le monde du photojournalisme, confie Michel Frizot, commissaire de l'exposition avec Ying-Lung*

Su. Cette documentation, ainsi que la richesse du fonds photographique, m'ont permis de comprendre comment, après ce travail de 1948-1949 en Chine, Cartier-Bresson est devenu une référence majeure du photojournalisme. »

Fondée sur un parcours chronologique, l'exposition associe des images célèbres, comme celle du « Gold Rush » à Shanghai, où l'on voit des foules se bousculer devant les banques pour acheter de l'or, et d'autres clichés inédits. À la fois sobre et foisonnante, elle révèle surtout que l'instauration d'un nouvel ordre en Chine correspond, dans la carrière de Cartier-Bresson, à un renouveau dans sa propre pratique photographique. Lorsqu'il se rend en Chine, le photographe a 40 ans. Malgré sa notoriété artistique après son exposition au MoMA de New York en 1947, il n'est pas à cette époque considéré comme un photoreporter. Son ami Robert Capa, avec qui il a fondé depuis peu l'agence Magnum Photos, est le premier à lui enjoindre

d'oublier ses manières de « *petit photographe surréaliste* » et de professionnaliser son regard. Le séjour de 1948-1949 en Chine est donc son premier reportage, sa première « *story* » si l'on considère la requête de *Life*, qui souhaite un sujet complet sur une Chine séculaire en train de basculer vers un nouvel ordre. Ce qui frappe, c'est la façon dont Cartier-Bresson détourne en partie l'esprit de la commande et conserve sa légendaire liberté d'action. « *Il ne cherche pas à faire une « picture story ». Il continue de travailler « photo par photo ». Sa méthode est celle de la multiplication des images « significatives ». À charge pour Magnum de constituer des « stories » à partir des rouleaux de pellicules qu'il envoie. Lui ne voit jamais ses images. C'est le personnel de Magnum qui constitue des ensembles après coup* », précise Michel Frizot.

Et la recette marche. Car s'il traque les scènes du quotidien qui en disent long sur la détresse ou la brutalité des temps qu'il traverse – une distribution de riz pour enfants malnutris, des liasses de billets suspendues à un guidon de vélo, une parade contre la spéculation, une autre contre l'inflation, le pillage d'une manufacture de coton, des femmes et des hommes fouillant dans un dépôt d'ordures –, il garde cette capacité à toujours faire un pas de côté et composer des images d'une poésie ou d'un humour sauvages. Comme ce cliché, pris dans un cirque, d'un public de soldats maoïstes fasciné par un paon, qui pourrait bien constituer l'allégorie d'une Chine prête à adouber quiconque faisant la roue. Sur les 5 000 prises de vue qu'il a faites en 1948-1949, Henri Cartier-Bresson validera, bien des années plus tard, 500 photographies. « *10 % de réussite en photojournalisme, c'est énorme. Ce reportage est son premier et il marque d'emblée l'apogée de sa carrière de reporter, même s'il en a réalisé d'autres marquants ensuite à Cuba ou à Moscou*, observe Michel Frizot. *Jamais il n'a atteint ce degré d'acuité dans la composition comme dans la façon de montrer l'état d'une société, dans sa dimension sociale, politique ou culturelle* ».

« **Henri Cartier-Bresson, Chine 1948-49/58** », jusqu'au 2 février, Fondation Henri Cartier-Bresson, 79, rue des Archives, 75004 Paris, www.henricartierbresson.org

Catalogue : *Henri Cartier-Bresson, Chine 1948-49/58*, par Michel Frizot et Ying-Lung Su, éd. Delpire, 288 p., 65 euros.



Henri Cartier-Bresson, *Gold Rush. En fin de journée, bousculades devant une banque pour acheter de l'or. Derniers jours du Kuomintang, Shanghai, 23 décembre 1948.* © Fondation Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos



Henri Cartier-Bresson, *Construction de la piscine de l'Université de Pékin par les étudiants, juin 1958.* © Fondation Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos

L'Humanité



Le 23 décembre 1948, à Shanghai, le fameux « Gold Rush ». Fondation Henri Cartier-Bresson/Magnum Photos

PHOTOGRAPHIE

Cartier-Bresson, l'acmé pékinoise

À la fondation éponyme, une exposition revisite les images prises en Chine par le photographe au moment de l'arrivée au pouvoir de Mao. Cultissime!

Lorsque, après avoir regardé le livre un peu oublié *D'une Chine à l'autre* (éditions Delpire, 1954), l'historien Michel Frizot propose à Agnès Sire, cofondatrice de la fondation, d'organiser une exposition sur ce corpus d'images réalisé en Chine en 1948-1949 et en 1958 par Henri Cartier-Bresson, il ne se doute pas de l'énormité des archives à laquelle il sera confronté : 162 pellicules pour la seule période 1948-1949. 5 000 prises de vue. Plus de 500 tirages de presse.

Le photographe, qui doit alors sa récente notoriété à une exposition au MoMA de New York en 1947, est parti pour trois ans en Asie avec sa première femme, la danseuse indonésienne Ratna Mohini. Un télégramme de l'agence Magnum lui transmet une commande de *Life*, le plus grand magazine illustré de l'époque, qui lui demande de se rendre à Pékin, vers laquelle les troupes communistes de Mao Zedong progressent.

Il y restera 12 jours, avant de couvrir, à Shanghai, le fameux « Gold Rush », prenant sur la 37^e image de sa pellicule l'un de ses clichés les plus mythiques. Il est en état de grâce, inspiré, touché par des visages, des destins, des enfants, intéressé par les traditions, le bouddhisme, la culture.

Scènes de rue. Mouvement. Contre-plongée. Paysages humains. La parution de ce reportage dans *Life* en janvier 1949 le consacre au plan mondial. La qualité poétique de ses images, l'har-

monie de leur composition installent le photographe de 40 ans dans le reportage moderne et haut de gamme. C'est l'apogée de ses vingt ans de reportage qui est ici montré. Et pas seulement.

La richesse d'une documentation inédite

Ce qui donne toute sa saveur à l'exposition et au formidable livre qui l'accompagne, c'est le travail de fond, inédit, accompli par Michel Frizot et son collègue taïwanais Ying-lung Su, qui, plusieurs années durant, ont exploré l'ensemble des images, les recontextualisant, les recoupant avec les notices que le photographe tapait, en anglais, à la machine, à l'intention de Magnum. La correspondance, notamment à ses parents, nous en apprend aussi sur ses lectures (Claudel, Reclus, Malraux), ses sympathies politiques, qui vont bien sûr aux maoïstes, qu'il nomme « les artistes ».

Cartier-Bresson mettra dix ans à retourner en Chine. Il veut y faire un « essai photo ». Sur les chantiers, dans les fonderies, les fabriques, il déchante à force d'être surveillé, guidé. Mais les parutions simultanées sur *Life*, *Paris Match*, *Queen* et *Epoca*, la crème des magazines illustrés, sont belles, sur les cimaises... ●

M. J.

Jusqu'au 2 février, Fondation Henri-Cartier-Bresson, 79, rue des Archives, 75003 Paris. Catalogue éditions Delpire, 288 pages, 65 euros.

Le Journal des Arts

HCB, RETOURS EN CHINE

La Chine de Cartier-Bresson présentée dans la fondation du photographe révèle l'importance d'un aspect de son travail peu montré

PHOTO

Paris. Depuis la parution de *D'une Chine à l'autre* chez Robert Delpire en 1954, avec une préface de Jean-Paul Sartre, aucun ouvrage n'est revenu sur les photographies prises par Henri Cartier-Bresson au cours de son premier voyage dans ce pays en 1948-1949, excepté le « Photo Poche » *L'Autre Chine* (Actes Sud) en 1999, qui reproduit des photographies pour la plupart déjà référencées. C'est ce constat qui a conduit l'historien Michel Fricot et Yin-lung Su à revenir sur le sujet. Leur recherche, entreprise dans les archives de la Fondation Henri Cartier-Bresson sur les deux séjours du photographe en Chine, ainsi que dans la presse chinoise et taïwanaise de l'époque, donne aujourd'hui lieu à une exposition à la Fondation accompagnée d'un

ivre (éd. Delpire). Un résultat passionnant, non seulement pour ces photographies pour la plupart jamais montrées, mais aussi parce que ce qui est raconté du photographe devenu photoreporter du changement de régime en Chine.

Le premier voyage en Chine de l'Henri Cartier-Bresson a lieu peu de temps après la création de l'agence Magnum et dans la foulée de son voyage en 1947 au Pakistan, Cachemire, en Inde et Birmanie avec sa première épouse Carolina Jeanne de Souza-Ijke, dite « Eli ». Celle-ci lui sert d'interprète et de guide. La publication par *Life* de ses images sur les funérailles de Gandhi inaugure une collaboration avec le célèbre magazine illustré américain, qui lui offre de revenir à Pékin en décembre 1948, la chute du gouvernement nationaliste dirigé par le Kuomintang de Tchang Kaï-chek et l'arrivée

Henri Cartier-Bresson, *Meeting culturel au Canidrome de Shanghai, 4 juillet 1949.*

© Fondation Henri Cartier-Bresson/Magnum Photos.



au pouvoir de l'armée de libération menée par Mao Zedong. Le séjour qui ne devait durer que deux semaines se prolongea jusqu'en septembre 1949 et occasionna 162 rouleaux accompagnés chacun de copieuses notices rédigées sur place en anglais par Cartier-Bresson à l'attention de Magnum.

Premiers portraits de Mao

De cette production, le photographe a retenu à peine 10 %, soit un peu plus de 500 vues ; il a détruit lui-même le reste ou a expressément demandé qu'on le détruise. Seize ans après sa disparition, les 140 images retenues relatent les

derniers moments de la Cité interdite et de l'armée impériale, mais surtout l'extrême dénuement d'un peuple dont témoignent scènes de rue et échoppes. Shanghai, où le photoreporter se replie, présente le visage d'une ville occidentalisée mais tout aussi contrastée, où les réfugiés affluent. Le désarroi pointe à travers ses images légendaires sur la cohue provoquée par des Chinois qui tentent de changer quelques billets contre de l'or (voir le *Gold Rush*). L'arrivée des soldats de l'Armée populaire de libération fait apparaître les premiers slogans et portraits de Mao, des défilés aussi dont les chemises

blanches et vêtements taillés à l'identique illustrent les changements en cours. Eli l'accompagne, le seconde. Elle n'est certainement pas étrangère au reportage réalisé à Hangzhou, haut lieu de pèlerinage bouddhiste. Chaque photographie est un monde en soi. Les images, très « Cartier-Bresson » dans leur cadrage, dans leur densité et leurs associations ne se départissent pas d'un goût pour le cocasse, le poétique ou les collisions de sens chères aux surréalistes.

Le retour en Chine dix ans plus tard donne lieu à des images d'une population au travail pour bâtir des barrages, construire des usines ou des universités. Les déplacements sont encadrés, les légendes neutres et la vision très factuelle. « *La Chine de 1958 doit essentiellement être vue dans la ligne politico-sociale procommuniste de Cartier-Bresson amplifiée dans l'après-guerre* », souligne Michel Frizot. Vision à laquelle souscrira Jean-Paul Sartre sans l'ombre d'un doute.

► CHRISTINE COSTE

HENRI CARTIER-BRESSON, CHINE 1948-1949/1958, jusqu'au 2 février 2020, Fondation Henri Cartier-Bresson, 79, rue des Archives, 75003 Paris.

l'express

le guide des arts et spectacles

EXPO

L'ŒIL D'HENRI CARTIER-BRESSON

En novembre 1948, le magazine *Life* demande à Henri Cartier-Bresson (HCB) de couvrir la chute imminente du gouvernement nationaliste chinois face à l'Armée populaire de libération. Membre de l'agence Magnum Photos, qu'il a cofondée un an plus tôt, le Français bénéficie d'une certaine aura depuis que le MoMA lui a consacré une grande rétrospective, en février 1947. Prévu pour durer quinze jours, le séjour en Asie de HCB se prolonge finalement pendant dix mois. L'artiste photographe devient un observateur attentif de la mutation politique du pays – la République populaire de Chine est proclamée le 1^{er} octobre 1949. La publication de ses reportages constitue une leçon de photojournalisme. La singularité du regard de HCB réside dans sa capacité à construire un récit éditorialisé à partir d'une séquence d'images à l'esthétique élaborée. Dans Pékin, la capitale sur le point de tomber entre les

mains des communistes, il « regarde la ville par petites tranches d'un centième de seconde », s'attarde sur les petits métiers, des marchés, la Cité interdite dans le brouillard, une procession de mariage qui croise des troupes nationalistes... Chaque photo, mélange d'intuition et de distance, concentre une histoire. A Shanghai, il saisit ainsi une bousculade devant une banque, un de ses clichés les plus connus (*photo*). La Fondation Henri Cartier-Bresson expose l'ensemble de ce reportage ainsi qu'un autre, réalisé dix ans après. Le photographe rend alors compte de la politique des grands travaux, mais avec, cette fois, beaucoup moins de liberté qu'en 1948. **J. B.**



FONDATION HENRI CARTIER-BRESSON/MAGNUM PHOTOS/SDP

HENRI CARTIER-BRESSON, CHINE 1948-1949/1958

FONDATION HCB, PARIS (III^e). JUSQU'AU 2 FÉVRIER. CATALOGUE PAR MICHEL FRIZOT ET YING-LUNG SU (DELPIRE)

16/20

Guide réalisé par Julien Bordier, avec Antoine Le Fur, Christophe Carrière et Igor Hansen-Løve.

Sur les pas exacts de Cartier-Bresson en Chine

PHOTOGRAPHIE L'exposition de la Fondation HCB est une leçon absolue de photoreportage, d'histoire sur le vif et de talent.

VALÉRIE DUPONCHELLE
@VDuponchelle

Cartier-Bresson en Chine, c'est un monument photographique. Envoyé, le 25 novembre 1948, par le magazine américain *Life* couvrir « les derniers jours de Pékin » avant l'arrivée des maoïstes, il y réalisera le prototype parfait du photoreportage. Humain, significatif, sérieux, objectif, intuitif, précis, inspiré. Une somme d'événements, du plus modeste au plus symbolique, pris au vol de l'histoire qui deviendront parmi ses clichés les plus célèbres (la bousculade si graphique de *Gold Rush à Shanghai*, sur laquelle il tombe par hasard). Venu pour deux semaines, HCB y restera dix mois assez chaotiques, douze jours seulement à Pékin, puis autour de Shanghai. Il assiste à la chute de la ville de Nankin tenue par le Kuomintang. Il est contraint de rester à Shanghai sous contrôle communiste pendant quatre mois. Il quitte la Chine quelques jours avant la proclamation de la République populaire de Chine, le 1^{er} octobre 1949. Soixante-dix ans après, alors que la Chine célèbre durement cet anniversaire et défend d'une main de fer son idéologie, ce reportage sur les débuts d'une utopie est un état des lieux extraordinaire.

Acuité des images

La propre légende de Cartier-Bresson (1908-2004) est née là, sur les pas de ces Chinois encore en robe traditionnelle qui font leur gymnastique comme un ballet dans les jardins de Tai Miao à Pékin en décembre 1948. Le regard incisif de ce promeneur lucide est le fil rouge de ce long voyage. Il est reconstitué à la Fondation HCB en une carte, sommaire et explicite, et surtout 114 tirages originaux de 1948-1949. Les plus extraordinaires par leur liberté et leur actualité au cœur d'un pays digne de Tintin et du *Lotus bleu* (prépublié en noir et blanc en 1934-1935 dans les pages du *Petit Vingtième*). S'y ajoutent 40 tirages de 1958 où le contrôle du pouvoir sur la nation et sur le photographe aseptise déjà les images qui ont ce côté lisse de la propagande officielle.

Les compléments de très nombreux documents d'archives que les deux commissaires, Michel



Frizot et le Taïwanais Ying-lung Su, ont explorés, reconstituant l'âpreté d'un reportage en archéologues du XX^e siècle.

« En feuilletant *D'une Chine à l'autre*, publié en 1954 par Robert Delpire avec une préface de Jean-Paul Sartre, nous avons réalisé que rien n'avait été fait sur ce sujet depuis », nous explique Michel Frizot, théoricien de la photographie et pionnier de sa reconnaissance. « Le point de vue sur cette somme photographique est très différent aujourd'hui, surtout à la lumière de ce qu'est devenue la Chine et des événements qui s'y passent. En nous plongeant dans notre sujet, nous avons découvert avec surprise une documentation extraordinaire à la Fondation HCB. Et des œuvres à reconsidérer, oubliées depuis les années 1950, voire inédites. Juste pour la période Chine, il y a plus de 500 tirages originaux différents, tirés à l'époque, validés par Cartier-Bresson, parfois diffusés dans des publications elles-mêmes oubliées. » Cette mine d'in-

Un visiteur de la Cité interdite, Pékin, décembre 1948 (à gauche).
En fin de journée, bousculades devant une banque pour acheter de l'or. Derniers jours du Kuomintang, Shanghai, 23 décembre 1948.



formations les a occupés deux ans. Son reportage est soumis à une suite de hasards et d'échecs, notamment pour passer au-delà des lignes communistes (après une tentative ratée, il est reclus cinq semaines dans un village perdu des environs de Sandong sans pouvoir faire aucune photo).

« Cartier-Bresson est loin de Magnum [l'agence qu'il a cofondée dix-huit mois plus tôt à New York, NDLR]. Il est obligé d'envoyer ses pellicules sans même voir ses photos. Donc de rédiger des notices pour chaque rouleau envoyé, indiquant son contenu, signalant quelles photos pouvant faire l'objet d'un tirage, préparant ainsi la rédaction des légendes par Magnum. Cette documentation n'existe que pour la période Chine, exceptionnelle à tous points de vue, les circonstances politiques comme les conditions de travail. » Magnum lui enjoint par lettre d'arrêter d'écrire à la main, car le résultat est illisible. Robert Capa, le photographe hongrois avec lequel il a fondé Magnum, lui conseille de se « pêcher une secrétaire » pour taper ses notices à la machine.

Ce sera vraisemblablement Ratna Mohini, danseuse javanaise et sa

première épouse (1937-1967), qui l'accompagne pendant tout son périple en Asie, d'Inde en Indonésie, de 1947 à 1950. Le photoreportage a une bien autre échelle qui explique l'acuité de ses images et la précision des textes. « Ancien eunuque du palais impérial au début du XX^e siècle. On a glissé un billet pour faciliter la photo, écrit HCB à Pékin en décembre 1948. Le corps d'un bébé mort, abandonné sur le sol, enveloppé dans un tissu rouge », précise-t-il depuis Shanghai le même mois, alors que la photo est en noir et blanc. « Un aveugle est guidé par un enfant tenu en laisse, Hangchow, début avril 1949 », note-t-il en voyage dans ce centre historique des pèlerinages bouddhistes.

Ses images sont extraordinaires, comme cette longue file d'hommes pressés sur une digue à Nankin en avril 1949 qui « attendent d'embarquer pour Pukow, maintenant contrôlée par les communistes ». À leurs pieds, les chaînes s'entremêlent comme des serpents de métal. L'instant décisif, assurément. ■

« Henri Cartier-Bresson, Chine 1948-49/1958 », à la Fondation HCB, Paris 3^e, jusqu'au 2 février. Catalogue, éditions Delpire, 150 photos, 65 €. F.D.

Un héritage bien digéré

Y a-t-il une place pour les photographes français après la génération des humanistes ? C'est la question que pose Michel Poivert dans ce beau livre intitulé *50 ans de photographie française de 1970 à nos jours* (Textuel, 59 €). Comme le montre l'exposition consacrée à Henri Cartier-Bresson,

l'héritage des maîtres, de HCB à Doisneau en passant par Marc Riboud ou Boubat, est écrasant. Ecrasant au point peut-être d'avoir éclipsé ce qui est venu ensuite, écrit le spécialiste. Il entend proposer une anthologie exhaustive de cette nouvelle école française qui réapprivoise le reportage, flirte avec

l'artifice, s'adapte à la disparition de la presse et à l'émergence de l'art contemporain produisant une « contorsion générale au charme singulier », selon l'auteur. À voir, des dizaines de clichés signés Depardon, Pernot, Hugulier, Sarfati, Thirion et bien d'autres. La réponse est éloquent : la place a été prise ! F.D.

l'heβδο du Quotidien de l'Art

Vendredi 8 Novembre 2019 - N° 1828

Spécial Italie

L'Italie sur l'échiquier de l'art

INSTITUTION

Les revues
transalpines : un
modèle unique

MARCHÉ

Le livre photo,
médium capital

UN AN APRÈS

La Fondation Henri
Cartier-Bresson
se réinvente
rue des Archives

FOIRE

Démarrage positif
pour Paris Photo



La Fondation Henri Cartier-Bresson se réinvente rue des Archives

Un an après son installation rue des Archives, dans le Haut Marais, la Fondation Henri Cartier-Bresson a pris ses marques dans son nouvel écrin. Cependant, le chantier n'est pas terminé et il reste de nombreux menus détails à régler.

Par **Sophie Bernard**

C'est la première fois que la Fondation HCB a bénéficié d'aides publiques. Achevés en 2018, les travaux, soutenus par le ministère de la Culture, la Région Île-de-France et la Mairie de Paris, ont permis de métamorphoser un ancien garage en un lieu muséal qui accueille quatre programmes d'exposition par an contre trois auparavant. Si, dans la rue, la vitrine attire les regards grâce à une énorme valise du photographe, miraculeusement sauvée, l'endroit est difficilement identifiable car dénué d'enseigne. « *Le projet est en cours, il doit être soumis à la copropriété* », explique François Hébel, directeur depuis décembre 2017 de ce lieu co-fondé en 2003 avec Agnès Sire, qui en assure la direction artistique. De son côté, la signalétique de rue

vient tout juste d'être mise en place. « *Malgré cette présence discrète, le pari est gagné du côté du public, qui est deux fois plus nombreux que lorsque nous étions installés dans le XIV^e arrondissement, dépassant les 60 000 visiteurs en un an.* » Il faut dire que la Fondation est désormais ouverte en août et pendant les vacances de Noël dans des horaires simplifiés, du mardi au dimanche de 11h à 19h. Ce qui est nouveau, note François Hébel, c'est que les étrangers, qui ne venaient pas à Montparnasse, totalisent aujourd'hui 30 % des visiteurs, tandis que les provinciaux représentent 80 % de la clientèle française. En cela, la Fondation profite de la dynamique de cette adresse centrale située à proximité des musées Picasso et de la Chasse et de la Nature, et non loin du Centre Pompidou et de la Maison européenne de la Photographie.

Nouvel élan

Autre conséquence positive de ce déménagement : le doublement du linéaire d'exposition dans un espace unique sans fenêtre – contre des petites salles auparavant –, associé à un ingénieux système de cimaises sur roulettes /...

un an après



© Fondation Henri Cartier-Bresson / Inagrar / P. Trouss.

Henri Cartier-Bresson,
*Dans la rue des
antiquaires, la vitrine d'un
marchand de pinceaux,
Pékin, décembre 1948.*

Photographie présentée dans
le cadre de l'exposition « CHINE
1948-1949 | 1958 » à la
Fondation Henri Cartier-
Bresson jusqu'au 2 février
2020.

offrant une grande modularité. La programmation y gagne en dynamisme, pouvant désormais accueillir des grands formats – comme ce fut le cas pour Martine Franck qui a inauguré les lieux et Guy Tillim – et des présentations dans l'air du temps, avec le recours aux papiers peints en plus des tirages traditionnels. L'exposition estivale de Wright Morris en fut un bel exemple. À voir actuellement : la première présentation d'envergure d'Henri Cartier-Bresson en 16 ans d'existence de la Fondation. Celle-ci permet de mesurer l'aura internationale de celui qu'on surnomma « l'œil du XX^e siècle » : « *Les institutions affluent du monde entier, d'Europe mais aussi d'Asie, ce qui est nouveau*, souligne François Hébel. *Loin d'être anecdotique, c'est la preuve d'un nouvel élan. Et c'est d'autant plus important que la Fondation a également pour mission de diffuser l'œuvre d'Henri Cartier-Bresson en France et à l'étranger.* »

Ce nouveau lieu ouvre également de belles perspectives pour les collections qu'il abrite (celles d'Henri Cartier-Bresson et Martine Franck) car tout a été pensé pour l'accueil des chercheurs. Désormais, près de 50 000 tirages originaux, 200 000 négatifs et planches-contacts, plus de 1 500 ouvrages, lettres, manuscrits, publications et autres documents sont rassemblés en un lieu unique, contre trois auparavant. Et le tout est conservé selon les dernières normes en vigueur.

Cette première année tout juste achevée, François Hébel se tourne déjà vers la phase 2 du développement, avec la mise en place d'un nouveau programme intitulé Immersion, soutenu par Hermès, qui dote déjà le prix de la Fondation (35 000 euros). Ce projet permettra



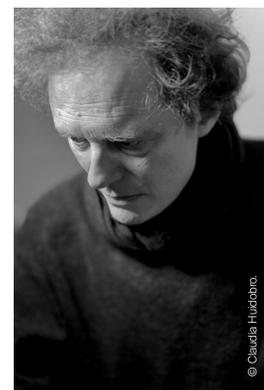
© Cécile Weiner.

Vue de l'accrochage « Les Perles des archives » à la Fondation Henri Cartier-Bresson.

« **Le nom de Henri Cartier-Bresson est porteur car il a laissé un patrimoine prêt à être montré. C'est une chance.** »

François Hébel,

directeur de la Fondation
Henri Cartier-Bresson



© Claudia Hulobro.

à un Français ou une Française de réaliser un travail sur les États-Unis et, l'année suivante, à un Américain ou une Américaine de photographier la France. Le résultat fera l'objet d'une exposition à la Fondation et au MoMA de San Francisco, où officie Clément Chéroux comme conservateur en chef. Autre projet : une extension, d'ici moins de deux ans, avec l'aménagement d'un nouvel espace au sous-sol de 100 m² et avec 3,5 mètres sous plafond. Si le programme pédagogique n'est pas encore d'actualité car les financements restent à trouver, le bilan de cette première année reste positif : « *Nous avons pris une place particulière dans le monde de la photographie. Nous creusons notre sillon pour devenir une référence. Le nom de Henri Cartier-Bresson est porteur car il a laissé un patrimoine prêt à être montré. C'est une chance* », conclut François Hébel.

À voir

Henri Cartier-Bresson,
jusqu'au 2 février 2020, Fondation Henri Cartier-Bresson,
79 rue des Archives, Paris (3^e),
henricartierbresson.org

IDEAT

ID-AGENDA EXPOS

Cartier-Bresson et Depardon, sur la route

Par Sabrina Silamo



L'un aurait plus de 110 ans, l'autre vient de fêter ses 79 ans. Une génération sépare ces deux grandes figures de la photographie française. Le premier, Henri Cartier-Bresson, a fondé, en 1947, Magnum Photos, la plus prestigieuse des agences à laquelle le second, Raymond Depardon, adhère en 1979. Deux expositions, l'une à Paris et l'autre à Pau, leur rendent hommage.

Un an après son déménagement du quartier de Montparnasse vers celui du Marais, la Fondation Henri Cartier-Bresson consacre l'entièreté de son nouvel espace au photographe qui, armé de son Leica, voyagea aux quatre coins de la planète. Du Mexique aux États-Unis, il savait fixer à la sauvette l'essentiel d'une scène, le merveilleux du quotidien : des vendeuses de journaux endormies, un badaud se saisissant d'une loupe lors du couronnement du roi George V, des baigneurs profitant de leurs premiers congés payés... En 1948, Cartier-Bresson couvre la chute du Kuomintang en Chine, pays où il retournera, une décennie plus tard, à l'occasion du neuvième anniversaire de la République populaire. Ce sont ces deux moments clés de l'histoire de l'empire du Milieu, l'instauration du régime communiste et le Grand Bond en avant de Mao Zedong, que cette exposition présente en 154 tirages originaux, accompagnés de nombreux documents d'archives.

Si Cartier-Bresson est surnommé « l'Œil du siècle », Raymond Depardon en est « le Regard ». En témoignent les clichés extraits de son ouvrage *Errance* (éditions du Seuil, 2000) et sélectionnés pour une exposition dans la capitale du Béarn. Toutes ces images en noir et blanc – unies par un même format – montrent des paysages, qui se résument à des lignes de fuite prises au Japon, au Mexique, en Allemagne, en Italie ou aux États-Unis. Dans le désert californien ou au cœur de la frénésie new-yorkaise, à Times Square, chacune des étapes ressemble à un lieu de solitude. Car, au-delà de l'errance, elles racontent un voyage introspectif, « *forcément initiatique* », déclarait alors le reporter. Une manière bien personnelle de parler du monde, extérieur et intérieur à la fois.

1/ Célébrations du 9^e anniversaire de la République populaire, Pékin, 1^{er} octobre 1958. © FONDATION HENRI CARTIER-BRESSON / MAGNUM PHOTOS 2/ Parc national des Badlands, Dakota du Sud, USA, 1999. © RAYMOND DEPARDON / MAGNUM PHOTOS

« HENRI CARTIER-BRESSON : CHINE 1948-49 / 1958 ». À la Fondation Henri Cartier-Bresson, à Paris (11^e), jusqu'au 2 février 2020. Henricartierbresson.org

« ERRANCE, RAYMOND DEPARDON ». Au Parvis 3, avenue Louis-Sallenave, à Pau (64), jusqu'au 15 janvier 2020.

BeauxArts

EN COUVERTURE

Photographie

► PARIS / FONDATION HENRI CARTIER-BRESSON

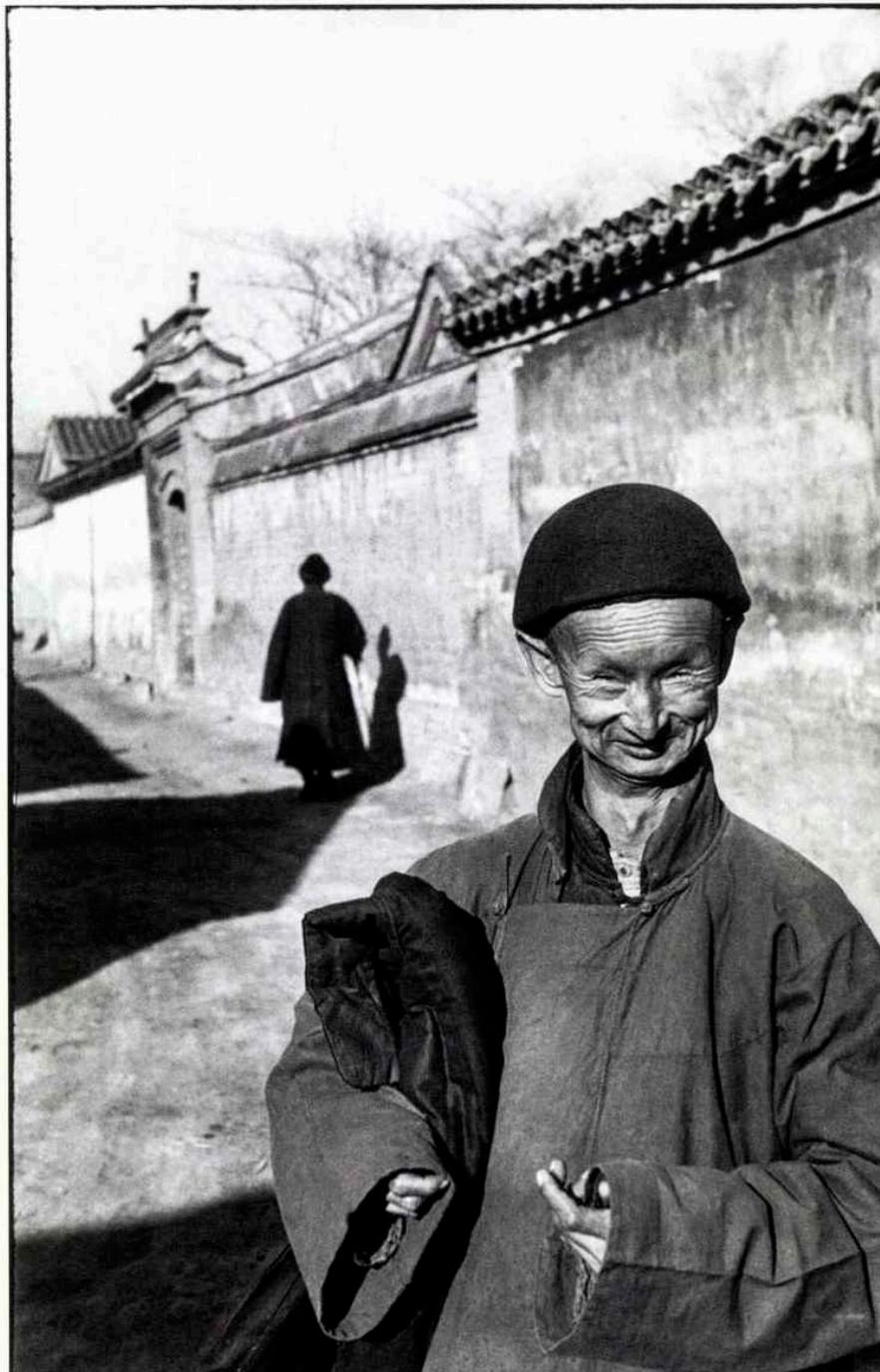
DU 15 OCTOBRE AU 2 FÉVRIER

Cartier-Bresson raconte la Chine

Tout un pays, un continent même, sur le point de vaciller... Alors que les troupes de Mao approchent, Henri Cartier-Bresson est envoyé par le magazine *Life* pour saisir l'atmosphère des «derniers jours de Pékin». Il devait rester deux semaines, il rentrera dix mois après. Fasciné par les ruelles de Shanghai, témoin de la chute de Nankin, il capture le quotidien d'un peuple à l'orée d'une nouvelle ère, au sein des tavernes ou au cœur de la Cité interdite. Plus qu'un simple reportage, c'est un monument de la photo que réalise le tout nouveau cofondateur de l'agence Magnum. Bousculade devant les banques, marché noir de pièces d'argent, célébrations militaires: ses images deviennent très vite des icônes, et font le tour du monde des magazines. Le photographe retourne dix ans après dans une contrée métamorphosée par la dictature. Cette fois, il est complètement «encadré». Incité par le Parti à célébrer le «Grand Bond en avant», il parvient cependant à évoquer dans ses images le revers de la médaille. «L'instinct et la maîtrise des "images isolées" d'Henri Cartier-Bresson résumés dans un déclin l'état d'une société, intuition poétique dans laquelle il a toujours excellé», écrivent les commissaires de l'exposition, Michel Frizot & Ying Lung Su. E. L.

«Henri Cartier-Bresson
Chine 1948-1949 / 1958»
www.henricartierbresson.org

Henri Cartier-Bresson
Près de la Cité interdite, un simple d'esprit dont la fonction est d'accompagner les mariées en palanquin, Pékin, décembre 1948



FOTOFEVER

FOIRE DE PHOTOGRAPHIE CONTEMPORAINE

LE
QUOTIDIEN
DE L'ART

50 %

Les femmes photographes à la 8^e édition de fotofever

Une édition très particulière ! La foire de photographie contemporaine, qui s'est déroulée du 8 au 10 novembre au Carrousel du Louvre, a annoncé la semaine dernière qu'elle avait accueilli 82 femmes sur ses 184 artistes. Un objectif qui avait initialement été fixé pour 2020 par sa directrice, Cécile Schall. Cette dernière n'espérait toutefois pas l'atteindre aussi vite : « Nous avons compté le nombre de femmes présentes à l'édition 2018 : elles représentaient 30 % des artistes. J'ai donc voulu viser 50 % de femmes en 2019 pour commencer », nous confie-t-elle. L'adhésion des galeries à la proposition aurait été décisive : « Nous avons expliqué aux exposants nos intentions et les avons accompagnés dans leurs choix, sans infliger de véritables contraintes : certains galeries n'ont donc pas montré de femmes, tandis que d'autres leur ont consacré tout leur stand », note Schall. C'est le cas de la galerie Olivier Barzot (Paris), qui a misé sur les portraits similaires de Julie Lagler – dont il se réjouissait d'avoir vendu 13 œuvres à la fermeture –, ou la galerie Albane (Nantes), qui a cédé 30 œuvres de Marie Rameau entre 200 et 400 euros. Et l'avenir ? « Nous allons maintenant nous engager – qui ne se mettra pas en place naturellement –, que ce soit en empruntant cette même voie ou de nouvelles. Nous espérons ainsi sensibiliser d'autres organisations ou entreprises à cette problématique », note-t-elle. Née en 2014, la foire reste sur la crête des 13 000 visiteurs depuis l'année dernière – soit 30 % de plus qu'en 2017.

ALBEN MIRA
fotofever.com

AMA
— Art Media Agency —



AMA
— Art Media Agency —

NEWSLETTER

322

6 novembre 2019

PARIS PHOTO
2019



THE
JOURNALS
[

Nomads, A Yin.
Courtesy Y1 Gallery, FotoFever

PREMIERS PAS DANS LE MONDE DE LA COLLECTION

Dans la vie comme dans la collection, les premiers pas ne sont jamais les plus simples. Mieux vaut donc y aller doucement et se fixer des règles sans pour autant refouler l'obsession qui sommeille en vous. Afin de parvenir à cet équilibre, trois spécialistes de la question nous ont livré leurs trucs et astuces.

«C'était il y a onze ans. Je m'en souviens très bien. J'étais profondément touchée par ce que je voyais devant moi. Plus qu'une œuvre, c'était un bassin. Je ne pouvais pas faire autrement. Il fallait que j'achète cette photo de James Spasshart. Encore émue, Cécile Sicaud sait parfaitement que sa vie professionnelle a basculé ce jour-là, dans une salle de l'Iconic Art Fair de Paris dont elle organisait la première édition, à Resquez Champvert.

À l'époque, l'expertise en marketing qu'elle est fait ses débuts dans le milieu de l'art. Ce n'est pas tout à fait un coup de foudre pour une œuvre de cet artiste anglais va venir tout précipiter et lui ouvrir les portes d'une nouvelle dimension : celle de la photographie contemporaine et plus précisément, de la collection. Quelques années ont passé depuis ce premier achat et d'aucuns la considèrent aujourd'hui comme une référence d'un genre qu'elle a contribué à désacraliser grâce à FotoFever, une ligne indépendante et avant-gardiste qu'elle a fondée et qui célèbre sa 4^e édition au Carrousel du Louvre, du 8 au 10 novembre. De ce marché désormais florissant, elle en a appris tous les codes et se révèle précieuse quand il s'agit d'éveiller l'âme de collectionneur qui sommeille en chacun de nous. C'est d'ailleurs l'une des grandes originalités de FotoFever que d'éveiller des vocations pour ce médium considéré comme l'un des plus abordables sur le marché de l'art.

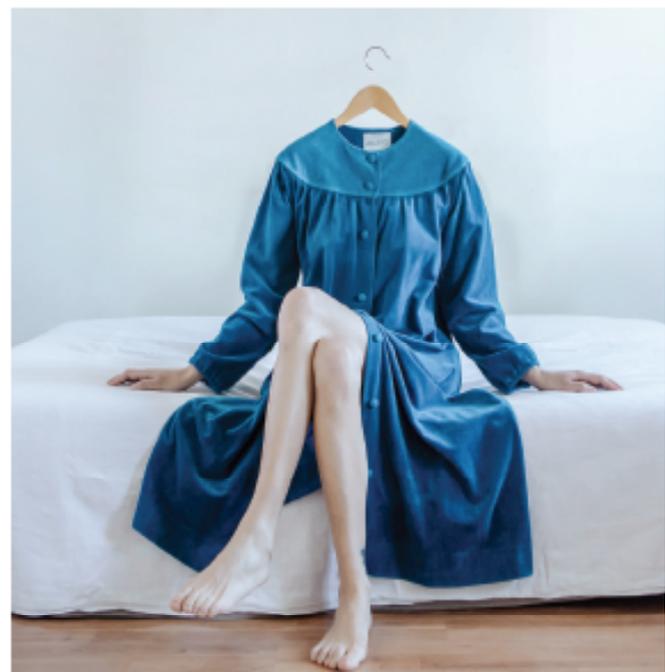
À l'écouter, le premier achat doit d'abord et avant tout être une affaire de cœur à condition qu'elle respecte un budget lié à l'finance. Actuellement, le prix des œuvres photographiques d'artistes émergents démarre aux alentours des 300 euros et peut atteindre 5.000 euros, un seul qu'elle dépassent rarement. Il n'empêche, il s'agit déjà d'une sacrée somme pour la grande majorité des gens. D'où l'importance de ne pas se presser. En revanche, bien préparer ses visites, qu'elles soient en galerie ou dans les grands salons, « est une excellente chose à faire », note la collectionneuse d'art Sylvie Debussus. Par exemple, sur FotoFever, qu'elle arpente tous les ans, pas moins de 250 artistes viennent exposer le fruit de leurs travaux. Une telle variété est forcément jussive, mais l'ampleur de la tâche peut paraître colossale pour un apprenti collectionneur. Il peut donc se révéler judicieux de parcourir ses allées à l'ouverture ou avant que les portes ne se ferment, quand il y a moins de monde. « En règle générale, quand on se lance, il est toujours important de se renseigner avant un événement en allant voir le site internet des artistes ou en regardant la configuration du salon. Il peut également être intéressant de réfléchir et choisir en amont à des thèmes qui vous parlent, ceux que vous aimez, même si j'estime que le choix d'une photo répond souvent à une passion, voire à une obsession inconsciente », argumente Cécile Sicaud. C'est en tout cas ce qu'elle a ressenti face à la photo de James Spasshart, il y a onze ans. «C'était exactement la même émotion que celle que j'ai eue pour la première fois au musée face à des toiles de Dalí ou Nicolas de Staël. À la différence notable, dit-elle, qu'une photographie d'un artiste émergent, on peut se l'offrir. »

L'émotion et la rencontre, avant tout

Grand collectionneur parisien, Pascal Poirier partage cette vision du premier acte d'achat. Il continue d'ailleurs de vivre au quotidien avec les 150 œuvres qu'il a acquises dans sa vie. Des photos de Ram Wood, Martin Parr, mais aussi de Ren Hang, Courtney Roy ou encore Philippe Berlioz, son dernier coup de cœur, qu'il imbrique un peu de partout sur les murs de sa maison, à la manière d'un journal intime. «J'ai toujours fonctionné au feeling, au coup de cœur. Quand j'ai commencé, il y a une quinzaine d'années, c'était surtout le Liverpool des années 70 qui m'intéressait. Si c'est toujours le cas, je ne rends compte qu'avec le temps et l'expérience, quelque chose a changé. Je ne focalise plus mon attention sur des thèmes précis, mais plutôt sur des rencontres. »

Meximiké, Julie Legier.

Co-fondatrice FotoFever France, FotoFever



Démarrer une collection



À la frontière des montagnes, après le désert et la mer, Rose Lecat.
© Rose Lecat. Courtesy: Fotofever

En évoquant le rôle joué par les rencontres, Pascal Poirier pointe ici du doigt l'un des aspects les plus importants à appréhender quand on s'apprête à faire ses premiers pas dans l'univers opaque et sans fin de la collection. Dans l'art comme dans la vie, la rencontre fait souvent la différence. Et peu importe si c'est directement face à une œuvre ou en échangeant quelques mots avec un artiste croisé dans un atelier. Il peut d'ailleurs aussi arriver que le lien se fasse sur la toile ou dans une galerie spécialisée avec laquelle on a réussi à établir une relation de confiance. « Ce qui compte, c'est de vivre cette alchimie, à la fois complexe et personnelle, témoigne Cécile Schall. À Fotofever, on tient justement à créer ce contexte propice à la rencontre, d'être fidèle d'exposer des œuvres dans de vraies pièces. » Pour appuyer son propos, la fondatrice de Fotofever aime prendre l'exemple de Marion, une petite fille de huit ans, qui avait littéralement bûché sur une œuvre lors de l'édition 2015. « C'était devant un tableau de Danièle Orlés. Quand l'artiste a sa son âge, elle est allée lui parler et finalement, elle lui a offert la photo que la jeune fille a installée depuis au-dessus de son lit. Dans ces moments-là, on comprend tout le sens et l'importance de la rencontre. »

Enfermer son œil, s'approprier le jargon

De la même manière qu'il n'y a pas d'âge pour collectionner, aucune méthode parfaite n'existe. Pour autant, il y a des fondamentaux à respecter. Par expérience, Pascal Poirier juge par exemple « utile d'exercer son œil au travail pictural » et à son potentiel narratif. Un conseil qui prend tout son sens à l'heure du virtuel et de la généralisation des images qui circulent sur les smartphones. « C'est simple, quand on débute, il faut multiplier les expositions, se tenir au courant de l'actualité et voir un maximum de photos d'art. Ce n'est que comme ça qu'on se constitue une bonne culture photographique », estime ce passionné qui a longtemps présidé avec son épouse à l'association Visart. Celle-ci lui a notamment permis de rencontrer et soutenir de jeunes artistes au contact desquels sa vision s'est affinée. Ainsi, au fil du temps, il a pu conscience de ses goûts et anticipé ce qui pourrait éventuellement avoir la cote dans les années à venir, même s'il demeure conscient qu'il s'agit là d'une science incertaine. « Il faut avant tout se faire confiance, se faire plaisir et ne surtout pas se poser la question de savoir si ça va rapporter de l'argent. »

Dans la même veine, Cécile Schall insiste sur l'importance d'être au fait des garanties de vente d'une photographie, à commencer par le nombre de tirages, qui doit être « limité à une trentaine ». Au-delà, la loi est claire : la photographie ne peut plus être considérée comme une œuvre d'art, ce qui peut expliquer les variations de prix. Outre la numérotation, la signature est aussi de règle. Et puis, on en parle, mieux vaut commencer à prévoir une bonne assurance pour se protéger des sinistres éventuels, de la casse accidentelle ou du vol. La société Hiscox en a par exemple fait sa spécialité et propose d'accompagner les collectionneurs tout au long de leur vie, y compris les débutants, via ses garanties Fine Art.

Une autre donnée importante avant de se lancer dans un achat est d'être à l'aise avec le vocabulaire photographique. Sur ce point, Fotofever joue parfaitement son rôle d'intermédiaire en fournissant chaque année à ses visiteurs un book gratuit dans lequel se nichent des clés de compréhension sur les codes du marché et les informations répertoriées sur les cartels. « Le jargon technique peut être intimidant lorsqu'on débute. Il est même parfois un frein, ce qui est dommage », regrette Cécile Schall. Il est vrai que la photographie est un médium polymorphe, dans le sens où il permet aux artistes d'exprimer leur créativité de multiples façons. De la prise de vue vintage au tirage argentique, en passant par l'univers du numérique et du photomontage, le lexique peut paraître une montagne difficile à franchir. Et l'on ne parle même pas des formats, ni de tous les supports d'impression (papier, diaporama, pleiglass, etc.). « Cela peut paraître beaucoup au début, mais ce n'est pas aussi compliqué que ça en a l'air. En tout cas, c'est toujours mieux de connaître le vocabulaire », insiste-t-elle. Sylvie Debussas, elle, admet qu'elle n'y connaissait pas grand-chose à la technique quand elle s'est lancée dans la collection de photos d'art. « Mais c'est venu au fur et à mesure. Tout simplement parce que j'aimais ça. »

Écouter les autres, mais trop non plus

Plus important à ses yeux, le fait de tendre l'oreille lui a été d'une grande utilité à ses débuts. Une attitude d'humilité qu'elle conseille généralement à tous celles et ceux qui voudraient en faire autant. « Si l'on se garde d'écouter l'avis de son entourage au moment d'acheter, j'ai toujours consulté les conseils des autres collectionneurs sur tout ce qui a trait au fonctionnement du marché, aux tendances du moment et à la renommée des artistes. Il ne faut pas hésiter à entrer dans des cercles, partir sur des salons à plusieurs, se rapprocher de gens qui vous ressemblent et partager avec eux des adresses professionnelles... Personnellement, nous avons été avec mon époux membres d'un groupe d'achat d'arts pendant quatre années. Ce fut une expérience très enrichissante. » Aujourd'hui, le couple possède une cinquantaine de photographies d'art et continue d'être conquis par ce médium si proche de la vie de tous les jours. Du coup, de la photographie poétique, féminine et colorée, qui fut son premier champ d'investigation aux expérimentations ultraïnes du collectif Transligning et de Joachim Romain, dont elle se débecte ces temps-ci, Sylvie Debussas reconnaît parfois ne plus savoir où donner de la tête. D'où l'importance d'être un minimum raisonnable. « J'aurais aimé avoir essayé plusieurs fois de faire attention, de me prévoir un budget mesuré et ne pas dépasser, mais très franchement, je n'y suis jamais arrivée. »

De là à passer les collectionneurs en helme à s'endetter ? Certainement pas. « Je ne conseillerais jamais à quelqu'un de faire ça. En revanche, il est tout à fait possible de s'entendre avec l'artiste ou le galeriste. » Son ami Pascal Poirier est également de cet avis et assure qu'il ne faut pas hésiter à « marchander ». « C'est une pratique qui existe dans le milieu de l'art et dont il serait dommage de se priver, surtout quand on arrive à la fin de salon ». Une dernière astuce : ne jamais hésiter à payer en plusieurs fois. Tous font fait, y compris Cécile Schall à ses débuts. Vous vous souvenez de son coup de foudre avec la photographie de Matt Sparshott ? Et bien, c'est en réglant en six mensualités qu'elle a pu repartir avec...

Jérémy Escalot



Ceci est un secret, Julia Amarger.
Coutoizic Julia Amarger. Fotofever

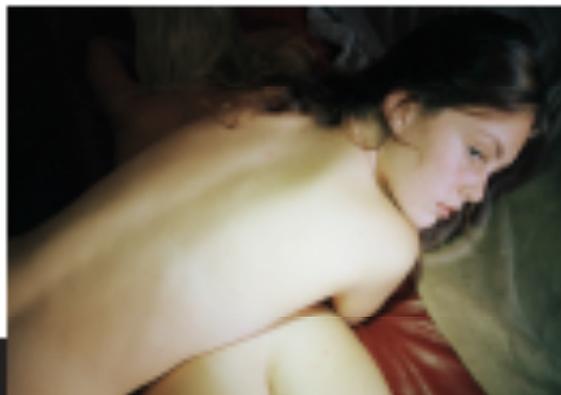
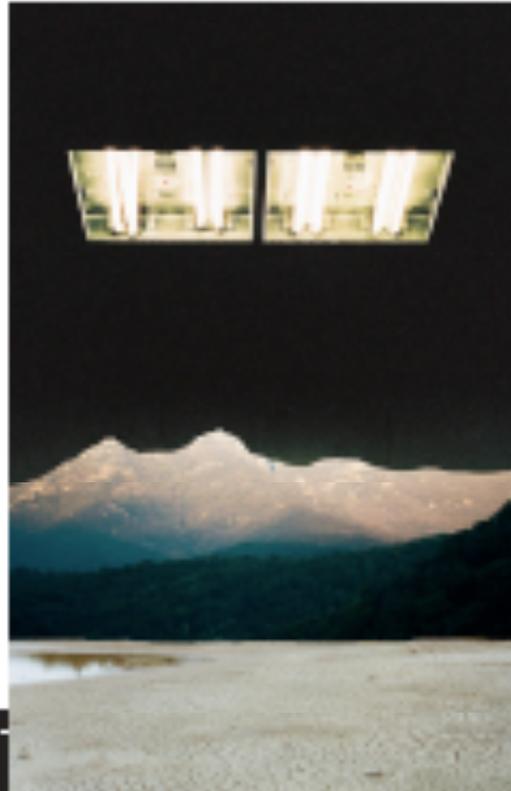
RÉPONSES PHOTO

RÉPONSES FESTIVALS Journal

Collectionnite aiguë

Fotofest Paris/Am. Ximenes-D'Almeida (*) www.fotofest.com

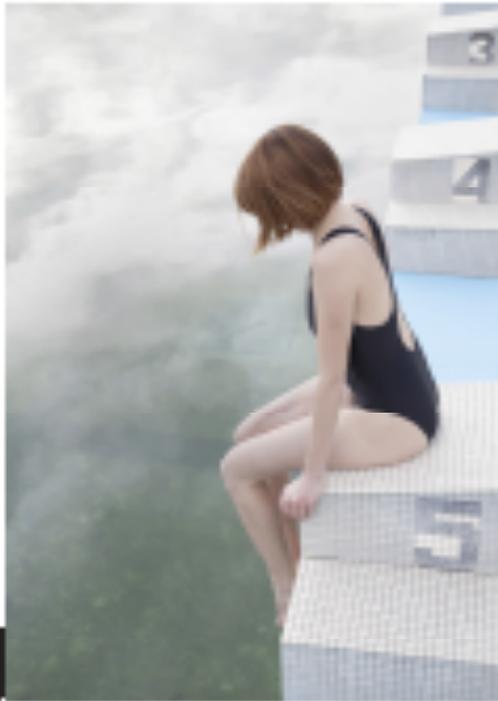
Cela fait déjà 2 ans que la bière préférée des collectionneurs est celle qui est faite de lait avec photographes comme ses ingrédients. En mettant l'accent sur la création éphémère et les faits d'actualité, Fotofest permet à de nouveaux venus, plus qu'à ceux de l'été, d'accéder au monde de l'art. La bière photographique comme de l'été pour de vrai !



Dans la collectionnite des festivals, Fotofest est un des plus grands événements de l'été. C'est une bière photographique qui est la plus appréciée des collectionneurs. Elle est faite de lait avec photographes comme ses ingrédients. En mettant l'accent sur la création éphémère et les faits d'actualité, Fotofest permet à de nouveaux venus, plus qu'à ceux de l'été, d'accéder au monde de l'art. La bière photographique comme de l'été pour de vrai !

«C'est une bière photographique qui est la plus appréciée des collectionneurs. Elle est faite de lait avec photographes comme ses ingrédients. En mettant l'accent sur la création éphémère et les faits d'actualité, Fotofest permet à de nouveaux venus, plus qu'à ceux de l'été, d'accéder au monde de l'art. La bière photographique comme de l'été pour de vrai !»

«C'est une bière photographique qui est la plus appréciée des collectionneurs. Elle est faite de lait avec photographes comme ses ingrédients. En mettant l'accent sur la création éphémère et les faits d'actualité, Fotofest permet à de nouveaux venus, plus qu'à ceux de l'été, d'accéder au monde de l'art. La bière photographique comme de l'été pour de vrai !»



Jeu de piste urbain

"Rencontres Photographiques de l'Île" du 13 octobre au 16 novembre à Paris (13^e), rencontresphoto.paris13.fr

Organisées par l'association Fotart et Mairie du 13^e, cette biennale propose un dense parcours d'expositions dans tout l'arrondissement parisien, avec comme épicerie la suite qui expose les 12 lauréats sélectionnés. Médiathèques, librairies, centres culturels, sont aussi de la partie avec des accrochages variés, mais aussi des ateliers pour tous les âges, des débats, des ateliers guidés, des conférences, des lectures de poésies...

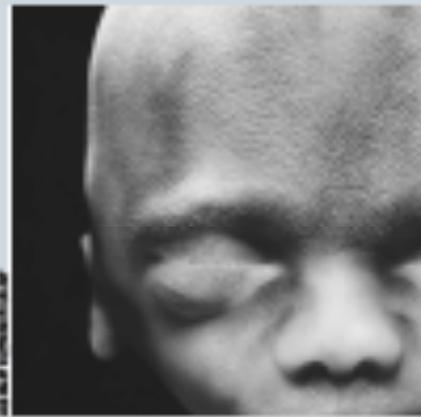


Foto Miro de Siberg La foto del patio de nieve apacible iluminada de día.

Classiques et découvertes

"Paris Photo" du 7 au 10 novembre à Paris (19^e), www.parisphoto.com

Le grand rasoir de la photographie d'art rassemble au Grand Palais 179 galeries et 22 artistes provenant de 30 pays, dont de nombreux nouveaux venus, autour d'une section dédiée au travail émergent, Curosa. Du côté des valeurs sûres, on pourra voir une trentaine de "photo shows" (accrochages dédiés à un seul artiste), avec notamment August Sander, Jim Goldberg, Edward Searcy, Chessa Madon, Juergen Teller ou Steven Arnold.



Loggato
Dina Irjet
de Ginebra
pieds à la
tempête
tempête
re-été-l'été
été-l'été
de la photo
été-l'été.
O-mère, l'été:
été-l'été, etc.

les Inrockuptibles



La photographe Rose Lecat s'est rendue "à la frontière des montagnes", où passent les exilés

ROSE LECAT

Lauréate 2019 du [fotofever prize with Dahinden](#), Rose Lecat expose sa série "À la frontière des montagnes, après le désert et la mer", au Carrousel du Louvre du 8 au 10 novembre. A l'occasion de cette édition 2019 de [fotofever](#), elle nous parle de son travail sensible et engagé.

Photographe indépendante, membre du studio Hans Lucas, Rose Lecat contribue à [la revue photographique *Etats d'urgence*](#), dont le [second numéro](#) sorti en 2018 documentait au plus près la vie des exilés, et de ceux qui leur sont solidaires. Lauréate du [fotofever prize with Dahinden 2019](#), avec Julia Amarger et Alain Polo Nzuzi, elle exposera sa série sur le thème des exilés, "À la frontière des montagnes, après le désert et la mer", du 8 au 10 novembre au Carrousel du Louvre. Alors que le nom du Grand Lauréat sera révélé le 7 novembre, elle nous en dit plus sur son travail.



(Rose Lecat)

Pouvez-vous présenter de manière générale la série "À la frontière des montagnes, après le désert et la mer", qui sera exposée prochainement à Fotofever ? Où et quand l'avez-vous réalisée ?

Rose Lecat - C'est un travail photographique sur le passage de la frontière franco-italienne dans les Alpes, par les exilés. J'ai commencé cette série en avril 2018 et jusqu'en août 2019 j'y suis retournée environ six fois, en différentes saisons pour suivre cette histoire sur la durée, dans les montagnes autour de Montgenèvre et du Col de l'Échelle.

Qu'est-ce qui vous a décidée à travailler plus particulièrement sur ce lieu de passage des exilés ?

J'ai travaillé ces dernières années sur le thème de l'immigration à Paris et dans le nord de la France. Les problématiques liées au territoire ne sont pas tout à fait les mêmes, mais j'avais déjà pu apercevoir l'absurdité et la complexité d'un système qui met tout en œuvre pour que l'accès à l'asile soit un parcours du combattant... Mais la question de la frontière est le summum de l'hypocrisie : pourquoi fermer des frontières si on met dans notre pays un accès à l'asile ?

Les Alpes étaient pour moi un territoire très intrigant car nouveau. Je n'étais presque jamais allée en montagne, encore moins l'été. Je possédais un contact sur place, qui était prêt à m'accueillir. Alors je suis partie.



(Rose Lecat)

Vous avez suivi des maraudes avec des personnes solidaires avec les exilés, le soir, voire la nuit. Ce n'est pas une expérience commune. Que s'est-il passé ? Qu'avez-vous ressenti ?

J'ai suivi une maraude avec ma collègue photographe et amie Valentina Camu. Nous avons accompagné un groupe de maraudeurs, en pleine tempête. C'était une nuit vraiment particulière due aux conditions météorologiques extrêmes, qui m'ont justement permis de prendre des photos, car la neige renvoyait la lumière de la ville. La situation est brusquement passée à l'urgence après un long moment de marche, de silence et de calme. Suivre des maraudes a été vraiment des instants à part dans ce travail.

Pendant cette nuit où une tempête de neige s'est abattue sur les montagnes, nous avons trouvé un groupe de personnes. L'une d'elles était blessée au genou, les autres risquaient des gelures ou l'hypothermie. Nous avons couru pour trouver un refuge ensemble et avons prêté secours. Je pense que pendant une marau

de, on entre dans un état second, on ne peut plus penser à la peur, il faut agir, secourir, c'est la priorité.



Fotofever - La première foire d'art dédiée aux jeunes collectionneurs

154 PARTENAIRES



Au Carrousel du Louvre, la foire Fotofever vous encourage à devenir collectionneur de photos

Vous êtes amateur de photographie mais n'avez jamais vraiment osé vous renseigner sur les prix des œuvres ? Le marché de l'art spéculatif vous impressionne et vous aimeriez être guidé ? Fotofever met tout en œuvre pour vous aider à vous décider et à faire le bon choix. Des œuvres à prix accessible, des tarifs affichés pour éviter le grand moment de gêne d'un hors-budget, un salon de simulation vous permettant de visualiser votre acquisition en situation, tout est prévu pour que vous ne repartiez pas bredouille. Cette année, parmi les 250 artistes venus de 20 pays, ce sont surtout les jeunes prodiges français et les femmes qui seront à l'honneur. Parmi nos coups de cœur, Rose Lecat et son témoignage vibrant sur les conditions de vie des réfugiés, redonnant à la « crise migratoire » un visage humain. Enfin Julia Amarger dont les contes photographiques mettent en image des secrets livrés par des anonymes, comme un brin d'intimité énigmatique. LE reste, c'est à vous de le découvrir.

The contemporary photography fair Fotofever is back for its 8th edition, with a focus on Women and France. You will be able to discover and acquire the works of more than 250 emerging artists, presented by 100 galleries and publishers from 20 countries.

artension

REPÉRAGE

HISTOIRES D'ENVOL

ROSE LECAT

FOTOFEVER

Parmi les lauréats du Fotofever Prize with Daiden, elle expose sa série « À la frontière des montagnes ». Si elle a suivi les migrants qui traversent les Alpes pour en ramener des témoignages bouleversants, son traitement en diptyques de leur périple n'en est pas moins plastique. On oscille entre rêve et danger, odyssée personnelle et anonymat du collectif. Espoir et abattement, splendeur et effroi. Les visages deviennent des nuages de brume. L'engagement de la photographie ne voile jamais la beauté et la justesse de ses clichés pris sur le vif mais subtilement composés. La distinction entre photographie de reportage et photographie d'art est dépassée. Une alerte politique peut être un choc esthétique.

Fotofever est un tremplin. Cécile Schall, la fondatrice, l'a pensé comme le salon audacieux de l'émergence. Depuis 8 ans, il est une alternative aux gros salons photo pour les primo-acheteurs ou les collectionneurs qui n'ont pas peur de suivre leur instinct pour dénicher des pépites. Ici, on trouve des pièces à petit prix (sur le mur des œuvres à moins de 1 000 €). On n'est pas à fabri de tomber sur la star de demain !

Barbara Tissier

À voir :

Du 8 au 10 novembre au Consulat de France à Paris (F)

fotofever.com

Les Frontières d'Abraham (Médail du diptyque)

2018 - E3 - 60 cm







PARIS REMISE À L'ÉPREUVE

Du 8 au 11 novembre, la photographie est reine dans la capitale du pays qui a vu naître le 8^e art au début du XIX^e siècle. À la faveur de la 22^e édition de Paris Photo au Grand Palais et de la 7^e édition de Fotofever au Carrousel du Louvre, public et collectionneurs sont invités à faire le point sur ce médium protéiforme.

Attention, le petit oiseau va sortir! Le dit petit oiseau pourrait être la photographie à l'échelle d'un marché de l'art où, en 2015, elle ne représentait guère plus de 1 % du produit des ventes, c'est-à-dire pas grand-chose comparée à la peinture et à la sculpture. Pour autant, l'indice des prix de la photographie a progressé de près de 50 % depuis le début des années 2000, alors que, dans le même temps, l'ensemble des « beaux-arts » enregistrait une augmentation de l'ordre de 35 %, le développement du marché asiatique compensant peu ou prou la crise de 2008. Si l'on considère que les collectionneurs chinois ne s'intéressent pas encore à la photo d'art – le marché est à 80 % anglo-saxon –, il y a lieu d'être optimiste et de croire en l'avenir de ce médium porteur en lui la promesse d'un nouveau souffle ; non seulement parce qu'il est concerné au premier chef par les évolutions technologiques au service de la création artistique, mais aussi, et surtout, parce qu'il est susceptible de toucher un plus large public et d'offrir à la collection de potentiels amateurs que les prix de la peinture ou de la sculpture contemporaine rebutent, quand ce n'est pas le fond de l'œuvre lui-même... Le prix moyen pour une photographie vendue aux enchères est de 10.000 dollars, contre 60.000 dollars pour une peinture, sachant que, si une poignée d'artistes, essentiellement contemporains, a déjà vendu une photo plus d'un million de dollars, représentant ainsi plus d'un tiers du produit des ventes, et donc du marché, l'immense majorité des photographes affiche des prétentions financières bien plus raisonnables. Plus de la moitié des œuvres passées en salle des ventes sont adjugées pour moins de 1.500 dollars, et 80 % pour moins de 7.000 dollars. On l'aura compris au regard d'une telle amplitude, ce marché prometteur est en mal de repères, et c'est tout l'objet de foires internationales comme Paris Photo et Fotofever, dont les éditions 2018 se déroulent du 8 au 11 novembre, respectivement au Grand Palais et au Carrousel du Louvre, de lui en donner. En même temps que de rendre compte de l'efflorescence artistique que permet ce médium à travers le monde. Ce faisant, elles entendent réaffirmer la place de la France sur le marché général de l'art, où elle a laissé plus que quelques plumes ces dernières années... Et si le petit oiseau permettait au Phénix de renouer de ses cendres ?

64.500 visiteurs

Près de 200 exposants, tous secteurs confondus, participent à cette 22^e édition de Paris Photo, du 8 au 11 novembre, au Grand Palais. Parmi eux, 167 galeries, issues d'une trentaine de pays et de tous les continents, sauf l'Océanie, dont une vingtaine pour laquelle il s'agit d'une première participation. La France, pour près d'un tiers, compte, avec les États-Unis et l'Allemagne, le gros du contingent des galeries, mais l'on recense aussi huit galeries asiatiques, quatre galeries africaines, quatre du Moyen-Orient, ainsi que trois enseignes latino-américaines. Aux galeries s'ajoutent une trentaine d'hôtels de neuf nationalités différentes, dont trois prennent place pour la première fois sous la verrière du Grand Palais dans le cadre de Paris Photo. « Depuis 1997, la foire

FOCUS

Face To Face

Pour son édition 2018, Fotofever étale encore son offre en accueillant en son sein la jeune et prometteuse Photo Independent, directement venue de Los Angeles. Le concept ? Sélectionner des photographes indépendants sans le filtre des galeries, leur offrir une plateforme de qualité, au sein d'un salon malin – Fotofever entre dans sa 7^e année – à l'occasion d'une semaine de la Photo qui réunit à Paris professionnels, collectionneurs et amateurs. « Ce qui différencie Photo Independent d'une foire traditionnelle, c'est que nous présentons et exposons directement les artistes, à l'opposé des galeries de la foire. Mais leur offrons la possibilité de se faire connaître et de se connecter directement à un public passionné de photographies. Ce qui incite les collectionneurs européens à entrer directement en contact avec une sélection d'artistes et à les rencontrer en personne. Les collectionneurs aiment parler aux artistes pour connaître leur point de vue sur le travail », confie Chris Davies, directeur de Photo Independent. Pour cette première collaboration, le public du Carrousel du Louvre pourra découvrir les clichés d'une vingtaine de photographes internationaux, celles du Coréen Jin Hee Bae, de l'Allemande Yui Boyko ou de l'Israélien Sofie Herson Marboe. On s'attardera sur les photographies de Maricaine Maureen Halderman, qui, en s'attachant aux détails, composent des images floues propices à la contemplation, celles plus esbérantes de la Française Lota Mitchell, qui vit et travaille aux États-Unis. Fille d'une danseuse, celle-ci met en scène le corps féminin dans des mises en scène photographiques théâtrales. L'eau, le corps, les drapés composent des ballets évanescents dont certains clichés ne sont pas sans évoquer les grandes compositions de la peinture baroque.

ÉVÉNEMENT

Paris Photo + Fotofever 2018

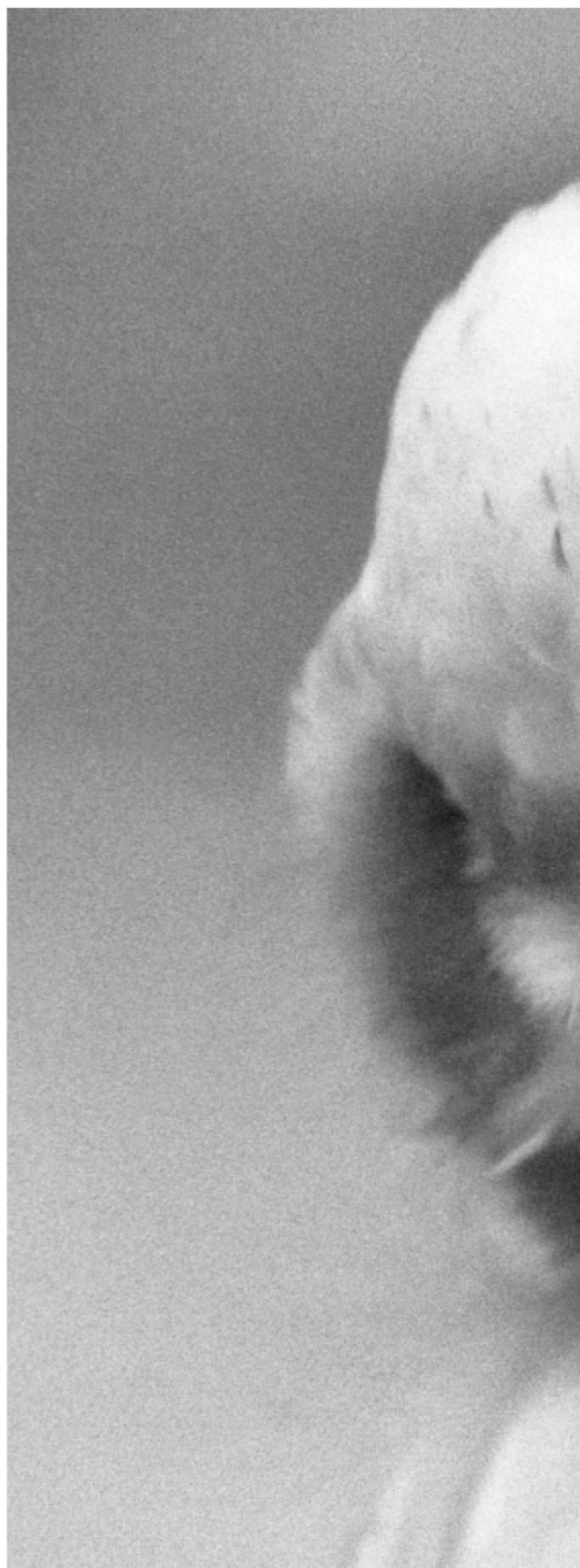
œuvre au développement et au soutien de la création photographique en promouvant le travail de galeries et d'artistes de photos historiques ou contemporaines, et, bien sûr, des artistes, qu'ils soient émergents ou confirmés, rappelle la directrice Florence Bougeois. Paris Photo propose à ses visiteurs un accès au monde de l'art et la possibilité d'approfondir leurs connaissances du médium photographique, à travers des expositions d'initiations publiques et privées, des prix, des séries de discussions animées par les artistes eux-mêmes et les autres acteurs du secteur, ainsi que des événements spéciaux explorant l'histoire de ce médium, les différentes visions et les pratiques émergentes. Plus de 64.500 visiteurs ont été enregistrés lors de l'édition 2017, soit une hausse de plus de 4% par rapport à l'année précédente. Le taux de réinscription atteste également la satisfaction des exposants, dont beaucoup témoignent de ventes importantes. « L'édition 2017 est la meilleure que nous ayons connue », confirme Howard Greenberg, venu de New York et de retour cette année dans le secteur principal. Nous avons réalisé de belles ventes, notamment un ensemble d'œuvres de la collection Fann Security Administration des archives Hank O'Neal pour plus de 200.000 euros ». Galerieiste à Cologne, Thomas Zander indique, pour sa part, s'être séparé d'une œuvre de sa compatriote allemande Cornelia Höfer, datant de 2015, pour 68.000 euros et d'une photographie de l'américain Mitch Epstein pour 29.000 euros. La galerie parisienne Les Filles du Calvaire lui aussi état de sa satisfaction au regard de la fréquentation et des ventes : deux œuvres de sa protégée littoise Laura Heino, issues de la série *Corvones*, ont rejoint la collection d'entreprise de la banque Medisize pour 4.500 euros chacune à la faveur de la foire. « Désormais, beaucoup de galeries contemporaines généralistes présentent des photos, indiquait alors Christoph Wiesner, directeur artistique de Paris Expo, évoquant une fourchette de prix sur la foire comprise entre 500 et 2,8 millions d'euros. Sur le second marché, les très grands noms peuvent atteindre des sommes considérables, mais, dans l'ensemble, les tarifs restent particulièrement raisonnables. »

Une offre éclectique

Cette année encore, l'offre photographique de la foire est riche en diversité. Le secteur principal propose une trentaine de solo shows : de la photographe hongroise Katalin Nádor, dont les plumes, superpositions, juxtapositions et jeux d'éclairage réalisés durant les années 1970, dans l'œuvre de *Métier de Pèss*, restent encore trop méconnus pour la galerie ABC, à l'Américaine Lynn Davis (née en 1944), détenue par la galerie parisienne Karsten Grevé et dont les photos de voyage confinent à un pèlerinage spirituel, en passant par l'acrobate italien Ugo Mulas (1928-1973), influencé par le Pop Art et le dadaïsme, le photographe de mode Guy Bourdin (1928-1991), dont la galerie sainte Louise Alexander donne à voir au Grand Palais le travail en noir et blanc des années 1940 et 1950, l'urbaniste argentine Silvana Reggioro (née en 1967), promise par la galerie nantaise Mélanie Rie, ou encore le paysagiste contemporain japonais Yojiro Inasaka (1980), sous l'enseigne de la galerie new-yorkaise Miyako Yoshizawa... Une dizaine de duo shows sont également au programme de la section principale, avec, entre autres, l'appariement germano-belge Felix Dobbert et Marie-Jo Laitinen proposé par la galerie Caroline Smulders, le duo franco-africain formé par François-Xavier Glaré et Yo-Yo Gauthier sous la bannière de la galerie d'Abidjan Cécile Falhouay, le dialogue américain-allemand entre Jan Groover (1943-2012) et Victoria Birschtel (1972), promu par l'enseigne berlinoise Klemm's ou encore la correspondance par cartes postales et paysages étranges entre les photographes japonais Aya Jun Abe et Asaka Marukoshi, mise en scène par la Third Gallery d'Osaka...

Grands formats et images mobiles

Le secteur Primes, dédié aux projets exceptionnels (grands formats, séries, installations d'envergure...) explorant les usages du médium photographique dans ses pratiques les plus diverses, accueille cette année une quinzaine de propositions d'artistes dans le salon d'honneur du premier étage. Le réalisateur roumain Călin Puiu, le « panoramiste »





Brasília, ministère des relations extérieures (2005), Caio Reisewitz.
© Caio Reisewitz. Courtoisie Galerie Bendana | Pinel, Paris Photo

israélien Iti Aoufay, le photographe de nus japonais Daidō Moriyama, le chercheur canadien Philip Pascoe ou encore la photographe conceptuelle brésilienne Ana Vitória Mussi y donnent à voir leur vision du monde et de leur art. Et à y réfléchir...

Lancée dans le cadre de la 21^e édition de Paris Photo, la section films accueille cet automne une dizaine de galeries et une sélection d'une quinzaine de courts et moyens métrages à laquelle ont présidé Pascale Casagrande, responsable de la collection audiovisuelle, vidéo et nouveau médias au Centre national des arts plastiques (Cnap), et Mathieu Orsini, collaborateur artistique à la Cinéma-thèque française. Deux films de la vidéaste et performeuse allemande Ulrike Rosenbach, proposés par la galerie de Cologne Priska Pasler, deux courts de la plasticienne américaine Candice Schneiderman, dont le travail sur le corps et la sexualité est débattu par la galerie parisienne Leborg, le dernier documentaire de David Zimler sur son compatriote sud-africain et célèbre photographe David Goldblatt ou encore le film de Gérard Randoau (1968-2016) sur la guerre à Sarajevo, *Itut a waržawo* (2014), seront notamment projetés.

Nouvelle section et itinéraire...

Paris Photo inaugure cette année un nouveau secteur, baptisé Curiosa, auquel est dédié un espace d'exposition de plus de 200 m² sous l'escalier du salon d'honneur. Cette section mettra désormais en lumière une thématique photographique particulière et, pour cette première, placée sous le commissariat de Martha Kirschenbaum, c'est la question du rapport au corps et de féminisme qui est abordée, à travers photos d'archives et vernaculaires, photomontages, mises en scène, autoportraits et autres procédés utilisés par les photographes au fil des générations. « Les travaux emblématiques de Daidō Moriyama, Nobuyoshi Araki ou Robert Mapplethorpe ancrent les projets dans une perspective historique de la représentation de féminisme au travers du féminisme et de la domination

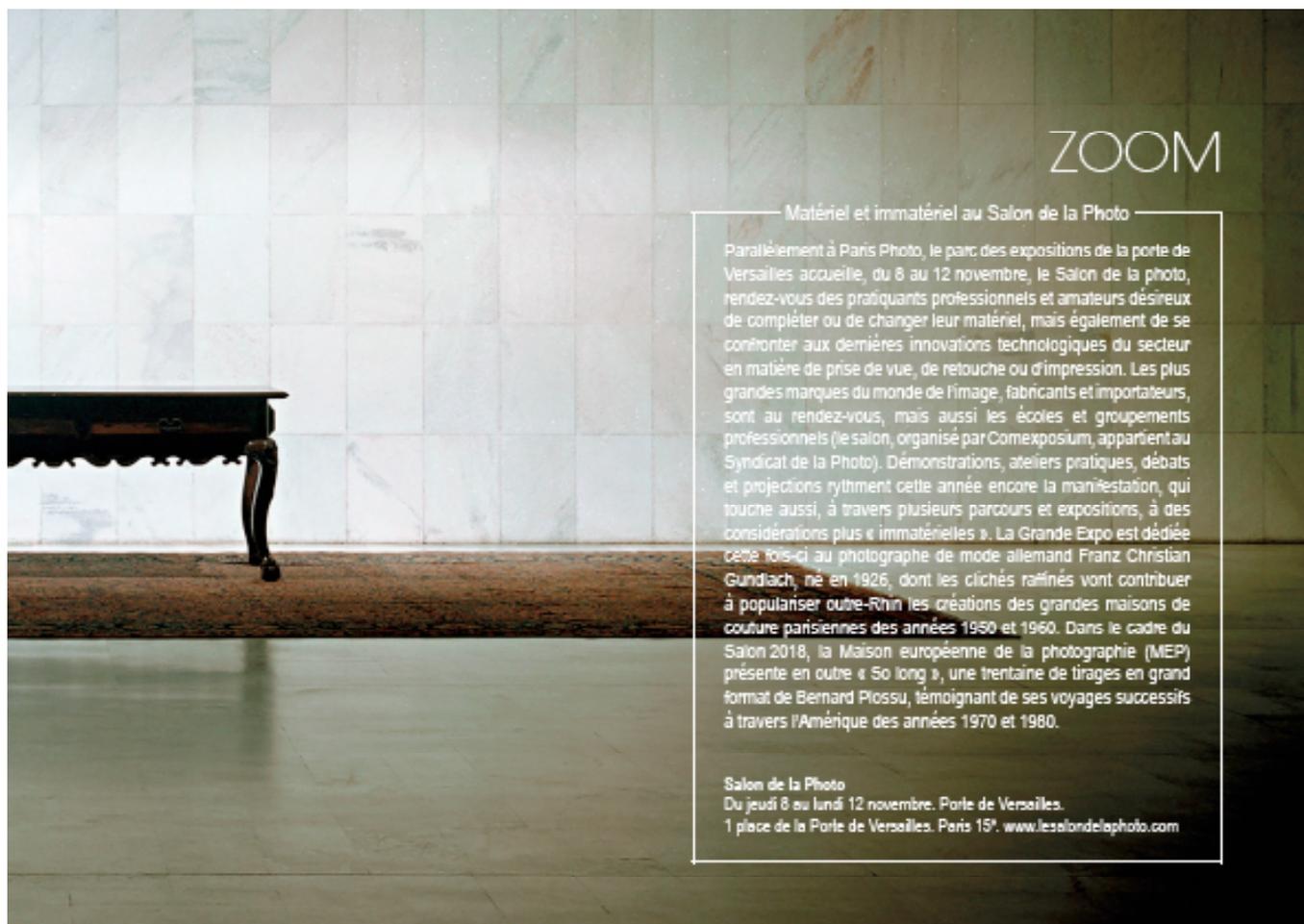
sexuelle, tout comme les planches contacts d'archives du photographe américain Charles Howard qui, pendant plus de vingt ans, a photographié les habitantes de l'estime du Village Voice », précise la critique d'art, choisie – par ailleurs – comme commissaire du Pavillon français de la Biennale de Venise en 2019. Une quinzaine de galeries participent à cette première aventure de Curiosa, où sont également présentés les travaux d'artistes féministes d'avant-garde des années 1970, comme la Polonaise Natalia LL et l'Autrichienne Renate Brachmann.

Femmes et programmes

De féminisme et de féminité, il en est également question dans le parcours Elles X Paris Photo, projet spécial élaboré par Fannie Escaut, commissaire d'exposition indépendante, et soutenu par le ministère de la Culture, qui rassemble une sélection d'œuvres sur la toile et dans les installations parisiennes (lire encadré). En plus des œuvres proposées par les galeries et les éditeurs au gré des différentes sections, le public est invité à découvrir la collection privée, poétique et espérée, de l'Américain Nick McEvoy, celle de la fondation d'entreprise J.Philippe Chaze, rassemblant 150 ans d'histoire de la photographie à travers une grande diversité de styles et de techniques, l'exposition de Baptiste Rabichon, lauréat de la résidence d'artistes de BMW, ainsi que les travaux des quatre lauréats de la désormais traditionnelle Carte Blanche étudiants... Sans oublier un large programme de conversations réunissant artistes et spécialistes du marché de l'art (lire encadré), le prix de livre photographique 2018 et les expositions hors les murs...

Initiation à la collection

Favoriser la rencontre entre des artistes contemporains et des collectionneurs confirmés ou qui s'engagent peut-être encore est le leitmotiv de Fotofever, dont la 7^e édition se déroule du 8 au 11 novembre au Carrousel du Louvre, parallèlement à Paris Photo. À travers plusieurs



Matériel et immatériel au Salon de la Photo

Parallèlement à Paris Photo, le parc des expositions de la porte de Versailles accueille, du 6 au 12 novembre, le Salon de la photo, rendez-vous des pratiquants professionnels et amateurs désireux de compléter ou de changer leur matériel, mais également de se confronter aux dernières innovations technologiques du secteur en matière de prise de vue, de retouche ou d'impression. Les plus grandes marques du monde de l'image, fabricants et importateurs, sont au rendez-vous, mais aussi les écoles et groupements professionnels (le salon, organisé par Comexposium, appartient au Syndicat de la Photo). Démonstrations, ateliers pratiques, débats et projections rythment cette année encore la manifestation, qui touche aussi, à travers plusieurs parcours et expositions, à des considérations plus « immatérielles ». La Grande Expo est dédiée cette fois-ci au photographe de mode allemand Franz Christian Gundlach, né en 1926, dont les clichés raffinés vont contribuer à populariser outre-Rhin les créations des grandes maisons de couture parisiennes des années 1950 et 1960. Dans le cadre du Salon 2018, la Maison européenne de la photographie (MEP) présente en outre « So long », une trentaine de tirages en grand format de Bernard Plossu, témoignant de ses voyages successifs à travers l'Amérique des années 1970 et 1980.

Salon de la Photo
Du jeudi 8 au lundi 12 novembre. Porte de Versailles.
1 place de la Porte de Versailles. Paris 15^e. www.leszondelaphoto.com

initiales originales, comme « l'appartenance du collectionneur » qui met en scène une cinquantaine d'œuvres – de moins de 5.000 euros – sélectionnées parmi l'ensemble des exposants, mais également des visites guidées assurées depuis maintenant deux ans par la « descendante d'art contemporain » Ariëls Montevoschi, son programme « Start to collect » facilite la découverte de nouveaux talents, l'initiation et l'accès au marché, qui peut parfois se révéler intimidant pour les néophytes. « Ici, on fait tout pour que les visiteurs puissent se sentir à l'aise, créer une ambiance cool, un climat bienveillant, aime à dire Cécile Schall, directrice et fondatrice de Fotofever. Dans la presse, dans les salons et les foires, on entend parler de prix exorbitants, on voit des œuvres de tailles monumentales, que l'on peut difficilement imaginer chez soi. Nous, nous voulons que les visiteurs puissent se plonger dans un univers qui est véritablement le reflet de ce qu'est la photographie contemporaine ». Et ça marche ! Sur les 18.000 visiteurs accueillis en 2017 au Carrousel du Louvre, dont 2.000 VIP, 60 % ont acheté ou envisagent d'acheter au moins une œuvre présentée à la foire, et 95 % ont manifesté leur intention de participer à une prochaine édition... Au-delà des équipes de satisfaction, ce concept d'accompagnement développé par Cécile Schall (qui affiche une quinzaine d'années d'expérience dans le marketing et la communication) et son équipe a, en l'espace de six ans, fait de Fotofever une référence parmi les foires internationales dédiées à la photographie contemporaine.

La Japon à l'honneur

Une centaine de galeries et d'éditeurs (dont le Photobook Social Club, un collectif de six-sept sociétés réunies pour défendre l'édition photographique indépendante), à majorité étrangères, participent à cette 7^e édition. Sur une surface d'exposition de 2.500 m², une vingtaine de pays sont représentés, dont l'Espagne, l'Italie, le Canada, le Brésil ou encore la Corée du Sud... La scène photographique japonaise est tout particulièrement à l'honneur cette année au Carrousel du Louvre,

alors que l'on célèbre le 160^e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et le Japon sous la bannière « Japonaises ». Pas moins de dix galeries nippones y présentent leurs protégés jusqu'au 11 novembre, comme Einstein Studio, Gino Gallery (GG), Michijō Gallery, Suda ou encore TezukaYama. Et quand elles ne viennent pas directement du pays du Soleil levant, les œuvres exposées dans le cadre du programme Japonographie s'en inspirent fortement, comme la série de « portraits » baptisée Ashikoto (terme polysémique qui signifie notamment « autour des pieds » en japonais) du photographe espagnol César Ordóñez, représenté ici par la galerie barcelonaise Fifty Dots Gallery, dont l'un des clichés illustre d'ailleurs l'affiche de cette édition 2018. La nomination l'an dernier de la Franco-Japonaise Yuki Baumgarten à la direction artistique de Fotofever, qu'elle a rejoint dès 2015 lors d'une expérience de sept ans chez Christie's, puis au sein d'une galerie d'art contemporain focalisée sur le marché secondaire, ne pouvait mieux tomber dans la perspective de cette célébration. Un fait sur le marché et la collection de photographie au Japon est en outre au programme du cycle de conversations.

Réintroduction contemporaine

Japonais compris, ce sont près de 250 artistes photographes dont le travail (2.000 œuvres) est mis en lumière, essentiellement à la fin de soir et au soir steros, durant ces quatre jours, à l'initiative des quelque 12.000 visiteurs attendus rue de Rivoli. Parmi les galeries fidèles de la foire parisienne, on peut notamment citer Chris Baizos Fine Art, basé à Paris et en Grèce, qui expose cette année la série Les Petites Danseuses de Tina Missonias, dans l'esprit de laquelle la place du corps est prépondérante ; la galerie parisienne HEGGA, qui débute depuis 2009 des artistes vivants, reconnus ou prometteurs, propose, entre autres, un solo show de Pascal Goet dont les macrophotographies d'insectes se transforment en masques et totems ; la jeune galerie espagnole Projecleria, spécialisée dans la photographie contemporaine, est également de retour



Tiane Hair (2016), Renée Jacobs.
© Renée Jacobs. Courtesy Photo Independent. Fotofever

ÉVÈNEMENT
Paris Photo + Fotofever 2018

FOCUS

Une histoire de femmes

Élaboré par Fannie Escottes, commissaire d'exposition indépendante, le parcours Elles X Paris Photo propose aux visiteurs une déambulation dans les allées de la foire et dans le cours de l'histoire de la photographie à laquelle ont pu participer et contribuer – plus ostensiblement – de la faire de nombreuses artistes féminines. Une centaine d'images, sélectionnées chez les éditeurs et dans les galeries qui exposent au Grand Palais jalonnent ce parcours : des pionnières Julia Margaret Cameron, Margaret Watkins ou Lucia Moholy, aux incontournables féministes des années 1970, telles Anne Galliard, Rosale Bertmann ou Jean Lyons, sans oublier les prometteuses photographes contemporaines que sont Lisa Sartorio, Hilla Murli, Wiame Haddad ou Léa Bilewiczowitch... Le parcours se prolonge dans d'autres lieux de la capitale (Petit Palais, Jeu de Paume, Fondation Cartier, Maison natale des artistes, Institut culturel du Mexique...) jusqu'en février. Cette sélection doit donner lieu à un « beau livre », disponible à Paris Photo.

à Fotofever, avec, cette année Ana Hell, qui n'a pas son pareil pour lier les situations absurdes et sarabandes du quotidien, et Jordi Casas, aux paysages rimbés de poésie et de mélancolie... Parmi les nouveaux entrants, la galerie Goutal, d'Aix-en-Provence, donne à voir le travail du duo américain Formateo-Formateo, connu pour ses photographies de femmes romantiques et sensuelles, les compositions du Suisse Pierre Vogel et leurs variations néoclassiques ou encore la série *Ay Bionda* du cinéaste norvégien Ole Moina Jørgensen, remettant en scène les héroïnes hitchockiennes. Fondée à Milan en 1988, la Galleria UNArte œuvre pour sa part à la promotion d'auteurs émergents et, pour sa première participation à la foire parisienne, installe un *solo show* d'Attilio Diago Riera, revisitant à sa façon les photos vintage par des aplats de couleur et le recours à la 3D...

Petits prix et émergences

Cette 7^e édition est riche en nouveautés, avec la création d'une nouvelle section, baptisée La Roche (The Hive), à savoir la mise à disposition d'une quarantaine de stands nauts : des nauts à petit prix qui doivent permettre à de jeunes galeries d'accéder à leur première foire et aux mieux établies de présenter leurs plus jeunes talents. Pour la directrice Céline Scholtz, qui a coutume de dire « qu'il ne faut pas négliger le prix de l'œuvre, dont la valeur est définie par l'artiste et son galerie en fonction de plusieurs éléments et facteurs précis », cette nouvelle section s'inscrit dans le cadre de la mission de découverte et d'accompagnement des acteurs émergents de la photographie que s'est faite son organisation. Le même objectif a présidé à la création cette année du Young Talents Fotofever Prize, en partenariat avec le laboratoire Dahinden. Trois jeunes talents ont été sélectionnés par un jury d'experts, au sein duquel on retrouve Yuli Baumgarten, mais aussi Guy Boyer, directeur de la rédaction de *Connaissance des Arts*, Dimitri Bost, directrice de la photographie du magazine *Polka* ou encore Sébastien Meysson, directeur de *Museum TV*. Ces lauréats bénéficient, en plus d'un soutien technique à moyen terme, de la grande visibilité d'exposition que constitue la foire avec ses 12.000 visiteurs et ses nombreux professionnels. La série *Parisian Balloons* de Line Bernathoud, celle de Maria Bertram, baptisée *Cosmic Redneck*, et *Jealousy of Matter* de Clothilde Matta intègrent ainsi la programmation de Fotofever aux côtés de Carrousel du Louvre.

Grands maîtres et vintage

Si les artistes émergents sont chez eux à la foire, les grands noms de la photographie du siècle dernier ne sont pas en reste, via notamment la section « Masters of photography ». En collaboration avec la galerie Argentic, inaugurée en 2015 dans le quartier Moutonrad et spécialisée dans la photographie humaniste des pionniers que sont Willy Ronis, Robert Doisneau ou Édouard Boubat, Fotofever permet de découvrir ou de redécouvrir le travail de Roger Schall. Photographe montain dans les années 1930, celui-ci a réalisé de nombreux portraits pour Vogue et photographié Coco Chanel, Hélène Rochas ou Martène Dietrich dans leur intimité ou en extérieur dans un souci de spontanéité. « La force des images de Roger Schall vient de l'alliance entre le dynamisme des cadrages, la grande qualité technique de ses clichés et la nostalgie romantique d'un monde qui va disparaître », explique-t-on chez Argentic, qui, pour l'exposition « Femmes de Schall », présente des images contemporaines réalisées à partir des négatifs originaux, numérotés et validés par Jean-Frédéric Schall, fils de l'artiste.

Dans la section Vintage, Viviane Escottes présente en avant-première à Fotofever des tirages qui seront mis en vente à Drouot le 23 novembre sur le thème des femmes photographes du 19^e siècle, parmi lesquelles Mona Kuhn, Ruth Bernhard, Rogi André (en particulier, un portrait de Dona Maar de 1941) ou Laure Albin Guibal. « Un vintage est, au sens strict du terme, un tirage réalisé à partir d'un négatif original, fait par l'artiste lui-même ou son atelier, qui est contemporain de la prise de vue, rappelle celle espérée en photographie et organisatrice de ventes aux enchères, auteur du livre *La photo de président*, paru en 2002. Dans les faits, on admet comme vintage un tirage fait jusqu'à 10 ans après la prise de vue, par l'artiste ou un représentant officiel, car les techniques de production et le contexte socio-culturel restent les mêmes. Bien évidemment, plus la date du tirage est proche de l'année de la prise de vue, plus le vintage a de la valeur ». Les estimations des photos qui passeront en salle des ventes à la fin du mois valent en moyenne de 1.500 à 8.000 euros.

L'avenir...

Comme Paris Photo avec son parcours Elles X Paris, les organisateurs de Fotofever ont souhaité faire la part belle aux femmes photographes, dans le contexte de leur sous-représentation dans les programmes des musées, festivals, foires et sur le marché de l'art en général. Réalisée en partenariat avec Récurance Photo, une société fondée par Fabienne Penut qui propose un service clé-en-main de location d'expositions de photos d'art en entreprise, *Moment of Photography* met en lumière le travail de cinq artistes de talent : Adeline Bonnard, Stéphanie Focote, Laetitia Lesalle (la lauréate 2018 du prix Objectif FEMMES, créé par Marine Paoli), Hélène Maroz et Louise Mariz. Un espace dédié au sein de l'Appartement du collectionneur valorise jusqu'au 11 novembre l'approche singulière du *IP art* de ces photographes contemporaines. Une façon de dire que la femme est l'avenir de la photographie. Et qu'en ce début du mois de novembre, grâce à de telles manifestations parallèles et complémentaires, il s'écrit dès à présent à Paris.

Hugues Cayrolle

Paris Photo
Du jeudi 8 au dimanche 11 novembre. Montparnasse le samedi 7 novembre.
Grand Palais, Avenue Winston Churchill, Paris 16^e. www.parisphoto.com

Fotofever
Du jeudi 8 au dimanche 11 novembre. Montparnasse le jeudi 8 novembre à 15h.
Carrousel du Louvre, 98 rue de Rivoli, Paris 1^{er}. www.fotofever.com

ÉVÈNEMENT
Paris Photo + Fotofever 2018

FOCUS

Une histoire de femmes

Élaboré par Fannie Escotier, commissaire d'exposition indépendante, le parcours Elles X Paris Photo propose aux visiteurs une déambulation dans les allées de la foire et dans le cours de l'histoire de la photographie à laquelle ont pu participer et contribuer – plus ostensiblement – de la faire de nombreuses artistes féminines. Une centaine d'images, sélectionnées chez les éditeurs et dans les galeries qui exposent au Grand Palais jalonnent ce parcours : des pionnières Julia Margaret Cameron, Margaret Watkins ou Lucia Moholy, aux incontournables féministes des années 1970, telles Anne Galliard, Rosale Bertmann ou Jean Lyons, sans oublier les prometteuses photographes contemporaines que sont Lisa Sartorio, Hilla Murli, Wiame Haddad ou Léa Bilewssowitch... Le parcours se prolonge dans d'autres lieux de la capitale (Petit Palais, Jeu de Paume, Fondation Cartier, Maison natale des artistes, Institut culturel du Mexique...) jusqu'en février. Cette sélection doit donner lieu à un « beau livre », disponible à Paris Photo.

à Fotofever, avec, cette année Ana Hell, qui n'a pas son pareil pour lier les situations absurdes et sarabandes du quotidien, et Jordi Casas, aux paysages rimbés de poésie et de mystère... Parmi les nouveaux entrants, la galerie Goutal, d'Aix-en-Provence, donne à voir le travail du duo américain Fomonte-Fomonte, connu pour ses photographies de femmes romantiques et sensuelles, les compositions du Suisse Pierre Vogel et leurs variations néoclassiques ou encore la série *Ay Bionda* du cinéaste norvégien Ole Moina Jørgensen, remettant en scène les héroïnes hitchockiennes. Fondée à Milan en 1988, la Galleria UNiliche œuvre pour sa part à la promotion d'auteurs émergents et, pour sa première participation à la foire parisienne, installe un *solo show* d'Alfred Diego Riera, revisitant à sa façon les photos vintage par des aplats de couleur et le recours à la 3D...

Petits prix et émergences

Cette 7^e édition est riche en nouveautés, avec la création d'une nouvelle section, baptisée La Roche (The Hive), à savoir la mise à disposition d'une quarantaine de *starter walls* : des murs à petit prix qui doivent permettre à de jeunes galeries d'accéder à leur première foire et aux mieux établies de présenter leurs plus jeunes talents. Pour la directrice Céline Scholtz, qui a coutume de dire « qu'il ne faut pas négliger le prix de l'œuvre, dont la valeur est définie par l'artiste et son galerie en fonction de plusieurs éléments et facteurs précis », cette nouvelle section s'inscrit dans le cadre de la mission de découverte et d'accompagnement des acteurs émergents de la photographie que s'est faite son organisation. Le même objectif a présidé à la création cette année du Young Talents Fotofever Prize, en partenariat avec le laboratoire Dahinden. Trois jeunes talents ont été sélectionnés par un jury d'experts, au sein duquel on retrouve Yuli Baumgarten, mais aussi Guy Boyer, directeur de la rédaction de *Connaissance des Arts*, Dimitri Bost, directrice de la photographie du magazine *Polka* ou encore Sébastien Meysson, directeur de *Museum TV*. Ces lauréats bénéficient, en plus d'un soutien technique à moyen terme, de la grande visibilité d'exposition que constitue la foire avec ses 12.000 visiteurs et ses nombreux professionnels. La série *Parisian Balloons* de Line Bernathoud, celle de Maria Bertram, baptisée *Cosmic Redneck*, et *Jealousy of Matter* de Clothilde Matta intègrent ainsi la programmation de Fotofever aux côtés de Carrousel du Louvre.

Grands maîtres et vintage

Si les artistes émergents sont chez eux à la foire, les grands noms de la photographie du siècle dernier ne sont pas en reste, via notamment la section « Masters of photography ». En collaboration avec la galerie Argentié, inaugurée en 2015 dans le quartier Moutonard et spécialisée dans la photographie humaniste des pionniers que sont Willy Ronis, Robert Doisneau ou Édouard Boubat, Fotofever permet de découvrir ou de redécouvrir le travail de Roger Schall. Photographe montain dans les années 1930, celui-ci a réalisé de nombreux portraits pour Vogue et photographié Coco Chanel, Hélène Rochas ou Martine Dietrich dans leur intimité ou en extérieur dans un souci de spontanéité. « La force des images de Roger Schall vient de l'alliance entre le dynamisme des cadrages, la grande qualité technique de ses clichés et la nostalgie romantique d'un monde qui va disparaître », explique-t-on chez Argentié, qui, pour l'exposition « Femmes de Schall », présente des images contemporaines réalisées à partir des négatifs originaux, numérotés et validés par Jean-Frédéric Schall, fils de l'artiste.

Dans la section Vintage, Viviane Escotier présente en avant-première à Fotofever des tirages qui seront mis en vente à Douai le 23 novembre sur le thème des femmes photographes du 19^e siècle, parmi lesquelles Mona Kuhn, Ruth Bernhard, Rogi André (en particulier, un portrait de Dona Maar de 1941) ou Laure Albin Guibot. « Un vintage est, au sens strict du terme, un tirage réalisé à partir d'un négatif original, fait par l'artiste lui-même ou son atelier, qui est contemporain de la prise de vue, rappelle celle espérée en photographie et organise de ventes aux enchères, autour du livre *La photo de préséant*, paru en 2002. Dans les faits, on admet comme vintage un tirage fait jusqu'à 10 ans après la prise de vue, par l'artiste ou un représentant officiel, car les techniques de production et le contexte socio-culturel restent les mêmes. Bien évidemment, plus la date du tirage est proche de l'année de la prise de vue, plus le vintage a de la valeur ». Les estimations des photos qui passeront en salle des ventes à la fin du mois valent en moyenne de 1.500 à 8.000 euros.

L'avenir...

Comme Paris Photo avec son parcours Elles X Paris, les organisateurs de Fotofever ont souhaité faire la part belle aux femmes photographes, dans le contexte de leur sous-représentation dans les programmations des musées, festivals, foires et sur le marché de l'art en général. Réalisée en partenariat avec Récurance Photo, une société fondée par Fabienne Penut qui propose un service clé-en-main de location d'expositions de photos d'art en entreprise, *Moment of Photography* met en lumière le travail de cinq artistes de talent : Adeline Bonnard, Stéphanie Focote, Laetitia Lesalle (la lauréate 2018 du prix Objectif FEMMES, créé par Marine Paoli), Hélène Maroz et Louise Mariz. Un espace dédié au sein de l'Appartement du collectionneur valorise jusqu'au 11 novembre l'approche singulière du *IP art* de ces photographes contemporaines. Une façon de dire que la femme est l'avenir de la photographie. Et qu'en ce début du mois de novembre, grâce à de telles manifestations parallèles et complémentaires, il s'écrit dès à présent à Paris.

Hugues Cayrolle

Paris Photo
Du jeudi 8 au dimanche 11 novembre. Montparnasse le samedi 7 novembre.
Grand Palais, Avenue Winston Churchill, Paris 16^e. www.parisphoto.com

Fotofever
Du jeudi 8 au dimanche 11 novembre. Montparnasse le jeudi 8 novembre à 15h.
Carrousel du Louvre, 98 rue de Rivoli, Paris 1^{er}. www.fotofever.com

[RENCONTRÉ]



*Petites danseuses n°2 (2017), Tina Merendon.
© Tina Merendon, Courtoisie Chris Boïcos Fine Art, Fotofever*

YUKI BAUMGARTEN, LE DEUXIÈME ŒIL DE FOTOFEVER

Lancé en 2011 par la très photogénique Cécile Schall, grande patronne de Fotofever, l'événement est aujourd'hui reconnu comme l'une des foires les plus prospectives du moment. Éclairage en compagnie de Yuki Baumgarten, directrice artistique.

12.000 visiteurs attendus, 250 artistes, 2.000 œuvres et une centaine d'exposants... Pour sa septième édition parisienne, fotofever salue le Japon et réaffirme son engagement en faveur de la jeune création photographique. La foire renforce également son programme «start to collect», un positionnement stratégique orienté «jeunes collectionneurs». La direction artistique de cet opus 2018 a une fois encore été confiée à Yuki Baumgarten, formée à Londres au Sotheby's Institute of Art. Rappelons qu'après six années passées au sein du département Contemporain de la maison de ventes Christie's et de la galerie londonienne Waterhouse & Dadd, Yuki Baumgarten a rejoint Paris et l'équipe de Fotofever en 2015. Depuis, cette élégante Franco-japonaise proude à la sélection des artistes en collaboration avec les galeries, elle accompagne les plans d'accrochage, choisit les œuvres au sein de l'appartement du Collectionneur... Spécialiste de la scène asiatique, elle revient en force cette année avec un programme artistique espéré envers les acteurs émergents de la photographie japonaise. Mise au point.

Yuki Baumgarten, DR

La photographie est un médium aujourd'hui très représenté au sein des foires et autres biennales. Quels est l'intérêt de Fotofever dans ce paysage culturel et marchand assez chargé ?

Avec cette septième édition, l'identité particulière de Fotofever se renforce. Notre foire mise sur la photographie dans ce qu'elle a de plus contemporain. Vous ne trouverez pas ici de vintage, à l'exception celle année d'un stand accueillant des œuvres présentées par le cabinet d'expertise Viviane Esters, avec des tirages de Nan Goldin ou de Sabine Miesco, par exemple. Mais la singularité de Fotofever, c'est la création émergente, la photographie en train de se faire. Je dirais que notre particularité est assez généraliste, puisqu'elle offre tout le panel de la production contemporaine, des tirages intimes jusqu'au travail documentaire, en passant par le portrait et le paysage. L'identité de Fotofever réside aussi, de manière très marquée, dans sa vocation pédagogique. L'idée est que nos visiteurs comprennent peut-être mieux ce qu'est ce médium. Qu'est-ce qu'un tirage, à combien s'évalue le nombre d'une édition limitée ? Quelle est la nature d'un projet photographique ?

Sept ans après son lancement, que nous est Fotofever sur l'échelle de la jeune création photographique ?

L'évolution se dessine, je pense, assez fortement dans le champ de l'expérimentation du médium. C'est la voie empruntée depuis déjà un certain nombre d'années par la photographie plasticienne, qui intègre des techniques propres à l'art contemporain, avec des interventions formelles réalisées à l'aide, un travail sur le collage... Et puis, à côté de cette recherche sur la matière, j'observe aussi la montée de la photographie documentaire, très beaucoup plus engagée sur le versant politique et social. Mais toute l'histoire de l'art est illustrée par ces deux grandes tendances.



RENCONTRE

Yuki Baumgarten

La foire semble assez équilibrée, jouant à la fois sur le réseau et sur la culture...

C'est très important, au vue notamment du nombre d'événements proposés dans le monde sur ce segment, d'Attes à Lianzhou. Vous le savez, il faut aujourd'hui se démarquer et l'offre culturelle permet de faire la différence, à une époque où le public est très demandeur de nouveaux contenus. Les conférences, les ateliers talks, permettent ça. Voilà aussi l'identité de Fotofever : une foire où les visiteurs se sentent à l'aise, au sein d'un lounge, avec des rencontres plutôt informelles, approachable, offrant des sujets et des intervenants accessibles. Nous proposons cette année trois talks, l'un consacré à la photographie japonaise, les deux autres orientés sur le marché.

Le taux de renouvellement des galeries est bien élevé cette année...

Le taux, en effet, est de 50 % cette année, lié à la surface d'exposition qui gagne sur cette édition 900 m², ajoutés aux 2.500 m² de la foire précédente, permettant ainsi d'accueillir une trentaine de galeries supplémentaires. Globalement, les stands généralistes comptent pour 60 % du nombre total des enseignes, contre 40 % de marchands plus spécialisés, la stratégie des galeries étant encore de présenter une offre assez complète. Et puis, sur l'implantation géographique, là aussi le panorama est vaste, avec 60 % des exposants venant de l'étranger, soit 20 pays représentés.

Parlez-vous de cette initiative « Ruche »...

Jeunes artistes veut dire aussi, souvent, jeunes galeries. Du coup, fidèle à sa vocation de découverte des acteurs émergents de la photographie, fotofever a lancé La Ruche, qui est une nouvelle section de la foire, composée de 48 « starter walls », qui sont en fait des murs à petit prix exposant. Voilà qui permet à de jeunes galeries d'accéder à leur toute première foire et aux marchands peut-être plus établis de présenter leurs très jeunes talents. Pratiquement, cela donne une « ruche » d'images organisée en solo ou en duo stands, sur quatre mètres linéaires alloués à chaque galerie. Je précise que l'accrochage est mené de manière collaborative, concertée, avec l'ensemble des galeries, ce qui évite notamment d'avoir des doublons d'artistes sur la totalité de la foire.

Quel partenariat stratégique avez-vous choisi, sur cette édition, pour vous démarquer ?

Mais avons souhaité mettre l'accent sur le Japon, à l'occasion du 160^e anniversaire des relations diplomatiques franco-japonaises. « Japonographie » fait ainsi partie du programme associé de « Japoniques 2018 », un événement porté par les gouvernements français et japonais, en forme de saison culturelle nipponne. Inauguré en juillet dernier, il propose dans toute la France, jusqu'en mars 2019, des expositions, des concerts, des films, des spectacles vivants, soit plus de 50 événements montés au cœur des plus grandes institutions culturelles, du Centre Pompidou à la Grande Halle de la Villette ou la Maison de la Culture du Japon à Paris. Il y a aujourd'hui, je crois, une véritable fascination pour le Japon. L'affiche de la foire cette année reprend par exemple une œuvre de l'artiste espagnol Cesar Orión, très marquée par les quartiers fashion de Shibuya et de Shinjuku, à Tokyo, où l'on croise toutes ces jeunes filles habillées en néon. Je pourrais également citer le photographe canadien Robert Bealin, pour sa série sur les femmes en kimono réalisées à Kyoto...

C'est une figure imposée... Chaque foire a aujourd'hui son Prix !

Où, bien sûr. C'est pourquoi fotofever a lancé la première édition du Young Talents Fotofever Prize, qui est un tremplin pour trois jeunes talents de la photographie, que nous avons sélectionné en juillet dernier à partir de plus de 150 candidatures d'artistes de moins de 30 ans, résidant en France. Les lauréats, Lina Benoitoud avec sa série Parisian Buildings, Martin Bertrand avec Crisis Kestonic et Chloé de Matta pour Journey of Matter, se voient ainsi offrir leur première exposition dans une foire internationale.



VERBATIM

« Les enchères mirobolantes prononcées sur des images signées des ténors de la photo plasticienne font souvent oublier que 80 % du marché est constitué de pièces négociées en dessous de 5.000 €. Fotofever est donc ancrée dans ce marché qu'Arterice qualifie d'accessible, un marché caractérisé par le volume plus que la valeur. Sur Fotofever, les prix oscillent entre 400 et 40.000 €, le prix moyen des œuvres vendues sur la foire s'établit à 3.500 €. Je pense qu'explorer ce marché en commençant « petit », dans cette gamme, est une excellente façon d'intervenir, de découvrir, avec l'idée d'influer l'œil pour plus tard se diriger vers des signatures peut-être plus connues.

Cécile Schall, Fondatrice et directrice de Fotofever

ZOOM

Jerry Webber, un autre regard

Une vue de plage, des bikers, des enfants dans la rue, un visage de vieillard... Quels liens ont toutes ces images sans artifices prises par le photographe Jerry Webber ? Le pouvoir de surprendre... L'artiste américain basé à Los Angeles fait sienne la devise de Jim Richardson de National Geographic « Si vous voulez être le meilleur photographe, restez debout devant les choses les plus intéressantes ». « Et c'est exactement ce que j'essaie de faire », confie le photojournaliste. Je m'efforce de prendre des clichés nouveaux, pertinents. C'est mon objectif. Si ma photo peut amener quelqu'un à s'arrêter et à regarder, alors elle est un succès ». Le mois dernier à Los Angeles, il exposait ses drag queens dans le cadre de Fabrik EXPO ART FAIR et de Photo Independant. Ce sont elles que le photographe a choisi de faire découvrir au public parisien. « J'ai grandi au siècle dernier quand un homme portant une robe faisait grincer des dents. Aujourd'hui, ce sont eux les "influenceurs", analyse Jerry Weber. Avec cette série, je célèbre la créativité de ces artistes. Je les célèbre aussi en tant que personnes, des êtres sensibles, qui essayent de vivre une vie authentique. Ils sont étroitement liés au tissu de notre société et de notre conscience, mais leur art occupe maintenant une place centrale. » Les images sont belles, esthétiques diront certains, et pour le moins surprenantes.

RENCONTRE
Yuki Baumgarten



COLLECT

ARTS ANTIQUES AUCTIONS

Paris Photo & Fotofever

Duo classique pour ceux qui aiment la photo

Quatre jours durant, en ce début novembre, Paris est une nouvelle fois le lieu de rendez-vous des collectionneurs européens de photographie, qui peuvent se rendre au prestigieux Grand Palais pour la plus grande foire de photographie, Paris Photo et, au Carrousel du Louvre, au salon Fotofever, un peu plus moderne mais prospectif.

TEXTES: OMBERT STROEDEL



en cette le salon par excellence au bras armé de gâchettes autres d'un peu partout dans le monde viennent signer leur nouvel opus. Nouveauté : le secteur Dufrene, où les photographes sont choqués en fonction d'un thème – cette année, il s'agit de corps et de structures.

Le Carrousel du Louvre était le dernier site prestigieux de Paris Photo, avant sa prise de conscience, il y a quelques années. Aujourd'hui, la librettiste Fotofever, sa "petite sœur" pleine de gâchettes picturales, est une plus moderne et plus alternative que sa grande sœur, on peut tout de même y passer le grand de 70 galeries pour découvrir le travail de 200 photographes. Cette année, l'attention se porte sur tout ce que la jeune photographie japonaise, tandis qu'on découvre plus d'expositions individuelles.



Grand Palais (Paris Photo) par Thomas Dufrene

Le Centre Pompidou (Paris Photo) par Thomas Dufrene

Le Centre Pompidou (Paris Photo) par Thomas Dufrene

Paris Photo, la plus grande foire internationale de photographie, réunit cette fois 157 galeries issues de 30 pays, un tiers d'entre elles venant de Paris ou d'ailleurs en France, tandis que 20 % viennent des États-Unis. Il s'agit, en grande partie, d'habituels, mais 30 galeries participent à Paris Photo pour la première fois cette année. Quelques galeries optent pour une exposition solo et présentent elles-mêmes des photographies d'un seul de leurs artistes. On découvre ainsi de petites expositions de James Mackenzie, notamment, Lyne Davis, David Goldblatt, Ralph Gibson, Guy Bourdin, Barbara Probst et enfin Océane. Foire très fréquentée, soudeuse, Paris Photo propose également

un passionnant programme connexe mais consacré aussi une mine d'or pour les amateurs d'albums photographiques. C'est



Paris Photo

Grand Palais
Paris
www.parisphoto.com
du 05 au 11-11

Fotofever

Carrousel du Louvre
Paris
www.fotofever.com
du 05 au 11-11

IDEAT

Le Japon sous le prisme de Fotofever

Par Béatrice Andrieux



Pour sa 7^e édition, la foire parisienne met à l'honneur la photographie nipponne. Quatre jours pour découvrir la centaine de galeries du secteur général et dix galeries japonaises où prime l'éclectisme.

Depuis 2011, Fotofever propose un programme toujours plus étoffé. Cette année, les collectionneurs et amateurs de photographie contemporaine le trouveront aussi densifié que varié. Si la ligne éditoriale de la foire, fixée par sa fondatrice, Cécile Schall, reste identique depuis les débuts – rendre cette diversité accessible –, elle évolue dans ses axes. Parallèlement à « Start to Collect », le programme d'initiation à la découverte et à la collection photographique, Fotofever a développé depuis l'an passé « l'Appartement du collectionneur », qui permet à de jeunes passionnés de se projeter dans des univers domestiques où la photo et le design sont mis en valeur. Pour une petite partie du public, collectionner est déjà une habitude, pour les autres, le prix reste un obstacle. Avec des œuvres à moins de 5 000 €, beaucoup d'acheteurs ont pu dans ce contexte acquérir leurs premiers tirages. L'appartement fait donc son retour cette année, aménagé par Roche Bobois et scénographié par Yuki Baumgarten, la directrice artistique de la foire, qui a organisé six univers différents sur 300 m². Après la visite des stands des galeries internationales et françaises, on s'attardera sur les galeries japonaises, peu connues du grand public. À la Ginza Gallery G2, les paysages nocturnes de Shuji Kawano invitent à la contemplation quand les intenses clichés noir et blanc de Tatsunori Ehira, exposés à la Kichijoji Gallery, incarnent une vision plus classique du paysage et du portrait. L'univers évanescents de Kohei Koyama, à la Gallery Suchi, ou les écolières japonaises démultipliées de Daisuke Takakura, visibles à la Tezukayama Gallery, illustrent avec pertinence l'éclectisme de leurs auteurs. Couleurs éclatantes ou variations de noir et blanc, la photographie japonaise contemporaine continue d'exprimer sa diversité et sa créativité. Enfin, Young Talents Fotofever Prize, une nouvelle récompense, offre à trois jeunes talents la production de leurs tirages et la participation à une première exposition. Les travaux des lauréats, Martin Bertrand, Lina Benouhoud et Clothilde Matta, sont à découvrir pendant les quatre jours de la foire. ©

Le 50^e anniversaire de l'établissement des relations diplomatiques France-Japon est l'occasion d'un nouveau coup d'oeil sur la photographie nipponne par Fotofever. 1/ Dans « l'Appartement du collectionneur », des œuvres d'Angelo Gnocchi (Lost and Found Studio), César Ordóñez (Fifty Dots Gallery) et Tatsuo Suzuki (Meeting Art Point) se frottent au mobilier Roche Bobois de la collection « The Globe Trotter », de Marcel Wanders: bibliothèque Dojo, tapis Parquet et luminaires Up. 2/ SM@Tokyo, 2016, une photo de la série « Loose Polyhedron » de Daisuke Takakura. © DAIKIN TAKAKURA

FOTOFEVER.
Au Carrousel du Louvre,
99, rue de Rivoli,
75001 Paris,
du 8 au 11 novembre.
Fotofever.com

Profession **PHOTOGRAPHE**

Le magazine qui informe et défend les photographes professionnels!



© Denis Felix

FOTOFEVER

Fotofever Paris, la première foire internationale dédiée à la collection de photographie contemporaine, revient au Carrousel du Louvre du 8 au 11 novembre prochain.

Pour sa

7^e édition à Paris, Fotofever propose une expérience élargie aux 12 000 visiteurs attendus en accueillant un plus grand nombre de galeries exposantes – 100 galeries dont 2/3 de solo et duo shows – et d'artistes de tous horizons – 20 pays représentés – avec toujours la même ambition : faire découvrir la diversité de la photographie artistique et encourager la collection.

Dans le Grand Hall, Fotofever renouvelle sa scénographie innovante et fluide qui fait désormais sa spécificité, avec des stands très ouverts qui facilitent les découvertes et les rencontres. Véritable succès de l'édition 2017, l'appartement du collectionneur s'agrandit

cette année sur 400 m² et présente une sélection de photographies à moins de 5 000 € dans un intérieur scénographié. Fotofever collabore à nouveau avec la célèbre enseigne de design Roche Bobois pour aménager le lieu, qui incarne la mission de la foire.

Du nouveau cette année avec la Ruche, une section inédite de la foire composée de 40 « starter walls » : des murs à petit prix, permettant à de jeunes galeries d'accéder à leur première foire et aux plus établies de présenter leurs très jeunes talents. Autre nouveauté, le lancement de la première édition du « Young Talents Fotofever with Dahinden », un tremplin offrant à trois jeunes talents



© Lixel Sánchez Gutiérrez

de la photographie leur première exposition dans une foire internationale, produite par le laboratoire Dahinden.

En écho au programme culturel prévu dans les institutions parisiennes pour célébrer le 160^e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et le Japon, Fotofever met à l'honneur la fascinante scène photographique japonaise avec son programme Japonographie et accueille dix galeries basées au Japon.

Enfin, avec le programme « Start to collect » – la référence de l'initiation à la collection de photographie – Fotofever multiplie les initiatives pour les collectionneurs en herbe, comme pour les passionnés : les TaTAs permettront chaque jour aux visiteurs de participer à des discussions entre passionnés et experts sur des sujets liés à la collection de photographie ; le parcours initiatique avec une « art advisor » indépendante qui partagera ses coups de cœur pour qui désire commencer à acheter de la photographie de collection ; le guide distribué à tous les visiteurs fournira les indispensables pour qui veut découvrir la photographie et la collection ; l'appartement du collectionneur et comme toujours, tous les prix seront affichés à côté des œuvres. ♦ E.Q.

Infos pratiques

Foire du 8 au 11 novembre 2018
Carrousel du Louvre
99 rue de Rivoli – 75001 Paris
De 11h à 20h / 18h le dimanche.
Plein tarif : 20 € / Tarif réduit : 12 €
www.fotofever.com

Fotofever fait partie du programme « À Paris pendant Paris Photo » et des navettes gratuites seront mises en place entre le Grand Palais et le Carrousel du Louvre.

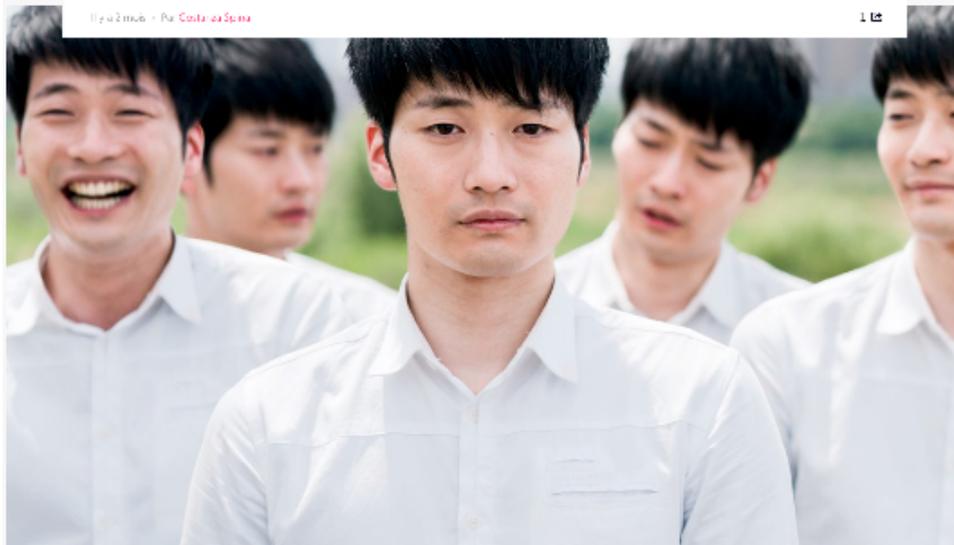
Lense.

ACTUS

Fotofever : la foire qui initie à la photographie

Il y a 2 mois - Par [Cécile de Spina](#)

1/2



Du 8 au 11 novembre au Carrousel du Louvre aura lieu la 7^e édition de **Fotofever**, foire de photographie contemporaine. (Photo d'ouverture : © Daisuke Takakura)

Fotofever paris, la première foire internationale dédiée à la collection de photographie contemporaine, se déroule au Carrousel du Louvre du 8 au 11 novembre 2018. Pour sa 7^{ème} édition parisienne, fotofever offre une expérience élargie aux 12 000 visiteurs attendus en accueillant 100 galeries exposantes dont 2/3 de solo et duo shows et 250 artistes internationaux, avec toujours la même ambition : faire découvrir la diversité de la photographie contemporaine et encourager la collection ! 60% des exposants sont des galeries étrangères avec 20 pays représentés, notamment l'Italie avec Passeggi Arte Contemporanea et Galleria L'Affiche, le Corée du Sud avec AK INC, l'Espagne avec Fifty Dots Gallery, la France avec Galerie Goula et Recherche Privaty, mais aussi le Canada et le Brésil.



© Recherche Privaty

Pour célébrer les 160 ans de relations diplomatiques entre France et Japon, le festival met la fascinante scène photographique japonaise à l'honneur. Le programme Japonographie mettra en avant 10 galeries nippones phares dans leur domaine dont Hirstein Studio, la GINZA Gallery GZ, la Kichijoji Gallery, la Gallery Suchi et la Tezu-ayama gallery. Le Japon est aussi présenté comme source d'inspiration pour les artistes occidentaux, comme César Cordóñez et sa série de portraits intitulée Ashimoro (« les pleurs » en japonais), qui fait l'affiche de l'édition 2018.

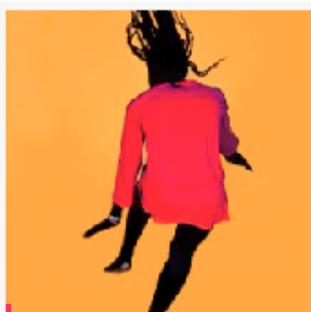
Cette année, la foire offrira aussi un prix pour la jeune création, le YOUNG TALENTS FOTOFEVER with Labinden. Le Laboratoire Labinden permettra ainsi à trois jeunes d'être exposés pour la première fois dans une foire internationale.



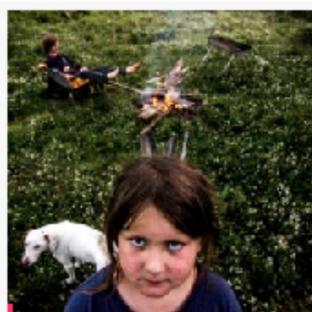
© Akashi Baku

Sans oublier un point crucial de l'événement : un encouragement à l'activité de collectionneur promu par le dispositif START TO COLLECT. Référence dans l'initiation à la collection de photographie, ce programme facilite l'accès au marché et à ses dynamiques.

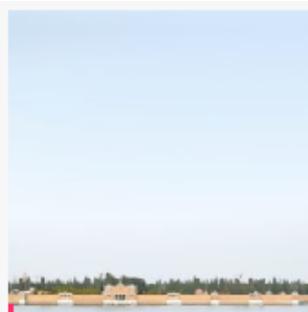
Un festival aussi riche qu'exigeant, montrant diverses façons de vivre la photographie et le collectionneur photographique en général. A découvrir du 8 au 11 novembre au Carrousel du Louvre.



© Tina Merandor

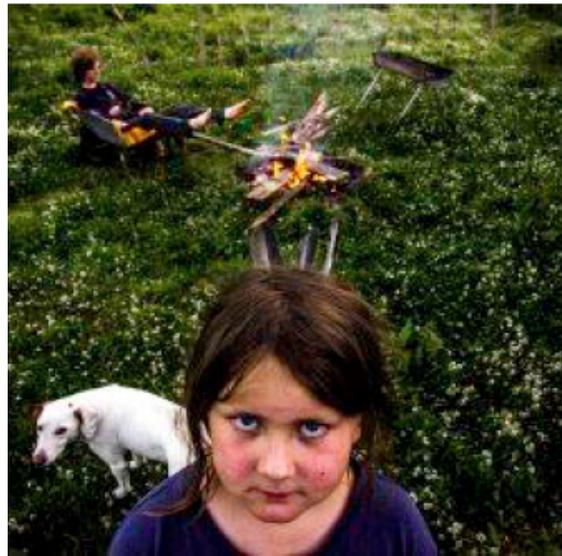


© Martin Bertrana



© Luca Lupi





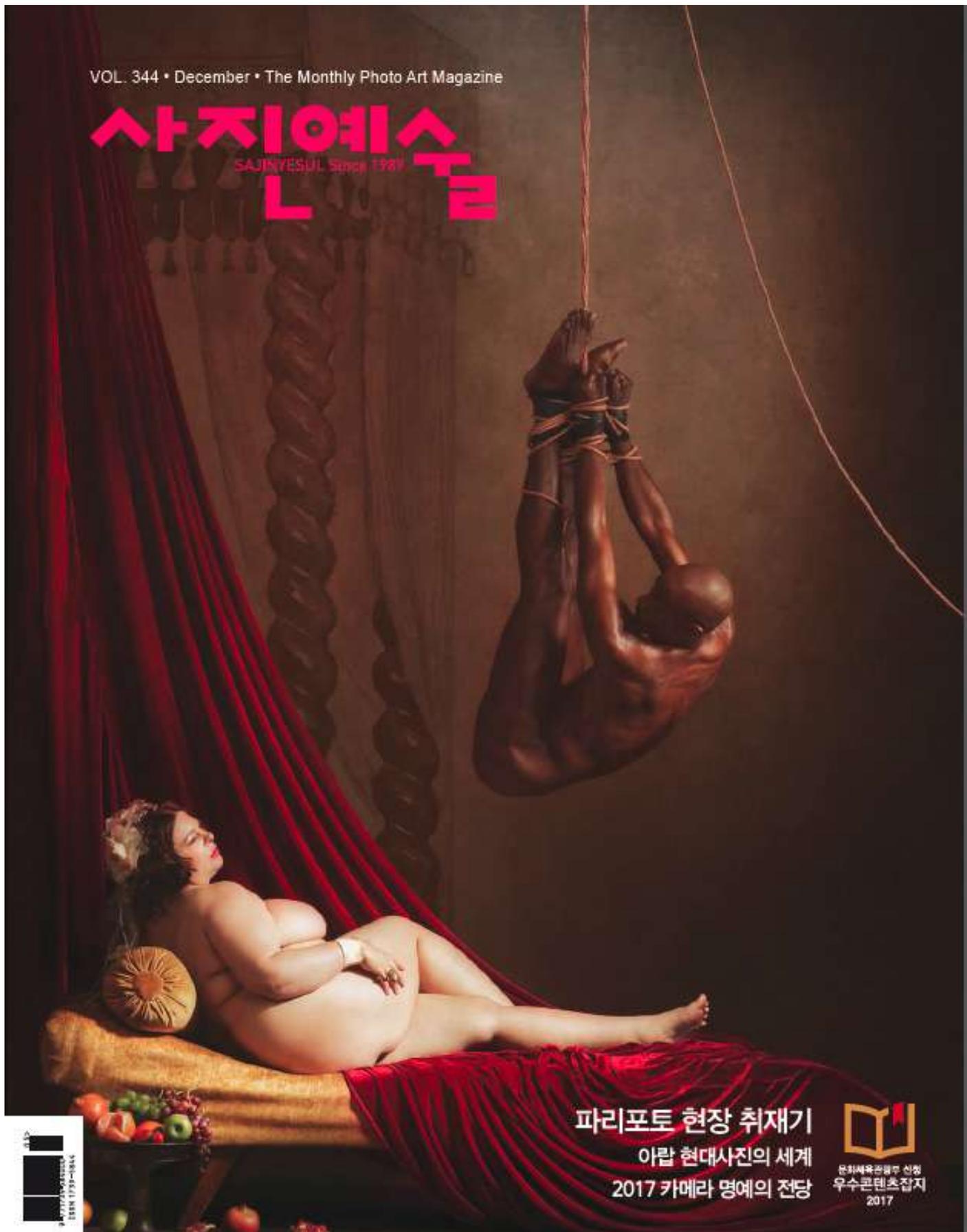
© Israel Ariño



© Daisuke Takakura

VOL. 344 • December • The Monthly Photo Art Magazine

사지예술 SAJINYESUL Since 1987 L T



파리포토 현장 취재기
아랍 현대사진의 세계
2017 카메라 명예의 전당


문화체육관광부 선정
우수콘텐츠잡지
2017

ISSN 1793-8846



©ABonmart

젊은 사진의 가능성

fotofever paris 2017

아트바젤 같이 큰 아트페어가 열리는 도시에서는 같은 시기에 이곳을 찾는 컬렉터와 관계자들의 발길을 잡기 위한 위성행사가 함께 열리게 마련이다. 가령 올해 3월 열린 홍콩 아트바젤 기간에는 아트바젤 전시장과 걸어서 10분거리 떨어진 곳에서 홍콩 아트센트럴이 열리는 식이다. 보통 이런 행사들은 본 아트페어보다는 규모가 작지만, 진입장벽이 좁은 본행사보다 젊은 신진작가들과 신생 갤러리에 문을 열어두기에 새로운 작가들을 발견하는 기회가 되기도 한다.

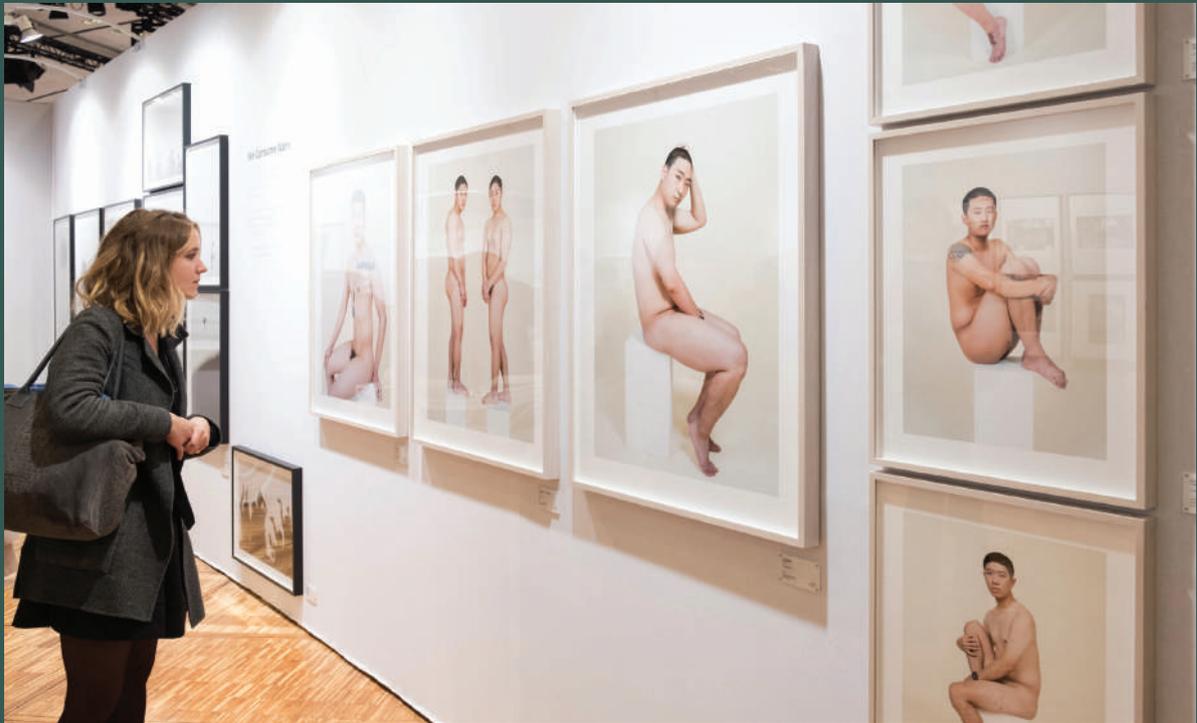
fotofever paris 2017(이하 포토피버)는 파리포토가 열리는 주간에 함께 열리는 일종의 위성 페어이다. 장소 역시 그랑팔레에서 얼마 떨어지지 않은 Carrousel du Louvre에서 열린다. Carrousel du Louvre는 루브르 박물관과 그 앞의 퐁리리 공원, 지하철 역으로 이어지는 연결통로의 거대한 쇼핑복합지구로이다. 루브르 박물관의 하루 방문객수는 평균 1만 5천명으로 집계되고, 그 중 70%가 외국인임을 감안할 때, Carrousel du Louvre가 위치한 곳의 유동인구는 헤아릴 수가 없다.

이런 지리적 이점을 적합하게 살린 포토피버는, 파리포토보다는 좀더 합리적인 가격에, 좀더 젊은 신진작가와 중소 갤러리에 초점을 맞춘다. 또한 사진작품을 처음으로 소장하는 초보 컬렉터

들이 이 포토피버의 타겟층이다.

2011년 처음 시작해, 올해로 6번째를 맞는 포토피버는 지난 4월과 7월, 파리과 아를에서 한 번씩 페어를 개최했고, 파리포토가 열리는 11월 10일부터 12일 사이에 파리에서 다시 한 번 개최됐다. 주최측은 포토피버가 “컨템포러리 사진을 처음 소장하는데 적합한 가격을 제시하는 아트페어”라고 소개한다. 올해는 80개 갤러리에서 150명의 작가들이 참여했다. 이 중 40%의 갤러리가 포토피버에 처음 참여하는 갤러리이다.

파리포토가 10년 이상의 갤러리 역사와, 높은 참가비 등, 까다로운 기준으로 참여갤러리를 고르고 작가들의 작품도 상대적으로 고가로 거래된다면, 포토피버는 그보다는 낮은 가격대로, 관객이 부담 없이 주머니를 열게 만들 수 있는 가격의 작품들을 제시한다. 포토피버의 창립자이자 기획자인 Cécile Schall은 합리적인 미술작품 쇼핑을 내세운 ‘어퍼더블 아트페어(Affordable Art Fair)’에서 일했던 경험을 살려, 파리포토의 대안적 성격으로 위성페어인 포토피버를 창립했다. 그는 “오늘날의 사진시장은 하나는 아니지만, 그렇다고 다양하지도 않다. 우리는 컬렉터들이 비록 그들이 익숙하진 않더라도, 다른 나라에서 온 새로운 아티스트들을 발견할 수 있는 기회와 장을 제공하고, 컬렉팅을



©강재구

처음 시작하는 이들에게도 그들이 컬렉터로서의 첫 발을 성공적으로 내딛게 도와서, 사진 시장이 성장하는데 목표를 두고 있다”며 “컨템포러리 사진을 하고, 에디션을 30장 이하로 제한하는 작가들의 작품을 검증받은 갤러리를 통해 선보이게 하고 있다”고 설명했다.

파리포도의 메인 갤러리 부스 151개 중 오직 11개의 갤러리만이 아시아 갤러리이고 주로 미국과 서유럽쪽 갤러리가 많은 반면, 포토피버는 일본, 홍콩, 대만, 티키 등 아시아 지역 갤러리가 많이 참여했다. 특히 80개 갤러리 중 10개 갤러리가 일본 갤러리일만큼 참여도가 높았는데, 이는 프랑스와 일본이 서로간의 우호적이고 활발한 교류에 영향이 있다. 올해 포토피버의 아트 디렉터도 일본, 프랑스 혼혈인 Yuki Baumgarten이 맡았다.

이번 포토피버에서는 특히 한국 갤러리 AN INC.가 작년에 이어 올해에도 두 번째로 참여했는데, 노순택, 강재구, 하태범 작가의 작품을 선보였다. 강재구 작가는 군 입대를 앞둔 남성들의 누드를 찍은 신작을 선보였고, 하태범은 사진을 모형으로 만들고 다시 그것을 촬영하는 아트웍 과정을 비디오로 상영해 관람객들의 관심을 모았다. AN INC. 김동현 대표는 “이번 페어에 참여하면서 전시 기획을 ‘우리는 전쟁을 소모한다’고 컨셉을 잡았다”며 “하태범 작가의 작품 제작과정을 비디오로 함께 보여주니까 관객들이 많이 관심을 보이면서 재밌어 했다”고 전했다. 그는 또한 “포토피버는 처음 컬렉션을 하는 이들이 타켓층이다 보니, 가격대를 아주 높게 잡지는 않고, 컬렉터들에게 투자 가치가 있는 새로운 작가들을 많이 소개하는데 초점이 맞춰졌다”며

“포토피버가 작년부터 더 컨템포러리한 작품들이 많이 눈에 띈다”고 동향을 전했다.

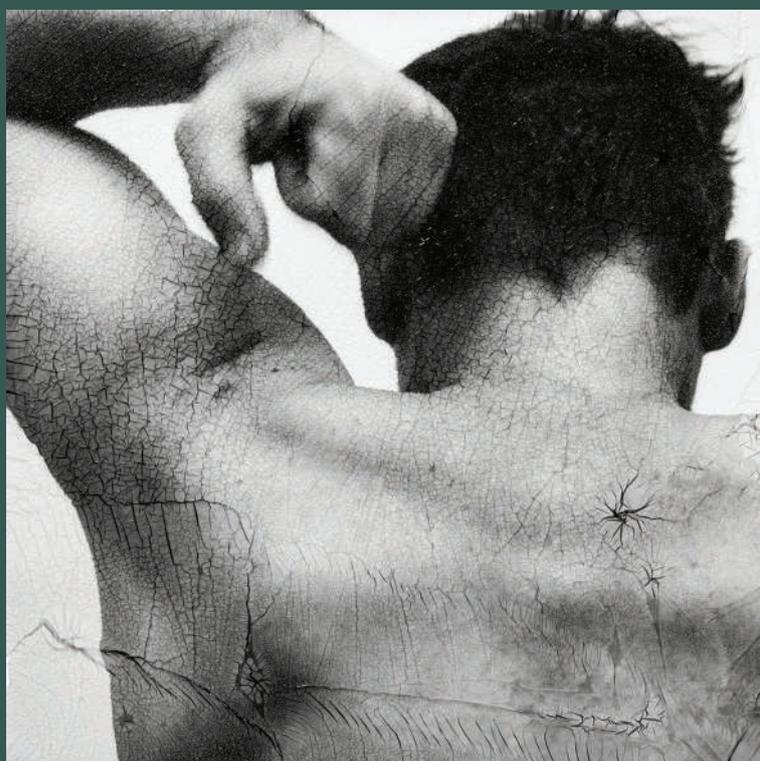
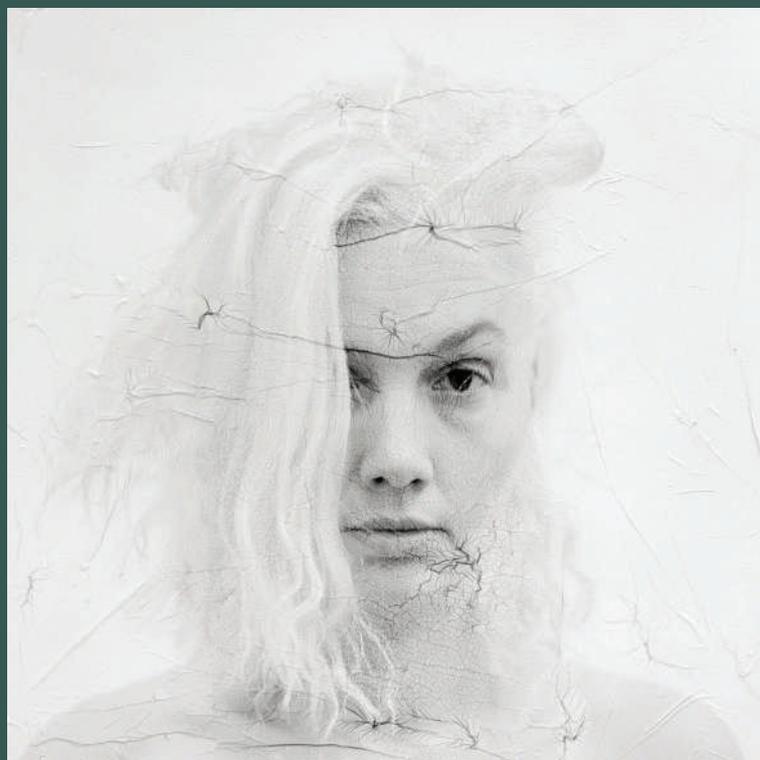
포토피버에는 주로 디지털 작업을 하고, 시각적인 실험을 하거나, 비주얼적인 면을 강조한 작업들이 많았는데, 작가들 연령대와 국적도 다양했다. 포토피버 행사장에는 갤러리들이 참여하는 전시부스 공간과 함께, 별도로 작품을 구매한 후 집이나 다른 공간안에 걸었을 때 얼마나 잘 어울리는지를 볼 수 있도록 인테리어 모델 하우스를 만들고 그 안에 작품들을 걸어놓았다. 가구 디자인 회사 Roche Bobois의 협찬을 받아, 소파와 테이블 등의 진짜 가구들을 공간 안에 놓고 벽면에 작품들을 걸어놓았다.

혹자는 작품을 장식 취급한다고 부정적인 반응을 보일 수도 있지만, 실제로 작품을 자신이 머무는 공간 안에 걸어두고 싶어서 구매하는 소박한 새내기 컬렉터들에게는 어떤 작품이 공간과 어울리는지 상상하게 할 수 있는 일종의 팁인 셈이다. 사진의 예술적 측면을 강조하고 고가의 작품으로 거래되는 파리포도와 사진의 공간 장식적 기능을 인정하고 그러면서도 투자가능성이 있는 작가들의 작품을 제시하는 포토 피버, 이런 양쪽의 전허 다른 아트페어가 공존하는 것이 파리의 매력이라하면 매력인 셈이다. 실제로 포토피버에서 관람객들은 편한 분위기에서 갤러리스트들과 작가들과의 대화를 즐겼으며, 아시아 및 제 3세계 작가들의 작품 앞에서 발길 멈추는 관람객들이 많았다.

포토피버 측은 내년에도 파리포도와 같은 시기에 개최될 예정이며, 또한 앞서 아를과 파리에서도 페어를 개최할 예정이라고 밝혔다.

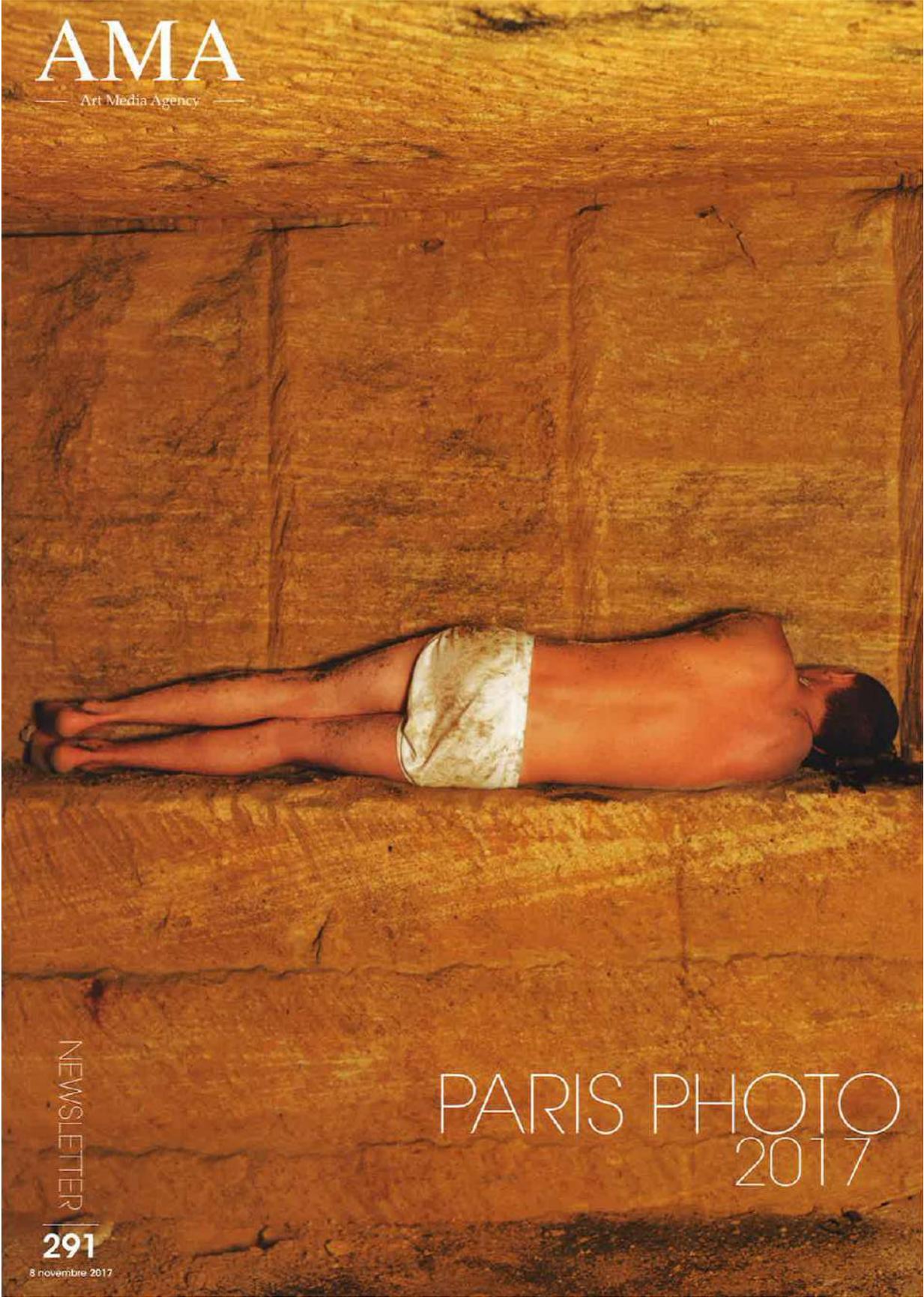


△ ◀ © Petrina Hicks, *Serpentina II*, 2015, courtesy THIS IS NO FANTASY + dianne tanzer gallery
△ © Lakin Ogunbanwo, *Let it Be*, série *Are We Good Enough*, 2016, courtesy THIS IS NO FANTASY + dianne tanzer gallery
◀ © Elena Helfrecht, *The Seeds of the past are blooming now*, 2017, courtesy Luisa Catucci Gallery
▷ △ © Sylvie Bonnot, *Grande Mue Platine II*, 2017, courtesy Ségolène Brossette Galerie
▷ © Sylvie Bonnot, *Mue Mini Torso*, 2017, courtesy Ségolène Brossette Galerie









AMA
— Art Media Agency —

NEWSLETTER

291

8 novembre 2017

PARIS PHOTO
2017



RENCONTRE

FOTOFEVER, UNE QUESTION D'ANGLE

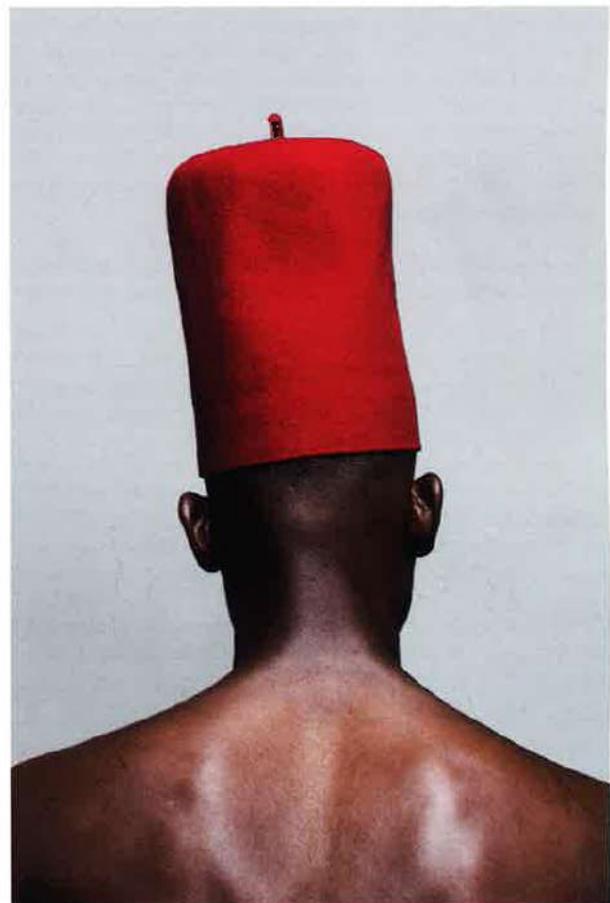
Directrice de Fotofever, la pétillante Cécile Schall défend avec ferveur la jeune création photographique. Révéler et fixer les talents, développer les collections... Avec cette sixième édition parisienne, son engagement en faveur de l'image gagne en profondeur. Pour elle, c'est le moment : *Start to collect* !

Comment dire... Fotofever est une foire singulière, une plateforme où se croisent concepts et sensations, où l'esprit flirte avec la matière sensible. Cécile Schall, qui a lancé l'événement en 2011, aime parler d'« un rendez-vous de découvertes et d'apprentissage ». Il est vrai qu'ici la beauté du médium, souvent, saute aux yeux : tout comme sa violence, parfois. Car Fotofever, avant tout, est le lieu d'une expérience intime, dont la fraîcheur ne laisse pas d'étonner. Les fulgurances de la lumière, la rémanence des corps, toutes les visions enchevêtrées de notre paysage mental... C'est à croire que l'image ici vibre un peu plus qu'ailleurs. Côté chiffres, rappelons que cette foire hautement prospective accueille cette année 80 galeries et 150 artistes émergents. Forte d'un taux de retour de 70 %, elle présente à parts égales stands généralistes et marchands spécialisés. Plus de 45 % des galeries offrent des *solo shows*, chacune d'entre elles étant limitée à la présentation de quatre artistes. Si le secteur Focus réunit cette année des galeries de l'Est asiatique, Young quant à lui dévoile huit jeunes galeries de moins de trois ans d'existence. Le positionnement est donc sans ambiguïté : défense et illustration des pratiques photographiques les plus actuelles... et initiation à la collection. À la veille du vernissage, dernières mises au point en compagnie de Cécile Schall, l'âme de ce *hot spot* parisien. Interview sans filtre.

Que nous raconte Fotofever aujourd'hui, six ans après sa création, sur l'histoire de ce marché de niche dont l'angle est plutôt serré ?

La photographie contemporaine, ce médium exclusivement représenté par des artistes vivants, est en effet une niche. C'est un segment très récent et on sent bien, malgré ces six années de recul, qu'il reste beaucoup à faire pour ancrer ce marché. Nombreuses sont encore les réticences du public dans la démarche d'achat. Beaucoup de pédagogie, beaucoup de moyens aussi, restent à déployer pour accompagner l'amateur dans sa compréhension du médium. En fait, les pistes sont assez brouillées. La photo, c'est à la fois un outil, un support, une technique... La confusion est évidemment entretenue par le fait qu'aujourd'hui tout le monde peut prendre une photo avec son iPhone, chacun peut se considérer comme photographe... C'est pour cela, d'ailleurs, que j'aime marquer la différence entre photographe et artiste. Vous avez, j'imagine, souvent entendu ces réflexions : « C'est cher pour une photographie » ou « j'aurais pu la faire ». Il faut donc expliquer, dire ce qu'est un tirage argentique, par exemple. Rappeler aussi, sans cesse, cette règle instituée par le marché américain dans les années 1970, et aujourd'hui inscrite dans le Code général des impôts : « Sont considérées comme œuvres d'art, les photographies prises par l'artiste, tirées par lui ou sous son contrôle, signées et numérotées dans la limite de trente exemplaires, tous formats et supports confondus ». Pour cela, le premier outil pédagogique, en la matière, c'est le galeriste, qui reste le médiateur indispensable entre l'artiste et le collectionneur.

Let it Be (Are We Good Enough, 2016), Lakin Ogunbanwo.
© Lakin Ogunbanwo, Courtoisie This is no Fantasy + Galerie Dianne Tanzer



RENCONTRE

Cécile Schall

La vigueur du marché est souvent un bon marqueur... Vous diriez que le médium photographique a la cote ?

Quand on regarde les chiffres, on est tenté, oui, de dire que la cote explose, mais le segment est encore très étroit. Sur ce marché qui témoigne d'une certaine opacité, les chiffres sont en effet très limités, concernant presque exclusivement les ventes aux enchères: le vintage, le tirage unique, toutes choses plutôt réservées aux connaisseurs. Les enchères mirobolantes prononcées sur des marines de La Gray ou des images signées des ténors de la photo plasticienne font souvent oublier que 80 % du marché de l'art est constitué de pièces négociées en dessous de 5.000 €. Fotofever est donc ancré dans ce marché qu'Artprice qualifie d'« accessible », un marché caractérisé par le volume plus que la valeur. Sur Fotofever, les prix affichés oscillent entre 300 et 20.000 €. Le prix moyen des œuvres vendues sur la foire s'établit quant à lui à 3.500 €. Je pense d'ailleurs qu'explorer ce marché en commençant « petit », dans cette gamme, est une excellente façon d'intervenir, de découvrir, avec l'idée d'influer l'œil pour plus tard se diriger vers des signatures peut-être plus connues. Je suis ainsi favorable au développement des Yellow Korner, par exemple, qui constituent la première marche vers la collection.

Éclairiez-nous sur ce paradoxe : le périmètre de la photographie contemporaine est très étroit et en même temps, de Bamako à Shenzhen, on n'a jamais vu fleurir autant de foires de photo.

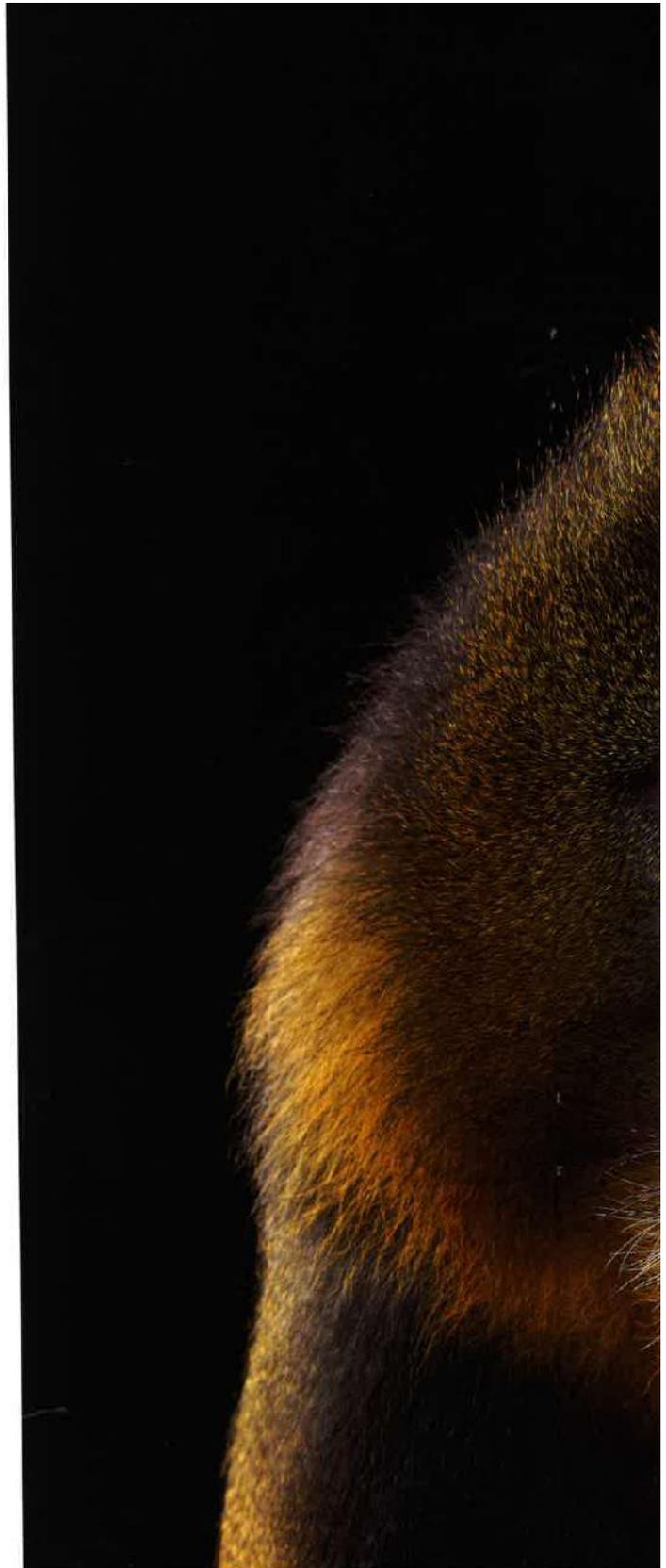
C'est assez impressionnant, en effet, tous ces festivals, ces biennales, ces foires... On comprend évidemment l'intérêt de lancer ce type d'initiatives, en termes de valorisation du tourisme culturel ou de développement de notoriété à l'international. Et puis l'art, c'est aussi le moyen de se confronter au monde et à l'autre. Ce qui me gêne un peu dans cet engouement, c'est que l'on considère souvent les artistes comme les fournisseurs d'un contenu pour lequel ils ne sont pas rémunérés. Disons que je milite plutôt pour que les artistes vivent de leur art, pour qu'ils parviennent à vendre leurs œuvres. Montrer, c'est nécessaire, mais l'éducation visuelle ce n'est pas aujourd'hui suffisant. D'où notre mot d'ordre : *Start to collect!* D'où l'obligation pour les galeries d'afficher le prix de chaque œuvre sur la foire, d'où cette volonté de transparence sur ce marché encore une fois assez opaque.

Votre engagement se focalise beaucoup sur la figure du collectionneur. On comprend facilement l'enjeu, mais quelle est chez vous la méthode ?

Je crois que la magie d'une rencontre est toujours liée à un contexte. Pour ça, nous avons créé un écrit à l'entrée de la foire, l'Appartement du Collectionneur, qui contextualise un accrochage d'une soixantaine d'œuvres, ce qui pourrait être la collection fictive d'un amateur, constituée à partir de découvertes réalisées au sein de cette sixième édition de Fotofever. C'est une mise en scène : un appartement de 200 m², avec six pièces reconstituées, sur une scénographie d'Elizabeth Leriche, qui a choisi la couleur des murs, les objets et les pièces de mobilier, le tout issu des collections de notre partenaire Roche Bobois. L'idée étant de sublimer les œuvres exposées, chacune d'entre elles proposées à moins de 5.000 €.

Parlez-nous des manières de collectionner la photographie contemporaine... Quelle est d'ailleurs la typologie du collectionneur, sur ce segment très étroit ?

Il n'y a pas de règles... On croise ici de très gros collectionneurs, qui interviennent aussi sur Paris Photo, beaucoup de professionnels aussi, venus découvrir la jeune scène photographique, et puis des gens qui démarrent, parfois de jeunes étudiants, qui achètent ici leur première œuvre, et ça c'est formidable. C'est la vocation de cette foire : être engagée sur les débuts, le fameux « effet Start ». On a tendance à souvent parler des mêmes, parce que c'est rassurant. Sur Fotofever, la plupart des artistes sont peu connus, voire inconnus. C'est, je crois, faire preuve d'audace pour une foire, tout comme pour ces nouveaux collectionneurs, que de se lancer dans une telle aventure.





Mandrill 1, Los Angeles (2014), Brad Wilson.
© Brad Wilson. Courtesy Artistics



*The Seeds of the past are blooming now (2017), Elena Helfrecht.
© Elena Helfrecht. Courtesy Galerie Luisa Calucci*

Vous avez toujours adopté l'art avec des pièces pour la performance, un peu compliqué pour les marchands ?

L'équation est un peu difficile sur cette foire, s'élève à 4€ scénographie en zigzags, à Le Carrousel du Louvre reste le modèle, tant pour les exposants un taux de fidélité des galeries constitue une belle alternative à

Justement... Vous êtes ce des photographes émergentes elles-mêmes fréquentées et aguerris. Tout ce petit monde génération de Paris Photo ?

Bien sûr, et c'est formidable. C'est quatre ou cinq d'entre elles, mais aussi pour les artistes. Là... Paris Photo, qui est la plus avec 70.000 entrées, leur donne nous ne pouvons pas encore l'apprécier de l'autre... C'est très compliqué de visiter une exposition à Paris. En fait, on aurait tout intérêt à saxon, ce que fait Art Basel pour les différents acteurs du marché nous, on prépare les collections

Votre accrochage est répété. Il reprend la scénographie de Cutlog, où les stands sont réutilisés ?

Nous avons souhaité casser le facilité la fluidité du parcours avec les œuvres, les galeristes cette succession de grands espaces trois mètres, un mur de neuf mètres à dire que l'ouverture, c'est un

L'aventure bruxelloise a fait de vous un acteur de la scène et 2013... Où en êtes-vous de ces projets ?

Bruxelles, c'est la ville où tout se passe à Paris. En revanche, Bruxelles pas de musée dédié, très peu. Unseen, à Amsterdam, a quasiment Entre la proximité géographique Aujourd'hui, l'idée est plutôt de mise en relation des œuvres via une plateforme Internet. Le projet, est très court. Le mardi, cela peut se compter en visibilité, dans d'autres lieux montés à Arles, à l'occasion de Dans cet esprit, nous comptons au long de l'année.

C'est quoi, au juste, le secret aujourd'hui ? Développer de nouvelles par exemple, ces collections très actives en matière de performance ?

On est là, à nouveau, au cœur d'une entreprise à initier une collection importants, la foire et les galeries

Vous avez toujours adopté un positionnement soft quant aux tarifs, avec des pièces pour la plupart très accessibles. C'est un peu compliqué pour les marchands, non ?

L'équation est un peu délicate, oui. La location d'un stand aujourd'hui, sur cette foire, s'élève à 4.500 € HT. Ce qui correspond, avec notre scénographie en zigzags, à un espace de trois mètres linéaires. Le Carrousel du Louvre reste un lieu cher d'où la difficulté économique du modèle, tant pour les exposants que pour l'organisation de la foire. Mais avec un taux de fidélité des galeries de l'ordre de 70 %, cela montre que Fotofever constitue une belle alternative à notre grande sœur, au Grand Palais.

Justement... Vous êtes connue pour votre engagement auprès des photographes émergents, soutenus par de jeunes galeries, elles-mêmes fréquentées par des collectionneurs encore peu aguerris. Tout ce petit monde va grandir... Est-ce la prochaine génération de Paris Photo ?

Bien sûr, et c'est formidable. D'une part pour les galeries – c'est le cas de quatre ou cinq d'entre elles, qui désormais exposent sur Paris Photo – mais aussi pour les artistes. C'est un chemin : démarrer ici, poursuivre là... Paris Photo, qui est la plus grande foire de photographie au monde, avec 70.000 entrées, leur donne une visibilité qu'avec 10.000 visiteurs nous ne pouvons pas encore leur offrir. Le prestige d'un côté, la jeunesse de l'autre... C'est très complémentaire. Vous savez ce qu'on dit : « J'ai visité une exposition à Paris Photo, j'ai fait une affaire à Fotofever ! ». En fait, on aurait tout intérêt à se féliciter – comme dans les pays anglo-saxons, ce que fait Art Basel pour l'art contemporain, par exemple – entre les différents acteurs du marché de la photographie. Parce qu'à Fotofever nous, on prépare les collectionneurs de demain.

Votre accrochage est réputé pour être assez... déconcertant. Il reprend la scénographie décloisonnée de foires comme Unseen ou Cutlog, où les stands sont résolument ouverts.

Nous avons souhaité casser le *white cube*, il y a deux ans, l'idée étant de faciliter la fluidité du parcours des visiteurs et d'encourager les rencontres avec les œuvres, les galeristes. Au départ, ces derniers étaient contre cette succession de grands « Z », un mur de neuf mètres, un retour de trois mètres, un mur de neuf mètres... Aujourd'hui, tout le monde s'accorde à dire que l'ouverture, c'est une belle idée.

L'aventure bruxelloise a fait long feu, après deux éditions, en 2012 et 2013... Où en êtes-vous de la stratégie européenne ?

Bruxelles, c'est la ville où tout est possible, où tout est facile, contrairement à Paris. En revanche, Bruxelles n'a pas de culture photographique, pas de musée dédié, très peu de galeries spécialisées. Et puis la foire Unseen, à Amsterdam, a quasiment été créée en même temps que nous. Entre la proximité géographique et le calendrier, cela n'a pas été facile. Aujourd'hui, l'idée est plutôt de poursuivre notre mission de marketplace, de mise en relation des œuvres et des acheteurs, au-delà de la foire, via une plateforme Internet. Le temps d'un événement comme celui-ci, quatre jours, est très court. Les achats se concrétisent souvent bien plus tard, cela peut se compter en mois. Il nous faut donc développer d'autres visibilité, dans d'autres lieux, comme cette année l'exposition *pop-up* montée à Arles, à l'occasion du festival, sur la photographie documentaire. Dans cet esprit, nous comptons renforcer notre présence parisienne tout au long de l'année.

C'est quoi, au juste, le secret de la réussite financière d'une foire aujourd'hui ? Développer des partenariats avec Neufize ou HSBC, par exemple, ces collections d'entreprises dont on sait qu'elles sont très actives en matière de photo ?

On est là, à nouveau, au cœur de l'esprit *Start to collect* ! Il s'agit d'inciter une entreprise à initier une collection, en ayant recours à deux médiateurs importants, la foire et les galeries. Je sais par expérience, pour avoir

longtemps travaillé dans de grands groupes, que le potentiel est énorme. Le monde de l'entreprise, de plus en plus, a besoin de ce genre de projets collaboratifs, fédérateurs. C'est une manière de reconsidérer le lieu de travail, d'en faire un espace attractif, de partager une passion... Ça permet non seulement de rendre la vie plus belle, en construisant un projet qui est un engagement en faveur de la création, mais aussi de bénéficier d'avantages fiscaux, dès lors qu'on achète des œuvres d'artistes vivants !

Vous parlez beaucoup d'engagement, de coups de cœur... Comment ça bat, chez vous ?

Ce qui compte, comme dans une rencontre amoureuse, c'est toujours pour moi la surprise. Je ne pense pas qu'on ait besoin de connaître pour apprécier, mais le fait d'apprécier donne envie de connaître, et cette envie fait apprécier encore davantage. Tout est affaire de rendez-vous, de rencontres physiques avec l'œuvre. Mon objectif, c'est de les provoquer : amener le public à cette envie d'en savoir plus, d'en voir plus.

Gilles Picard

Fotofever

Du vendredi 10 au dimanche 12 novembre 2017, Vernissage le jeudi 9 novembre, Carrousel du Louvre, 99 rue de Rivoli, Paris 1^{er}, www.fotofever.com

BIO EXPRESS

Yuki Baumgarten

La direction artistique de cette sixième édition a été confiée à Yuki Baumgarten. Franco-Japonaise formée à Londres au Sotheby's Institute of Art. Après six années passées au sein du département contemporain de la maison de ventes Christie's et d'une prestigieuse galerie londonienne, elle rejoint Paris et l'équipe de Fotofever en 2015 pour superviser les relations avec les exposants. En 2017, Yuki Baumgarten a procédé à la sélection des artistes en collaboration avec les galeries, elle a accompagné les plans d'accrochage, choisi les œuvres au sein de l'Appartement du Collectif, onneur... Spécialiste de la scène asiatique, elle a opté cette année pour un programme artistique engagé envers les acteurs émergents de la photographie, à l'image du secteur Focus dédié aux galeries de l'Asie de l'Est (Corée, Hong Kong, Japon, Taiwan).

), Elena Helfrecht,
galerie Luisa Catucci

polka

LES FOIRES ET EXPOS PHOTO DE NOVEMBRE

Coup d'œil les plus belles expos et foires photo inaugurées en novembre.



FOTOFEVER, CARROUSEL DU LOUVRE

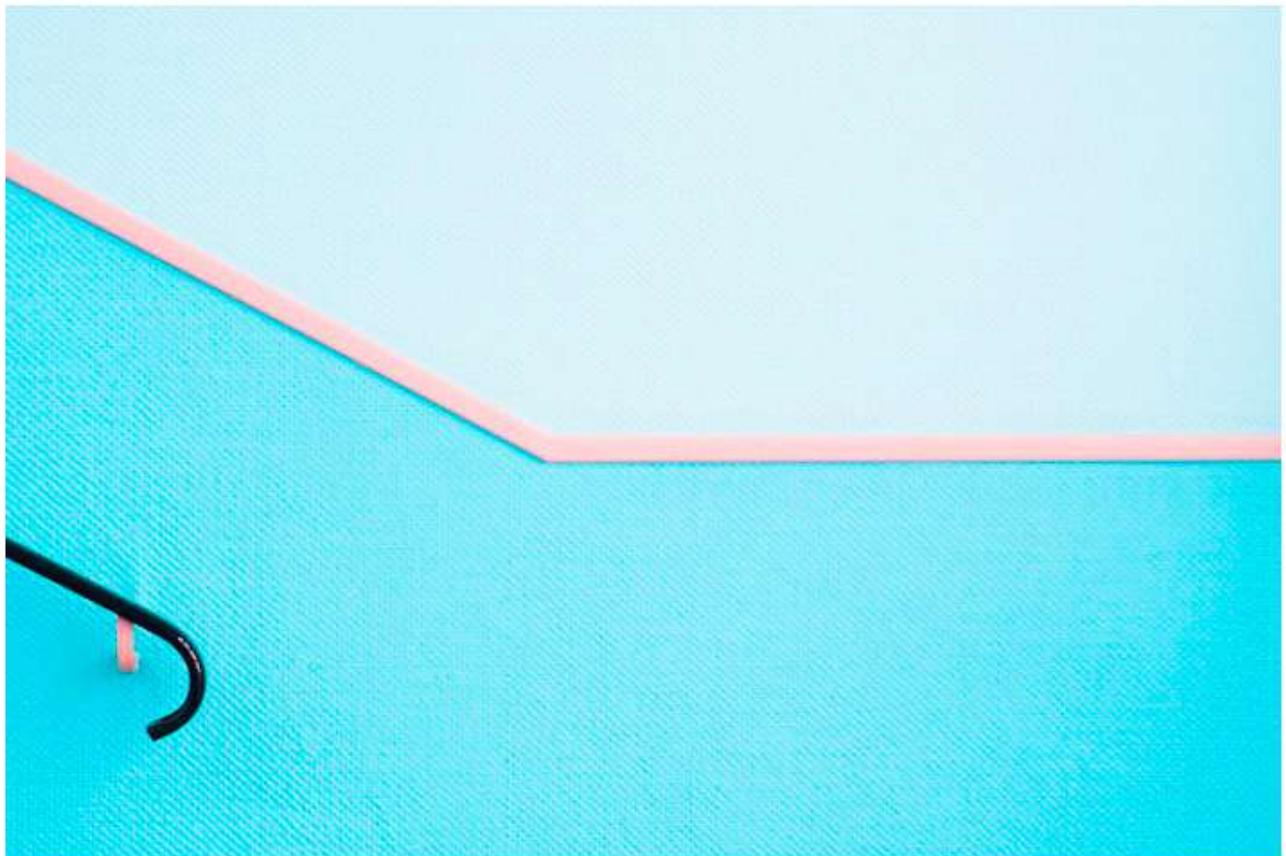
du 10 au 12 novembre

Comme les années précédentes, la photographie contemporaine est reine dans cette foire qui fait la part belle aux artistes émergents. Mais on peut aussi y découvrir quelques pépites du siècle dernier. Dont des épreuves anciennes de membres du "milieu" qui exhibent leurs tatouages, une sélection présentée, en primeur, par l'expert Viviane Esders dans le cadre d'une vente aux enchères organisée avec l'étude Yann le Mouel. Beaucoup d'autres stands sont à visiter. Pour se démarquer de sa prestigieuse concurrente du Grand Palais, Fotofever se pose comme un lieu de découverte. En témoigne une scénographie en zigzag autour d'une sélection réalisée par de jeunes galeries ainsi qu'un "Focus" sur l'Asie de l'Est. Un parti pris qui va de pair avec la volonté de démocratiser la collection de photo, comme en témoigne la délocalisation d'une sélection d'œuvres au Salon de la photo.

Carrousel du Louvre, Paris 1er.

Aesthetica

Accessible Perspectives



Following the last year's success, annual contemporary photography fair fotofever returns to the Carrousel du Louvre, Paris, for its sixth edition. Featuring 150 emerging practitioners from 80 international galleries, the event continues to foreground new artists and foster a passion for collecting through several initiatives. For example, one section of the fair is devoted to eight developing galleries, including EXPOSED, France. Another area foregrounds exhibitors from East Asia, including AN INC, South Korea, displaying the work of Noh Suntag, who documents life in divided Korea. Fotofever also offers guided tours and a series of panel discussions with leading art market figures, providing new viewpoints.

Notably, the fair's iconic "collector's apartment", created in partnership between sceneographer Elizabeth Leriche and furniture design brand Roche Bobois, returns this year. Doubled in size, the space creates a dialogue between design and art, showing works as they would appear in a home interior. Offering a sense of perspective, the venue encourages visitors to envisage themselves as collectors, embodying fotofever's mission to inspire attendees to get involved in the ever-widening market. Further to this, the fair is also working alongside trade fair Salon de la Photo, with an exhibition which runs concurrently, hosting selected artworks priced under €1,000.

Contributors this year include French photographer Matthieu Venot (b. 1979), presented by Artistics, an online art platform. Venot's abstracted compositions depict a utopian vision of the everyday. His geometric close-ups cause architectural structures to take on new meanings as they become detached from the whole. Using an unblemished blue sky as a backdrop, intercut by clean graphic lines and bright pastel shades, his optimistic compositions evoke the idyllic lifestyle of Americana from the suburbs of Brittany. In contrast, Romain Thiery (b. 1988) of Galerie 3032, Paris, captures a very different image of French architecture. His interest in forgotten heritage has led him to discover a multitude of abandoned yet majestic structures, littered with rubble and occupied only by nature. These absent spaces are renewed by his lens, giving life to an otherwise dormant vision of the past.

Both artists have featured in previous issues of Aesthetica Magazine.

Matthieu Venot: www.aestheticamagazine.com, Romain Thiery: www.aestheticamagazine.com.

Fotofever runs 10-12 November. Find out more: www.fotofever.com.

Credits:

1. Matthieu Venot, *Sans Titre I*, Ground Loop, 2015. © **Matthieu Venot**.

Posted on 1 November 2017

Profession **PHOTOGRAPHE**

NOVEMBRE
DÉCEMBRE 2017

N° 27

NOUVEAU
EN KIOSQUE

ÉVÉNEMENT
SALON
DE LA
PHOTO

DOSSIER
IMPRESSION

RENCONTRE
CLAUDE NORI

Qu'est-ce qu'une
PHOTO
originale ?



BELGIUM : 9 €
CAN : 14,50 \$ CAD
DOM / S. : 9,50 €
MAR : 90 MAD

FOTOFEVER INITIATION À LA COLLECTION DE PHOTOGRAPHIE

La 6^e édition de la foire de photographie contemporaine donne rendez-vous aux collectionneurs du 10 au 12 novembre prochain au Carrousel du Louvre avec 80 galeries et 150 artistes émergents.

Succès public,

marchand et critique, l'édition 2016, qui avait vu l'arrivée d'un nouveau directeur artistique, le resserrement de la programmation autour des acteurs émergents de la photo contemporaine et une nouvelle scénographie, a confirmé la place de Fotofever de première foire d'art sur ce créneau. L'engagement auprès des nouveaux acteurs de la photographie contemporaine continue de se développer, entre autres à travers *Young*, une sélection de huit jeunes

galeries au programme audacieux et *Focus*, une section consacrée cette année à l'Asie de l'Est.

La particularité de Fotofever est d'afficher systématiquement les prix des œuvres exposées car c'est une foire qui s'adresse à tous les collectionneurs : des plus avertis aux débutants, qu'elle accompagne dans leurs acquisitions, avec notamment le programme « start to collect ». La scénographie ouverte en zig zag, inaugurée l'année dernière, et appréciée des visiteurs est reconduite cette année et sur l'ensemble des exposants, 70% sont fidèles à la manifestation, qui accueille tout de même 30% de nouvelles galeries.

Du nouveau également avec l'association de la foire et du Salon de la Photo, qui a lieu au même moment (voir notre dossier pages 8 à 20). Fotofever propose aux visiteurs du Salon de découvrir la collection grâce à une exposition

d'œuvres à moins de 1 000 euros, toutes sélectionnées parmi les propositions des galeries exposant au Carrousel du Louvre et idéales pour une première acquisition. Autre nouveauté, Fotofever collabore pour cette 6^e édition avec la célèbre enseigne de design Roche Bobois pour recréer l'appartement du collectionneur au sein de la foire, qui s'agrandit cette année sur 200 m² : une mise en situation d'œuvres dans un intérieur aménagé, dont la scénographie a été confiée à Elizabeth Leriche.

Parmi les nouveaux exposants, Exposed, la galerie qui fait l'affiche et qui représente Christophe Beauregard – créée seulement en 2017 – incarne les valeurs d'audace, de passion et d'ouverture de Fotofever. Ou encore Blue Lotus Gallery à Hong Kong. D'autres galeries sont mises en avant par la foire de par leurs modèles économiques atypiques. C'est le cas de la galerie en ligne Artislics et de la galerie éphémère Jean-Louis Ramand.

Enfin, Fotofever c'est aussi une série de rencontres sur la collection de photographie entre différents acteurs du marché de la photographie, qui aborderont des problématiques actuelles liées à la collection et sa présence sur le marché de l'art, ou encore la nouvelle génération de collectionneurs. ♦

Infos pratiques

Du 10 au 12 novembre 2017

Carrousel du Louvre

99 rue de Rivoli – 75001 Paris

De 11h à 20h, 18h le dimanche.

Billet seul : 15 €

Billet + catalogue : 30 €

- 20% pour tout billet acheté en ligne.

www.fotofever.com



IDEAT

CONTEMPORARY LIFE

SPÉCIAL PHOTO

Design

LucidiPevere, le duo star
des grandes marques italiennes
Makkink & Bey chez Piasa
Flexform, l'élégance intemporelle

Lifestyle

Les expos photo
incontournables
Pop art au musée Maillol :
la mode s'en inspire !
À Paris, Vienne et Monaco :
4 intérieurs déco
de passionnés de photo

Trips

Shanghai : instantané du futur
Cape Town : tous à Woodstock !
Spots : 6 hôtels urbains
dont tout le monde parle



M 01212 - 4H - F: 5,90 € - RD



LE PLUS LIFESTYLE DES MAGAZINES DE DÉCO

HS photo - Novembre 2017 - 5,90 € - www.ideat.fr

IDEAT

Un pied dans la photo

Par Alfred Escot



Fotofever et Roche Bobois s'associent pour présenter « L'appartement du collectionneur », nouvelle antichambre de ce salon dédié à la photographie contemporaine au Carrousel du Louvre.

Quatre-vingts galeries, mille clichés, cent cinquante artistes émergents. Du 10 au 12 novembre, en marge de Paris Photo, Fotofever expose au Carrousel du Louvre des œuvres plus abordables à l'attention des collectionneurs en herbe et de tous ceux qui ont envie de parier sur les grands noms de demain : « *Start to collect* » est sa base-line. À l'occasion de la sixième édition de ce salon, Roche Bobois s'associe à l'événement en présentant « L'appartement du collectionneur », cinq pièces réparties sur une surface de 200 m² située à l'entrée du parcours. Un bureau, un petit salon, un coin bibliothèque... Dans chacune, des tirages vont cohabiter avec le mobilier Roche Bobois, comme ce fut déjà le cas récemment au showroom de la marque, à Saint-Germain-des-Prés. Selon Élisabeth Leriche, la scénographe du projet, « *l'idée est d'inviter le visiteur à s'approprier les photos comme s'il était chez lui* ». Mais, attention ! pas question de traîner sur le canapé *Bubble* ou la chaise *Arum* de Sacha Lakic. « L'appartement du collectionneur » est avant tout une mise en scène qui doit donner envie d'investir dans le travail des jeunes talents défendus par Fotofever. Christophe Beauregard, par exemple, verra sa série de personnages aux visages cachés, « *It's Getting Dark* », accrochée au-dessus du mobilier de Lakic, dans l'entrée de « l'appartement ». Dans la salle à manger, les reflets des glaciers de l'Italienne Beba Stoppani trouveront un écho dans ceux d'un buffet en verre. Quant aux images d'architecture (de l'école du Bauhaus de Walter Gropius, entre autres) de la Japonaise Yuna Yagi, elles orneront les murs d'un bureau ainsi que ceux d'un espace lounge, également meublé avec des pièces Roche Bobois. « *Depuis six ans, nous soutenons la création contemporaine en donnant envie aux gens de démarrer une collection* », résume de son côté Cécile Schall, la fondatrice de Fotofever, qui n'invite que des galeries proposant des œuvres, c'est-à-dire des tirages limités à trente exemplaires. Leurs prix ? De 320 à 5 000 euros. Être accessible est l'un des objectifs du salon qui, notamment à travers « L'appartement du collectionneur », crée une véritable initiative. 

1/ Photos de Xavier Blondeau (Courcelles Art Contemporain), Johann Fournier (Galerie Jean-Luis Ramand), Christophe Beauregard (Exposed), Yuna Yagi (Roche Bobois)... Chaise *Arum*, de Sacha Lakic; desserte *Waterline III*, de Cédric Ragot; canapé *Bubble*, de Sacha Lakic; table basse *Cuba libre*, de Daniel Rode; vases *Scott*, des Héritiers (Roche Bobois).
© ANNE-EMMANUELLE THION

2/ *Let it Be*, série « *Are We Good Enough* », de Lakin Ogunbanwo (2016).
COURTESY THIS IS NO FANTASY / DIANNE TANZER GALLERY



On ne vous avait jamais parlé d'art comme ça...

ARTS MAGAZINE
INTERNATIONAL

ARTS MAGAZINE

INTERNATIONAL

Novembre 2017

VERSION NUMÉRIQUE : <http://phoenix-publications.com>

**LE GUIDE
DES EXPOS
DE L'AUTOMNE**

Julien Duquenois
**TRANSCENDE
LES VISAGES**

LA CHRONIQUE DE
Frédéric TADDEI



L'ŒIL EN COIN

**POURQUOI LES MUSÉES
REFUSAIENT-ILS BASQUIAT ?**

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS

**Paris Photo
FÊTE L'IMAGE**

**PICASSO
érotique !**

MARC CHAGALL

**EST-IL LE PEINTRE
DU BONHEUR ?**



L'invité... |

Cecile Schall

fotofever, le rendez-vous des amateurs d'images



Cecile Schall, directrice de fotofever.

Pour sa 6^{ème} édition, la foire internationale dédiée à la découverte et la collection de la photographie contemporaine avance de solides arguments pour aider les amateurs à franchir le pas.

Quelles sont les spécificités de fotofever ?

Cecile Schall : Le marché de la photographie est multiple. fotofever se positionne sur celui de la photographie contemporaine, plus particulièrement celui des artistes vivants, représentés par une galerie et dont les œuvres sont vendues à moins de 30 exemplaires. Nous sommes les seuls à le faire. Le second point, c'est que nous souhaitons encourager la collection de photographie en nous adressant à la fois aux collectionneurs confirmés, qui pourront découvrir de nouveaux artistes internationaux et le médium photographique s'ils n'en sont pas déjà amateurs, mais aussi accompagner les débutants dans leurs premiers pas vers la collection.

Comment sont sélectionnées les galeries présentes ?

CS : Le rôle premier de fotofever est de faire une sélection de galeries, qui elles-mêmes ont sélectionné des artistes. Cette année, nous présentons 80 galeries françaises et internationales avec 30% de nouveaux exposants et 150 artistes émergents. La sélection se fait de manière très simple : nous voulons proposer des galeries qu'on ne voit pas ailleurs. Notre engagement auprès des nouveaux acteurs de la photographie contemporaine se développe en 2017 avec notamment une section consacrée aux très jeunes galeries. Nous souhaitons également présenter des artistes qui reflètent la diversité de la photographie, mode, paysage, documentaire, mise en scène... avec des tirages sur papier, bois, métal... Il n'y a rien de plus satisfaisant que de voir les visiteurs s'étonner que «la photographie, ce soit tout ça». Avec 1.000 œuvres présentées, nous proposons un choix très large.

Cette année, fotofever accorde une place particulière à l'Asie de l'Est. Cette région est-elle particulièrement dynamique ?

CS : Historiquement, nous avons toujours eu une forte relation avec les galeristes de ces pays. Pour notre première édition, en 2011, sur 39 exposants, 5 était japonais. Comme ceux du Japon, les galeristes de Corée, de Chine ou de Taiwan ont envie d'une visibilité à Paris et ils trouvent avec fotofever une sensibilité proche de la leur. Cela se renforce cette année, avec la nomination à la direction artistique de Yuri Baumgarten, franco-japonaise formée à Londres au Sotheby's Institute of Art et passée par Christie's.

Quelle est la spécificité de la circulation dans la foire ?

CS : Nous reprenons cette année la scénographie inédite en zig-zag inaugurée en 2016 et qui a été très appréciée par les visiteurs et les exposants. Nous avons voulu casser les codes traditionnels des foires d'arts, avec les «white cubes» isolés. Les grands murs définissent un parcours fluide et valorisant, qui facilite les rencontres, entre les spectateurs et les œuvres, mais aussi entre les personnes. Et la distance entre eux, 4 mètres, permet une plus grande proximité.

Que recouvre le programme Start to Collect ?

CS : Si fotofever reçoit de grands collectionneurs et des institutionnels, il est très important d'accueillir de nouveaux venus et de les accompagner dans leurs premiers pas. Ce qui est génial, c'est quand quelqu'un nous dit qu'il a acheté sa première œuvre d'art grâce à nous. Pour les accompagner, nous proposons

fotofever 2017

Du 10 au 12 novembre
80 galeries françaises et internationales
et 150 artistes émergents
Carrousel du Louvre
99 rue de Rivoli 75001 Paris
Vendredi 10 et samedi 11 novembre
de 11h à 20h
Dimanche 12 novembre de 11h à 18h
Tarif : 15 € (30 € avec le catalogue)



Beril Gulaoan, *Série Black Face*, Gama Gallery.



Christophe Beaugard, *It's Getting Dark*, 2013, Exposed.



Johann Fournier, *Vol de nuit*, galerie Jean-Louis Ramand.



Kazunori Okude, *Librairie*.



Edoardo Ramagnoli, *Luisa*, Calucci Gallery.

depuis 3/4 ans une sélection d'œuvres accessibles, à moins de 5.000 euros.

Qu'est-ce que l'Appartement du Collectionneur ?

CS : Sur 200 mètres carrés, nous avons recréé un cadre de vie, meublé grâce à un partenariat avec Roche-Bobois, en collaboration avec une chasseuse de tendance de talent, Elizabeth Leriche. Cet écrin sert à présenter les œuvres de la sélection *Start to Collect* et permet aux visiteurs de visualiser les œuvres dans un environnement qui pourrait être le leur.

Pourquoi avoir organisé des visites commentées ?

CS : Là encore, il s'agit d'accompagner les nouveaux venus dans le monde de la photographie contemporaine. Parce que toute œuvre photographique a une histoire, s'inscrit dans une série et est le fruit de la vision de son auteur, nous proposons, après une introduction de 15 minutes sur la collection de partir à la rencontre d'une sélection de 5 œuvres «coup de cœur», pendant 45 minutes, avec une guide conférencière exceptionnelle, Anaïs Montevecchi, qui va non seulement présenter ce qui se cache derrière chacune d'elle, mais aussi décrypter ce qui fait son prix. Ces visites sont ouvertes à tous et sont gratuites pour les détenteurs d'un billet.

Pourquoi soutenir les collectionneurs ?

CS : Parce que c'est un cercle vertueux. Sans collectionneurs, il n'y a pas d'artiste, parce qu'artiste, c'est aussi un métier. Quand on achète une œuvre, on s'engage, on soutient l'artiste. Et c'est très bien. C'est pour ça qu'il faut être attentif à ce qu'on achète. En photographie, on parle «d'œuvre d'art» lorsqu'il s'agit d'une

édition limitée à moins de 30 exemplaires tous formats confondus, contrairement au tirage d'art qui dépasse ce chiffre et qui est entretenu par les nouveaux circuits de diffusion.

Comment devient-on collectionneur ?

CS : Ce n'est pas un achat comme un autre, on achète une œuvre parce qu'il y a une émotion qui se transmet entre ce qu'a voulu exprimer l'artiste et ce que ressent le spectateur. On choisit toujours des œuvres qui nous ressemblent. Et, au bout du compte, une collection, c'est un autoportrait. Il n'y a pas besoin d'accumuler. Une collection, ça commence à deux œuvres !

La photographie contemporaine est-elle un investissement rentable ?

CS : Quand on achète une œuvre d'art, c'est avant tout un coup de cœur. Si, en plus, elle prend de la valeur, c'est très agréable, mais ça n'est pas le plus important. Pour les artistes vivants, la cote n'est pas encore établie. *photofever* n'existe que depuis 7 ans, ce n'est pas assez pour avoir un retour. Mais l'avantage, c'est qu'ils restent accessibles.

Quel conseil à ceux qui veulent se lancer ?

CS : Le premier serait de partager et d'échanger avec les galeries, ils sont les mieux placés pour parler de leurs artistes. Ce sont des acteurs incontournables de l'initiation à la collection, des référents qui racontent l'histoire et les coulisses de chaque œuvre. Ils sont également médiateurs entre les artistes et les collectionneurs, et ce sont eux qui dénichent pour nous les talents émergents les plus prometteurs.

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTIAN CHABREYRE

Novembre 2017

Beaux Arts Magazine

DOSSIER SPÉCIAL 32 PAGES

Fiac 2017

**Nos artistes
coups
de cœur**



**Nouvelle
formule**

La jeune
prodige
**Camille
Henrot**
envahit
le **Palais
de Tokyo**

Photo

Les nouvelles
tendances et
les expositions
à ne pas
manquer

FONDATION VUITTON

Les chefs-d'œuvre du MoMA

Couverture réalisée par
Camille Henrot pour
Beaux Arts Magazine, 2017

M 01081 - 401H - F: 7,00 € - RD



PHOTOGRAPHIE | PARIS

Du 9 au 12 novembre

Les dernières tendances de la photo

Vitrine de tous les courants du médium et de leurs grandes évolutions, Paris Photo, la plus belle foire de photographie au monde, entraîne dans son sillage d'innombrables expositions et salons. Que voir en priorité ? Qu'acheter ? Beaux Arts vous dit tout.

Par Julie Watier Le Borgne



CI-DESSUS ET CI-CONTRE

Brad Wilson

Palm Cockatoo #3 et Mandrill #1

Un travail photographique encyclopédique commencé il y a sept ans, des séances de pose pouvant durer jusqu'à plusieurs heures pour immortaliser une expression, un regard. Tels des top models, les animaux sont shootés en studio. Et l'animal se fait homme.

2016, tirage pigmentaire Archival sur papier Hahnemühle Fine Art Baryta, éd. de 15, 50 x 74 cm.

FOTOFEVER

Galerie Artstics.com, Paris.

Chaque œuvre : 1 300 €



PHOTOGRAPHIE | LES DERNIÈRES TENDANCES

Comme chaque automne après la Fiac, la grand-messe du marché mondial de la photo s'installe en majesté sous la verrière du Grand Palais. Cela après un 20^e anniversaire particulièrement réussi, non seulement grâce à une hausse de sa fréquentation de 8% par rapport à 2014 - 2015 n'ayant pas été comptabilisée pour cause de fermeture anticipée au lendemain des attentats - mais aussi et surtout du fait de ventes records. Le duo formé de Christoph Wiesner et Florence Bourgeois, à la tête de l'événement depuis maintenant trois ans, a donc réussi un magnifique tour de main, en lui offrant une plus forte attractivité, tant pour les simples amateurs que pour les grands collectionneurs ou les institutions, affluant désormais de tous horizons vers Paris Photo.

De nouvelles foires comme Approche

Paris Photo n'est toutefois pas seul à mener la danse. Son petit frère Fotofever, né en 2011 (10000 entrées en 2016), s'affiche désormais comme le premier salon international entièrement voué à la collection de photographie contemporaine. Entendez avec l'objectif d'encourager et de faire découvrir la passion de la collection. Son prix moyen raisonnable pour un stand (5000 €) permet ainsi à de nombreuses galeries de franchir le pas. «Première foire, premier achat, faire éclore les choses», annonce clairement Cécile Schall, sa directrice. Une prise de position qui fait de Fotofever une bonne vitrine des dernières tendances en matière de photographie, quand Paris Photo reste positionné sur un créneau ultraclassique, égrenant au fil de ses stands une sélection de somptueuses perles de la photographie, de 1840 à aujourd'hui. Cette année, ce panorama marchand



Thomas Maillaender *Le Chasseur*

Expérimentations et recherches sont le leitmotiv de cette série. Thomas Maillaender, artiste et collectionneur compulsif, transpose sur du cuir, à l'aide d'un procédé ancien (le cyanotype) des images dénichées en brocante. Des objets photographiques devenus œuvres d'art.

2016, impression pigmentaire sur cuir de veau translucide, cadre en acier, pièce unique, 120 x 120 x 25 cm.

APPROCHE Chez Mohamed Galerie, Asnières-sur-Seine-Taroudant-Los Angeles.

14 400 €

CI-DESSOUS

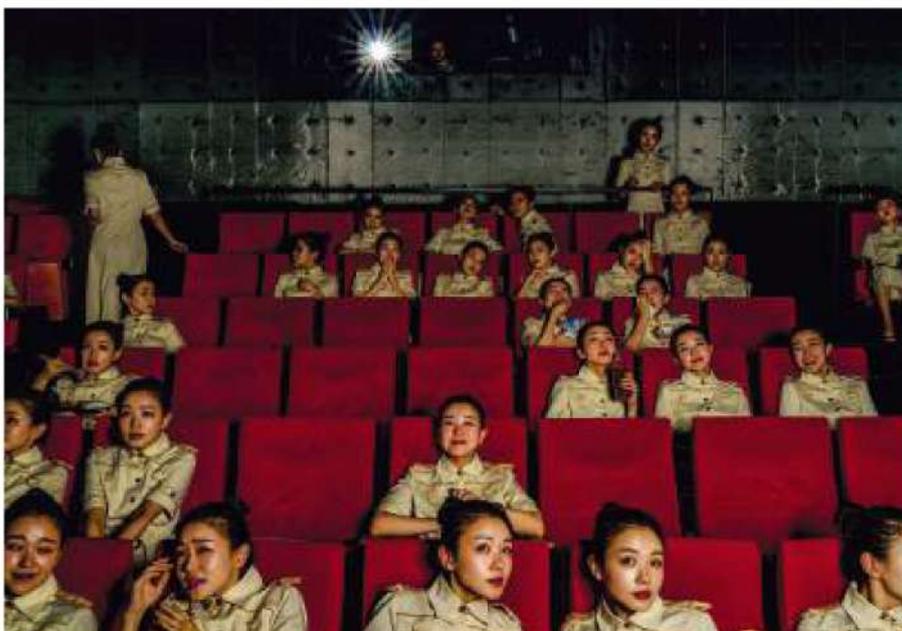
Daisuke Takakura *Magic Hour*, série *Monodramatic*

Daisuke Takakura nous démontre ici la multiplicité des facettes de l'être humain. Quand la cohabitation de clones éclaire notre personnalité.

2016, tirage numérique couleur, éd. de 5, 42 x 59,4 cm.

FOTOFEVER Tezukayama Gallery, Osaka.

4 000 €



À DROITE >>>

Julien Mignot *Méditerranée*

Habitué des tapis rouges et des shootings de stars, Julien Mignot montre au salon Approche un panorama de huit années d'errance photographique au gré de ses déplacements. Accompagnée de musique, son installation sonne comme une douce invitation au voyage.

2010, tirage quadrichrome au procédé charbon (procédé Fresson), éd. de 3 + 1 épreuve d'artiste, 60 x 90 cm.

APPROCHE Galerie Intervalle, Paris.

1 800 €



Sepehr Jalal Red Zone

C'est la complexité du Moyen-Orient que Jalal Sepehr exprime dans ce travail. Aucune revendication politique, des éléments simples, des références immédiates aux contradictions de cette région à l'actualité souvent brûlante.

2015, tirage numérique, éd. de 7 + 2 AP, 70 x 100 cm.

PARIS PHOTO
Silk Road Gallery, Téhéran.
10 000 €



PHOTOGRAPHIE | LES DERNIÈRES TENDANCES



Eva Stenram *Vanishing Point*

La pin-up est le sujet de Eva Stenram. Décontextualisée et recadrée, elle scénarise et amplifie l'érotisme sous-jacent de ces poses réalisées dans des décors kitschissimes. Matérialisant cette ambiance avec une impression sur tissu, elle questionne ici notre position de voyeur.

2016, tirage couleur sur papier Archive Fuji Chrystal, éd. de 3, 81 x 108 cm encadré, et impression numérique sur soie, 1000 x 135 cm (rouleau de 10 m).

APPROCHE The Ravestijn Gallery, Amsterdam.

9700 €

Paris Photo... et vidéo

Nouvel axe, cette année, pour Paris Photo avec une programmation dédiée au 7^e art et à la vidéo. Sélectionnée par Marin Karmitz et Matthieu Orléan, visible bien sûr au MK2 Grand Palais, elle affiche au casting VB, l'une de ses célèbres performances filmées de Vanessa Beecroft. La foire n'en oublie pas son objectif premier : montrer ce qui se fait de mieux en matière d'image. Temps fort de cette édition, le parcours de l'invité d'honneur, Karl Lagerfeld, et ses 200 coups de cœur mais aussi l'accrochage, dans le secteur Prismes (dédié aux grands formats et aux séries), du travail de Gilles Caron – le «French Capa», mort à 30 ans au Cambodge en 1970. Et, bien sûr, les stars de la photographie mondiale avec les solo shows de Boris Mikhaïlov (chez Suzanne Tarasiève), Lise Sarfati (Galerie particulière), qui signe le visuel officiel de la foire, Guy Bourdin (Louise Alexander), ou encore la très attendue confrontation Paul Graham et Richard Mosse chez Carlier Gebauer, deux visions de la photographie documentaire. Sans oublier «La plateforme» et ses conversations passionnantes, le prix du livre photographique Paris Photo-Fondation Aperture et la Carte blanche étudiants : quatre jeunes lauréats exposés à la gare du Nord et dans les allées de la foire. La photographie sous toutes ses coutures !

Paris Photo du 9 au 12 novembre • Grand Palais
avenue Winston Churchill • 75008 Paris • www.parisphoto.com

s'étoffe avec l'apparition remarquée – soutenue par Beaux Arts Magazine – d'un tout nouveau salon off qui devrait faire converger vers lui les esprits curieux: Approche, un modèle intimiste inspiré des salons du XIX^e siècle imaginé par les anciennes galeristes Emilia Genuardi, Sophie Rivière et la critique d'art Léa Chauvel-Lévy, uniquement dédié à la photographie plasticienne (en 13 solo shows). Approche se tiendra dans le cadre feutré d'un hôtel particulier du 1^{er} arrondissement.

Désir de l'œuvre unique

L'intime est justement l'une des tendances qui s'impose clairement dans la création actuelle. Intime, qui rime souvent avec petits formats, expérimentations techniques mais aussi désir de l'œuvre unique. Donner un aspect exceptionnel au médium constitue ainsi une seconde tendance forte. Avec ses tirages au charbon, Vincent Descotils ou encore Sylvie Bonnot (tous deux à voir à Fotofever), qui travaille délicatement la couche supérieure du tirage par retraits successifs avant de le transposer sur un autre support (toile, papier dessin ou bois), ont choisi cette veine de la préciosité. Par cette technique complexe, chacune de leurs créations acquiert un singulier caractère pictural. Avec sa série *Drops*, Christelle Boulé (Fotofever) vient elle aussi dépoussiérer la technique. Elle applique des gouttes de parfum sur du papier argentique couleur qui, une fois sec et plongé dans les bains de développement, révèle un



Beril Gülcan *BlackFace I*

Les personnages décalés, les vies différentes, c'est ce que recherche Beril Gülcan. À l'image de SPOOTYMC photographié ici, un performeur rencontré aux Puces de Brooklyn et devenu le sujet central de sa série *Black Face*.

2015, tirage chromogène monté sur Plexiglas, éd. de 7, 100 x 100 cm.

FOTOFEVER Gama Gallery, Istanbul.

4 000 €

5 conseils au jeune collectionneur

Pour qui a toujours souhaité acheter une photographie sans jamais oser franchir le pas, les foires constituent un lieu idéal pour se lancer. Elles regroupent le meilleur de l'image, du daguerréotype ancien au tirage numérique le plus contemporain. Mode d'emploi.

1 Savoir s'écouter

Tous les collectionneurs l'affirment : ça commence par un coup de foudre. «Ma première acquisition a été une photographie de Matthew Monteith, achetée à Paris Photo il y a quinze ans. Elle illustre justement, dans un magazine, la foire et les galeries à découvrir. J'en suis tombé amoureux», raconte Jérôme Kohler, fondateur de la société de conseil en mécénat L'Initiative philanthropique. Le plaisir doit être le moteur n° 1, surtout la première fois. Il ne faut pas se laisser entraîner par une mode ou une tendance, s'abstenir de penser au critère décoratif. Car une photographie est immuable, alors qu'un canapé ou un papier peint ne le sont pas. Il faut choisir celle qui vous parle, se laisser séduire.

2 Placement ou acte de folie ?

«Je ne raisonne pas du tout en termes d'investissement ou de prise de valeur d'une œuvre – même si j'ai eu la chance de voir certains photographes dont j'ai acquis des tirages de plus en plus reconnus, comme Edward Burtynsky, Mathieu Pernot, Lewis Baltz... Je fonctionne au coup de cœur "raisonné" ; quand je suis happé par une photo, je me donne le temps de la revoir plusieurs fois, d'essayer de comprendre pourquoi elle me plaît et, bien sûr, de vérifier si son prix est dans mes moyens», poursuit Jérôme Kohler. Parfois, les coups de cœur peuvent se révéler être de bons investissements. Mais seul l'avenir le dira. Toujours prendre le temps de la réflexion avant de passer à l'acte.



3 Ne pas hésiter à négocier

Quels que soient les moyens du collectionneur, sa première acquisition semblera toujours une folie. L'acte d'achat n'étant pas forcément prémédité ; qu'il s'élève à 800 € ou à 10 000 €, il paraîtra de toute façon déraisonnable. Il faut toutefois se fixer quelques règles : vérifier, s'il s'agit d'une édition, que le numéro de tirage est correct. Ne pas non plus hésiter à négocier. «Je demande d'office une réduction de 5 ou 10 %, parfois ça passe ; si ce n'est pas le cas, je cherche un compromis, l'encadrement et la livraison offerts, il y a toujours un arrangement à trouver», témoigne Coralie Salem-Kohler, directrice de création. Vous pouvez demander des facilités de paiement, avec un échéancier à discuter avec la galerie. La négociation fait partie du jeu.

Martin Parr *The Leaning Tower of Pisa, Pisa, Italy*
1990, tirage de 2013, épreuve chromogénique, éd. de 6, 101,6 x 127 cm.
PARIS PHOTO Stephen Daiter Gallery, Chicago.
11 000 €

4 L'alternative : le livre photo

Plus abordable, parfois rare ou même historique, le livre de photographies est une autre forme d'expression pour le photographe, pensée et conçue comme une œuvre à part entière. Toujours vérifier son état et privilégier les ouvrages signés. Valérie de Marotte, ex-galeriste, raconte : «Mon premier livre photo est un Leonard Freed acheté à Perpignan pendant [le festival de photojournalisme] Visa pour l'image, en 1990, pour quelques dizaines d'euros. Nous en avons aujourd'hui plus de 500, dont le plus précieux est un ouvrage qui traite de la photographie avant sa naissance, en 1760. Il s'agit de *Giphantie* de Charles-François Tiphaigne de La Roche, acheté 2 000 € et donné à la fondation Foto Colectania de Barcelone.»

5 Se laisser initier par les galeristes

Le galeriste est un marchand : certes, il souhaite vendre mais il est avant tout un passionné qui aime faire découvrir ses talents. «Il faut partager et échanger avec les galeristes, ils sont les mieux placés pour parler de leurs artistes. Ce sont des acteurs incontournables de l'initiation à la collection», explique ainsi Cécile Schall, directrice et fondatrice de la foire Fotofever. Et les foires sont un lieu idéal pour établir un dialogue, car, ici, la plupart des visiteurs sont anonymes. Les questions diverses ne seront donc pas jugées mais, au contraire, prises au sérieux, avec une véritable écoute.

L'ŒIL DE LA PHOTOGRAPHIE

THE EYE OF PHOTOGRAPHY

En marge de Paris Photo : des photos et des foires

21 NOVEMBRE 2016 - FRANCE, ÉCRIT PAR SOPHIE BERNARD



Fotofever © Catherine Balet Courtesy galerie Thierry Bigaignon



Fotofever © Catherine Balet Courtesy galerie Thierry Bigaignon



Fotofever © Julien Mauve Courtesy galerie Intervalle

En marge de Paris Photo, se tenaient de nombreux autres événements et foires dédiés à la photographie. Morceaux choisis avec As Known as Africa (AKAA), foire d'art contemporain et de design dédiée à l'Afrique au Carreau du Temple, et la 5e édition de Fotofever au Carrousel du Louvre.

Si Paris Photo reste de loin l'événement majeur de ce mois de novembre, ceux qui ont un gros appétit d'images ont été bien inspirés de se rendre à la première édition de AKAA – As Known as Africa – dédiée à la scène artistique africaine mêlant photographies, mais aussi peintures et design. Un événement à taille humaine avec ses 30 galeries, qui a su tirer parti de l'espace du Carreau du Temple en le parant de grandes tentures suspendues, offrant un accueil chaleureux. Dès l'entrée, le ton était donné. L'intérêt de la foire résidait dans la diversité des disciplines et des approches, alternant artistes reconnus à l'international et jeunes talents, œuvres plastiques et reportage pour ce qui concernait la photographie. Témoins : le Marocain londonien Hassan Hajjaj et ses tableaux à L'Atelier 21 (Casablanca), mêlant photographies et objets qui expriment si bien la mixité culturelle dont il est lui-même issu. Toujours venue du Maroc : la galerie 127 (Marrakech) présentait la nouvelle série de Carolle Bénitah qui continue à coudre avec du fil d'or sur des images dont elle est cette fois l'auteur : un point de vue répété sur la mer à des moments différents, sur lequel elle a brodé des objets qui apparaissent d'abord mystérieux, et qui sont en fait les outils des obstétriciens pour les accouchements. Après *Photos Souvenirs* (paru chez Kehrer cet été), Carolle Bénitah poursuit donc une quête intime et en même temps universelle...

Un peu plus loin, on découvrait deux solo-show : celui que la School Galerie (Paris) consacrait à Gilles Caron, principalement des noir et blanc et quelques images en couleurs, et celui de James Barnor à la galerie Clémentine de la Ferronière (Paris), pionnier de la couleur au Ghana dans les années 1960. De belles choses donc ! Et un bilan positif selon les organisateurs, puisque la foire a attiré 15.000 visiteurs et nous donne rendez-vous l'année prochaine.

Pour sa 5e édition, Fotofever a créé l'événement en renouvelant sa scénographie avec un dispositif astucieux, offrant aux 70 exposants la possibilité d'avoir un stand ou un pan de mur d'une taille suffisante pour pouvoir s'exprimer. Un choix judicieux : la visite de la foire en était plus agréable. Si on ne peut que continuer à déplorer le caractère inégal et éclectique des œuvres présentées, malgré tout, quelques solo-show ont fait leur effet et la visite valait le coup : Nicolas Henry à la Little Big Galerie, Julien Mauve à la galerie Intervalle qui signe un beau succès commercial, Philippe Grollier à la Fisheye Gallery et surtout, coup de cœur pour la série que Catherine Balet a réalisée avec le styliste argentin Ricardo Martinez Paz à la Galerie Thierry Bigaignon. Lui en modèle, elle en photographe, ils ont revisité 130 icônes de l'histoire de la photographie, de Man Ray à Nan Goldin en passant par August Sander et Erwin Blumenfeld. A l'année prochaine pour la 6e édition.

connaissance des arts

Fotofever cultive la fièvre acheteuse



Eric Bouvet, photographie de la série Burning Man, 2002 © Galerie Hegoa Paris

Cécile Schall, fondatrice de Fotofever, poursuit « le sillon creusé il y a cinq ans, qui était de penser la photographie comme un médium permettant de démarrer une collection ».

Ainsi, didactisme et pédagogie accompagnent ce salon de soixante-quinze exposants, qui compte Thierry Bigaignon, Vincenz Sala, 6 x 7 Leica ou Einstein Studio parmi ses nouveaux arrivants. Pour commencer, la reconstitution de l'appartement d'un collectionneur accueille le visiteur avec une sélection de pièces à moins de 5000 €, avant qu'on ne lui propose guides et discussions afin de l'aider à passer à l'acte. « Je me souviens avoir assisté à un talk organisé par Artsy, poursuit Cécile Schall, qui concluait que 98% de ceux ayant les moyens d'acheter n'étaient pas encore collectionneurs... »

theguardian

Photography



Enter the void: Klaartje Lambrechts' surreal fever dreams - in pictures

Belgian photographer Klaartje Lambrechts invites us into a world of beauty, violence and decay, full of stories that remain tantalisingly out of reach

Portrait #4, from Aeternae, 2016

With her eerily surrealist portraits, Belgian photographer Klaartje Lambrechts gives a high-definition look into another world. Lambrechts' work is on show at the [fotofever photography fair](#), at Carrousel du Louvre, Paris, 11-13 November

Photograph: Klaartje Lambrechts



The Last Journey, from The
Silence Is Here Again Tonight,
2015

For her series The Silence Is Here
Again Tonight, Lambrechts didn't
describe her process or meanings -
leaving viewers free to interpret its
elliptical near-narrative



Green Mask, from The Silence
Is Here Again Tonight

Odd figures crop up in deadpan
Lynchian scenes, defying easy
explanations



Hotel #1, from The Silence Is Here Again Tonight

In one pair of images, a woman reverts to youth while her partner stays the same age



Hotel #2, from The Silence Is Here Again Tonight

Is he some immortal human, remembering their youth together? Lambrechts gives nothing away



Nathan, from The Silence Is Here Again Tonight

As well as personal work like this, Lambrechts works with various editorial clients, such as Marie Claire and the Belgian titles De Standard and De Morgen



Laurence, from The Silence Is Here Again Tonight

Another series, for Jute magazine, saw her collaborate with designer Marijke Boye, imagining the dreamlike garden from the children's tale The Nightingale and the Secret of His Voice



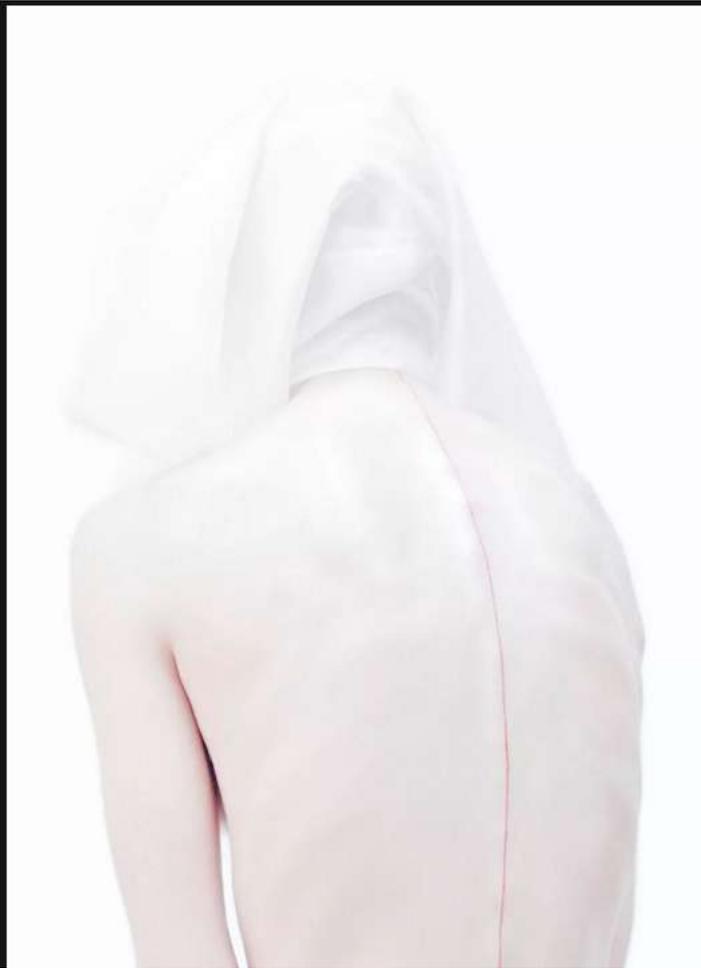
Broken Face, from ReWound, 2014

In her series ReWound, alabaster-skinned models remain poised, despite some strange injuries



Spine, from ReWound

'The images recall moments when life jolted and faltered,' reads the description on Lambrechts' website. 'Revealed memories raise discomfiting questions: are we the balance of our injuries and successes? Or, more intimately: am I my injuries?'



Hands, from ReWound

'The isolated, sculptural figures are pure. Every detail is considered and purposefully styled. Nothing is left to chance. As if in looking back there's still a need to control the past'



In Lambrechts' 2016 series
Aeternae, models are draped in
flowers and plantlife



Frozen Flower, from Aeternae

Lambrechts describes it as a
confrontation of eternity and the
tension between eternity and how
everything living must die



Portrait #1, from Aeternae

Lambrechts has been a finalist in the Sony World awards, the Renaissance photography prize and more



Portrait #2, from Aeternae

She also does work for fashion brands such as Fred & Ginger and Magdalena, and new work crops up on her regularly updated [Instagram](#) account



LE QUOTIDIEN DE L'ART



JEUDI 10 NOVEMBRE 2016 NUMÉRO 1171

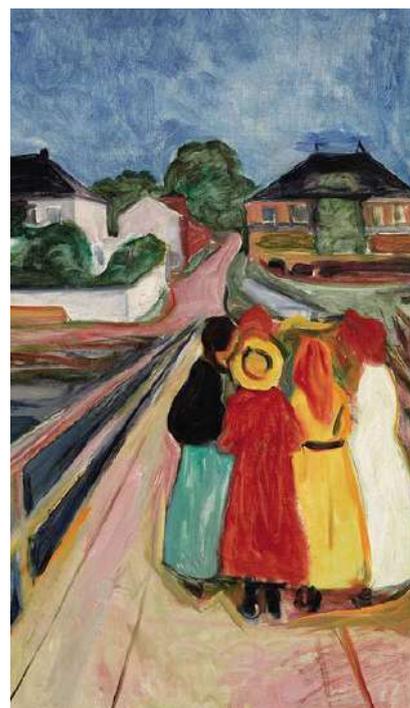
SUCCÈS POUR GIRODET
À DROUOT
ET À CLERMONT-FERRAND
RÉSULTATS ▶ [PAGE 6](#)

PARIS PHOTO OUVRE
QUELQUES HEURES APRÈS
L'ÉLECTION DE DONALD TRUMP
FOIRE ▶ [PAGE 8](#)

MUNCH ET MONET
EN LICE
À NEW YORK
VENTES PUBLIQUES ▶ [PAGE 11](#)



**DONALD TRUMP
N'EST PAS L'AMI
DES ARTS** ▶ [Lire page 02](#)



WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM

2 euros

20TH EDITION

**PARIS
PHOTO**

**Jürgen Klauke
Boris Mikhaïlov
Juergen Teller
Ming Wong**

1013 NOV 2016
GRAND PALAIS

SUZANNE TARASIEVE PARIS Stand B14 T: +33 (0)6 79 15 47 85

BRÈVES

PAGE
07

LE QUOTIDIEN DE L'ART | JEUDI 10 NOVEMBRE 2016 NUMÉRO 1171

Antoine Rose, *Spiagge bianche study 2*, édition 1/10, 2015. Courtesy Xin Art Galerie / Fotofever Paris 2016.



**FOTOFEVER, FOCUS
SUR LA PHOTOGRAPHIE ÉMERGENTE**

> Dédiée à la jeune création photographique, la foire Fotofever ouvre les portes de sa 5^e édition demain, vendredi, au Carrousel du Louvre à Paris, jusqu'au dimanche 13 novembre. Cette année, la manifestation dirigée par Cécile Schall mise sur un décloisonnement partiel d'une partie des stands avec des allées en zigzags. Plus de 40 % des stands proposent des *solo shows*. Autre nouveauté : limiter à quatre le nombre d'artistes présentés par chaque galerie. Un « appartement du collectionneur » proposera en outre à l'entrée de la foire des tirages à moins de 5 000 euros. Le cru 2016 de la foire compte un peu moins d'exposants - 75 contre environ 100 l'an passé - en raison notamment de ces changements dans le plan, et accueille des nouveaux tels que 6 × 7 Leica Gallery (Varsovie), Thierry Bigaignon (Paris) ou Einstein Studio (Tokyo).

www.fotofeverartfair.com





Start to Collect at Fotofever Paris 2016

Excellence & Creation Nov 7, 2016

Set to welcome some 15,000 visitors from 11 to 13 November, fotofever Paris is a photography art fair unlike any other. Now in its fifth edition, the event is expressly intended for young and first-time... [Scroll to read more >](#)

[f](#) [t](#) [p](#)

Text by Ray Hu

Set to welcome some 15,000 visitors from 11 to 13 November, fotofever Paris is a photography art fair unlike any other. Now in its fifth edition, the event is expressly intended for young and first-time collectors, with an educational mission and programming. In the Carrousel du Louvre in the heart of Paris, 75 international and French galleries will offer original works, limited to editions of 30 or fewer, with all prices displayed.

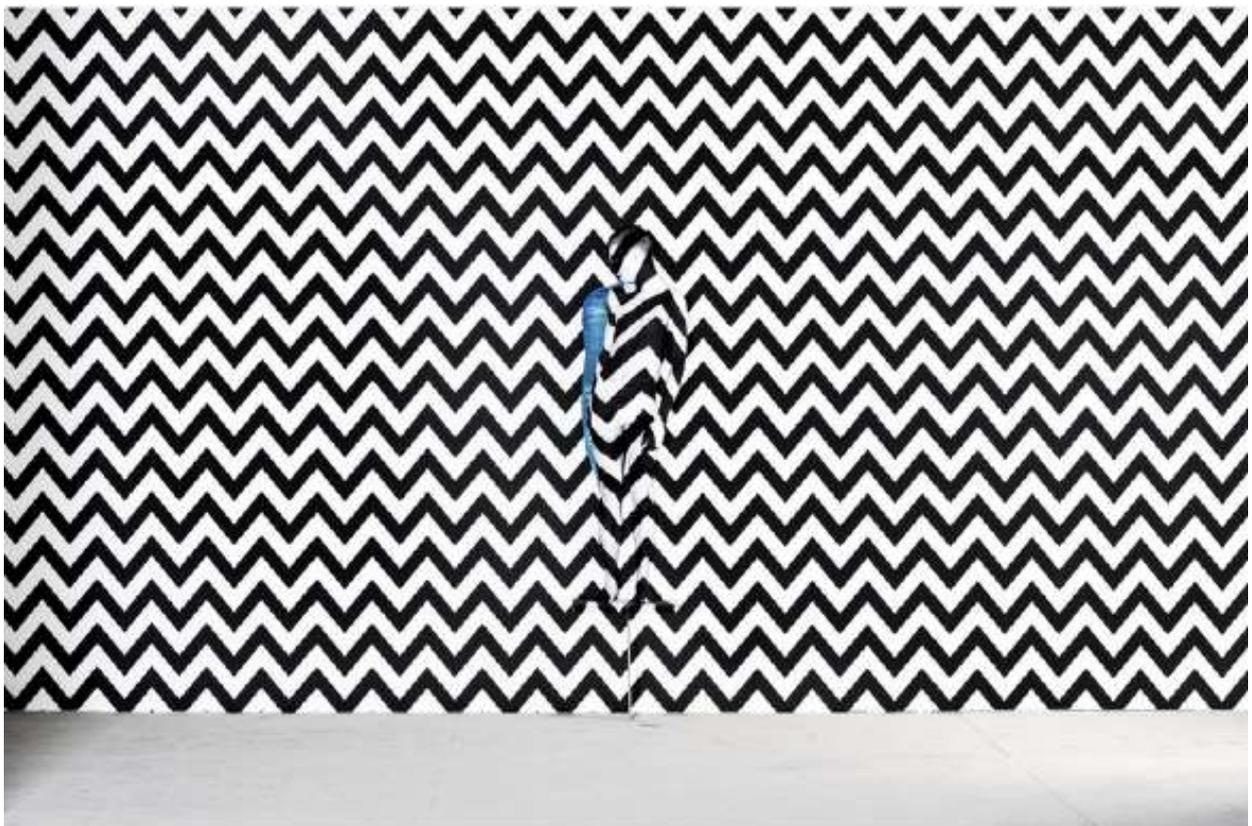
Furthermore, the "Start to Collect" program makes it easier than ever for photography enthusiasts to take

their first steps to building a collection. From the Collector's Apartment at the entrance of the fair to the guide and guided tour, fotofever paris proactively lowers the barriers for collecting. Meanwhile, returning visitors can look forward to the new zig-zag scenography, a departure from the conventional closed-booth arrangement.

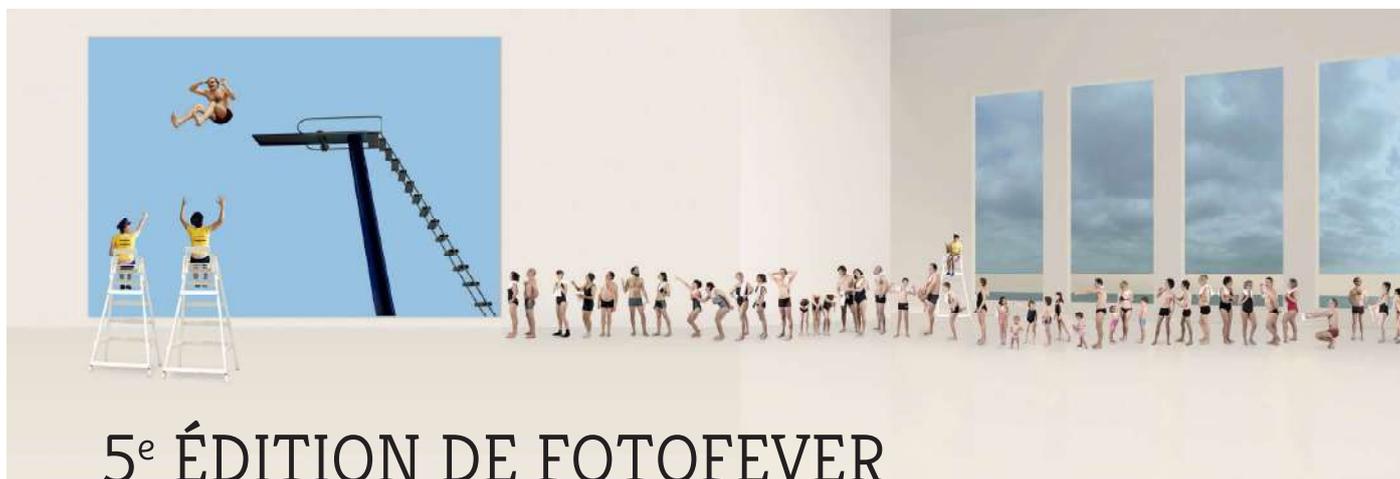
Fotofever Paris 2016 will take place from 11-13 November at the Carrousel du Louvre. For more information, visit the [fotofever website](#).







FESTIVALS



5^e ÉDITION DE FOTOFEVER ROULEZ JEUNESSE !

© Muriel Bordier, *Le plongeur*, série
Les Thermes, 2014. Courtesy Galerie Annie Gabrielli

Jeunes collectionneurs, jeunes galeries, jeunes artistes, nouveau directeur artistique et nouvelle scénographie : un vent de fraîcheur souffle sur la cinquième édition de Fotofever qui resserre sa programmation autour des acteurs émergents de la photo contemporaine.

La particularité

de Fotofever ? Afficher systématiquement le prix des œuvres exposées. La raison ? Fotofever est une foire qui s'adresse à tous les collectionneurs : les plus avertis d'entre eux, bien sûr, qu'elle bichonne au travers d'un programme VIP, mais aussi et surtout les débutants qu'elle entend guider dans leurs premiers pas sur le marché. Pensé pour ces derniers, le programme « start to collect » leur propose ainsi une sélection d'œuvres à moins de cinq mille euros mises en scène dans un espace dédié, un guide papier – véritable manuel de survie à l'usage de tout aspirant collectionneur –, ainsi que des rencontres avec des artistes et des collectionneurs aguerris.

Voilà pour ce qui ne change pas. Pour ce qui bouge, 2016 voit l'arrivée d'un nouveau directeur artistique, le commissaire d'exposition passé par les Rencontres d'Arles et Paris Photo Stéphane Baumet, accompagnée d'un resserrement de la programmation autour des acteurs émergents de la photo contemporaine. La belle initiative : accorder une remise importante aux galeries de moins de trois ans. La

promesse : donner à voir aujourd'hui ce qui sera repris ailleurs demain. « *La vocation première de Fotofever est prospective : notre indépendance nous permet de présenter des galeries au programme audacieux et d'offrir une belle visibilité aux plus jeunes* », précise Cécile Schall, la directrice. Enfin, exit les stands cloisonnés, Fotofever dévoile les soixante-quinze galeries présentes cette année au gré d'une scénographie ouverte totalement repensée.

Degrés d'humour français

Au sein des galeries françaises, les écuries parisiennes – au nombre de quinze – tiennent le haut du pavé. Parmi celles-ci, saluons l'entrée de la galerie Thierry Bigaignon, sitôt ouverte sitôt ralliée à Fotofever, qui nous gratifie d'un échantillon de son expo de rentrée, *Looking for the Masters in Ricardo's Golden Shoes*. D'un côté, l'artiste Catherine Balet et son désir de rendre hommage aux grands maîtres de la photo, de Man Ray à Cindy Sherman. De l'autre, son comparse Ricardo Martinez Paz, prêt à assortir tous les costumes de l'histoire

du médium à ses chaussures dorées. Le résultat : des images bluffantes de précision qui interrogent notre identité... et celle de la photographie. Nouvelle venue elle aussi, la galerie Vincenz Sala déploie un joli triptyque passant au crible notre quotidien : Gilles Raynaldy et ses rigoureuses photos d'architecture, Nathalie van Doxell et ses images de tables de nuit entre rêve et réalité, Isidore Hibou et ses fragments de vie teintés d'humour noir mais pas dépourvus de tendresse. Plus au sud, la galerie Annie Gabrielli (Montpellier) fait quant à elle le choix du solo show avec Muriel Bordier dont les mises en scène aussi décalées que travaillées tournent en dérision nos pratiques sociales (et aquatiques) pour notre plus grand plaisir.

Frontaliers à suivre de près

Largement représentés, nos voisins européens ne sont pas en reste, à commencer par les plus proches. En provenance de Belgique, l'Artelli Gallery (Anvers) révèle les propositions de trois de ses protégés : les constructions épurées et architecturées de la

Novembre - Décembre 2016

prometteuse Liat Elbling, les portraits sensibles et délicats, tout en demi-teintes, de Klaartje Lambrechts, et les heureux instantanés en noir et blanc d'Alberto Saleh. À la galerie C (Neuchâtel, Suisse), on fait dialoguer le travail de Matthieu Gafsou, Prix HSBC 2009, avec celui de Cyril Porchet, repéré à Circulation(s) en 2015. Tandis que le premier se plonge dans le monde poignant des toxicomanes lausannois (*Only God Can Judge Me*) ou observe les traces de l'activité humaine dans le ciel (*Ether*), le second s'intéresse aux rassemblements folkloriques, leurs mouvements et leurs couleurs, vus du ciel (*Crowd*). Trois séries traversées par l'infiniment petit et l'infiniment grand qui posent la question, fondamentale en photographie, de la distance, et celle de la place de l'homme dans l'univers.

Spécialités polonaises et danoises

À l'est, la Leica Gallery Warsaw (Varsovie) propose un aperçu – explosif – de la scène photographique contemporaine polonaise : les mises en scène absurdes et glaciales de Przemek Dzienis tutoient celles, plus pop mais non moins sombres, de Tomasz Wysocki dont certaines, tout droit venues d'un futur aseptisé et effrayant, lui seraient apparues au cours d'une séance d'hypnose. En parallèle, les nus aigus de Waclaw Wantuch, réalisés grâce à la technique de la platino-typie, font de l'œil aux imperturbables natures mortes de Pawel Żak. Au nord, In the Gallery (Copenhague) réunit trois artistes danois qui opèrent à la marge de la photographie : Jacob Gils et ses expositions multiples aux faux airs de peintures impressionnistes, Carsten Ingemann et ses inquiétantes visions nocturnes, Lea Jessen et ses compositions graphiques aux atmosphères de science-fiction. Revigorant. ♦ A.L.

Infos pratiques

Du 11 au 13 novembre 2016.

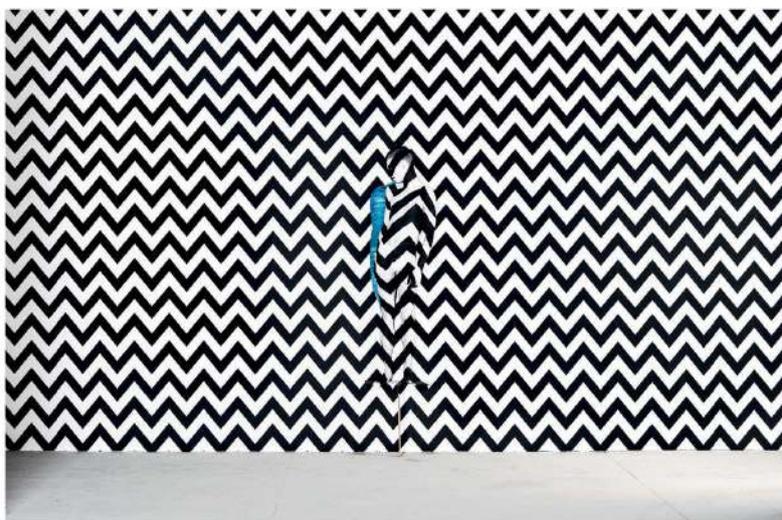
Carrousel du Louvre.

De 11h à 19h30, 18h le dimanche.

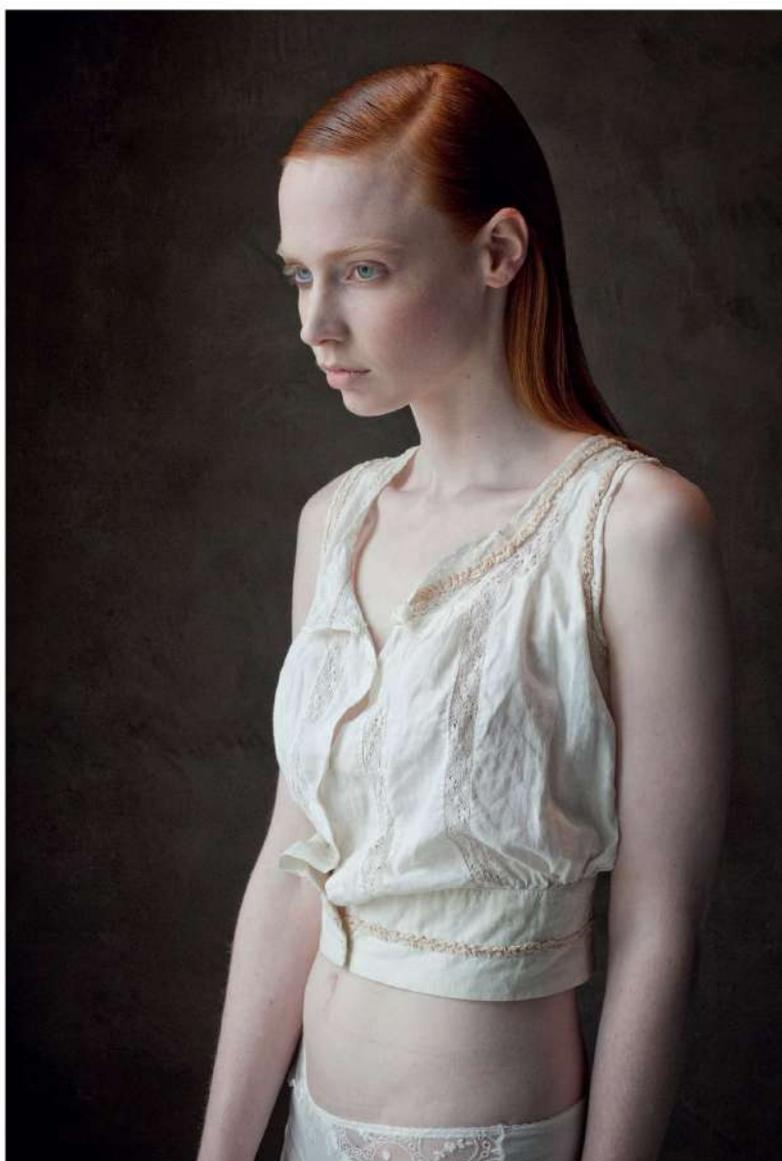
Tarif plein : 20 € (18 € en prévente)

Tarif réduit : 12 € (sur place uniquement)

www.fotofeverartfair.com



© Tomasz Wysocki, *Untitled 8*, 2015, série *Exodus 2064*, 2015. Courtesy 6x7 Leica Gallery Warszawa



© Klaartje Lambrechts, *Laurence*, série *The Silence is Here Again Tonight*, 2012. Courtesy Artelli Gallery

ENQUÊTE

COMMENT COLLECTIONNER LA PHOTO ?

NOS CONSEILS
NOS COUPS DE CŒUR



FINANCIÈREMENT PLUS ABORDABLE QUE L'ART CONTEMPORAIN, LA PHOTOGRAPHIE SÉDUIT DES COLLECTIONNEURS TOUJOURS PLUS NOMBREUX. POUR CEUX QUI HÉSITENT ENCORE À FRANCHIR LE PAS, BEAUX ARTS VOUS GUIDE À L'OCCASION DE LA PLUS GRANDE FOIRE INTERNATIONALE DÉDIÉE À CE MÉDIUM : PARIS PHOTO.

PAR JACQUES DENIS

Beaux Arts



MURIEL BORDIER
La Leçon de natation, série les Thermes
2014, tirage lambda contrecollé sur aluminium, 100 x 190 cm.
FOTOFEVER Galerie Annie Gabrielli, Montpellier

5 000 €

Beaux Arts



J.D. 'OKHAI OJEIKERE
Oluweri Headdress
Vers 1970, tirage argentique
noir & blanc sur papier baryté,
50 x 60 cm.

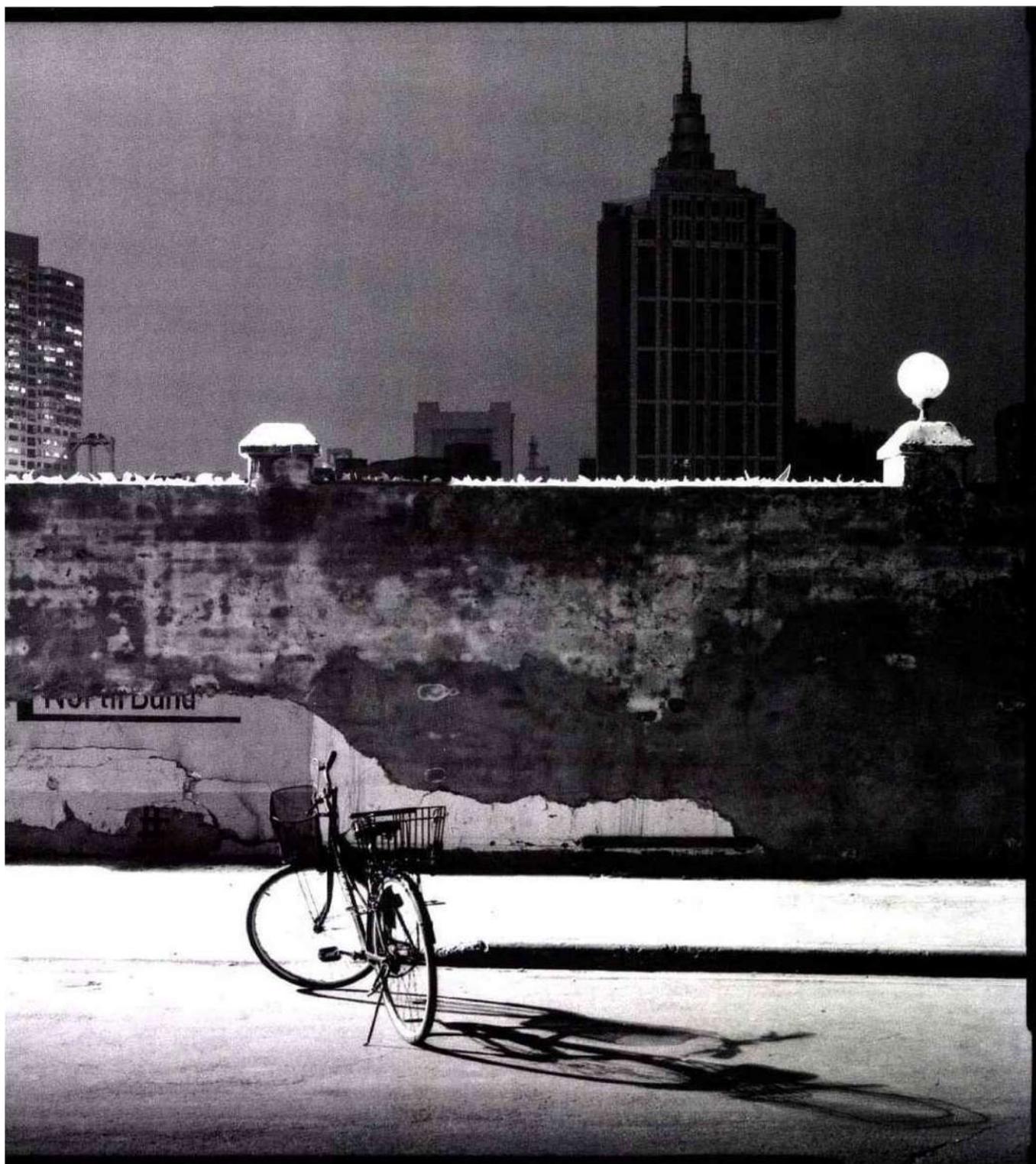
PARIS PHOTO
Galerie du Jour agnès b.,
Paris

9 000 €

Tous vous le certifient : Paris Photo reste la plus grande, la plus importante foire de photographie au monde. Un rendez-vous annuel où le milieu entier se croise, des amateurs chevronnés aux professionnels patentés. «Pour les visiteurs, c'est un grand moment de plaisir. Pour les collectionneurs, c'est un exceptionnel vivier d'images», confirme Françoise Paviot, l'une des galeristes historiques en la matière. Certes, tout le monde peut y prendre du plaisir, à voir et revoir des images qui ont marqué l'imaginaire ou découvrir des photographes, des nouvelles manières de regarder, de se projeter, mais Paris Photo réunit avant tout un petit cercle de collectionneurs venus des quatre coins de la planète. Ce cercle qui, si l'on en croit la tendance, n'a de cesse de s'élargir. Difficile, donc, d'en dresser un portrait type, même si l'essentiel des acheteurs ont plus de 40 ans selon l'*Art Collector Report* 2014 édité par Larry's List, une société spécialisée dans le *profiling* des collectionneurs d'art. Il faut de tout pour faire un monde, et il existe autant de collectionneurs que de collections. Des plus classiques aux plus excentriques. Il y a ceux qui achètent pour décorer leurs murs et les autres, dont les murs, aussi vastes soient-ils, ne peuvent suffire à accueillir ce qu'ils ont pu s'offrir. Parmi eux, on trouve des banquiers peu connus du public, tel Damien Bachelot, dont la collection trouve sa place sur les cimaises du musée Nicéphore Niépce, à Chalon-sur-Saône, mais aussi des figures reconnues comme le producteur Marin Karmitz et feu le cinéaste Claude Berri. Certains sont animés par la loi des séries, construisant un ensemble articulé autour d'une obsession, d'autres marchent au coup de cœur, sans souci de cohérence. En fait, tous les cas



Beaux Arts



BOGDAN KONOPKA

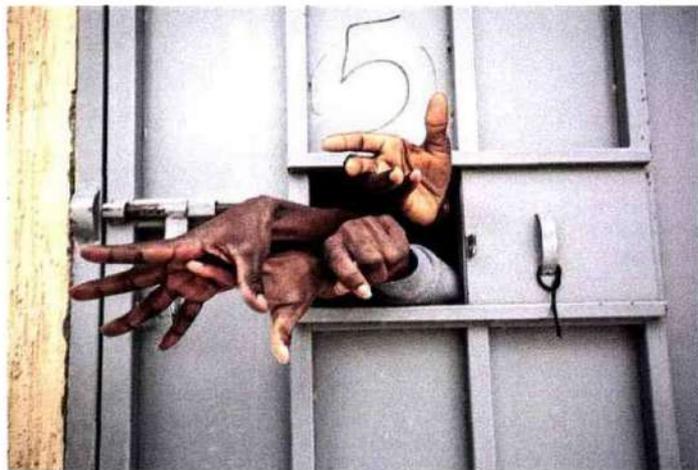
Shanghai

2004, tirage original par contact sur papier aux sels d'argent, 10 x 12,5 cm.

PARIS PHOTO Galerie Françoise Paviot, Paris

1 200 €

Beaux Arts



D. CONTRA
NARCISO CONTRERAS

Centre de détention de Garabuli (Libye)
2016, tirage lambda numérique sur papier satiné, 80 x 120 cm.

PHOTO SAINT-GERMAIN
Prix Carmignac du photojournalisme, pour la fondation Carmignac

EN BAS

ARMANDO CRISTETO
Hulk, série Los Rostros de la Independencia, México

1980, tirage d'époque, 14 x 20,4 cm.

PARIS PHOTO
Galerie Toluca, Paris

2 000 €



d'espèces se rencontrent. Même celui du marchand-collectionneur, à l'image du mythique Howard Greenberg, qui tiendra son stand à Paris Photo et dont la collection privée fut exposée en 2013 à la fondation Henri Cartier-Bresson.

«Une collection doit être assortie à ses moyens. Certaines peuvent se constituer avec un budget de 2 000 euros annuels, d'autres peuvent être lamentables avec bien plus», assure Alexis Fabry, fondateur et directeur avec Olivier Andreotti des éditions Toluca. Commissaire d'exposition, collectionneur lui-même (spécialiste de l'Amérique latine et du livre photographique), il conseille régulièrement des personnes privées. Ses derniers coups de cœur? Armando Cristeto, Graciela Iturbide ou Luz Maria Bedoya. La photographie la plus chère? Silence, dont il se sort par une pirouette: «Ce qu'il faudrait dire? Quelle est la photo la moins chère qui vous a procuré le plus de plaisir? Dans mon cas, une photo de studio, pleine d'étrangeté, achetée sur un marché de Buenos Aires, une merveille à 10 euros.» Le budget ne fait en effet pas tout en la matière. «Si on a l'œil on peut encore trouver des choses», insiste Françoise Paviot. L'œil, c'est un muscle. «J'ai vu une Américaine repérer un *Equivalent* d'Alfred Stieglitz, un tout petit nuage sur un grand stand. Trois fois rien, mais elle savait. Les bons collectionneurs font les bons artistes, car ils prennent des risques. Ce sont eux qui font les cotes», reprend celle dont le réseau s'est construit sur des affinités électives. Pas sûr justement que l'homme à qui elle répond au même moment par

Suite p. 146



COLLECTIONNEUR ET ÉDITEUR

ANTOINE DE BEAUPRÉ: «UNE HISTOIRE D'ŒIL»

Collectionneur à ses heures (les photographes allemands Bernd & Hilla Becher), commissaire («Total Records», à Arles, en 2015), et également éditeur, cet exposant historique à Paris Photo est aussi et avant tout un marchand de livres rares sur la photographie. C'est un libraire pas tout à fait comme les autres. À la galerie 213, Antoine de Beaupré reçoit sur rendez-vous. Après s'être essayé au livre neuf, il a choisi de changer d'objectif, au moment où Internet tissait sa toile à l'heure du 2.0. «Le jour où je me suis surpris à commander des ouvrages sur Internet, il m'est

apparu évident que tout le monde allait le faire.» C'est ainsi qu'il s'est spécialisé dans les livres de collection. Des œuvres mythiques comme le *Paris* du Lituanien Moï Ver, un ouvrage de Hans Bellmer, une pièce signée Man Ray, ou le *A Night in London* (1938) de Bill Brandt, dont le stock avait été bombardé par les Allemands... Les découvertes ne manquent pas pour les amateurs en quête du Graal. Tout est possible. «Il y a peu de livres très rares qui ne me soient pas passés entre les mains», assure Beaupré en souriant. Puis: «On n'est jamais à l'abri de trouvailles incroyables. Parfois, cela relève du miracle.» Comme le premier livre de photographies publié en France, en 1851, par Maxime Du Camp.

Ou, plus récemment, un exemplaire unique de Gerhard Richter! Antoine de Beaupré a aussi vendu de très grosses collections. «Dans la photo, ça peut très vite chiffrer. Mais peu de gens achètent tout d'un bloc. Les collections se construisent.» Du sur-mesure. Et une histoire d'œil. «Aujourd'hui, ceux qui restent dans la photo sont les passionnés. C'est pourquoi je privilégie les petits tirages pour assouvir la passion des collectionneurs sans submerger le marché. En tant qu'éditeur, cela me semble la meilleure façon de fonctionner.»

Ses photographes coups de cœur:

Fernell Franco, Paolo Gasparini, Maxime Du Camp.

BeauxArts
BeauxArts



DIRECTRICE DE LA FOIRE PARISIENNE FOTOFEVER
**CÉCILE SCHALL: «ON PEUT DÉMARRER
UNE COLLECTION À TOUT ÂGE»**

Comment se constituer une collection aujourd'hui ? C'est à cette question que tente de répondre Fotofever, une foire «audacieuse et prospective» qui, depuis cinq éditions, met en place de nombreux outils pédagogiques (dont «Start to Collect»). Entretien avec Cécile Schall, sa fondatrice et directrice.

Existe-t-il un profil type du collectionneur ?

Non, mais il y a deux catégories de collectionneurs : les débutants et les confirmés, sans considération d'âge car on peut démarrer une collection de 7 à 77 ans. À la dernière édition de Fotofever Paris, nous avons assisté au premier coup de cœur artistique de Marion, 8 ans, notre plus jeune collectionneuse !

Qui sont les collectionneurs de référence, ceux dont la démarche peut inspirer ?

Pour moi, il n'y en a qu'une, je l'ai rencontrée à la première édition de Fotofever Paris en 2011. Il s'agit de Galila Barzilai-Hollander, que m'ont présentée Éric de Ville et Didier Brouwers d'Art22, une galerie de Bruxelles participant à la foire depuis le début. Afin d'initier le public à la collection, je l'ai invitée à trois reprises pour exposer sur l'une de ses thématiques de prédilection : l'œil (2012), l'argent (2014) et la chaise (2015). Elle a commencé sa collection d'art contemporain à la suite d'une rencontre avec une œuvre qui l'a marquée lors d'une visite à l'Armory Show à New York. Chez Galila,

le choix se fait par instinct, elle ne s'intéresse qu'aux artistes émergents, surtout en ce qui concerne la photographie (aucune peinture !). Elle dépasse rarement les 5 000 € pour une œuvre, qu'elle paie souvent par mensualités. Elle est très amie avec de nombreux galeristes et artistes, qu'elle soutient au quotidien. Son œil est incroyable et c'est une belle personne, très créative. D'ailleurs, sa collection est une œuvre d'art à part entière, son autoportrait.

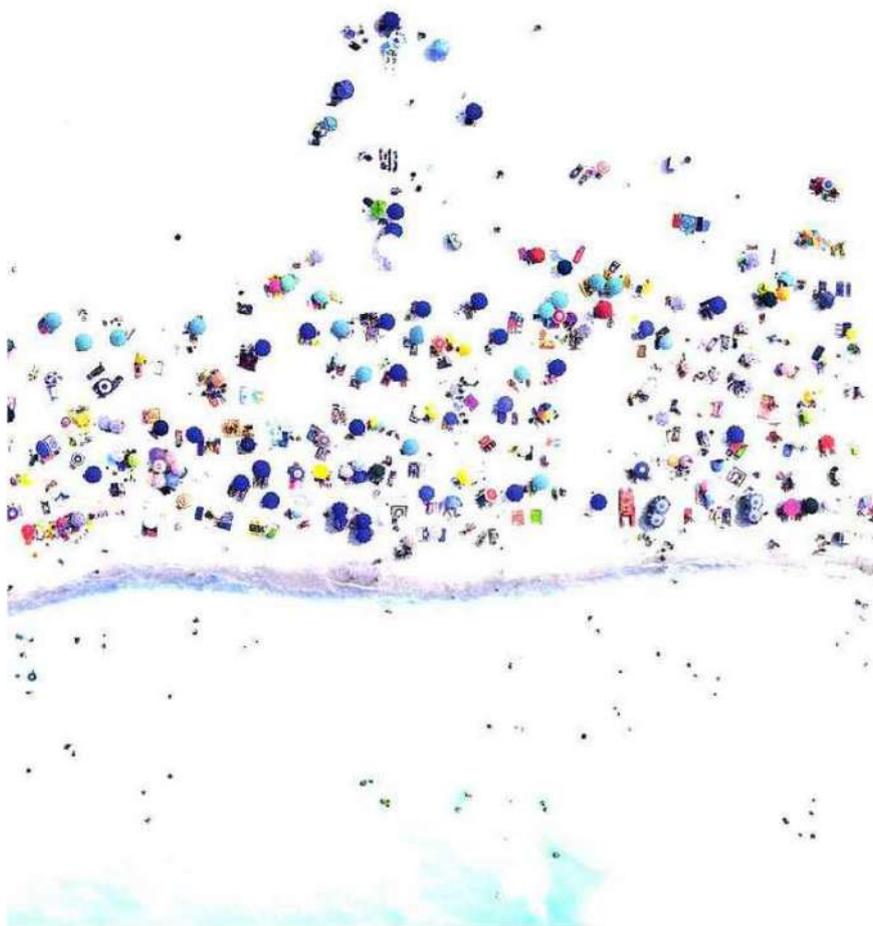
Vous proposez un Appartement du collectionneur, une mise en situation à partir des œuvres présentées à Fotofever Paris 2016. Pouvez-vous en dire plus sur ce nouveau dispositif ?

L'Appartement du collectionneur fait partie intégrante de notre programme d'initiation à la collection, «Start to Collect», renforcé cette année. Il est construit en étroite collaboration avec les 75 galeries exposantes autour d'une sélection d'œuvres vendues à moins de 5 000 €. C'est le vestibule de la foire ; les visiteurs sont invités à y pénétrer afin de découvrir et apprécier les œuvres considérées comme un best of de la 5^e édition de Fotofever Paris. Celles-ci sont accrochées dans un espace scénographié afin d'aider chaque visiteur à se projeter dans un appartement qui pourrait être le sien. C'est la clef d'entrée de la foire et sa vocation est à l'image de Fotofever, pédagogique et accueillante. Nous souhaitons qu'il agisse comme un élément déclencheur et réveille l'âme du visiteur, qui peut alors se dire : «Collectionner ? C'est possible, c'est pour moi !»

Ses photographes coups de cœur :

Antoine Rose, Édouard Taufenbach, Elisabeth Sunday, François Delebecque, Fumikazu Ishino, Maëlle de Coux, Sandro Giordano, Torsten Solin.

Fotofever - Collecting Photography du 11 au 13 novembre
Carrousel du Louvre - 99, rue de Rivoli - 75001 Paris
01 43 59 46 06 - fotofeverartfair.com



ANTOINE ROSE
Spillage Bianca Study 1, série Tuscany
2016, tirage sous Diasec, 100 x 200 cm.

FOTOFEVER
Galerie Xin Art, Ars-en-Ré

5 000 €

Beaux Arts



CI-DESSUS
YURI MECHITOV
Portrait
1996, tirage gélatino-argentique, 13,5 x 19,1 cm.
PARIS PHOTO
Galeria Asymetria,
Varsovie

Prix sur demande

e-mail en fasse un jour partie. Après avoir demandé un fort rabais, celui qu'elle présume être «quelqu'un de la finance» vient de lui dire: «J'ai décidé finalement de ne pas faire cette acquisition. Elle me plaît beaucoup, mais cet artiste n'est pas référencé sur le marché secondaire.» Lasse, la galeriste rétorque qu'il faut faire confiance à son instinct, pas au marché. Lors des ventes aux enchères, qui constituent l'essentiel du marché secondaire, il n'est pas rare que les artistes ou leurs galeristes rachètent eux-mêmes des pièces afin de maintenir leur cote. «Je préfère ce monsieur qui achetait une photo de Doisneau tous les ans. Et qui m'a dit cette année: "Je ne pourrai pas, car je dois refaire ma toiture!" Les bons collectionneurs sont quand même encore là. J'en croise qui prennent le temps de la réflexion...»

Le temps détruit toujours ce qu'il n'a pas contribué à construire. Certes. Mais l'actualité du marché change la donne. Si une bonne photographie est un «multiple rare», pour reprendre l'expression d'Alain Paviot, son époux et associé, les effets de mode ne sont pas sans incidences. À commencer par la surenchère des ventes spécialisées. «Pendant très longtemps, il n'y avait que deux ventes par an à Paris. L'an dernier, j'en ai compté 17 durant Paris Photo! Mais qui achète? On ne communique pas les résultats...», rappelle Alain Paviot, qui fréquente pourtant la salle Drouot tous les jours. Toutefois, un collectionneur peut encore faire des affaires sur le marché secondaire, comme lors de la vente de la maison Pierre Bergé

CI-DESSUS
DENIS BRIHAT
Coquelicot
1976, tirage argentique avec virage au sélénium et à l'or, 40 x 50 cm.
PARIS PHOTO
Galerie Camera Obscura, Paris

10 000 €



**LE POINT DE VUE MUSÉAL
UN IMPÉRATIF:
PRIVILÉGIER
LA SCÈNE LOCALE
AUTANT QUE
LES PIÈCES
QUI FONT DATE**

Comment collectionner la photographie aujourd'hui ? Comment les institutions et musées de photographie constituent-ils leurs collections ? C'est à ces questions que tente de répondre la Plateforme de Paris Photo, un programme qui a été confié cette année au musée national d'Art moderne (Mnam). En préfiguration de la table ronde organisée à cette occasion, une vingtaine de professionnels du monde entier (conservateurs, responsables de musées de photographies...) ont eu à remplir un questionnaire autour de leur métier. «Aujourd'hui, on ne peut pas tout collectionner, il faut faire des choix... Des musées de taille mondiale comme la Tate Modern, le Centre Pompidou ou le MoMA ne procèdent pas de la même façon que des musées de moindre taille ou que ceux dédiés à la photographie. En revanche, une chose est valable partout: le contexte local compte toujours», assure Karolina Lewandowska, conservatrice pour la photographie au Centre Pompidou. Si la scène locale est l'un des axes de développement d'une collection, il s'agit aussi souvent pour les institutions de mettre en place des stratégies par zones géographiques. Comme le Liban, pour le Mnam. Une autre tendance lourde est la volonté d'achat par les musées de pièces importantes. Moins, mais plus grand. «Nous essayons de marquer le coup !» On se souvient de l'immense polyptyque d'Anna & Bernhard Blume présenté dans la Galerie de photographies de Beaubourg en 2015, trois ans après son acquisition. Il en va de même de l'achat d'un portfolio signé Pieter Hugo. Profitant de l'occasion, le Mnam a d'ailleurs choisi de faire un focus sur ses acquisitions récentes. Du moins une sélection parmi les 12 000 pièces: 100 images pour dix ans. Cette rétrospective sera fondée sur la rencontre, comme celle, emblématique, entre le tout petit cliché de décharge électrique d'Étienne Léopold Trouvelot et l'immense



enregistrement de fils lumineux signé Wolfgang Tillmans. À plus d'un siècle, cela fait sens. Parmi toutes ces images, on découvrira celles de la collection de Christian Bouqueret, historien de la photographie décédé en 2013. Un achat spectaculaire pour l'institution (7 000 images) «par le nombre, la qualité et les pistes que cela ouvre». Ce collectionneur de référence possédait notamment de nombreuses images documentant l'effervescence du Paris de l'entre-deux-guerres, où s'était installée la majorité des photographes qui allaient bientôt compter.

PIETER HUGO
TOUT EN HAUT
Portrait #16, South Africa
2016, C-print, 90 x 120 cm.
CI-DESSUS
Portrait #2, South Africa
2014, C-print, 90 x 120 cm.
PARIS PHOTO
Galerie Stevenson,
Le Cap-Johannesburg

15 000 € chacune

Beaux Arts

& Associés à Bruxelles en 2010 consacrée à la photographie africaine et dont, six ans plus tard, les prix ont grimpé en flèche. «De toute façon, ce n'est pas une bonne motivation que de penser spéculation. Il y a des choses très bien qui se sont valorisées, d'autres qui ne l'ont pas été, d'autres très mauvaises qui le sont encore...», reprend Alexis Fabry. Dans un contexte de raréfaction de la matière première – tant pour ce qui est des photographes à redécouvrir, comme le fabuleux fonds de Vivian Maier, que pour la qualité du papier, certaines usines historiques mettant la clef sous la porte... –, la photographie vintage est désormais sujette à bien des projections. Cela a son incidence sur les prix et donc sur les possibilités de les collectionner.

DAVID HOCKNEY
John St Clair Swimming
April 1972
tirage chromogénique
sur papier Kodak réalisé
en 1976, 20,9 x 27 cm.
PARIS PHOTO
Galerie 1900-2000,
Paris
3000 €

LE MARCHÉ IMPOSE SA COTE

L'autre phénomène qui influence fortement le marché est d'ordre esthétique. Les artistes actuels ont souvent recours à la photographie parmi différents médiums : ils trouvent donc leur place dans l'art contemporain, un domaine excédant le budget de la plupart des collectionneurs. «Dans le cas de

Thomas Ruff, ce n'est d'ailleurs pas forcément à Paris Photo que vous trouverez les pièces les plus intéressantes», analyse Alexis Fabry. Même une institution comme Beaubourg connaît ses limites en la matière. «Pour certains tirages vintage, les prix peuvent atteindre des montants trop élevés pour nous ! Ce fut notamment le cas ces dernières années avec la photographie historique sud-américaine. Le marché a imposé sa cote», déplore Karolina Lewandowska, conservatrice au cabinet de la photographie du Centre Pompidou. La fusion – pour ne pas dire la confusion – avec l'art contemporain a-t-elle changé la nature du collectionneur ? «Oui, bien sûr», assure celle qui, avec Clément Chéroux, a mis en place une série de conférences sur le sujet. «Un bon moyen de contourner les prix à la hausse est de s'adresser aux galeries qui ont déniché leurs artistes et sont les premières à les représenter sur le marché primaire, là où le prix des œuvres dépasse rarement 5 000 €», insiste pour sa part Cécile Schall, fondatrice de Fotofever. C'est l'une des missions de son salon : éclairer des galeries plus méconnues. Il suffit d'oser entrer. À Paris, il ne faut jamais hésiter à pousser la porte de galeries telles

John St Clair swimming April 1972



for Lucien

OH

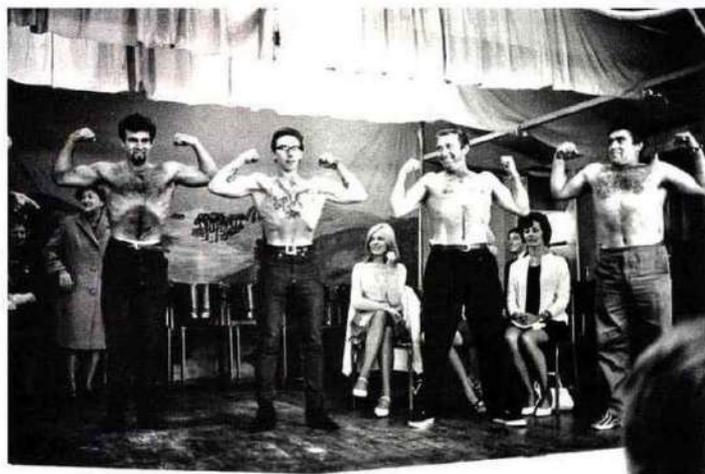
Beaux Arts



MARTIN PARR
PHOTOGRAPHE COLLECTIONNEUR

MARTIN PARR
Gulf Art Fair, Dubai
2007, inkjet print, 50,8 x 60,9 cm.
PARIS PHOTO
Janet Borden Inc. Gallery, New York
6850 €

On peut être à la fois un photographe surexposé et un collectionneur de photographies. La preuve avec les trois volumes que le Britannique (avec Gerry Badger) a consacrés aux livres de photographies, une somme érudite en forme de véritable état des lieux. Mieux qu'un inventaire, ce triptyque dont on conseillera avant tout la lecture du premier volume, paru en 2004, permet d'avoir une vision panoramique sur l'histoire du médium. Une entrée en matière nécessaire, avant de se lancer dans toute velléité d'amasser - de ramasser - des images en vue de constituer son fonds. On a pu avoir un aperçu de cette immense collection et plus largement de son penchant à tout répertorier et conserver, lors de l'exposition «Planète Parr» que lui consacra le Jeu de paume en 2009, où se confrontaient des images anonymes et d'autres signées de maîtres de la photographie «sociale». «Je suis né collectionneur. Cela a commencé très tôt. Quand j'étais enfant, j'avais fait de la cave de notre maison de Chessington, dans le Surrey, un véritable musée aux babioles», confie-t-il dans une vidéo. D'ailleurs, pour être tout à fait complet sur le sujet, il vous faudra aussi jeter un œil attentif sur le recueil que le même Martin Parr a cosigné sur un siècle de photographie en Chine.



Ses photographes coups de cœur : Tony Ray Jones, Garry Winogrand, Sophie Calle, William Eggleston, Bruce Gilden.

TONY RAY-JONES *Strongman Contest, Mablethorpe, 1967*
1967, tirage gélatino-argentique vintage, 14 x 21 cm.
PARIS PHOTO Galerie James Hyman, Londres
6300 €

À lire : *Le Livre de photographies - Une histoire* en 3 volumes - éd. Phaidon

Beaux Arts



LES PÉPITES DE PHOTO SAINT-GERMAIN

C'est l'un des rendez-vous organisés au moment de Paris Photo. Quinze jours rythmés d'expositions (le mythique *Café Lehmitz* d'Anders Petersen revisité au musée Eugène Delacroix avec, à la clé, des images inédites), de conférences, de visites d'ateliers... Pour cette 5^e édition, le collectionneur devrait trouver de quoi se satisfaire dans les galeries associées. On pourra y découvrir 20 tirages originaux d'Henri Cartier-Bresson à la Galerie 13, y retrouver un focus à la galerie Arcturus sur le New York arty des sixties vu par Hervé Gloaguen, fondateur de l'agence Viva, y apprécier chez Laurence Esnol le *Complexe de la simplicité* d'Éric Antoine, jeu subtil de variations sur la lumière, découvrir les carnets de voyage de Jean-Jacques Moles au Bénin à la galerie Vallois, ou encore, dans une veine plus minimale, *Bliss* à la galerie Gimpel & Müller qui rassemble une sélection de plus de 50 lifochromes uniques signés Garry Fabian Miller...

Photo Saint-Germain du 4 au 20 novembre en divers lieux de Saint-Germain-des-Près - 75006 Paris - www.photosaintgermain.com

que Baudoin Lebon, Camera Obscura, Binôme, les Filles du Calvaire, In Situ ou encore Photo12... Voire Lumière des roses, une enseigne située juste de l'autre côté du périphérique, à Montreuil, spécialisée dans la photographie vernaculaire – c'est-à-dire réalisée par des anonymes –, où l'œil exercé pourra trouver son content pour de petits prix.

Ce dernier type de photographie connaît un véritable engouement. Le cinéaste Sébastien Lifshitz, qui lui a consacré quatre volumes (*Amateur*, aux éditions Steidl), fruit d'années à fouiller les marchés aux puces et vide-greniers, a ainsi exposé une partie de sa collection, celle ayant trait au travestissement à travers les âges sous l'angle du «mauvais genre», aux dernières Rencontres d'Arles. Les musées de la photographie, situés aux marges du marché ou dans des pays moins «fortunés», ne négligent pas cet aspect pour constituer leurs fonds. Certains artistes l'utilisent comme support de création d'une œuvre originale. «Cette année, la galerie Hiltawsky, de Berlin, présente les autoportraits étonnants de Torsten Solin, qui met en scène son visage dans des photographies de famille.

HERVÉ GLOAGUEN
New York
1966, tirage argentique,
30 x 40 cm.

PHOTO SAINT-GERMAIN
Galerie Arcturus, Paris

1 500 €



FOCUS

Looking for the Masters in Ricardo's Golden Shoes #41 (2016, détail), Catherine Balet.
© Catherine Balet. Courtesy Galerie Thierry Bigaignon

FOTOFEVER, CINQ BOUGIES ET TOUJOURS LA FLAMME !

Retour sur la genèse de Fotofever – et ses projets – en compagnie de Cécile Schall, directrice de cette foire dédiée à la photographie contemporaine. Gros plan sur un événement à l'angle atypique.

Cécile Schall souligne d'emblée l'écosystème ultra-concurrentiel dans lequel elle se trouve. « Il y a trente ans, on dénombrait une poignée de foires à peine. Aujourd'hui, on en compte plusieurs centaines ». Si ces rendez-vous sont devenus un mode de distribution privilégié de l'art contemporain, cela s'est évidemment fait au prix d'une concurrence féroce. « Tout se professionnalise ; il est important de garder un esprit *start-up*, un esprit innovant. »

Cécile Schall a commencé sa carrière dans le marketing. Son esprit entrepreneurial lui a permis de maintenir sa foire indemne. Dans l'ombre du géant Paris Photo, la concurrence est rude... « Photo Off n'existe plus, tout comme No Found ; Cutlog devait lancer une foire de photographie qui n'a pas vu le jour tout comme Chic Photo ». Pourquoi ? « Le marché de la photographie n'est pas suffisamment grand à Paris pour tant d'acteurs. Il est important d'exister, mais il faut surtout pérenniser un modèle économique », confie-t-elle. Pour y arriver, il faut marquer son territoire avec un positionnement clair et unique. Celui de Fotofever se concentre sur la jeune création photographique et sur l'initiation à la collection.

Cécile Schall. © Thomas d'Aram

Une nouvelle scénographie

Pérenniser, c'est aussi innover. La plus grande nouveauté de Fotofever cette année ? Son parcours. Récemment, salons et foires ont eu tendance à délaisser le traditionnel stand afin d'expérimenter de nouveaux modes de présentation. C'était le cas d'Unseen (Amsterdam) ou de Cutlog (Paris, New York). Ce sera celui de Galeriste, le salon de Stéphane Corréard, qui a confié sa scénographie à l'architecte Dominique Perrault, ainsi que de Fotofever, qui délaisse – presque – le format du stand pour des espaces d'exposition décloisonnés constitués d'allées en zigzag. Comme le souligne Cécile Schall, « les foires doivent réfléchir à des modalités de monstration qui suscitent plus envie. L'idée est de donner à la foire un caractère singulier, casser la monotonie de la succession de stands, qui ne favorise pas toujours l'implication du visiteur ».

Entre une volonté de marquer sa différence et de fluidifier son parcours, cette nouvelle scénographie aura pour conséquence de limiter le nombre de galeries. Un moindre mal pour Cécile Schall puisque cela permettra de faire « un pas de plus vers la qualité et la valorisation de notre accrochage ». En outre, ce nouveau parcours permet aux galeries de bénéficier de stands plus vastes, de neuf ou douze mètres linéaires, au prix d'appel de 5.000 €, accessibles même aux très jeunes galeries. Ces dernières voient-elles d'un bon œil ces innovations ? « Comme pour toute innovation, nous avons eu quelques réticences au début, particulièrement de la part de nos exposants fidèles, notamment pour des questions d'intimité », souligne Cécile Schall. C'est pour cela que l'ilot central adoptera ce parcours en zigzag quand les espaces annexes resteront de traditionnels stands.



FOCUS
Fotofever



A screenshot of a video player showing a woman speaking in a studio. The background is a cityscape. The video player interface includes a timestamp "13:18" in the top left, a "BFM BUSINESS" logo in the bottom left, and a title bar with the text "Le luxe de la semaine SPÉCIALE PHOTO : À LA VEILLE DES GRANDS SALONS PARISIENS DE LA PHOTO". Below the video player, there is a caption "Le luxe de la semaine: La photo, le nouvel élément de style - 16/10" and social media sharing icons for Facebook (with 339 likes) and Twitter (with 11 retweets).

Le mois de novembre est consacré à la photographie. À cette occasion, la 20ème édition de Paris Photo se tiendra du 9 au 13 novembre au Grand Palais. En parallèle, la 5ème édition de Fotofever aura lieu du 11 au 13 novembre au Carrousel du Louvre à Paris. Durant 3 jours, près de 100 galeries nationales seront exposées, avec des premiers prix à moins de 1000 euros. - Avec: Florence Bourgeois, directrice de Paris Photo. Benoit Baume, fondateur du magazine de photographie Fisheye. Cécile Schall, fondatrice et directrice de Fotofever. Et Sam Stourdézé, directeur des Rencontres d'Arles. - Goûts de Luxe Paris week-end, du dimanche 16 octobre 2016, présenté par Karine Vergniol et Emmanuel Rubin, sur BFM Business.

GALERIE ARGENTIC
PARIS



SI LOIN SI PROCHE

Il regarde le monde en face

Par Céline Develay Mazurelle

Diffusion : samedi 24 octobre 2015



Femme Badjao, peuple nomade des mers du Sud. | Pierre de Vallombreuse

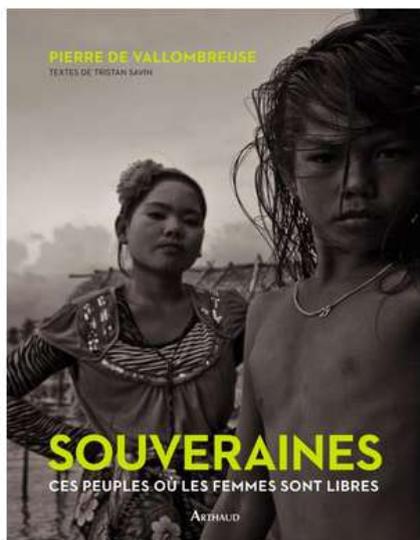
Photographe français né en 1962, Pierre de Vallombreuse a consacré sa vie et son œuvre en noir et blanc aux peuples autochtones. Une œuvre mise à l'honneur en 2015, au Grand Bivouac, festival du voyage d'Albertville, où nous l'avons rencontré...

Après avoir passé dix ans à la rencontre des « Hommes racines », il partage aujourd'hui la vie de quatre peuples d'Asie du Sud-Est, où les femmes sont libres.

« *Souveraines* », son dernier ouvrage paru aux Editions Arthaud, met en lumière et en images la modernité de ces peuples dits traditionnels.

Il témoigne subtilement de la place centrale, voire décisive qu'occupent les femmes au sein de cultures fondées sur le partage, l'égalité et l'entraide.

Rencontre avec un homme engagé qui s'efforce de rester au plus près de la vérité des peuples qu'ils rencontrent.



© Pierre de Vallombreuse

Bibliographie :

- « *Souveraines* » de Pierre de Vallombreuse. Editions Arthaud (Flammarion).
- « *Hommes racines* » de Pierre de Vallombreuse. Editions La Martinière.
- « *Y a-t-il la lune chez toi ?* » de Pierre de Vallombreuse. Editions Le Passer.

Liens utiles :

- [Ici](#) le site de Pierre de Vallombreuse
- Pour en savoir plus sur les multiples combats des peuples indigènes, allez sur le site de [Survival International](#)
- Pour plus d'infos sur Le Grand Bivouac, festival du voyage d'Albertville en France, c'est [par là](#)
- Du 13 octobre au 21 novembre 2015, Pierre de Vallombreuse expose son travail à la [Galerie Argentic](#), à Paris.

Dall Street International

ART

Pierre de Vallombreuse. Souveraines

13 Oct — 21 Nov 2015 at Galerie Argentic in Paris, France



Pierre de Vallombreuse, Enfants Palawan après le jeu (Palawan children after games), Courtesy Galerie Argentic © Pierre de Vallombreuse

From October 13th to November 21st 2015, Galerie Argentic presents an exhibition of around forty black and white photographs, vibrant and until now unpublished, by Pierre de Vallombreuse, timed with the publication of the eponymous book by Arthaud Publishing (Flammarion). The preview and book signing in the presence of the photographer will be held in the gallery on Tuesday, October 13th from 7pm to 10pm.

Western civilization still strives for the consideration of fully equal status between men and women, and despite the considerable progress made since the middle of the twentieth century, this remains a major topic for debate and social struggle.

The observation of isolated cultures and rare micro-societies - considered as more traditional from a Western point of view - in regions remote and untouched by globalization, reveals astonishing and clearly progressive approaches.

Indeed, in some of these cultures, the trends seem to be reversed: women occupy a central place in the social and spiritual foundations, preserving or advocating equality between the sexes, with total mutual respect. There are models for society where the position of the women is not a battle.

Pierre de Vallombreuse went to meet these unknown people, specifically in South-East Asia. From these single encounters, he shot poignant photographic portraits, full of strength, life and truth and from which our side of the world should take essential lessons from.

For *Souveraines*, Pierre de Vallombreuse encountered four of these South-East Asian cultures where female lines play a decisive role. Societies where being born a woman is not the equivalent of a conviction or punishment but is a real blessing.

In the Khasi society, a matrilineal and matrilocal culture of North-East India, children bear the name of their mother and the youngest daughter of the siblings inherit all the land and family properties.

In Palawan society, a Philippines tribe, there are very few hierarchies, men and women live in perfect equality, paying particular importance to the noble values of goodwill, generosity and mutual assistance. In south-west China, the status of women is unique in the Moso society. The people practice all forms of Matriarchy and are avuncular since the education of children is entrusted to the maternal uncles.

Finally, the Badjao, Malaysia, abolish all forms of hierarchy and advocate an egalitarian and libertarian civilization.

Captivating and intriguing, these girls, young women, mothers and grandmothers prove - through the pictures and the regard of Pierre de Vallombreuse - their freedom and their fulfillment, in the most remote areas of the globe.

Galerie Argentic

43 Rue Daubenton
Paris 75005 France
Ph. +33 (0)6 08905133
argentic@argentic.fr
www.argentic.fr

Opening hours

Tuesday - Saturday
From 3pm to 7pm or by appointment



Captions

1. Pierre de Vallombreuse, Enfants Badjao. Borneo, mer des Célèbes (Badjao children. Borneo, Celebes sea), Courtesy Galerie Argentic © Pierre de Vallombreuse
2. Pierre de Vallombreuse, Enfants Palawan, Philippines (Palawan children. Philippines), Courtesy Galerie Argentic © Pierre de Vallombreuse
3. Pierre de Vallombreuse, Badjao. Borneo. Mer de Célèbes (Badjao. Borneo. Celebes sea), Courtesy Galerie Argentic © Pierre de Vallombreuse
4. Pierre de Vallombreuse, Dans les bois Palawan (In the Palawan woods), Courtesy Galerie Argentic © Pierre de Vallombreuse
5. Pierre de Vallombreuse, Jeune fille Palawan (Palawan young woman), Courtesy Galerie Argentic © Pierre de Vallombreuse
6. Pierre de Vallombreuse, Jouer à dormir. Palawan (Play-sleeping. Palawan), Courtesy Galerie Argentic © Pierre de Vallombreuse



REGARDEZ VOIR

par **Brigitte Patient**
le dimanche à 23h15



[l'émission](#) | [\(ré\)écouter](#) | [à venir](#) | [contactez-nous](#) | [podcast](#) ↕

Regardez voir *aussi*

l'émission du **dimanche 11 octobre 2015**

Souveraines de **Pierre de Vallombreuse**



Pierre de Vallombreuse © - 2015

Exposition du 13 au 17 octobre 2015

Galerie Argentic

43 rue Daubenton 75005 Paris

En écho à la parution du livre **Souveraines**, aux éditions **Arthaud** (Flammarion)



Les Poulbots 1935 - Roger Schall Courtesy Galerie ARGENTIC



Le Moulin Rouge 1935 - Roger Schall Courtesy Galerie ARGENTIC



Boulevards 1935 - Roger Schall Courtesy Galerie ARGENTIC

Photos : Roger Schall

TÊTE D'AFFICHE

Jusqu'au 11 octobre

*Paris la nuit
Roger Schall

Contemporain de Brassai, Roger Schall immortalisa Paris de nuit avec un Leica et un Rolleiflex. Pris sur le vif, les clichés en noir et blanc du début des années 1930 sont tirés des archives du photographe de l'entre-deux-guerres. En tout une trentaine de clichés, pour la plupart inédits, sont exposés. En échos sont présentées des photographies de Paris la nuit (rues, monuments...) capturées de 1900 à nos jours, l'occasion de redécouvrir des clichés de Brassai, de Willy Ronis, de Robert Doisneau ou encore de Daniel Lebé.

Où : Galerie Argentic, 43 rue Daubenton - 75005 Paris
Quand : du 4 septembre au 11 octobre
www.argentic.fr

RÉPONSES PHOTO

RÉPONSES

www.reponsesphoto.fr

PHOTO

PRATIQUE

Les meilleures applis iPhone pour la photo noir & blanc

FLASH-BACK

CES APPAREILS QUI ONT FAIT L'HISTOIRE DE LA PHOTO

CAHIER ARGENTIQUE

RÉUSSIR DES NOIRS PROFONDS AU TIRAGE



ÉQUIPEMENT

50mm

Gros plan sur la focale standard

L'exemple d'un grand photographe : les nuits parisiennes de Roger Schall

Spécial noir et blanc

LE NOIR DE LA NUIT

De la prise de vue à l'impression, les défis de la photo nocturne monochrome

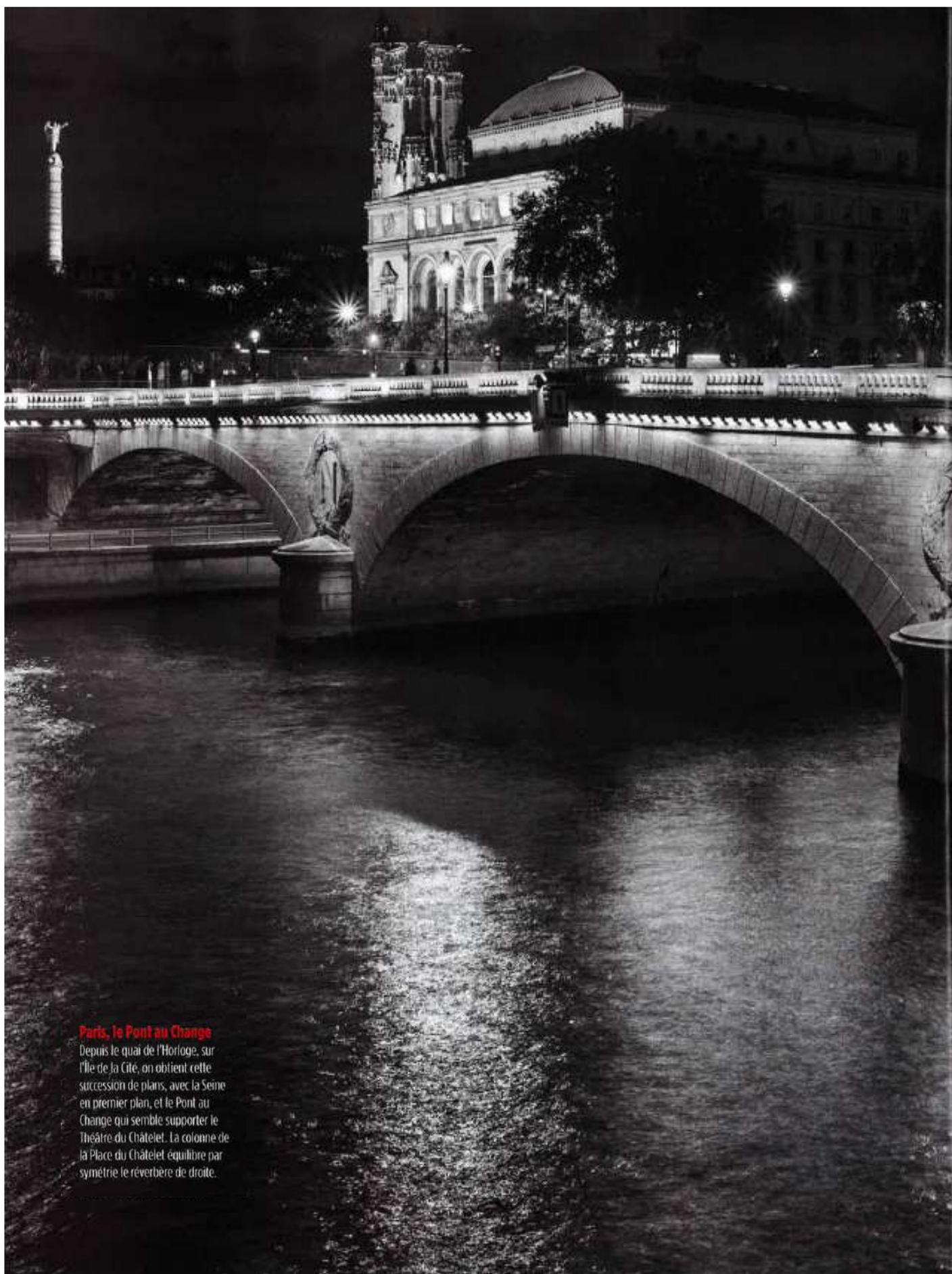
n° 283 H octobre 2015

L 12605 - 283 H - F: 4,95 € - RD



DOM : 5,80 € - BEL : 6,50 € - CH : 6,00 FS - CAN : 8,95 \$CAN
D : 6,80 € - ESP : 6,20 € GR : 6,20 € - ITA : 6,20 € - LUX : 6,60 €
MAR : 70 DH - PORT/CONT : 6,20 € - TOM SURFACE : 900 CFP
TOM AVION : 1800 CFP - TUN : 12 DTU

MONDADORI FRANCE



Paris, le Pont au Change

Depuis le quai de l'Horloge, sur l'île de la Cité, on obtient cette succession de plans, avec la Seine en premier plan, et le Pont au Change qui semble supporter le Théâtre du Châtelet. La colonne de la Place du Châtelet équilibre par symétrie le réverbère de droite.

À LA MANIÈRE DE... ROGER SCHALL**Photographier Paris la nuit en format carré**

Toutes les villes se prêtent à la photographie de nuit. L'éclairage urbain est très fourni. Jouer avec l'architecture, les effets d'ombres et de lumières, est un exercice de composition passionnant. Et placer son boîtier sur un trépied donne le temps de se poser et de réfléchir à ses cadrages.

L'exercice du "à la manière de" demande que l'on se coule dans l'œuvre d'un maître tout en prenant quelques distances. Quelle est la mission? Une photo de nuit en format carré. Mais au lieu d'un Rolleiflex, à l'instar de Roger Schall, ou de l'un de ses nombreux avatars (Mamiya C330 ou C220, Yashica 124G, etc.), j'ai choisi un appareil numérique. En l'occurrence, mon Nikon D600. Ensuite, j'ai écarté la facilité d'un zoom. Pour me retrouver dans la contrainte de la focale fixe d'un Rolleiflex, je suis parti en prise de vue avec un seul 35 mm, le Nikon AF-S 35 mm f:1,8 G. Pourquoi cette focale plutôt qu'un 28 mm ou un 50 mm? Si l'on recadre en carré une vue 24x36 pour obtenir un 24x24 mm, la focale équivalente au 75 mm du Rolleiflex est un 32 mm.

Le choix d'une focale fixe m'arrangeait aussi pour des raisons techniques. J'anticipais quelques soucis de lumières parasites avec mon zoom Nikon 24-70 mm, dont la construction optique plus complexe que celle d'une focale fixe est plus sujette à des images fantômes quand les réverbères de la nuit sont dans le champ de l'objectif.

J'avais prévu d'aller photographier le Pont Neuf, car le décor a peu changé entre 1935 et aujourd'hui, si ce n'est la voie sur berge le long de la Seine. Mais manque de chance, les réverbères du pont sont restés éteints le soir de ma venue. En me déplaçant sur l'île de la Cité et en regardant vers la Place du Châtelet, j'avais mon sujet. En premier plan,

je pouvais jouer sur les reflets des lumières de la ville sur la Seine. Puis, s'enchaînait le Pont au Change. En fond, le Théâtre du Châtelet et la colonne de la place ressortaient. Le ciel n'était pas noir: les nuages renvoyaient la lumière urbaine.

Roger Schall employait à l'époque du film qui ne devait guère dépasser l'équivalent de nos 100 ISO actuels. Je me suis donc astreint à cette sensibilité. Il y a pourtant une différence de taille entre une exposition faite avec un film négatif et un appareil numérique. On expose un film pour les ombres, alors qu'en numérique, on expose pour les hautes lumières. J'ai procédé en deux temps en vue du travail de post-production. Une première exposition pour enregistrer de la matière dans les parties les plus éclairées, 1 seconde à f:8, puis une autre de 4 secondes à f:8 pour obtenir des valeurs satisfaisantes dans les ombres et les valeurs moyennes. L'appareil était bien sûr monté sur un trépied.

Le résultat? L'image est bien carrée, après un recadrage. Mais l'atmosphère est assez différente de celle des photos de Roger Schall. Les réverbères créent des étoiles. On n'a plus ce halo d'autrefois. L'air de Paris est moins brumeux. L'éclairage urbain a changé. Et surtout, les films modernes encaissent mieux les hautes lumières et les objectifs bénéficient d'un traitement multicouches. Les effets de halos sont très contenus. Avec du film d'aujourd'hui et un Rolleiflex des années 1980-1990, j'aurais obtenu ces étoiles, mélangées à un faible halo.

L'atmosphère est différente de celle des photos de Roger Schall. L'air de Paris est moins brumeux.



Réponses **INSPIRATION****PRISE DE VUE**

10 recommandations pour photographeur de nuit avec succès

D'un point de vue technique, la réussite des photos de nuit ne nécessite pas de préparations compliquées. Elle demande de prendre quelques précautions qui sont à la portée de tout le monde. On aura surtout besoin d'investir dans un bon trépied. Voici nos recommandations qui tiennent en dix points.

✓ Trépied

Les performances des appareils numériques récents en haute sensibilité, associées aux objectifs à stabilisation, laissent penser qu'on peut remiser son trépied. C'est faire fi des possibilités que celui-ci offre: netteté optimale de l'image, travail en sensibilité faible ou moyenne pour éviter la montée de bruit, maîtrise de la profondeur de champ par le choix d'un diaphragme approprié à l'esthétique de l'image, etc. C'est le moment d'investir dans un bon trépied, en carbone si possible pour voyager léger, d'autant que cet accessoire ne subit pas les problèmes d'obsolescence de l'équipement.

✓ Pose longue

Le trépied permet d'obtenir des images nettes avec des poses longues, mais on peut jouer sur ces poses longues à main levée pour créer du flou évocateur. La pose longue, chez Brassai ou Roger Schall, était indissociable de la faible sensibilité des émulsions de l'époque.

Ces poses longues ont offert une esthétique du flou avec des personnages qui se déplaçaient, des traînées de phares des voitures ou des motocyclettes. Avec un appareil argentique, il suffit de choisir un film de 100 ISO ou moins. En numérique, de caler la sensibilité sur une valeur basse. Ou encore d'employer un filtre de densité neutre.

✓ Profondeur de champ

La bonne profondeur de champ est celle qui nous satisfait. Mais il faut connaître ses compromis. Très ouvert, le diaphragme réduit la profondeur de champ. La netteté de l'image est bonne au centre mais inférieure sur les bords. Un diaphragme très fermé augmente la profondeur de champ, la diffraction apparaît: la netteté de l'image diminue. La netteté optimale est obtenue avec un diaphragme fermé d'au moins deux ou

trois IL par rapport à la pleine ouverture. D'un point de vue pratique, avec les focales fixes, c'est généralement parfait à f:5,6 ou f:8, et avec un zoom, c'est à f:8 ou f:11.

✓ Mises au point

Il y a deux façons de gérer la mise au point (en dehors de celle du pifomètre). Soit l'on s'efforce de déterminer la partie de l'image que l'on veut absolument nette pour que le sujet y trouve son point d'équilibre, soit l'on joue sur la profondeur de champ en se disant qu'une certaine zone de netteté nous suffit. Le risque, avec la seconde option, est que dans la zone de netteté il y aura forcément un point plus net que les autres et que cela peut déséquilibrer l'image. Si l'on opère au trépied, on a tout le temps de déterminer ce qui doit être absolument net et ce qui peut entrer dans une netteté relative.

✓ Déclencheur souple...

Le déclencheur souple, très associé à la prise de vue argentique, possède ses avatars numériques sous forme de télécommande. Peu d'appareils récents possèdent un déclencheur adapté à cet antique accessoire. Mais son principe reste le même: ne pas bouger le boîtier pendant le déclenchement et l'ouverture de l'obturateur. On évite ainsi tout risque de flou.

Sur les reflex, on gagnera à relever le miroir avant la prise de vue pour éviter un flou de vibration. Certains boîtiers offrent l'utile option de décaler le relevage du miroir quelques secondes avant l'ouverture de l'obturateur.

✓ Pare-soleil

Pourquoi diable employer un pare-soleil de nuit? L'éclairage public est comme une galaxie de soleils, de fortes sources de lumière qui peuvent facilement entrer dans le champ de l'objectif et créer du flare. On pourra compléter le pare-soleil par un

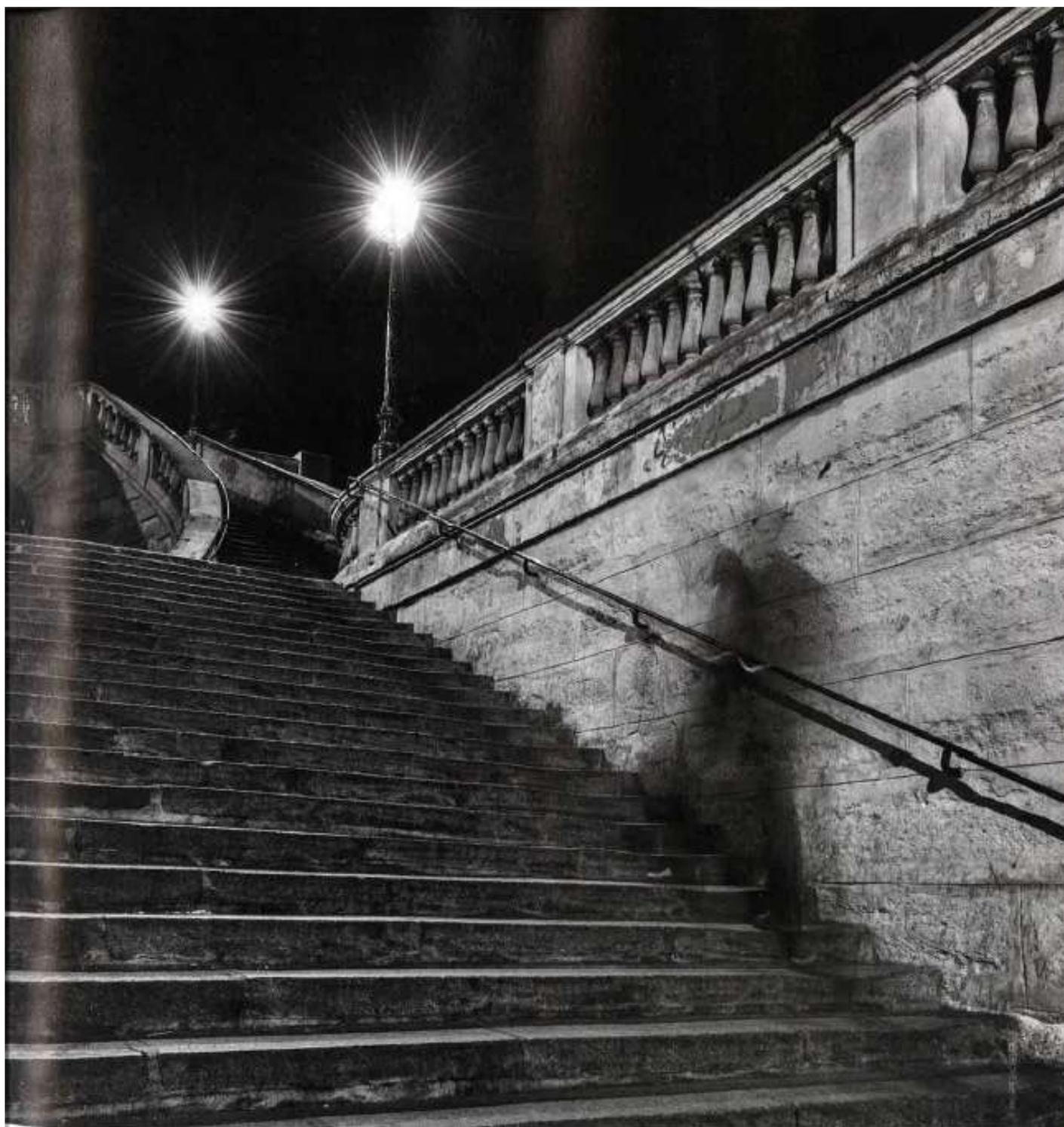
cache en carton noir tenu à la main dans son prolongement. Ces accessoires sont donc les bienvenus pour éviter des lumières parasites. Si l'on souhaite cependant faire entrer dans le champ des spots de lumières, il est préférable de photographier sans filtre protecteur sur l'objectif: ils créent souvent des reflets indésirables.

✓ Bracketter

Bracketter, disait Ansel Adams, est un signe d'insécurité... Il photographiait avec du film et devait exposer parfaitement en une seule fois. En numérique, la possibilité de combiner les vues pour récupérer des détails dans les ombres et dans les hautes lumières est très pratique, notamment pour les sujets statiques. Quand on travaille en Raw, on peut allègrement bracketter par tranche d'au moins 2 IL, en surexposition comme en sous-exposition puis assembler les images avec Photoshop. Les écarts de luminosité peuvent être considérables en éclairage nocturne et ce sera le moyen d'enregistrer du détail partout, même si l'on décide de ne pas en conserver en post-production.

✓ Conversion n & b

L'éclairage urbain d'aujourd'hui est bien plus intense que celui de l'époque de Roger Schall. On peut adopter une sensibilité de 100 à 400 ISO sur son boîtier numérique pour éviter une trop forte montée de bruit. D'autant que les vues nocturnes comportent de larges plages sombres, lesquelles sont particulièrement sujettes au bruit. En faible sensibilité, les capteurs possèdent en plus une meilleure plage dynamique. Avec les capteurs CMOS, le risque de montée de bruit en pose longue au-delà d'une minute est minime, au contraire des anciens capteurs CCD. Si l'on doit dépasser la minute, des essais s'imposent car chaque boîtier réagit différemment.



✓ **Raw**

Le Raw s'impose pour toutes les variations d'interprétation qu'il permet. Les lumières de la ville ont des températures de couleur différentes qui pourront être interprétées sélectivement en post-production. La réserve de détails dans les ombres comme les hautes lumières offre une meilleure latitude d'exposition.

✓ **Régler un mode n & b**

On peut sélectionner le format Raw sur son boîtier et le régler en mode monochrome. L'affichage des vues se fait ainsi en noir et blanc sans être distrait par les couleurs des éclairages artificiels. Cela donne une première approche instructive pour visualiser ses images, évaluer leur exposition, leur netteté et leur composition.

Passage d'Alsace, Paris

Le Nikon D600 équipé d'un zoom 24-70 mm était monté sur un trépied. Le relevage préalable du miroir a évité les vibrations au déclenchement (1,5 seconde à f.11, 400 ISO). Des images fantômes dues aux réverbères ont surgi dans le ciel. Elles ont été corrigées en post-production.

Réponses **INSPIRATION****TRAITEMENT PAS À PAS**

Quand la lumière nous joue des tours

1 Le choix des vues

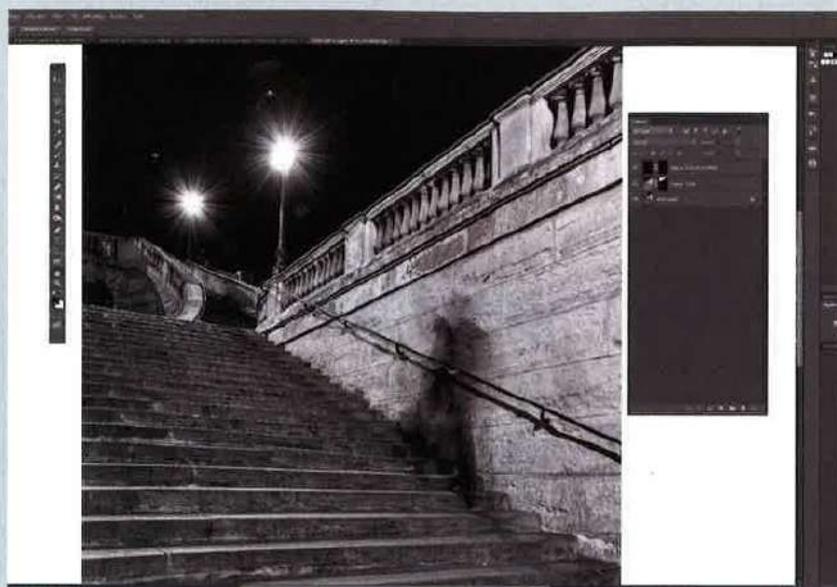
Pour cette photographie, dont le résultat est montré sur la page des conseils de prises de vue, j'ai combiné trois images. La première montre une silhouette fantomatique, obtenue par une pose de 1,5 seconde. Mais j'avais mal caché des lumières parasites qui rentraient dans le champ de l'objectif, malgré le pare-soleil du zoom 24-70 mm. Une seconde vue a réglé ce problème. Mais des réflexions fantômes dues au zoom subsistaient. Une troisième vue peu exposée (non montrée ici) a enregistré des détails dans les lampes des réverbères.

2 Ajustements dans Lightroom

L'ajustement de l'image principale, avec la silhouette, a commencé en modifiant la température de couleur. L'appareil était réglé sur une balance des blancs automatique. Lightroom utilise cette information pour déterminer la température de couleur de base. Elle affichait 2 650 K. En la ramenant à 6 500 K, l'image s'est éclaircie. La teinte, modifiée sur -11, a amélioré le micro-contraste. Enfin, la clarté (+74), a donné du relief et de la profondeur à l'ensemble. Avec le pinceau, les zones montrées en rouge sont foncées pour apporter un meilleur équilibre à l'image. Puis l'image a été recadrée en carré.

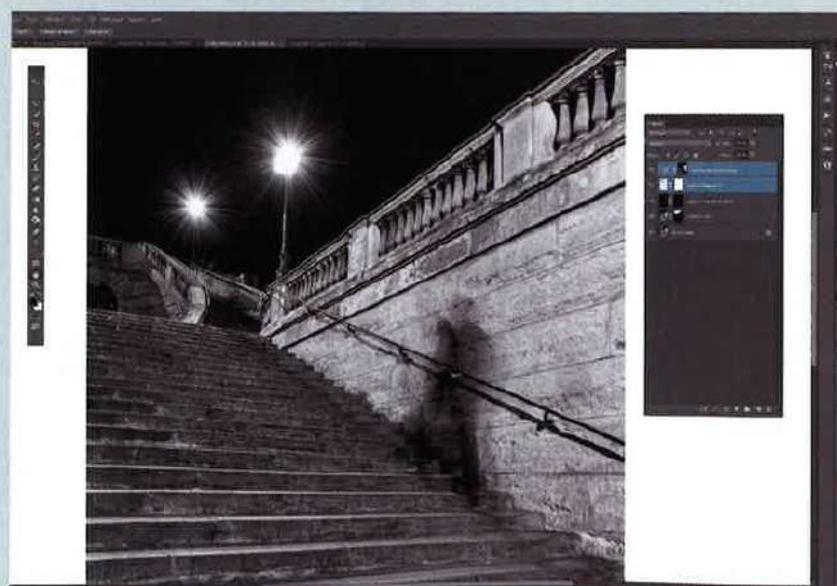
L'éclairage de la ville n'est pas toujours notre allié. Brassai indiquait qu'il cherchait souvent un obstacle naturel ou un élément urbain pour cacher le flux lumineux d'un réverbère, afin d'éviter d'énormes halos sur ses plaques. En numérique, la combinaison des vues résout bien des cas de lumières difficiles.

3 Assemblage des vues dans Photoshop



L'assemblage des vues est réalisé avec Photoshop. L'image d'arrière-plan est celle de la silhouette. J'ai collé au-dessus celle où le ciel est moins parasité par du flare. C'est le deuxième calque. Le troisième est la vue qui a enregistré des détails dans les réverbères. Chaque calque est associé à un masque de fusion rempli de noir. En peignant en blanc dans le masque avec le pinceau, le calque du dessus remplace les valeurs de celui du dessous. Sur le troisième calque, le passage du pinceau sur le masque est réglé avec une faible opacité, pour faire apparaître un soupçon de détail.

4 Retouche et ajustement final



Les taches de lumière autour des réverbères sont gênantes. Un calque vide est créé au-dessus des trois premiers. On y applique des retouches avec l'outil correcteur ou le tampon. Cela évite de modifier l'image de base. On efface facilement avec la gomme ce qui n'est pas réussi. Le correcteur localisé a réglé à lui seul presque tous les problèmes. En deux petits endroits, le tampon a été plus efficace. Après la retouche, pour gagner en équilibre, l'image est foncée sur le mur et un peu sur les escaliers, grâce à un calque de courbes associé à un masque de fusion.

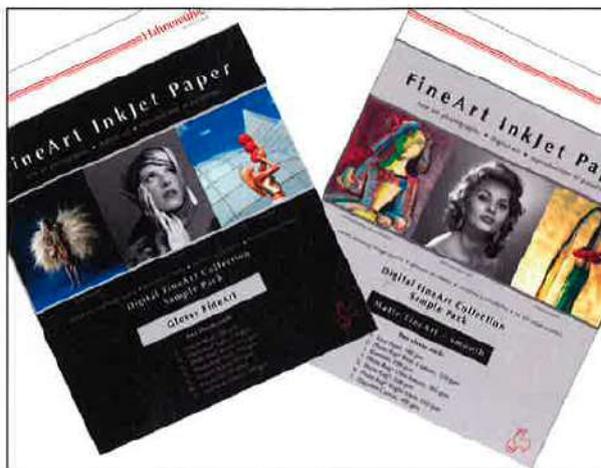
Réponses **INSPIRATION****IMPRESSION**

Le jet d'encre possède mille atouts pour imprimer la nuit

Après la prise de vue, reste l'impression. Quelle imprimante choisir, sur quel type de papier tirer, quels écueils éviter pour restituer fidèlement sur le papier ce que l'on voit à l'écran? Voici quelques pistes pour que les noirs de l'image vibrent autant sur les tirages que dans la nuit.

Q Quelle imprimante pour imprimer des noirs profonds?

R Les imprimantes jet d'encre de qualité photo sont toutes capables de restituer des noirs profonds. Mais elles ne sont pas toutes égales. Les plus performantes fonctionnent avec des encres noires et grises à pigments, aussi bien chez Canon, Epson ou HP. La présence d'encres grises à côté du noir assure une meilleure neutralité des tirages noir et blanc et de meilleurs dégradés. Les encres à pigments garantissent une meilleure conservation des tirages. Leurs encres noires et grises sont fabriquées à partir de noir de charbon, qui est le pigment le plus stable. En formats A3+ et A2, dont le budget reste raisonnable, le choix tourne essentiellement sur les Epson SC-P600 et SC-P800 équipées d'encre UltraChrome. En Canon, on trouve les A3+ Pixma Pro-1 et Pro-10s fonctionnant avec les encres Lucia. HP ne propose plus de modèle abordable en A3+ ou A2 avec des encres à pigments. C'est avec les encres à pigments qu'on obtient les noirs les plus profonds, notamment sur les supports brillants, satinés ou semi-mats. Sur ces surfaces, les toutes récentes Epson SC-P600 et SC-P800 sont les championnes en termes de Dmax, puisqu'elles délivrent une densité supérieure à 2,50 sur du papier brillant. Sur ce point, les Canon talonnent leurs concurrents. La différence n'est guère visible à l'œil nu.



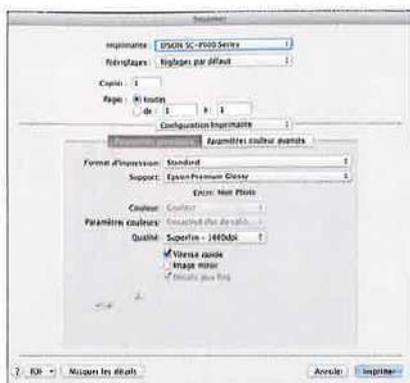
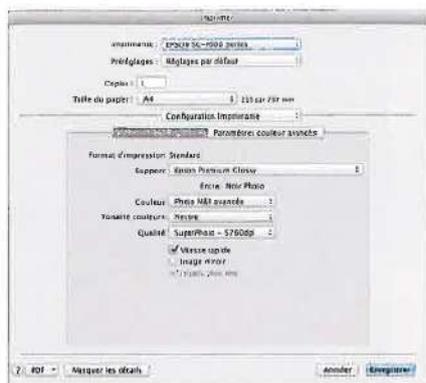
Q Quel papier pour des noirs profonds mat ou brillant?

R Le noir du tirage dépend du papier et du système d'impression. On peut le quantifier en mesurant sa densité maximale (Dmax). En argentique ou en jet d'encre, un papier mat montre systématiquement une Dmax inférieure à celle d'un papier brillant, satiné ou semi-mat. En jet d'encre pigmentaire, on atteint une densité autour de 1,60-1,70 sur du mat contre plus de 2,30 sur du brillant (chiffre atteint par la plupart des papiers conçus pour être imprimés avec la cartouche Noir Photo d'une imprimante Epson ou d'une Canon). Signalons une particularité concernant les papiers mats. Les imprimantes jet d'encre à colorants haut de gamme, comme l'Epson Stylus Photo 1500W (encres Claria) ou la Canon Pixma Pro-100S (encres ChromaLife100+) délivrent une Dmax d'environ 1,90, supérieure à une impression pigmentaire. Mais la conservation des tirages réalisés avec des pigments est meilleure. En argentique, les valeurs sont autour de 1,50 en mat. En brillant, certains papiers comme l'Ilford Warmtone font jeu égal avec le jet d'encre. Le papier baryté argentique brillant Ilford Digital Silver, utilisé sur des tireuses de type Durst Lambda (disponible par exemple sur online.picto.fr), atteint 2,10. Reste que l'appréciation d'un noir n'est pas qu'une affaire de chiffre mais de sensation. C'est pour cela qu'on peut préférer l'aspect velours noir d'un tirage mat. Après tout, le fameux *Paris de nuit* de Brassai fut imprimé en héliogravure sur papier mat.

Q Impression numérique: mode couleur ou noir et blanc ?

R Les imprimantes jet d'encre pigmentaires proposent plusieurs modes d'impression, selon que l'on veut imprimer en couleur ou en noir et blanc. Chez Epson, en fonction des papiers

sélectionnés dans le pilote, on peut opter pour Couleur, Photo noir et blanc avancée, Noir. Chez Canon, l'impression en couleur est choisie par défaut, avec une option Photo en niveaux de gris. On peut imprimer avec succès ses images noir et blanc avec le mode couleur. Les profils ICC fournis par le fabricant de l'imprimante pour les papiers de sa marque (Canon, Epson), ou par les Canon, Hahnemühle, etc. sont élaborés uniquement pour le mode couleur.



D'après nos essais, le mode Photo en niveaux de gris de Canon n'apporte rien de particulier par rapport au mode couleur. La fonction Photo noir et blanc avancée d'Epson délivre des noirs un peu plus denses qu'en mode couleur, une excellente linéarité, avec une possibilité de réglage de teintes chaudes et froides. Mais il n'existe pas de profil ICC spécifique à ce mode, sauf à les créer soi-même avec une application telle que QTR-Create-ICC de Quad Tone Rip (www.quadtone RIP.com). Mais c'est assez geek.

Q Du noir de l'écran au noir sur les tirages, comment ne pas boucher les noirs sans les délayer ?

R L'écran d'un ordinateur montre les images par transparence, avec une dynamique bien plus large que celle d'un papier qu'on observe par réflexion. Dans le processus d'impression, il se produit une compression inévitable des valeurs. C'est surtout dans les ombres qu'on constate ce phénomène, et notamment avec les papiers de surface mate, dont la dynamique est plus faible que celle des papiers brillants ou satinés. La fonction d'épreuve de logiciels comme Lightroom (module Développement, Epreuve écran) ou Photoshop (Affichage>Format d'épreuve>Personnalisé) permet de voir cette compression. Avec Lightroom, il suffit généralement de jouer sur le curseur Ombres dans les réglages de base pour les éclaircir, ou de remonter les valeurs sombres avec la Courbe de tonalité. Dans Photoshop, les propriétés du masque de fusion associé à un calque de réglage (par exemple de courbes) offrent l'accès à Plage de couleurs qui peut sélectionner Tons foncés. Ainsi, le réglage n'affectera que ces derniers.



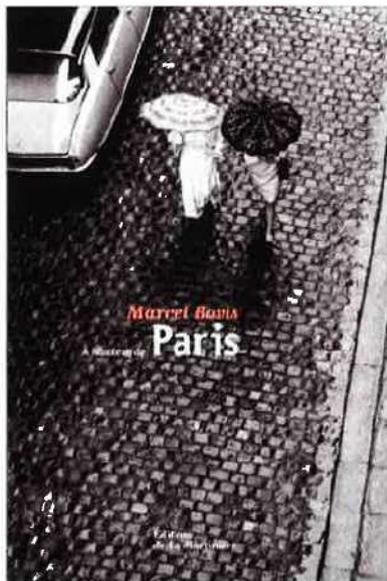
Q Épreuve écran pourquoi le noir devient gris ?

R Quand on simule un tirage à l'écran, grâce à la fonction d'épreuve de Lightroom ou de Photoshop, on constate généralement que l'image grisaille, comme si un voile s'abattait sur elle. L'effet est léger pour un papier de surface brillante, prononcé pour un papier mat. Le réglage du niveau de noir de l'écran est le plus souvent supérieur à celui qu'un papier peut restituer. Pour minimiser ce grisaillement, la valeur du point noir peut être fixée à 0,3 cd/m² pour les papiers brillants et 1 cd/m² pour les papiers mats dans les paramètres du logiciel de calibrage et ne pas excéder 120 cd/m² pour la luminance.

Réponses **INSPIRATION**

POUR ALLER PLUS LOIN

Ils ont aussi photographié le noir de la nuit...



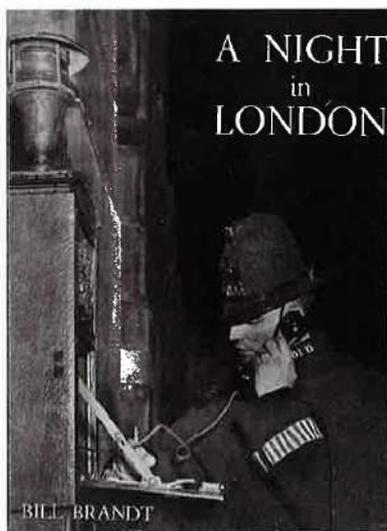
Marcel Bovis

Né en 1904, formé à l'École nationale des Arts Décoratifs de Nice, Marcel Bovis se convertit à la photographie pendant son service militaire; il en fait son métier à partir de 1933. Il photographie Paris de nuit dès 1927. Vous pouvez retrouver ses images notamment dans *A hauteur de Paris* publié en 2011 par les éditions de La Martinière.



André Kertész

Né en 1894 à Budapest, André Kertész a débuté la photographie à la fin des années 1910. Avec ses vues d'un Paris inquiétant la nuit, il a réellement créé un style. À l'occasion d'une rétrospective au Jeu de Paume, les éditions Hazan lui ont consacré un ouvrage en 2010.



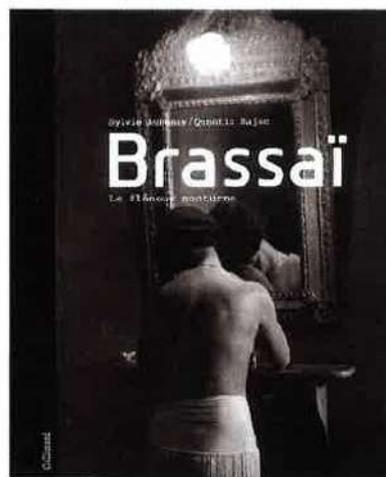
Bill Brandt

En 1938, le photographe allemand sort son deuxième livre intitulé *A night in London*, très inspiré par le Paris de nuit de son ami Brassai.



Paulo Nozolino

Paulo Nozolino est né en 1955 à Lisbonne, il a étudié à Londres dans les années 1970. Récompensé de nombreuses fois par de multiples prix, il vit aujourd'hui entre Lisbonne et Paris. Les éditions Steidl lui ont consacré un ouvrage en 2005 intitulé *Far Cry*.



Brassai

C'est évidemment LA référence quand on pense photo de nuit en noir & blanc. En 2012, Quentin Bajac et Sylvie Aubenas lui ont consacré un très bel ouvrage baptisé *Le flâneur nocturne* chez Gallimard.

Photo iconique et image sainte



Yann Garret, rédacteur en chef

Bref rappel pour ceux qui auraient passé leurs vacances sur Pluton. Au cœur de l'été, sans crier gare, *Télérama* sort l'artillerie lourde pour pulvériser l'enquête menée par un historien américain, ex-critique photo au *New York Times*, à propos des célèbres clichés pris sous la mitraille par Robert Capa le 6 juin 1944 à Omaha Beach. Que prétend cette enquête? Tout simplement que Capa et ses proches n'ont pas dit la vérité sur les conditions de réalisation de ces fameuses images, et qu'ils l'ont même travestie de manière à construire, avec le succès que l'on sait, la légende du grand photographe.

Attaques, contre-attaques... La polémique rebondit dans les pages du *Monde* puis de *Libération* et du *Figaro*, bien sûr sur le Web avec d'interminables fils de discussions, et jusque sur les ondes de nos radios nationales (et probablement de nos télévisions mais mon niveau de saturation informationnelle était déjà atteint). Il est intéressant de voir, toujours au nom de la vérité, à quel point le photojournalisme suscite les controverses, les débats passionnés, oserais-je dire les guerres de religions. Là, parce qu'ils touchent à Capa, véritable pape de la profession, ses accusateurs ne se voient-ils pas reprocher un délit de blasphème? Audrey Leblanc, spécialiste d'histoire visuelle, nous donne en page 170 une intéressante lecture de cette nouvelle affaire Capa, et plus généralement de la place du photojournalisme dans la société.

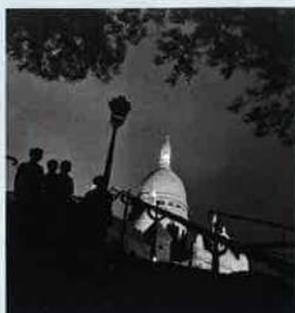
Mais l'histoire de la photographie n'est pas faite que d'altercations. Elle est aussi une inépuisable source d'inspiration: la découverte des photos de nuit prises à Paris dans les années 1930 par Roger Schall, "l'homme au Rolleiflex", nous a fourni le thème de notre dossier spécial noir et blanc. Cette promenade dans le noir de la nuit à laquelle nous vous convions lance, de la prise de vue à l'impression, de nombreux défis photographiques. Notre spécialiste Philippe Bachelier fait ici toute la lumière sur ce qui nous paraît obscur, et éclaire au passage le parcours de Schall, photographe prolifique et un peu oublié, qui compta un nombre incalculable de publications dans la presse magazine d'avant-guerre: *Vu*, *Vogue*, *L'Illustration*, *Match* (ancêtre de *Paris Match*), *Life*, et bien d'autres. Passionné de prise de vue sur le vif, Schall fut un utilisateur assidu des boîtiers Leica et Rolleiflex, ces autres icônes de la photographie qui produisirent tant d'images saintes...



Les prises de vue nocturnes de Roger Schall vous inspirent? Participez à notre nouveau concours: Le Noir de la Nuit! Vous avez jusqu'au 5 novembre prochain pour nous faire parvenir vos propositions. Tous les détails sont page 70.

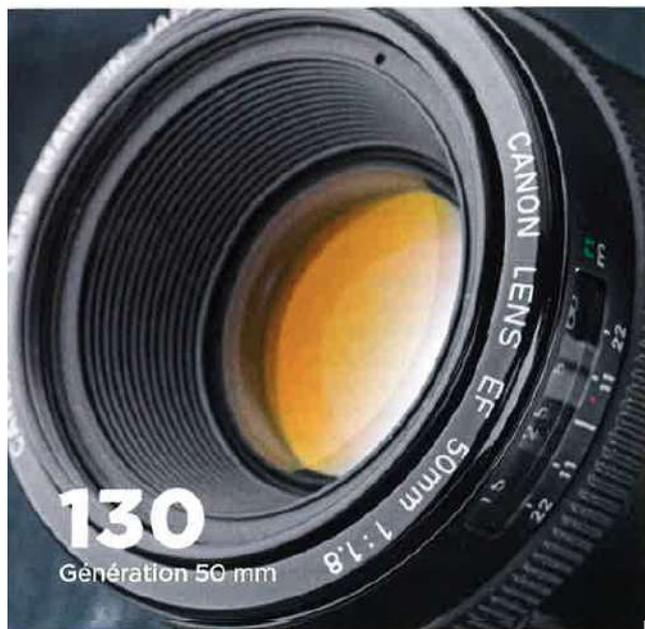
OFFICE

n°283- octobre 2015 SOMMAIRE



EN COUVERTURE

La basilique du Sacré-cœur vue par Roger Schall en 1935.



130
Génération 50 mm



46
Les drôles d'oiseaux de la photo.

L'essentiel

- **ÉVÈNEMENT** Burning man, un livre débridé **8**
Photos mystérieuses qui captivent le web **12**
- **ACTUALITÉS** La tumultueuse Amérique de Jean-Pierre Laffont et toute l'actualité de la photo **16**
- **CHRONIQUE** Philippe Durand **22**

Dossiers

- **INSPIRATION** Roger Schall, le noir de la nuit **26**
Une planche-contact de Roger Schall **34**
A la manière de... Roger Schall **36**
Photographier la nuit avec succès **38**
Pas à pas maîtriser la lumière **40**
Imprimer la nuit **42**
Pour aller plus loin **44**
- **HISTOIRE** Les drôles d'oiseaux de la photo **46**
- **APPLICATIONS** Les meilleures apps n&b pour iPhone **80**
- **COMPRENDRE** Le bruit et le grain **156**
- **ATELIERS** Variantes créatives avec Lightroom **162**
La macro pour quelques euros **164**

Vos photos à l'honneur

- **RÉSULTATS** Thème libre couleur **58**
- **RÉSULTATS** Thème libre noir et blanc **60**
- **LES ANALYSES CRITIQUES** de la rédaction **62**
- **LE MODE D'EMPLOI** **70**

Le cahier argentique

- **CHIMIE** Des révélateurs film à faire soi-même **74**
- **RETOUCHE** Les bons outils pour la repique **75**
- **PAS À PAS** Le tirage au plus noir de l'argentique **76**
- **HISTOIRE** Richard Leach Maddox **78**
- **NOUVEAUTÉS** Dans le laboratoire du photographe **78**

Regards

- **PORTFOLIO** Titus Simoens **88**
- **DÉCOUVERTES** Ana Tornel **100**
Eric Tourneret **106**

Équipement

- **DOSSIER** Génération 50 mm **130**
- **TESTS** Hybride Panasonic Lumix GX8 **138**
- **COMPARATIF** 3 compacts haut de gamme **140**
- **NOUVEAUTÉS** Toute l'actualité du mois **148**
- **PHOTO SHOPPING** Conseils d'achat et bons plans **166**

Agenda

- **EXPOSITIONS** **114**
- **FESTIVALS** **121**
- **LIVRES** **126**

La tribune par Audrey Leblanc **170**

CE NUMÉRO PORTE UN ENCART ABONNEMENT SUR LA VENTE D'UN ENCART MULTI-ÉDITEURS SUR UNE PARTIE DES ABONNÉS



24

Le noir de la nuit



106

Les abeilles
d'Éric Tournet

À L’AFFICHE DE CE NUMÉRO



PHILIPPE BACHELIER

Le travail de nuit ne pouvait pas faire peur à notre maître du noir et blanc et de l'argentique, qui nous fait découvrir ici l'œuvre de Roger Schall.



JULIEN BOLLE

Pour cause de vacances, Julien a eu droit ce mois-ci à une double ration d'analyse critique de vos photos. Ça tombe bien, il adore ça !



CARINE DOLEX

En bonne connaisseuse de la scène photographique belge, Carine nous permet de découvrir le beau travail de Titus Simoens au Bénin.



PHILIPPE DURAND

La photo mobile ne fait pas que l'interpeller : en pratiquant assidu, Philippe partage avec vous ses meilleurs outils sur smartphone.



CAROLINE MALLET

Ce mois-ci, Caroline donne la réplique à Julien pour nos fameux "d'accord, pas d'accord", et sélectionne les meilleures expos de la rentrée.



RENAUD MAROT

Fartouiller dans le grenier de la photo, Renaud aime vraiment ça. Il nous en ramène ce mois-ci quelques portraits d'appareils insolites.



ROGER SCHALL

Les photos au Rolleiflex de ce photographe prolifique né en 1904 et disparu en 1995 ont fait la Une de centaines de magazines.



TITUS SIMOENS

Ce jeune photographe belge effectue à son premier travail de commande pour une ONG : le résultat est fort et élégant.



CLAUDE TAULEIGNE

La sortie d'un nouveau 50 mm chez Canon donne à Claude l'occasion d'un gros plan sur cette catégorie-reine des objectifs photo.



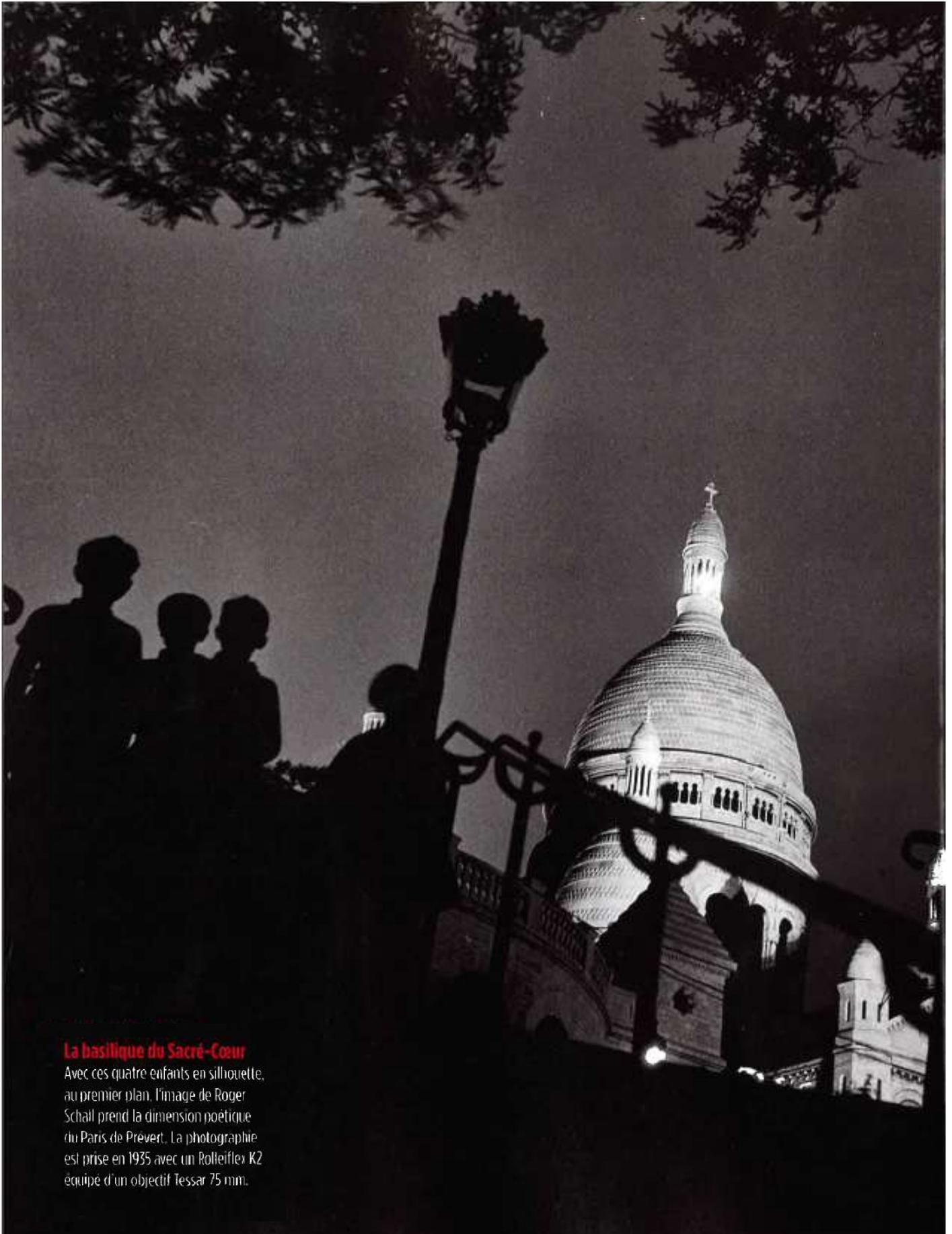
ANA TORNEL

Une belle découverte : les délicates plaques de verre au collocation humide d'Ana nous ont immédiatement séduits.



ÉRIC TOURNET

L'amour des abeilles a conduit ce photographe de presse à leur consacrer l'essentiel de son travail, qui ne manque pas de piquant...



La basilique du Sacré-Cœur

Avec ces quatre enfants en silhouette, au premier plan, l'image de Roger Schail prend la dimension poétique du Paris de Prévert. La photographie est prise en 1935 avec un Rolleiflex K2 équipé d'un objectif Tessar 75 mm.

LE NOIR DE LA NUIT

Les défis de la photo nocturne en noir et blanc

Le noir pose de nombreux défis au photographe, de la prise de vue au tirage ou à l'impression. C'est particulièrement vrai dans la photo de nuit en noir et blanc, où il règne en maître. Au moment d'en explorer les techniques, nous avons fait une belle découverte : un travail inédit de Roger Schall, photographe célèbre des années 1930, qui sut profiter en son temps des formidables avancées offertes par les appareils Leica et Rolleiflex pour libérer son art et explorer un Paris nocturne tour à tour mystérieux et lumineux. Exposées jusqu'au 11 octobre à la galerie Argentic à Paris, ces émouvantes images sont le fil conducteur de notre dossier. **Philippe Bachelier**



L'exemple p. 26
Une série de Roger Schall, réalisée dans les années 1930.



Planche-contact p. 34
Au cœur de la démarche de Roger Schall.



À la manière de... p. 36
Photographe Paris de nuit, dans un carré noir et blanc.



Prise de vue p. 38
10 recommandations pour la photo de nuit en n & b.

Post-traitement p. 40
Résoudre les cas difficiles avec Lightroom et Photoshop.

Impression p. 42
Les atouts du jet d'encre pour imprimer le noir de la nuit.

Pour aller plus loin p. 44
Une sélection de livres et de sites pour nourrir l'inspiration.

Argentic p. 76
Comment réussir un tirage de photo de nuit ? C'est plus loin dans notre cahier argentic !

Réponses **INSPIRATION****L'EXEMPLE D'UN GRAND PHOTOGRAPHE**

© ROGER SCHALL COURTESY JOHN FREDERIC SCHALL

Roger Schall

Le noir de la nuit

La série de nuit de Roger Schall, réalisée au milieu des années 1930, offre à la fois un voyage historique dans les rues de Paris et une promenade poétique. Sa façon de jouer avec les lumières de la ville et ses ombres apporte une touche surréaliste digne du cinéma noir et blanc de Prévert. **Philippe Bachelier**



Le Moulin Rouge

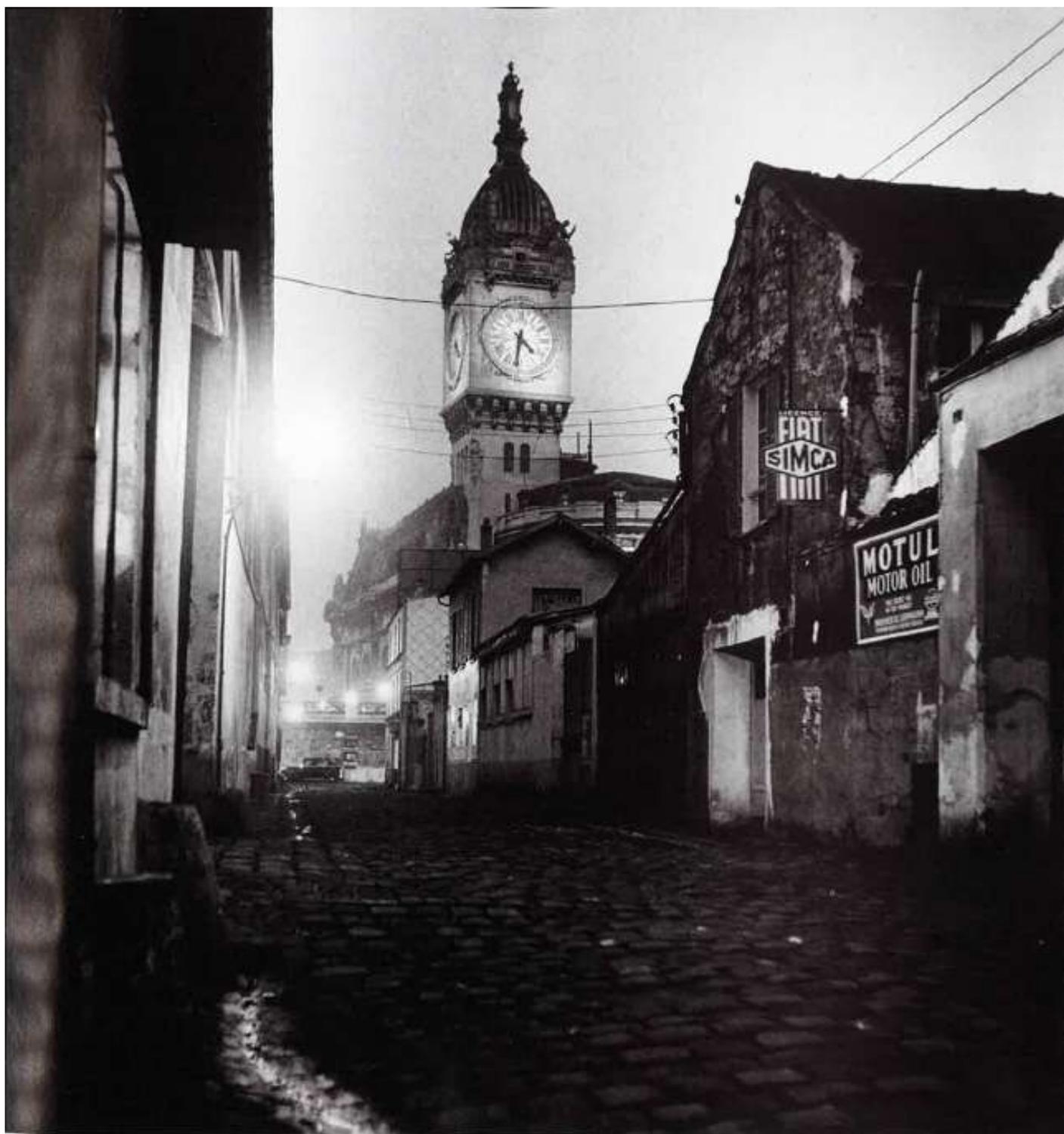
Le célèbre cabaret du Boulevard de Clichy jouxte un cinéma, aujourd'hui disparu. À l'affiche, le film est *Si j'étais le patron*, de Richard Pottier, pour lequel Jacques Prévert a écrit les dialogues. Roger Schall joue sur la presque symétrie des troncs d'arbres et les reflets des néons dans les flaques d'eau. Rolleiflex, Tessar 75 mm.

On l'a appelé l'homme au Rolleiflex. Peu connu du grand public, sa notoriété professionnelle fut à son apogée dans les années 1930. L'œuvre de ce contemporain de Robert Doisneau et de Willy Ronis est associée à la photographie humaniste française. D'origine alsacienne, né en 1904, il seconde son père photographe. Il retouche et en tire ses plaques négatives. Puis il se spécialise dans la photographie industrielle et de studio. L'arrivée des appareils de reportage, comme le Leica et le Rolleiflex sont pour lui une libération. Il diversifie sa production sur des sujets plus personnels. En 1930, il publie ses premières images dans la presse. Ce sera le début d'une nouvelle carrière où les publications se multiplieront. En 1931, il ouvre un atelier à Montmartre, rue Junot, qui fonctionnera comme une agence de presse jusqu'en 1939. 14 personnes y travaillent, tireurs, retoucheurs, etc. Il suit la construction du paquebot Normandie, réalise des reportages pour *VU*, *Match*, *Lifé*, parcourt l'Europe, photographie la mode en extérieur pour *Vogue*. Démobilisé en 1940, il retrouve son studio. Il prend de nombreuses photos de la capitale occupée. En 1944, son frère Raymond publie un livre contenant ses photos et celles d'autres confrères qui aura alors beaucoup de succès: *A Paris sous la botte des Allemands*. Après 1945, le studio reprend son activité variée: reportages, mode, mais surtout la publicité. Son fils prend sa succession à la tête du studio de Montmartre en 1970. Il décède en 1995.

© PHOTONS/ICOP/SCHALL/COURTESY JOHN FREDERIC SCHALL

Rolleiflex et Leica

L'œuvre de Roger Schall est associée au Rolleiflex et à ses photos carrées. Mais il a aussi souvent employé le Leica, à partir de ➤



L'arrivée du Leica fut une vraie révolution pour Schall. La photo pouvait enfin sortir librement dans la rue.

Horloge de la Gare de Lyon

Cette atmosphère à la Simenon est moins fréquente dans les photographies de Roger Schall. L'horloge indique plutôt 16 h 30 que 4 h 30. On est sans doute en hiver. Le lieu est probablement l'ancienne rue Genty, qui a disparu lors de la rénovation du quartier de la Gare de Lyon, pour être remplacée par la rue Van Gogh. Rolleiflex, Tessar 75 mm.



Rue Saint-Julien-Le-Pauvre

Nous sommes au coin de la rue Saint-Julien-Le-Pauvre et de la rue Galande, dans le 5^e arrondissement. Le photographe joue avec les étais de bois qui cachent la source de lumière. Il évite ainsi un gros halo de lumière qui se serait formé autour du réverbère. Cela crée un jeu d'ombres graphiques. Le sol brille grâce à la pluie tombée, qui forme un réflecteur naturel. Rolleiflex, Tessar 75 mm.

1929, qui lui ouvre des perspectives nouvelles. Le modèle de l'époque est le Leica I, muni d'un Elmar 50 mm f:3,5. C'était pour lui une révolution. "Il suffisait de charger l'appareil avec du film cinéma. La photo pouvait enfin sortir librement dans la rue. Je me promenais durant des journées entières dans Paris, photographiant les rues, les quais, les marchés". Il acquiert un Rolleiflex équipé d'un Tessar de 75 mm au début des années 1930,

qu'il utilisera en priorité pour ses travaux dans la presse. Le Rolleiflex offrait à la fois une qualité d'image supérieure au 24x36, cadrant plutôt large, et un recadrage permettait de retrouver le champ du Leica équipé d'un 50 mm.

La technique

La carrière de Roger Schall a suivi l'évolution des émulsions. Le Leica puis le Rolleiflex l'ont fait sortir des encombrantes ►



Le Leica puis le Rolleiflex ont permis à Roger Schall de s'affranchir des encombrantes plaques de verre.

Boulevard Montmartre

Les Princes ont disparu depuis fort longtemps. Le Café Zéphyr occupe son emplacement, à côté du Passage Jouffroy et du Musée Grévin. On trouve toujours des colonnes Morris sur le boulevard. Le jeu des lumières et des néons et les personnages structurent la photographie. Rolleiflex, Tessar 75 mm.



Place Blanche

Les édicules de la station de métro Blanche, conçus par Hector Guimard dans le style Art nouveau. Les colonnes Morris ont fait place à un kiosque à journaux construit dans le même esprit. L'atmosphère brumeuse est typique de l'époque et ajoute une touche de mystère. Paris se chauffait au charbon ou au bois. Il est très rare de retrouver une pareille brume à Paris. Rolleiflex, Tessar 75 mm.

plaques de verre. L'absence de marque sur le bord des négatifs, comme c'est le cas avec les films d'aujourd'hui, empêche de savoir quelle pellicule Roger Schall employait. En 1935, date à laquelle il prend ses photos de nuit, les films les plus sensibles du marché, Agfa ou Ilford, tournent autour de 100 ISO. L'Ilford Selo Hypersensitive Panchromatic (HP) commercialisé cette même année aurait correspondu à un

160 ISO d'aujourd'hui. Il existait des techniques d'hypersensibilisation après exposition, à l'aide de vapeur de mercure, mais elles ne produisaient pas de gain très élevé. Cette faible sensibilité imposait le trépied ou une parfaite dextérité à main levée avec une grande ouverture du diaphragme. On peut parfaitement répéter les conditions de ces prises de vue. En argentique, on dispose de plusieurs films de 50 à 125 ISO,

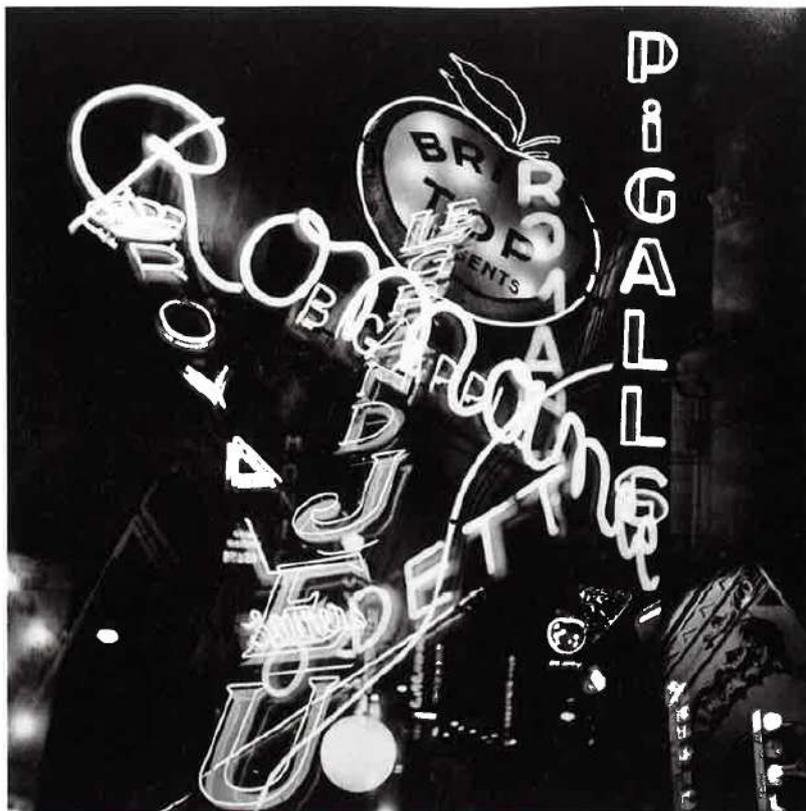


L'absence de marque sur le bord des négatifs empêche de savoir quelle pellicule Roger Schall employait.

Richelieu-Drouot

Les poteaux de signalisation de la station de métro Richelieu-Drouot n'ont pas changé depuis 1935. Le bâtiment du 1 boulevard Haussmann est devenu une banque. La prise de vue après la pluie, quand le sol est mouillé, fait briller l'asphalte et gagner de la profondeur à l'image. Rolleiflex, Tessar 75 mm.

Réponses **INSPIRATION**



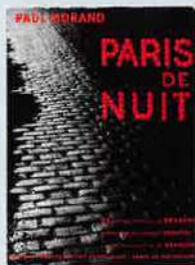
Jeu d'enseignes

Ce jeu de reflets et de surimpression, composé avec un grand art de l'équilibre, est particulièrement difficile à réaliser à la prise de vue. Certes le dépoli 6x6 du Rolleiflex facilite les repérages pour la composition, mais il nécessite du métier.

Actualité/exposition

Exposition Jusqu'au 11 octobre, la galerie Argentic (45 rue Daubenton, Paris 5e) expose la série "Paris la nuit", une sélection inédite et exclusive d'une trentaine d'images extraites des archives de Roger Schall.
www.argentic.fr

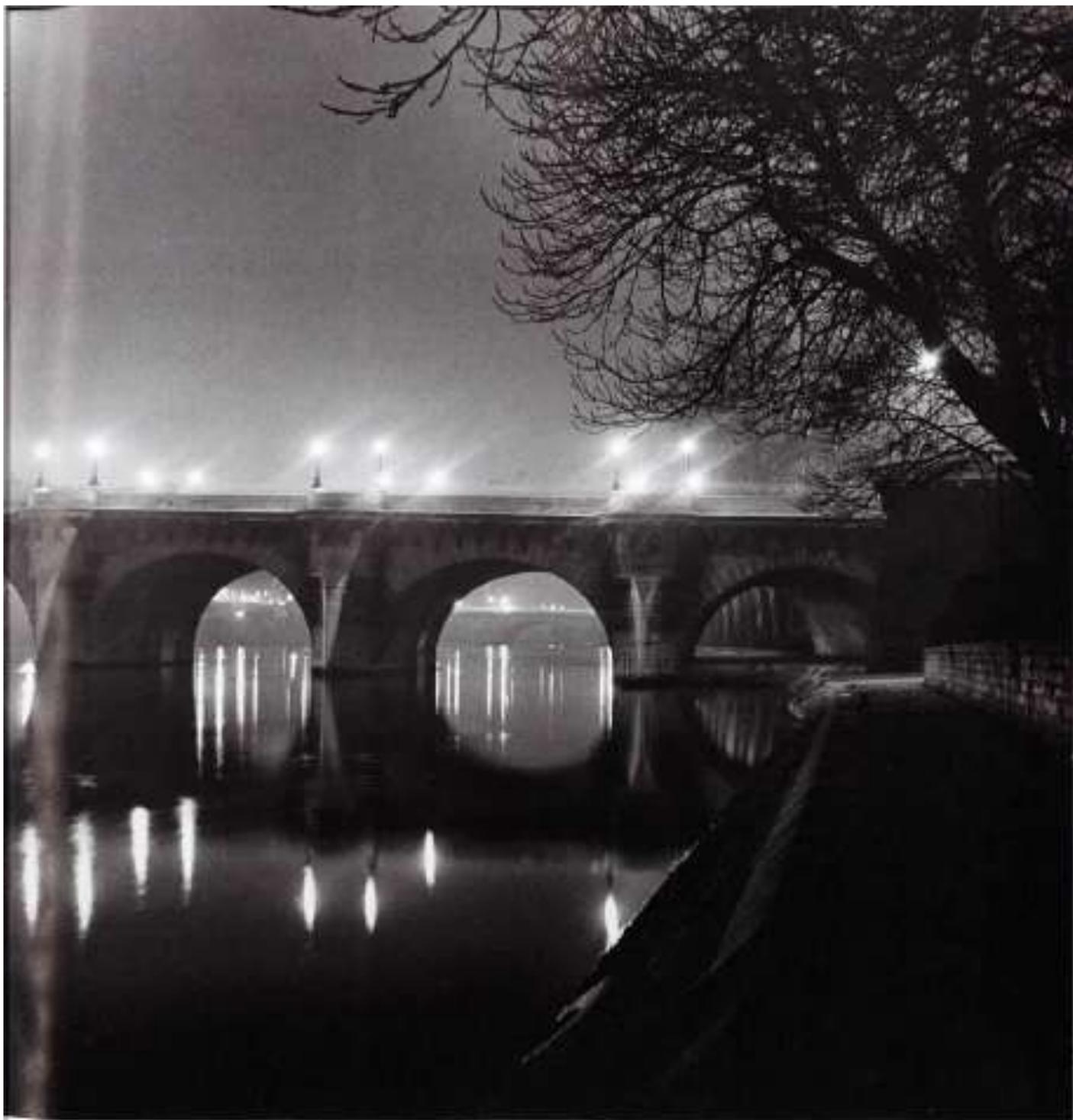
En écho à l'exposition En écho aux travaux de Schall sont présentés des photographes apportant chacun leur vision particulière de Paris la nuit. Et notamment le livre iconique de Paul Morand *Paris de nuit* (1933) regroupant 60 photographies de Brassai.



chez Kodak, Ilford, Foma, etc. Quant au numérique, il suffit de caler la sensibilité ISO du boîtier sur des valeurs basses.

L'esthétique

Les photographies de Roger Schall jouent beaucoup avec les oppositions de lumières et d'ombres. Le premier plan est souvent sombre, avec des éclats de lumières, grâce aux réflexions d'un sol mouillé ou de flaques d'eau. Il joue avec des personnages qui apparaissent en silhouette, situés en premier plan, comme les enfants du Sacré-Cœur, ou en plan intermédiaire comme ce couple devant le plan du métro parisien de la station Blanche. Ces photos de Paris la nuit, qui sont une forme de parenthèse dans la production de Schall (moins de 1 000 images dans un corpus qui en comporte près de 80 000) sont donc dans le droit fil de ses images réalisées le jour. Ouvrons par exemple l'édition de 1950 de *Reflets de France*, édité par son frère Raymond. L'ouvrage, imprimé en héliogravure, est un panorama de la France des années 1930-1940. Il comporte près de 500 photos. Presque toutes les images sont réalisées par temps ensoleillé, sous un ciel soit bleu immaculé ou pendant une éclaircie. Les ombres sont longues et sculptent la scène, plutôt en début ou en fin de journée. Schall se sent à l'aise dans cette lumière qui force les contrastes. Signalons que le livre reproduit la plupart des photographies dans le format original carré du Rolleiflex, fait assez rare à l'époque, où le recadrage se pratiquait allègrement pour imprimer des pleines pages rectangulaires. Il est intéressant de mettre en parallèle *Reflets de France* avec le *Vive la France* de Cartier-Bresson, publié vingt ans plus tard, en 1970, et rassemblant des photographies prises dans l'hexagone en 1968 et 1969. D'un côté, il y a l'esthétique typique du format carré du Rolleiflex, qui vise en contre-plongée car selon les circonstances l'appareil est calé au niveau du ventre ou de la poitrine. Roger Thérond, le patron de *Paris Match*, disait de lui "l'œil du viseur sur le cœur". De l'autre côté, le rectangle allongé du Leica est tenu à hauteur d'œil. Concernant la lumière, Cartier-Bresson disait : "Le soleil est très gênant en photo : il force, il impose. Un temps légèrement couvert permet de tourner librement autour de son sujet, c'est un temps plastique". Deux mondes différents où l'humain est plus central chez Cartier-Bresson, alors qu'il sert à plutôt à donner l'échelle d'une scène chez Roger Schall, comme on peut le voir dans ses photos de nuit.



Roger Théron, le patron de *Paris Match*, disait de Roger Schall qu'il avait "l'œil du viseur sur le cœur".

Le Pont Neuf

On retrouve l'atmosphère de brume parisienne de l'époque, très courante alors. Le ciel se colore de la lumière de la ville. Les réverbères sont entourés d'un halo caractéristique de ce qu'on pouvait enregistrer avec un Rolleiflex, un Tessar dont les lentilles n'étaient pas traitées multicouches et du film.

Réponses **INSPIRATION****PLANCHE-CONTACT**

Au cœur de la démarche de Schall

Les planches-contact de Roger Schall nous plongent dans un monde où la photographie se pratiquait à la façon d'un artisanat qui n'a plus cours. Leur présentation et leur classement, si différents de celles d'aujourd'hui, restent pourtant riches d'enseignement pour aiguïser notre regard.

La reproduction de la planche-contact de Roger Schall R1002.PARIS LA NUIT a de quoi surprendre pour un photographe du XXI^e siècle. Depuis des décennies, on ne réalise plus de planche de cette manière, à la façon d'une page de "scrapbook". Elle est très belle mais les exigences des délais de production, comme les contraintes d'archivage, ne nous amènent plus guère à procéder de la sorte.

La planche est la quatrième d'une série sur Paris la nuit. C'est un carton d'environ 27x37 cm, sur lequel sont collées 24 vues, soit l'équivalent de deux films 120 d'aujourd'hui. Pourquoi les présenter ainsi ? C'était une habitude assez courante. Dans le livre *Magnum Planches-Contacts* (Editions de La Martinière), on retrouve presque la même présentation pour une série de photos de Werner Bischof prises en Suisse en 1940. Doisneau les a longtemps préparées ainsi.

On connaît des contacts de Robert Capa réalisés à partir de vues 24x36 présentées sous cette forme, de photographies prises en Espagne et en Chine. À l'époque, contrairement aux films 35 mm, les films moyen-format de type 120 ne comportaient pas de numérotation. Pour les répertorier, l'usage était de couper les films après le développement, vue par vue, et d'inscrire sur sa bordure un numéro d'identification à l'encre de chine. Les planches-contact de Roger Schall étaient préparées par des laborantins qui travaillaient à son studio de Montmartre. Les films étaient contactés sur papier baryté mince (le RC n'existait alors pas), vue par vue, avec un grand souci d'homogénéité dans le rendu des images, en termes de densité et de contraste. Puis elles étaient massicotées et enfin collées sur des planches numérotées. Au-delà de ces aspects techniques, cette série nous montre l'économie de la démarche de Roger Schall. Chaque vue est consciencieusement cadrée, sans répétition inutile. La planche donne envie de découvrir le reste du travail du photographe.

Le Sacré-cœur

La vue 80, avec quatre enfants en silhouette, est la plus poétique de la série sur le Sacré-Cœur. Les autres photos du même sujet sont plus classiques, dans la veine de la photographie d'architecture. Roger Schall est économe. Il ne multiplie guère les vues. On en distingue 5 ou 6 au maximum par sujet.





Souveraines: Stunning photographs capture what societies run by women look like



'Isolated matriarchies are astonishingly progressive'

MATILDA BATTERSBY [+](#) | Friday 18 September 2015

Societies where women are either dominant or have entirely equal status with men have been documented by important contemporary photographer, Pierre de Vallombreuse, who is known for his work with indigenous peoples.

De Vallombreuse visited four remote South-East Asian cultures where women play a central and decisive role in governance.

Untouched by globalisation and technology, these isolated regions are, he believes, models for societies where being a woman is not a battle - a stark reversal of the patriarchies that are usual in the West.



Mer de cèlèbes, Badjao, Borneo by Pierre de Vallombreuse



Badjao by Pierre de Vallombreuse

The photographer was astonished by how progressive such cultures can be - and how the mutual respect between sexes put even the huge leaps made toward equality in the past century in Europe to shame.



Souveraines: Matriarchal societies

1 of 9



Dans les bois Palawan (In the Palawan woods)
by Pierre de Vallombreuse

He visited the Khasi, a matrilineal and matrilocal (meaning married couples live with the wife's parents) culture of North-East India where children bear the name of their mother and the youngest daughter inherits all the family property.

De Vallombreuse also visited the matriarchal Moso society in China where women are the law-makers and the care and education of children is entrusted to maternal uncles.

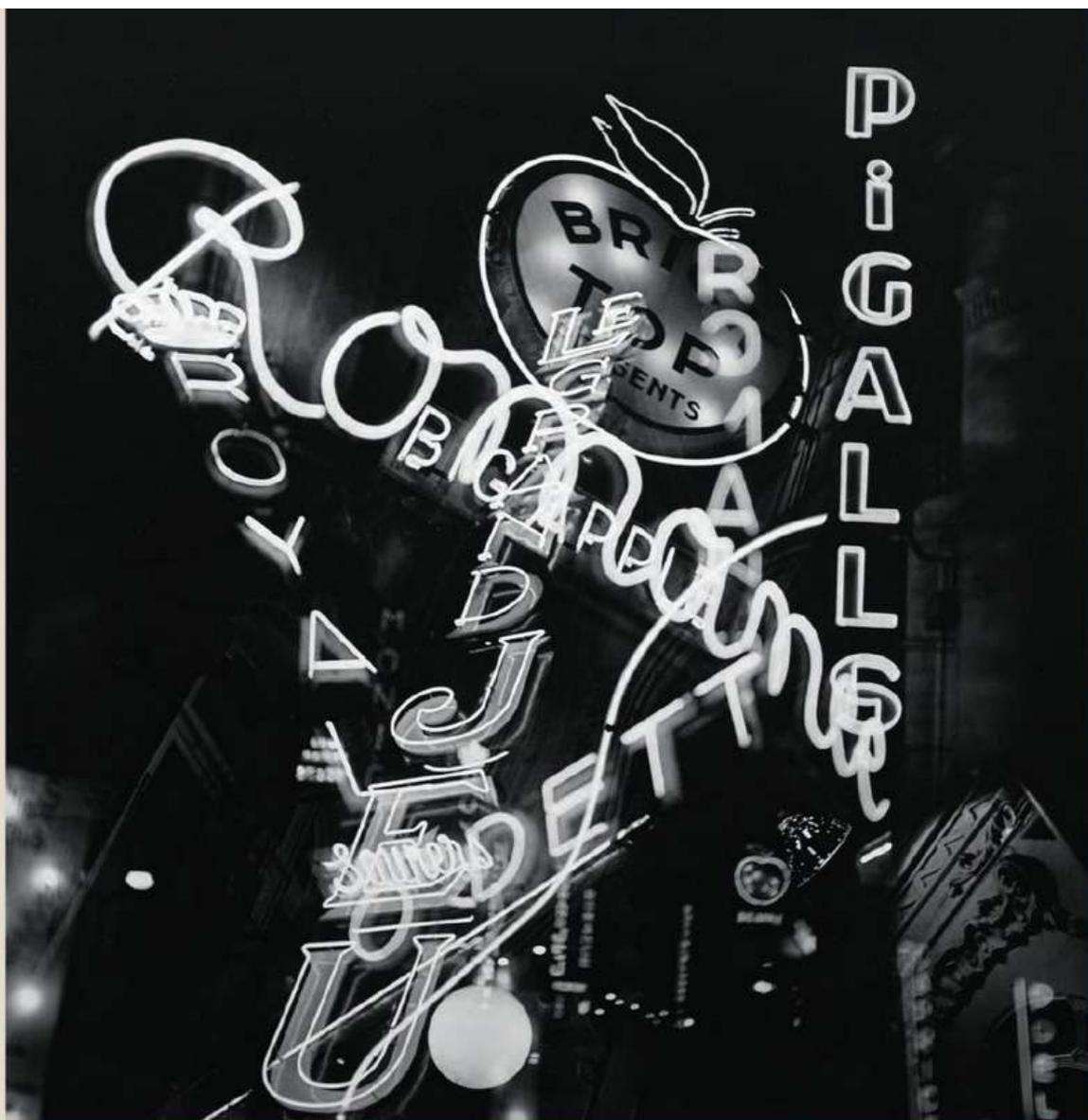
The apparently idyllic lives of children in Palawan society, a tribe in the Philippines, where men and women live wholly equally and where notions of goodwill, generosity and helping neighbours are key to how people function, have also been captured by De Vallombreuse's camera.



Palawan children after games by Pierre de Vallombreuse

The photographer also took a series of portraits of the Badjao in Malaysia, a peoples who have abolished all forms of hierarchy and advocate an egalitarian and libertarian civilisation.

An exhibition of 40 pictures from his encounters with these cultures, coinciding with the publication of a book also called *Souveraines*, opens at [Galerie Argentic](#), Paris on 13th October.



Roger Schall

Une exposition inédite célèbre Paris la nuit à travers une trentaine de clichés en noir et blanc issus des archives de Roger Schall, photoreporter emblématique de l'entre-deux-guerres. Pour cette série personnelle réalisée dans les années 1930, le photographe a saisi sur le vif des scènes de la vie nocturne parisienne au gré de ses balades, en se positionnant en simple passant observateur. Il photographie les Parisiens, les avenues emblématiques comme les rues cachées, les enseignes lumineuses comme les recoins sombres. Et dévoile un Paris inédit.

GALERIE ARGENTIC. Roger Schall. Paris la nuit.

43 rue Daubenton, Paris V. Jusqu'au 11 octobre.

French photojournalist Roger Schall shot scenes of Paris at night in the 1930s. His photographs of dark street corners and famous avenues reveal a new side of the City of Light.

GALERIES & MUSÉES



*Page de gauche : «Rue St Julien le Pauvre» ; «Enseignes», 1935, courtesy Galerie Argentic.
Page de droite : «Boulevards», 1935, courtesy Galerie Argentic.*

Hollywood, retouched



PHOTOGRAPHS COURTESY OF GALERIE ARGENTIC



Small, illegible text caption for the Humphrey Bogart photo.

IMAGE MAKERS
 Film and television stills, used to promote stars, were often cropped, touched up and otherwise manipulated for newspaper and magazine readers, adding another layer of meaning to the photographs. For example, in the photo of Humphrey Bogart above, his hand, holding a cigarette, is painted and cropped out. "The Hit Factory," an exhibit of hand-retouched press

photographs from 1910 to 1970 from the collection of the director Raynal Pellicer, runs through June 20 at the Galerie Argentic in Paris. Clockwise from top left: Ginger Rogers, 1946, for the film "Magnificent Doll"; Robert Stack, 1958, for "The Untouchables"; Humphrey Bogart, 1949, for "Knock on Any Door"; Priscilla and Rosemary, two of the singing and acting Lane Sisters, in 1936.

RÉPONSES PHOTO

RÉPONSES

PHOTO

VOS PHOTOS
À L'HONNEUR

20 PAGES DE
SÉLECTION
& CRITIQUES

MONDADORI FRANCE

ÉVÉNEMENT

QUAND LA RETOUCHE
DEVIENT
ŒUVRE D'ART

Les stars du passé
s'exposent autrement

AUTO PORTRAIT

Invitez-vous dans le cadre!

- Quand le photographe est son propre modèle
- Douze autoportraits classiques analysés
- Image de soi: de la photo de portrait au selfie
- Autoportrait nu: les résultats du concours FEPN

SOMMAIRE

► **L'ÉVÈNEMENT**

La fabrique des icônes
Quand la retouche faisait briller les stars **12**



12

Événement
La galerie Argentic expose une incroyable collection de photos de presse retouchées à la main.

En couverture
De l'autoportrait au selfie

Stage
L'autoportrait avec Sabrina Biancuzzi **22**

Classiques analysés
Petite histoire du "selfie" **28**

Pour aller plus loin
Sites web, livres, expos, stages... **38**



20

De l'autoportrait au selfie
Nous nous sommes plongés pour vous dans les coulisses de cette pratique très tendance...

Concours
Les résultats de l'Autoportrait nu **42**



42

Résultats du concours FEPN
Le thème de l'autoportrait nu a inspiré nos lauréats.

► **PRATIQUE**

Créer son site photo
L'expérience de Nicolas Mériaux **48**



62

Résultats du Grand Prix n & b Lumière
Découvrez nos dix lauréats.

► **VOS PHOTOS À LA UNE**

Concours
Thème libre couleur: les 3 gagnants **58**
Thème libre n & b: les 3 gagnants **60**
Grand Prix du Jury n & b Lumière: les résultats **62**

D'accord/pas d'accord
Les analyses critiques de la rédaction **68**

Nouveau concours Mont-Blanc
PhotoFestival: soyez exposé **72**
Concours mode d'emploi **74**

► **ESTHÉTIQUE**

Portfolio
Notre pain quotidien **76**



76

Portfolio
Lauréat du Prix Voies Off en 2014, Henk Wildshut nous propose une immersion dans l'industrie agro-alimentaire.

L'ÉVÉNEMENT

La fabrique des icônes

Quand la retouche faisait briller les stars

Pour des raisons techniques et esthétiques, les photos de stars autrefois publiées dans la presse étaient systématiquement retouchées. Redécouverts aujourd'hui, les originaux de ces documents exhibent les étranges cicatrices d'un savoir-faire disparu, qui leur confèrent un nouveau statut. L'étonnante collection réunie par le réalisateur de télévision Raynal Pellicer est exposée jusqu'au 20 juin 2015 à la Galerie Argentic à Paris. YG



AVA GARDNER, 1959

Sur cette photo de toimage, le retoucheur a redessiné le visage d'Ava Gardner, et renforcé les contours de la silhouette de l'actrice. Il semble ensuite avoir essayé son pinceau sur le profil de son partenaire, relégué de toute façon hors champ puisque la photo a été recadrée sur le seul portrait d'Ava, pour insertion "dans un bloc sur deux colonnes".

En 2009, Raynal Pellicer prépare un livre sur la photo judiciaire, intitulé *Présomés coupables*. Il découvre alors sur le site Web de la Librairie du Congrès à Washington, les photos anthropométriques de deux célèbres mafiosi : Lucky Luciano et Meyer Lansky. Curieusement, les deux portraits, pourtant réalisés dans le cadre d'une enquête judiciaire, sont largement retouchés à la main. Pellicer comprend vite que les tirages en question ont en réalité été corrigés pour publication dans la presse de l'époque. Fasciné par la force graphique qui se dégage de ces images repeintes et raturées, il compile

en quelques années une centaine de photographies de célébrités. Puisées dans les collections dont se débarrassent désormais les archives des grands quotidiens américains, ces tirages argentiques surchargés de retouches et de ratures sont des pièces uniques et semblent acquérir une vie propre, dans une forme moderne du palimpseste. Des années 1910 aux années 1970, quelles raisons poussaient les responsables des journaux d'alors à systématiser ainsi retouches et recadrages ? Un souci esthétique bien sûr, la stigmatisation des célébrités s'accommodant mal de quelque

imperfection de peau ou d'attitude que ce soit. Mais la raison est aussi et surtout technique. Au cours de cette période, les journaux, et notamment les quotidiens à gros tirage, sont imprimés sur des papiers jaunâtres, de piètre qualité selon les standards d'aujourd'hui, et qui ont la fâcheuse caractéristique d'absorber l'encre, comme un papier buvard. Sur les énormes rotatives typographiques, il était donc nécessaire d'atténuer l'encre, avec pour conséquence de limiter le contraste des reproductions photographiques, utilisant qui plus est des trames de simili-gravure assez grossières. (suite page 17)



D-931-106 - NEW DEPARTURE FOR BOGART...In his first independent picture for Columbia, Humphrey Bogart plays a defense attorney not a hard guy, not even a gangster. The picture is "Knock On Any Door," in which he stars.

HUMPHREY BOGART, 1949

Ce bon vieil Humphrey maquillé en jeune premier ? C'est ce que s'autorise le retoucheur avec cette photo promotionnelle du film *Les Ruelles du Malheur*, réalisé par Nicolas Ray. Outre le sévère recadrage, le contour des yeux est renforcé, l'arrière-plan est recouvert de peinture grise, la main tenant une cigarette est effacée, de même que les volutes de fumée pourtant indissociables de la silhouette de Bogart. Pour finir, le nœud papillon, le revers de la veste, et le col de la chemise ont été "arrangés".

L'ÉVÉNEMENT



BRENDA MARSHAL, 1940
Photographée par George Hurrell, grand spécialiste du glamour hollywoodien, pour la promotion du *Vaisseau Fantôme* de Michael Curtiz, ce portrait de l'actrice Brenda Marchal a droit à un traitement de choix ! Une partie de l'image est recadrée, le visage est détourné, et un cercle noir est délimité pour accueillir une autre photo en médaillon. Un parfait témoignage des styles de mise en page appréciés à l'époque.



FERNANDEL, 1956

On a peut-être oublié que notre Fernandel national a obtenu un tout petit bout de carrière hollywoodienne. Dans le *Tour du Monde en 80 jours*, de Michael Anderson, il incarne un cocher de fiacre, lors du passage de Phileas Fogg-David Niven à Paris. Le film obtint l'Oscar du meilleur film, mais l'Histoire a oublié pour quelle raison un journal américain a jugé bon d'effectuer un cadrage aussi serré et incompréhensible sur le visage de l'acteur, à l'expression et au couvre-chef tout aussi improbables.

L'ÉVÉNEMENT



FIDEL CASTRO, 1959

Le leader cubain en février 1959, pas encore "maximo", vient de renverser la dictature de Fulgencio Batista. Il est alors le premier ministre du président Manuel Urrutia. Le cliché, pris par un photographe de l'agence Associated Press, est transmis au Chicago Tribune par télécopie, ou plus probablement par son ancêtre, le béliographe. La mauvaise qualité de l'image implique de nombreuses retouches : pour une meilleure lisibilité, l'arrière-plan est gouché de gris ; la silhouette est redessinée ; les yeux, la bouche, l'oreille, la main, les doigts et même les ongles sont précisés.

Il suffit de feuilleter les quotidiens d'époque pour constater que nombre de visages qui en illustrent les pages sont à peine reconnaissables. Voilà qui explique le recours aussi fréquent et massif à la retouche, destinée d'abord à renforcer contours et contraste, et permettant ainsi de reconnaître immédiatement les traits de telle célébrité, une fois imprimés! Ce qui frappe aujourd'hui, sur ces documents originaux, et qui accentue leur caractère artistique, c'est la vigueur du coup de pinceau du retoucheur. Celui-ci devait travailler très vite: dans le processus de production d'un quotidien capable de publier plusieurs éditions chaque jour, le temps de production d'une seule image par le service de photogravure pouvait se compter en dizaines de minutes, voire en heures. Chaque étape de la fabrication se faisait donc en permanence dans l'urgence. La presse portait encore bien son nom!

La fabrique des icônes

La photographie de presse retouchée 1910-1970

Jusqu'au 20 juin 2015, Galerie Argentic,
43 rue Daubenton, 75005 Paris



VOITURE DE POLICE, CHICAGO 1938

Vêtements sombres sur carrosserie sombre ne garantissent pas la meilleure lisibilité pour cette démonstration d'une voiture de police transformée en ambulance. Quelques coups d'aérographe bien placés redonnent de la lumière sur les manteaux, la portière et l'aile avant. L'arrière-plan est aussi simplifié, y compris à travers les vitres de la voiture.

INSTITUT DES CULTURES D'ISLAM
PARIS

BeauxArts

MUSÉES | EXPOSITIONS



CI-DESSUS ET CI-DESSOUS
Vianney Le Caer
Série *Les Bronzeurs*, 2015-2016

► PARIS • INSTITUT DES CULTURES DE L'ISLAM

JUSQU'AU 28 JUILLET

Comment embrasser Beyrouth ?

Se muscler, bronzer, prier : trois rites pour une journée, auxquels s'adonnent au quotidien une trentaine d'hommes sur la corniche de Beyrouth. Saisie par l'objectif de Vianney Le Caer, cette étrange tribu dévoile un des visages paradoxaux de la capitale libanaise. Culte du corps, sauvegarde de l'esprit : avec leur hâle sur fond de gratte-ciel, ils ont une sacrée allure, participant à faire de ce front de mer le lieu où voir et être vu. Quel visage donner de cette ville multiconfessionnelle, qui brasse 18 communautés ? De cette mégapole déchirée, où cicatrisent à peine les blessures de tant de guerres ? L'Institut des cultures de l'islam relève le défi, en rassemblant 16 plasticiens, pour la plupart du Levant, sur ses deux sites. Patrick Baz nous introduit au cœur des familles chrétiennes, photographiant avec grâce et humour leur ferveur

religieuse. Natalie Naccache, elle, évoque les *iftar*, ces repas qui, chaque soir durant le ramadan, permettent de rompre le jeûne. Mais l'exposition rend tout autant hommage aux invisibles qui construisent la ville : réfugiés et employés de maison que Joana Hadjithomas & Khalil Joreige sont partis écouter, dans sept vidéos ; exilés syriens dont l'arrivée a une nouvelle fois bouleversé le visage de la ville, rencontrés par la photographe Dalia Khamissy ou l'écrivain Christophe Donner ; domestiques venues des Philippines ou d'Afrique, que Myriam Boulos célèbre durant leurs rares heures de liberté, dans sa série *C'est dimanche*. Autre face cachée de Beyrouth, la communauté LGBT+, qui vit dans la marge et la nuit. Mohamad Abdoun témoigne du tendre dialogue d'une mère, chrétienne d'Arménie, avec son fils *genderqueer*, tandis que Roy Dib suit en vidéo un couple gay, entre le Liban et Ramallah. Treize ans après le dernier conflit qui l'a frappé, Beyrouth n'en finit pas de renaître de ses cendres. E. L.

«C'est Beyrouth» 56, rue Stephenson et 19, rue Léon • 75018
01 53 09 99 84 • www.institut-cultures-islam.org





LA DISPUTE par Arnaud Laporte

Arts plastiques: Barbara Probst, "elle remet en cause une idée fondamentale de la photographie pendant une grande partie du XXe siècle"

"C'est Beyrouth" jusqu'au 28 juillet à l'Institut des Cultures d'Islam



Série Les Bronzeurs © Vianney Le Caer

Présentation officielle : À travers les regards croisés de seize artistes photographes et vidéastes, l'exposition *C'est Beyrouth* propose d'entrevoir une société unique dans sa diversité, fragilisée par les guerres et une structuration confessionnelle à bout de souffle. Les oeuvres choisies par Sabyl Ghoussoub, commissaire de l'exposition, documentent l'actualité de Beyrouth. Elles montrent l'omniprésence de la religion, les conditions de vie des réfugiés palestiniens et syriens comme celles des travailleurs migrants, les discriminations en raison de l'homosexualité, les échappatoires d'une génération désorientée.

L'avis des critiques :

“ L'exposition est construite comme un kaléidoscope, à l'image de Beyrouth (...) J'ai été frappée et touchée par la variété des écritures visuelles proposées et les histoires racontées dans ces oeuvres. Ce sont toujours des récits auxquels on ne s'attend pas. Yasmine Youssi

“ Une exposition entre art et documentaire. C'est un assez beau portrait, assez éclaté et singulier, de Beyrouth. Sally Bonn

Télérama



LE
GUIDE
CULTUREL
DU
GRAND
PARIS

Télérama

 | Sortir

PAGES SPÉCIALES DU N° 3616 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

BEYROUTH, LA VIE APRÈS LE CHAOS

1^{er}-05

7-05

2019

En couverture

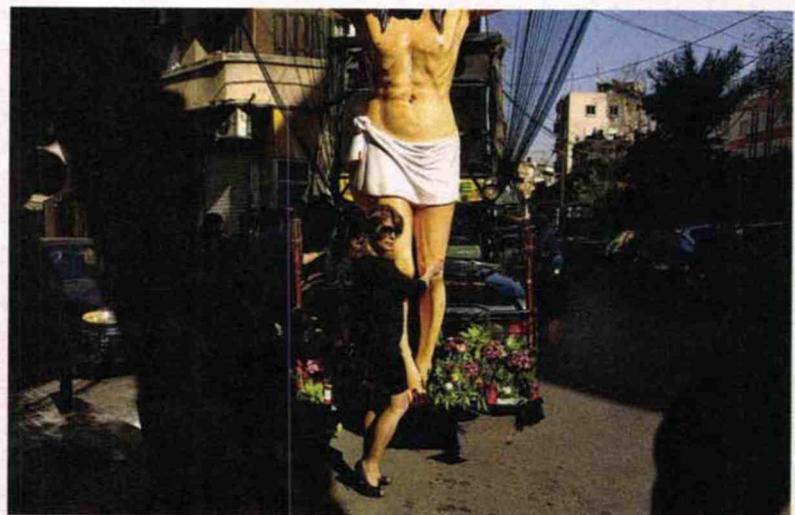
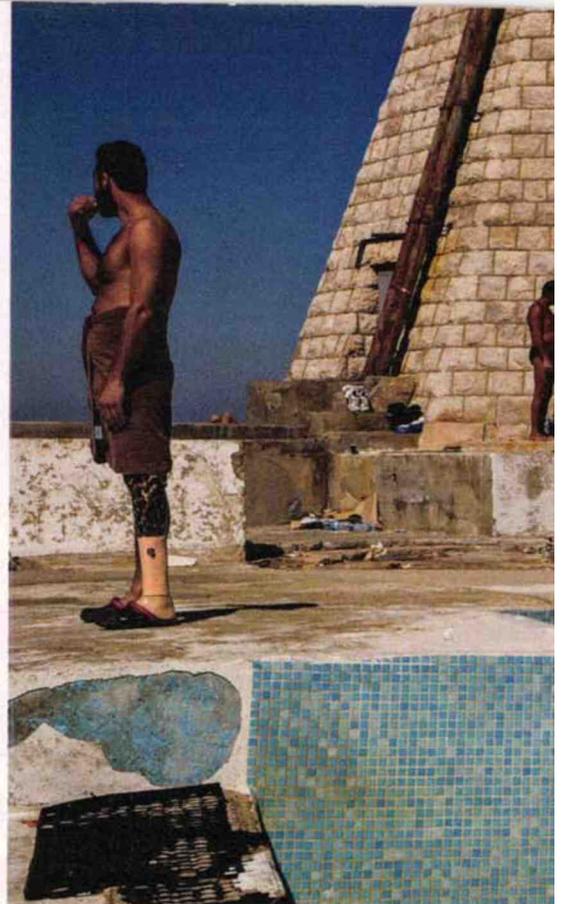
Loin des clichés, une expo photo donne à voir la complexité d'une cité à l'équilibre fragile, hantée par la guerre, mais forte de ses contradictions.

Sur la corniche de Beyrouth, face à la mer, une trentaine d'hommes se donnent rendez-vous pour bronzer, prendre soin de leur corps et prier. Luisants de crème solaire, les muscles bandés, ils s'offrent avec complaisance à l'objectif de Vianney Le Caer. Parmi ces images, on repère vite un « Rambo », bras levés au ciel. Sur un autre tirage, des jumeaux cachés derrière leurs Ray-Ban ; plus loin deux autres s'amuse à se tripoter... L'ambiance est joyeuse, superficielle. On pourrait presque deviner les plaisanteries machos échangées. *« J'étais dans la capitale libanaise pour faire un reportage sur les réfugiés syriens, raconte le photographe. Et je suis tombé par hasard sur ce groupe. Finalement j'ai passé mes matinées avec eux, sur ce bout de plage bétonnée. Et, les après-midi, je me rendais à quelques kilomètres de là afin de photographier des hommes, des femmes et des enfants vivant sous des abris de fortune, dans un dénuement total. C'était schizophrène. »*

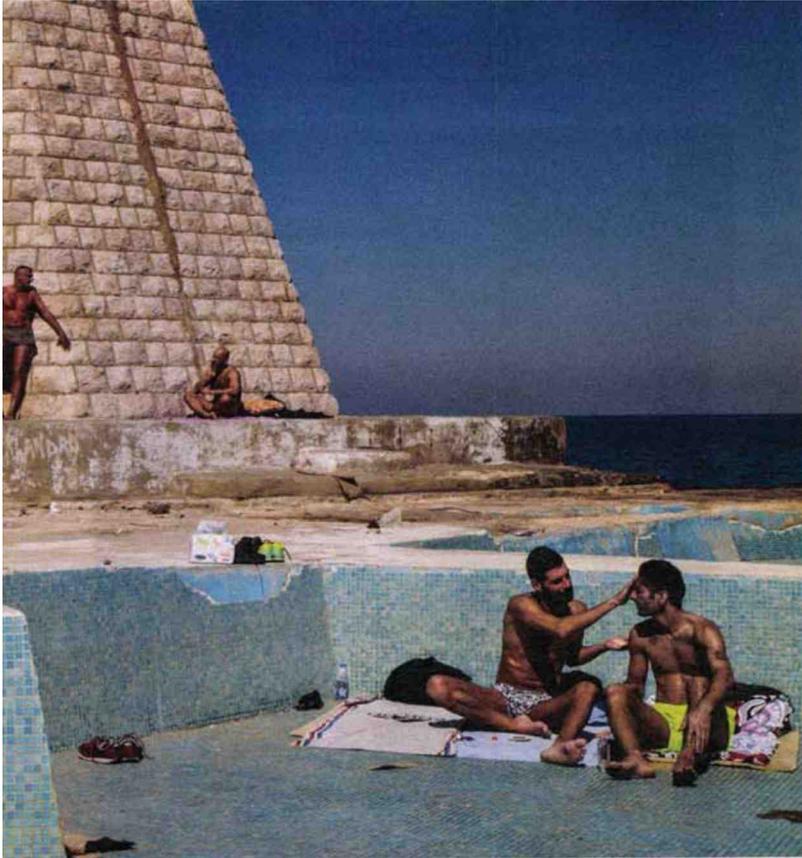
Après la guerre civile (1975-1990), l'ex-« Suisse du Proche-Orient » est associée à l'image du chaos. « C'est Beyrouth » devient dans le langage courant une expression pour qualifier une grosse pagaille. *« Il est trop facile de résumer la ville à ce cliché, dit Sabyl Ghossoub, le jeune commissaire. A travers les œuvres de la quinzaine de photographes et vidéastes réunis à l'Institut des cultures d'Islam, j'ai cherché Beyrouth. »*

Le point de départ de l'exposition est fixé à l'année 2006, marquée par l'invasion du pays par l'armée israélienne : la première guerre que la génération de Sabyl Ghossoub a vécue. La vidéo *On War and Love*, de Fouad Elkoury, relate par l'intime ce conflit qui dura trente-trois jours.

Les gars de la corniche, tout occupés à bronzer, saisis par Vianney Le Caer. Et la communauté chrétienne, observée durant deux ans par Patrick Baz.



QUAND BEYROUTH DÉROUTE



Réalisé à l'aide de photographies personnelles décrivant sa rupture avec sa compagne et d'une bande-son, avec sa voix, dans laquelle l'artiste glisse, entre autres, les invraisemblables propos tenus par le Premier ministre israélien d'alors : *« Israël vient de prévenir l'armée libanaise que si elle tentait de s'opposer à ses frappes, elle serait aussitôt attaquée. Israël n'est pas en guerre contre le Liban »*, cet émouvant témoignage fait cohabiter histoire personnelle et grande histoire, Fouad Elkoury y exprimant combien la hantise de la guerre colle à la peau des Beyrouthins.

Excès, rage, désespoir sont perceptibles dans les travaux exposés. Comme dans le documentaire de l'écrivain Christophe Donner sur l'artiste palestinien Abdul Rahman Katanani, réfugié au Liban, filmé dans son atelier réalisant *Sans adresse*, une reconstitution du camp de Sabra, où il est né. Ou encore dans le road-trip imaginaire de Roy Dib, qui suit un couple d'homosexuels enfermé dans une voiture, en route vers l'infranchissable frontière entre le Liban et Israël.

En cherchant Beyrouth, on trouve, à travers toutes ces images, ce goût inouï pour le culte du corps. Un corps sexué, animal, comme chez les adeptes du bronzage, qui, étudiants comme ouvriers, sont prêts à braver les tabous pour prier en maillot de bain. Alors que les jeunes militants chiites, déterminés à s'offrir en martyrs, tatouent

« C'est Beyrouth »

| Jusqu'au 28 juil.

| Du mar. au dim. 11h-19h,
sf ven. 16h-20h | Institut
des cultures d'Islam,
ICI Léon, 19, rue Léon,
et ICI Stephenson,
56, rue Stephenson, 18^e

| ici.paris.fr | 01 53 09 99 84

| Un cycle de films documentaires sur Beyrouth, des concerts, conférences et débats, est programmé pendant toute la période de l'expo.

leur torse de slogans et de portraits de leaders du Hezbollah. L'un d'eux confessa fièrement au photographe Hassan Ammar : *« J'obtiens des numéros de filles avec mon tatouage. Je crois qu'il les attire plus que moi. »*

Dans ce petit pays, grand comme la Belgique (quatre millions d'habitants, auxquels s'ajoutent près de deux millions de réfugiés), chacun affiche fièrement son appartenance à une confession religieuse. Les revendications identitaires demeurent toujours exacerbées et les communautés, cloisonnées, même si tout semble possible dans cet état multiconfessionnel, unique en son genre (dix-huit religions), avec à sa tête un président chrétien maronite, un Premier ministre sunnite et un chef du Parlement chiite. Sans se côtoyer, on suit avec la même ferveur rituels musulmans ou catholiques, comme le révèle l'extrait de l'enquête menée pendant deux ans par Patrick Baz dans la communauté chrétienne. Il en a rapporté des images en couleurs, réalistes, qui mêlent processions dédiées à la Sainte Vierge, chrétiens en croix, et femmes envoûtées. Dans la même salle, une vidéo sombre et lancinante, tournée au petit matin dans le quartier musulman de Beyrouth par Sirine Fattouh, suit El Tabbal, un personnage en robe blanche, qui, pendant le ramadan, arpente les rues avec son tambour pour réveiller les habitants avant le premier repas suivant le jeûne.

Dans le second espace de l'Institut des cultures d'Islam sont rassemblés des sujets de société, tel celui de la tragique réalité des « esclaves domestiques » venus de toute l'Asie, d'Éthiopie ou de Madagascar, par la photographe Myriam Boulos. Ou les images aux gris flous de Cha Gonzales, montrant une jeunesse en perte de repères, qui s'abîme dans l'alcool et les drogues. *« A travers les fêtes, confie la jeune photographe, je parle de nos guerres, de notre besoin de fuir, de vivre des expériences fortes, pour combler l'insatisfaction, la solitude. »*

Beyrouth semble portée par l'énergie de ses paradoxes. Sabyl Ghoussoub confirme et donne un exemple : *« dans un pays où l'homosexualité est condamnée, Mohamad Abdouni, qui a créé depuis 2005 une archive visuelle de l'histoire arabe queer, suit, à travers la série "Doris et Andréa", le quotidien d'une mère chrétienne arménienne qui accompagne son "fils" dans sa transformation... »* Ville de tous les excès et de toutes les folies, à l'histoire jonchée de cadavres et de ruines, cité de rêves et d'espoirs... la Beyrouth que cette exposition met en scène pour la première fois à Paris est plurielle. – **Frédérique Chapuis**

C'est Beyrouth

Jusqu'au 28 juil., 11h-19h (sf lun., mer.), 16h-20h (ven.), Institut des cultures d'Islam – Goutte d'Or, 56, rue Stephenson/Léon, 19-23, rue Léon, 18^e, 01 53 09 99 84. Entrée libre.

📺 C'est quoi, Beyrouth ? Cité mythique du Proche-Orient, puis théâtre de conflits, la ville renaît aujourd'hui. L'imposante exposition photo et vidéo qui lui est consacrée dresse un paradoxal portrait, dans lequel on la découvre tour à tour libertine, avec ses soirées alcoolisées ; marginale, avec sa communauté LGBT (légalement interdite) ; ou encore religieuse, avec des images de militants chiites exhibant les tatouages symboles de leur foi. Cet ample portrait de la capitale libanaise montre aussi les réfugiés palestiniens et les travailleurs esclaves venus d'Asie. Une passionnante programmation orchestrée par Sabyl Ghoussoub, qui investit les salles des deux sites de l'Institut des cultures d'Islam. Et jusque dans le hammam, aujourd'hui en attente de travaux de réfection, où sont projetées des vidéos. A ne pas rater !

Voir article page 8



Art/ Beyrouth accidenté

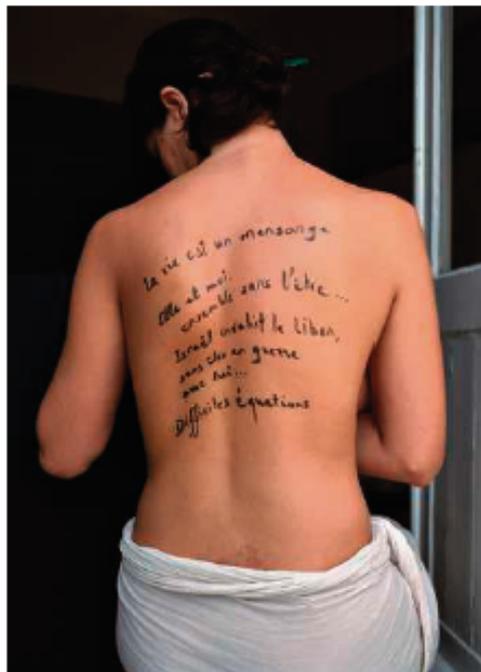
Alliant vidéo et photo, l'Institut des cultures d'Islam réunit les points de vue d'une quinzaine d'artistes sur la capitale libanaise, dont le récit intime de Fouad Elkoury durant le conflit avec Israël en 2006.

C'est le récit d'une flamme qui vacille dans une ville qui s'embrase. Où comment petite et grande histoire intriquées fusionnent dans *On War and Love*, montage vidéo signé Fouad Elkoury, qui pourrait résumer à lui seul l'esprit de l'exposition collective *C'est Beyrouth*, présentée à l'Institut des cultures d'Islam. Combinant photos et vidéos, seize artistes font cause commune pour, selon Stéphanie Chazalon, la directrice de l'établissement parisien, brosser le portrait d'une «ville meurtrie, résiliente, effervescente et insolite, où se côtoient les cultures, les communautés et les croyances». Et, ainsi, «proposer d'entrevoir une société unique dans sa diversité, fragilisée par les guerres et une structuration confessionnelle à bout de souffle».

Réparti dans deux bâtiments, le parcours – qui se pare d'une affection plus lucide, voire sarcastique, que prosélytique – se découpe en chapitres : «Une ville multi-confessionnelle», «de Corps comme marqueur identitaire», «Des minorités ignorées», «Exil et migration» et «Le Spectre de la guerre». Produit pour *C'est Beyrouth*, le projet de Fouad Elkoury alimente cette dernière section qui, en réalité – et pour autant qu'on respecte le sens facultatif de la marche – se trouve être le point d'entrée chronologique. L'action, comme on le dirait d'une fiction, se déroule en effet treize ans en arrière. Mais *On War and Love* s'étale sur à peine plus d'un mois. Le temps pour le narrateur de filer la métaphore d'un amour chancelant dans un monde déjeté. Né à Paris en 1952, Fouad Elkoury est un photographe

libanais reconnu, volontiers focalisé sur le quotidien social, politique et culturel de son pays – où, par ailleurs, il s'emploie depuis vingt ans à populariser le médium. Intégrant l'agence Rapho dès 1989, il va exposer à Moscou, Londres, Rome, Buenos Aires ou Paris (Maison européenne de la photographie, Institut du monde arabe) et le titre de ses reportages – *Lettres à mon fils*, *What Happened to My Dreams*, *Palestine*, *L'Envers du miroir* – suffit à résumer une implication personnelle jamais démentie. Additionnant dix-neuf minutes de photographies personnelles, d'images d'archives et de vidéos, *On War and Love* raconte donc deux événements concomitants. Le premier, sèchement introduit en voix off – «Jeudi 13 juillet 2006 : c'est la guerre» – concerne l'invasion du Liban par Israël qui, trente-trois jours durant, exercera une «violence pathologique» sur le pays. D'abord claquemuré, le témoin sans «père» cite les *Frères Karamazov*, tente d'écouter Marianne Faithfull et raconte : «L'électricité est coupée, les avions ronflent en permanence dans le ciel et ferre dans la maison sans trop savoir quel faire. Le téléphone sonne. Mais pour combien de temps ?» Or, c'est précisément dans ce contexte que le photographe mène une autre bataille, visant à s'accrocher à la femme qu'il aime depuis trois ans. Peu à peu, l'espace public (immeubles déserts, puis événements) s'estompe alors, au profit d'une seconde chronique, inversement intime, où, de cabine d'essayage en draps froissés et silhouette évanescence, l'être cher devient l'enjeu crucial d'un homme doublement ballotté dans la tourmente. Accroché à son Leica comme à une bouée de sauvetage.

GILLES RENAULT



On War and Love, 2019. PHOTO FOUAD ELKOURY

C'EST BEYROUTH Institut des cultures d'Islam (75018), entrée libre, jusqu'au 28 juillet.

L'ORIENT LE JOUR

12 La Dernière

L'Orient-Le Jour jeudi 28 mars 2019

EXPOSITION

« C'est Beyrouth » que seize artistes racontent à Paris

Ouverte aujourd'hui au public et jusqu'au 28 juillet, une exposition très attendue qui présente la capitale libanaise dans les yeux de seize artistes, photographes et vidéastes, selon différents prismes. En pleine installation de l'exposition à l'Institut des cultures d'Islam, et avant le vernissage qui a eu lieu hier soir, le commissaire de l'exposition, Saby Ghossoub (écrivain et artiste n° 11 du prix OLJ-SGBL Génération Orient, saison III) livre quelques clés pour « L'Orient-Le Jour » de cet accrochage qui englobe plusieurs séries iconiques et connues (comme « On Love and War » de Fouad Elkoury ou « Chrétiens du Liban » de Patrick Baz), et d'autres moins diffusées comme celles de Hassan Ammar ou de Dalia Khamissy.



Une photo de Patrick Baz de la série « Chrétiens du Liban ».



« Abu Khodor prays », une photo de Vianney Le Caer de la série « Les bronzeurs ».

Joséphine HOBEKA, à Paris

Comment est née l'idée d'une exposition sur la ville de Beyrouth ?

Elle relève d'une démarche très personnelle, d'une obsession. Depuis longtemps, j'accumule des photos, des documents, des livres, des films sur Beyrouth, où j'ai vécu plusieurs années. Et il y a eu un élément déclencheur : un article que j'ai écrit sur une exposition au musée Maxxi, à Rome, entre novembre 2017 et mai 2018, *Home Beirut, Standing the Neighbors*. Dans la foulée, j'ai fait un dossier où j'ai rassemblé mes recherches sur le même thème.

Avez-vous travaillé selon un cadrage précis ?

Mon point de départ est 2006, pour des raisons évidentes, en référence à la guerre des 33 jours. J'avais besoin d'une œuvre pour parler de la guerre et je voulais montrer autre chose que des ruines, donc je suis parti de la série de photographies *On Love and War* de Fouad Elkoury. Pendant la sa séparation avec sa compagne, qui a lieu en même temps que la guerre. C'est une histoire d'amour et de haine qui met en parallèle le couple et les deux pays ennemis, qui sont comme un couple. Nous avons envisagé avec Fouad de créer une vidéo à partir de cette série, ce qu'il a fait, en y ajoutant d'autres images de Beyrouth en guerre, des images d'archives, mais aussi des vues d'Alexandrie (où se trouvait sa compagne à l'époque), d'Istanbul (où il vivait). Par-dessus le montage, l'artiste lit son journal intime. Cette pièce inaugure l'exposition et c'est là seule qui parle de la guerre, pour marquer sa présence, et pour quelle reste dans l'inconscient du visiteur, tout le long de son parcours, comme elle peut l'être pour les Beyrouthins, qui vivent avec une menace qui plane, qui peut être présente d'un jour à l'autre...

Comment l'exposition se déploie-t-elle sur deux espaces ?

L'exposition est installée aux deux adresses de l'ICI, rue Léon et rue Stephenson, dans le 18^e arrondissement de Paris ; on a même investi un angle de rue, pour le triptyque de la série de Randa Mirza, *Bivariatia*. Le point de départ de l'exposition est rue Léon, avec la vidéo sur la guerre, une section sur le corps et une autre sur la religion. Le deuxième espace poursuit la thématique de la religion, puis des communautés et des minorités. La pièce qui clôturait la visite est celle de Joana Hadjithomas et Khalil Joreig, qui vont réinventer le hammam de l'Institut avec leur installation vidéo, *Tout est vrai*. Cette œuvre faisait partie de leur projet, *Les ramours du monde*, exposé au Jeu de Paume en 2016. On a gardé ce qui évoque les réfugiés, les émigrés et les enfants de travailleurs étrangers.

À ce sujet, ils ont une belle formule, précisant qu'ils « donnent la parole à ces silhouettes que l'on croise sans les voir ».

Comment avez-vous choisi les seize artistes que vous exposez ?

Je ne suis pas commissaire d'exposition à la base, mes affinités sont plutôt esthétiques, et les thématiques se sont imposées en fonction des séries. Bérénice Salhou, la directrice artistique de l'ICI, et moi avons mis en place une thématique, celle des habitants, et leur présence dans les arts visuels. Nous avons choisi des séries qui traitent des habitants du Beyrouth contemporain. Quatre axes structurent l'espace d'exposition : le corps comme marqueur identitaire, l'idée de la ville multiconfessionnelle, les communautés en marge et les minorités ignorées. Elles ouvrent des clés de compréhension pour chacune des sections. Par exemple, dans la série *Doris et Andréa* de Mohammad Abdouni, on pénètre dans le quotidien d'une mère et de son fils non binaire (qui ne se définit ni par le masculin ni par le féminin). L'œuvre s'inscrit dans le thème du corps, mais on trouve des signes reliés dans le foyer, qui est celui d'une famille chrétienne arménienne. Ces photos contredisent tout ce à quoi on pourrait s'attendre : la mère accepte l'identité de son fils, et on la voit le maquiller, ce qui n'écarter pas la pratique religieuse.

J'ai travaillé avec des artistes venus de différentes générations et aux parcours multiples, pour avoir des regards différents. Certains sont des artistes libanais connus, comme Joana Hadjithomas et Khalil Joreig, Patrick Baz, Ziad Antar ou Fouad Elkoury. On trouve aussi de jeunes artistes libanais comme Mohammad Abdouni, Nathalie Naccache, Myriam Boulos ou Roy Dib. Les œuvres de Hassan Ammar (sur les tatouages dans la communauté chiite) et de Dalia Khamissy (sur les réfugiés, syriens, palestiniens...) sont rarement exposées et prennent tout leur sens dans notre approche. Sans oublier les artistes français comme Cha Gonzalez, Vianney Le Caer ou Christophe Donner, qui enrichissent la perspective d'ensemble.

En parallèle, j'ai mis en place avec l'Institut des cultures d'Islam un cycle de films documentaires qui viennent compléter l'exposition, intitulé *Beyrouth autrement*, au cinéma Lincoln, où seront diffusés entre autres des œuvres de Maher Abi Samra ou de Jocelyn Sabab.

Essayez-vous de traiter l'articulation complexe entre individu et communauté à Beyrouth ?

Pas tout à fait. Je voulais m'intéresser à l'individu, mais l'importance de la communauté est apparue, car on est à Beyrouth, où l'on se définit à travers sa communauté religieuse, sociale, économique, générique... On ne peut pas parler de l'individu sans parler de la communauté. Le travail de Vianney Le Caer, *Les bronzeurs*, est emblématique de cette dialectique, j'aime bien ce qu'elle montre, de ces hommes qui se baignent sur la corniche de Beyrouth : le corps nu, éplé et doré par le soleil, ils prient. Pour moi, c'est le stéréotype du Libanais, celui qu'on combat et celui qu'on adore ; les contrastes sont hallucinants, c'est plein d'intelligence tellement c'est paradoxal, et c'est bien Beyrouth. Tandis que l'un



Saby Ghossoub : « Mes affinités sont plutôt esthétiques. » © Olivier Rother

de l'individu se pose aussi. Le photographe est allé voir des supporters du Hezbollah ou des miliciens, et il a pris leurs tatouages en photo (essentiellement les prénoms de Abbas, Hassan, Ali...), parfois agrémentés de prisonniers de filles, de coeurs... Une fois de plus, le rapport au corps est en cause, ces hommes expliquent que les tatouages leur assurent un certain succès auprès des filles.

ENTRETIEN EXPRESS

« Cette exposition montre la place de la religion dans le quotidien des Beyrouthins »

Stéphanie Chazalon, directrice générale de l'Institut des cultures d'Islam, présente les objectifs de l'ICI.

Pourquoi avez-vous choisi de présenter l'exposition « C'est Beyrouth » ?

Cette exposition montre la place de la religion dans le quotidien des Beyrouthins, dans un contexte multiconfessionnel. Les visiteurs y découvriront aussi, à travers le regard du commissaire d'exposition et des artistes, le lien entre les cultures d'Islam et la ville de Beyrouth, dont l'identité est insaisissable. On a par exemple une série de photos sur les ifans dans Beyrouth dans différents lieux : au sein d'un intérieur bourgeois, chez une famille de réfugiés syriens, chez des scouts, chez des commerçants dans la rue... C'est une façon de voir comment la religion se vit dans la ville, dans les foyers et dans l'espace public, et de croiser des personnages attendus ou

surprenants, selon que l'artiste est français ou libanais. On montre ce qui existe, et certaines photos peuvent surprendre, mais l'ICI est un lieu à la fois institutionnel et alternatif par les sujets, les activités, notre format... C'est ce qui fait la particularité de nos expositions !

Ne craignez-vous pas que certaines photos soient considérées comme subversives ?

On n'est pas dans une optique où on devrait ménager des sensibilités. Ce qui nous intéresse, c'est de montrer le regard des artistes sur des cultures d'Islam, qu'ils soient musulmans ou non. Nous n'avons pas eu de réactions hostiles ou réticentes par rapport à notre démarche. Je dirais plutôt que les œuvres présentées sont inattendues plutôt que subversives, car cela impliquerait qu'on entre en friction avec certains codes, ce qui n'est pas notre sujet. L'ICI n'est pas là pour dire aux gens comment pratiquer leur religion,

On pourrait se demander pourquoi nous sommes tous focalisés sur le corps à Beyrouth, sur l'apparence. L'écrivain Bilal Khibze propose une lecture intéressante de cette outrance physique. « Seule la futilité empêche ce pays de reprendre le jeu extrême qui, pendant trois décennies, a généré une véritable dépendance à la mort. »

Pour vous, depuis 2006, Beyrouth ne connaît donc « ni la guerre ni la paix » ?

On est dans une période d'entre-deux, on ne peut parler de paix quand il y a des conflits tous les ans autour du pays, avec des conséquences dans la ville. Les luttes sont aussi politiques, religieuses... Dans ce contexte, l'individu ne peut pas être en paix, et cela se voit dans l'exposition. Les habitants en font toujours plus, comme dans la série *Chrétiens du Liban* de Patrick Baz, qui illustre des réseaux de mystiques chrétiennes et des fidèles pour qui la visibilité est toujours plus marquée.

Existe-t-il une unité dans la ville ?

Il y a une unité dans la désunion. Pour moi, c'est une ville très communautaire où on trouve de tout de manière impressionnante pour un si petit territoire, et aussi tous les extrêmes possibles... Je pense qu'il y a un petit Beyrouth qui se mélange totalement, où on ne se pose pas la question de la religion, mais qui est à sa manière ; les autres vivent sur leur communauté, pour des raisons compréhensibles, essentiellement par commodité. L'ensemble manque de fluidité.

Les photos permettent d'aborder plusieurs sujets difficilement abordables autrement. Leur force est de nous mettre face à nos vérités, on les reçoit comme on veut et on en fait ce qu'on veut. Mais on est obligé d'y faire face.

Qu'avez-vous appris en préparant cette exposition ?

Un élément m'a frappé, bien sûr c'est subjectif. Je me suis rendu compte que chaque communauté se sent mii-

noritaire, et chacune réagit en minorité, tous ont peur de disparaître. On est dans un équilibre relatif entre chiites, sunnites et chrétiens, et pourtant ils ont besoin de montrer qui ils sont, et toute la ville fonctionne comme ça.

Il y a aussi un génie à Beyrouth, tout se contredit dans la ville, et on peut y trouver des vérités partout. Cette ville nous remet en question sur tout ce qu'on croit savoir.

L'exposition « C'est Beyrouth » essaye-t-elle de donner une certaine visibilité à une partie des habitants de la capitale qui n'ont pas le statut de citoyen ?

Oui, la question de leur non-citoyenneté est posée, à travers la pièce de Joana Hadjithomas et Khalil Joreig, par exemple, où des travailleurs étrangers racontent leur parcours de vie, de leurs rêves aux difficultés quotidiennes au Liban. On a tendance à oublier qu'ils ont mis tout leur espoir au Liban.

À ce sujet, il y a une prise de conscience intellectuelle et artistique évidente, on le voit dans la société civile, avec des ONG comme The Legal Agenda, cofondée par Nizar Saghieh, qui défend les droits des femmes auxiliaires de ménage, des LGBT...

Une des affiches de l'exposition reprend une photo de Myriam Boulos dans la série *C'est dimanche*, où est représentée une employée de maison éthiopienne, qui danse en priant. Pour moi, cette jeune fille fait partie intégrante de l'identité libanaise, car être libanaise, c'est être druze, chrétien, musulman, être de la diaspora... et revendiquer la diversité.

Avez-vous déjà des projets artistiques pour la suite ?

Je suis en train de terminer mon second roman, qui devrait sortir en 2020. Je prépare en parallèle un grand projet personnel et professionnel, qui sera autant un film qu'un livre, une exposition, mais dont je ne souhaite pas aborder la thématique pour l'instant.

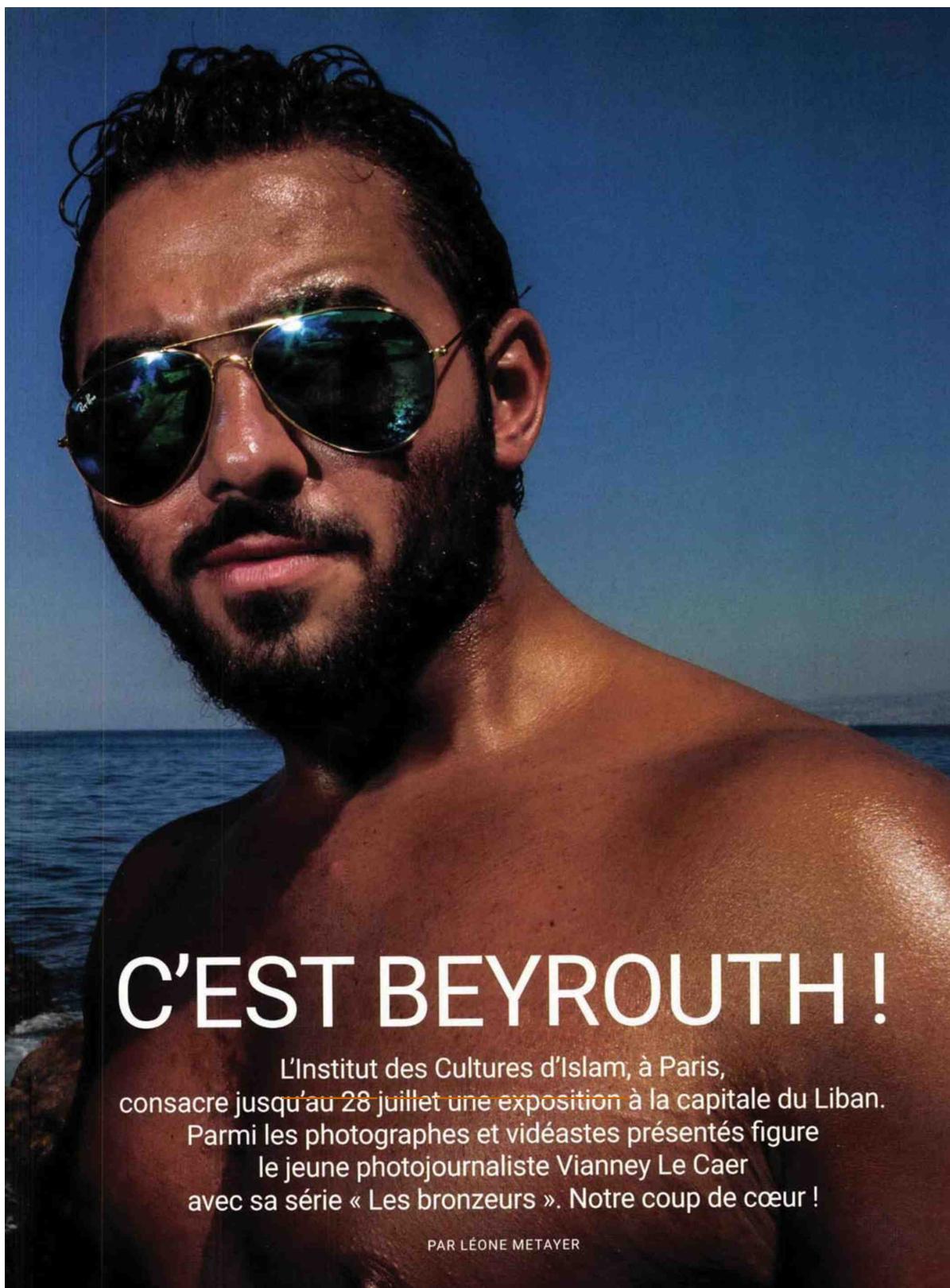


Stéphanie Chazalon à l'ICI, janvier 2019. ©Raphaëlle Lissac/Godong

PHOTO



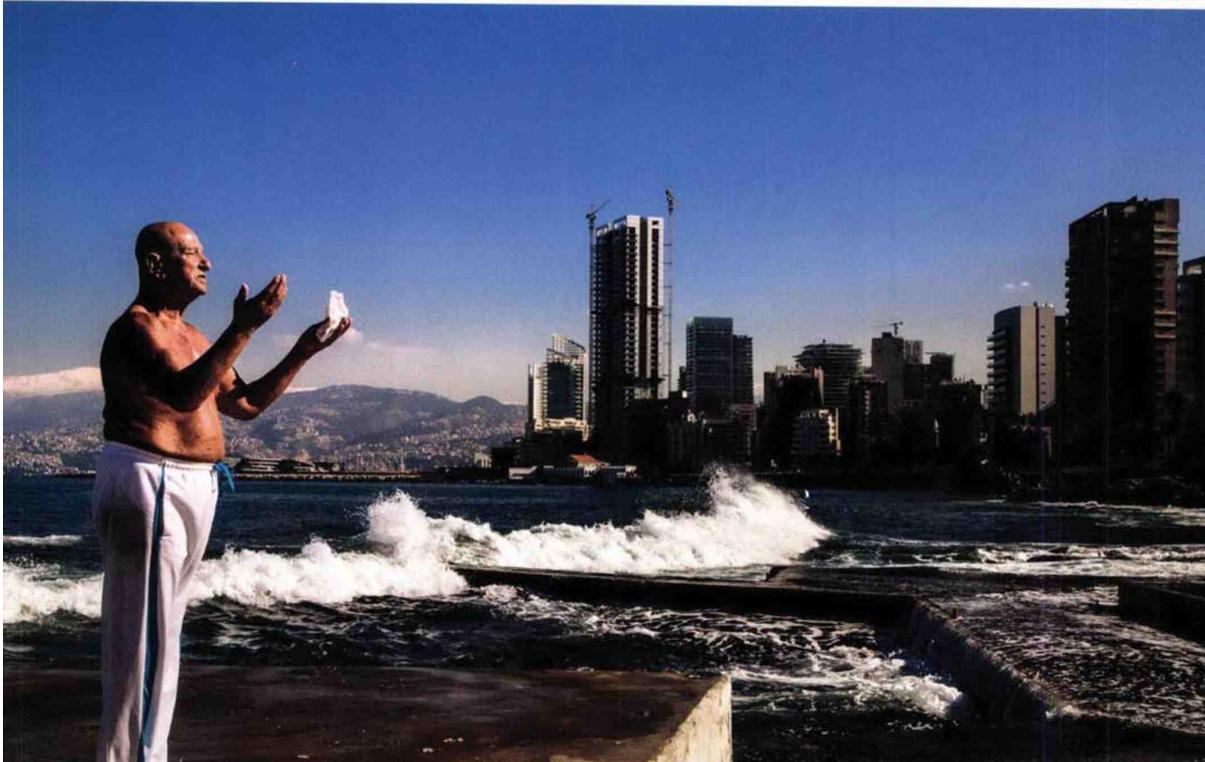
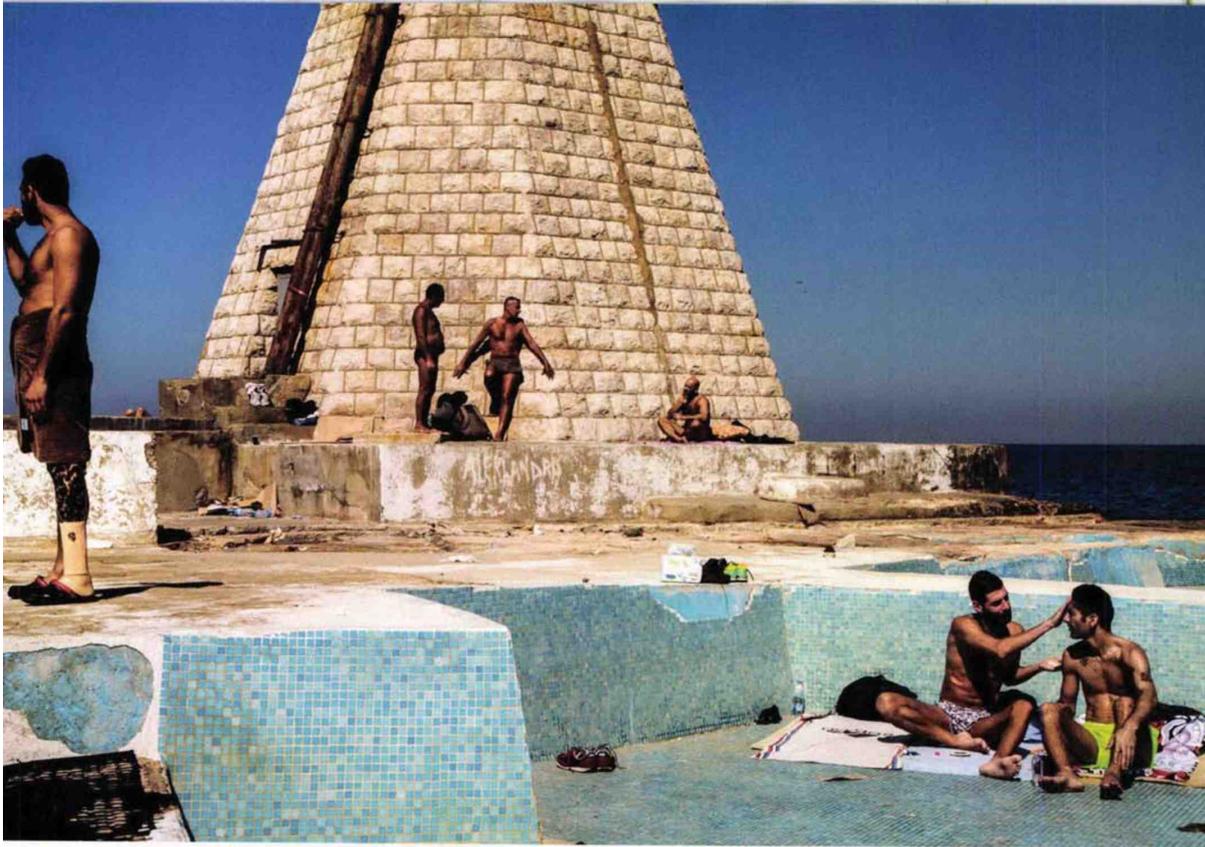
Mohamad et Nassim, les
jumeaux, posent pour un
portrait, Beyrouth, Liban, 2015.

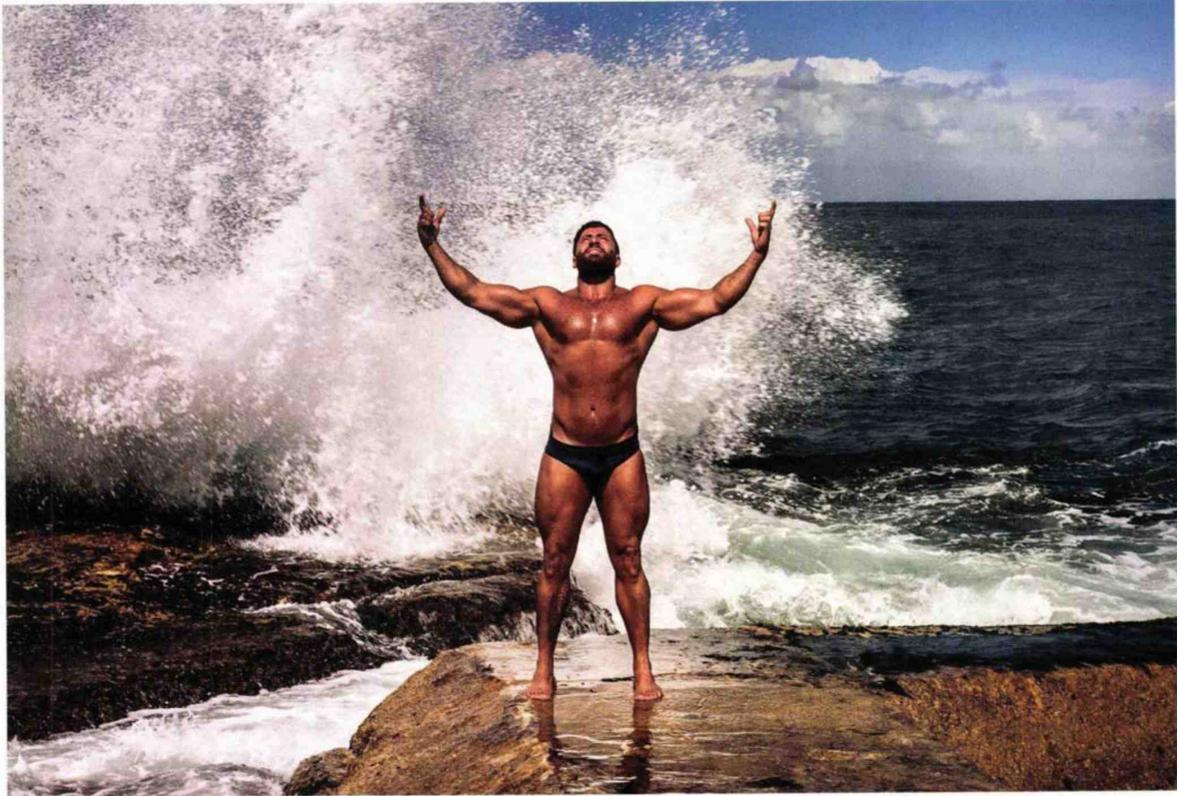


C'EST BEYROUTH !

L'Institut des Cultures d'Islam, à Paris,
consacre jusqu'au 28 juillet une exposition à la capitale du Liban.
Parmi les photographes et vidéastes présentés figure
le jeune photojournaliste Vianney Le Caer
avec sa série « Les bronzeurs ». Notre coup de cœur !

PAR LÉONE METAYER

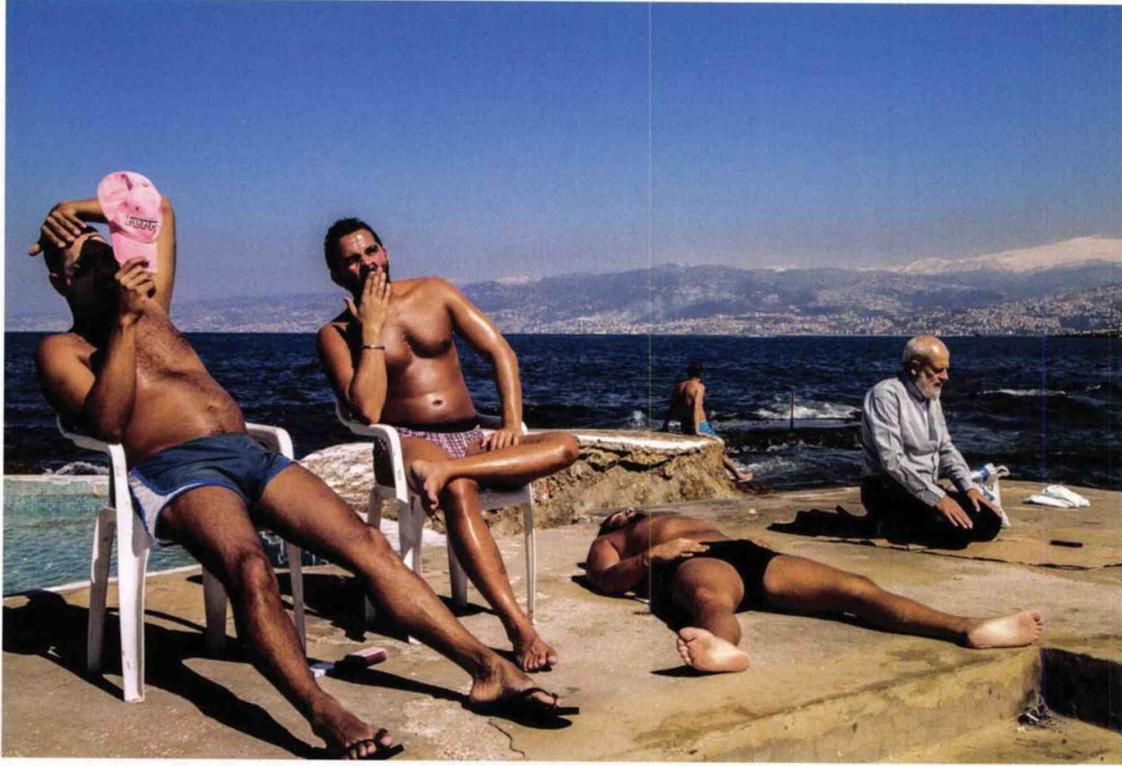




← Un groupe d'hommes profite du soleil à l'AUB Beach, Beyrouth, Liban, 2015.

← Abu Khodor prie, Beyrouth, Liban, 2016.

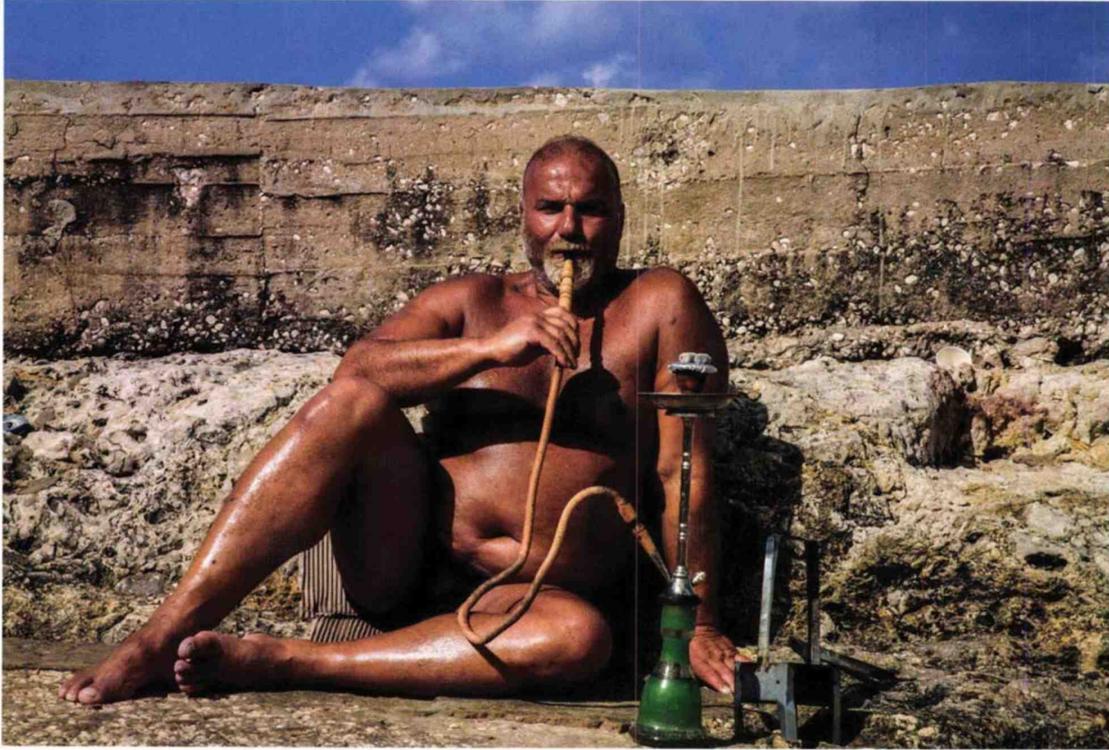
↑ Jamal pose pour un portrait au bord de la mer, Beyrouth, Liban, 2015.



↑ Un homme âgé prie pendant que Tarek, Mohamad et Nassim profitent du soleil, Beyrouth, Liban, 2015.



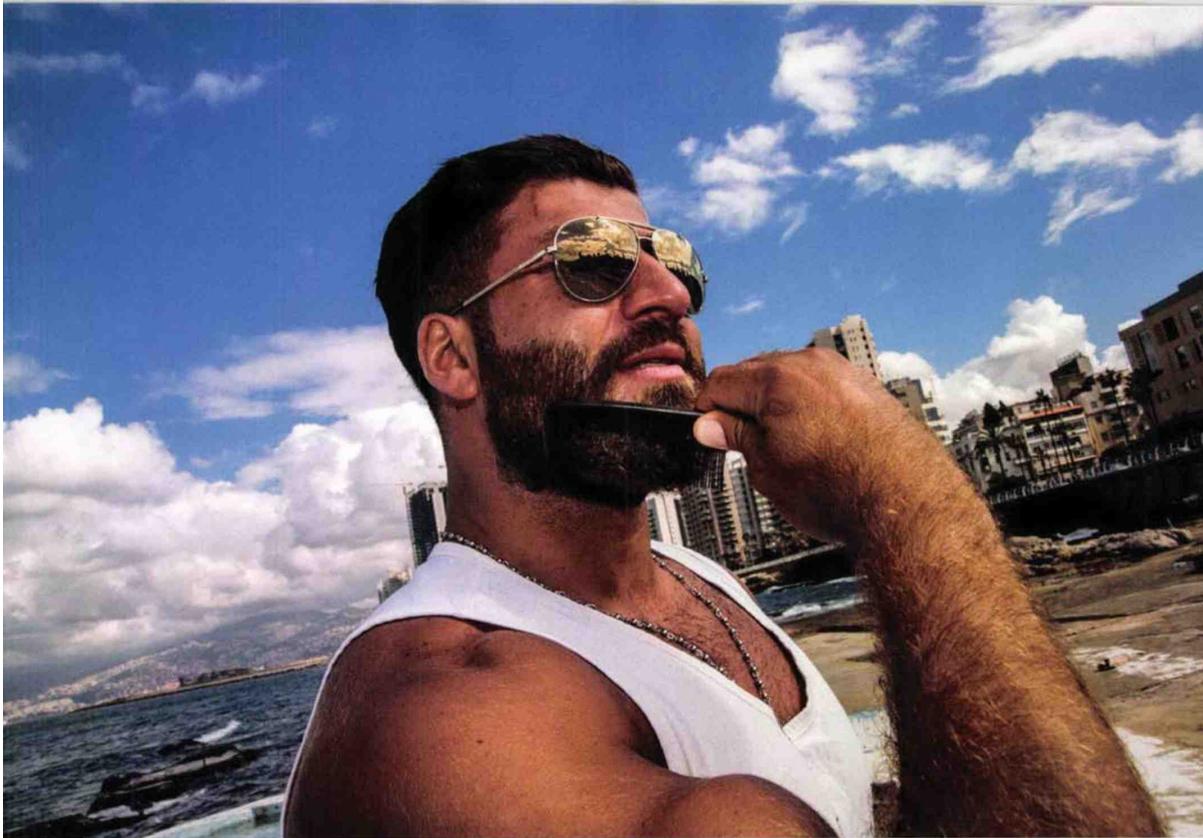
↑ Abu Khodor et un autre
bronzeur jouent à se battre,
Beyrouth, Liban, 2016.



↑ Un homme fume la chicha
après une session de nage,
Beyrouth, Liban, 2015.

→ Jamal peigne sa barbe,
Beyrouth, Liban, 2015.

→ Abu Khodor boit son jus de
carottes fait maison après s'être
baigné, Beyrouth, Liban, 2015.



INTERVIEW

VIANNEY LE CAER

« Je me suis trouvé en tant que photographe à Beyrouth.
Ça a changé ma carrière. »

Le jeune photojournaliste français avait fait pour PHOTO en octobre 2014 un portrait de Tim Jefferies, directeur de la Hamiltons Gallery de Londres. On le retrouve cette fois-ci à l'occasion d'une exposition à l'[Institut des Cultures d'Islam](#) à Paris où il présente, aux côtés d'autres artistes, treize clichés de sa série « Les bronzés » réalisée en 2015 et 2016. Dans le centre de Beyrouth, à l'AUB Beach, au bord de la mer, des hommes se retrouvent chaque jour pour bronzer, boire du thé et fumer la chicha.

Bonjour Vianney. À l'origine, tu étais à Beyrouth pour le compte d'une ONG pour un sujet bien différent : documenter la crise des réfugiés syriens. Quand tu es tombé sur cette plage par hasard, qu'est-ce qui t'a donné envie de la photographier ?

J'avais loué une maison près de la Corniche, la célèbre promenade de bord de mer à Beyrouth. Un matin, en me promenant, je vois ces gars-là au loin. Ce qui m'a marqué tout de suite, c'est de les voir prier en maillot de bain. Le rapport à la nudité dans l'Islam, c'est une problématique taboue. Il fallait faire l'effort de sauter par-dessus les barrières pour les rejoindre. Au début, j'avais un peu peur parce que j'avais très peu d'expérience de terrain. Je ne savais pas comment aborder les gens d'un point de vue journalistique. Je venais de sortir de la fac un mois avant et puis, physiquement, je suis pas du tout impressionnant, je suis un mec assez maigre ! Ma première idée était : « Je vais me faire péter la gueule si je vais là-bas ». (Rires). Je me souviens avoir abandonné l'idée et être revenu sur mes pas ensuite. Puis j'ai joué carte sur table, avec l'appareil ostentatoirement autour du cou. On ne pouvait pas se méprendre, j'étais là pour prendre des photos.

Est-ce qu'ils se sont facilement laissés photographier ?

J'ai vu ce gars qui revient souvent dans la série, Abu Khodor, le vieux chauve. Il

est venu poser littéralement devant moi, comme une pin-up. Je ne m'y attendais absolument pas. J'ai fait des rafales. Je ne parlais pas arabe, il ne parlait pas anglais, mais il a compris que j'avais de bonnes intentions. Il est allé voir tous les autres pour leur expliquer qu'il fallait me laisser travailler. C'est lui qui m'a ouvert les portes. C'est l'ancien, le chef de la plage. En plus, certains d'entre eux étaient culturistes donc ce sont des gens qui aiment se voir en photo. J'ai fait ça tous les matins pendant sept ou huit jours. Il n'y a rien de posé dans la série, même les moments de prière etc. Abu Khodor vient tous les jours depuis 25 ans, c'est sa vie. En 2006, quand Israël a bombardé Beyrouth, il voyait sur la plage les avions passer au-dessus de sa tête.

Il n'y a que des hommes sur tes photos. Tu n'as vu aucune femme sur cette plage ?

Non il n'y avait pas de femmes. Mais dans les pays à culture musulmane, les hommes et les femmes sont souvent séparés donc ça ne m'a pas choqué. En revanche, un matin, en arrivant un peu plus tôt, j'ai surpris Abu Khodor arriver à la plage avec sa femme. Elle portait le voile. C'était marrant, c'était une autre personne. Il était très pudique. Je le sentais pas du tout à l'aise. Aussi, il y a évidemment la question de savoir s'ils sont homosexuels ou pas. Je n'ai jamais demandé de but en blanc. Pour être honnête, je ne voulais pas m'embrouiller avec eux, on ne sait jamais comment ça peut être reçu une question pareille. Au final, ce n'est pas très important. J'aime bien l'idée de ne pas savoir, cette ambiguïté. Nous, on les voit avec un regard occidental mais par exemple, se tenir la main entre hommes dans la rue au Liban, c'est courant. Par contre, c'est un projet qui a été très bien reçu par la communauté LGBT qui l'a trouvé génial. La série a été exposée dans une église à Amsterdam à l'occasion d'un prix organisé par une organisation LGBT (le Pride Photo Award 2016) et en Croatie pour

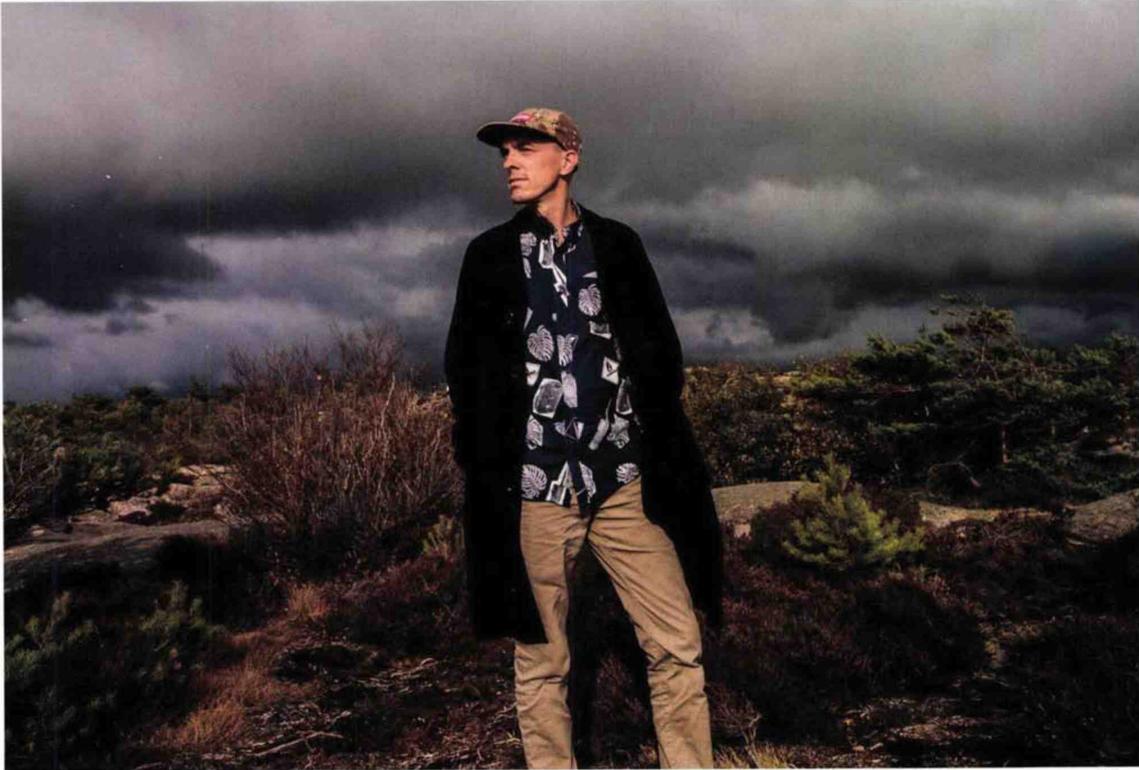
la Gay Pride. C'est ce qui est intéressant dans la photographie, chacun a son opinion. Plus largement, c'est la joie de vivre d'Abu Khodor qui m'a intéressé. Je n'ai jamais vu un homme aussi heureux. Le bonheur d'un mec qui va à la plage tous les jours.

Cette série peut faire penser au travail du photographe américain Martin Parr : les corps luisants au soleil, les couleurs saturées, la plage... Fait-il partie de tes inspirations ?

Curieusement, je ne suis pas un grand amateur de photographie. J'y connais pas grand-chose, pour être honnête. En revanche, je suis un passionné de cinéma. Mes influences en photo, c'est plutôt des films. Ceci étant dit, Martin Parr est probablement un de mes photographes préférés, avec Harry Gruyaert. En effet, des bronzés à la plage, c'est le sujet cœur de Parr. Inconsciemment, il y a sûrement eu son influence, mais il y a peut-être une différence de ton car le but de cette série, c'est de faire rire. C'est une bonne réaction je trouve. J'aime bien également des compositions plus complexes. Par exemple, j'aime beaucoup Alex Webb qui, du point de vue de la composition pure, a une influence supérieure à Martin Parr sur mon travail. Il y a certaines photos qui ont été shootées un an après, en 2016, parce que j'ai eu de nouveau l'occasion d'aller à Beyrouth pour l'ONG Solidarités international, et je vois vraiment la différence, l'évolution de mon style avec le temps.

Il semble donc que cette série a eu un impact important sur ta carrière.

Oui mon style actuel vient de ce projet, c'est sûr et certain. Je me suis trouvé en tant que photographe à Beyrouth. Ça a changé ma carrière autant du point de vue technique que commercial parce que ça m'a apporté beaucoup de clients que je n'aurais jamais eu autrement. J'ai commencé à travailler dans la mode grâce à ça. Je suis en train de



Vianney Le Caer par Emmanuelle Le Caer.

travailler pour la Fashion Week à Londres, pour le créateur français Roland Mouret, qui est tombé amoureux de cette série. D'ailleurs, Martin Parr fait beaucoup de campagnes pour la mode comme Prada ou Valentino. Les grandes maisons de couture aiment ce genre de composition, de couleur.

Quels sont tes projets en cours ou à venir ?

J'ai une obsession avec Harry Gruyaert qui fait de la street photographie. C'est un photographe de la couleur et des mouvements, sans flash. Il a notamment travaillé sur le Maroc. En ce moment, je retrace ses pas, je vais au Maroc aussi souvent que je peux, aux endroits de mes photos préférées de lui. Je shoote comme si je faisais le tome 2 de son livre, j'essaie ! Au départ, je singeais son style, mais je vois que je prends mon propre chemin. Ce projet va me prendre des années.

Comment se débrouille un jeune photographe comme toi au quotidien ?

Au quotidien, il faut payer le loyer ! Je suis freelance pour Associated Press, une agence de presse pour qui je fais beaucoup

de célébrités du milieu de la mode, des tapis rouges, etc. À côté, j'ai quelques clients en commercial. Je fais un peu de mode pour Roland Mouret. Ça me laisse des latitudes, en termes de temps et de finance, pour trois mois par an environ que je consacre à mes projets. Je voyage tout le temps pour me forcer à être inspiré et découvrir de nouvelles choses, avec l'espoir secret de trouver un projet qui me tombe dessus comme les bronzeurs, mais c'est pas facile. J'ai eu un coup de chance avec ces gars-là, ça correspondait à ce que j'étais et à ce que je voulais. C'est ce que je recherche quand je voyage. Il faudrait que je trouve la même puissance. Il y a beaucoup de sujets qui m'ennuient, que je vois souvent, qu'on a un peu anesthésiés. J'ai envie de retrouver cette curiosité de l'inconnu, un truc hors du commun.

Penses-tu à des destinations où tu pourrais trouver cet hors du commun ?

Harry Gruyaert a beaucoup voyagé en Inde. C'est un voyage qu'il faut que je fasse, même si c'est un pays qui a été énormément photographié. Gruyaert est

un anti Steve McCurry qui lui, en Inde par exemple, ferait la belle photo typique avec le Taj Mahal en arrière-plan. Gruyaert, au Maroc, il va prendre un morceau de djellaba verte qui bat au vent. L'Inde collerait à ce style. J'ai fait l'Asie centrale l'année dernière. Ce sont des pays très peu connus, comme le Tadjikistan. Cet été, je vais en Mongolie. Ils ont beaucoup de marchés, de souks, où il y a beaucoup de couleurs, de formes, de mouvement, des ombres avec le soleil qui tombe à certains endroits. Ce sont des lieux propices à mon inspiration. J'en ferais peut-être un livre sur les marchés.

Interview réalisée pour PHOTO
en février 2019 par Léone Metayer

Exposition

→ Exposition du 28 mars au 28 juillet.
« C'est Beyrouth ! », Institut des Cultures
d'Islam, 19 rue Léon, Paris XVIII^e.
Commissariat : Sabyl Ghousoub.
institut-cultures-islam.org

MOIS DE LA PHOTO DU GRAND PARIS

BIENNALE DE PHOTOGRAPHIE

LA CROIX

numéro 21 000 000 - quinzaine d'Avril - 2017

Monde

Polémique en Allemagne sur les expulsions d'Afghans p. 14



Culture

Le Mois de la photo parie sur le Grand Paris p. 28

Sciences et éthique

Asbest, en Russie, la ville qui aime l'amiante p. 20 et 28

Editorial

Gaëtan Goubert

Les nouveaux visages de la France

Un pays coupé en trois p. 32
Les cartes des résultats p. 32 et 33

Réduire la fracture



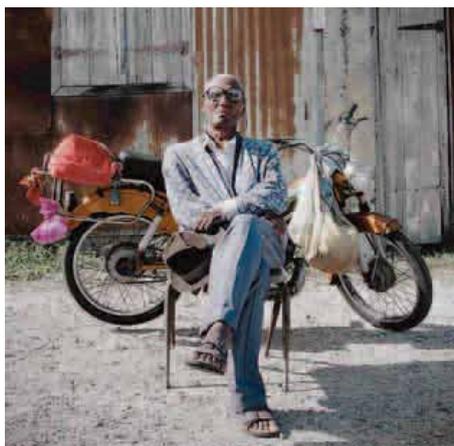
U n pays de...
Réduire la fracture...
Le pays est...
La fracture...
Le pays est...
Réduire la fracture...

Il n'y a pas de...
Le pays est...
Réduire la fracture...
Le pays est...
Réduire la fracture...

Le...
Le pays est...
Réduire la fracture...
Le pays est...
Réduire la fracture...

MOIS DE LA PHOTO...
15...
1,10 €

Le Mois de la photo parie sur le Grand Paris



À gauche : Florence Levillain, Malika, bains-douches, rue de Buzenval, Paris 20^e, juillet 2016 (exposition « Bains publics » à Pantin, Seine-Saint-Denis). Florence Levillain/Signatures À droite : Gilles Elie-Dit-Cosaque, Ma grana' #103 (exposition « Ma grana' et moi » à Pantin), Gilles Elie-Dit-Cosaque

Confiné à Paris depuis sa création en 1980, le Mois de la photo s'étale cette année dans 32 communes avec 96 expositions autour de quatre grands thèmes : « Portraits », « Paysages », « Photographie de rue » et « Photographie comme matériau ».

Aux Sheds de Pantin, Florence Levillain et Laurent Kruszyk dressent un état de lieux des bains publics.

Tendres, beaux et harmonieux, proches voire intimes, les visages des usagers des bains-douches photographiés par Florence Levillain semblent à la fois étrangement singuliers et familiers, sans que l'on comprenne pourquoi. Habitée aux sujets sensibles, cette photographe bienveillante au contact facile a su inventer un dispositif pour mettre ses modèles en confiance. Ainsi les photographiet-elle de derrière une glace sans tain entourée de lampes comme le miroir d'une salle de bains devant lequel ils peuvent agir librement et se positionner face à leur propre image.

Accompagnée de brefs récits de vie, cette galerie de portraits « autogérés » in situ dresse aussi le profil sociologique des exclus du confort. Joël, ancien technicien en climatisation, qui vit dans un sous-sol en banlieue après un « burn-out » ; Charlie, chanteur crooner professionnel habitant en foyer ; Julie, artiste, vivant dans un hôtel aux sanitaires insalubres ; Harry ou Gérard qui dorment dans les parcs, ou Xu dans une voiture

depuis que son patron ne la paie plus.

Les vues architecturales du photographe de l'Inventaire Laurent Kruszyk, qui dialoguent avec les portraits de Florence Levillain, réussissent parfaitement à restituer la beauté pragmatique des bains publics arts déco ou modernistes, faits de briques ou de béton armé, recouverts de carreaux de faïence, de mosaïques ou de céramiques. Un joli livre reprend les images et retrace l'histoire des bains publics parisiens : philanthropiques et privés jusqu'en 1897, construits par la municipalité à partir de 1902, relancés par des programmes de l'État dans les années 1920, rénovés depuis les années 1960... Et tellement fréquentés aujourd'hui !

Dans le cadre de ce Mois de la photo, la ville de Pantin accueille ainsi six expositions dans des lieux surprenants qui valent le détour. Dans un ancien garage, le photographe Gilles Elie-Dit-Cosaque propose « Ma grana'et moi », une série de portraits de Guadeloupéens fiers de poser avec leur mobylette Motobécane fabriquée à

Pantin dès les années 1950 et exportée en Guadeloupe dans les années 1960. Accompagnés des témoignages de leurs propriétaires, ces portraits sont entourés par les

La ville de Pantin accueille ainsi six expositions dans des lieux surprenants qui valent le détour.

magnifiques moules en bois avec lesquels furent fabriquées les Motobécanes.

Les visiteurs déçus par l'hermétisme de la proposition « Document unique » d'Anne Nordmann, présentée au Centre national de la danse, se consolent avec la surprenante architecture brutaliste de ce lieu hors norme. De l'autre côté du canal, dans la lumineuse galerie Thaddaeus-Ropac, la présence inspirée des peintures puissantes de Georg Baselitz fait totalement oublier la platitude des photographies *Walking Around* de Jack Pierson. Au cinéma 104, les ciné-

philes peuvent patienter en découvrant les prises de vues de Sebastião Salgado à la Cité des 4 000 en 1978. Réalisés par Françoise Huguier, les portraits de vingt-quatre familles habitant près des futures gares du Grand Paris Express sont, eux, à découvrir aux Magasins généraux. Le week-end prochain, les visiteurs pourront encore s'y faire photographier en famille, figurer dans l'exposition participative présentée sur place et repartir avec leur portrait. (inscription : www.lesgrandsparisiens.com)

Armelle Canitrot

Mois de la photo du Grand Paris, jusqu'au 30 avril. Rens. : www.moisdelaphotodugrandparis.com. Catalogue, Éd. Actes Sud/MEP, 552 p., 42 €. « Bains publics », Florence Levillain et Laurent Kruszyk, Sheds de Pantin, jusqu'au 30 avril. Livre Ré-inventaire, #2, Éditions Loco, 96 p., 19 €.

sur la-croix.com
Retrouvez une sélection d'expositions et un diaporama

Chateaubriand, à Châtenay-Malabry.

Les ÉpouxP, « Latitude 48.9333 ». Jusqu'au 11 juin, Musée de l'air et de l'espace au Bourget.

Chantal Stoman, « Views Phnom Penh, une ville, la nuit ». Jusqu'au 30 juin, conservatoire de Montreuil.

Programme détaillé : www.moisdelaphotodugrandparis.com

repères

Quelques expositions en banlieue

Camille Millerand, « Le monde en 3 rues - Aubervilliers. Janvier 2017 ». Jusqu'au 28 avril, CRR 93, à Aubervilliers.

Jürgen Nefzger, « Contre nature ». Jusqu'au 30 avril, Maison d'art Bernard-Anthonioz, à Nogent-sur-Marne.

« Robert Doisneau, un photographe et ses livres ». Jusqu'au 21 mai, médiathèque Chantemerle, Corbeil-Essonnes.

Ambroise Tézenas/Henri Cartier-Bresson, « De Paris à Mantes au fil de la Seine ». Jusqu'au 9 juillet, Musée de l'Hôtel-Dieu à Mantes-la-Jolie.

« Paysage(s), l'étrange familier de Véronique Ellena ». Jusqu'au 21 juillet, Maison de

essentiel

Prix — Le festival Séries Mania récompense « Your Honor »

Le Grand Prix de la 8^e édition du festival Séries Mania, tenu la semaine dernière au Forum des images à Paris, a été décerné à la fiction israélienne *Your Honor*, narrant les péripéties d'un juge dont le fils est impliqué dans un délit de fuite. Le jury de la presse internationale a élu meilleure série francophone *Transferts*, une série française sur les dérives de la science et la quête d'immortalité, coproduite et bientôt diffusée par Arte.

Télévision
France 3 prépare une nouvelle formule de « Thalassa »

Après l'annonce vendredi du départ à la fin de la saison de Georges Pernoud, qui avait créé en 1975 et présenté depuis 1985 l'émission « Thalassa », France 3 a précisé qu'une « nouvelle formule renouvelée », portée par Patrick Charles, directeur des magazines, et Erik Berg, est en préparation. La chaîne a salué « le professionnalisme et l'enthousiasme » de l'animateur historique de l'émission, lequel regrettait que « Thalassa » soit « devenu un bouche-trou » dans la programmation. Elle n'était en effet plus diffusée qu'une fois par mois et réunissait 1,6 million de téléspectateurs en 2017.

Agenda — Conférence à l'Espace Bernanos, à Paris

La pensée théologique s'est-elle inspirée de l'art ? Le Cycle Arthéo propose des conférences pour décrypter les regards que posent la peinture, l'architecture et la musique sur le mystère de Dieu. Ce soir, à la salle Péguy, réflexion sur « la peinture de Vermeer, un chemin vers l'intériorité », animée par le conférencier Stéphane Coviaux, professeur au Collège des Bernardins. Le 25 avril à 18 h 30. 4 rue du Havre (9^e). Rens. : 01.45.26.65.22. [et www.espace-bernanos.com](http://www.espace-bernanos.com)

sur la-croix.com

Théâtre : « La Chose commune » à l'Espace Cardin (Théâtre de la Ville), conçu et mis en scène par David Lescot



Ping Pong par [Mathilde Serrell](#) et [Martin Quenehen](#)

du lundi au vendredi de 19h à 20h



56min

Yan Morvan & Karim Madani // Blousons noirs et « Jewish Gangsta »

20.04.2017

Podcast

Exporter

A la table ce soir, Yan Morvan, photoreporter à l'occasion de l'exposition "Blousons noirs" dans la cadre du Mois de la photo et Karim Madani qui signe "Jewish Gangsta" aux éditions Marchialy



Yan Morvan & Karim Madani • Crédits : Mathilde Serrell - Radio France

EXPOSITION : " YAN MORVAN : *Blousons Noirs*" – Festival l'Œil Urbain/Square Créé à Corbeil-Essonnes du 31 mars au 21 mai dans le cadre du "Mois de la photo"

“ Des bandes de jeunes des années 1970 qui s’inspirent des « blousons noirs », une jeunesse qui effrayait la France des années 1950, ou les débuts d’un grand photo-journaliste.

Blousons noirs nous propose un voyage dans les années soixante, soixante-dix, lorsque les blousons noirs règnent alors sur le pavé. Apaches du début du XXe siècle, marlous à casquette des années trente : c’était les « mauvais garçons ». Avec les années cinquante vient le règne des « blousons noirs ». Le rock’n’roll débarque en France en même temps qu’Eddie Barclay qui ramène des États-Unis un nouveau format sonore, le quarante-cinq tours. Il impose des morceaux courts et percutants. Pour une génération née lors du baby-boom des années quarante, c’est la révélation. Les vrais ou faux rockers se multiplient. Et certains se constituent en bandes qui effrayent le populo lors des bals populaires, ou le bourgeois à la sortie des concerts des groupes vedettes des sixties. Le loubard, le blouson noir deviennent les figures d’une jeunesse qui fait peur à la France d’alors.

Si Yan Morvan est reconnu comme l’un des grands spécialistes contemporains de la photo de guerre, ses premiers reportages, il les effectue sur ces jeunes à Paris en 1970. Puis il collabore à Libération et publie son premier livre, sur les rockers, *Le Cuir et le Baston*, début d’un long travail sur les gangs qui durera plus de quarante ans. Puis, membre de Sipa Press, correspondant permanent de l’hebdomadaire américain Newsweek, il couvrira les principaux conflits dans le monde, mais périodiquement, il reviendra en banlieue et réalisera des reportages sur les bandes et les gangs français.

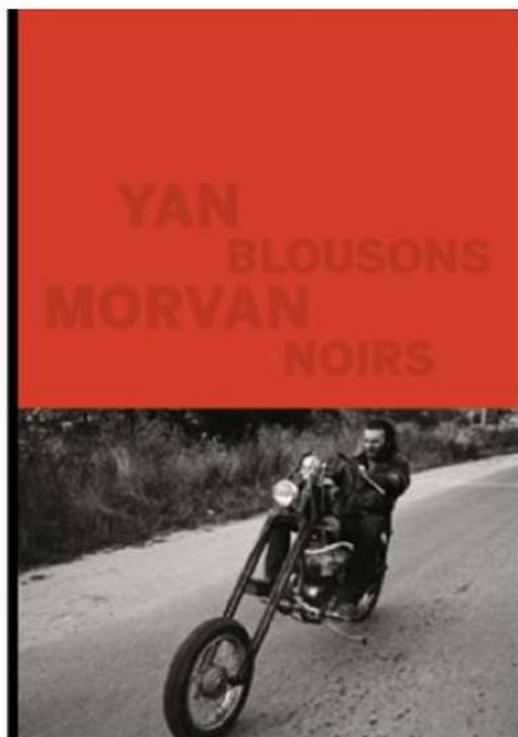


Les blousons noirs • Crédits : Yan Morvan

- LIVRE : "*Les blousons noirs*" de Yan Morvan // Editions la manufacture des livres

Apaches du début du XXe siècle, marlous à casquette des années trente : c'était les « mauvais garçons ». Avec les années cinquante vient le règne des « blousons noirs ». Le rock'n'roll débarque en France en même temps qu'Eddie Barclay qui ramène des États-Unis un nouveau format sonore, le quarante-cinq tours. Il impose des morceaux courts et percutants. Pour une génération née lors du baby-boom des années quarante, c'est la révélation. Les vrais ou faux rockers se multiplient. Et certains se constituent en bandes qui effrayent le populo lors des bals populaires, ou le bourgeois à la sortie des concerts des groupes vedettes des sixties.

Le loubard, le blouson noir deviennent les figures d'une jeunesse qui fait peur à la France d'alors. Si Yan Morvan est reconnu comme l'un des grands spécialistes contemporains de la photo de guerre, ses premiers reportages, il les effectue sur ces jeunes <http://editions-marchialy.fr/> à Paris en 1970. Puis il collabore à Libération et publie son premier livre, sur les rockers, *Le Cuir et le Baston*, début d'un long travail sur les gangs qui durera plus de quarante ans. Puis, membre de Sipa Press, correspondant permanent de l'hebdomadaire américain Newsweek, il couvrira les principaux conflits dans le monde, mais périodiquement, il reviendra en banlieue et réalisera des reportages sur les bandes et les gangs français.



Les blousons noirs • Crédits : Yan Morvan



LesEchos

WEEK-END

WEEK-END 14 AVRIL - 15 AVRIL - 16 AVRIL



SUREXPOSÉE

Delphine Ernotte a affronté deux ans de controverse depuis sa nomination à la tête de France Télévisions. Dans les batailles électorales du printemps, elle joue gros.

TECHNOLOGIES
L'entreprise qui domine les mers.

SÉLECTION
Les meilleurs pubs du Royaume-Uni.

ÉDUCATION
L'art de jongler avec les langues.

8 ESPRIT WEEK-END

12 LE DIMANCHE IDÉAL DE...
L'entrepreneur Marc Simoncini.

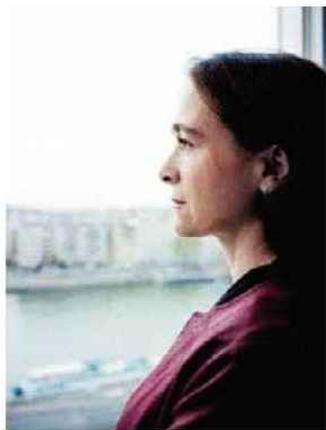
BUSINESS STORY

13 EN COUVERTURE :
DELPHINE ERNOTTE SUREXPOSÉE
Nommée il y a deux ans, la patronne de France Télévisions avance au pas de charge, malgré les coups et les critiques. Alors que des échéances délicates se profilent.

20 LA MER À BOIRE
Pays désertique à 60%, où chaque goutte d'eau compte, Israël a donné naissance à une pépite technologique, championne du monde de la désalinisation. Qui exporte son savoir-faire jusqu'en Chine.

24 6 CÉLÉBRITÉS QUI ONT INVESTI
DANS LA FRENCH TECH
Jay Z, Tony Parker, Teddy Riner... Stars du rap ou sportifs vedettes, ils se sont laissés séduire par de jeunes pousses tricolores, leur offrant un beau coup de pouce.

26 NICOLAS DUFOURÇQ, LE BANQUIER
QUI ENVOIE DU BLÉ
Personnalité flamboyante, le patron de Bpifrance détonne sur la place de Paris. La banque publique d'investissement qu'il dirige, lancée en 2012, est reconnue comme un succès du quinquennat Hollande.



Delphine Ernotte, battante pour les uns, rouleau compresseur pour les autres, n'hésite pas à bouaculer France Télévisions.

CULTURE

31 DON MCCULLIN, PHOTOGRAPHE
« CŒUR DE LION »
Le Mois de la photo permet de redécouvrir à Paris l'œuvre passionnante de ce reporter de guerre qui a aussi su capter la vie d'une époque.

36 SPECTACLE, ARCHITECTURE, LIVRE,
MUSIQUE, CINÉMA
Sélection pour se distraire ou s'instruire, entre coup de foudre, redécouverte et moment de plaisir.

STYLE

39 PUBS, LE « BEST OFF » DU BREXIT
En guise de tournée d'adieux, sélection de sept adresses à travers la belle Albion où noyer délicieusement son chagrin.

45 LES MEILLEURES GORGÉES DE BIÈRE
Vive les mousses des brasseries artisanales!

46 MODE DE L'UNIVERSALITÉ DU KIMONO
Les secrets de cette sensuelle bande de tissu, objet d'une exposition au musée Guimet.

48 SAINT LAURENT, LE RETOUR AUX SOURCES
Anthony Vaccarello signe une première collection qui renoue avec les racines glamour de la marque.

49 IDOLE FRANÇAISE
Le Moc' de J.M. Weston

50 ABBEY'S ROAD VERSION UTAH
Échappée sauvage au pays des canyons sur les traces d'Edward Abbey, auteur phare de l'Ouest américain.

53 PLONGÉE VINTAGE
Des montres au charme rétro prêtes pour le Grand Bleu.

GASTRONOMIE

56 UNE CITADINE TRÈS POP
La nouvelle Nissan Micra hisse haut les couleurs.

...ET MOI

57 « TU SERAS BILINGUE, MON FILS... »
Jongler avec les langues a de nombreuses vertus. Et si beaucoup se joue dès l'enfance, il n'est jamais trop tard.

DÉLICIES D'INITIÉS

64 BIEN-ÊTRE
Les pollens passent à l'attaque.

66 CLAP DE FIN
La chronique de Marc Dugain.



EN COUVERTURE ET CI-CONTRE: ANDREW ESKYER/PHOTO POUR LES ÉCHOS WEEK-END - DAMIEN ARATE/ARTSYA - ARTHUR AGLAND/STYLA - MARIE DOUZAN/POUR LES ÉCHOS WEEK-END



CULTURE

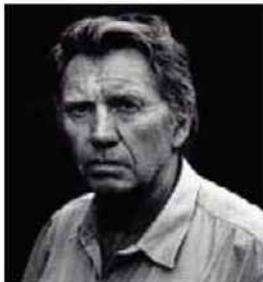


*Near Checkpoint
Charlie,
Berlin, 1961.*

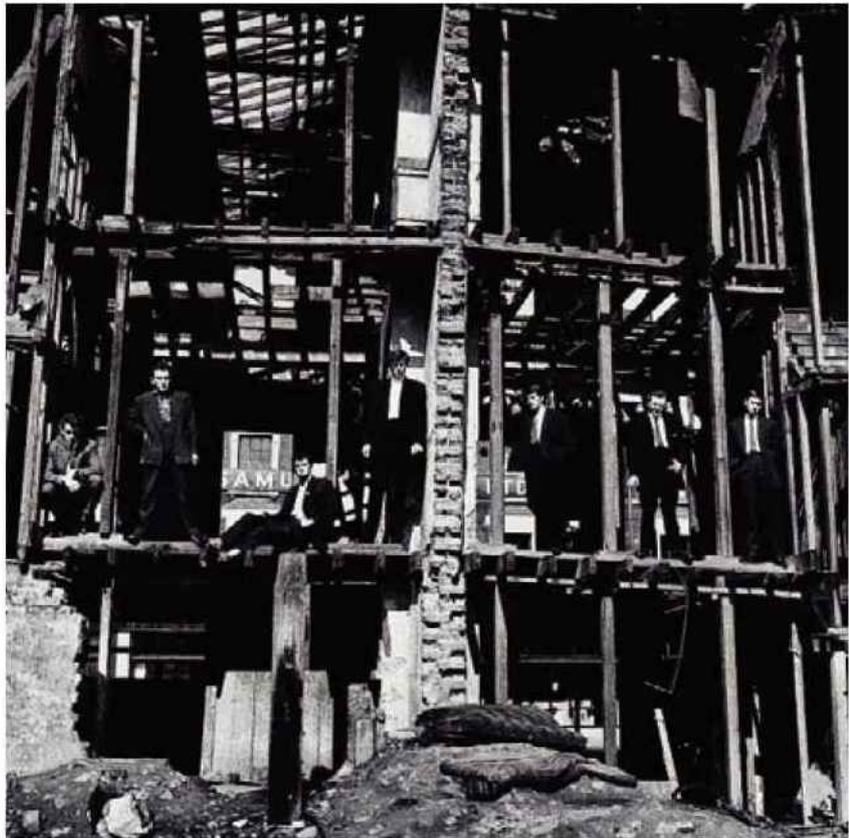
DON MCCULLIN, COURTESY HAMILTON GALLERY, LONDON, AND POLJA GALLERY PARIS

DON MCCULLIN **PHOTOGRAPHE « CŒUR DE LION »**

Par Michèle Warnet



S'il a parcouru 120 pays et couvert les conflits depuis les années 60, Don McCullin est célèbre pour avoir aussi su capter son époque. Au moment où se déroule Le Mois de la photographie, une galerie parisienne lui consacre une exposition.



E

n photographie comme en parole, Don McCullin, 82 ans, emprunte toujours la ligne droite. Il manie avec précision les mots pour livrer sans artifices ses pensées les plus profondes, de même qu'il capture des images dont la force du message vous claque au visage : Berlin photographié à hauteur de la botte d'un militaire, en pleine construction du mur, en 1961, dit, de façon universelle, le joug exercé par les forces armées (photo page précédente). Pourtant Don McCullin déteste se voir coller l'étiquette de photographe de guerre. Pour autant, ce sont bien les conflits qui sont à l'origine de son travail et l'ont façonné.

La guerre, il en est à son corps défendant un rejeton. Né en 1935 et vivant tant bien que mal dans l'indigence du quartier de Finsbury Park, on l'éloigne du déluge de bombes qu'Hitler fait pleuvoir sur la capitale britannique en 1940. Le petit Donald s'arrache douloureusement à ses parents pour tirer un mauvais numéro

à la loterie des familles d'accueil. Hébergé à la campagne, il échappe aux bombes, mais pas aux mauvais traitements. À 15 ans, son « *unique rempart contre ce monde sordide* » tombe, comme il l'écrit dans son autobiographie. Son père tant aimé est terrassé par des problèmes pulmonaires qu'un logement miteux n'a fait qu'aggraver. Avec lui s'envole tout espoir de mener à terme des études d'arts appliqués commencées, deux ans plus tôt, à la faveur d'une bourse. Il devient plongeur, puis coursier dans un studio d'animation, avant de partir sous les drapeaux. De son service militaire effectué dans la Royal Air Force de 1954 à 1956, où il développe à la chaîne des clichés aériens, le jeune homme revient avec un boîtier chinois sur un marché d'Aden au Yémen.

McCullin l'ignore, mais c'est un Rolleicord semblable à celui qu'ont manipulé d'illustres photographes comme Brassai ou Bill Brandt, dans les années 30. Sans le savoir, il tient là

• *The Guv'nors, Finsbury Park, Londres, 1958.*



• *Turkish woman mourning the death of her husband (femme turque pleurant la mort de son mari), Chypre 1964, durant la guerre civile.*



• *Bradford, Great Britain, 1978.*

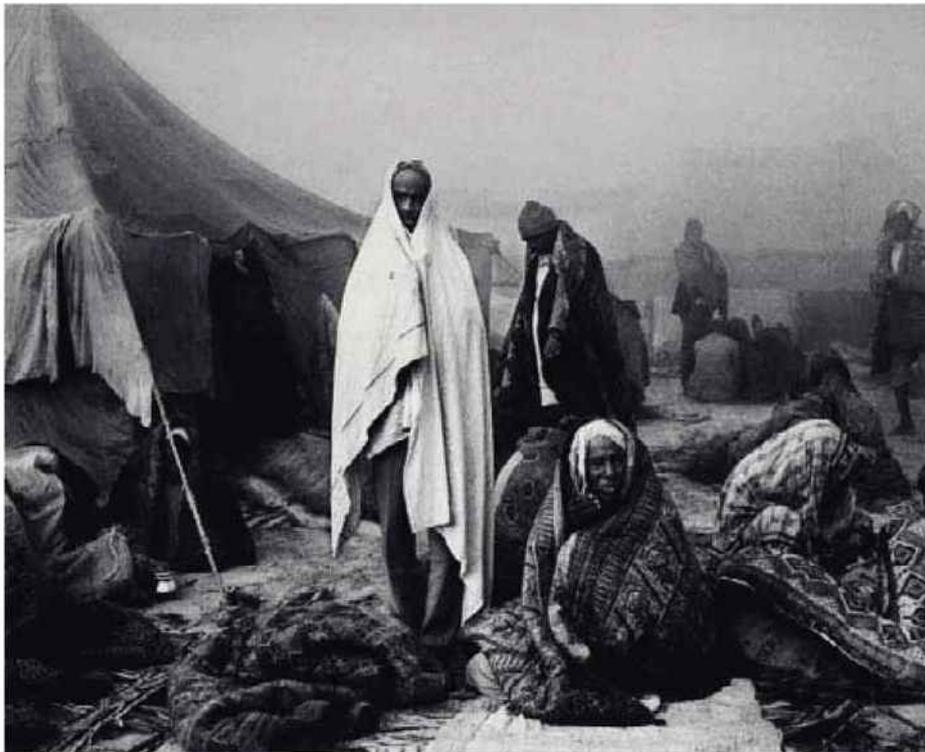
• *US soldiers tormenting a civilian in the old city of Hue, 1968, offensive du Têt pendant la guerre du Vietnam.*



son sésame pour une nouvelle vie. Le cliché de ses copains du gang des *Guv'nors* (les Patrons en français), prise dans une maison carbonisée de leur quartier, est acheté et publié par l'*Observer* en 1959. Un policier a été abattu par une bande dans ce secteur miné par la délinquance. L'Angleterre découvre, effarée, l'existence de cette génération perdue. Don McCullin en fixant sur la pellicule son entourage proche, la lui donne à voir. De la photographie « on peut dire que c'est plutôt elle qui m'a trouvée », glisse l'octogénaire, dont le sourire en coin s'élargissant en éclaire soudain le visage ombreux. À partir de là tout s'enchaîne. Onze ans plus tard, il a déjà parcouru pas moins de 70 pays – 120 dans toute sa carrière –, principalement pour l'*Observer* ou le *Sunday Times Magazine*, et remporte trois World Press Photo.

Les yeux bleus solidement plantés dans ceux de son interlocuteur, Don McCullin tend un fil invisible avec lui et ne le rompt pas. Même

Early Morning
at the Kumbh Mela,
1989, Allahabad, Inde.
La Kumbh Mela est
un très important
pèlerinage hindou.



chose pour la photographie. «Il a l'art de s'approcher au plus près, sans être invasif. La prise de vue se fait à hauteur des yeux de ses sujets, qui le regardent en retour. Ils ne sont pas volés et c'est une constante dans son travail», analyse Robert Pledge, président de Contact Press Images, son agent depuis 1995 et ami depuis bien plus. Il recherche l'assentiment de celui qu'il va fixer sur la bobine. Ce que John le Carré, célèbre auteur de romans d'espionnage, nomme «l'instant du oui» dans *Au cœur des ténèbres*, le livre de Don McCullin qu'il a préfacé en 1980, scellant par là leur amitié.

La grande histoire et son histoire personnelle ont jeté le photographe dans les brasiers du monde. Physique de boxeur et carrure de rugbyman, on l'imagine bien se frotter

au terrain, jusqu'au plus hostile. Il est, à n'en pas douter, un survivant, tant le tribut payé par la profession fut lourd. Rien qu'au Vietnam, 135 journalistes ont trouvé la mort en couvrant une guerre dans laquelle l'armée américaine s'est engluée de 1965 à 1972. Sans parler du paroxysme de l'horreur atteint au Cambodge où la trace du photographe français Gilles Caron, concurrent professionnel mais ami cher, s'est perdue à jamais. Les balles et éclats de mortiers ont sifflé à ses oreilles; en Ouganda, il a frôlé l'exécution dans les geôles d'Idi Amin Dada, vécu des décollages catastrophes; n'a dû son salut qu'à son Nikon qui a dévié une balle de sa poitrine.

Cette noirceur irrigue son travail, jusque dans ses plus récents travaux consacrés aux paysages du Somerset, où il vit depuis 1986. Photographiés

exclusivement en hiver, sous des ciels lourds que Don McCullin qualifie de «wagnériens», ses paysages sont tout aussi saisissants que ses scènes de guerre. Chargés d'une intensité dramatique, ils portent indéniablement les marques de ses expériences. Fait rare dans la profession, Don McCullin procède au tirage de ses propres photographies, détenant le secret de son charbonneux évocateur. Dans les ténèbres de sa chambre noire qu'il dit «apaisantes», parmi ses quelque 5 000 tirages et 60 000 négatifs, il passe encore jusqu'à cinq heures par jour à les révéler sur le papier. Retrouvant dans l'odeur d'humidité qui sature l'air celle qui imprégnait ses narines dans l'abri anti-aérien de son enfance. Sa madeleine à lui. Alors quand ce père de cinq enfants, droit sans l'ombre d'une

courbure, délivre calmement, de sa voix rauque, son incroyable histoire, on n'est pas tenté d'abuser de la courtoisie et de la patience qu'il témoigne. Revenu de tout, Don n'a pas de temps à perdre. Ayant atteint l'âge et le temps de la célébration, il ne cache pas son embarras. Sujet de son acrimonie actuelle: le projet de film basé sur sa vie, avec Tom Hardy dans le premier rôle. «Hollywood ne pourra jamais montrer ce que mes yeux ont vu. Ils vont mettre du mythe là où il n'y a que sang, pleurs et destruction. Je trouve ça stupide et embarrassant d'en faire un divertissement.» Autodidacte, Don McCullin s'est nourri et ouvert aux idées au contact du journalisme. Lui que son environnement et ses fréquentations de jeunesse auraient sans doute mené, tôt ou tard, à la prison a appris

à défendre son point de vue autrement qu'avec ses poings. Ses photos sont ses uppercuts. Ironie de l'histoire, le vieux lion à la crinière argentée qui n'a eu de cesse de dénoncer, y compris la misère sociale de son propre pays, a été anobli. La reine Elizabeth II l'a élevé au rang de chevalier pour «service rendu à la photographie». Si ce n'est le «sir» devant son nom, Don McCullin affirme dans un grand éclat de rire : «ça ne me changera pas!» Éternel indigné, il se méfie des honneurs: «J'ai perdu mon temps durant les soixante dernières années. Mes photos ne sont parvenues à stopper aucune guerre», regrette-t-il froidement. Des paroles que Jean-François Leroy, le directeur du festival de photo-journalisme Visa pour l'image de Perpignan, peine à entendre. Le cliché du jeune marine au Vietnam, dont

le regard perdu traduit l'état de choc, reste pour lui une référence absolue de la pratique du photo-journalisme, dont les générations passées et à venir ont bien besoin. «En une image. Don McCullin a tout dit de la connerie de la guerre», conclut-il. Le festival l'a honoré en 2013 avec un Visa d'Or d'honneur et une large rétrospective intitulée «La Paix impossible». On ne se refait pas. ●
Exposition «Looking East», galerie Folia, 13, rue de l'abbaye, 75006 Paris, jusqu'au 27 mai. www.galerie-fofia.fr. Le mois de la photo du Grand Paris 2017 : 96 expositions, 32 communes. Tout le mois d'avril. www.moisdelaphotodugrandparis.com

Plus d'infos sur www.leseschos.fr/vis



◀ Brean, Somerset,
Great Britain
(sans date).

LE QUOTIDIEN DE L'ART

Présentation de l'ouvrage «L'Univers sans l'homme» de Thomas Schlessler

Ce soir, JEUDI 13 AVRIL À 19H
www.fondation-entreprise-ricard.com

FONDATION
D'ENTREPRISE
RICARD

JEUDI 13 AVRIL 2017 NUMÉRO 1270



ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS
HÉBEL, DIRECTEUR
ARTISTIQUE DU MOIS DE LA
PHOTO DU GRAND PARIS
PHOTOGRAPHIE ▶ [page 04](#)

LA BIENNALE
DU WHITNEY PLUS
ENGAGÉE
QUE JAMAIS
NEW YORK ▶ [page 06](#)



LA CULTURE S'ENGAGE
AVEC LE PALAIS DE TOKYO
ET LE QUOTIDIEN DE L'ART
UNE PENSÉE POUR LA CULTURE
▶ [page 09](#)



ART CONTEMPORAIN

LE SALON DE
MONTROUGE 2017
SE PRÉPARE
P.3

FRANÇOIS HÉBEL, directeur artistique
du Mois de la Photo du Grand Paris

Le Mois de la Photo change d'aire

Déplacé au printemps, le Mois de la Photo est devenu le Mois de la Photo du Grand Paris. Avec 96 expositions dont 50 % sont présentées à Paris et 50 % disséminées sur toute la métropole, de Saint-Denis aux Lilas, de Nanterre à Créteil, c'est un véritable rééquilibrage qui s'établit entre la capitale et ses proches banlieues. Nommé directeur artistique de cette édition 2017, François Hébel livre les clefs de cette manifestation à grande échelle présentée comme une opération de « démocratie culturelle ». *_Propos recueillis par Natacha Wolinski*

Natacha Wolinski Comment est née l'idée de transformer le Mois de la Photo en un Mois de la Photo du Grand Paris ?

François Hébel En 1980, lorsque le Mois de la photo a été créé, aucune institution parisienne ne présentait de la photographie de façon permanente. Aujourd'hui, il y a la Maison européenne de la photographie, le Jeu de Paume, le BAL, la galerie de photographies du Centre Pompidou... Il fallait donc donner un nouveau sens à cette manifestation. C'est pourquoi, lorsque Jean-Luc Monterosso m'a confié la direction artistique de l'édition 2017, je lui ai proposé de l'étendre à toute la métropole, à ce Grand Paris qui constitue un territoire encore abstrait pour la plupart des gens. Or, pour moi, le Grand Paris est une réalité, celle de la ghettoïisation puisque toute la culture considérée comme « importante » est concentrée dans la capitale, et que les initiatives de la métropole sont peu mises en valeur.

Cette initiative n'est donc pas née d'une volonté politique que l'on vous aurait suggérée ?

Non, pas du tout. Mais lorsque j'ai lancé cette proposition, s'est posée aussitôt la question des subventions puisqu'elles proviennent essentiellement de la Mairie de Paris. Nous ne pouvions pas opérer cette mue sans l'accord d'Anne Hidalgo et de Bruno Julliard qui, je dois le dire, se sont montrés très enthousiastes. Les financements sont restés les mêmes — 250 000 euros, plus 20 000 euros de la Région auxquels s'ajoutent 50 000 euros donnés par le ministère de la Culture à titre d'« opération spéciale ».

Comment avez-vous fait la sélection des expositions ?

La seule chose que j'ai spécifiée à tous les intervenants, c'est que le Grand Paris n'était pas un thème et que je n'attendais pas de propositions en nombre sur le désespoir de la banlieue ! J'ai conçu la manifestation comme un festival, avec une grande diversité de propositions, avec des auteurs morts ou vivants, des photographes d'une grande notoriété et d'autres moins, des projets conçus sur des années et d'autres en cours de réalisation.

96 expositions réparties sur 31 communes, ce n'est à la portée d'aucun festivalier, même le plus motivé...



Exposition « "En avion au-dessus de..." Dialogues entre Mathieu Pernot et le fonds Lapie ». Entreprise Lapie, Avion dans les environs de Carcassonne (Aude). Avec l'aimable autorisation des Archives Nationales de Paris.

LA SEULE
CHOSE QUE
J'AI SPÉCIFIÉE
À TOUS LES
INTERVENANTS,
C'EST QUE LE
GRAND PARIS
N'ÉTAIT PAS UN
THÈME ET QUE
JE N'ATTENDAIS
PAS DE
PROPOSITIONS
EN NOMBRE SUR
LE DÉSESPOIR DE
LA BANLIEUE

LE MOIS
DE LA PHOTO
CHANGE D'AIRES

SUIVE DE LA PAGE 04

C'est à peu près le même nombre qu'avant mais sur un territoire beaucoup plus vaste, en effet. J'ai donc eu l'idée d'organiser trois « Week-Ends Intenses » répartis suivant trois parcours géographiques : une zone nord-est, une zone sud-ouest, et un parcours en diagonale. Lors de ces week-ends, des bus transversaux passeront toutes les demi-heures à des points relais, de façon à mener les visiteurs d'un groupe d'expos à un autre groupe d'expos.



Jean-Gabriel Lopez,
Héliographie #130.
Copyright Jean-Gabriel
Lopez, avec l'aimable
autorisation
de la Galerie Sit Down.

Cette ouverture au-delà de la barrière du périurbain procède-t-elle d'un désir de rendre le festival moins « parisien », et plus démocratique ?

Il y a deux millions de Parisiens intra-muros, et neuf millions de Franciliens répartis sur toute la métropole. C'est à eux que je m'adresse. Une nouvelle notion de « grands Parisiens » doit se mettre en place et si on ne le fait pas par le biais de la culture, cela ne se fera jamais. Mon ambition est de créer le premier événement culturel à l'échelle du Grand Paris. Je précise au passage que plus de 80 % des expositions sont gratuites.

Au-delà des expositions, est-ce une façon pour les métropolitains de découvrir de nouveaux territoires ?

En effet, la métropole est un territoire en pleine mue, qui offre de multiples trésors architecturaux. Je pense aux Sheds de Pantin, une ancienne filature constituée de bâtiments en brique où Florence Levillain présente un travail sur les bains publics ; au Centre des Archives

nationales conçu par l'architecte Massimiliano Fuksas à Pierrefitte-sur-Seine où a lieu l'exposition de Mathieu Pernot sur les photographies aériennes de la firme Lapie ; au Bastion de l'Orangerie des jardins de l'Observatoire de Meudon où Jean-Gabriel Lopez montre ses très belles héliographies ; au nouvel Espace Richaud à Versailles, une chapelle située en face de la gare, récemment rénovée, où l'on peut découvrir les photos de mode que Robert Doisneau a réalisées pour le magazine *Vogue*.

Vous êtes, par ailleurs, conseiller de la Fondation Henri Cartier-Bresson sur son projet de déménagement. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce projet ?

Je m'occupe de suivre le chantier mais aussi, de façon plus générale, de penser, avec la directrice, Agnès Sire, et le président du conseil d'administration, Kristen Van Riel, quels seront les axes de la fondation dans les dix ans à venir. Quel sera l'acte 2 de ce nouveau lieu qui sera situé au 79 rue des archives, dans le Marais à Paris, et qui bénéficiera de 800 m², soit une surface double de celle actuelle.

La Maison européenne de la photographie changera en 2018 de directeur. Serez-vous candidat au poste ?

Je le serai éventuellement. J'attends l'appel à candidature pour voir si les conditions restent celles que connaît son directeur actuel, Jean-Luc Monterosso, du point de vue de l'autonomie et du point de vue du budget, ou bien si ces conditions vont changer.

MOIS DE LA PHOTO DU GRAND PARIS, avril 2017,

week-end intense Sud-Ouest les 22-23 avril ; week-end intense diagonale les 29-30 avril,

<http://moisdelaphotodugrandparis.com>

Catalogue, sous la direction de François Hébel, éd. Actes sud, 552 pages, 42 euros

IL Y A DEUX
MILLIONS DE
PARISIENS
INTRAMUROS,
ET NEUF
MILLIONS DE
FRANCILIENS
RÉPARTIS SUR
TOUTE LA
MÉTROPOLE.
C'EST À
EUX QUE JE
M'ADRESSE





La Dispute par Arnaud Laporte

du lundi au vendredi de 21h à 22h



58min

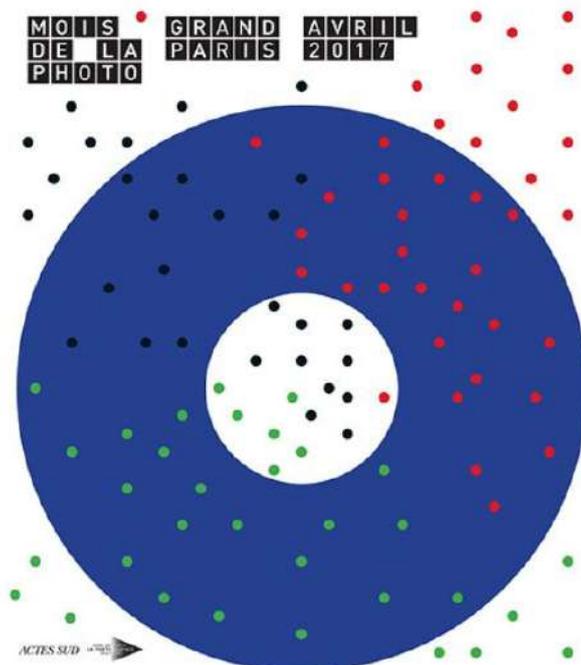
Arts plastiques: "Autophoto Exposition collective" et "Robert Mapplethorpe, Objects"

19.04.2017

Podcast

Exporter

A l'occasion du Mois de la photo du Grand Paris, nous parlerons de "Autophoto Exposition collective" à la Fondation Cartier, et de "Robert Mapplethorpe, Objects" à la Galerie Thaddaeus Ropac. Avec la participation de Corinne Rondeau, Frédéric Bonnet et Arnaud Laporte.



Couverture du catalogue "Mois de la photo du Grand Paris" Actes Sud.

"Autophoto Exposition collective"

A la Fondation Cartier pour l'art contemporain Paris (14e), du 20 avril au 24 septembre
(dans le cadre du Mois de la Photo du Grand Paris - Avril 2017)



MELT-Toyota-08_HD.jpg : MELT-Toyota-08_HD-2.jpg : Stéphane Couturier, Toyota n°8, série Melting Point, 2005 Copyright Stéphane Couturier, avec l'aimable autorisation de la Galerie Particulière, Paris-Bruxelles Metzker-64AJ39.jpg : Ray Met • Crédits : Stéphane Couturier



“ La Fondation Cartier pour l'art contemporain présente, sur une proposition de Xavier Barral et Philippe Séclier, l'exposition Autophoto consacrée aux relations entre la photographie et l'automobile. Depuis sa création, l'automobile façonne le paysage, permet la découverte de nouveaux horizons et bouleverse notre conception du temps et de l'espace. À travers près de 500 œuvres de 100 photographes historiques et contemporains originaires des quatre coins du monde tels que Jacques-Henri Lartigue, Lee Friedlander, Rosângela Renno ou Yasuhiro Ishimoto, l'exposition révèle comment l'automobile est devenue, depuis son invention jusqu'à nos jours, un sujet et un outil pour les artistes. [extrait choisi de la présentation du musée]

"Robert Mapplethorpe, Objects"

A la Galerie Thaddaeus Ropac, dans le Marais à Paris (3e), jusqu'au 29 avril (dans le cadre du Mois de la Photo du Grand Paris - Avril 2017)

RMP_1967_72dpi.jpg : Robert Mapplethorpe Jay 6#0211 : Kiss, 1973 Courtesy Galerie Thaddaeus Ropac, London - Paris - Salzburg © Robert Mapplethorpe Foundation. Used by permission. *

La galerie Thaddaeus Ropac réalise une exposition autour de rares collages et polaroids de Robert Mapplethorpe, datant des premières années de sa carrière. On y découvre un artiste provocateur, poète, fétichiste, érotique...!



Télérama | Sortir

LE MOIS DE LA PHOTO
RENAÎT AU PRINTEMPS

12 AVRIL — 18 AVRIL 2017

En couverture

Le Mois de la photo se déroule désormais au printemps et expose dans le Grand Paris. Pas de parti pris : les quatre-vingt-dix expositions du cru 2017 explorent tous les champs de la photographie. Nous en avons retenu sept hors Paris, preuve du dynamisme des centres d'art, galeries et lieux patrimoniaux. Ils témoignent de l'inquiétude du monde : des points de vue engagés, parfois pessimistes, souvent poétiques. Autant de façons originales d'en faire la chronique. — Frédérique Chapuis

UN MONDE DE CONTRASTES



A. W/TENDANCE FLOUE | JÜRGEN NEFZIGER, COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALÉRIE FRANÇOISE PAVIOT | ALEXIS CORDESSE

Adrien, 25 ans, habitant du Blanc-Mesnil, par Alain Willaume, 2014.



«CONTRE NATURE», DE JÜRGEN NEFZGER

Le titre de l'expo propose une vision pour le moins désenchantée de la ville et de la campagne européennes ravagées par la crise économique. Des arbres malingres se dressent dans des paysages secs où la ruine n'est jamais loin. Les lieux abandonnés par les humains et la pâleur du ciel, qui ne découpe aucune ombre sur le sol, campent un monde irréel. Sur les routes espagnoles ou grecques, même les panneaux publicitaires sont vierges. Alors que les herbes envahissent les projets immobiliers espagnols (Villaflora, Vall

Fosca, Fortuna, etc.) restés en plan. Le territoire ainsi décrit révèle une nature exsangue que des impératifs économiques ont soudainement vidée d'habitants, d'animaux et même de soleil. Les photos sont toutes en nuances de gris et, si, au premier étage de la belle Maison d'art Bernard Anthonioz, la couleur surgit, c'est pour fixer un tas d'ordures, coloré certes, mais dégoûtant. | Jusqu'au 30 avr. | Du lun. au ven. (sf mar.), 13h-18h, sam., dim., 12h-18h | Maison Bernard Anthonioz, 16, rue Charles-VII, 94 Nogent-sur-Marne | Entrée Libre.



«QUATRE-VINGT-TREIZE PLUS QUE JAMAIS», DE BERTRAND MEUNIER ET ALAIN WILLAUME

Alain Willaume et Bertrand Meunier, du collectif Tendrance floue, ont parcouru à pied le département de Seine-Saint-Denis. Ils ont sauté une cinquantaine de fois dans un RER et en sont descendus au hasard, pour se perdre. De ces balades, Bertrand a rapporté les clichés en noir et blanc et Alain ceux en couleurs. Tout, dans ce lot d'images aux tonalités sobres, est extraordinaire... de réalisme. Comme si, loin du fracas de l'actualité et des lieux communs attribués à la banlieue, les paysages du Blanc-Mesnil, de Drancy, du Bourget, de Pierrefitte infusaient dans la lumière cendrée d'un quotidien ordinaire. Le défi, avouent les photographes, était d'éviter la stigmatisation

comme l'angélisme. Cet ensemble compose autant de minifictions reconfortantes et généreuses des cités en bordure de la capitale. Elles sont présentées en petits formats, soit sagement encadrées, soit précieusement cerclées d'un fil d'or par Alain Willaume, ou encore montrées en diptyque de 60 x 90 cm. Dans l'exposition, la touche humaine est apportée par les élèves du lycée Germaine-Tillion du Bourget qui, par leurs portraits et leurs paysages, ont su capter l'atmosphère de leur ville. | Jusqu'au 2 juin | Du lun. au ven., 9h-12h, 13h30-18h; sam., 10h-13h, 14h-17h; fermé sam. 15 avril | Centre culturel André-Malraux, 10, av. Francis de Pressensé, 93 Le Bourget | Entrée libre.

«OLYMPE», D'ALEXIS CORDESSE

Un feuillage joufflu tendu vers le ciel, l'inclinaison ou encore le gros plan de l'oreille d'un gamin... On ne sait pourquoi, certaines photos, banales, sont plus puissantes que d'autres. A l'image de celles réalisées en Grèce par Alexis Cordesse, lors de son ascension de la montagne appelée le domaine des Dieux. « Ce projet, explique l'auteur, était une réponse à la violence du monde et l'expression d'un désir de l'habiter poétiquement,

quelques mois après les attentats en France. Ce besoin de poésie est un parti pris politique, c'est ce que l'on veut donner à voir, à penser, à imaginer dans ces temps troublés. L'expo se conclut avec ces vers de Mahmoud Darwich, tirés de son recueil *État de siège*: "Ici, sur les pentes des collines, face au couchant / Et à la béance du temps / Près des vergers à l'ombre coupée / Tels les prisonniers / Tels les chômeurs / Nous cultivons l'espoir." » Le photographe présente également une longue bande d'images extraites de ses précédents travaux documentaires sur la Palestine, le Rwanda, les licenciés de l'usine LU... | Jusqu'au 21 mai | Du mer. au ven., 12h-18h; sam. et dim., 14h-18h | Maison des arts de Malakoff, 105, av. du 12-février-1934, 92 Malakoff | Entrée libre.



En couverture

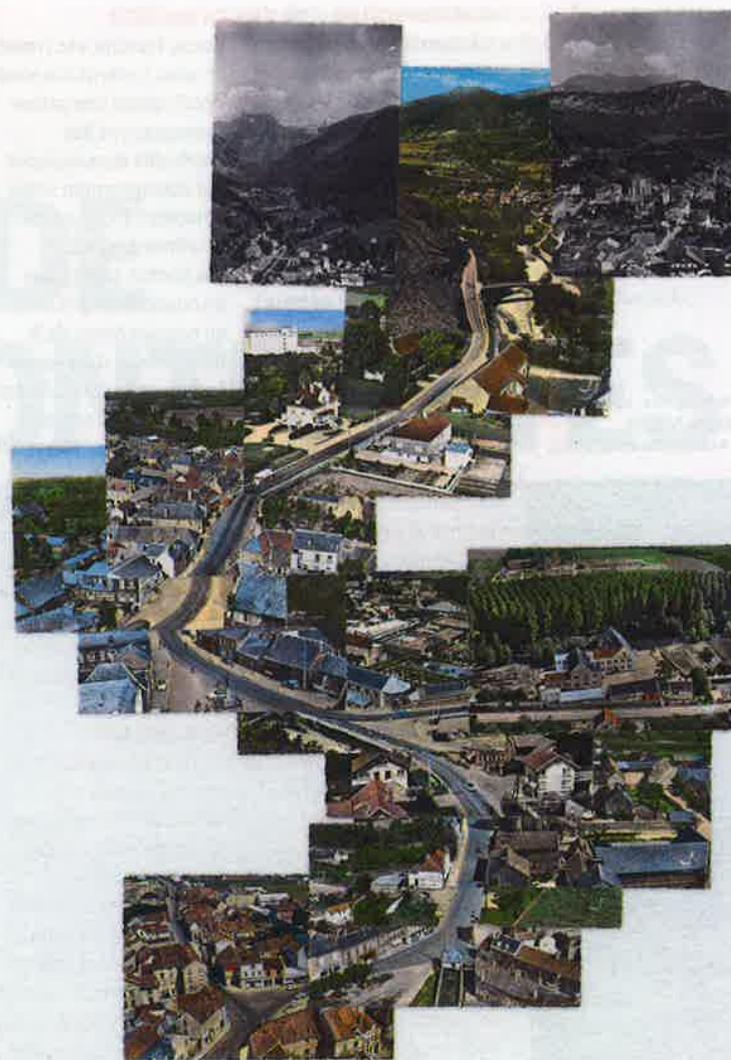
«EUROPEAN PUZZLE», DE JEAN-CHRISTOPHE BÉCHET

Voici vingt ans que Jean-Christophe Béchet parcourt l'Europe. Sur ses images en noir et blanc ou en couleurs, on la découvre multiple, riche, variée. Entre la culture méditerranéenne et le luthéranisme du Nord, de quelle Europe parle-t-on, aujourd'hui? Avec *European Puzzle*, durant toutes ces années, le photographe a peaufiné sa vision du continent, guettant le fameux «instant décisif» ou la magie d'un décor urbain. Différents dispositifs ont été imaginés pour révéler l'évolution et l'histoire de territoires. Jean-Christophe Béchet, qui a toujours privilégié le livre,

laisse à disposition du public les seize publications fruits de ses voyages. Sur les murs, l'encadrement classique présente les images prises en Italie ou dans l'Europe du Nord, alors que l'énergie des jeunes pays de l'Est s'offre sous une forme d'accrochage plus libre, plus désordonnée. Autant de propositions pour recomposer le puzzle d'un regard.

Jusqu'au 23 avr. | Du mer. au ven., 13h30-18h30; sam. et dim., 13h30-19h

Maison de la photographie Robert-Doisneau, 1, rue de la Division-du-général-Leclerc, 94 Gentilly | Entrée libre.



«DORICA CASTRA», DE MATHIEU PERNOT

L'impressionnant puzzle de six mètres de long sur deux de haut, conçu par Mathieu Pernot, s'inspire de la forme du *dorica castra* (principe poétique qui reprend le dernier son du mot précédent: «trois petits chats, chapeau de paille, paillason...»). Il a trouvé sa place dans le nouveau bâtiment des Archives nationales de Pierrefitte-sur-Seine. Pour le réaliser, le photographe a pioché dans la collection de cartes postales

aériennes de la société Lapie. Il a visuellement associé quatre cents de ces «*photographies voyageuses*» – comme il les appelle – aux tons vieillot, pour créer cet assemblage d'images de la France vue d'en haut, dans les années 50-60. Les HLM côtoient les châteaux; les jardins, les campings; les ponts, les usines... Tel un jeu d'enfant, joyeux à contempler, où les collages successifs des massifs montagneux de notre pays

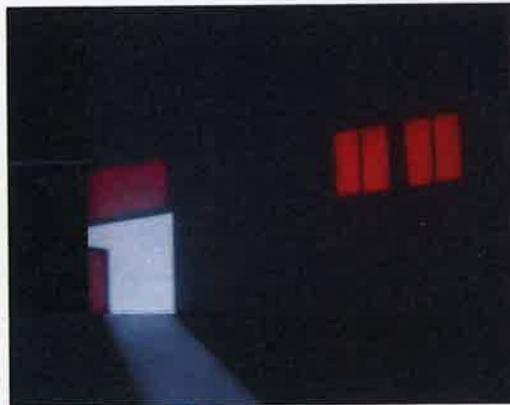
forment la crête de l'œuvre, alors que les cartes postales de lacs, de la Méditerranée et de l'Océan redessinent le littoral et qu'au centre se retrouvent collés-serrés les voies de chemin de fer, les ponts, les maisons... le tout créant une vision imaginaire et poétique de notre pays.

Jusqu'au 19 sept. | Du lun. au sam., 9h-16h45 | Archives nationales, site de Pierrefitte-sur-Seine, 59, rue Guynemer, 93 Pierrefitte | Entrée libre.



« Mois de la photo
du Grand Paris »

Programme complet sur
moisdelaphotodugrand
paris.com.



« SOIXANTEDIXSEPT EXPERIMENT »

Pendant le Mois de la photo, le Centre Pompidou, créé en 1977, fête ses 40 ans dans le 77, au Centre photographique d'Ile-de-France. A cette occasion, sont réunies des photos et des vidéos appartenant à la collection du musée parisien, choisies d'une part parce qu'elles sont l'œuvre de femmes, et d'autre part parce qu'elles ont été soit réalisées en 1977, soit achetées en 1977, ou encore parce que

l'artiste est née en 1977. Hormis ce jeu fantaisiste, se dégage de l'ensemble la liberté d'une époque qui a bouleversé les codes de l'art contemporain et vu émerger le mouvement féministe et l'art performatif. A côté d'une programmation vidéo, Marina Gadonneix et Aurélie Pétreil (entre autres) présentent des installations et une série de photographies où elles interrogent le processus créatif. « Images jachères »,

d'Aurélie Pétreil, invite le spectateur à goûter l'ambiance de l'atelier: des épreuves photographiques sagement rangées dans des boîtes sont consultables à loisir. Cette réflexion un tantinet conceptuelle demande de prendre son temps, quitte à la poursuivre dans le parc culturel de Rentilly, qui présente également une exposition collective pour l'anniversaire du Centre Pompidou.

| Jusqu'au 16 juil. | Du mer. au ven., 13h-18h; sam. et dim., 14h-18h | Centre photographique d'Ile-de-France, 107, av. de la République, 77 Pontault-Combault | « SoixanteDixSept Hôtel du Pavot » | Jusqu'au 16 juil. | Mer. et sam., 14h30-17h30; dim. 10h30-13h, 14h30-17h30 | Parc culturel de Rentilly, domaine de Rentilly, 1, rue de l'Etang, 77 Bussy-Saint-Georges | Entrée libre.

« PAYSAGE(S), L'ÉTRANGE FAMILIER »,
DE VÉRONIQUE ELLENA

La belle demeure de Chateaubriand au milieu de son parc de la Vallée-aux-Loups, accueille les paysages de Véronique Ellena, dans un nouvel espace dévolu aux œuvres contemporaines. Un bord de falaise, un vieil arbre menacé par l'orage, mais aussi le jardin de l'écrivain sont autant de scènes qui, resserrées dans le cadre de la chambre photographique, dégagent une douce mélancolie. Parfois, le paysage, baigné d'une lumière d'un rose-orangé, cède au surnaturel.

perdant de sa poésie pour ne devenir qu'un simple motif. Afin de renforcer l'ambiance singulière de chacune de ses images, Véronique Ellena opte pour différents formats et styles d'encadrements. Certaines d'entre elles seront même, en douce, accrochées aux murs de l'appartement de Chateaubriand.

| Jusqu'au 21 juil. | Du mar. au dim., 10h-12h, 13h-18h30 | Maison de Chateaubriand, 87, rue de Chateaubriand, 92 Châtenay-Malabry | 2,50-6,50 €.





recommandé

une semaine bien remplie

Faire plaisir, en grand et un mois durant, aux **amoureux du huitième art** ; débattre d'une œuvre **futuriste et féministe** avec son auteure ; embarquer **de Rouen à Liverpool** pour une expo photo ; initier les **tout-petits** aux joies du grand écran ; s'interroger sur les meilleures **pratiques éditoriales**.

vision périphérique

Mois de la photographie du Grand Paris

Rendez-vous incontournable pour tous les artistes et amoureux du 8^e art, le Mois de la photo voit les choses en grand cette année et s'étend à une trentaine de communes. Au programme, quatre-vingt-seize expositions organisées en quatre thèmes génériques (portraits, paysages, rues, études), dirigées par François Hébel, véritable monument de la photographie française.

photo jusqu'au 30 avril, Paris



2,70 € Première édition. N° 11160

SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 AVRIL 2017

www.libération.fr



Vendredi matin, à Palm Beach en Floride après l'annonce des tirs de la nuit précédente. PHOTO JIM WATSON/AFIP

Libération

SYRIE LE DÉBUT DE LA FIN ?

Avec les frappes américaines sur une base aérienne syrienne, Trump envoie un message de fermeté à Damas et à ses alliés mais sa stratégie pour la suite reste floue.

PAGES 2-6



M 00175 - 498 - F - 2,70 €



Week-end

**Images
musique,
livres, food**

PAGES 27-51



**Le P'tit
Libe
refait
le Brexit**

8 PAGES EN CAHIER
CENTRAL

**Attaque
mortelle
au camion
à Stockholm**

PAGE 8

**BENOÎT HAMON
rame sur
les terres de
Montebourg**

PAGE 12

IMAGES/

Les frontières de l'événement biennal s'élargissent, avec un programme déployé sur plus d'une trentaine de localités. Son directeur, François Hébel, défend l'esprit d'une manifestation aussi disséminée et sans thème dominant.

Projet d'aménagement visant à revaloriser l'agglomération parisienne, le Grand Paris abat une carte culturelle en offrant ses contours élargis au Mois de la photo, jusqu'à alors intra muros. Coup de projecteur donné sur le médium, la biennale initiée en 1980 par la Maison européenne de la photographie consiste en un programme global qui agrège quantité de musées, centres d'art, galeries, fondations, médiathèques. Déployé sur 32 localités, voici donc un panorama de 96 expositions qui, en avril, font les yeux doux au visiteur. Si quelques gros événements

préexistants («l'Esprit français» à la Maison rouge, Eli Lotar au Jeu de paume...) jalonnent le circuit - d'où un éventuel effet de brouillage -, le Mois labellise aussi et surtout une foultitude d'expos



CAPTURE YOUTUBE

prospectives pensées pour l'occasion (Nicolo Deglorgis, Estelle Lagarde, Sze Tsung Nicollas Leong, Camille Millerand, Frédéric Delangle...). Ex-directeur de l'agence Magnum et des Rencontres d'Arles (en 1986-1987, puis de 2002 à 2014), qu'il a significativement boostées, François Hébel a été recruté comme directeur artistique du Mois de la photo du Grand Paris. Une tâche étalée sur un an et demi (à temps partiel), dont il évoque, pour *Libération*, les tenants et les aboutissants. **Comment le directeur artistique que vous êtes s'accommode-t-il du format biennal ?**

Une telle périodicité a sans doute été choisie pour des questions budgétaires. Si cela ne tenait qu'à moi, il aurait lieu tous les ans. Du reste, tel quel, je l'ai abordé comme un festival annuel, du type Arles, à la différence que je ne produis aucune des expositions présentées. L'autre caractéristique tient aussi à une forte représentativité d'artistes français, témoignant avant tout d'une scène vivace.

Pour ce Mois de la photo, je conseille, accompagne, sélectionne... et refuse si ça n'est pas bon. Dans un cadre géographique redéployé, d'une ampleur inédite à ma connaissance à l'échelle mondiale, puis couvrant un bassin de 11 millions de personnes, 18% de la population nationale. Un ordre de grandeur qui a également incité à ne pas choisir de thème, dans la mesure où l'on se retrouve aussi à fédérer des lieux ayant une connaissance et une approche de la photographie très dissemblables.

D'où un souci éventuel d'identification, à l'opposé d'Arles ou de Perpignan ?



Ismael-Halle Worthington, *Le Bourget, Les EpouxP*, au Musée de l'Air et de l'Espace. LES EPOUXP-PASCALE & DAMIEN PEYRET

Mois de la photo / «Un Grand Paris rempli de nuances et de complexité»

Pour favoriser la lisibilité d'un événement destiné à créer des vases communicants et renforcer une dynamique, j'ai imaginé des week-ends pompeusement baptisés «Intenses» où, sur une zone définie, seront présents photographes et commissaires, l'idée étant d'encou-

rager le public à circuler sur des parcours enchaînant cinq ou six expos. L'autre élément clé est la publication d'un catalogue qui, sans cohérence particulière au départ, se retrouve à couvrir une chronologie des domaines fondamentaux que restent le portrait, le paysage, la

photo de rue et la manipulation de l'image. Et là, ça raconte quelque chose, quand bien même ledit catalogue ne serait que le reflet de ce que les opérateurs culturels du Grand Paris désirent montrer à un moment donné.

Qu'avez-vous retenu des repérages menés in situ ?

Que ce qu'on appelle le Grand Paris forme un espace en pleine mue, encore en butte à bien des blocages. Depuis la capitale, on se rend à Nanterre ou à Bobigny pour aller au théâtre; sitôt fini, on rentre et les préjugés perdurent, dans les deux sens au demeurant, à l'instar d'une assistante que j'avalais à Clichy-sous-Bois, qui avait peur de venir à Paris. Moi, j'observe un Grand Paris rempli de nuances et de complexité, par-delà les clichés des grands ensembles et des usines désaffectées. Quand je vois combien on adore une ville comme Le Havre, pourtant si longtemps décriée, je me dis qu'il devrait en être de même de Créteil et de son plan urbain exceptionnel. Le Musée de l'espace au Bourget est juste incroyable. Certains coins de Bobigny me font penser à Berlin. Clichy-sous-Bois a été refait aux deux tiers en deux ans, tandis que le centre de Pierrefitte ressemble, lui, à une ville oubliée depuis cinquante ans, etc.

Vu l'addition d'intérêts particuliers formant une manifestation aussi pléthorique, avez-vous eu les coudées franches ?

La sélection a été faite sur dossier et je serai moi-même le premier visiteur de bien des expos, en espérant ne pas y découvrir de mauvaises surprises liées à l'accrochage ou à la lumière. Je ne voulais pas m'imposer brutalement auprès de lieux ou d'institutions qui ont déjà un fonctionnement autonome et souvent un public d'habités. Néanmoins, je pense avoir quelques heures de vol qui ont affiné mon regard et m'autorisent à trancher, le cas échéant. J'ai dû retoquer quatre ou cinq projets, mais aussi faire une demi-douzaine de concessions qui me paraissent assumables, sur un total de 96 expositions.

Eu égard au contexte, ce Mois de la photo revendique-t-il une portée politique ?

J'espère bien. J'ai grandi en vivant la semaine dans le XVI^e arrondissement et le week-end à Belleville, fréquentant ainsi deux univers opposés. Dès que j'ai eu mon permis, à 20 ans, j'ai fait le tour de la banlieue où j'ai été aussi bien marqué par les villes nouvelles que par les bidonvilles. A Arles où, à mon arrivée, il y avait un taux de chômage de 18%, je me suis employé à développer un festival populaire et je reste animé par une démarche politique et sociale, d'autant plus nécessaire vis-à-vis de ceux qui estiment souffrir de ghettoïsation. A cet égard, nous devons envoyer des signes forts de décloisonnement et, si Trump veut construire un mur, charge à nous d'en abattre un, à Paris, qui s'appelle le périurbain. Il ne faut pas être prétentieux : la photo n'est qu'une petite partie de la culture qui, elle-même, n'est qu'une petite partie des préoccupations citoyennes. Mais, même symbolique, l'effet n'est pas négligeable.

Recueilli par GILLES RENAULT

MOIS DE LA PHOTO DU GRAND PARIS

A partir du 8 avril. Rens. :

www.moisdelaphotodugrandparis.com



Journal de 12h30 par Anne Fauquemberg, Rédaction et Antoine Mercier
tous les jours de 12h30 à 12h55



15min

Journal de 12h30 : Samedi 8 avril 2017

08.04.2017

 Podcast

 Exporter



VENREDI 7 AVRIL 2017
73^e ANNÉE - N° 22467
2,50 € - FRANCE MÉTROPOLITAINE
WWW.LEMONDE.FR
FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY
DIRECTEUR : JÉRÔME FENOGLIO

Le Monde

PRIX
« LE MONDE »
SMART CITIES
SUPPLÉMENT

Attaque chimique en Syrie : les Etats-Unis s'en prennent à Moscou

- ▶ Après le bombardement présumé à l'arme chimique de Khan Cheikhoun, l'administration Trump a durci le ton contre le Kremlin
- ▶ Le secrétaire d'Etat, Rex Tillerson, souligne « la responsabilité morale » de Moscou et Téhéran
- ▶ L'ambassadrice américaine auprès des Nations unies a aussi évoqué la possibilité d'une action unilatérale américaine en Syrie

PAGES 2-3

ÉDITORIAL

DONALD TRUMP DÉCOUVRE LE RÉEL

PAGE 20



Nikki Haley, ambassadrice américaine à l'ONU, avec les preuves du massacre de Syriens au Conseil de sécurité, le 5 avril. B. MATTHEWS/AP

L'irrésistible ascension de Airbnb en France

Le nombre d'annonces et de voyageurs transitant par le site a quasiment doublé en un an, malgré la baisse du tourisme

Accusé de concurrence déloyale par les hôteliers, pointé du doigt par de nombreuses villes qui déplorent une pénurie de logements, Airbnb poursuit sa progression en France. En 2016, 8,3 millions de voyageurs ont loué un logement sur le site, contre

4,7 millions un an avant. Ils ont opéré leur choix parmi 400 000 annonces, deux fois plus que l'année précédente, selon des chiffres publiés par le site le 6 avril. Pourtant, en 2016, la France a perdu plus de 2 millions de touristes étrangers, notamment en raison de la menace terro-

riste. Si Paris reste le premier marché d'Airbnb, devant New York et Londres, la montée en puissance de la plate-forme de location dans l'Hexagone s'explique d'abord par l'appétence des Français pour les week-ends prolongés (59% des clients d'Airbnb sont français) et par sa diffusion

à l'ensemble du territoire, des zones périurbaines jusque dans les campagnes et à la montagne. Aujourd'hui, les annonces d'hébergement se répartissent sur 19 000 communes, dont 70% de moins de 2 000 habitants.

CAHIER ÉCO - PAGE 1

LE MONDE DES LIVRES



▶ « Elève », le répertoire existentiel de Bruno Bayen
▶ Avec « Chronique d'une fin de règne », Patrick Rambaud clôt le quinquennat de François Hollande

PRÉSIDENTIELLE LE POUVOIR SELON MACRON

Le candidat d'En marche ! a une idée précise de la façon dont il entend présider s'il est élu. « Il veut revenir à l'esprit et à la lettre de la V^e », dit son entourage.

Au programme : un gouvernement resserré, un Parlement amaigri qui contrôle l'exécutif plus qu'il ne légifère, des collectivités locales sous surveillance, des syndicats renvoyés dans les entreprises

PAGE 7

Le retour du service militaire, enjeu de la campagne

Vingt et un ans après la suppression du service militaire par Jacques Chirac, l'hypothèse du retour d'une forme de conscription n'a jamais été aussi forte. Trois des principaux candidats - Mélenchon,

Macron et Le Pen - sont en effet sur cette ligne. Si leurs projets diffèrent, ils invoquent tous la nécessité de recréer « une école de la citoyenneté ». Alors que la défense a largement démantelé les infrastructures qui lui étaient

consacrés, le retour du service militaire serait coûteux. Quant à l'armée, elle n'entend plus « assumer de fonction d'encadrement et de réinsertion sociale », souligne un rapport à paraître sur le sujet.

PAGE 10

LE REGARD DE PLANTU



Europe La Bulgarie condamnée pour sa qualité de l'air

PAGE 6

Etats-Unis La Fed va réduire ses soutiens à l'économie

CAHIER ÉCO - PAGE 5

Diplomatie Le programme des cinq principaux candidats

PAGE 18

Tribune L'historien Jacques Julliard appelle la CFDT à « lancer une refondation syndicale »

PAGE 19

Le nouveau roman de Jean-Christophe Rufin
Rufin
Le tour du monde du roi Zibeline
Gallimard

Le Mois de la photo passe le périphérique

DEPUIS SA CRÉATION EN 1980, le Mois de la photo est un succès public. Mais dans une capitale désormais riche en lieux ouverts à la photographie toute l'année, son offre regroupant des expositions très inégales devenait illisible. Confiée à François Hébel, ancien directeur des Rencontres d'Arles, la manifestation a voulu se renouveler. Programmée ce mois d'avril, elle s'aventure au-delà du périphérique, dans le « Grand Paris », entité abstraite et encore nébuleuse « où vit 18 % de la population française », souligne François Hébel.

Les lieux des expositions proposées ne correspondent pas aux frontières administratives. « C'est surtout le Grand Paris des bonnes volontés ! », s'amuse François Hébel, qui a réussi à fédérer 32 communes et 96 expositions. Aux grands lieux parisiens (Centre Pompidou, Jeu de paume) qui présentent des auteurs reconnus (Walker Evans, Erwin Blumenfeld) s'ajoutent des institutions publiques, des lieux associatifs, des galeries installés de Mantes-la-Jolie à Créteil, en passant par Le Bourget ou Neuilly-sur-Seine. Le réseau TRAM, qui regroupe des lieux d'art contemporain en

Ile-de-France, a joué le jeu, en programmant de l'image fixe et en intégrant dans son circuit de navettes (TaxiTram) certains lieux du Mois de la photo.

Trois week-ends festifs

« Cela fait des années que le théâtre emmène les Parisiens en banlieue, explique François Hébel, mais les gens ne font qu'un aller-retour. L'idée, c'est qu'ils visitent un paysage en pleine mue. Mon dada, c'est de faire tomber les barrières mentales, celles des Parisiens qui ne connaissent pas la banlieue, celles des banlieusards qui ne connaissent que leur coin. » De fait, François Hébel a organisé sa manifestation comme un mini-festival.

Trois « week-ends intenses » ponctués de visites et d'événements, en majorité gratuits, inciteront à suivre trois parcours : au nord et à l'est les 8 et 9 avril (Le Bourget, Pantin, Pontault-Combault...); au sud et à l'ouest les 22 et 23 avril (Créteil, Meudon, Versailles...); à Paris et à l'ouest (Nanterre, Neuilly-sur-Seine, Poissy...) les 29 et 30 avril. La question des transports, cruciale pour le Grand Paris, s'est révélée compliquée : faute d'un partenariat avec les

services publics, des cars relieront gratuitement les points du parcours toutes les trente minutes.

Le programme, réparti dans l'épais catalogue entre portraits, paysages et expérimentations, ne répond à aucun thème précis. Mais pourquoi ne pas choisir, ce week-end, l'intelligente installation de Jürgen Nefzger sur les paysages nés de la spéculation immobilière, à la Maison d'art Bernard-Anthonioz de Nogent-sur-Marne? Cette dernière, pour l'occasion, ouvre son jardin qui borde la rivière. Ou aller voir de près l'effervescence culturelle de Pantin, avec les images touchantes des architectures et des usagers des bains publics exposées dans les Sheds, ou les paysages abstraits de Jack Pierson dans l'immense galerie immaculée de Thaddaeus Rhoapac? Et finir à Clichy-Montfermeil (Seine-Saint-Denis), où des images d'une commande publique sur le Grand Paris sont accrochées en plein air, au pied de la tour Utrillo. ■

CLAIRE GUILLOT

Moisdelaphotodugrandparis.com.
Catalogue, Actes Sud, 552 pages, 52 euros.



07/04/2017 05:00:14

Avec 96 expos dans 32 villes, "Le Mois de la Photo" s'ouvre sur le Grand Paris

Avec 96 expositions de photographies dans 32 villes d'Ile-de-France, dont Paris, le "Mois de la Photo" nouvelle formule s'annonce comme le premier événement culturel à l'échelle du Grand Paris.

Là où son prédécesseur se limitait à la capitale intramuros, "le Mois de la Photo du Grand Paris", nouvelle dénomination, s'étend jusqu'à Clichy-sous-Bois à l'est, Clairefontaine au sud-ouest ou Pierrefitte-sur-Seine au nord.

Une zone de 11 millions d'habitants (18% de la population française), dont 2 millions à Paris, souligne le directeur de la manifestation, François Hebel.

Par la même occasion, le "Mois de la photo" s'est déplacé de l'automne au printemps, ses promoteurs espérant que les températures en principe plus clémentes inciteront les spectateurs à la mobilité.

Les expositions se déploient dans les lieux les plus divers, des grandes institutions aux centres culturels locaux, en passant par les galeries spécialisées. Au final, sont présents des photographes de tous styles, aux démarches très diverses, censés offrir un panorama de la photographie mondiale.

Ancien directeur des Rencontres d'Arles et de l'agence Magnum, François Hebel les a répartis en quatre catégories: "portrait, paysages, rue et études". Pour faire son choix dans cette profusion, deux outils: le site internet (<http://moisdelaphotodugrandparis.com>) et/ou le catalogue monumental publié par Actes Sud.

Peut-on présenter 96 expositions de qualité ? "De qualité oui, mais pas de même nature", répond François Hebel. "Une exposition au Centre Pompidou, qui a demandé trois ans de préparation, c'est une chose. Une commande publique passée à un photographe vivant sur place sur un aspect particulier, c'en est une autre", ajoute-t-il, .

"Nous faisons en sorte que la programmation soit de qualité, mais le +Mois de la photo+ ne produit pas les expositions", précise-t-il.

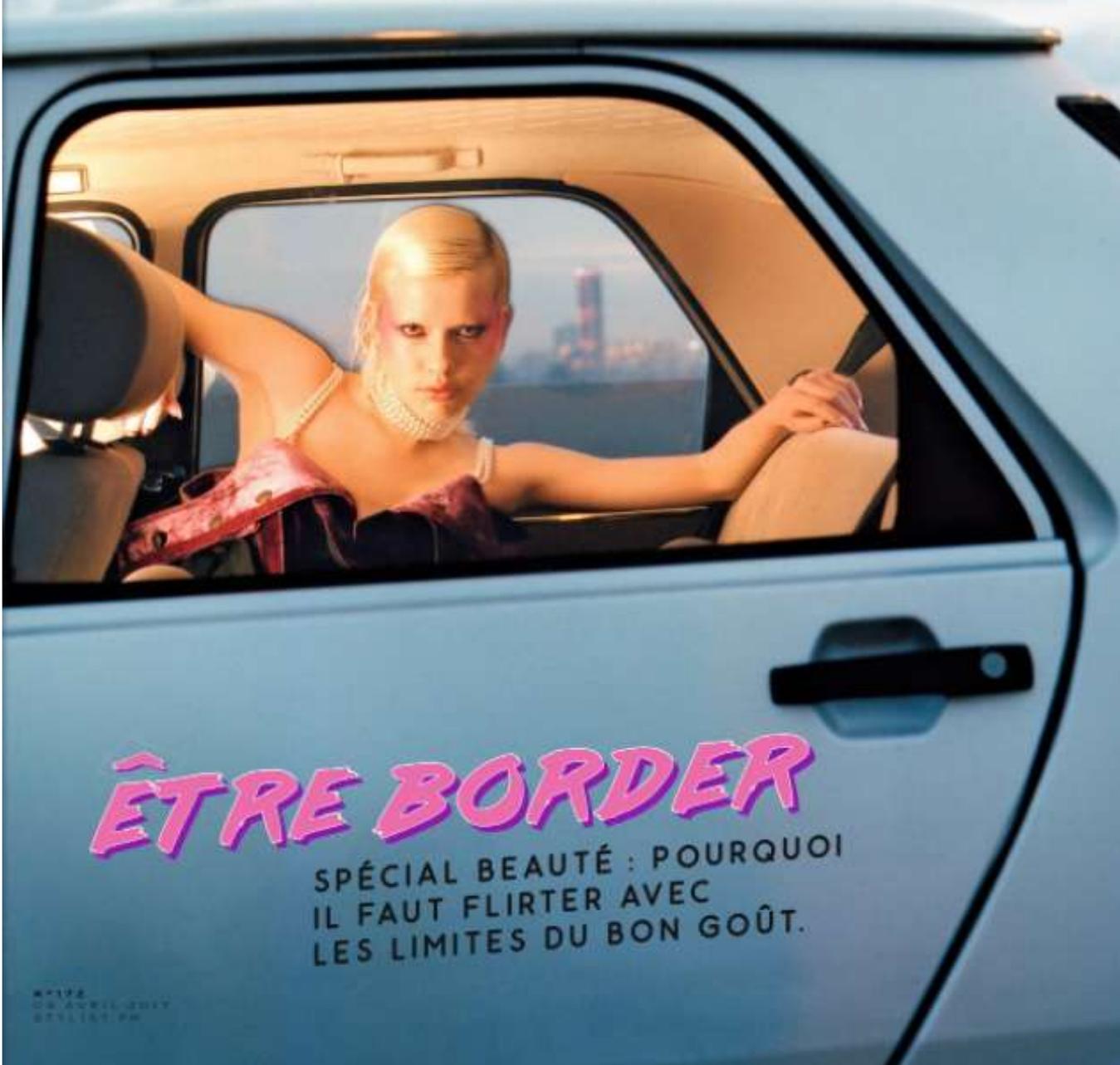
"Le rôle d'un festival, c'est de proposer un parcours", ajoute le patron du Mois, qui propose trois "week-ends intenses" - "Nord-Est" (8-9 avril), "Sud-Ouest" (22-23) et "Diagonale" (29-30), pendant lesquels artistes et commissaires seront présents sur les lieux des expositions.

Offrir du nouveau, de vraies démarches artistiques, ignorées ou mal connues, semble une gageure dans une ville "unique au monde pour la photographie", avec plusieurs institutions dédiées (Maison européenne de la photographie, Jeu de Paume, Fondation Cartier-Bresson...), des départements spécialisés chez les grands généralistes (Orsay, BNF, Centre Pompidou...) et de nombreuses galeries.

fa/ial/mm

BEAUTÉ BEAUTÉ BEAUTÉ BEAUTÉ BEAUTÉ. ET GRATUIT

STYLIST



ÊTRE BORDER

SPÉCIAL BEAUTÉ : POURQUOI
IL FAUT FLIRTER AVEC
LES LIMITES DU BON GOÛT.

T O D O L I S T

DES IDÉES POUR SE COUCHER MOINS BÊTE

EXPO



LE MUR. SÉRIE FOLDING.
GUILLAUME MARTIAL, 2016

ÉCLATER LE PÉRIPH

On se tue à vous le dire depuis trois ans (mais si, lisez *Stylist* #56) : à Paris, l'avenir s'écrit en banlieue. Fort de nos conseils, le duo Henry Chapier et Jean-Luc Monterosso a décidé d'étendre son **Mois de la photo au Grand Paris** et plus seulement à l'intra-muros. Avec l'appui du grand manitou François Hébel (ex-Magnum, ex-Arles, ex-tout), ce sont 96 expos réparties

par-delà le périph qui compte bien drainer les millions de Franciliens. Au programme, les sportifs du dimanche de Guillaume Martial (*Footlights*), les amoureux endormis de Robert Mapplethorpe (*Objects*), ou encore le casting films d'auteur bien gaulois du photographe Charles Paulicevich (*Borderline*). Le programme est si riche que les chaperons

de l'événement ont été obligés de créer trois week-ends de fête (le premier a lieu cette semaine et concerne les galeries du nord-est parisien), pour mettre la focale sur le beau Grand Paris. M.C.

Le Mois de la photo du Grand Paris, en avril, partout à Paris et en Île-de-France, moisdelaphotodugrandparis.com

MUSIQUE



AIMER, C'EST C'QUI Y A DE PLUS BEAU

On a tous eu envie un jour ou l'autre d'écrire une lettre majestueuse à sa mère (oui, osons la généralité dans ce cas précis). Des pages qui se voudraient être le témoignage d'un amour inconditionnel qui résiste aux coups de boutoir des incompréhensions familiales. Remercier pour la tendresse offerte par l'ère maternelle avant l'ère solitaire. Regretter le matriarcat qu'on a expérimenté, non sans rébellion, entre sa mère et sa sœur. Bref, dire combien on aimait l'amour gratuits de notre maman qui nous enveloppait ; *Mama Lova*, disait l'autre. La **Tape #2** de Her est une déclaration de ce type. Non seulement aux mères, aux amies mais aussi aux femmes. Une déclaration en six titres parfaitement résumée par Lacan : « Aimer, c'est donner quelque chose qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas. » J.R.

Tape #2 de Her (Barclay).

PHOTOS : GUILLAUME MARTIAL ; AXEL MORIN ; JERZY PALACZ

PARIS X^e

Les riverains excédés par la salle de shoot

75

N° 22577 — JEUDI 6 AVRIL 2017

1,30 €

Le Parisien.fr

Enquête sur ces Françaises djihadistes

MENACE

En France, les femmes représentent le quart des personnes poursuivies pour terrorisme. Une note de la DGSJ souligne leur dangerosité, à l'étranger mais aussi sur le territoire national. PAGES 2 ET 3



© JONATHAN SHERIFF

POLITIQUE

Les indiscretions
du débat

PAGE 4



Coupe de France P.17 ET 18
Avranches - PSG : 0-4
Paris sans discussion

Syrie P.7
Donald Trump s'en prend
à Bachar al-Assad

Témoignage P.8 ET 9
Les hôpitaux psychiatriques
deviennent fous

Musique P.30
Ed Sheeran rêve
du Stade de France

C Votre rendez-vous
du jeudi P.15 ET 16

BlaBlaCar se lance dans
la location de voitures

VI Ile-de-France

Twitter @ile_Parisien



DANOS TERRAZ / SHOOTING



ALAIN VAL / LE PHOTOGRAPHE



ATELIER ROBERT DOISNEAU



ANDRÉ / ESCOFFIER



PATRICE TERRAZ / SHOOTING

Des artistes vous invitent à jeter un nouveau regard sur la banlieue parisienne et ses habitants. A découvrir sans tarder pendant ce mois d'avril.

Au-delà du *périph*, la photo se rebiffe

Le Mois de la photo sort de son lit parisien pour venir s'éveiller en banlieue. Avec quelque 90 expositions à travers l'Ile-de-France, le festival propose de belles découvertes, en couleurs ou noir et blanc.

PAR GRÉGOIRE PLOUVIEZ

Le Mois de la photo passe le périph. Le rendez-vous parisien créé en 1980 élargit ses frontières, butine en banlieue sud (Corbeil-Essonnes, Clamart), s'émanche à l'est (Clichy-sous-Bois, Pontault-Combault), fait un joli crochet par l'ouest (Versailles, Poissy). En rayonnant à travers quelque 90 expositions (en majorité gratuites), le Mois de photo se nourrit de l'énergie et de la diversité d'une région qui ne se résume pas à Paris, aussi capitale soit sa place. Zoom sur quelques temps forts à ne pas rater en Ile-de-France*.

LA COURNEUVE (S)
DANS L'ŒIL DE SALGADO

■ **L'exposition.** C'est un trésor oublié qui n'attendait que d'être redécouvert. Pour la première fois depuis 1978, le reportage du grand Sebastião Salgado dans la cité des 4 000 à La Courneuve est montré au public (à Pantin). Le photographe brésilien use d'un noir et blanc inimitable, profond, chargé en émotion, pour raconter la vie de cette cité caractéristique. A travers dix

clichés du quotidien, se dévoile poétiquement « une certaine solitude », dit le maître de l'époque.

■ **Pourquoi il faut y aller.** Quand il débarque dans le 93 à la fin des années 1970, Salgado est un jeune photographe qui travaille chez Gamma. Depuis, le Brésilien est devenu une légende de son art, dont le travail prodigieux a été immortalisé par le cinéaste Wim Wenders dans « Le Sel de la Terre ». Ces clichés de jeunesse retrouvés constituent un événement.

« Les 4 000 de Sebastião Salgado ». Jusqu'au 28 avril, tous les jours de 14 heures à 23 heures au Ciné 104 à Pantin. Entrée libre.

CORBEIL-ESSONNES (S)
JOUE LA CARTE JEUNE

■ **L'exposition.** On lui avait annoncé d'emblée : « Corbeil, tu pleures quand t'arrives et tu pleures quand tu pars ». Prédiction vérifiée. En résidence dans le 91, Patrice Terraz, photographe marseillais, s'est bien demandé ce qu'il « falsait là » les premiers temps. Et puis il s'est vite entiché des jeunes habitants de la 2^e ville de l'Essonne. Avec l'expo « Californy », il restitue des mois passés dans les basques des lycéens de Doisneau, le bahut planté

face à la cité des Tarterêts. Dans son objectif, défile une jeunesse éclatante, mystérieuse, énergique. Des portraits d'élèves pris sur le vif dans l'urgence du quotidien. Détail qui n'en est pas un : très souvent, ils sourient.

■ **Pourquoi il faut y aller.** Dans le cadre du festival L'Œil urbain, une douzaine d'expositions sont à voir aux quatre coins de Corbeil. Fil rouge : la jeunesse.

« Californy ». Jusqu'au 21 mai à la Commanderie Saint-Jean à Corbeil du mercredi au dimanche (14 heures à 18 heures). Entrée libre. Renseignement : www.koellurbain.fr

A VITRY-SUR-SEINE (S)
LES PORTES DE PARIS

■ **L'exposition.** Elle est là, toute proche, cette ville tant fantasmée. A l'aube des années 1970, le reporter polonais Eustachy Kossakowski débarque à Paris avec sa femme Anka. Ils font le tour de Paris et photographient chaque panneau d'entrée de ville (il y en a plus de 150 !) à très exactement 6 m de distance. Manière poétique de mettre en lumière le long chemin menant à l'espoir mais aussi tous les doutes qui accompagnent ce périple vers un Graal idéalisé. En filigrane se dessi-

ne un portrait atypique de Paris et de sa proche banlieue.

■ **Pourquoi il faut y aller.** Vous ne connaissez pas le Mac Val, l'étonnant musée d'art contemporain du Val-de-Marne ? Eh bien, faites d'une pierre deux coups ! « 6 m avant Paris ». Du 22 avril au 28 mai au Mac Val à Vitry (fermé le lundi). Tarif : 2,50 € à 5 €. Renseignements : www.macval.fr

AUBOURGEL
UNE BALADE DANS LES 3

■ **L'exposition.** Ils se promènent dans le 93 depuis 2013. Et marchent habilement sur un fil évitant les caricatures de tous côtés, ni trop angéliques, ni trop sombres. Le duo Alain Willaume & Bertrand Meunier (le premier travaille en couleur, le deuxième en noir et blanc) présente cette synthèse poétique.

■ **Pourquoi il faut y aller.** Les photographes ont associé les habitants à leurs travaux. Des projets parallèles qui alimentent également l'exposition. « Quatre-vingt-treize plus que jamais ». Jusqu'au 3 juin au centre culturel André-Malraux, au Bourget. Du lundi au vendredi, de 9 heures à midi et de 13 h 30 à 18 heures, samedi (sauf vacances) de 10 heu-

res à 13 heures et de 14 heures à 17 heures. Entrée libre.

A VERSAILLES (O),
UN DOISNEAU MONDAIN

■ **L'exposition.** De jeunes filles habillées comme des princesses évoluent dans des bais à Neuilly ou Venise. Des célébrités – d'Orson Welles à Michel Galabru – immortalisées dans les années 1960. Des mannequins en plein travail, dont une surprenante jeune Brigitte Bardot. C'est un visage peu connu de Robert Doisneau que l'on découvre dans l'exposition retraçant ses années de reportages mondains pour le magazine Vogue.

■ **Pourquoi il faut y aller.** Les clichés sont sublimes, le cadre de l'exposition majestueux, mais s'il fallait un argument, un seul, ce serait cette photo développée en très grand format d'une Juliette Gréco éblouissante de beauté. « Robert Doisneau, les années Vogue ». Jusqu'au 28 mai du mercredi au dimanche, de 12 heures à 19 heures à l'espace Richaud, à Versailles. Tarif : 5 € (gratuit pour les moins de 26 ans).

Programme complet sur moisdelaphotodugrandparis.com



À L’AFFICHE !





Le jour de gloire des «petits» candidats

Le haïm des Louis, l'ère de la demande de crédits massifs

Saint-Pierre-Evangé, le territoire d'après la catastrophe de la Russie

15 minutes pour convaincre...

Le FIGARO - N° 22 597 - Cahier N° 3 - Ne peut être vendu séparément - www.letfigaro.fr



LE FIGARO et vous

MODE
LE LABEL SUÉDOIS ACNE STUDIOS
CRÉE LA SURPRISE EN RÉINVENTANT
SES JEANS BEST-SELLERS **PAGE 31**

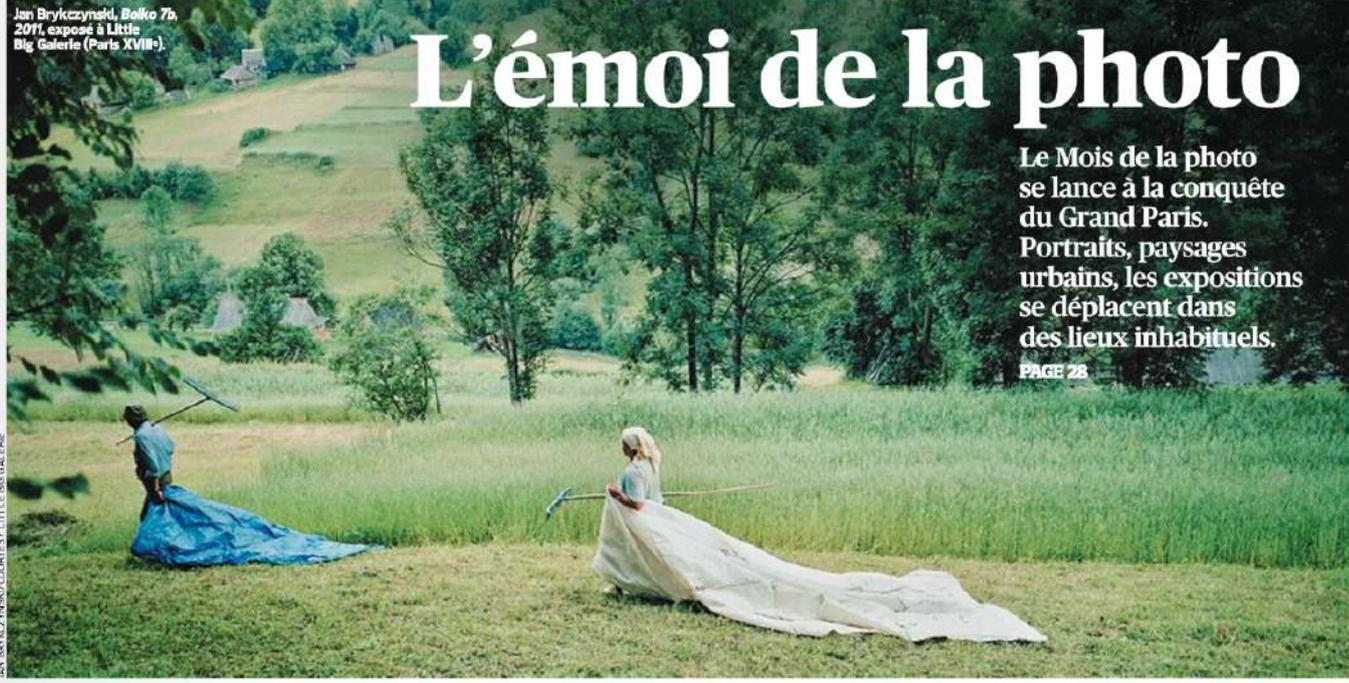


AUTOMOBILE
ESSAI DE LA NOUVELLE SEAT
IBIZA, UNE CITADINE EN MESURE
DE JOUER LES PREMIERS RÔLES
PAGE 32

Jan Brykczynski, *Bolko 7b*, 2011, exposé à Little Big Galerie (Paris XVIII^e).

L'émoi de la photo

Le Mois de la photo se lance à la conquête du Grand Paris. Portraits, paysages urbains, les expositions se déplacent dans des lieux inhabituels. **PAGE 28**



JAN BRYKCYNSKI/OTURRESY, LITTLE BIG GALERIE

mardi 4 avril 2017 LE FIGARO

28 | L'ÉVÉNEMENT

Objectif Grand Paris

FESTIVAL Le Mois de la photo change de saison et sort de la capitale. Mode d'emploi pour un cru ambitieux où les Parisiens sont vus au sens large.



Bikers «Nomads»,
Yan Marvan,
Paris 1977, exposé
square Crété,
à Corbell-Essonnes.

YAN MARVAN

D VALÉRIE DUPONCHELLE
@VDuponchelle

Depuis quinze jours, du Marais, traditionnel QG de l'art, aux Archives nationales à Pierrefitte-sur-Seine dans le 93, les expositions du Mois de la photo du Grand Paris commencent à ouvrir. Et à révéler l'énergie de cette nouvelle formule qui entend sortir des limites du périphérique et brasser tous les publics par la culture. Une micro-équipe, un budget serré de 250 000 euros (le même que lorsqu'il se déroulait uniquement dans la capitale) pour une logistique maximale. De l'ambition artistique et géographique ! Une dizaine de bus seront ainsi loués par le Mois de la photo pour faire la navette entre les zones excentrées et les expositions, pendant les trois « week-ends intenses » d'avril où se succéderont rencontres pluridisciplinaires (photographes, urbanistes, écrivains, historiens, experts), débats et parcours guidés. Alors que les Rencontres d'Arles 2017 viennent de dévoiler leur programme en forme de constellations, ce nouvel événement fédérateur, sans thème imposé (il est toujours un peu artificiel dans les festivals et les biennales), propose 96 expositions qui répondent à trois grands axes de la

photographie. Les voici qui traversent Paris, d'Est en Ouest, « pour faire connaissance ».

Des portraits à foison

En attendant de découvrir la rétrospective « Walker Evans », le 26 avril au Centre Pompidou (galerie 2), on aura eu son compte de portraits (« Éli Lotar » au Jeu de Paume, « Erwin Blumenfeld » aux Docks, « Martial Cherrier, Gloria Friedmann, Michel Journiac, Orlan » à la MEP). Vagabonds, inspirés, libres comme l'air, ceux du grand artiste tchèque Josef Koudelka sont déjà accessibles librement à la Galerie de photographies de Beaubourg, jusqu'au 22 mai. Photographe ultrasensible, d'une lucidité rieuse, Thierry Fontaine présentera ses visions de l'humanité aux prises avec ses démons, ses rites et ses jeux, sur les Terrasses de Nanterre, « nouvel espace public exceptionnel ». Mais cela pourra être aussi les « Portraits des grands Parisiens », ces visiteurs qui viendront d'où qu'ils soient, en famille, dans les locaux magnifiques de BETC, le long du canal de l'Ourcq, à Pantin. Trois studios professionnels les attendent, des assistants de différentes écoles « viendront les aider à penser ce qu'est une photo de groupe ». Ils repartiront avec leurs tirages, en laisseront un qui grossira cette exposition collective françai-

se. « À la fin, nous donnerons ce fonds à une bibliothèque publique », explique François Hébel, directeur artistique du Mois de la photo du Grand Paris. « Cette image globale des grands Parisiens en 2017 est déjà intéressante. Si on la répète chaque année, elle sera historique. » Tout se concentre en tricolore autour du visage transgenre de Marie France par Pierre et Gilles à la Maison-Rouge, à la Bastille (« L'Esprit français, contre-cultures 1969-1989 »).

De nouveaux paysages

Du plus pointu, comme les musées parisiens, au plus expérimental, comme le centre d'art La Capsule au Bourget, devraient surgir de nouvelles visions du paysage urbain. Alain Willaume et Bertrand Meunier, deux photographes de Tendence Floue, marchent en Seine-Saint-Denis depuis 2013. Avec « Quatre vingt treize plus que jamais », ils proposent « sans angélisme ni stigmatisation, un récit complexe aux lisières de la poésie sur des terres fantasmées où tant d'enjeux se nouent au plus profond de notre démocratie ». Ambroise Tézénas œuvre « De Paris à Mantes, au fil de la Seine », comme le marcheur Henri Cartier-Bresson le fit déjà, dans les années 1950 (à voir au Musée de l'Hôtel-Dieu à Mantes-la-Jolie). Beaucoup de photographes français dans ce cru 2017, beaucoup d'artistes à mi-carrière, d'où

une tonalité « made in France » qui, au final, est très originale en ces temps de globalisation. Mais cela peut être aussi le road-movie américain de l'artiste Jack Pierson, qui fut un proche de Nan Goldin, dont les « derniers travaux en Floride explorent les courants émotionnels du quotidien, de l'intimité de l'attachement romantique à la vénération distante de l'autre » (« Walking Around » à la galerie Ropac à Pantin). Ce Bostonien, si authentique et habité, a une manière bien à lui d'explorer les paysages les plus connus. À Paris, par exemple, il a foncé au Grand Palais, pas pour Rodin, mais pour voir la collection émirienne de joyaux.

D'autres pratiques

Le photographe allemand Andreas Gursky, qui étudia avec les Becher à Düsseldorf dans la classe où il devint professeur, montrera son travail avec ses dix-huit étudiants au Goethe-Institut à Paris (« Klasse Gursky »). « Footlights » de Guillaume Martial est « un hommage burlesque aux inventeurs de l'image animée et du trucage, situé dans un ancien atelier d'artiste du quartier Montparnasse » (galerie Esther Woerdehoff). Si le plan - dense comme une carte IGN - vous perturbe, le catalogue Actes Sud/MEP est là pour vous rassurer. ■

www.moisdelaphotodugrandparis.com

ZOOM SUR LES
INDISPENSABLES



ROBERT DOISNEAU,
LES ANNÉES VOGUE

À l'Espace Ricaut, 78, boulevard de la Reine, au cœur de Versailles, Doisneau l'humaniste, proche du PC, se mue en reporter mondain. Il œuvre tendrement pour *Vogue* de 1949 à 1960, à la demande d'Edmonde Charles-Roux. B. B. (*ci-dessus*) y est princesse.



YANN RABANIER

La plus étrange, comme toujours, reste Isabelle Huppert (*ci-dessus*) qui accentue encore son aura inquiétante en détournant une plante verte. Les portraits de Yann Rabanier au Festival de Cannes pour *Télérama* existent hors actualité. Chiara Mastroianni y est aussi irrésistible. Salle Wagram, jusqu'au 30 avril (Paris VIII^e).



WALKER EVANS

Première rétrospective en France de ce photographe américain de légende (1903-1975). Beaubourg réunit, à partir du 26 avril, 300 vintages et documents (« *Truck and Sign* », 1928-1930 *ci-dessus*). À voir pieusement, ses photos de l'Amérique en crise des années 1930, ses projets publiés dans le *Fortune* des années 1940 et 1950, son « style documentaire ».



THIERRY FONTAINE

Né en 1969 à Saint-Pierre (La Réunion), passé par les Arts déco de Strasbourg et la Villa Médicis de Rome, il parle d'histoire, de métissage, de folklore et de colonialisme avec un humour ravageur (ses fraises sont noires!). Les filles du Calvaire, et surtout Christine Ollier, l'ont révélé. À Nanterre jusqu'au 30 juin. *Ci-dessus* : *Mavis*, 2015.

François Hébel : « Faire découvrir de nouveaux territoires »

Jusque-là, le Mois de la photo avait lieu en novembre, sous la direction artistique de trois commissaires. Il se tient désormais au printemps avec un seul directeur artistique, François Hébel, directeur des Rencontres d'Arles jusqu'en 2014. Sa vision, transversale et tonique, emprunte beaucoup à son expérience arlésienne (le dépliant qui fait la cartographie des expos!). Unir tout le Grand Paris par la culture, c'est son nouveau challenge.

LE FIGARO. - Pourquoi basculer le Mois de la photo de l'automne vers le printemps ?

François HÉBEL. - J'ai commencé à travailler dans la photo l'année où le Mois de la photo a été créé par Jean-Luc Monterosso et Henry Chapier, en 1980, à une époque où aucune institution ne s'intéressait à la photographie. Leur pari, à l'époque, était de convaincre les institutions de faire de grandes expositions photo. Ils ont été révolutionnai-

res. Tous les deux sont devenus, depuis, les figures de la Maison européenne de la photographie (MEP). Quelque trente-six ans plus tard, Paris est bien équipée. C'est la ville qui fait rêver le monde entier avec la MEP, le Jeu de Paume, la Fondation Henri Cartier-Bresson, Le Bal, auxquels il faut ajouter les expositions photo régulières de la BnF, d'Orsay et de Beaubourg. Il y a vingt ans, Paris Photo s'est appuyé sur le Mois de la photo en novembre pour se lancer. La foire de Paris Photo est devenue un événement énorme avec tous ses satellites, OffPrint, PhotoFever, etc. D'un désert, on est donc passé à une abondance unique et inégale. La formule du Mois de la photo se devait de changer. Elle sort d'un calendrier trop plein à l'automne, change de fonction et de format.

Quel a été votre apport personnel ?

J'ai proposé que ce Mois de la photo embrasse le Grand Paris et qu'il propo-

se un vrai lien social. Sur les 96 expositions du programme, la moitié a lieu en dehors des limites de la capitale. De Robert Doisneau à Versailles à François Dorian Saint-Denis. De JR à Clichy-sous-bois à Véronique Ellena à Châteaufort. Du Phnom-Penh de Chantal Stoman à Montreuil au 62^e Salon de Montrouge. De Milton Gendel à Neuilly au MAC/VAL de Vitry-sur-Seine. On passe de 2 millions d'habitants à 9 millions ! C'est une échelle inconnue. Il y a 33 communes qui participent, selon des régimes aussi différents qu'il y a d'expos. À Pantin, par exemple, la galerie Ropac comme la ville de Pantin se sont engagées dans le processus. À Pantin, notre carte, adaptée, cible les expositions sur la commune. Elle est sur tous les panneaux Decaux ! Trump veut bâtir un mur au Mexique. Nous nous essayons d'abattre celui du périphérique ! Je mise sur les découvertes transversales. Le public est partout.

En quoi est-ce différent du théâtre, qui attire depuis longtemps son public à Bobigny ou à Nanterre ?

Ceux qui vont au théâtre restent souvent dans l'enclos du théâtre. Notre proposition a lieu de jour et permet donc de vraiment découvrir tous ces territoires. On a divisé la surface totale en trois quartiers, un Nord-Ouest, un Sud-Ouest et un diagonal, comme à Barcelone ou à Broadway, dans lesquels se succéderont en avril des « week-ends intenses ». Les vernissages classiques ne sont pas ma préoccupation. Ce qui me concerne, c'est le public et sa mobilité. Je ne suis pas commissaire d'expositions, je stimule, je sélectionne et je fédère celles qui existent et ont le mérite d'intriguer, de briller, de révéler. Le niveau de ce cru est beaucoup monté. Seul regret, que les transports publics ne nous aient pas accompagnés dans cette conquête du Grand Paris ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR V. D.

768

Du 3 au 9 AVRIL 2017

anousparis.fr

À NOUS PARIS



À voir jusqu'au 30 avril, Salle Wagram :
Je vais essayer d'être rapide, expo
de Yann Rabanier, portraits de célébrités
réalisés lors du Festival de Cannes 2016.
Ici, Sébastien Lifshitz, réalisateur.

édito

03

Les choses sérieuses commencent

Plus que trois semaines donc, avant ce qu'on appelle désormais simplement « le premier tour » et pourtant rien, loin de là, ne semble se clarifier. Du coup, à part d'être au fait d'une poignée de valeurs extrêmement tranchées prônées par quelques prétendants au titre, on en perdrait presque son sens de l'orientation. Pour nous guider, nous, simples électeurs, mais probablement à conseiller aussi à l'ensemble des candidats : *Comment savoir si vous êtes de gauche ou de droite ?*, un petit ouvrage aux airs de cahier d'activités qui s'annonce du genre à-propos. Bien sûr, on s'en doute d'emblée, le livre n'est pas franchement sérieux ni même toujours de bon goût, mais il a le mérite au moins, de nous redonner quelques repères, par des moyens tout bêtes, comme par exemple l'observation de notre déco, qui nous raconte souvent davantage qu'on ne le croit. Ainsi se positionnera-t-on plutôt facilement si toute notre collection de *Politis* est rangée dans une cagette à légumes qui fait office de porte-journaux, à côté d'une réédition du fauteuil en cuir Niemeyer comme on en trouve place du Colonel-Fabien, et d'un ravissant panier équitable en osier tressé par des paysannes des hauts-

plateaux péruviens. De la même façon, on vous proposera de tout tester ici, jusqu'à vos enfants que vous pourrez au final aisément cataloguer de « petit merdeux de gauche » ou à l'inverse, de « petit con de droite ». Ultra-pratiques encore pour les Parisiens, deux plans de métro a priori identiques, mais dont les noms de stations auront été remplacés par les adresses incontournables et les no-go zones des uns et des autres ; se reconnaîtra (vite) qui veut. Las, une fois renseigné quant à son propre cas, on pourra enfin tenter de décrypter les politiques, via un lexique parfois commun à tous, quand il s'agira au hasard, de faire un grand « appel à l'unité » pour dire que « c'est le bordel total dans le parti ». Et là, nous apparaîtra peut-être comme une révélation, que si on n'y entrave souvent pas grand-chose, c'est peut-être parce qu'on se plaît souvent à nous raconter n'importe quoi. Et de relire les inénarrables promesses du grand Pierre Dac quand il avait tout à fait officiellement décidé de partir en campagne, bien avant que Coluche ne se lance à son tour en 81... « *Dès le lendemain de mon élection, disais-je à d'autres le grand homme, je donnerai le feu vert à la création d'un institut destiné à*

établir des statistiques sur n'importe quel problème intéressant l'ensemble de la population, de manière à éclairer les pouvoirs publics afin que ceux-ci prennent, dans n'importe quelle situation, toutes les dispositions utiles et nécessaires, et réciproquement. »

Comment savoir si vous êtes de gauche ou de droite ?, d'Alain Granat & Ben Bensimon, éd. J'ai Lu, 160 pages, 6 €.

Le Parti d'en rire : Pierre Dac président !, propositions réunies par Jacques Pessis, éd. Du Cherche-Midi, 156 pages, 15,90 €.



Carine Chenaux
Rédactrice en chef
@CarineChenaux

1_ *Hans Lemmen*, d'après Roger Ballen. *Shot*, 2016. À voir durant le Mois de la Photo au musée de la Chasse et de la Nature, Paris © Hans Lemmen

2_ *Namsa Leuba* *Statuette Kafigedlio Prince*, Guinée, 2011. © Namsa Leuba, Courtesy Galerie In Camera
Lire Le Mois de la Photo p. 24

1



2



photo

24

affaires culturelles



Yann Rabanier :
portrait de l'actrice
Nailia Harzoune,
Cannes 2016.
(Salle Wagram,
Paris).
© Yann Rabanier/moods

Vincent Fournier :
Casque spatial,
Centre spatial John
F. Kennedy (NASA),
Floride. Exposition
collective
Space Oddity,
(Maison des Arts
de Créteil).
© Vincent Fournier



Objectif Grand Paris

Le Mois de la Photo, manifestation parisienne incontournable qui se décline désormais dans plus d'une trentaine de villes dans le monde, investit de nouveau la capitale, mais décide de voir les choses de façon encore plus ambitieuse. En s'étendant au Grand Paris, et en mobilisant ainsi à la fois institutions prestigieuses et lieux émergents, elle s'inscrit dans l'air du temps.

Textes : Carine Chenaux

La biennale, initiée par Henry Chapier et Jean-Luc Monterosso, a rencontré dès son origine en 1980, un succès qui n'a fait que grandir depuis, au fur et à mesure qu'elle contribuait à imposer la photo comme un incontournable de notre paysage artistique. Au chapitre de ses succès, l'évidence de la nécessité d'un vrai musée dédié à la discipline qui mena en 1996 à la création de la MEP, et puis un vrai coup de projecteur sur Paris, dont le dynamisme en la matière aura essaimé à Montréal, Moscou, Rome, Rio ou Berlin, qui ont toutes désormais leur propre Mois

de la Photo. À l'heure où les frontières de notre capitale bougent et que la richesse culturelle qui s'exprime au-delà du périphérique apparaît de plus en plus incontournable, le Mois de la Photo à Paris a décidé de continuer à fédérer encore davantage en devenant le Mois de la Photo du Grand Paris. Sous l'impulsion de François Hébel, ancien patron des Rencontres d'Arles et de l'agence Magnum, directeur artistique de cette nouvelle édition, 32 communes se joindront ainsi à la fête, via leurs centres d'art, studios, galeries et institutions. À Paris et au-delà donc, 96 expositions rassembleront en avril des artistes internationaux, mais surtout beaucoup de talents français, célèbres ou méconnus, autour non pas d'une thématique générale mais de quatre grands genres majeurs (le portrait, le paysage, la rue et la photographie comme matériau). Pour baliser le parcours néanmoins, trois zones géographiques, le Nord-Est, le Sud-Ouest et une "Diagonale" qui traversera la capitale seront aussi le prétexte à autant de week-ends "intenses" en présence de photographes et de commissaires d'exposition. Du Jeu de Paume à la Villette en passant par le BAL, nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer certains événements qui, quoique lancés en amont de la manifestation, s'inscrivent dans le cadre de celle-ci. Dans le petit ou le Grand Paris, en voici quelques autres très diverses, pour en prendre plein les yeux...

Durant tout le mois d'avril, mais les expositions se prolongent souvent au-delà.

Week-ends intenses : Nord-Est les 8 et 9 avril, Sud-Ouest les 22 et 23 avril, et Diagonale les 29 et 30 avril. Tarif selon le lieu, mais 80 % des expositions sont en entrée libre.
www.moisdelaphotodugrandparis.com



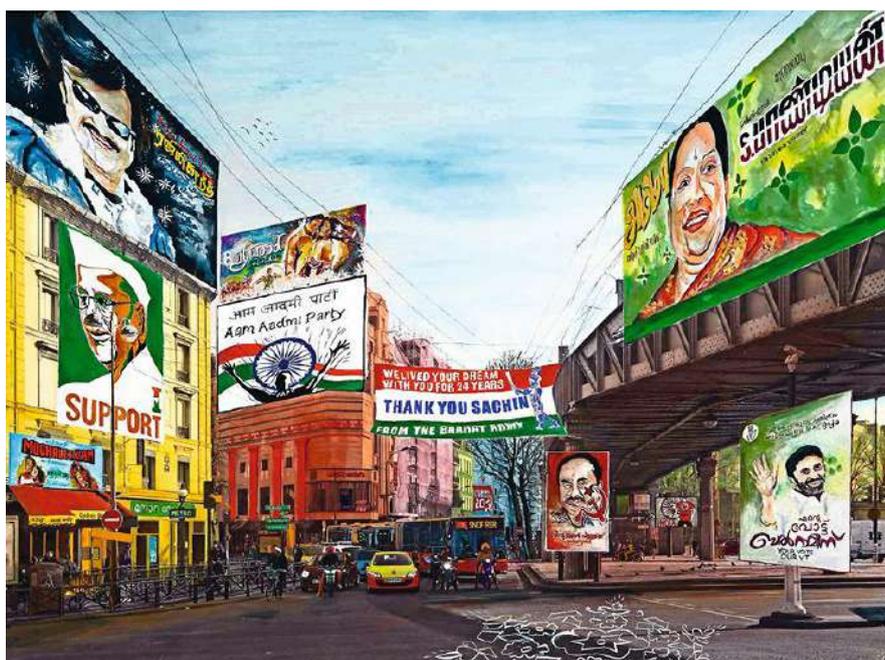
Orlan, *Le Baiser de l'artiste*, 1977, installation. Expo *Le Corps* (MEP, Paris).
© Adago, Paris. Franc des Pays de la Loire



Pierre & Gilles : portrait de Marie-France, chanteuse et actrice transsexuelle, égérie des années 1970. Exposition collective *L'esprit français, 1969-1989*. (La Maison rouge, Paris).
© Pierre & Gilles

Frédéric Delangle : *Paris-Delhi 10^e arrondissement*, série Paris-Delhi, 2013-2016

Expo *Voyage entre Paris et l'Inde d'aujourd'hui*, du 11 avril au 27 mai (Galerie Binome, Paris).
© Frédéric Delangle, avec l'aimable autorisation de la Galerie Binome



ORLAN en capitales, du 20 avril au 18 juin à la Maison européenne de la Photographie, 4^e. Pendant le Mois de la Photo, sa maison-mère proposera, entre autres expos, une rétrospective en plus de 100 œuvres – images, installations et films – du travail d'ORLAN.

Yann Rabanier *Je vais essayer d'être rapide...* Salle Wagram, 17^e. Une série de portraits réalisés à Cannes pour le magazine *Télérama*.

Space Oddity, du 7 avril au 13 mai à la MAC Créteil (94), module plastique complémentaire, du 14 au 30 avril à la galerie Plateforme. Une douzaine de photographes (Cédric Delsaux, Vincent Fournier, Noémie Goudal...) s'interrogent sur le futur et l'espace, livrant leur propre vision de la science-fiction.

L'esprit français, 1969-89, jusqu'au 21 mai à La Maison Rouge, 12^e. Pas que de la photo, mais une belle somme de documents pour explorer l'esprit contestataire de l'époque.

Eustachy Kossakowsky *6 mètres avant Paris*, du 22 avril au 28 mai au MAC VAL, Vitry (94). En 1971, le photographe polonais, fraîchement arrivé en France, fait le tour de la capitale pour immortaliser les 159 panneaux qui signalent alors qu'on entre dans Paris.

Jack Pierson *Walking Around*, jusqu'au 22 juillet à la Galerie Thaddaeus Ropac, Pantin (93). Le photographe presque officiel du paysage américain livre une série réalisée sur une île Floride qui oscille entre mélancolie et apaisement. À Paris, la Galerie du 3^e arrondissement propose jusqu'au 29 avril, des collages et Polaroids inédits de Robert Mapplethorpe.

Patrice Terraz *California*, jusqu'au 21 mai à la Commanderie Saint-Jean, Corbeil-Essonnes (91). La résidence d'un photographe marseillais dans une ville de la banlieue, joliment surpris par la jeunesse locale.

Grand Paris. L'approche intimiste de Françoise Hugnier, du 7 au 30 avril chez BETC - Les magasins généraux, Pantin (93). La photographe s'immerge dans le quotidien de familles avant qu'il ne soit complètement changé par l'ouverture du Grand Paris Express.

Frédéric Delangle *Printemps indien*, du 11 avril au 27 mai à la Galerie Binome, 4^e. Les mutations de l'Inde d'aujourd'hui.

Yan Morvan, *Blousons Noirs*, jusqu'au 21 mai, dans le cadre du festival L'Œil urbain, square Crété, Corbeil-Essonnes (91). Les débuts d'un futur grand photo-journaliste, quand il immortalisa les "mauvais garçons" des années 60-70.

À lire
Mois de la Photo du Grand Paris, catalogue coédition MEP Actes Sud, 551 pages, 42 €.

Vivre
PARIS

Le mag dénicheur de bons plans !

RENCONTRE AVEC
LES COMMERÇANTS
DE LA RUE MYRHA

DANS LES COULISSES
DE LA NOUVELLE
CHAÎNE SFM PARIS



**Sport &
bien-être**
*Les spots qui
boostent*

*Paris m'a
apprivoisée*
Mareva Galanter

Escapade
Une viree à
Amsterdam
clé en main

Slow life
PARISIENS
PRENEZ VOTRE TEMPS !

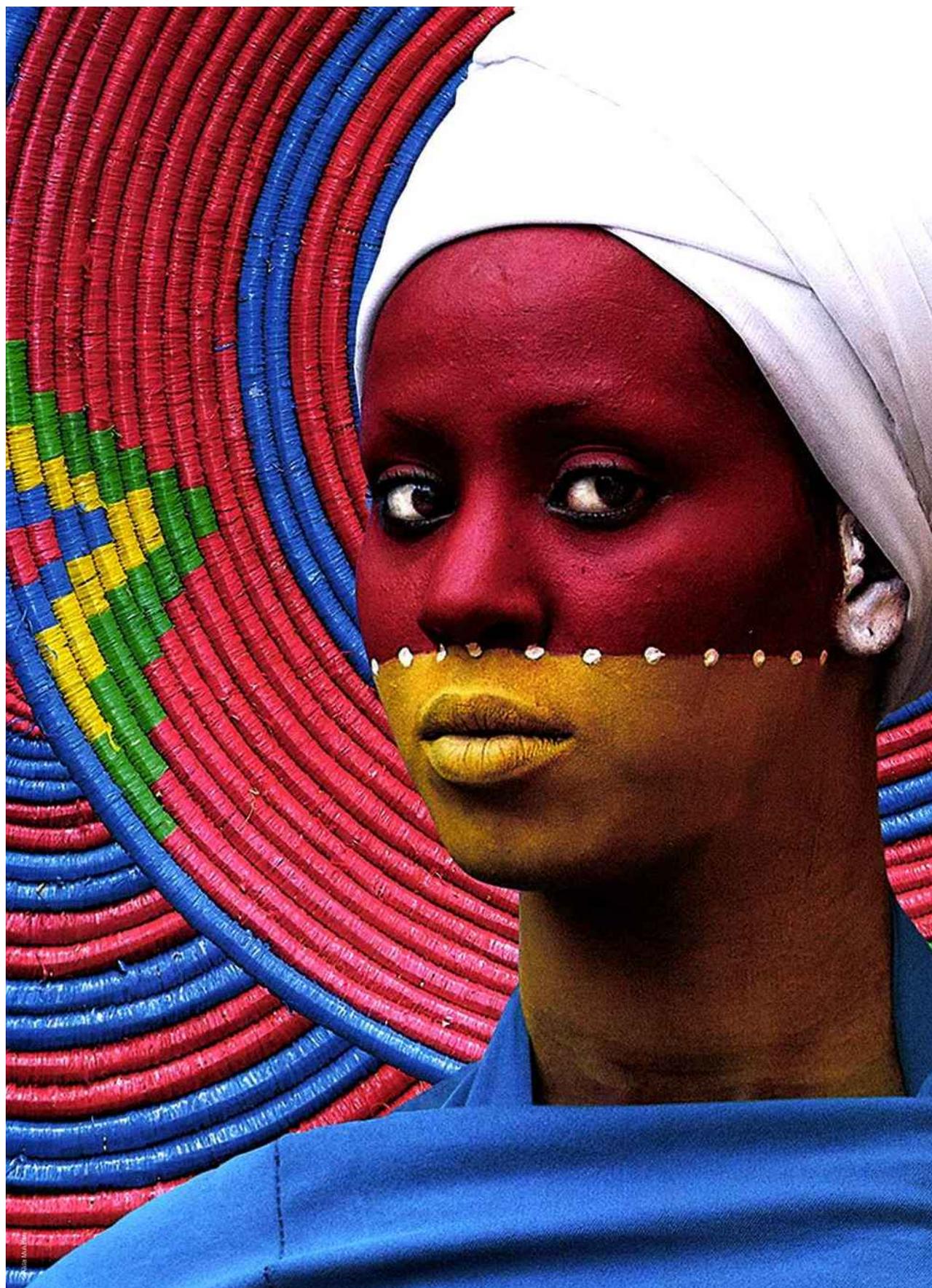
**OÙ
DÎNER
APRÈS
22h ?**

*Disneyland
Paris*
Les secrets
de la nouvelle
parade

Sélection
— Les —
meilleures
pâtisseries
de Paris

N°30 - PRINTEMPS 2017
L 16841 - 30 - F. 5,95 € - RD



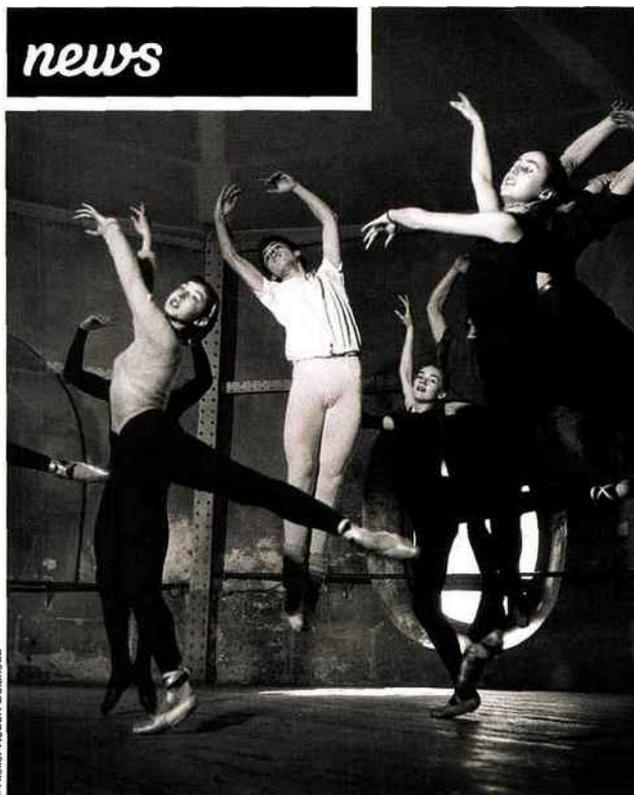


CULTURE

1^{re} partie

It's time for Africa

→ Dans le cadre de la deuxième édition de son festival pluridisciplinaire consacré à 100 % à l'Afrique cette année, La Villette présente l'exposition *Afriques Capitales*, dédiées aux grandes villes d'Afrique. Du 29 mars au 28 mai 2017, le public est amené à découvrir la création africaine contemporaine sous toutes ses formes : peintures, photos, installations, vidéos, sculptures... Pascale Marthine Tayou, Alexis Peskine ou encore Aïda Muluneh... Au total une soixantaine d'artistes se partageront la vedette sous la Grande Halle, le lieu parfait pour donner à voir ces œuvres et, notamment, certaines monumentales réalisées spécialement pour l'exposition. À noter : *Afriques Capitales* se prolonge à l'extérieur, dans le cadre du Mois de la photo du Grand-Paris, avec une trentaine d'œuvres en accès libre dans les jardins du parc. MV



© Atelier Robert Doisneau

→ Le Mois de la photo fait peau neuve

Créé en 1980, le Mois de la photo devient en 2017 « Le Mois de la photo du Grand-Paris ». La manifestation regroupe en effet cette année un programme unique d'expositions sur l'ensemble de la métropole. S'il change de nom et d'envergure, l'événement change aussi de dates : il se tient

désormais en avril. Parmi les nombreuses expositions, il ne faut pas manquer celle de l'espace Richaud à Versailles, *Robert Doisneau, les années Vogue*, présentant le travail méconnu de « reporter mondain » mené par le célèbre photographe pour le magazine *Vogue*, de 1949 aux années 1960. *MV*



© Atelier Robert Doisneau

PARIS

CAPITALE

QUOI DE NEUF
À PARIS ?
Les nouvelles adresses
tendance

INTERVIEW
Natalie Dessay

**+PARIS
GUIDE**
IN ENGLISH P.115

MODE

rêves blancs



- Salons du dessin
- Station F

www.pariscapitale.com

L 11290 - 251 - F: 4,00 € - RD



RESTAURANTS
Les tables préférées
des chefs parisiens



Sommaire

- N° 212

www.pariscapitale.com

EN COUVERTURE

Iris Mittenaere, Miss Univers 2017 porte un ensemble Zuhair Murad et des bijoux de Grisogono.
Photo : Darius Salimi. Styfisme : Melanie Perego.



28

9 Quoi de neuf à Paris ?

Tout ce qui bouge dans les quartiers : boutiques, événements, nouveaux lieux, polémiques... Des informations pratiques, utiles et inédites.

28 Paris Design

Une sélection d'objets conçus par les meilleurs designers du moment.

32 Le Mois de la Photo du Grand Paris

Le Mois de la Photo évolue : il devient annuel, printannier et dépasse les frontières du périphérique parisien pour s'étendre sur d'autres communes du Grand Paris.

36 La Seine Musicale

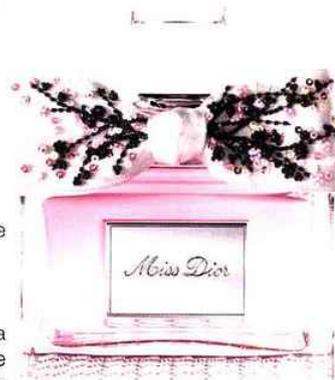
Visite guidée de cette imposante cité de la musique de l'ouest parisien, première étape de la rénovation de l'île Seguin en nouveau pôle culturel.

40 Iris Mittenaere, Miss Univers 2017

Rencontre et séance photos avec la 65^e lauréate du plus prestigieux des concours de beauté international, la Française : Iris Mittenaere.

46 Parfums, accords majeurs

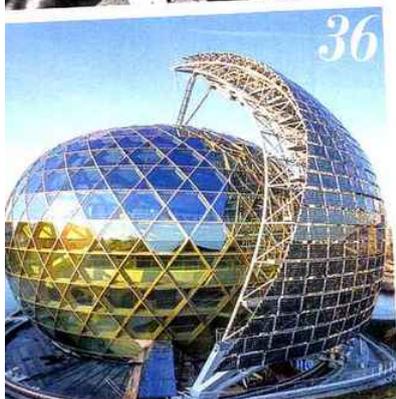
Les nouveaux parfums féminins de la saison jouent des mélodies olfactives aussi entêtantes que langoureuses. Les femmes sont célébrées et sublimes par ses fragrances inspirées.



46



32



36

RETROUVEZ CHAQUE MOIS PARIS CAPITALE DANS LES CHAMBRES/SUITES DES PLUS PRESTIGIEUX PALACES PARISIENS



THE PENINSULA

PLAZA ATHENE



Le Méridien

Shangri-La

Shangri-La hotel

Four Seasons

PARIS
CAPITALE

69, rue La Boétie,
75008 Paris.
Tél. 01 44 20 08 90
Fax. 01 53 96 00 13

Édité par la SARL BUZZ.
R.C.S. Paris
B 429 828 940.
ISSN : 1166-2344.
Diffusion : MLP

PUBLICITÉ

Nous contacter au :
Tél. +33 1 44 20 08 90
publicite@pariscapitale.com

ABONNEMENTS

France : 29 € / Europe : 79 €.
Autres pays : 89 €.
Abonnement en ligne :
www.pariscapitale.com



MOIS DE LA PHOTO DU GRAND PARIS

Des images plein les yeux

Désormais, chaque printemps au moment du renouveau de la nature, le Mois de la Photo fera germer des talents émergents et confirmera d'autres déjà bien établis. Cet événement quitte les frimas de novembre et pousse les murs de la capitale pour emmener les curieux dans le Grand Paris. PAR ANNE KERNER

Le Mois de la photo à Paris, événement bisannuel organisé sous la houlette de la Maison européenne de la photographie, qui se tenait auparavant en novembre en même temps que le salon Paris Photo, évolue et prend son envol, seul. Il devient printanier, annuel et change de nom pour Mois de la Photo du Grand Paris. Pour cette première édition, l'idée est de renforcer les liens entre les institutions et les galeries et de faire participer les communes du Grand Paris jusqu'à Poissy ou Clairefontaine-en-Yvelines. *Paris Capitale* s'est concentré sur deux parcours parisiens qui emmèneront les visiteurs sur les rives droite et gauche de la Ville Lumière

et un aperçu de cinq expositions dans le Grand Paris. Et donne la parole à Barbara Polla, femme "hors normes", qui présente une exposition vidéo à la MEP et à Roger Ballen, photographe "psychologique", qui montre son travail au musée de la Chasse et de la Nature.

Rive droite ou Rive gauche, multiples points de vue

Pour débiter le parcours, il semble évident de commencer Rive droite par l'institution consacrée à la photographie dans le premier arrondissement: le musée du Jeu de Paume. Sur la place de la Concorde, dans les jardins des Tuileries et face à la grande roue, ce dernier accueille les œuvres d'Eli Lotar. Cette superbe rétrospective consacrée au photographe des années 1930 proche des surréalistes montre sous un nouveau jour toute son audace, son inventivité et son engagement entre les deux guerres. En se dirigeant vers le troisième arrondissement où la plupart des expositions du centre de Paris se concentrent, derrière la porte de la galerie Fait & Cause attend l'exposition "Cœur de femmes. L'une et l'autre. Carnets de route" avec des travaux de femmes victimes d'exclusion, initiative soutenue, entre autres, par Sarah Moon. Tout à côté, le Centre Pompidou expose plus de trois cents tirages vintage de Walker Evans, photographe américain des années 30 et les œuvres emblématiques de la série "La fabrique d'Exils" des années 1970-1980 de Josef Koudelka. À quelques centaines de mètres dans le Marais, côté musées et institutions, l'historique hôtel de Soubise abrite les œuvres toujours fortes de Mathieu Pernod alors que, tout



Harold Feinstein.
Coney Island,
Teenagers, 1949.



© FRAC DES PAYS DE LA LOIRE © ADAGP PARIS



© ASSOCIATION WILLY MAYWALD/ADAGP PARIS 2017

Orlan. *Le Baiser de l'artiste*, 1977.

Willy Maywald, Jacques Fath, *chapeau*, 1950.

près, le musée de la Chasse et de la Nature offre au regard l'exceptionnelle rencontre entre Roger Ballen et Hans Lemmen avec "Unleashed". Quant à la Maison européenne de la photographie (MEP), elle crée l'événement avec cinq manifestations d'envergure dont celles consacrées au travail engagé d'Orlan, aux nus primitifs de Gloria Friedmann, à la réflexion sur l'art corporel français avec Michel Journiac. Enfin, l'espace photographique de Sauroy révèle la spiritualité des ciels du Tibet de Jacques Borgetto.

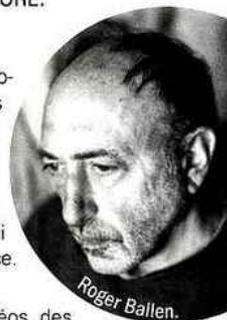
Côté galeries, Bigaignon met en images la douceur de vivre des années 1940 à 1950 vue par Harold Feinstein dans "Retrospective Part 1: Contagious optimism", Polka entraîne les curieux sur les horizons de la planète avec Sze Tsung Nicolas Leong, Bernard Bouche offre la vision

Portrait du monde vu par Roger Ballen

LE PHOTOGRAPHE AMÉRICAIN ROGER BALLEEN, INSTALLÉ DEPUIS LES ANNÉES 1970 EN AFRIQUE DU SUD, EXPOSE, À QUATRE MAINS AVEC LE DESSINATEUR ET SCULPTEUR HOLLANDAIS HANS LEMMEN. "UNLEASHED", AU MUSÉE DE LA CHASSE ET DE LA NATURE.

Comment êtes-vous devenu photographe ?

Grâce au travail de ma mère qui était photographe chez Magnum, j'ai rencontré très jeune de grands photographes comme Marc Riboud par exemple. Je me souviens aussi très bien, quand j'avais 18 ans, ma mère m'a acheté un appareil photo Nikon. La photographie est donc une passion qui a commencé très tôt dans mon adolescence.



Roger Ballen.

Que réalisez-vous dans vos photographies ?

Je fais de tout. Des installations, des vidéos, des sculptures... qui réalisent "un portrait" du monde. Et sans le monde, je ne pourrais pas faire de photo. Une photographie est construite après des milliers et des milliers de décisions qui vont toutes dans le sens de "l'organique". Chaque chose est importante dans mes photographies. Si quelque chose est faux, tout est faux.

Comment vous qualifiez-vous ?

Je ne suis pas un artiste conceptuel. Je suis un artiste psychologique. Souvent les gens disent que mes photographies sont sombres et dérangeantes. Mais elles montrent seulement le monde.

Parlez-nous de l'exposition commune avec Hans Lemmen ?

Hans et moi, nous nous connaissons depuis 2012. J'ai été frappé par son intérêt vis-à-vis de la nature, l'archéologie. Son travail de dessinateur était lié aux animaux de manière très profonde. J'ai trouvé un vrai rapport entre ses objectifs et les miens, c'est pourquoi nous avons discuté de la manière dont nous pourrions collaborer. J'étais très excité par la façon dont Hans interprétait mon travail et je suppose qu'il en était de même pour lui. Je suis heureux de cette exposition au musée de la Chasse et de la Nature qui mêle installations, sculptures, vidéos, photos et peinture. C'est une exposition multidimensionnelle.

Roger Ballen.
Oh No !, 2016.
© ROGER BALLEEN,
HANS LEMMEN.
COLLECTION PRIVÉE.

Pourquoi exposer pendant le Mois de la Photo ?

Je pense que c'est une très bonne idée car les gens iront voir plus facilement les expositions dans les musées. C'est l'occasion d'attirer l'attention sur la photographie.

■ Musée de la Chasse et de la Nature. 62, rue des archives, 3^e.
www.chassenature.org





COURTESY GALERIE THADDAEUS ROPAC, LONDON, PARIS, SALZBURG © ROBERT MAPPLETHORPE FOUNDATION

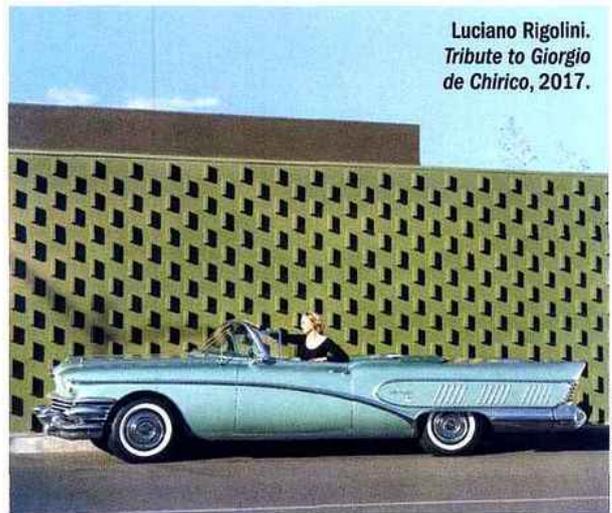
poétique de Marc Trivier qui travaille, cette fois, la lumière et l'émotion au travers d'un journal de bord, tandis que Thaddaeus Ropac propose, évidemment, le photographe phare de sa galerie, Robert Mapplethorpe.

Changez de rive, pour passer à gauche

De l'autre côté de la Seine sur la rive gauche, dans le 6^e et 7^e arrondissements, le circuit commence par la galerie Hegoa où l'artiste Pierre de Vallombreuse vous immerge dans la vie des peuples autochtones rendant ainsi hommage à Claude Levi Strauss. Dina Vierny vous attend avec un ensemble exceptionnel d'images de mode de Willy Maywald où se croisent Dior, Jacques Fath, Givenchy tandis que la galerie Argentic vous plonge avec Roger Schall dans le Paris des années 30 avec ses monuments et ses ruelles oubliées. Poursuivez votre route dans le 14^e arrondissement

Robert Mapplethorpe.
Jay - Kiss, 1973.

où la Fondation Cartier a sélectionné pour "Autophoto" quatre cents œuvres de photographes historiques et contemporains qui ont fait de l'automobile leur



Luciano Rigolini.
Tribute to Giorgio de Chirico, 2017.

© LUCIANO RIGOLINI

sujet de prédilection comme celles de Ed Ruscha ou Lee Friedlander. La balade se termine par un arrêt à la Fondation Henri Cartier-Bresson avec ses mythiques "Images à la Sauvette", genèse du livre que Robert Capa qualifia de « bible pour les photographes », sans oublier une halte par la galerie Camera Obscura avec la découverte des daguerréotypes de Takashi Arai et de ses "Cent soleils". ■

■ Mois de la Photo du Grand Paris
Toutes les infos, les dates et les lieux sur
www.moisdelaphotodugrandparis.com

Des vidéos à la Maison de la photo !

JEAN-LUC MONTEROSSO, COMMISSAIRE GÉNÉRAL DU MOIS DE LA PHOTO DU GRAND PARIS, A INVITÉ LA GALERISTE BARBARA POLLA À PRÉSENTER DES VIDÉOS À LA MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE. UN ÉVÉNEMENT EXCEPTIONNEL ET INTRIGUANT SUR L'ART "LE PLUS CONTEMPORAIN" SELON ELLE.

Vous exposez des vidéastes à la MEP en plein Mois de la Photo. Est-ce un événement ?

Oui, la Mep a une longue histoire d'intérêt pour l'image mouvante en contrepoint à la photographie et m'a confié une programmation vidéo pour sa prochaine exposition sur le thème du corps "Dance with me video". Celle-ci propose mille formes de mouvements dansants. Dansons !

Pourquoi défendez-vous l'art vidéo ?

Parce que c'est l'art le plus contemporain – et parce qu'il requiert du temps. Un temps que l'on doit "prendre" pour regarder : l'art vidéo se regarde à l'arrêt et génère la contemplation et la réflexion. Et aussi parce que l'art vidéo offre un espace nouveau, différent, un "environnement" qui nous permet de penser le monde autrement. L'art vidéo est un art de résistance.



Qui exposez-vous ? Que montrer du corps avec la vidéo que la photographie ne saurait montrer ?

Le mouvement ! "Dance with me video" montre trois vidéastes principaux – Shaun Gladwell (Australie), Elena Kovylyna (Russie), Ali Kazma (Turquie) – et une quarantaine d'autres pendant les projections du week-end. Il faut entrer dans l'auditorium, s'asseoir et voir des images... puis dans la galerie des Donateurs, regarder celle de Gladwell sur le skate, une autre forme de danse. Et bien, sûr voir l'ensemble de l'exposition avec Orlan, Martial Cherrier, Michel Journiac...

Sur quelle œuvre en particulier aimeriez-vous attirer l'attention ?

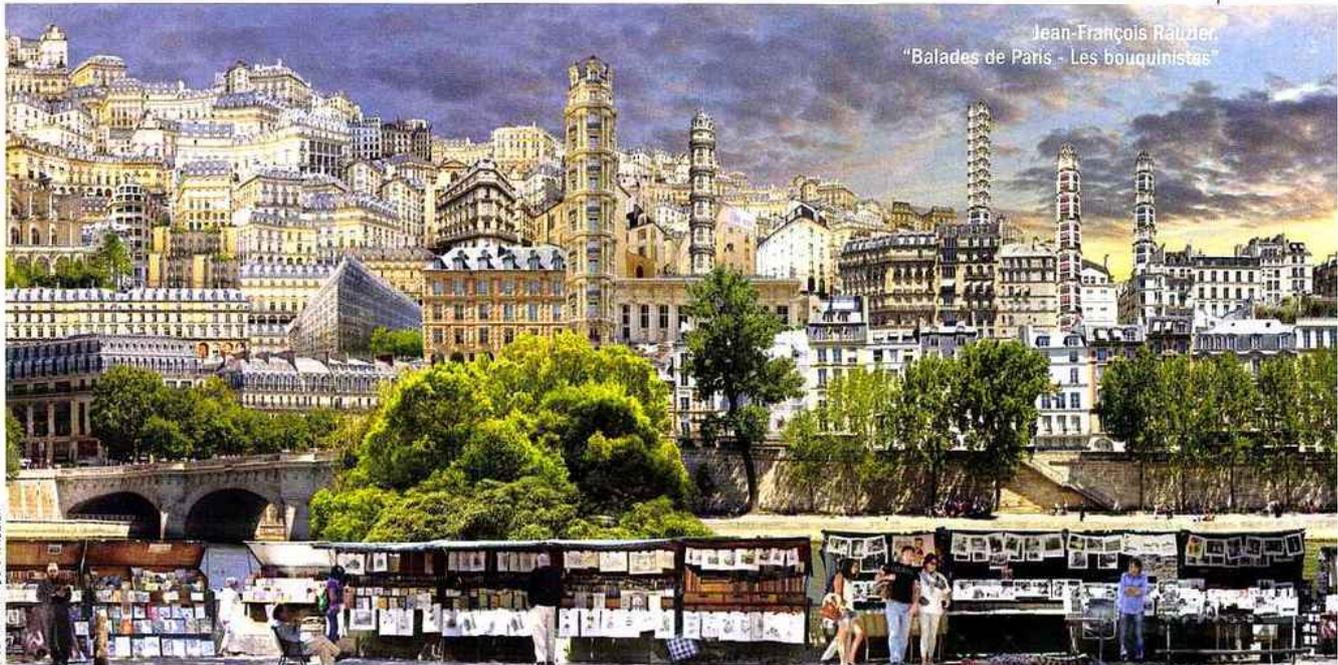
Skateboarders v's Minimalism de Shaun Gladwell, œuvre culte filmée dans des musées, que tous les amoureux du skate et de l'image,

doivent voir, car comme dit Paul Ardenne à son sujet : « *Le corps humain saisi par l'esprit de voltige, la quête de l'équilibre absolu et l'expression physique ? Une puissance... Le tabernacle de cette énergie par quoi tout ce qui est humain commence, l'art y compris.* »

Vous venez de sortir Femmes hors Normes, chez Odile Jacob, le 8 mars. Qui sont-elles ?

Le "hors normes" est un concept de déplacement horizontal et non vertical : il s'agit de sortir du cadre donné s'il ne nous convient pas et de nous définir nous-mêmes, pour notre propre équilibre et bonheur, au quotidien ; il ne s'agit pas d'être "exceptionnelle", mais d'assumer notre unicité. Être hors normes ? S'ouvrir à soi, s'ouvrir à l'autre. Un préalable : le courage de changer. Comme montrer des vidéos à la Maison européenne de la photographie ! ■

■ MEP. "Dance with me video". Projections samedi et dimanche de 14h30 à 15h. 20 avril au 18 juin. 5/7, rue de Fourcy, 4^e. www.mep-fr.org



Jean-François Rauzier,
"Balades de Paris - Les bouquinistes"

© JEAN-FRANÇOIS RAUZIER

DANS L'OBJECTIF DU GRAND PARIS

POUR CEUX QUI SONT PRÊTS À DÉPASSER LE PÉRIPHÉRIQUE ET À S'AVENTURER DANS LE GRAND PARIS, NOUVEAUTÉ 2017, LE MOIS DE LA PHOTO A MIS AU POINT UNE PROGRAMMATION RICHE ET VARIÉE. DE QUOI DONNER ENVIE DE DÉCOUVRIR DES ARTISTES OU DES LIEUX D'ÎLE DE FRANCE... UN APERÇU EN CINQ EXPOSITIONS SUR LES QUATRE-VINGT-SEIZE PROPOSÉES DANS TRENTE-DEUX COMMUNES.

VERSAILLES

ROBERT DOISNEAU



© ATELIER ROBERT DOISNEAU

Robert Doisneau. *Briquet et robe*, mannequin pour Vogue en robe de Jacques Fath, 1950.

Doisneau en "reporter mondain", un aspect inattendu de son travail, réalisé pour le magazine *Vogue* de 1949 à 1960 à la demande d'Edmond Charles-Roux. On y retrouve sa tendresse et la qualité des cadrages.

■ "Robert Doisneau. Les années Vogue". Jusqu'au 28 mai. Espace Richaud, 78, boulevard de la Reine, 78, Versailles.

POISSY

MELNIKOV

Le travail du grand architecte russe Melnikov (pavillon de l'U.R.S.S. pour l'Exposition 1925

à Paris) est présenté à travers une série de photographies en regard de la villa Savoye pour évoquer ses rencontres avec Le Corbusier dans les années 1920.

■ "Melnikov/Le Corbusier, rencontre à la Villa Savoye". Du 15 avril au 17 septembre. Villa Savoye, 82, rue de Villiers, 78, Poissy.

CLAIREFONTAINE-EN-YVELINES

JEAN-FRANÇOIS RAUZIER

Le potentiel combinatoire de milliers de photographies immerge le spectateur dans un flot d'informations. Il est forcé dans le même temps au détail et à la totalité mentale, mathématique et onirique.

■ "Balades de Paris - Les bouquinistes". Jusqu'au 8 mai. La Chapelle. Impasse de l'Abbaye, 78, Clairefontaine-en-Yvelines.

CORBEIL-ESSONNES

YANN MORVAN

Des bandes de jeunes des années 1970 qui s'inspirent des "blousons noirs", une jeunesse qui effrayait la France des années 1950, ou les débuts de Yann Morvan un grand photo-journaliste.

■ "Yann Morvan. Blousons Noirs - Festival l'Œil urbain". Jusqu'au 21 mai. Square Créte. Allée Aristide Briand, 91, Corbeil-Essonnes.



© YANN MORVAN

Yann Morvan. *Les Blousons noirs*, 1974.

CHÂTENAY-MALABRY

VÉRONIQUE ELLENA

Paysages dans la tradition d'un genre pictural codifié, Véronique Ellena prolonge, à l'aide de son objectif, une histoire de la peinture. Pourtant, les lieux, à la fois familiers et inconnus, provoquent chez le spectateur une émotion particulière. Est-ce l'écrasante permanence de la nature qui crée cette sensation ? Silence et spiritualité indicible.

■ "Paysage(s), l'étrange familier de Véronique Ellena". Du 20 avril au 21 juillet. Maison de Chateaubriand, 87, rue de Chateaubriand, 92, Châtenay-Malabry.

L'oeil #700

L'oeil

6,90€ AVRIL 2017

NUMÉRO

700

L'ESPRIT DES RÉVOLUTIONS DANS L'ART

**MOIS DE
LA PHOTO**
*Le renouveau
du documentaire
français*

LAURENT GRASSO
LE CONQUÉRANT

PEINTURE
*Le mystère des
frères Le Nain*

ANALYSE
GUERNICA
DE PICASSO

**EN FRANCE
1955-2017**

*Album Le Rouge, 1968,
réinterprété par Gérard
Fromanger pour L'OEIL*

Belgique 7,10 € / Suisse 11,20 CHF / Canada 11,25 \$ ca / Espagne,
Italie, Portugal cont. 7,60 € / Allemagne 8,40 € / Maroc 80 MAD

L 11082 - 700 - F: 6,90 € - RD



PHOTOGRAPHIE



PAR CHRISTINE COSTE

LA FRANCE, ÉCOLE D'UN NOUVEAU DOCUMENTAIRE

Si le documentaire s'inscrit dans l'histoire de la photographie, le développement qu'il connaît depuis quelques années en France engrange des récits singuliers propres à leurs auteurs, qui dépassent de loin le seul champ de l'appareil photographique.

É

grainer la programmation du Mois de la photo qui s'étend pour la première fois au Grand Paris réunis une proportion de photographes français, toutes générations confondues, assez inhabituelle. La liste des expositions dévoile un grand nombre d'auteurs de photographies documentaires bien différents des grands noms du genre, comme Henri Cartier-Bresson, Josef Koudelka, Don MacCullin ou Sebastião Salgado. Anne-Marie Filaire, Thierry Fontaine ou Mathieu Pernot, pour ne citer qu'eux, ont en effet développé des écritures visuelles distinctes de ces photographes de renom, sans d'ailleurs chercher à inscrire leurs travaux dans cette veine parfois totalement étrangère à leur formation et à leur démarche. C'est le cas de Thierry Fontaine (né en 1969) issu de l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg. Celui-ci a commencé par

la sculpture avant de décider de photographier ses œuvres, les objets qu'il fabriquait – ou faisait fabriquer – et les situations qu'il mettait en scène. Des créations en lien avec sa terre natale, l'île de la Réunion, l'histoire de l'esclavage surtout au début de sa carrière et, plus généralement, avec la question de l'enfermement et l'espoir de s'en libérer.

UNE PHOTOGRAPHIE ÉLARGIE À L'ÉCRIT ET AU RÉCIT

« La photographie m'a amené dans un endroit où je ne pensais pas me retrouver. Au départ, il s'agissait seulement de documenter mon travail et mes questionnements par rapport à ma propre histoire », explique Thierry Fontaine : « Je n'ai pas un amour particulier pour mon appareil photo ; je me nourris surtout de l'art contemporain. » Pourtant, ses images aujourd'hui élargies à d'autres situations sociales d'enfermement (comme celles des joueurs, série réalisée en 2015 dans le cadre de la



« Le Mois de la photo du Grand Paris », avril 2017. Organisé par la Maison européenne de la photographie, 5-7, rue de Fourcy, Paris-4^e. 90 expositions réparties entre 31 communes du Grand Paris, de Clichy-sous-Bois à Poissy, Mantes-la-Jolie, Châtenay-Malabry ou Clairefontaine-en-Yvelines. Commissaire général : Jean-Luc Monterosso. moisdelaphoto.dugrandparis.com



carte blanche PMU) ont fait de lui un photographe actuellement exposé au Frac Paca (Marseille) et à La Terrasse (Nanterre).

Les références d'Anne-Marie Filaire (née en 1961) ne font pas davantage place aux photographes, bien qu'elle connaisse parfaitement l'histoire du médium et la photographie contemporaine. « S'il est important pour moi de m'inscrire dans cette histoire, je n'appartiens à aucun courant particulier – même si le paysage représente vingt-cinq ans de mon parcours », dit-elle, en refusant d'être associée à Sophie Ristelhueber (née en 1949) ou à la démarche topographique de Lewis Baltz (1945-2014). « Si je devais appartenir à une famille, c'est à celle de la mission de l'Observatoire photographique des paysages mise en place par le ministère de l'Environnement que je me rattacherai. Car elle m'a permis de poser les bases de mon travail », poursuit la photographe connue pour ses paysages de « zones tampons » ou « espaces frontières » au Moyen-Orient, au Yémen, en Érythrée, au Cambodge et en Europe ; des paysages extrêmement construits, y compris dans leur forme plastique (le grand format, les marges), accordant de la place au récit, aux témoignages et aux notes relatant l'expérience.

L'écrit, chez Anne-Marie, est une donnée importante dans sa narration à la fois documentaire et fictionnelle. « Le paysage est une page blanche dans laquelle je peux aller chercher quelque chose qui me concerne. Cette expérience, liée à mon histoire maternelle, a commencé avec les volcans d'Auvergne. Elle s'est poursuivie pendant sept ans, rappelle-t-elle. La dimension



du temps est très importante dans mon travail. La notion de temporalité dans un paysage est une constante essentielle. Elle participe à la construction de l'œuvre. »

« Cette relation au temps long aide à définir l'attitude conceptuelle et documentaire de nombre de photographes aujourd'hui », relève Pia Viewing, commissaire chercheur au Jeu de Paume, co-curatrice de l'exposition Valérie Jouve et auteure d'une monographie de Claire Chevrier [*Il fait jour, Loco*, 2012], deux autres signatures qui s'inscrivent dans ce renouvellement du documentaire.

« Ce qui meut le travail d'Anne-Marie Filaire ou de Thibaut Cuisset, c'est plus l'expérience du terrain que le rapport au monde », souligne Fannie Escoulen, commissaire de l'exposition d'Anne-Marie Filaire au MuCEM. De son côté, la démarche de Thibaut Cuisset (1958-2017) a établi sa propre typologie des paysages en fonction de leur spécificité géographique et socioculturelle, et ce bien plus en référence à la peinture ou à la littérature qu'à la photographie. Chacun a creusé, et creuse son propre sillon.

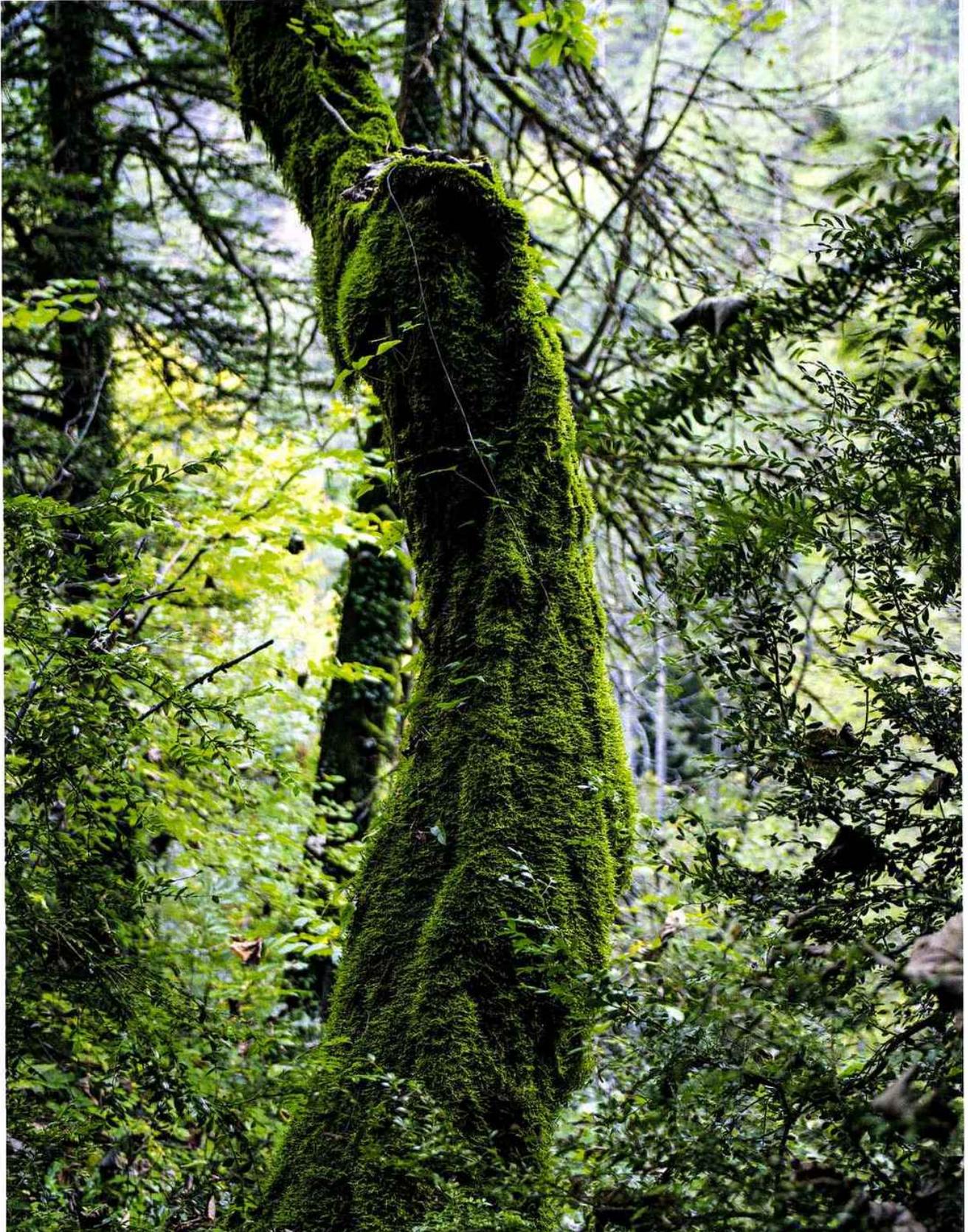
LE PHOTOGRAPHE INTELLECTUEL

La diversité des approches, des regards et la singularité des écritures n'ont jamais été aussi importantes depuis Raymond Depardon (1942), Stéphane Duroy (1948), François Hers (1943), Marc Pataut (1952) ou Sophie Ristelhueber, s'il fallait identifier un premier socle d'auteurs français ou belges qui ont remis en cause la tradition du reportage dans les années 1970-1980, et « requalifié en France la photographie documentaire dans le champ artistique », pour reprendre Max Bonhomme à propos de François Hers [*Études photographiques*, n° 33, automne 2015]. « Au même titre que Raymond Depardon, François Hers représente une figure nouvelle : celle du photographe comme intellectuel, en proposant une réflexion sur les fonctions et l'historicité du médium au moment où se fait de plus en plus sentir la crise des usages de la pho-

1_ **Thierry Fontaine**, *L'lesauvage*, 2001. © Thierry Fontaine.

2_ **Stéphane Duroy**, *Douaumont*, 1997, série « L'Europe du silence ». © Stéphane Duroy.

3_ **Alexis Cordesse**, *Sans titre*, série « Olympe », 2015-2016. © Alexis Cordesse.





6_Jean-Christophe Béchet, *Berlin*, Allemagne, 2016, série «European Puzzle», © Jean-Christophe Béchet, courtesy Maison Hobert Doisneau

fait que l'on est à la croisée d'autres choses », estime pour sa part Mathieu Pernot (né en 1970). « Si j'ai été marqué au départ par la photographie documentaire historique, d'Atget et Marville en passant par Walker Evans, cette photographie pensée et pratiquée n'a plus beaucoup de sens aujourd'hui. Il y a une telle révolution dans la fabrication et les usages des images. » Il s'agit donc de reformuler le visible, de construire des récits qui posent la question de la représentation et du regard porté que ce soit sur les gitans d'Arles, les grands ensembles ou les lieux d'enfermement (la prison ou l'hôpital psychiatrique). « La photographie, c'est à la fois des histoires de personnes, de lieux, mais aussi de représentations. Il faut croiser les deux », rappelle Mathieu Pernot. L'introduction de l'archive dans son travail sur les gitans ou à partir des archives de l'hôpital psychiatrique Le Bon Sauveur, à Picauville dans la Manche, comme le prélèvement de

personnages à l'intérieur de carte postale de cités d'immeubles ont construit ainsi des récits distincts. « Plutôt des essais », corrige-t-il, en raison des interrogations à chaque fois soulevées. L'œuvre effectuée à partir des photographies aériennes de la firme Lapie, pionnière en France de la photographie aérienne dans les années 1950, et installée dans la cour d'honneur des Archives nationales à Paris et à Pierrefitte, n'y déroge pas. « Ces photographes se distinguent par leurs études structurelles de la société. Ce que ne faisait pas la photographie traditionnelle imbibée par l'idée du témoignage », note Marta Gili, directrice du Jeu de Paume, institution phare dans la programmation de ces artistes. Dans cette reformulation du visible, la narration et la conceptualisation du sujet dominant les approches et les traitements, y compris dans l'enquête au long cours menée par Paolo Woods et Gabriele Galimberti sur les

paradis fiscaux. Le corps de ce qu'il dit de l'individu, de sa situation, est d'ailleurs extrêmement important dans ce nouveau documentaire depuis la génération du premier socle et les portraits notamment de Marc Pataut ou de Marc Trivier. L'individu est mis en premier plan, plus que la foule ou les passants. Et sa trace s'inscrit plus que sa présence dans la photographie de paysage actuelle, tandis que les questions existentialistes teintées de mélancolie affleurent régulièrement. Héloïse Conesa, conservatrice du patrimoine en charge de la photographie contemporaine à la Bibliothèque nationale de France le reconnaît : « La mélancolie est quelque chose d'important dans la photographie française. On la retrouve chez beaucoup de photographes. » De Raymond Depardon, Jean-Christophe Béchet, Alexis Cordesse à Claudine Doury ou Anne-Lise Broyer, l'humeur filtre partout dans la retenue qu'elle sait si bien faire sienne. —

N° 533 AVRIL 2017 - 9 €

L'OBJET D'ART

LE MOIS DE
LA PHOTO

PORTFOLIO
Les fresques
du Guerchin
à Piacenza

DECouverte

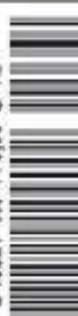
La Fondation
Hartung-Bergman
à Antibes

EXPOSITIONS

Le baroque
des Lumières au
Petit Palais

RODIN
Le centenaire

L 15221 - 533 - F. 9,00 € - PD



EXPOSITIONS

LE MOIS DE LA PHOTO ÉVOLUE

Trente-sept ans après sa création, le Mois de la Photo change de formule. Au lieu d'avoir lieu en novembre au sein de la capitale, il se tient en avril et s'étend aux frontières du Grand Paris. Une trentaine de communes accueillent quatre-vingt-dix expositions et au gré de trois week-ends intenses organisés selon des parcours géographiques (nord-est, sud-ouest et diagonale), lors desquels les commissaires seront sur place. Voici notre sélection.



Roger Schall, *Pont du Trocadéro*. Photo service de presse. © galerie ARGENTIC

LE PARIS DE ROGER SCHALL À LA GALERIE ARGENTIC

À l'aube des années 1930, après avoir travaillé avec son père photographe portraitiste, le jeune Schall (1904-1995) ouvre son propre studio à Montmartre. Le succès ne tarde pas. Entre 1932, où ses photos sont publiées pour la première fois, et 1939, où son agence doit fermer ses portes à cause de la guerre, l'artiste prometteur vend ses clichés à de nombreux magazines et réalise pour eux plus de 150 couvertures. Équipé d'un Leica ou de son Rolleiflex, appareil léger connu pour son format carré, il arpente beaux quartiers et faubourgs populaires, de jour comme de nuit, pour capter les multiples visages d'une capitale en pleine mutation (montée des nationalismes, crise financière, premiers congés payés). La galerie Argentic expose soixante de ces clichés, répartis en quatre thématiques : Paris travaille, Paris s'amuse, Paris le jour et Paris la nuit. M.-A. B.

« Roger Schall : Paris des années 30 », jusqu'au 6 mai 2017.
www.argentic.fr
Catalogue, 88 p., 20 €. Publié en 200 exemplaires numérotés.

ELI LOTAR, PHOTOGRAPHE D'AVANT-GARDE AU JEU DE PAUME

Arrivé de Roumanie à 19 ans, Eli Lotar (1905-1969) apprend vite de ses rencontres avec les artistes de l'entre-deux-guerres et s'impose comme photographe et cinéaste de l'avant-garde parisienne. À mi-chemin entre tradition documentaire et mouvance surréaliste, sa production glane une incroyable variété de sujets dans le paysage urbain et industriel : avions, signaux de chemin de fer, l'Institut des sourds-muets, l'hôpital des Quinze-Vingts pour malvoyants, les abattoirs de la Villette, les prostituées de la capitale... Pour la première fois, une rétrospective présente la créativité foisonnante de ce talentueux photographe à travers une centaine de tirages d'époque. M.-A. B.

« Eli Lotar », jusqu'au 28 mai 2017. www.jeudepaume.org

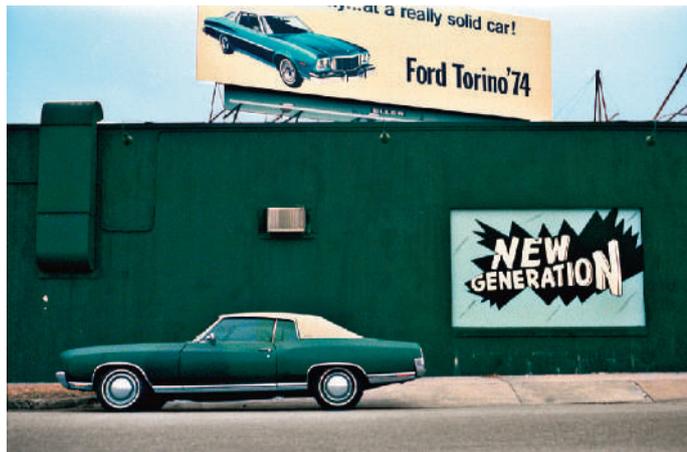


Eli Lotar, *Hôpital des Quinze-Vingts*, 1928. Photomontage, épreuves gélatino-argentiques d'époque, 21,5 x 14,8 cm, achat grâce au mécénat de Yves Rocher, 2011. Ancienne collection Christian Bouqueret, collection Centre Pompidou, Paris, MNAM-CCI. Photo service de presse. © Eli Lotar

L'AUTOMOBILE SOUS LES FEUX DE L'OBJECTIF À LA FONDATION CARTIER

En faisant irruption au XX^e siècle, la voiture a profondément bouleversé la société et son environnement. Ce nouveau symbole de liberté, de rêve et de réussite sociale inspire nombre de photographes, comme Jacques-Henri Lartigue, Lee Friedlander ou Andreas Gursky. Preuves à l'appui, près de 500 clichés pris par quatre-vingt-dix artistes historiques et contemporains sont rassemblés à la fondation Cartier et déclinent cette fascination. L'automobile s'impose aux photographes à la fois comme sujet et comme outil. Sujet parce que capter ses courbes élégantes, l'éclat de ses phares dans la nuit ou sa vitesse grisante constitue un nouveau défi. Outil parce qu'elle bouscule les compositions traditionnelles et propose de nouvelles façons de photographier : à travers la vitre d'une voiture en mouvement, de l'autre côté du pare-brise, dans le reflet du rétroviseur... M.-A. B.

« **Autophoto** », du 19 avril au 31 octobre 2017. www.fondationcartier.com
Catalogue, coédition fondation Cartier pour l'art contemporain / éditions Xavier Barral, 480 p., 49 €



William Eggleston, série *Los Alamos*, vers 1974. Tirage jet d'encre, 56 x 73,5 cm. Eggleston Artistic Trust, Memphis. Photo service de presse. © Eggleston Artistic Trust, Memphis



Anonyme, *Le Chien du peintre Gérôme dans l'atelier*, vers 1895. Épreuve sur papier albuminé, 25 x 16,5 cm. Paris, musée d'Orsay.

LES ANIMAUX PRENNENT LA POSE AU MUSÉE D'ORSAY

Bêtes de cirque, trophées de chasse, fidèles compagnons assoupis aux pieds du maître, oiseaux en cage... Les animaux peuplent la photographie dès ses débuts au XIX^e siècle. Ces modèles vivants et remuants sont un véritable défi technique pour les daguerréotypistes et pictorialistes. Laisse, sellette, récompense, punition, tous les moyens sont bons pour les faire tenir en place pendant les dizaines de minutes nécessaires aux appareils de l'époque pour capturer leur image. Exposés au musée d'Orsay, trente-trois résultats concluants de ces efforts en disent long sur le regard alors porté sur l'animal, qui passe progressivement du statut de « bien meuble », utile au transport et à l'alimentation, à celui de compagnon de vie. M.-A. B.

« **Du coq à l'âne** », jusqu'au 13 mai 2017.
www.musee-orsay.fr

À voir également

« **Libertés conditionnelles** », du 11 avril au 5 mai 2017 au Lieu de l'autre (Arcueil). Les étonnantes mises en scène d'Estelle Lagarde invitent à réfléchir à la notion d'enfermement physique et psychique.

« **Paris-Hyperphoto** », jusqu'au 3 mai 2017 à la Chapelle (Clairefontaine-en-Yvelines). Créateur de l'hyperphotographie, Jean-François Rauzier assemble des milliers de photos pour créer des lieux imaginaires.

« **Cent soleils** », du 7 avril au 27 mai 2017 à la galerie Camera Obscura (Paris). Le daguerréotypiste contemporain Takashi Arai traduit le drame nucléaire en photographiant les lieux et objets qui en ont été témoins.

« **Eurotunnel** », du 10 avril au 5 mai 2017 à l'Institut culturel italien (Paris). Nicolò Degiorgis a photographié le tunnel sous la Manche, sur les pas de nombreux réfugiés à s'y être risqués.



Estelle Lagarde, série *Maison d'arrêt*, *Le Parloir*. Photo service de presse.
© Estelle Lagarde / agence révélateur



LE CORPS S'EXHIBE À LA MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE

Au gré d'artistes contemporains qui en ont fait leur principal objet d'étude, une série de cinq expositions décline la thématique corporelle : le corps-objet défini par Michel Journiac (1935-1955) comme une « viande socialisée », le corps marqué par les pressions sociales mises en évidence par ORLAN (née en 1947), le corps féminin de la mannequin Gloria Friedmann (née en 1950) qui s'est photographiée nue dans des lieux désaffectés, le corps idéal sculpté par des années de bodybuilding montré par les autoportraits de l'ancien culturiste Martial Cherrier (né en 1968), et enfin, le corps en mouvement mis en scène dans des vidéos de danse. M.-A. B.

« Le Corps », du 20 avril au 18 juin 2017. www.mep-fr.org

Michel Journiac, *24h de la vie d'une femme ordinaire. Phantasmes. La cover-girl*, 1974.
Photo service de presse. © Michel Journiac / Adagp, Paris 2017. Collection Maison Européenne de la Photographie, Paris. Don de l'auteur

JOSEF KOUDELKA, PHOTOGRAPHE VAGABOND AU CENTRE POMPIDOU

Après l'invasion soviétique de la Tchécoslovaquie qu'il a photographiée, Josef Koudelka (né en 1938) quitte le pays qui l'a vu naître pour une vie d'errance : l'hiver, il est à Paris ou à Londres, le reste du temps, il parcourt l'Europe à la recherche de sujets nouveaux et dort où il peut poser son tapis de sol, dans les champs, sur les cailloux, dans son bureau. De cette période vagabonde, il tire soixante-quinze images enchantées, publiées en 1988 sous le nom d'*Exils*, mais aussi de nombreux autoportraits jamais dévoilés. Sélectionnées dans ces deux ensembles, quatre-vingts photographies resuscitent ces années de liberté. M.-A. B.

« Josef Koudelka. La fabrique d'exils », jusqu'au 22 mai 2017. www.centrepompidou.fr. Catalogue, Centre Pompidou / éditions Xavier Barral, 160 p., 42 €

Josef Koudelka, *Bureaux de Magnum Photos, Paris, France, 1984*. Épreuve gélatino-argentique 10,2 x 15 cm
© Josef Koudelka / Magnum Photos



WALKER EVANS, PIONNIER DU STYLE DOCUMENTAIRE AU CENTRE POMPIDOU

À la fin des années 1920, Walker Evans (1903-1975), jeune Américain passionné de littérature, troque sa plume contre son objectif pour raconter l'histoire des « laissés pour compte » de son pays en crise : la misère paysanne, le poids de la vie moderne, les victimes de la Grande Dépression... Son génie : appliquer à ces sujets vernaculaires un style nouveau, dit documentaire. Quand un thème le frappe, le visage d'un passant furtif aperçu au hasard du métro ou la façade d'une humble ferme de l'Alabama, il le capture tel qu'il est sans mise en scène, ni interprétation, ni sentimentalisme. Le photographe s'efface et il ne reste que la beauté brute, mise à nu par une lumière rasante. Ce génie pétri de pudeur et de force fait l'objet d'une première rétrospective en France, à travers 300 tirages *vintage*. M.-A. B.

« Walker Evans », du 26 avril au 14 août 2017. www.centrepompidou.fr
Catalogue, sous la direction de Clément Chéroux, Éditions du Centre Pompidou, 320 p., 49,90 €

Walker Evans, *Allie Mae Burroughs, Wife of a Cotton Sharecropper, Hale County, Alabama 1936*.
Épreuve gélatino-argentique, 22,3 x 17,3 cm. Collection particulière. Photo service de presse.
© Walker Evans Archive, The Metropolitan Museum of Art © Collection particulière

ROBERT DOISNEAU, REPORTER MONDAIN À L'ESPACE RICHAUD DE VERSAILLES

Robert Doisneau (1912-1994) fut un photographe mondain : vrai ou faux ? Vrai ! Aussi incroyable que cela puisse paraître, lui, l'enfant de la banlieue de Gentilly et l'artiste des quartiers populaires, a passé trois ans de sa carrière au milieu du froufrou des robes haute couture, des valse à quatre temps et de l'éclat des diadèmes. De 1949 à 1951, un contrat d'exclusivité avec le magazine *Vogue* prévoit qu'il couvre bals, grands mariages, défilés de mode et spectacles pour immortaliser les instants éblouissants du tourbillon mondain d'après-guerre. Mais Doisneau, qui ne se sent pas chez lui dans ce milieu, reprend vite sa liberté et n'évoquera qu'avec un demi-mépris cette période. Les soixante-quinze clichés présentés par les soins de ses filles témoignent pourtant d'un génie égal à celui qu'il a déployé aux Halles ou sur la place de l'Hôtel de Ville de Paris. Les inconditionnels de l'artiste pourront poursuivre leur parcours à Corbeil-Essonnes, où une exposition est consacrée à ses livres. M.-A. B.

« Robert Doisneau : les années Vogue », jusqu'au 28 mai 2017.

www.versailles.fr/culture/etablissements-culturels/espace-richaud

Catalogue, Flammarion, 356 p., 49,90 €

Robert Doisneau, *Brigitte Bardot mannequin pour Vogue, en robe Jacques Fath, 1950.*

Photo service de presse. © Atelier Robert Doisneau



« IMAGES À LA SAUVETTE » PAR HENRI CARTIER-BRESSON



Henri Cartier-Bresson, *Images à la Sauvette* (Verve, 1952), p. 127-128, *Les derniers jours de Kuomintang, Shanghai, Chine, décembre 1948-janvier 1949.* Photo service de presse. © Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos

« Les magazines finissent par faire des cornets à frites. Les livres demeurent », aimait à dire Henri Cartier-Bresson (1908-2004). C'est sans doute habité par ce souci de durer que l'artiste s'est décidé à publier son premier livre de photographies en 1952 : *Images à la sauvette*. Il y regroupe les clichés des vingt premières années de sa carrière, savant dosage d'interprétation personnelle et d'observation documentaire. La qualité de l'héliogravure, la force des images et la maquette épurée lui attirent les plus élogieuses critiques : Jean Cocteau ne recule pas devant le mot « chef-d'œuvre », tandis que Robert Capa le considère d'ores et déjà comme « une bible pour les photographes ». 65 ans plus

tard, une exposition à la fondation Henri Cartier-Bresson rassemble tirages d'époque et documents d'archives pour raconter la genèse de cet ouvrage fondateur. M.-A. B.

« Images à la Sauvette », jusqu'au 23 avril 2017.

www.henricartierbresson.org

Catalogue, Steidl éditeur, 2014, 158 p., 98 €

Cette publication est un méticuleux fac-similé de l'édition originale. Elle est complétée par un livret avec un essai de Clément Chéroux sur l'histoire de l'ouvrage. Elle existe en version française, *Images à la Sauvette* et en version anglaise, *Decisive Moment*.

connaissance **des arts**

Athènes
contemporaine
pour la
Documenta

Art Paris
Art Fair choisit
l'Afrique

Le Mois de la
Photo franchit
le Périph'

Au
vert
avec
Pissarro

0000000-190-7-7,90 € - 40



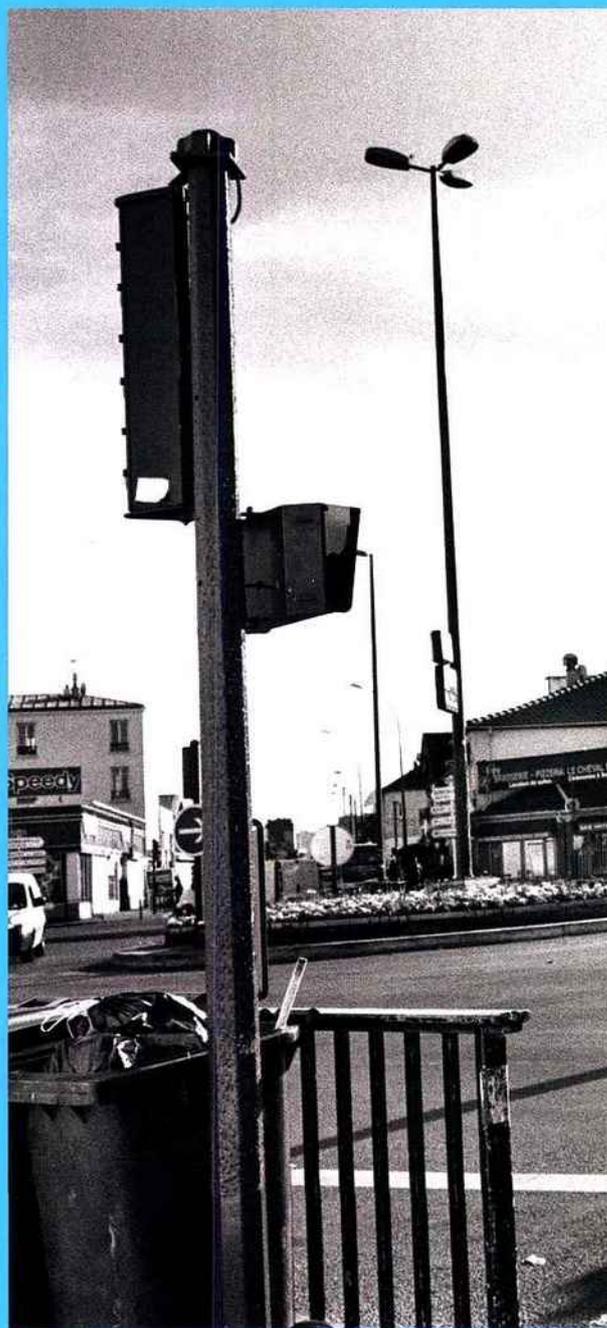
photographie

LE MOIS DE LA PHOTO

au- delà du Périph

Désormais printanier, le Mois de la Photo s'agrandit pour devenir le Mois de la Photo du Grand Paris. Voici une sélection de onze expositions présentées en Île-de-France qui donnent un aperçu de ce qu'est la photographie d'aujourd'hui, des grandes figures aux générations montantes.

/ Textes Jeanne Fouchet-Nahas



Le Bourget

Les arpenteurs de la Seine-Saint-Denis

Bertrand Meunier et Alain Willaume, membres du collectif Tendance Floue, ont parcouru ensemble et à pied le territoire de la Seine-Saint-Denis. Ils l'ont éprouvé chacun à sa manière, Willaume (né en 1956) en couleurs et Meunier (né en 1963) en noir et blanc. Leurs images témoignent du changement du contexte social

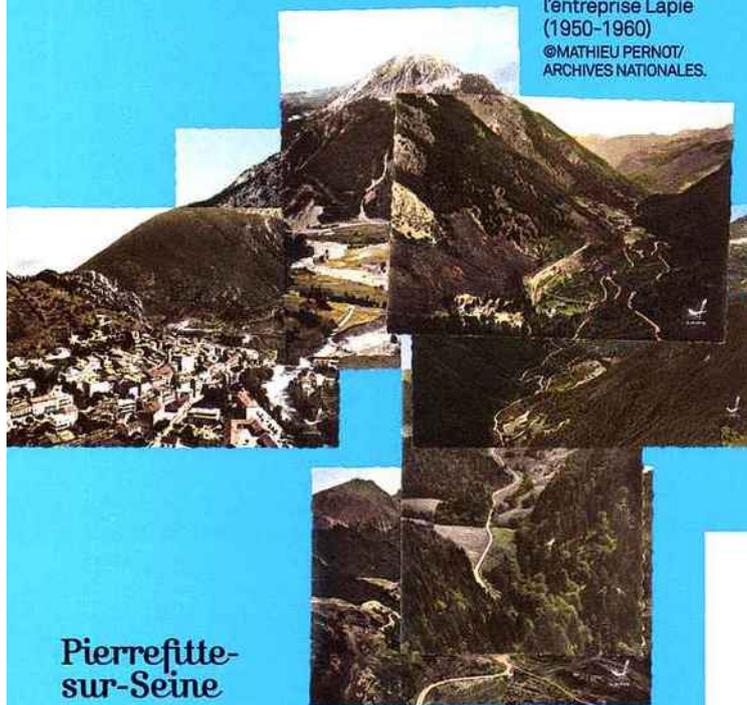
et politique apparu depuis les attentats et qui « d'une certaine façon a délégitimé les conditions d'un vivre-ensemble ». L'exposition présente deux visions singulières et complémentaires, dépourvues des préjugés et des fantasmes habituels sur la banlieue. Les rencontres avec les habitants du département laissent des images empreintes d'humanisme, de lucidité et de poésie.

« ALAIN WILLAUME & BERTRAND MEUNIER. 93 PLUS QUE JAMAIS », Centre culturel André-Malraux, La Capsule, 10, avenue Francis-de-Pressensé, 93350 Le Bourget, 01 48 38 50 14, www.le-bourget.fr/ Centre Culturel André-Malraux du 20 mars au 27 mai.

Bertrand Meunier
©TENDANCE FLOUE



Mathieu Pernot
Extrait de l'ensemble
Dorica Castra,
2017, montage de
cartes postales de
l'entreprise Lapie
(1950-1960)
©MATHIEU PERNOT/
ARCHIVES NATIONALES.



Saint-Ouen-sur-Seine

L'expérience intérieure de Laura Bonnefous

Laura Bonnefous est une jeune photographe plasticienne et de mode prolifique. Ses images s'inspirent de la sculpture et de la performance. L'exposition à la galerie municipale Mariton présente une série mêlant le souvenir d'un passé mystérieux et une vision poétique du présent et du futur. Elle a été élaborée au fil de balades effectuées à travers la ville de Saint-Ouen. Diplômée de l'École nationale des beaux-arts de Paris, Laura Bonnefous est sortie major de promotion de l'École des Gobelins en photographie prise de vue en 2014. Lauréate de nombreux prix, notamment de la Bourse du Talent en 2015, elle a bénéficié, en septembre 2016, d'une résidence de la maison Louis Roederer.

« LAURA BONNEFOUS PÉRIPHÉRIES INTÉRIEURES »,
galerie Mariton, 10, rue Mariton, 93400 Saint-Ouen-sur-Seine,
01 49 48 95 25, du 15 avril au 15 mai.

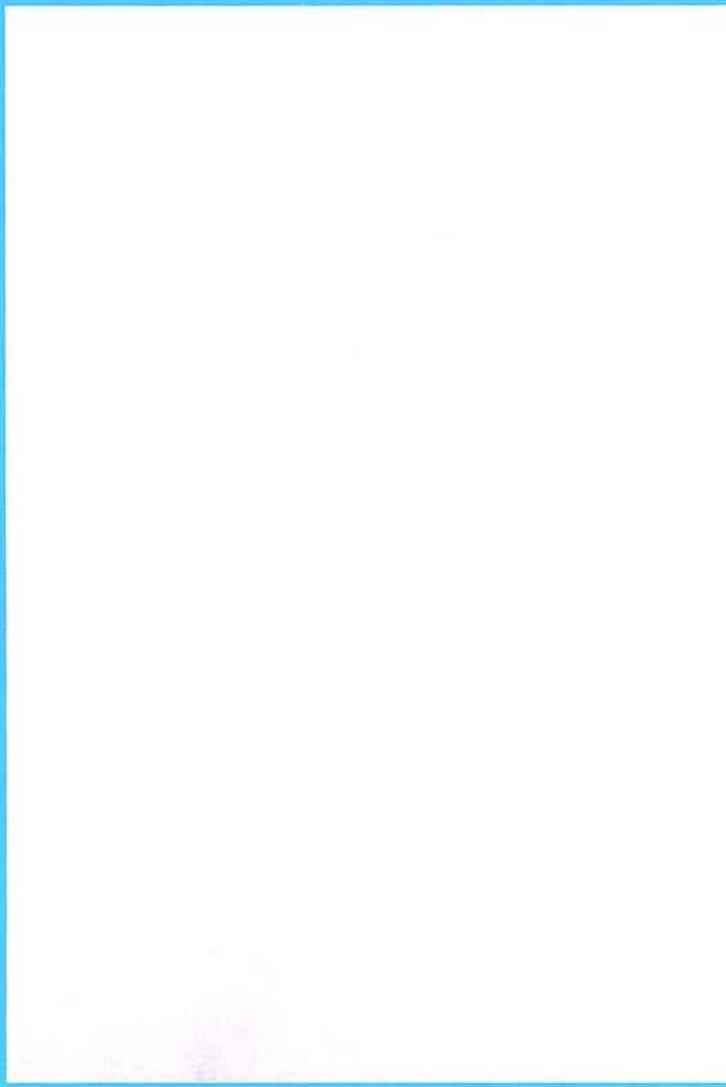
Pierrefitte-sur-Seine

Mathieu Pernot aux Archives nationales

Par la grâce du photographe Mathieu Pernot, les Archives nationales présentent pour la première fois un florilège du fonds de clichés issus de la firme Lapie, société pionnière de la photographie aérienne pendant les années 1950. Ces images donnent à voir une France en pleine mutation, urbaine, sociologique et économique. Elles ont inspiré Mathieu Pernot (né en 1970), dont la démarche documentaire est de rendre compte d'une réalité multiple et mouvante de notre monde. Ses images et celles des photographes anonymes de chez Lapie forment un dialogue inédit, entre la cour d'honneur des Archives à Paris et le hall du plus grand centre d'Archives d'Europe conçu par Massimiliano Fuksas à Pierrefitte-sur-Seine.

« EN AVION AU DESSUS DE ... DIALOGUES ENTRE MATHIEU PERNOT ET LE FONDS LAPIE », Archives nationales, 59, rue Guynemer, 93383 Pierrefitte-sur-Seine, 01 75 47 20 02 ; Archives nationales, Hôtel de Soubise, 60, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris, 01 40 27 60 86, www.archives-nationales.culture.gouv.fr du 4 avril au 19 septembre.

Laura Bonnefous
L'Éclairé, série
Périphéries
Intérieures, 2015
©LAURA BONNEFOUS/
GALERIE MARITON.





Jürgen Nefzger
Fuffy Cloud,
Nogent-sur-
Seine, 2003
©JÜRGEN NEFZGER/
GALERIE FRANÇOISE
PAVIOT, PARIS.

Nogent-sur-Marne

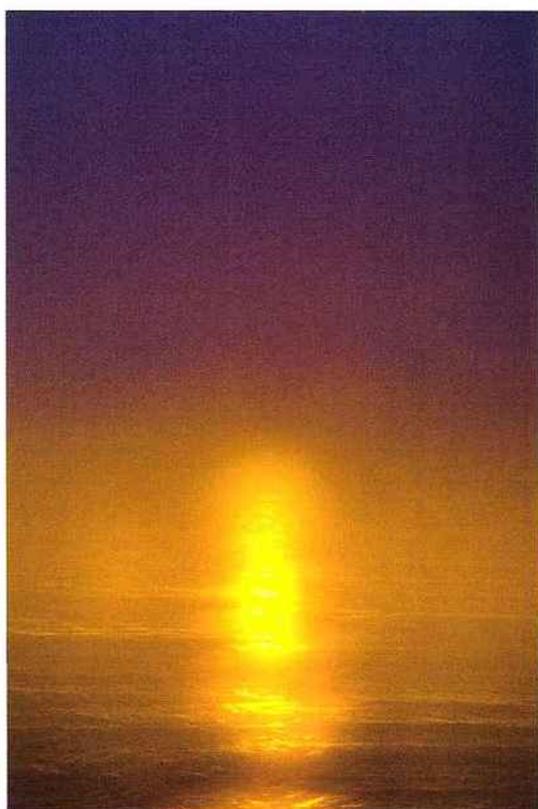
Jürgen Nefzger, un état du monde

Cette rétrospective dédiée à Jürgen Nefzger mérite le détour. Depuis plus de vingt ans, ce photographe d'origine allemande développe un travail axé sur le paysage contemporain. Dans une veine documentaire, son œuvre, lucide et majestueuse, sonde l'état de notre société et scrute, non sans ironie, les intrications entre les changements

économiques et les évolutions environnementales. Réalisées à la chambre, ses images révèlent les « *différentes visions et conceptions, artistiques et politiques, que notre civilisation a imposées à la nature à travers les siècles* », écrit sa galeriste Françoise Paviot. Jürgen Nefzger (né en 1968) est diplômé de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles et a reçu de nombreux prix.

« JÜRGEN NEFZGER. CONTRE NATURE », Maison d'Art Bernard Anthonioz, 16, rue Charles-VII, 94130 Nogent-sur-Marne, 01 48 71 90 07, www.maba.fnagp.fr du 23 février au 30 avril.

Jack Pierson,
The West,
2016
©JACK PIERSON/
GALERIE
THADDAEUS
ROPAC, PARIS/
SALZBURG.



Pantin

Jack Pierson chez Ropac

Les paysages de Floride de Jack Pierson décrivent une certaine idée de l'Amérique, tout en émotion et en lumière. Ils expriment ce que le photographe américain appelle « *la tragédie inhérente à la poursuite du glamour* ». Né en 1960 à Plymouth (Massachusetts), Jack Pierson est diplômé du Massachusetts College of Art de Boston en 1984. Il pratique le *wall drawing* et les mots-sculptures, en passant par le dessin, la peinture et la photographie. Son travail est rattaché au groupe de photographes de l'École de Boston, dont la figure la plus connue est Nan Goldin. Ses œuvres sont présentes dans les collections du Metropolitan Museum of Art, du Whitney Museum et du Museum of Contemporary Art de Los Angeles.

« JACK PIERSON, WALKING AROUND », galerie Thaddaeus Ropac, 69, avenue du Général-Leclerc, 93500 Pantin, 01 55 89 01 10, www.ropac.net du 1^{er} avril au 22 juillet.



LE NOUVEAU MOIS DE FRANÇOIS HÉBEL

« La culture ne s'hérite pas, elle se conquiert. » Cette célèbre phrase d'André Malraux semble avoir été écrite sur mesure pour François Hébel (né en 1958), homme de défis qui n'aime rien tant que tisser des liens fraternels par la photographie (ill. ©Claudia Huidobro). Connu pour avoir donné une envergure internationale aux Rencontres d'Arles (de 2002 à 2014), le directeur artistique de l'édition 2017 du Mois de la Photo (qui vient de souffler ses 36 bougies) lui donne un nouveau souffle en l'associant au projet du Grand Paris. Quatre-vingt-dix expositions sont réparties dans une trentaine de communes (dont la capitale), de Pierrefitte à Nogent-sur-Marne ou d'Arcueil à Mantes-la-Jolie. J. F.-N.

LE MOIS DE LA PHOTO DU GRAND PARIS,
www.moisdelaphotodugrandparis.com
au mois d'avril.

Eustachy Kossakowski
6 mètres avant Paris.
1972, 157 épreuves sur
papier baryté, 40 x 50 cm.
©EUSTACHY KOSSAKOWSKI/
MUSEE NICEP-ORE NIEPCE,
CHALON-SUR-SAÔNE.

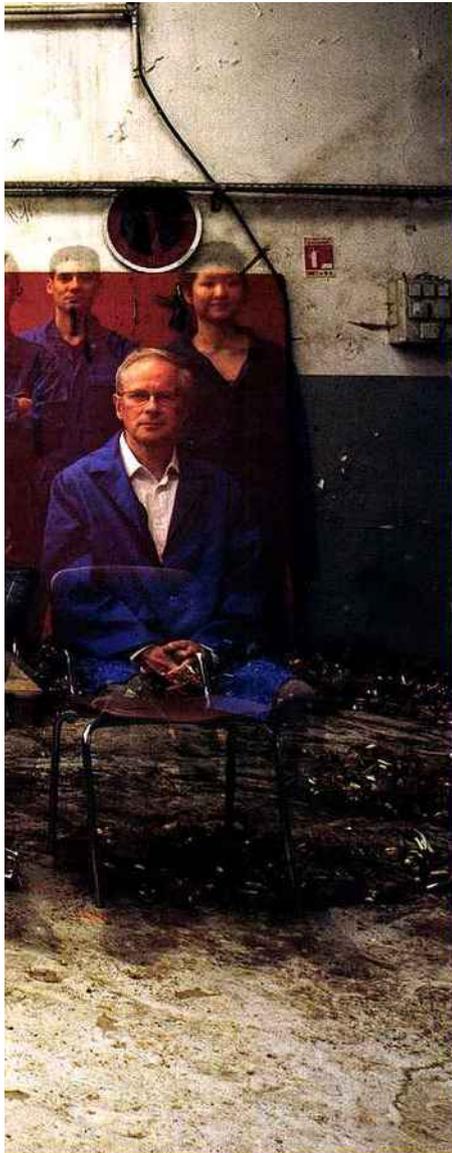


Vitry- sur-Seine

Le Paris d'Eustachy Kossakowski

Un an après son arrivée à Paris en 1970 avec sa femme Anka, le photographe polonais Eustachy Kossakowski (1925-2001), comte de son état, immortalise les cent cinquante-neuf panneaux qui entourent la capitale française à son entrée. Dans une démarche conceptuelle d'une grande simplicité, il élabore chaque photographie dans un cadrage unique – le poteau au centre de l'image – et à une distance d'exactly six mètres de la frontière de la ville. Cette terre d'asile et de rêve que Paris incarne apparaît alors proche et inaccessible. À quelques encablures, au-delà du périphérique, le MAC VAL présente cette œuvre emblématique à la fois intemporelle et brûlante d'actualité.

« EUSTACHY KOSSAKOWSKI. 6 MÈTRES AVANT PARIS », MAC VAL,
musée d'art contemporain du Val-de-Marne, place de la Libération, 94400
Vitry-sur-Seine, 01 43 91 64 20, www.macval.fr du 22 avril au 28 mai.



Arcueil

Estelle Lagarde, espace et mémoire

C'est dans une ancienne distillerie datant du XIX^e siècle, réhabilitée en espace artistique et culturel, que l'association ECARTS a pris en charge, depuis 2005, la direction artistique et la gestion du projet intitulé « Le Lieu de l'Autre ». En accueillant Estelle Lagarde (née en 1973), dont les travaux explorent la vie passée de lieux désaffectés, l'Anis Gras-Le Lieu de l'Autre rend hommage à ceux qui ont travaillé dans cette ancienne usine et met en lumière les rapports entre espace et mémoire. Les images graves et ludiques d'Estelle Lagarde mettent en scène des situations d'enfermement ou d'isolement. Ici, la notion d'emprisonnement physique ou psychique lié à la précarité du travail prend toute sa dimension.

« ESTELLE LAGARDE. LIBERTÉS CONDITIONNELLES »,
Anis Gras-Le Lieu de l'Autre, 55, avenue Laplace, 94110 Arcueil,
01 49 12 03 29, www.lelieudelaautre.com du 11 avril au 5 mai.

Estelle Lagarde
Lundi matin,
série Lundi matin
©ESTELLE LAGARDE/
AGENCE REVELEATEUR.

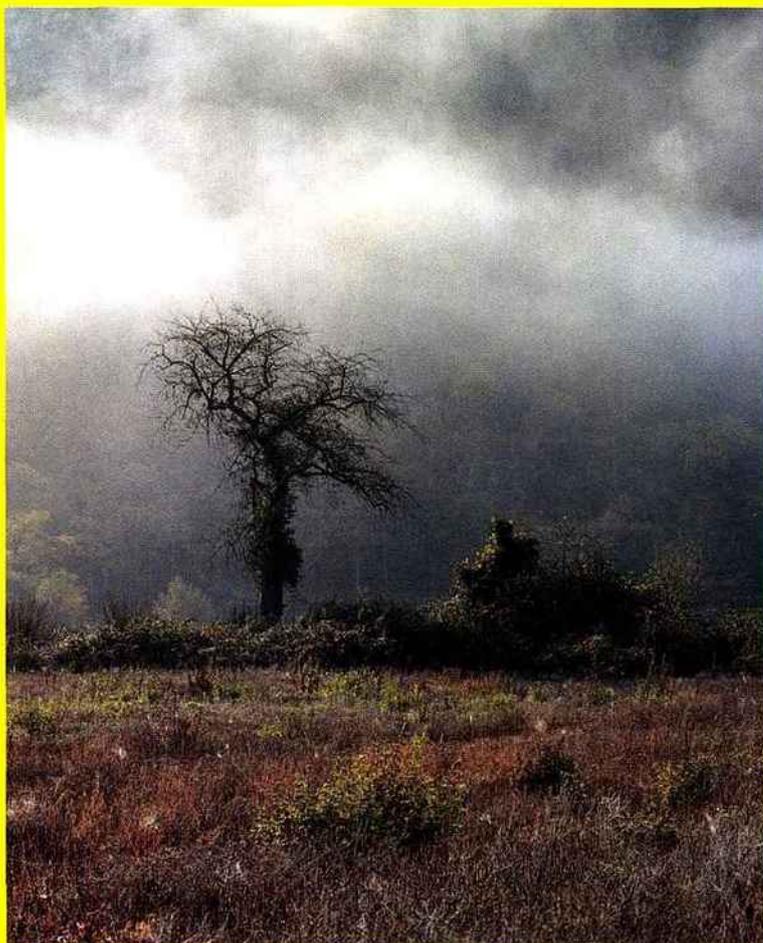
Véronique Ellena
Colline du Bugey, 2006
© VÉRONIQUE ELLENA/
COURTESY GALÉRIE ALAIN
GUTHARC.

Châtenay- Malabry

Véronique Ellena chez Chateaubriand

« Ce lieu me plaît ; il a remplacé pour moi les champs paternels ; je l'ai payé du produit de mes rêves et de mes veilles », écrit Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe*. La maison de l'écrivain accueille l'exposition de Véronique Ellena. Ses paysages mélancoliques s'imposent ici comme une évidence. Ancienne étudiante de l'École nationale supérieure des arts visuels de La Cambre à Bruxelles, la plasticienne (née en 1966) privilégie les sujets ordinaires. Ses compositions, précises et dépourvues de tout artifice, rappellent la tradition picturale du paysage au XIX^e siècle, incarnée par Courbet ou Corot.

« PAYSAGE(S), L'ÉTRANGE FAMILIER DE VÉRONIQUE ELLENA »,
Maison de Chateaubriand, 87, rue Chateaubriand, 92290
Châtenay-Malabry, 01 55 52 13 00, www.maison-de-chateaubriand.hauts-de-seine.fr du 20 avril au 21 juillet.



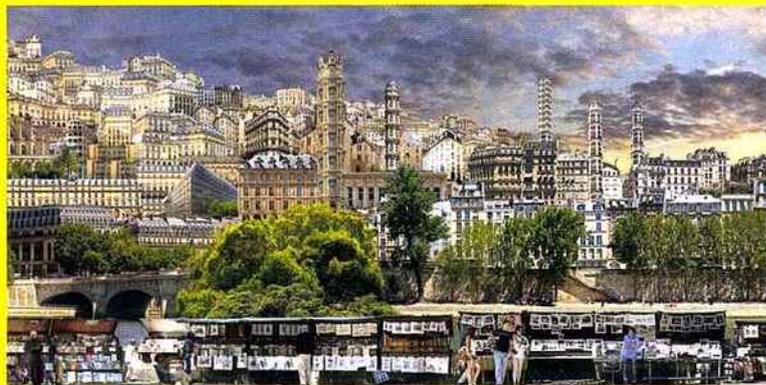
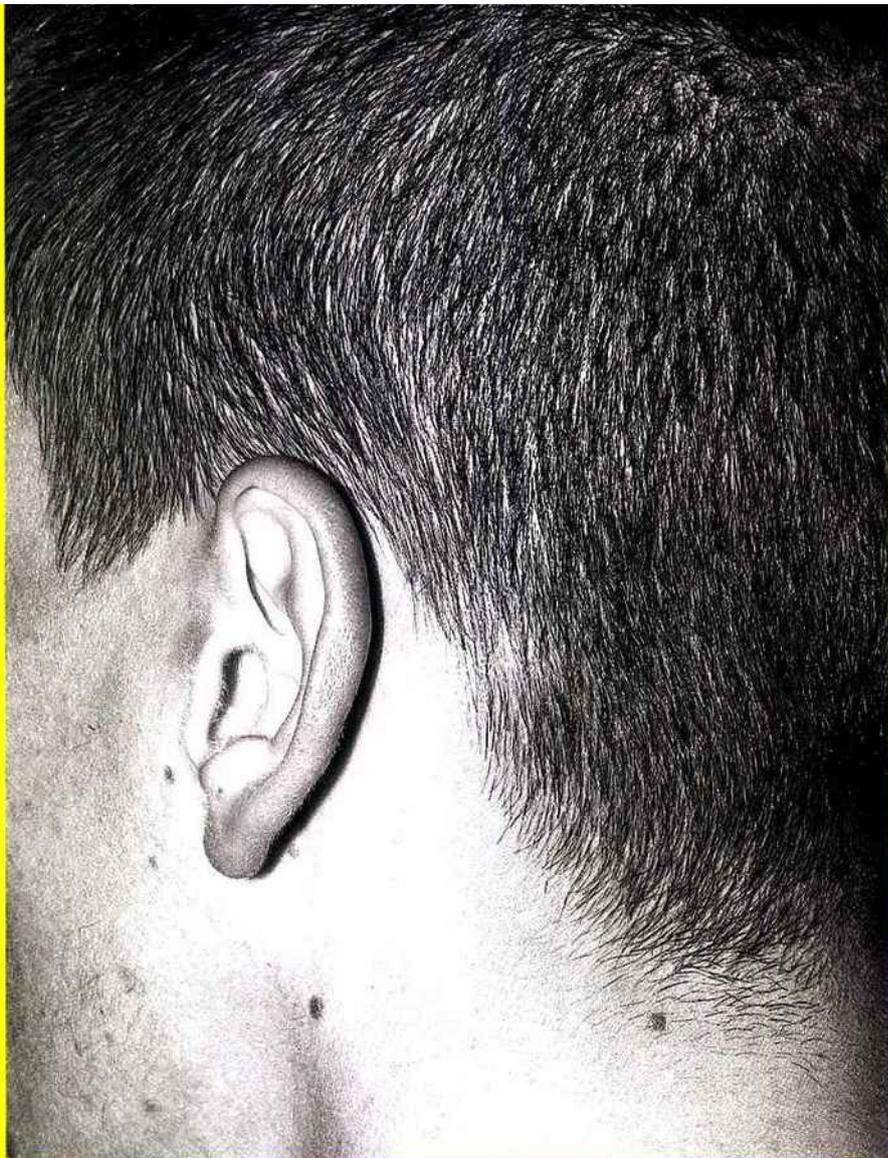
Malakoff

L'Olympe d'Alexis Cordesse

Parti en Grèce à l'automne 2015 pour réaliser un travail documentaire sur la crise économique et ses conséquences sociales, Alexis Cordesse (né en 1971) traverse la région de l'Olympe. Subjugué par la beauté de cette montagne magique, il renouvelle l'expérience et en tire un récit tout en poésie et distance : « [...] Les photographies que j'ai réalisées s'apparentent à des visions oniriques ; leurs dimensions poétique et méditative en sont l'essence. Elles dialoguent avec la peinture abstraite comme elles jouent, de manière assumée, avec les clichés du romantisme pour mieux souligner la perte définitive d'une certaine vision de la nature. J'ai gravi l'Olympe en réponse à la violence du monde ».

« ALEXIS CORDESSE. SÉRIE OLYMPE, 2015-2016 », Maison des Arts, Centre d'art contemporain de Malakoff, 105, avenue du 12-Février 1934, 92240 Malakoff, 01 47 35 96 94, www.maisondesarts.malakoff.fr du 19 avril au 21 mai.

Alexis Cordesse,
série Olympe,
2015-2016
©ALEXIS CORDESSE.



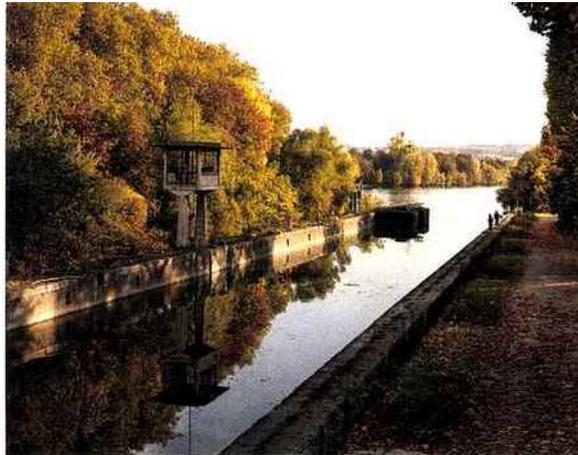
©JEAN-FRANÇOIS RAUZIER

« JEAN-FRANÇOIS RAUZIER. PARIS HYPERPHOTO », La Chapelle, impasse de l'Abbaye, 78120 Clairefontaine-en-Yvelines, 01 34 94 39 87, www.lachapelledeclairefontaine.org du 25 mars au 1^{er} mai.

Clairefontaine-en-Yvelines

Jean-François Rauzier, peintre virtuel

Jean-François Rauzier se définit comme un « peintre virtuel ». Le photographe (né en 1952) fabrique des images à partir de paysages et d'architectures qui font partie d'un patrimoine commun et qu'il métamorphose par des « hyperphotos ». Ce concept, inventé par l'auteur en 2002, consiste à utiliser les potentialités de la retouche et de la duplication des images sur ordinateur, de leur juxtaposition ou de leur torsion, pour recréer des volumes et des perspectives. Du château de Versailles aux bibliothèques imaginaires, des déambulations urbaines aux cités idéalisées, les très grands formats de Rauzier immergent le spectateur dans un univers mathématique, onirique, à la limite du fantastique.



Les photographies
en couleur
©AMBROISE TÉZENAS.

Les photographies
en noir et blanc
©HENRI CARTIER-
BRESSON/MAGNUM
PHOTOS/COURTESY
FONDATION HCB.

Mantes-la-Jolie

Henri Cartier-Bresson versus Ambroise Tézénas

La Seine est le fil conducteur de cette exposition qui propose deux visions du fleuve, de Mantès à Paris : celle d'Henri Cartier-Bresson (1908-2004), réalisée dans les années 1950, et celle d'Ambroise Tézénas (né en 1972), qui explore le paysage d'aujourd'hui de Paris aux frontières de la Normandie. Composant en grand format et sous différentes lumières, le photojournaliste embrasse la géographie

physique, économique, historique ou culturelle des lieux pour mieux évoquer la présence humaine et son impact sur le territoire. En écho à cette commande, les images en noir et blanc de Cartier-Bresson décrivent avec justesse et humour la vie quotidienne des gens, en ville où à la campagne, au bord du fleuve intranquille.

« AMBROISE TÉZENAS / HENRI CARTIER-BRESSON. DE PARIS À MANTES, AU FIL DE LA SEINE », musée de l'Hôtel-Dieu, 1, rue Thiers, 78200 Mantès-la-Jolie, 01 34 78 86 60, du 8 avril au 9 juillet.

SANTÉ. MÉGA-HÔPITAUX OU USINES À MALADES ? Page 24

L'HUMANITÉ DIMANCHE

L'Humanité

DIMANCHE

N° 554 - 30 MARS AU 5 AVRIL 2017

PRÉSIDENTIELLE

« Rien n'est joué,
les communistes
seront tenaces
jusqu'à la
dernière minute »

PIERRE LAURENT

UN ENTRETIEN AVEC
LE SECRÉTAIRE NATIONAL DU PCF

N° 554 - 30 mars au 5 avril 2017

M 04837 - 554 - F: 3,30 €



Prix de vente : 3,30 € (hors taxes) - Distribution : 1,30 € (hors taxes)



»»» GRAND FORMAT



« Personne ne parlera de nous », de Mouna Karray, au sein de l'exposition collective intitulée « Afriques capitales », dans le cadre inattendu du parc de la Villette.



Frédéric Delangle présente « Printemps indien », sur les murs de l'Inde contemporaine, en mixant photo, sculpture et peinture collaborative. Galerie Binome, Paris 4^e.

En finir avec l'automne, passer les frontières de la capitale... le Mois de la photo de Paris, auparavant programmé en novembre, devient celui du Grand Paris. Tout au long du mois d'avril, 96 expositions fleurissent à travers 32 communes, de Clichy-sous-Bois à Poissy, de Mantes-la-Jolie à Clairefontaine-en-Yvelines, de Dugny à Corbeil-Essonnes ou de Pontault-Combault à Versailles, et créent des passerelles dans ce bassin de 11 millions d'âmes. Le manifeste d'une création dont la révolution numérique a largement décloisonné et élargi la pratique. Focus.

◆ MONTESSON

◆ CHATOU



« Blousons noirs », photographie signée Yan Morvan, en extérieur au festival l'Œil urbain. Square Crété, allée Aristide-Briand, Corbeil-Essonnes.

◆ SAINT-OUEN



Thierry Fontaine, « le Butin bleu », exposition « Archipel ». Poésie dans l'expérience esthétique de l'espace public exceptionnel qui environne La Terrasse. Espace d'art de Nanterre.

◆ PUTEAUX

◆ NEUILLY-SUR-SEINE



Stéphane Couturier, « Toyota n° 8 » exposition collective « Autophoto » de 400 œuvres de photographes historiques et contemporains qui ont fait de l'automobile leur sujet. Fondation Cartier pour l'art contemporain à Paris.

◆ ISSY-LES-MOULINEAUX

◆ MEUDON

◆ MALAKOFF

◆ MONTROUGE

◆ VERSAILLES

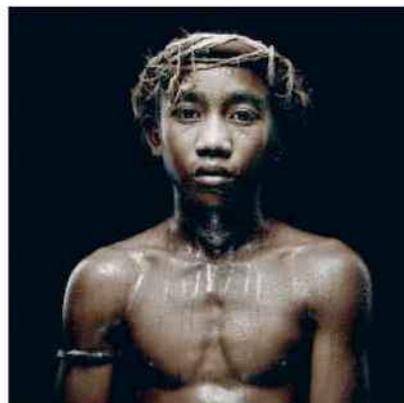
Mois de la photo

Quand Paris ouvre

« Le monde en 3 rues à Aubervilliers », de Camille Millerand, sur la vie dans les nouveaux quartiers. Aubervilliers.



À travers « Black Eyes », Denis Rouvre fait le portrait de corps puissants, façonnés par l'effort, qui fonctionnent comme les blasons d'un rêve de grandeur, d'endurance et de résistance (ici « Chalawan »). Hélène Bailly Gallery, Paris 8^e.



LA COURNEUVE

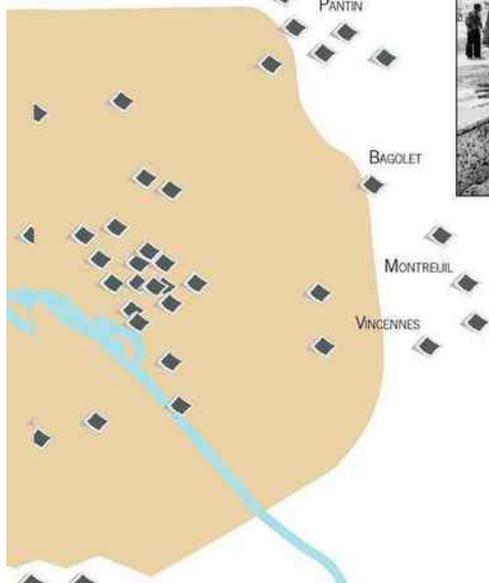


Clichy-sous-Bois

Don McCullin, à l'épreuve des guerres, dans « Looking East », avec cette famille libanaise au cimetière de Beyrouth, 1982. Galerie Folia, Paris 6^e.



« Les années 1940 et 1950 » et l'optimisme contagieux d'Harold Feinstein (1931-2015), célèbre photographe new-yorkais mal connu en Europe. Galerie Thierry Bigaignon, Paris 3^e.



« Ciel chargé sur Nogent-sur-Seine » offre un aperçu rétrospectif unique de la démarche de Jürgen Nefzger et de nombreux inédits. Maison d'art Bernard Anthonioz, à Nogent-sur-Marne.



CRETEIL



Les « Bains publics », de Florence Levillain, immortalisent le rituel de SDF, voyageurs, travailleurs, chômeurs, etc., tous usagers des bains douches parisiens, devant un miroir sans tain pour ne pas perturber leur intimité. Les Sheds de Pantin.



Avec Patrice Terraz, « Californy » restitue un an de résidence avec la jeunesse de Corbeil-Essonnes. Festival l'Œil urbain. Commanderie Saint-Jean à Corbeil-Essonnes.

grande champ...



Les photographies de Namsa Leuba, mises en scène dans la nature, questionnent la représentation de l'identité africaine à l'aide d'accessoires, de couleurs, de gestuelles. **Galerie In Camera, Paris 7^e.**



Le temple de Jupiter à Baalbek (2008), l'un des fantômes et jardins secrets du grand Don McCullin. « Looking East ». **Galerie Folia, Paris 6^e.**

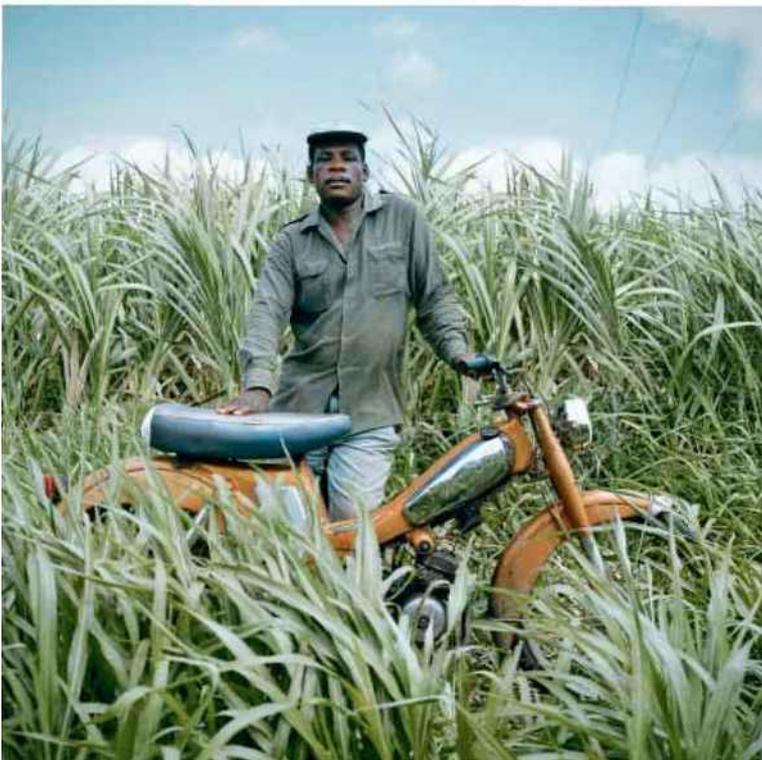
Les quartiers sombres et la misère des oubliés dans le « Paris des années 1930 », de Roger Schall. Une exposition de photos pour la plupart inédites. **Galerie Argentic, Paris 5^e.**



Les « Cent Soleils », de Takashi Arai. Les daguerréotypes contemporains de l'artiste japonais exposés pour la première fois. Une traduction du drame du nucléaire, à Nagasaki et à Fukushima, notamment. **Galerie Camera Obscura, Paris 14^e.**



« Studio Blumenfeld, New York 1941-1960 ». Le grand photographe de mode Erwin Blumenfeld à la recherche d'une identité par la photo en couleurs. **Les Docks. Cité de la mode et du design, Paris 13^e.**



« Ma grena' et moi », de Gilles Elie-Dit-Cosaque. Les portraits de Guadeloupéens avec leur Chaudron, mythique mobylette de Motobécane, résonnent singulièrement à Pantin, en Seine-Saint-Denis, où a débuté l'histoire de Motobécane en 1924. **Le Garage, à Pantin.**



Dorian François. Exposition « Solitudes ». Un voyage ordinaire dans la Chine contemporaine, qui se transforme en voyage dans son for intérieur. **Musée d'Art et d'Histoire à Saint-Denis.**

MOIS DE LA PHOTO : PARIS OUVRE EN GRAND...



Pierre de Vallombreuse rend hommage à Claude Lévi-Strauss avec une mise en lumière de la précieuse diversité des peuples autochtones et du danger qui les menace. Le travail de toute une vie, inspiré par le grand ethnologue. Galerie Hegoa, Paris 7^e.

«À la fois le filtre et le reflet d'une création vertigineuse»



CLAUDIA HUIDOBRO

HD. Que signifie l'extension du Mois de la photo au Grand Paris ?

FRANÇOIS HÉBEL. Le franchissement du périphérique paraît aller de soi mais ce n'est pas une évidence pour tout le monde. Cette imperméabilité n'a plus tellement de raisons d'être. Avant, la couronne de Paris était d'abord de l'industrie avant d'être de l'habitat. Aujourd'hui, il

Ancien directeur artistique des Rencontres d'Arles et artisan de l'évolution du Mois de la photo et de son ouverture au Grand Paris, François Hébel milite depuis des années pour mener la photographie dans un champ plus vaste et toujours plus varié en multipliant les liens avec le grand public.

faut une plus grande perméabilité entre le noyau central de Paris et les communes qui le touchent depuis des décennies. La photographie est devenue l'un des arts les plus populaires, comme peut l'être le cinéma. Ce n'était pas le cas au début du Mois de la photo, en 1980. C'est une bonne occasion d'aller à la rencontre des uns et des autres et de découvrir son voisin, quelle que soit la ville où on habite.

HD. La photographie s'affiche partout et fait partie de notre quotidien...

F. H. En 1980, aucun musée n'exposait de la photo régulièrement, même à Paris. Les centres d'art dans la périphérie, les lieux patrimoniaux prêts à exposer de la

photo n'étaient pas aussi nombreux. Il y a une meilleure connaissance et une diversification de l'expression photographique. Tout le monde devient photographe. Avec le numérique, la photographie s'est énormément démocratisée. Le programme le reflète. Certaines expositions extrêmement sophistiquées ont demandé deux ans de travail avec des institutions qui en ont les moyens et dont c'est la vocation, comme le Centre Pompidou ou le musée d'Orsay. D'autres procèdent de plus de proximité. La photographie est plus partagée qu'il y a trente-six ans, où c'était un petit milieu. Aujourd'hui, tous les centres d'art s'intéressent à un moment ou un

autre à la photographie. C'est une énorme différence. C'est ce qui permet aujourd'hui de faire ce projet, qui doit permettre de découvrir des lieux et des espaces qui s'intéressent aux arts plastiques.

HD. En quoi la photographie participe-t-elle à la préservation de la mémoire du Grand Paris ?

F. H. L'avantage de l'image fixe est de rendre compte de l'évolution incroyable du paysage urbain. En 1970, une opération avait été montée : « C'était Paris en 1970 ». Des photographes amateurs avaient été invités à photographier Paris (14000 participants - NDLR). Les 110000 clichés sont conservés à la Bibliothèque historique de la ville de Paris. C'est un témoignage in-

TROIS WEEK-ENDS INTENSES À LA DÉCOUVERTE DU GRAND PARIS

Pour bien marquer l'extension du Mois de la photo au Grand Paris, les organisateurs ont eu l'idée d'organiser trois temps forts sous la forme de déambulations au fil des expositions où des événements. Les 8 et 9 avril, le week-end inaugural se décline sur un axe nord-est « Tendances floues » investit la Capsule au Bourget, proposant un regard sur la Seine-Saint-Denis, le parc de la Villette s'ouvre à des photographes africains, dans une forme de chasse au trésor. Les 22 et 23 avril, la ligne sud-ouest s'anime. Le square Créty de Corbeil-Essonnes découvre le travail de Yan Morvan sur les blousons noirs dans les années 1970. La galerie Hegoa à Paris propose à travers les clichés de peuples autochtones de Pierre de Vallombreuse un hommage à Claude Lévi-Strauss. Enfin, les 29 et 30 avril, le festival suggère une diagonale entre Paris et les terrasses de Nanterre ou vice versa. **Tous les renseignements sur moisdelaphotodugrandparis.com**



Une nouvelle lecture de l'œuvre de Robert Doisneau à travers ses ouvrages, des revues et autres plaquettes publicitaires, et abordée selon des thématiques différentes. **Médiathèque Chantemerle à Corbeil-Essonnes. Festival l'Œil urbain.**

croable. Les lois Malraux pour nettoyer Paris n'étaient pas encore appliquées. La tour Montparnasse n'était pas construite. Les halles de Baltard étaient encore là, le plateau Beaubourg était un grand parking sans le Centre Pompidou, Belleville, un terrain vaste avec des ateliers autour. On se rend compte à quel point une ville est en mue permanente. Ses habitants aussi. On ne s'habille et ne se comporte pas de la même manière. Les relations parents-enfants changent. La photographie le montre. Il faut prendre le temps de le faire de façon plus consciente plutôt que de faire des photos à tire-larigot.

HD. Pourquoi a-t-on besoin d'un Mois de la photo ?

F. H. Le Mois de la photo tel qu'il a été conçu dans les années 1980 n'a plus d'utilité. Quand, dans les années 1980, Jean-Luc Monterosso a convaincu le musée d'Art moderne de la ville de Paris, le musée Carnavalet et quelques autres de faire des grandes expositions de photos, c'est parce qu'ils n'en faisaient jamais. Le Mois de la photo a eu ce mérite énorme de faire comprendre la nécessité d'ouvrir

des musées à la photographie. Deux ans après la création du premier Mois de la photo, Robert Delpire convainquit Jack Lang et François Mitterrand d'ouvrir un Centre national de la photographie au palais de Tokyo. Aujourd'hui, Paris est l'un des endroits au monde où il y a le plus d'institutions sur la photographie. Ce Mois de la photo a galvanisé l'intérêt sur la photographie. J'ai

« Si la photo s'enrichit et se diversifie, il faut à chaque époque éduquer l'œil sur un nouveau type de création. »

accepté la direction artistique de cette édition à condition qu'on lui donne un sens nouveau. On l'a donc élargi au Grand Paris et à un nouveau regard. Cet espace du Grand Paris dont on parle beaucoup ne veut pas dire grand-chose pour les gens. Mais c'est 11 millions de personnes, 18 % des Français. Si on avait que 5 % de gens qui viennent, ce serait beaucoup. Ce Mois de la photo du Grand Paris, c'est comme si on recommençait de zéro mais avec un sa-

voir-faire développé par Monterosso depuis trente-six ans. **HD. Paradoxalement, la démocratisation de la photo n'est-elle pas un risque pour la photo en tant qu'art ?**

F. H. C'est au contraire une chance, sauf qu'il faut organiser de nouveaux filtres. Maintenant, tout le monde est photographe. C'est une masse gigantesque, vertigineuse. La facilité serait de dire « Ce n'est

pas intéressant. » Je ne dis pas ça. Il faut être disponible à des choses nouvelles. À une époque, on ne voulait regarder la photographie qu'en noir et blanc. En 1986, quand j'ai fait mon premier programme à Arles, la moitié du conseil d'administration a démissionné parce que j'exposais des photos en grands tirages, alors que jusque-là on faisait au maximum du 30 x 40. Je pendais des grandes affiches au plafond. On a présenté la première expo d'Annie

Leibovitz, qui n'en avait même pas fait aux États-Unis et qui maintenant revient triomphante à Arles. Mais ce qui n'était pas en noir et blanc était alors considéré comme tocard par certains. Chaque nouvelle époque technologique de la photographie apporte un nouveau type de création. Il n'a jamais rien enlevé à ce qui existait avant. On peut encore faire de la chambre argentique ou ce qui se faisait au XIX^e siècle, sauf qu'on peut aussi faire d'autres choses. La photo s'enrichit, se diversifie. Il faut aider les gens à s'y retrouver en éduquant le regard. C'est le sens de cet atelier avec des studios où des professionnels expliquent comment faire des photos de famille. Si on a envie d'en prendre, autant les faire bien. La photographie est une seconde langue vivante pour les générations montantes. Il ne faut pas être dogmatique mais encourager les gens à pousser les portes des galeries, des musées, des jardins où des professionnels proposent des points de vue différents. Faites-vous votre goût! ★

**ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
MICHÈLE MELINARD
mmelinard@humadimanche.fr**

#37

polka

PRINTEMPS
2017



PRÉSIDENTIELLE
UNE COMÉDIE FRANÇAISE

Les candidats en coulisses

Regards critiques
d'Ariane Mnouchkine,
Olivier Py...

**CHASSE AUX
FONCTIONNAIRES**
Touche pas à ma gomme

ARDENNES
Grand reportage
en terre de campagne

PALMYRE
Mémoire des pierres

PORTFOLIOS

MILO *ma* VÉNUS

PAR NICOLAS COMMENT

MONDES FLOTTANTS

PAR SZE TSUNG LEONG

— Chaque photo a son histoire —

Il n'y en a pas que pour les footballeurs et les animateurs télé. En 2017, le monde de la photo fait lui aussi son mercato. Deux de nos têtes chercheuses issues de l'école d'Arles sont déjà parties outre-Atlantique. Luce Lebart, jusqu'ici aux commandes des collections de la Société française de photographie, a été recrutée par un cabinet spécialisé : elle a pris la direction du nouvel Institut canadien de la photographie d'Ottawa, au sein du musée des Beaux-Arts du Canada. Après dix ans au Centre Pompidou – dont quatre à la tête du cabinet de la photo –, Clément Chéroux a lui aussi quitté l'Hexagone fin 2016. Direction le MoMA de San Francisco, où il remplace Sandra Phillips à la tête du département photo. L'institution américaine, juste rouverte après d'ambitieux travaux d'agrandissement, accueille le nouveau Pritzker Center for Photography : doté d'un fonds d'environ 18 000 œuvres, il dispose de 1 300 mètres carrés. Six fois plus qu'à Beaubourg. C'est la deuxième fois en quatre ans que le musée national d'Art moderne laisse partir un spécialiste de la photo aux États-Unis. En 2012, Quentin Bajac, prédécesseur de Chéroux, passé par Orsay, quittait lui aussi le bateau pour rejoindre le MoMA de New York.

Les Français sont courtisés par l'étranger. Les musées nord-américains les accueillent à bras ouverts. Faut-il hurler à la fuite des cerveaux ou à la fin des haricots ? Depuis San Francisco, Clément Chéroux clarifie : « Aujourd'hui, le monde entier s'échange des conservateurs et des curateurs. Je ne suis pas parti à cause d'un déficit de moyens en France. Certes, c'est une autre façon de travailler, avec moins d'argent, moins de partenaires privés. Mais je crois que nous n'avons à rougir de rien. D'autant que nous accueillons régulièrement des spécialistes étrangers chez nous. » Parmi eux, les Espagnoles Marta Gili, directrice du Jeu de paume, et Susana Gallego Cuesta, responsable des collections photographiques du Petit Palais, ou encore Karolina Ziebinska-Lewandowska. Polonaise, elle était depuis 2014 le bras droit de Clément Chéroux et reste aujourd'hui conservatrice à Beaubourg.

Le millésime 2017 est aussi celui des départs à la retraite des derniers représentants d'une génération qui a débuté quand tout était à inventer. Parmi eux, les pères fondateurs de la Maison européenne de la photographie (MEP) : Jean-Luc Monterosso, directeur, et Henry



2017, ANNÉE ZÉRO

Fuite de cerveaux à l'étranger. Les pères fondateurs de la MEP à la retraite. Chalon en quête d'un directeur, et Beaubourg d'un patron.

Dans l'univers de la photo, c'est l'année de tous les changements.

par **Bastien Manac'h**

Chapier, président, qui cédera sa place en décembre 2017. Le collectionneur Jean-François Dubos, à la tête de l'association des Amis de la MEP, a été récemment désigné vice-président. Un titre sur mesure laissant présager son installation dans le prestigieux fauteuil encore occupé par l'homme du « Divan ».



2 © Ralph Gibson

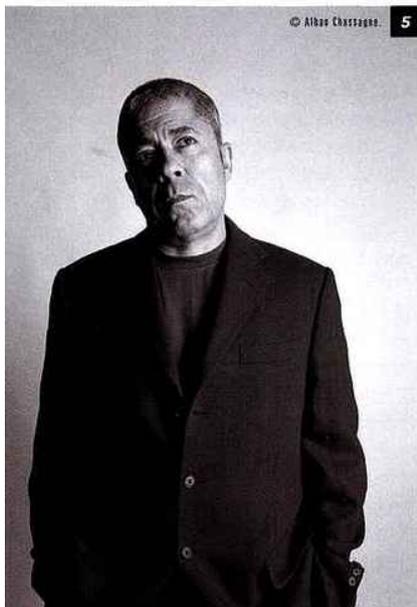


3 © Yvanhoï Le Scillatano

Françoise Reynaud, conservatrice au musée Carnavalet, vient également de quitter ses fonctions après quarante ans de loyaux services. François Cheval enfin, le directeur du musée Nicéphore-Niépce de Chalon-sur-Saône, a fait lui aussi valoir, à 62 ans, ses droits au départ légal, sur fond de coupes budgétaires et de remise en



© Claudia Heldobro, 4



© Albas Chassagne, 5



© Egleme Rigolini, 6



© Luce Lebart, 7

1. CLEMENT CHEROUX

Après dix ans passés au Centre Pompidou dont quatre à la tête du cabinet de la photographie, Clement Cherox a rejoint en janvier 2017 le MoMA de San Francisco

2. JEAN-LUC MONTEROSSO

Il a commencé sa carrière dans les années 70 en intégrant l'équipe de préfiguration du Centre Pompidou. Également fondateur du Mois de la photo, Jean-Luc Monterosso quittera la direction de la Maison européenne de la photographie en mars 2018

3. HENRY CHAPIET

Journaliste et critique de cinéma, le célèbre animateur de l'émission télévisée « Le Divan » crée en 1996 la Maison européenne de la photographie avec Jean-Luc Monterosso. Il quittera ses fonctions en décembre 2017

4. FRANÇOIS HEBEL

Lex, patron des Rencontres d'Arles, a pris cette année la direction artistique de la nouvelle mouture du Mois de la photo du Grand Paris

5. FRANÇOIS CHEVAL

À 62 ans, le directeur du musée Niépce, Niépce de Chalon-sur-Saône, quitte ses fonctions. François Cheval animera le festival photo de Lianzhou en Chine, ainsi que son futur musée de la photo, et reste directeur artistique de la résidence BMW à l'école des Gobelins

question de ses projets scientifiques. Cap sur la Chine et le futur musée de Lianzhou, dont il sera, avec Duan Yuting (fondatrice et directrice de Lianzhou Foto), le codirecteur artistique. « Les musées publics, en France, n'ont plus la capacité de nous donner les moyens de travailler comme on aurait envie de le faire », maintient Cheval. Il continue

toutefois son aventure avec la résidence BMW, désormais associée à l'école des Gobelins. « François est un excellent coach, nous partageons les mêmes valeurs. Au musée Niépce, les lauréats étaient fascinés par les archives. Là, nous serons plus tournés vers l'innovation », note Serge Naudin, président de BMW France.

6. QUENTIN BAJAC

Prédécesseur de Cherox au Centre Pompidou, Quentin Bajac a pris la tête du département de la photographie au MoMA de New York il y a quatre ans

7. LUCE LEBART

Ancienne responsable des collections de la Société française de photographie, Luce Lebart a rejoint l'Institut canadien de la photographie d'Ottawa au sein du musée des Beaux-Arts du Canada

Pendant ce temps, à Chalon, l'équipe du musée municipal patiente (Cheval assure la programmation 2017), en attendant l'arrivée de son nouveau patron, prévue « pour la rentrée de septembre », confirme le maire de la ville Gilles Platret (LR) indique par ailleurs vouloir concrétiser le projet déjà ancien de déménagement de l'institution, « qui ne peut plus reposer à ce point sur les épaules de la municipalité », peut-être juste en face, sur le site d'un ancien hôpital à l'abandon « Le

ministre, Bernard Cazeneuve, comme conseillère technique. La aussi, en 2017, les jeux sont ouverts. Et pour y voir plus clair, il faudra attendre le résultat du scrutin présidentiel. « Tous les dossiers sont sur la table, les rapports et les notes existent », ajoute-t-on Rue de Valois. Droits d'auteur, délais de paiement, aides à la production et à la diffusion, gestion et valorisation des fonds photographiques en danger, accueil des donations. « Mais tant que nous n'aurons pas un ministre intéressé par le sujet

publiques en partenariat avec le Centre national des arts plastiques. La première, sur la jeunesse, confiée à l'association setoise Cetavoir. La seconde, autour des « nouvelles représentations urbaines et sociales » du Grand Paris, en collaboration avec l'établissement public de coopération culturelle Médicis-Clichy-Montfermeil. Les premiers résultats seront exposés à partir d'avril dans le cadre de la nouvelle mouture, désormais printanière et clargée au Grand Paris, de la biennale du Mois de la photo. « Paris et sa périphérie, c'est 11 millions de spectateurs potentiels », rappelle François Hebel, directeur artistique de cette édition 2017 qui compte, sur près de 100 expositions, une cinquantaine de lieux à découvrir hors de la capitale.

2017, année de la décongestion culturelle ? Hebel reprend : « Tout ça va s'accélérer au fur et à mesure de la construction des 68 nouvelles gares du Grand Paris Express. C'est dans les têtes que ce n'est pas encore admis, mais raisonner uniquement intra-muros n'a plus de sens ». En 2019, si le Mois existe toujours, il appartiendra au successeur de Jean-Luc Monterosso à la MEP – qui pilote l'événement depuis sa création – de donner ou non suite à cette formule inédite. François Hebel, en freelance depuis son départ des Rencontres d'Arles, ne cache pas son intérêt pour la direction de l'institution : « Avec une équipe et un tel outil de travail, vous pouvez faire beaucoup de choses. Je regarderai l'appel à candidatures avec attention ».

Depuis son bureau parisien, qu'il quittera en mars 2018, Jean-Luc Monterosso se refuse, pour sa part, aux pronostics ou à la désignation d'un dauphin. « Je préfère ne pas y penser ». Au conseil d'administration (qui vient d'accueillir en ses rangs le nouvel académicien Sebastião Salgado) de décider. Mais il souffle quelques pistes sur le profil de son successeur idéal : « Quelqu'un qui devra avoir l'esprit d'un conservateur, mais aussi celui de chef d'une entreprise culturelle, pour ouvrir la MEP sur le reste du monde ». Et en particulier la Chine et le Brésil, où l'institution s'exportera bientôt. « Tout le monde peut se présenter, vous savez ? Que vous veniez de Paris, d'Oulan-Bator, d'Arles, de Marseille... » Ou de New York ?

Depuis Manhattan, Quentin Bajac assure : « Je garde l'œil ouvert sur ce qui se passe en France. Mais je suis arrivé au MoMA il y a quatre ans. Le moment n'est pas venu de penser à la suite ». **B M**

“Aujourd’hui, il nous manque une vraie réflexion sur le rôle de la photo, au-delà des effets d’annonce”

Agnès de Gouvion Saint-Cyr

musée restera le musée Niepce, et la photo, sa colonne vertébrale. C'est décisif pour le rayonnement de la ville. Mais cela ne veut pas dire qu'on doit s'interdire d'autres explorations », complète l'édile.

Après son départ, Cheval dénonçait la responsabilité du ministère de la Culture « dans l'incapacité de prendre la mesure des enjeux contemporains ». Et d'ajouter : « Il faut se demander pourquoi la question culturelle se réduit à la question institutionnelle et financière ».

Rue de Valois, présidentielle oblige, le statu quo est à l'honneur. La Mission de la photographie, créée en 2010 par Frédéric Mitterrand, n'est pas dans la meilleure posture. Trois ministres, Aurélie Filippetti, Fleur Pellerin et Audrey Azoulay, n'auront pas su donner au projet la consistance méritée. L'été dernier, Daniel Barroy, chef de la mission, cédait sa place, contraint, à Sophie Leron, ex-attachée parlementaire de Patrick Bloche [député PS de Paris et président de la commission permanente des affaires culturelles et de l'éducation de l'Assemblée nationale]. Mais celle-ci a depuis rejoint le cabinet du Premier

et surtout capable d'en comprendre les enjeux, il ne se passera strictement rien ».

Cofondatrice des Rencontres d'Arles, Agnès de Gouvion Saint-Cyr a passé près de trente-cinq ans au ministère, où elle fut chargée, en qualité d'inspectrice générale, d'élaborer les grandes lignes d'une vision qui balbutiait encore. Elle a claqué la porte en 2010. « Aujourd'hui, il nous manque une vraie réflexion sur le rôle de la photo dans un contexte de bouleversement technologique et de transmission du savoir sans précédent, au-delà des effets d'annonce ». Dans le chapeau du ministère, en ce moment, la proposition d'un « Parlement des photographes ». « C'est un non-sens total, retorque Agnès de Gouvion Saint-Cyr. Ils hurlent de rire, les photographes. Aujourd'hui, il faut surtout se demander où on va et pourquoi. Qu'est-ce que c'est que cette économie qui est à la fois une discipline artistique, un métier, un média, une industrie, un patrimoine ? Ça ne coûte pas d'argent de réfléchir. Et toutes les solutions ne sont pas chères ».

La fin de 2016 a aussi été marquée par le lancement de deux commandes

polka itinéraire



1. "LA TENTATION DE LA FORTERESSE", MARTINA MAGRI

Loin d'être une frontière, le périphérique a toujours été un horizon pour le graffiti. Ses piliers traversaient le bâtiment de notre premier projet, «Mausolée». Constituée d'archives de la voirie et d'un film de Martina Magri, «La Tentation de la forteresse» revient sur ce chantier pharaonique et le replace dans le contexte de l'après-guerre et de la décolonisation.

Ecole nationale supérieure d'architecture de Paris-Belleville, 60, boulevard de la Villette, Paris XIX

© A. Tsiak, Les Studios Yag



2. LES MAGASINS GÉNÉRAUX

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la programmation de l'exposition présentée par BÉTC aux Magasins généraux n'est pas encore définie. Qu'importe! Il faut se ruier au canal de l'Ourcq pour découvrir la seconde vie offerte à ces bâtiments par Rémi Babinet, patron de l'agence de publicité BÉTC, et par le cabinet Jung Architectures. Lek connaît très bien les lieux pour avoir été l'un des premiers à y peindre du temps de son abandon, comme en témoigne le livre «Graffiti général».

1, rue de l'Ancien-Canal, Pantin
© Brest Abbatis



3. "LES 4 000", SEBASTIÃO SALGADO

Salgado est un alchimiste de la lumière qui, inlassablement, transforme l'argentique en or. En 1978, alors que les Trente Glorieuses s'essouffent, la ville de La Courneuve lui commande un reportage sur la cité des 4 000. Présentée dans l'écrin qu'est le Ciné 104, à Pantin, cette exposition inédite est accompagnée du film «Les Quatre Mille», inspiré par ces images et réalisé en 2016 avec les habitants du quartier.

Ciné 104, 104, avenue Jean-Lolive, Pantin
© Sebastião Salgado / Amazonas images

CHÉRIE, J'AI AGRANDI PARIS
par Lek & Sowat

Le duo de «street artists» a fait sa sélection parmi les quelque 100 expos du premier Mois de la photo du Grand Paris. Vive la banlieue!



5. "BLOUSONS NOIRS", YAN MORVAN

En 1975, Yan Morvan rencontre son premier «blouson noir»: c'est le début d'un voyage initiatique. Quarante ans plus tard, ses clichés fascinent encore, d'autant qu'ils semblent avoir annoncé la fracture sociale survenue entre-temps. C'est un univers et une esthétique que nous apprécions depuis que l'artiste Patrice Poch nous y a sensibilisés avec ses pochoirs de groupes punk.

Square Crété, allée Aristide-Briaud, Corbeil-Essonnes
© Yan Morvan



4. "L'HISTOIRE EST À NOUVE", BRUNO BOUDJELAL

Pensé comme une immersion sensible dans le quartier la Noue-Clos français, à Montreuil, le projet de Bruno Boudjelal rassemble archives photographiques familiales et témoignages sonores des habitants pour les restituer dans l'espace public. A la fois découverte d'un territoire et d'une somme d'histoires intimes, ces expositions rejoignent les thèmes que nous explorons dans notre propre travail.

Quartier la Noue, Montreuil

© Images collectées auprès des habitants du quartier de La Noue à Montreuil et à Bagnot.





REGARDEZ VOIR

dimanche 12 mars 2017 par **Brigitte Patient**

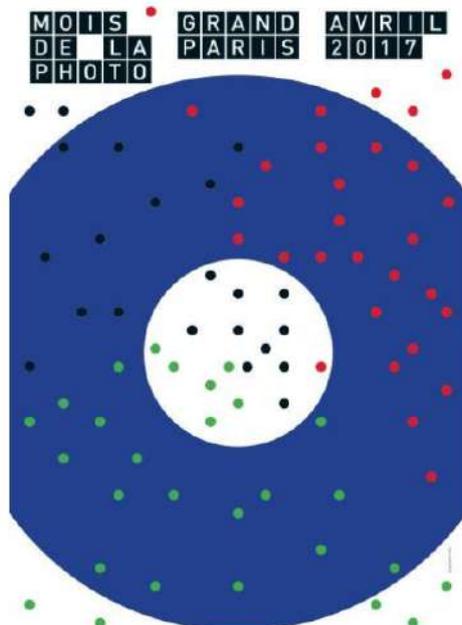
Jean-Christophe Béchet, François Hébel et Fisheye



(RÉ)ÉCOUTER 42'52



Jean-Christophe Béchet, expose "European puzzle" à Gentilly. François Hébel et Eric Karsenty évoquent le Mois de la photo du Grand Paris, élargie à 32 villes.



Affiche du Mois de la photo du Grand Paris © Mois de la photo du Grand Paris

Jean-Christophe Béchet

François Hébel

‘Le mois de la photo du grand Paris est l’occasion de découvrir la vitalité des 32 villes qui défendent la photographie.’



François Hébel © Claudia Huidobro

Éléments de parcours

Directeur artistique de l'édition 2017 du Mois de la Photo du Grand Paris à l'invitation de Jean-Luc Monterosso directeur de la Maison Européenne de la Photographie et commissaire général du Mois de la Photo du Grand Paris. François Hébel, producteur et auteur, d'expositions, de livres, de projets éducatifs et de spectacles avec des photographes. A l'initiative de l'élargissement du Mois de la Photo au Grand Paris, François Hébel se consacre en parallèle au festival Foto/Industria à Bologne qu'il a co-fondé pour le MAST, à la galerie du FIAF à New-York en tant que directeur artistique et est consultant pour la Fondation Henri Cartier-Bresson. Précédemment, directeur de 15 éditions des Rencontres de la photographie d'Arles et co-fondateur du festival Photo Spring à Pékin, il a été le vice-président de Corbis, après avoir été directeur de Magnum Photos Paris et International pendant 12 ans, et débuté comme responsable des galeries photos des magasins Fnac.

Le mois de la photo du Grand Paris

Pionnier lorsque Henry Chapier et Jean-Luc Monterosso l'ont créé en 1980, le « Mois de la Photo » voit sa formule et ses dates évoluer. La mission assignée à cette nouvelle édition est de faire doublement connaissance dans l'espace du Grand Paris : exploration de la photographie d'une part et d'un territoire en grande mue d'autre part. Cet espace élargi dessine de nombreux parcours. D'une exposition à l'autre, ils permettent de découvrir des richesses patrimoniales, naturelles et des curiosités urbaines, cadre de vie de 18 % des français (2 millions à Paris et 9 millions autour) dont les habitants ne connaissent souvent que les villes de proximité. 84 expositions sont réparties dans un Grand Paris sans frontières rigides : à l'Est depuis Clichy-sous-Bois, ville symbole des distances mentales qui se sont dressées au fil des décennies, s'ajoutant aux barrières physiques, jusqu'à Poissy ou Mantes-la-Jolie à l'Ouest, Châtenay-Malabry ou Clairefontaine-en-Yvelines au Sud. Ce sont en tout 27 communes, y compris Paris, qui participent à cette émulation photographique.

Pour en savoir plus, consultez le [site officiel du Mois de la photo du Grand Paris](#)

Livres

- European puzzle, [Jean-Christophe Béchet Editions Loco](#)
- Influences, [Jean-Christophe Béchet, Editions de La Martinière](#)
- Le catalogue du mois de la photo parait chez [Actes sud : Mois de la photo 2017](#)

N° 33 mars-avril 2017

fisheye

LE MAGAZINE LIFESTYLE DE LA PHOTOGRAPHIE

Focus
LINDEEN
SILCHAUFFE

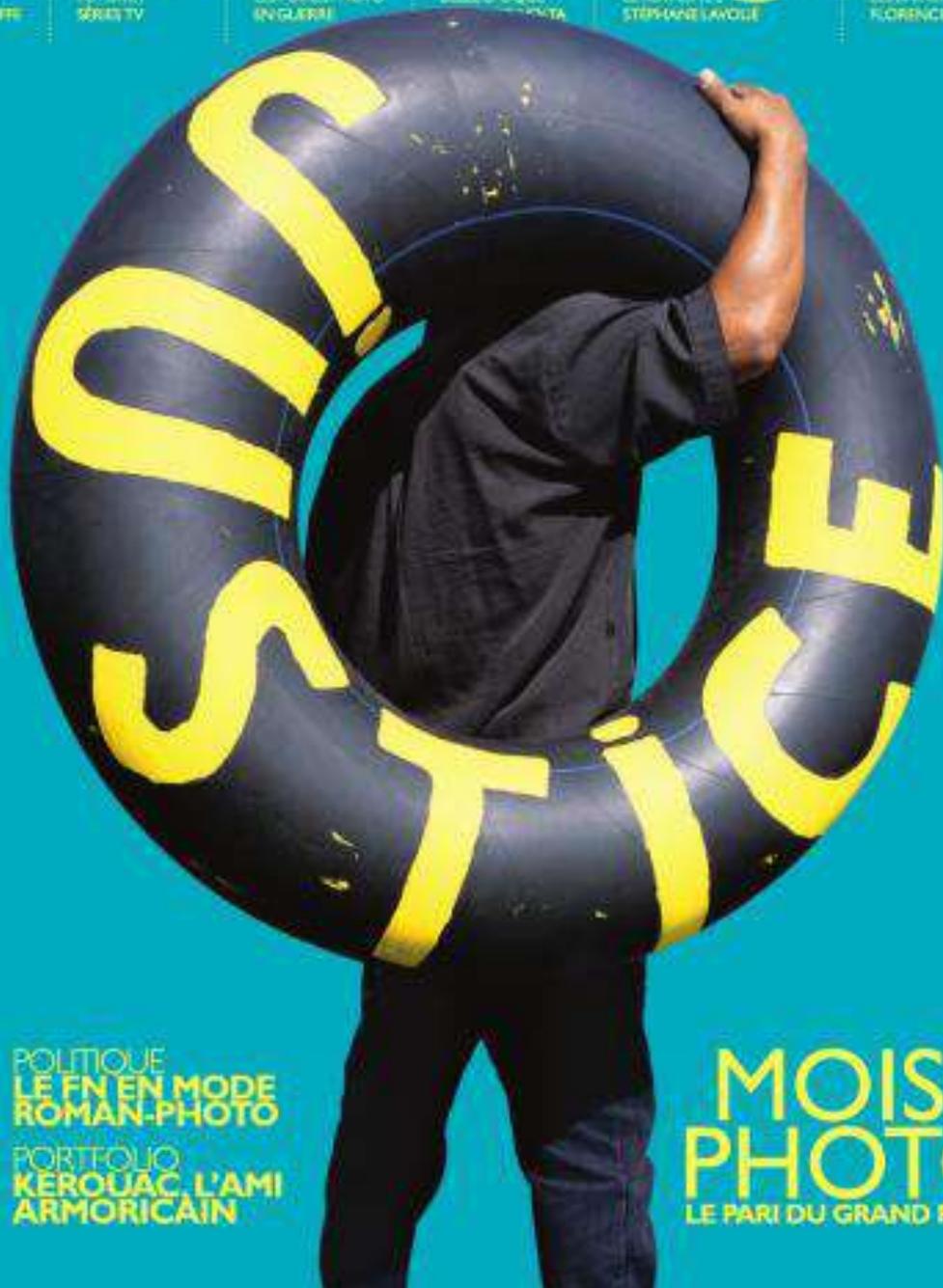
Art vidéo
RUDREI
SERIOTV

Economie
LES PORS PHOTO
ENGLERE

Musique
BELLE ÉPOQUE
MONTA

Fishey's all
LE ROYAL PEL
STEPHANE LAVOUE

Portfolio
LES FRANS PUBLICS DE
FLORENCE VILLAIN



N° 33 mars-avril 2017 - BEL: 5,20 € - CH: 8,50 CHF - www.fisheymagazine.fr

fisheye LE MAGAZINE LIFESTYLE DE LA PHOTOGRAPHIE



POLITIQUE
LE FN EN MODE
ROMAN-PHOTO

PORTFOLIO
KEROUAC, L'AMI
ARMORICAIN

MOIS DE LA
PHOTO
LE PARI DU GRAND PARIS

Édito

UN POINT DE VUE SUR LE MONDE

BENOÎT BAUME, DIRECTEUR DE LA REDACTION

2017 va connaître un record d'expositions photo produites en France.

Une inflation qui diffuse l'image de toute part et en tout lieu. Pendant longtemps, le combat exigeait de mettre en lumière la photographie face aux autres arts et aux autres formes de loisirs culturels. La quête a changé. La tâche consiste désormais à observer, défricher, sélectionner et mettre en perspective les expos qui se multiplient. Alors que des sites Internet, dont certains veulent garder un œil sur la photo, jouent la carte de l'exhaustivité et de la reprise de dossiers de presse, il nous semble évident chez *Fisheye* que notre rôle doit être de vous aider à comprendre, évaluer et choisir dans ce torrent d'images. Un flux fécond, mais qui peut vite vous noyer en mettant tout au même niveau. La hiérarchie existe, et elle est nécessaire. Cette année, le Mois de la photo du Grand Paris vient ajouter 100 expositions au flot sur la seule période d'avril. Les organisateurs ne produisent pas, ils fédèrent, galvanisent, mettent en lumière et tentent une aventure collective. Dans ces arcanes, nous sommes partis en quête de sens pour vous proposer notre lecture, vous aider à faire vos choix et partir dans cette belle aventure qui sera forcément émaillée de surprises. Sommes-nous objectifs? Certainement pas, et c'est cela que nous vous proposons: une vision du monde, un point de vue à travers la photographie. Ce programme du Mois de la photo se révèle d'une grande richesse,

qu'aujourd'hui personne ne peut estimer dans sa globalité, car nul n'a vu les expositions accrochées définitivement. Mais nous en avons suffisamment humé pour vous livrer une belle épiphanie. Dans le lot, nous avons eu la chance de voir la Fisheye Gallery retenue avec l'exposition *Le Royaume* de Stéphane Lavoué. La manquer serait une erreur, mais encore une fois, je ne suis pas du tout impartial, car au-delà du fait qu'il s'agit de la galerie de notre magazine, nous y montrons le travail d'un photographe que j'aime particulièrement et qui aborde le média en auteur entêté avec une esthétique qui n'appartient qu'à lui. D'ailleurs, défendre les photographes, nous le faisons depuis bientôt quatre ans. Dans les pages que vous tenez entre les mains, et sur Internet. Grande nouvelle: nous allons désormais ouvrir notre site à l'anglais avec des articles orientés vers la photographie contemporaine internationale. Dans le même temps, nous vous proposons notre premier livre. Un ouvrage qui rassemble le meilleur de notre curation issu de notre site dans une somme de plus de 150 pages. Un très bel objet que vous pourrez acquérir en ligne ou en librairie contre 20 euros. Ne le cherchez pas en kiosque, il n'y sera pas. Tiré à 3 000 exemplaires, cet ovni va vite devenir un collector. Un objet rare qui vous donnera, on l'espère, autant de bonheur que nous en avons à découvrir les auteurs de demain et à les partager avec vous. ●

LOIN DES EXPOSITIONS MONOGRAPHIQUES TRADITIONNELLES QUI METTENT EN AVANT DES REGARDS D'AUTEURS, L'EXPOSITION LE GRAND PARIS VU DE NOS FENÊTRES PRÉSENTÉE AU MOIS DE LA PHOTO FAIT LA PART BELLE AUX IMAGES RÉALISÉES PAR LES HABITANTS, UNE MANIÈRE DE RENVERSER LES POINTS DE VUE ET LES REPRÉSENTATIONS DU MONDE AU-DELÀ DU PÉRIPHÉRIQUE. — TEXTE : ÉRIC KARSENTY

DOSSIER

Vues de la banlieue

« **Maintenant qu'on nous a mariés, faisons connaissance, déclare Dominique Falcoz.** La Métropole est née, le Grand Paris commence à exister dans les têtes, mais il faut que les représentations bougent, que l'on sorte des clichés dans lesquels on a été depuis très longtemps. » La directrice du Théâtre de la nuit (TDN) connaît bien la question, puisqu'elle a déjà organisé une collecte de photos et de commentaires à Arcueil pour *Ma ville vue de ma fenêtre*, en 2010. Une opération conçue en réaction aux formes d'exclusion et qui a produit 180 images montrées à l'écomusée du Val de Bièvre. Ce premier volet d'un projet plus ambitieux, intitulé *Au-delà du périph'*, l'autre histoire du Grand Paris, se prolonge aujourd'hui avec *Le Grand Paris vu de nos fenêtres*, l'une des expositions du Mois de la photo. Ce recueil de clichés vernaculaires et de commentaires est enrichi par des travaux de scientifiques (urbanistes, architectes, géographes, historiens, sociologues...) et d'artistes. « *Si on veut faire bouger les représentations, les artistes ne sont qu'une partie de la réponse, il y a aussi les habitants... Le cœur de ce que je fais est d'associer trois types de points de vue: ceux des scientifiques, des artistes et des habitants* », précise Dominique Falcoz, qui partage le commissariat de l'exposition avec Frédérique Founès, de l'agence Signatures.

Sortir des clichés

Pour mettre en place le projet à travers les 412 communes, couvrant onze territoires et huit départements, Dominique Falcoz s'est appuyée sur ses réseaux et un ensemble de volontaires en service civique. Tatiana, Paul, Johanna, Bertrand, Anaïs, Elarif, Maud... une poignée de jeunes qui ont arpenté les banlieues durant un an et demi en distribuant des tracts dans les boîtes aux lettres, et surtout en allant au-devant des habitants pour leur expliquer

le projet – *Ouvrez les fenêtres pour sortir des clichés!* – et les inciter à poster des vues de leur fenêtre, accompagnées de leur commentaire. Cette campagne s'est étendue à une vingtaine de lycées où ont été menés des ateliers d'écriture et de sensibilisation à l'urbanisme de proximité ayant permis aux élèves de mettre des mots sur leurs photos. Au total une quinzaine de villes comprenant des établissements classés en ZEP, des lycées traditionnels ou techniques, dans des zones géographiques aussi diverses que Sceaux, Sarcelles, Mantes-la-Jolie... ou Paris. « *La révélation, c'est que dès qu'on n'est plus dans le cadre contraignant de l'école, ils aiment écrire* », déclare Patrick Bard, photographe et écrivain, animateur de ces ateliers qui ont touché au total plus de 350 personnes, si on y ajoute les séances pour adultes et enfants. Un panel de témoignages de 6 à 80 ans qu'on retrouvera dans l'exposition, accompagnée de plusieurs animations, comme la lecture du carnet de bord que le romancier a tenu pour rendre compte de cette traversée inédite des banlieues parisiennes. De cette balade la bande de jeunes en service civique rapporte des « choses vues », avec leurs mots et leurs images, nous donnant à voir autrement l'autre côté du périph. « *Un grand voyage dans la banlieue comme peu de gens ont pu en faire* », ajoute Dominique Falcoz. « *La vue de la fenêtre a quelque chose d'historique, rappelle Patrick Bard, puisque la première photo de Nicéphore Niépce, vers 1826, est une vue de sa fenêtre.* » Une origine à laquelle ne pensent pas forcément les contributeurs ayant posté leurs 2500 images sur le site de l'opération, et dont une sélection sera montrée à la Maison de l'architecture et dans la gare de l'Est, avant de circuler dans les villes partenaires. « *Quand on est dehors, on évolue dans une réalité en 3D, et chez nous aussi. Mais quand on regarde par la fenêtre, ça transforme la*

réalité en 2D », prend conscience un lycéen lors du premier atelier d'écriture, à Sarcelles. La question de la vue de la fenêtre pose aussi la question de savoir « *à qui appartient le paysage* », souligne l'écrivain.

De l'intime au monde extérieur

L'intérêt des images réalisées n'est pas toujours dans leur aspect visuel ou dans une originalité marquante. « *Les participants recherchent la belle image, celle qui se distingue de la banalité du quotidien et du paysage ordinaire. Ils souhaitent valoriser leur environnement, par attachement, par revendication, par investissement si l'on s'en tient aux commentaires qui accompagnent la mise en ligne des images* », analyse Julie Corteville, chef du service Patrimoines et inventaire à la région Île-de-France, qui soutient l'opération. « *Les images produites renouvellent peu les codes esthétiques et visuels très normatifs intégrés par les participants, qui ne représentent qu'une certaine frange de la population* », poursuit la chercheuse. Mais si regarder de sa fenêtre exprime l'intime qui se tourne vers le monde extérieur, il se pourrait bien que ces photos apparemment banales annoncent « *la légitimité des habitants à décider ce qui fera demain le patrimoine dans le Grand Paris. Et si nous considérons que c'est le processus ici qui fait date et sens, davantage que sa production d'images?* » s'interroge Julie Corteville en guise de conclusion. ●

www.vudenosfenetres.fr

À partir du 8 avril 2017,
Maison de l'architecture
en Île-de-France,
148, rue du Faubourg-Saint-Martin
à Paris (75).
Et à la gare de Paris-Est.

DE L'AUTOMOBILE À LA FONDATION CARTIER, AUX MOUVEMENTS SOCIAUX, À LA MAISON ROUGE, EN PASSANT PAR LES ARCHIVES NATIONALES QUI PRENNENT DE LA HAUTEUR AVEC DES VUES D'AVION. PLUSIEURS EXPOSITIONS THÉMATIQUES NOUS RACONTENT NOTRE HISTOIRE PAR LE FILTRE DES PHOTOGRAPHIES QU'ELLE PRODUIT UNE APPROCHE SOCIÉTALE À LAQUELLE SE RATTACHE ÉGALEMENT LA MEP QUI PRÉSENTE UNE EXPOSITION SUR LE CORPS À TRAVERS DES REGARDS D'ARTISTES COMME MICHEL JOURNIAC OU ORLAN, QUI SONT, EUX AUSSI À LEUR MANIÈRE, RÉVÉLATEURS DE LEUR ÉPOQUE. — TEXTE: SOFIA FISCHER

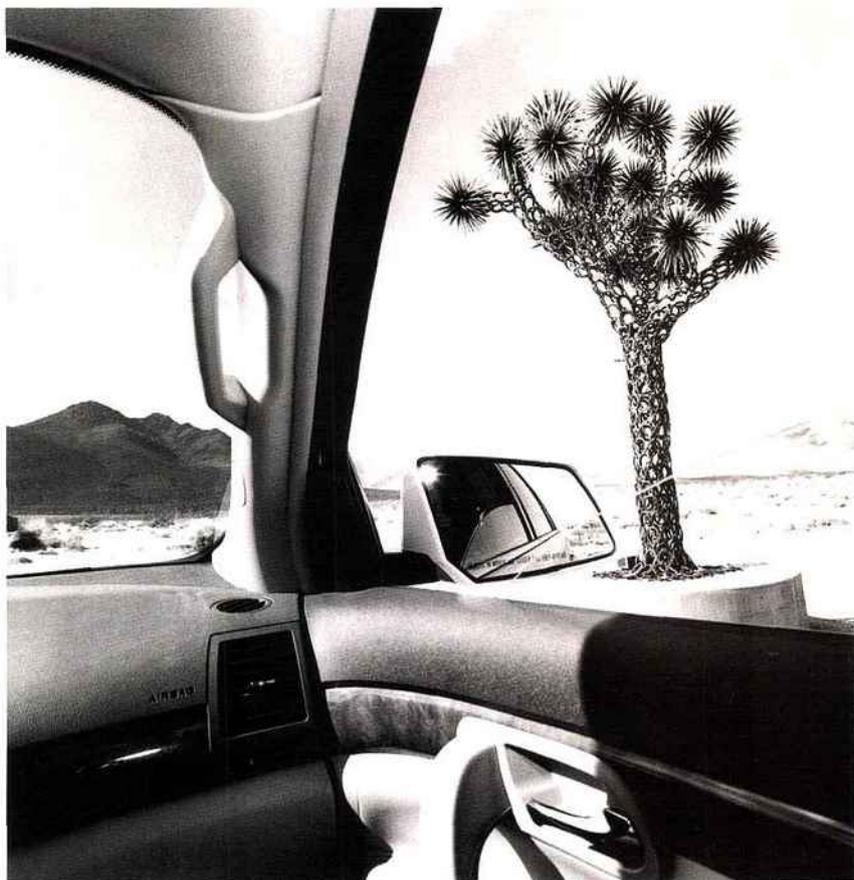
Ces photos qui nous révèlent leur époque

À l'occasion du Mois de la photo, *Fisheye* a retenu quatre expositions thématiques.

Dans ces expériences, le travail de commissaires d'exposition sur un thème, ajouté à la valeur contextuelle de chaque image, finit par dessiner des ensembles dont la signification échappe presque à ceux qui les ont réalisés. Leurs travaux composent des cartographies partielles et subjectives, des points de vue singuliers sur le monde, comme les quatre expositions proposées par les Archives nationales, la Fondation Cartier, la Maison européenne de la photographie et la Maison rouge. Toutes racontent une époque depuis un belvédère : à bord des premiers avions qui sillonnaient le territoire français au début des Trente Glorieuses, depuis le volant d'une voiture au XX^e siècle, à travers le corps fragmenté, ou depuis les marges tapies dans l'ombre contestataire des décennies post-soixante-huitardes.

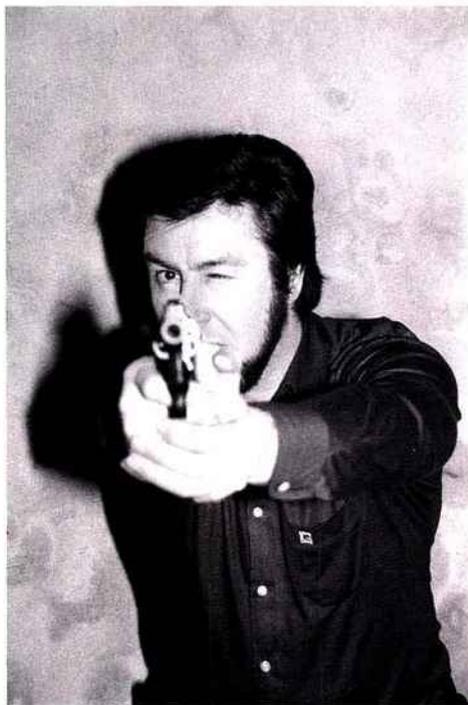
Obsession pour l'automobile

Notre rétrospective historique commence derrière le volant, à la Fondation Cartier. « La Fondation a été une des premières institutions à prendre l'automobile au sérieux dans le monde de l'art », nous précise au début de l'entretien Leanne Sacramone, commissaire adjointe



de documentation pédagogique, et surtout de cartes postales, accompagnant ainsi l'essor du tourisme de masse. Une montagne d'images qui ont fourni la matière première à Mathieu Pernot. Dans une salle dédiée aux archives, le photographe a assemblé des centaines de cartes postales au sol « *comme un immense puzzle* », explique-t-il d'un ton presque enfantin, enjoué par la mission qui lui avait été confiée. Un « *immense puzzle* » pour constituer une seule image de six mètres sur deux. La carte imaginaire d'une France en mutation, juxtaposant exploitations agricoles traditionnelles, industries anciennes et infrastructures innovantes, sur fond d'urbanisation accélérée.

« *C'est un immense doricca castra* [figure dans laquelle un mot reprend la forme de la fin de celui qui le précède, comme dans la comptine "marabout/bout de ficelle", ndlr] *photographique. J'ai cherché les images qui pourraient dialoguer entre elles, se continuer*, raconte le photographe. *J'ai cherché les voies ferrées, les montagnes, le littoral, tout ce que je pouvais mettre bout à bout. Est apparue alors une sorte d'immense carte postale imaginaire de la France des années 1950, où on retrouve ses cités, ses bords de mer avec les premiers touristes des Trente Glorieuses qui se baignent, ses centrales nucléaires, ses villes nouvelles, ses banlieues qui commencent à apparaître...* » Associer des images qui n'avaient pas vocation à



l'être, « *les détourner de leur sens originel, même* », pour « *raconter une France de ces années-là.* »

Récit d'un esprit contestataire

Loïn des paysages, des rivières et des cartes postales, c'est le hors-champ qui raconte l'époque à la Maison rouge. Un hors-champ franc-tireur, contestataire, subversif, propre aux désillusions d'une contre-culture post-soixante-huitarde qui servira de poste d'observation des deux décennies de 1969 à 1989. À travers une sélection d'œuvres et de documents, l'exposition identifie un « *esprit français* », mélange d'idéalisme et de nihilisme, d'humour noir et d'érotisme, pamphlétaire et

lyrique. « *Cette expo, c'est avant tout l'histoire d'une amitié entre Guillaume Désanges et moi* », explique François Piron, co-commissaire de *L'Esprit français*. « *La première fois qu'on en a parlé, c'était de manière assez autobiographique. On a été enfants et adolescents dans les années 1970 et 1980, donc on a été nourris de certaines esthétiques propres à cette époque. On a eu envie de réexplorer notre propre passé. On a vite compris que l'année 1968 était un tournant, mais aussi un sujet en soi.* » Le binôme a ainsi eu envie de parler de ces deux décennies « *où il planait une sorte d'intuition qu'il ne s'agissait pas que d'un moment d'ouverture. C'était aussi un moment de grande désillusion* ». De l'héritage des années 1968 à la chute du mur de Berlin, en passant par le bilan du

premier mandat socialiste de la V^e République, l'assemblage des commissaires tisse le récit d'un esprit contestataire dont les codes et l'esthétisme inspireront finalement tout un pan de la culture marginale jusqu'à nos jours. « *Ce n'est pas une exposition qui traite de toute l'histoire de cette période-là, mais qui essaie de la traiter à partir de ses marges, de ce qui n'a pas été validé par la culture "officielle". Nous nous sommes intéressés à ce qui n'avait pas été assimilé, ce qui était resté antagoniste* », explique François Piron. Parmi la sélection, une œuvre assez monumentale de Michel Journiac, datée de la fin des années 1970 – une guillotine reconstruite pour dénoncer la peine de mort –, ou une gigantesque fresque du graphiste Kiki Picasso. On retrouve aussi un Coluche et sa campagne présidentielle, et l'équipe d'Hara-Kiri. « *Finalement, on oppose souvent les décennies 1970 et 1980. La première étant marquée par l'émancipation des femmes et des homosexuels; la seconde étant plutôt celle où ça se referme, où le fric prend de plus en plus de place.*

Mais on a remarqué que, dans les contre-cultures, il y a une sorte de continuation entre ces deux décennies », raconte le commissaire. La filiation? « *Ce sont des époques très marquées par la trahison de l'esprit de 1968. Cette trahison devient de plus en plus violente dans les années 1980. On retrouve, tout au long de ces vingt années, la même figure du franc-tireur, anti-tout, et surtout anti-anti. C'est quelque chose qui défie fondamentalement le pouvoir, qui s'atomise en dissidence.* » Les commissaires assurent ne pas avoir travaillé dans un esprit



de nostalgie. Peut-être, concèdent-ils, cette exposition servira de rappel d'un certain moment dans l'histoire où « on ne pensait pas que ça irait mieux plus tard, donc on prenait la liberté tout de suite. »

Corps en morceaux

À la Maison européenne de la photographie, le corps se dévoile aussi par fragments, en présentant une rétrospective des œuvres de Michel Journiac et une grande exposition d'Orlan. Parmi les autres morceaux de ce « cadavre exquis » : Gloria Friedmann, à la redécouverte de ses nus primitifs, et le travail récent de Martial Cherrier sur l'imaginaire des corps hypertrophiés et bodybuildés. À noter, l'exposition du travail d'Orlan (1965-2000), qui narre l'histoire de la libération de la femme à travers les yeux de cette artiste engagée, dérangeante et protéiforme. On y découvre ses œuvres des années 1960 (*Panoplie de la bonne à marier*) hantées par le cadre de la jeune femme rangée, d'un corps et d'une sexualité retenus par le contexte esthétique et sociopolitique de l'époque, jusqu'à la modification de son propre corps – d'abord par chirurgie esthétique, puis à travers les

outils numériques apparus en 1990. Tout le travail d'Orlan questionne les visages et les représentations de la femme, interroge le corps et son contexte. Même si, comme le souligne Jérôme Neutres, commissaire de l'exposition, « le travail d'Orlan n'est ni daté ni prisonnier de son époque. Son approche artistique et plastique est toujours aussi pertinente, toujours aussi forte aujourd'hui. » ●



Du 19 avril au 22 octobre 2017
Autophoto
 Fondation Cartier pour l'art contemporain
 261, boulevard Raspail, à Paris (75)
www.fondationcartier.com

Du 4 avril au 19 septembre 2017
Mathieu Pernot / Photographes non identifiés de l'entreprise Lapie
En avion au-dessus de... La France photographiée par l'entreprise Lapie, 1950-1970
 Archives nationales
 59, rue Guyonnet, à Pierrefitte-sur-Seine (93)
 Musée des Archives nationales,
 60, rue des Francs-Bourgeois, à Paris (75)
www.archives-nationales.culture.gouv.fr

Jusqu'au 21 mai 2017
L'Esprit français 1969-1989
 La Maison rouge – Fondation Antoine de Galbert
 10, boulevard de la Bastille, à Paris (75)
www.lamaisonrouge.org

Du 19 avril au 18 juin 2017
Orlan, Michel Journiac, Martial Cherrier, Gloria Friedmann
Le Corps
 Maison européenne de la photographie
 5-7, rue de Fourcy, à Paris (75)
www.mep-fr.org

LE CONTE FANTASTIQUE
DE STÉPHANE LAVOUÉ

Le Royaume

La Fisheye Gallery tourne son regard vers une contrée du Vermont autoproclamée « the Kingdom ». L'exposition de Stéphane Lavoué nous entraîne dans une quête royale, parsemée de visages insolites et de paysages blancs comme neige.

TEXTE : JESSICA LAMACQUE – PHOTO : STÉPHANE LAVOUÉ

Peu d'artistes se sont inspirés de cette terre située au nord des États-Unis à la frontière du Canada. Parmi ceux-là, Howard Frank Mosher. Dans ses romans, l'écrivain américain nous immerge dans un monde rural grinçant, comme figé dans le temps, qu'il décrit « *coupé du reste de la Nouvelle-Angleterre*

par les montagnes Vertes à l'ouest et les montagnes Blanches à l'est, et encore plus isolé par ses célèbres hivers, longs de sept mois, et ses mauvais chemins de terre ». Comment un photographe français, habitué des portraits de der de *Libération*, s'est-il retrouvé à arpenter les routes de ce royaume du nord-est des États-Unis ? Il y a vingt ans, Stéphane Lavoué séjourna dans une famille qui habitait à Boston. À la retraite, le couple alla s'installer dans le Vermont et le photographe leur rendit visite. Il découvrit alors le Royaume. « *Je partis à la rencontre des sentinelles et sujets du Royaume. J'y ai croisé la désolation de ces maisons éventrées, comme soufflées par le temps, abandonnées par leurs propriétaires, victimes du déclin industriel, raconte Stéphane. J'y ai croisé de jeunes fermiers utopistes venus expérimenter une vie alternative décroissante, refusant la mécanisation, chuchotant aux oreilles des bœufs et des chevaux une langue inconnue.* »

LA LIBERTÉ DU RÉCIT

Le parcours de Stéphane est atypique. Diplômé de l'École supérieure du bois de Nantes en 1998, il est parti vivre deux ans en Amazonie brésilienne, chargé des achats de bois pour un groupe industriel français. De retour en France en 2001, inspiré notamment par Sebastião Salgado, il a choisi le métier de photographe et est devenu un portraitiste réputé, dont la lumière se reconnaît au premier coup d'œil. Après plusieurs années à photographier artistes, hommes politiques, acteurs, sportifs ou intellectuels, il a désiré s'évader du travail de commande pour accéder à un univers plus personnel. Le Royaume lui a offert cette opportunité. Il y eut la rencontre avec un chasseur d'ours à l'arc qui comprit sa démarche de photographe et l'introduisit dans la communauté. Sa fille, Josie, posa pour Stéphane au milieu des carcasses de viande. Elle est une des princesses du lieu, et sa beauté illumine la scène. Les portes du Royaume se sont ouvertes, le photographe a pu circuler de ferme en ferme pour photographier cette histoire américaine un brin déglinguée. Un conte photographique où toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé est loin d'être fortuite.

**Le Royaume,
de Stéphane Lavoué**

Du 31 mars au 6 mai 2017.

Du mardi au samedi, de 14h30 à 19h30

La galerie sera exceptionnellement ouverte tous les dimanches d'avril

www.fisheyegallery.fr

L'exposition

Le Royaume

de Stéphane Lavoué fait partie du

**Mois de la photo du
Grand Paris 2017,**

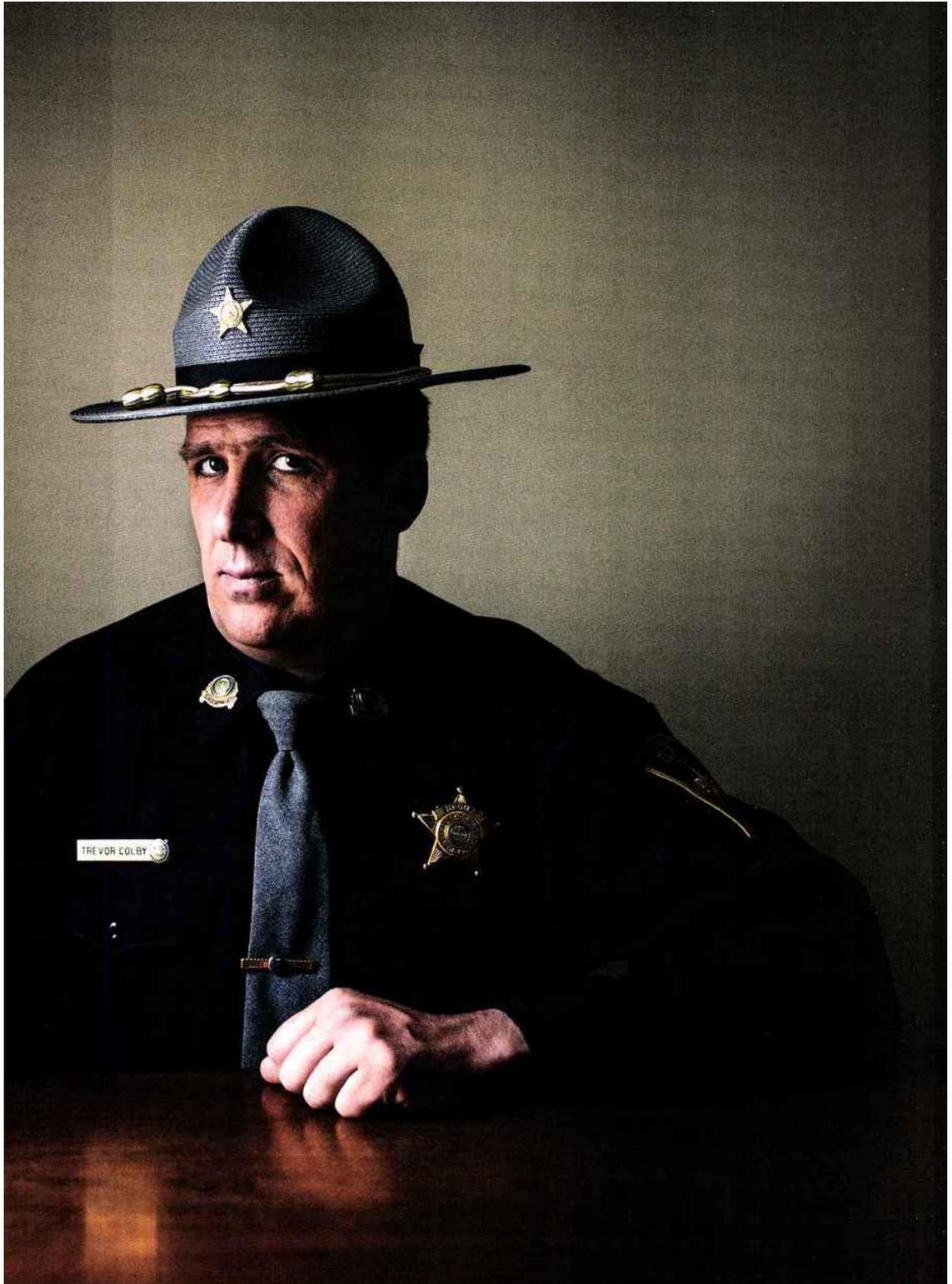
et du parcours

**« Week-end intense
du Nord-Est »,**

les 8 et 9 avril 2017.

[www.](http://www.moisdelaphotodugrandparis.com)

[moiselaphotodugrandparis.
com](http://www.moisdelaphotodugrandparis.com)



STÉPHANE LAVOÛE,
SHERIF TREVOR COLBY DANS
SON BUREAU, GUILDHALL,
VERMONT ISSU DE LA SÉRIE
THE NORTH-EAST KINGDOM

SOCIÉTÉ

Les salles de bain des rues de Paris sont un lieu où se croisent les destins de personnes venues de tous les continents. Elles sont un lieu de rencontre, de partage, de solidarité. Elles sont un lieu où l'on se lave, se nettoie, se rafraîchit. Elles sont un lieu où l'on se rencontre, se connaît, se soutient. Elles sont un lieu où l'on se sent bien, où l'on se sent chez soi.

TEXTE : ÉRIC KARSINTY - PHOTOS :

FLORENCE LEVILLAIN / LA FRANCE VUE D'ICI / SIGNATURES

Ils s'appellent Marcel, Patricia, Hayley, Anca, Émile, Dariusz, Massoud, Xavier, Julie, Xu ou Charlie. Ils viennent d'Aubervilliers, de Chine, de Roumanie, de Cuba, du Sri Lanka, de La Réunion ou de Lyon. Certains sont musicien, jardinier, maçon, secrétaire, cuisinier, jeune fille au pair... et tous utilisent les bains-douches parisiens, un service devenu gratuit en 2000. L'histoire de ces établissements remonte à la fin du XIX^e siècle, et répond à un projet hygiéniste à l'initiative de sociétés philanthropiques. Un succès immédiat repris par la ville qui en a fait construire vingt et un dans ses quartiers les plus denses de l'est, jusqu'en 1940.

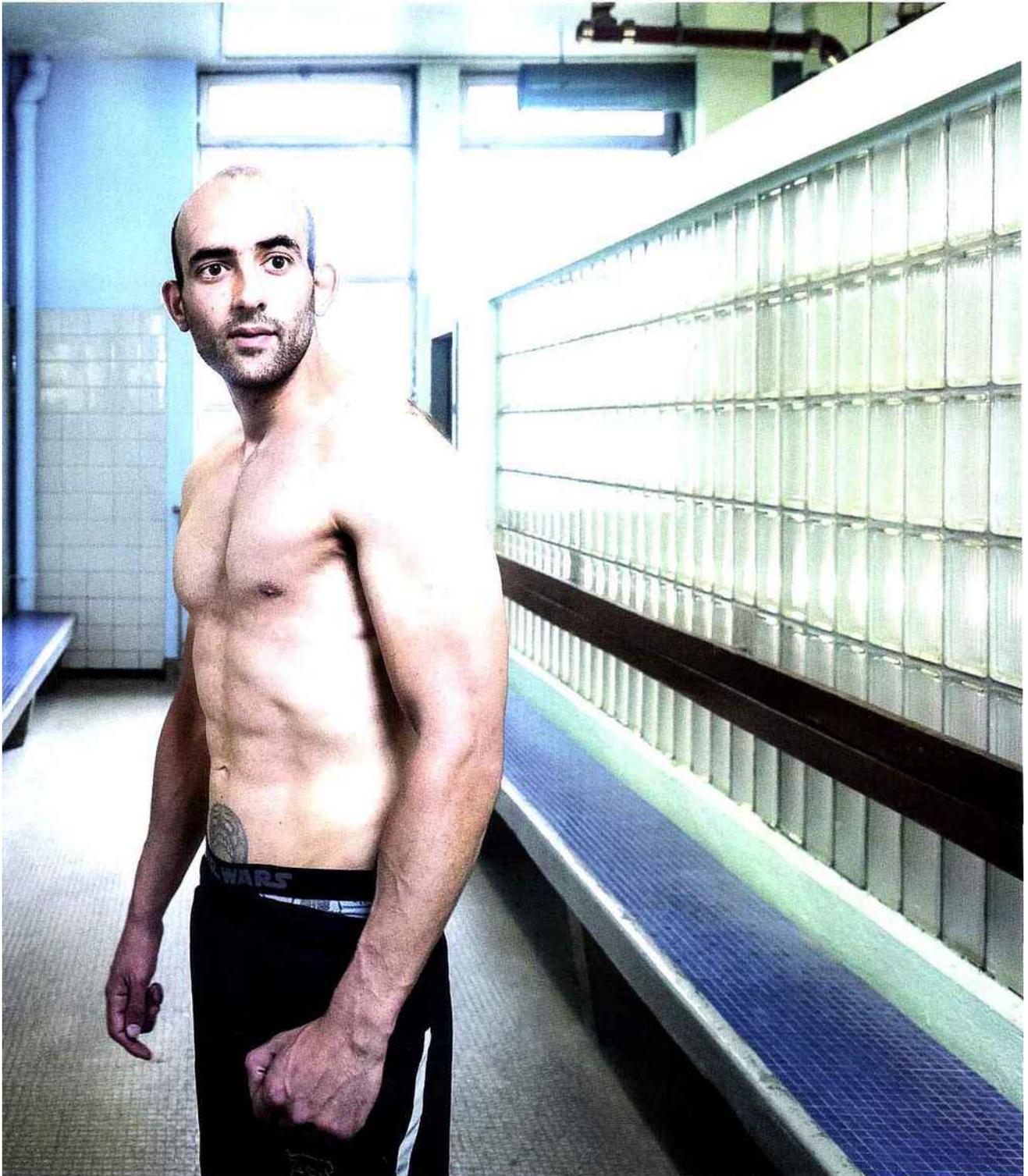
On compte aujourd'hui dix-sept douches municipales en activité, et la mairie de Paris estime à environ un million le nombre d'entrées de personnes qui viennent s'y laver chaque année. Une réalité passée souvent inaperçue, dont Florence Levillain a pris conscience en discutant avec des SDF lors de permanences à l'association Mains libres, qui met à disposition une Bagagerie où les personnes peuvent déposer leurs affaires en toute sécurité. « Pour moi, c'est plus important d'être propre que de manger », lui confiera l'un d'eux. La photographe découvre alors tout un réseau d'adresses que se transmettent celles et ceux qui tiennent à rester propres malgré leurs vies chahutées. Un de ces établissements se trouve justement à côté de chez elle, tout près de l'école où elle dépose sa fille tous les matins.

MIRROIR SANS TRIN

« J'ai souvent l'habitude de dire qu'il y a la planète Mars au bout de la rue, et qu'on peut faire un voyage visuel incroyable en découvrant des univers qu'on croit connaître.



MICHAEL, 30 ANS, VIT DANS LA RUE DEPUIS NEUF ANS. IL A ÉTÉ VENDEUR, A TRAVAILLÉ DANS LE BÂTIMENT, CHEZ MCDONALD'S... ET SE TROUVE ACTUELLEMENT SANS EMPLOI. IL FAIT BEAUCOUP DE SPORT ET TIENT À ÊTRE PROPRE TOUS LES JOURS. BAINS-DOUCHES RUE BLOMET, À PARIS, 2016.



Précaires
au sens propre



PASCAL A TOUT QUITTÉ. FAMILLE, AMIS ET BOULOT, IL Y A VINGT-DEUX ANS. IL VIT DEPUIS À LA RUE ET S'ACCROCHE AU Dessin. IL HABITE AUJOURD'HUI EN FORÊT POUR VIVRE UNE EXPÉRIENCE SPIRITUELLE, ET IL VIENT DE RENOUER AVEC SA FAMILLE. BAINS-DOUCHES RUE DE ROME, À PARIS. 20. 6.

« JE NE PEUX PLUS PHOTOGRAPHIER LA MISÈRE DANS LE PIRE DE CE QU'ELLE EST. JE NE PORTE PAS DE JUGEMENT SUR CEUX QUI LE FONT, MAIS MOI JE N'EN SUIS PLUS CAPABLE. »

mais qu'on ne connaît pas », explique Florence Levillain. Une manière de penser qui lui sert de boussole dans ses travaux, pour lesquels elle détermine toujours une écriture particulière. « D'un boulot à l'autre, j'ai horreur des systèmes. J'essaie de trouver ce qui est le plus adapté : reportage, studio, Polaroid... Un seul dispositif ne peut pas fonctionner avec tous les sujets », précise-t-elle. En poussant la porte des bains-douches et en découvrant cet univers, elle a décidé d'en photographier les utilisateurs avec autant de soin que pour une commande, avec des éclairages, « pour montrer les gens au mieux de

ce qu'ils peuvent être ». Un parti pris qui s'est imposé à elle quand un sans-abri lui a répondu qu'il aimerait « être photographié debout ». « Depuis que j'ai entendu cette phrase, ça a changé ma manière de travailler. Je ne peux plus photographier la misère dans le pire de ce qu'elle est. Je ne porte pas de jugement sur ceux qui le font, mais moi je n'en suis plus capable », lâche la photographe. Alors elle imagine un dispositif bien particulier. Pour rendre compte au plus juste de ce monde où hommes, femmes et enfants de tout âge prennent soin de leur corps, de leur apparence,

et s'efforcent de rester dignes, Florence met au point un système de prise de vue à l'aide d'un miroir sans tain derrière lequel elle s'installe. Elle dispose plusieurs flashes pour éclairer les personnes ainsi que le décor qu'elle intègre dans les images. Les couleurs pâles ou vives, l'alignement des portes, les tuyaux et les carreaux de faïence sont autant d'éléments qui racontent les lieux. Elle dispose aussi une rangée de leds autour du miroir qui s'apparente ainsi à celui d'une loge de comédien. Une manière d'assumer la théâtralité de la prise de vue. « Ils se voyaient au moment de la photo, ce qui est assez



CI-DESSUS: BAINS-DOUCHES
RUE DE ROME, À PARIS, 2016.

CI-DESSUS: CHARLIE, CROONEUR,
VIT DANS UN FOYER DONT LA
DOUCHE EST EN PANNE. IL CHANTE
DANS LE METRO ET DANS LES BARS
RÉGULIÈREMENT. BAINS-DOUCHES
BUZENVAL, RUE DES HAÏES, PARIS, 2016.

CI-DESSOUS: BAINS-DOUCHES
RUE BLOMÉI, À PARIS, 2016.





À VOIR

Dans le cadre du Mois de la photo du Grand Paris :

Bains publics, de Florence Levillain et de Laurent Kruszyk,

du 23 mars au 30 avril 2017, aux Sheds, à Pantin (93).

www.moisdelaphotodugrandparis.com

Ce travail sera également présenté dans le cadre de l'exposition

La France vue d'ici

au festival **ImageSingulières**, du 24 mai au 11 juin 2017, à Sète (34).

www.imagesingulieres.com



CI-DESSUS: BAINS-DOUCHES RUE OBERKAMPF, À PARIS, 2016.

inédit... Ils avaient conscience de l'image qu'ils partageaient avec moi », détaille la photographe. Un ordinateur et une imprimante complètent le dispositif, permettant ainsi à la personne de repartir avec un tirage.

DES HISTOIRES ÉTONNANTES

Si cet ensemble d'images n'a aucune prétention statistique ou scientifique – seule une partie des personnes sollicitées a accepté d'être photographiée –, il n'en révèle pas moins que *« le visage de la précarité est bien plus étendu qu'on ne le pense »*, poursuit Florence. Gens en galère ou de passage, avec ou sans papiers, avec ou sans logement, avec ou sans travail... des personnes qui vivent dans des habitats insalubres ou sans salle de bains. Toutes les classes sociales ne sont pas représentées, mais on y trouve tous les précaires (réfugiés, travailleurs pauvres, étudiants...), sauf les marginaux qui ne veulent pas se laver. *« J'ai découvert l'histoire des gens au fur et à mesure, en fonction de ce qu'ils voulaient bien me dire... des histoires étonnantes. Il y a aussi des gens en difficultés psychologiques, difficiles à insérer »*, précise la photographe.

Dans l'intimité de ce protocole photographique imaginé par Florence Levillain, on découvre avec pudeur les gestuelles de soin que les personnes s'autorisent. Un dernier regard avant de sortir pour ajuster une mèche en dit plus qu'un long discours. Ces hommes et ces femmes, dont les parcours de vie ont basculé suite à un divorce, une perte d'emploi ou un problème personnel, s'efforcent de rester propres, autant pour

PATRIMOINE MATÉRIEL ET IMMATERIEL

En contrepoint des photos de Florence Levillain exposées dans le cadre du Mois de la photo du Grand Paris, un travail d'inventaire de Laurent Kruszyk présente les traces architecturales de ces lieux qui tendent à disparaître. *« Aujourd'hui, les patrimoines matériel et immatériel amorcent un dialogue. On se soucie alors davantage du lien qu'il peut y avoir entre une architecture et les usages qu'elle induit »*, précise Julie Corteville, chef du service Patrimoine et inventaire de la région Île-de-France, dans la préface du livre qui accompagne l'exposition.

préservé l'estime d'eux-mêmes que pour continuer à s'insérer dans la société. La photographe nous fait passer de l'autre côté du miroir pour regarder en face, avec tact et bienveillance, les multiples visages des précaires d'aujourd'hui. Ce travail intéresse des chercheurs comme Claire Levy-Vroelant, professeur de sociologie à Paris 8 qui réalise une enquête sur les usagers des bains-douches. Celle-ci précise : *« Les images de Florence Levillain se situent au point crucial où notre humanité est interrogée en même temps que nos choix politiques. Ces personnes qui se regardent après s'être douchées, qui achèvent de se coiffer, de se raser, de se maquiller, adressent puissamment leur regard à nous qui les regardons. Cela rassure et dérange à la fois. »* ●

« J'AI DÉCOUVERT L'HISTOIRE
DES GENS AU FUR ET
À MESURE, EN FONCTION DE
CE QU'ILS VOULAIENT BIEN
ME DIRE... DES HISTOIRES
ÉTONNANTES »

À LIRE

Bains publics, de Florence Levillain et de Laurent Kruszyk

Coédition Loco et la région Île-de-France, 19 €, 96 pages (disponible en avril)

PAGE DE GAUCHE, EN HAUT : JULIE EST VENUE À PARIS POUR EXPOSER SES PEINTURES. APRÈS DES ÉPISODES COMPLIQUÉS, ELLE VIT AUJOURD'HUI EN HÔTEL AVEC UNE DOUCHE SI INSALUBRE QU'ELLE PRÉFÈRE FRÉQUENTER LES BAINS PUBLICS. BAINS-DOUCHES RUE DE CHARENTON, À PARIS, 2016.

PAGE DE GAUCHE, EN BAS : DARIUSZ, POLONAIS, JOUE DE L'ACCORDÉON DANS LA RUE. AVANT, IL ÉTAIT EN ANGLETERRE. EN FRANCE DEPUIS DEUX SEMAINES, IL N'AVAIT PAS PU SE LAVÉ. IL EST TRÈS HEUREUX D'AVOIR ENFIN PRIS UNE DOUCHE. BAINS-DOUCHES RUE DE ROME, À PARIS, 2016.

Avril 2017

Beaux Arts

magazine

SPÉCIAL PARIS

MOIS DE LA PHOTO

- LE GUIDE DES EXPOSITIONS
- LES LIEUX À DÉCOUVRIR

ENQUÊTE

LE PHÉNOMÈNE PICASSO
EN FRANCE ET À L'ÉTRANGER

TENDANCE

LE JEU VIDÉO
EST-IL UN ART ?

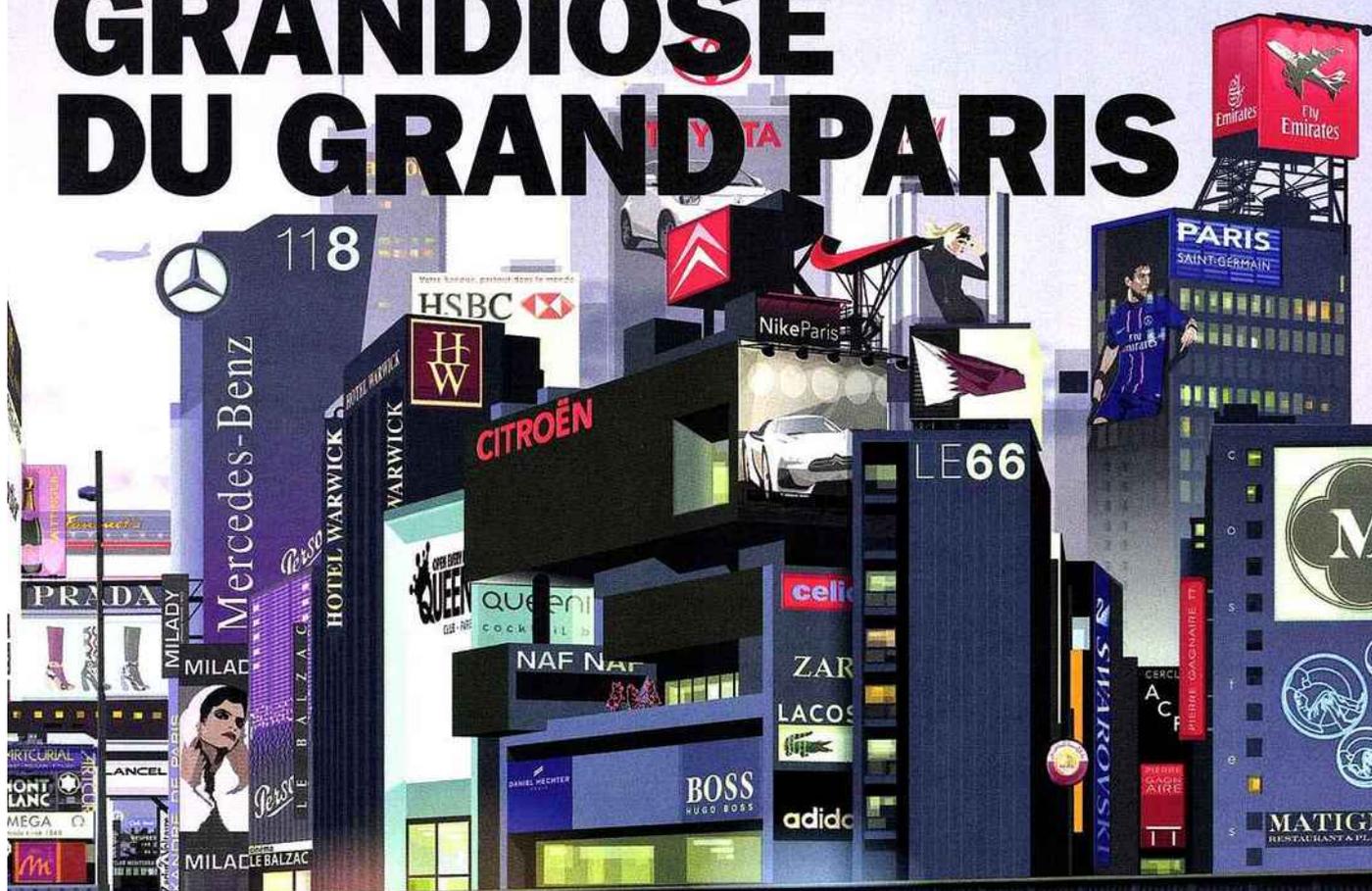
PRÉSIDENTIELLE

- LES PROGRAMMES CULTURELS
- L'INTERVIEW DES CANDIDATS



MOIS DE LA PHOTO 2017

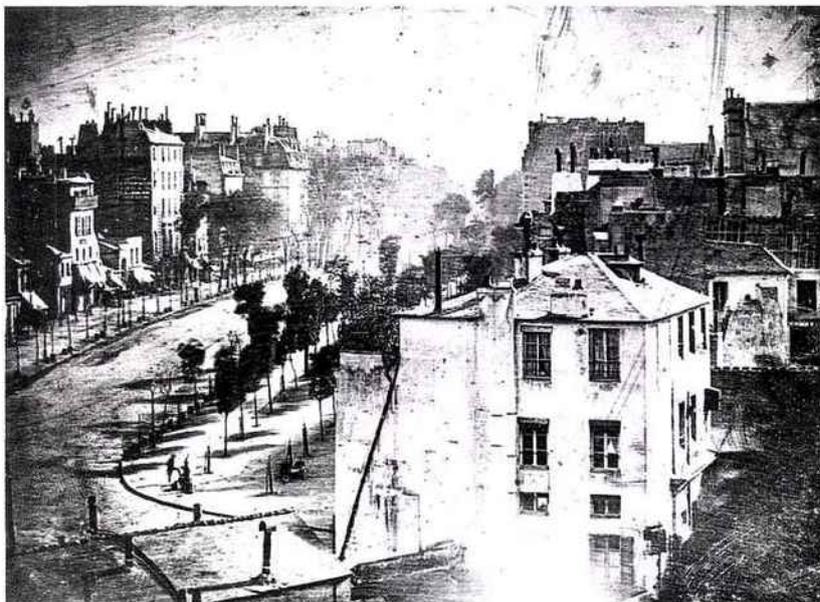
UN PORTRAIT GRANDIOSE DU GRAND PARIS



PARCE QU'IL Y A UNE VIE CULTURELLE INTENSE DES DEUX CÔTÉS DU PÉRIPHÉRIQUE, LE MOIS DE LA PHOTO, RENDEZ-VOUS PARISIEN BIENNAL CRÉÉ EN 1980, S'ÉTEND CETTE ANNÉE AU GRAND PARIS. DE NEUILLY-SUR-SEINE À CLICHY-SOUS-BOIS, 31 COMMUNES ASSOCIÉES DEVRAIENT NOUS EN METTRE PLEIN LA VUE PENDANT TOUT LE MOIS D'AVRIL. VISITE GUIDÉE.

PAR JACQUES DENIS

édition



LOUIS DAGUERRE

Boulevard du Temple, 1838

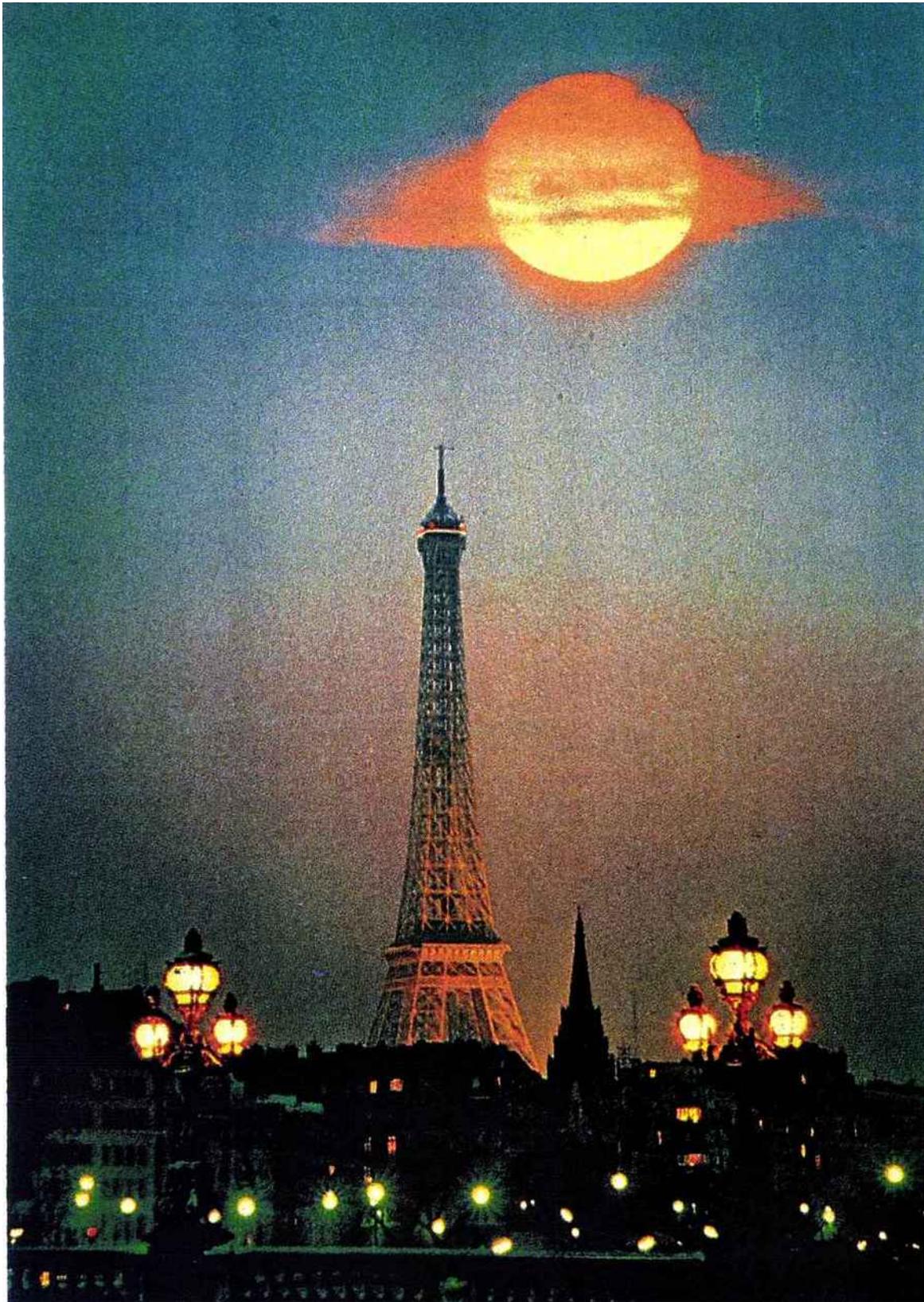
PARIS, CAPITALE DE LA PHOTOGÉNIE

COMMENT CONTINUER À INVENTER L'IMAGE DE PARIS QUAND DOISNEAU, BRASSAÏ, RIBOUD ET TANT D'AUTRES EN ONT TIRÉ DES CLICHÉS ICONIQUES ? PEUT-ÊTRE EN LAISSANT LES PHOTOGRAPHES VAGABONDER JUSQU'AUX CONFINS DU GRAND PARIS, LÀ OÙ SE JOUE L'AVENIR.

Paris-métro-photo, Voici Paris, Paris de nuit, Sortilèges de Paris, les Métamorphoses de Paris, Paris, éternellement...

À égrener les livres de photographie dédiés à la Ville lumière, il semblerait que celle-ci soit son sujet par essence, ou du moins un filon inépuisable. N'est-ce pas là que, le 7 janvier 1839, fut officialisée la naissance du daguerréotype ? Dans la foulée, Daguerre immortalisa, boulevard du Temple, un homme se faisant cirer les chaussures. Le médium était né, et il allait souvent transiter par là. «C'est LE sujet de la photo», admet la galeriste Françoise Paviot, qui réalisa en 2004 un merveilleux petit ouvrage intitulé *Paris en fête*, soit 100 images par 100 photographes, des premières heures de la photographie à l'aube des années 2000 : «Paris est en perpétuel changement et la photo s'en fait le témoin», résume-t-elle. La collection du musée Carnavalet documente cette lente sédimentation, qui permet de revoir la capitale d'avant les grands travaux d'Haussmann et le quotidien des Parisiens

avant l'ère du *snapshot*. Marville, Atget, Doisneau et tant d'autres ont laissé leur empreinte sur l'histoire de la photo, en faisant l'état des lieux d'une ville qui n'a cessé de se métamorphoser. Ces instantanés sont désormais devenus des clichés. Les façades délavées et les petits métiers, les bouches de métro et les quais de Seine, les barricades de juin 1848 et les émeutiers de Mai 68... Les vues s'enchaînent, et pourtant chaque génération a le regard attiré par la Ville lumière. Des primitifs du XIX^e siècle aux photographes plasticiens, des documentaristes aux humanistes, des surréalistes aux photojournalistes, qu'ils soient français ou étrangers, l'histoire de la photographie s'est en grande partie écrite à Paris. Et toutes les occasions sont bonnes pour célébrer cette alliance. Quand l'Hôtel de Ville consacre de grandes expositions à Brassai ou au Front populaire, c'est à chaque fois un succès. Tout comme «La France d'Avedon» il y a peu à la BnF, ou encore «Paris champ & hors champ» à la Galerie des



HANS-PETER FELDMANN

Tour Eiffel, 1990

«C'EST FOU, TOUT CHANGE SANS CHANGER ! PARIS EST UN OPEN BAR PHOTOGRAPHIQUE !»

BOBY, PHOTOJOURNALISTE



ANAÏD DE DIEULEVEULT

Dans le jardin de Notre-Dame, série *Surimpressions Ville / Nature*, 2014

bibliothèques de la Ville de Paris qui, en 2014, rendait compte du regard singulier porté par les artistes (Chris Marker, Alain Bublex, Jane Evelyn Atwood, Sarah Moon...) sur la capitale durant ces trois dernières décennies. Mais qu'en est-il aujourd'hui? D'avoir trop été immortalisée, voit-elle les photographes se détourner d'elle? La ville-musée est-elle usée par les clichés? Démodée? Pas si sûr.

«Longtemps, j'ai trouvé ce sujet daté. En fait, il y a une grande diversité de sujets, dans la photographie tant plasticienne que documentaire. Il existe un champ immense des possibles, au-delà des clichés, ou qui en jouent. Avec le contexte actuel, plutôt plombé, la question de la représentation de Paris est d'autant plus importante», croit Vincent Sator. Ce jeune galeriste n'est pas le seul à penser que la capitale reste un objet d'expérimentation. «Il y a tant à faire qu'en trois ans je n'ai pas vraiment vu passer le temps. C'est fou, tout change sans changer! C'est un open bar photographique!», confirme Bobby, pseudo du photojournaliste Boris Allin, qui s'est révélé en couvrant l'effervescence des Nuits debout.

Jean Mounieq perpétue la tradition des aînés, shootant en noir et blanc les rues de la capitale. Il n'est pas le seul à creuser le sujet. Pour être allé aux quatre coins de la planète, le «promeneur» Bernard Plossu reste attaché à la ville qui a façonné son regard. Auteur de *Chronique du retour*, né en 1985 du «choc de rentrer du désert et de se retrouver dans le métro parisien», il réunit actuellement un demi-siècle de clichés, qui feront l'objet d'un prochain livre. «La première montre des ballons en couleurs, place de l'Étoile, en 1954. J'avais 9 ans... C'est fascinant de voir toutes les époques défiler, c'est comme un journal du temps qui passe.» Paris est-il difficile à photographier? «Ce qui est difficile, c'est d'arriver à voir près de chez soi! À l'été 2016, je suis allé exprès à Montmartre, à la place de l'Étoile, voir si j'arrivais à faire des photos de ces

PARIS VU PAR UN GALERISTE

Le *Grand Paris vu de nos fenêtres* est une collecte lancée auprès des Franciliens, sous le regard attentif d'un comité parrainé par Roland Castro, à voir du 8 au 28 avril à la gare de l'Est et à la Maison de l'architecture [lire p. 59]. Mais avant tout, *Paris sans quitter ma fenêtre* est une série de Lucien Hervé [ill.] qui donna son titre à une exposition chez Camera Obscura en 2000. On y retrouvait plusieurs générations : Willy Ronis, Izis, Gladys... «Un étranger voit souvent des choses qu'un Parisien ne remarque plus, ou moins», note le galeriste Didier Brousse. Pour preuve, le travail mené par le Coréen Bohnchang Koo sur les chasse-roues, qui jalonnent le Marais. «Il en a tiré une remarquable typologie, un regard très singulier!» De même, l'Italien Paolo Roversi avait posé au milieu des années 1990 son studio photo dans la rue, afin de composer au plus près des habitants son *Paris défilé*. «Cette ville peut être un terrain de jeu et d'exploration extraordinaire, mais il faut y mettre une contrainte, un biais. Sinon, ça me semble un pari impossible», reprend Didier Brousse. Un Paris dans son esthétique classique, ponts et quais embrumés, qu'a pourtant choisi de prendre comme sujet le Britannique Michael Kenna, lui aussi représenté par Camera Obscura, lors d'une exposition au musée Carnavalet en 2014.

Galerie Camera Obscura · 268, boulevard Raspail · 75014 Paris · 01 45 45 67 08 · www.galeriecameraobscura.fr



LUCIEN HERVÉ

PSQF
(série *Paris sans quitter ma fenêtre*),
1949



BERNARD PLOSSU
Paris, Montparnasse, 1960



LARS TUNBJÖRK
Sans titre (Paris), 1989

lieux : ce fut passionnant de redécouvrir chaque rue, chaque odeur... Ce qui me plaît, ce sont les changements de lumière, on passe du gris total à un rayon de soleil éblouissant, c'est fort comme les peintures du Nord!»

Le Polonais Bogdan Konopka est aussi de ceux qui prennent le temps d'observer Paris : depuis vingt-cinq ans, à la chambre ou en mode sténopé, il en donne une vision inédite. Cette ville, qu'il dit invisible, il la relate en gris, en séries : «Il rémoigne du Paris qui passe, de celui qui reste», analyse Françoise Paviot. Ce renouvellement trouve également un écho chez les plus jeunes. Pour Benoît Baume, directeur du magazine *Fisbeye*, «ce sont la nuit, les mouvements citoyens, l'architecture, l'exclusion, les touristes, la mode ou l'urbex [l'exploration urbaine] qui intéressent les nouvelles générations. Nous assistons à de nouvelles formes de représentations de Paris, où l'image est collectée, détournée, complé-ée.» Et de citer deux récents ouvrages apportant une vision neuve : *les Parisiens* de Luc Choquer et *le Grand Paris* de Martin Parr, en forme de plan de Paris pour les taxis. «Même si ce n'est pas son meilleur travail, reconnaît-il, Parr montre une direction intéressante, celle d'une ville envahie par les marchands et les touristes.»

Faut-il aller au-delà du périph pour renouveler son regard sur Paris? «Historiquement, Paris intra-muros est complètement différent et bien plus riche qu'au-delà du périphérique. Sa densité contraste avec les espaces plus ouverts de la banlieue. Mais les frontières tendent à s'estomper. Cette dualité de la région parisienne est un sujet en soi. [...] À travers une relecture de la modernité architecturale, nous devons regarder les brèches et les aspérités des explosions urbaines, mais aussi entrer en empathie avec les déracinements du XXI^e siècle», entrevoit le photographe Stéphane Couturier, qui a eu l'occasion de travailler sur ce sujet. «Le Grand Paris est en train de se construire et de se définir sous nos yeux. La photographie peut enregistrer ces transformations et susciter de nouveaux

«LES ARCHIVES DE DEMAIN, CE SONT LES CONSTRUCTIONS DU GRAND PARIS. IL EST BON QUE LES PHOTOGRAPHES ASSISTENT À CETTE NAISSANCE.»

JEAN-LUC MONTEROSSO, COMMISSAIRE GÉNÉRAL DU MOIS DE LA PHOTO



CHRISTER STRÖMHOLM

Sans titre (Nana, Jacky et Adèle Chanel au métro Blanche), 1961



MAURICE-LOUIS BRANGER

Crue de la Seine, la gare Saint-Lazare, 1910

LE PARIS D'HIER EN UN CLIC

Bienvenue dans le grand fonds de la SPL Parisienne de photographie : à deux pas du musée Carnavalet, grande institution qui continue d'acquérir des œuvres patrimoniales (150 000, des débuts de la photo à aujourd'hui), Paris est représenté par quelque 130 000 clichés, dûment indexés (à consulter sur www.parisenimages.fr). Depuis 2006, cette société assure la reproduction numérique des collections muséales, des institutions municipales et des bibliothèques patrimoniales de Paris, sans oublier les images de l'agence Roger-Viollet, qui en fut à la création en 1938. D'ailleurs, à la mort de ces deux passionnés qu'étaient Hélène Roger-Viollet et son mari Jean-Victor Fischer, leurs immenses archives furent léguées à la Ville, en charge depuis d'en assurer la pérennité et la diffusion. C'est ainsi que le grand public y a accès en un clic, pouvant même commander la reproduction de son choix. Quant aux professionnels, ils y puisent encore la nécessaire matière première d'expositions telles que, en 2016, «Dans l'atelier – L'artiste photographié, d'Ingres à Jeff Koons», présentée au Petit Palais.

www.parisiennedephotographie.fr · www.roger-viollet.fr



LUC CHOQUER

Grévistes de la RATP, place de la République, Paris, fin des années 1980



DENIS BARZACO

La Chute n° 9, 2006



LAURENT KRONENTAL

Joseph, 88 ans, les Espaces d'Abraxas, Noisy-le-Grand, série *Souvenir d'un futur*, 2014

regards, espère Jean-Luc Monterosso, cofondateur – avec Henry Chapier – de la Maison européenne de la photographie et du Mois de la photo. Les archives de demain, ce sont les constructions du Grand Paris. Il est bon que les photographes assistent à cette naissance.» Si Robert Doisneau a

photographié la banlieue tel un territoire déjà en mutation, le Grand Paris offre de nouvelles perspectives, par-delà les clichés, pour laisser place à un fécond imaginaire. «Cela exige un long travail d'investissement et d'immersion. J'avais commencé un travail sur les chambres vides de jeunes partis en Syrie. J'en ai fait deux, en un an, et puis je me suis heurté à un mur», relativise Éric Garault, photographe qui essaie de monter un festival de photographie documentaire et d'auteur le long du canal de l'Ourcq, à Noisy-le-Sec, où il vit. Pour lui, le facteur temps est primordial. «Les sujets sur Paris, ce sont trop souvent les mêmes: les dernières tendances, les lieux à la mode... On ne travaille plus beaucoup sur la sociologie de Paris, ou alors ce sont les *no-go zones* de banlieue!»

PARIS VU PAR UN LIBRAIRE ÉDITEUR

C'est au prisme des livres de photographies qu'Antoine de Beauré observe l'évolution de la capitale. Les rayonnages de sa librairie ont hébergé de nombreux ouvrages sur la question. *Atget photographe de Paris* de Berenice Abbott (1930), *Moi Paris* [«Mon Paris»] (1933) par Ilya Ehrenbourg, dans une veine plutôt sombre et sociologique – «comme le négatif de Brassai», dont la vision des *Voluptés de Paris* (1934) demeure un grand classique. Moins connu, *Flower Is...* de Robert Frank offre un regard singulier sur le Paris de l'immédiat après-guerre. Et Antoine de Beauré de continuer cet inventaire à la Prévert, de Ihei Kimura à William Klein. Parmi tous, il en est un qui fait figure d'ovni: le *Paris de Moi Ver*, préfacé par Fernand Léger. «Une sorte de curiosité à l'époque: pour créer des images, il a superposé jusqu'à six négatifs! Cela donne des ambiances surréalistes.» L'original est une pièce de collection, il vaut mieux chercher la réédition (elle aussi collector) par Karl Lagerfeld.

Librairie 213 (sur rendez-vous) • 175, rue du Temple • 75003 Paris
01 43 22 83 23 • www.galene213.com

Le jeune Laurent Kronental a marqué les esprits avec sa série *Souvenir d'un futur*, débutée en 2011, autour des grands ensembles architecturaux et des personnes âgées qui y résident. Loin de «l'entre-soi parisien», Camille Millerand sort lui aussi du cadre des préjugés. Pas question de s'intéresser uniquement aux quartiers populaires quand tout s'embrase. Lui préfère donner une autre version du réel se fabriquant sous nos yeux. «On raconte trop rarement la banalité du quotidien en banlieue, sans angle, sans actualité chaude. Le prisme médiatique est toujours le même. Je comprends certains habitants quand ils me disent qu'ils n'ont plus confiance. Il faut occuper le terrain pour rétablir cette confiance, donner de son temps sans arrière-pensée.» ■



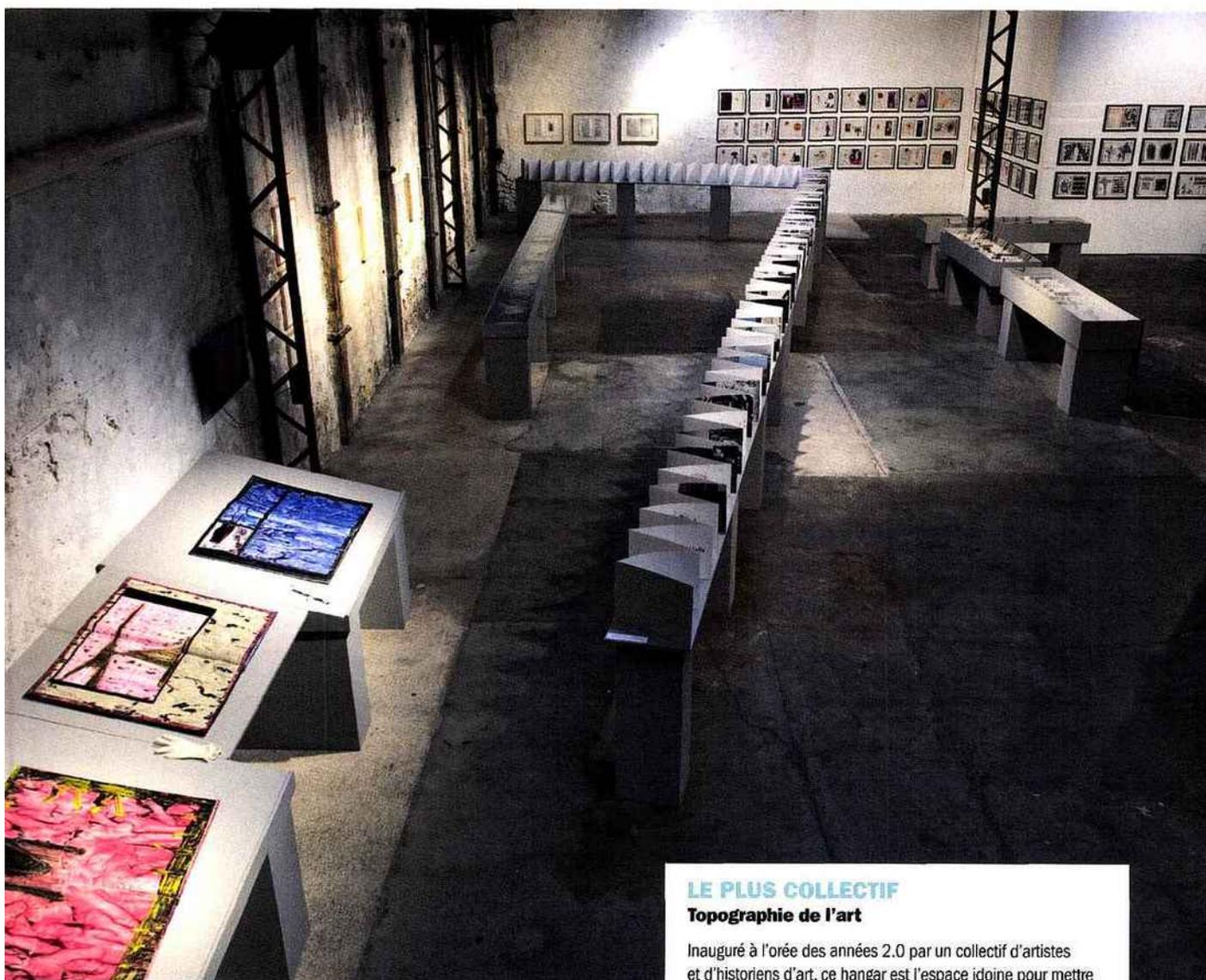
CARLOS AYESTA
Série *Vertical Visions*, 2012



VALERIO VINCENZO
Festival des vendanges de Suresnes, 2012

15 **LIEUX** 100% PHOTO

OUTRE LES FESTIVALS ET SALONS DÉDIÉS, PARIS PEUT AUSSI COMPTER TOUT AU LONG DE L'ANNÉE SUR SES MUSÉES, CENTRES D'ART, FONDATIONS ET GALERIES POUR FAIRE RAYONNER LES IMAGES FIXES ET ANIMÉES. SÉLECTION.



Vue de l'exposition de groupe «Livres unks», en 2015.

LE PLUS COLLECTIF

Topographie de l'art

Inauguré à l'orée des années 2.0 par un collectif d'artistes et d'historiens d'art, ce hangar est l'espace idéal pour mettre en perspective les réflexions contemporaines. Nul dogme ici, tous les créateurs y ont leur place. À l'occasion du Mois de la photo 2017, «Géométrie dans l'espace» se donne pour projet d'interroger «la complexité des rapports multiples entre naturel et construit, surface et volume, ombre et lumière», mais aussi entre photographies contemporaines et documents historiques.

15, rue de Thorigny • 75003 Paris • 01 40 29 44 28

www.topographiedelart.fr

> À voir: «Géométrie dans l'espace» du 30 mars au 14 juin

LE PLUS DÉFRICHEUR

Lumière des roses

«Chercheurs d'images», c'est ainsi que se définissent Marion & Philippe Jacquier, qui ont fondé en 2004 cette galerie pas tout à fait comme les autres, à Montreuil. Leur obsession ? La photo vernaculaire. Fouillant dans la mémoire collective, ils en sortent des pépites vintage souvent anonymes, toujours singulières. «Nous cherchons des photographies qui n'ont pas encore été vues, ou du moins pas comme nous les voyons.» Une vraie mine.

12-14, rue Jean-Jacques Rousseau · 93100 Montreuil
01 48 70 02 02 · <http://lumieresdesroses.com>

LE PLUS ÉMERGENT

Fisheye Gallery

Ouverte à l'automne 2016 près du canal Saint-Martin, cette galerie prend des paris sur l'avenir : le photojournaliste Corentin Fohlen, Philippe Grollier - et son travail sur l'Irlande -, Théo Gosselin et Maud Chalard ont ici pleinement droit de cité. Ou encore Stéphane Lavoué, «un des auteurs majeurs des prochaines années», assure Benoît Baume, directeur du magazine *Fisheye* et cofondateur de la galerie.

2, rue de l'Hôpital Saint-Louis · 75010 Paris
01 40 37 24 19 · www.fisheye-gallery.fr



LE PLUS INTIMISTE

Fondation Henri Cartier-Bresson

Longtemps logée dans la maison-atelier du photographe, à Montparnasse, la fondation Henri Cartier-Bresson va déménager rue de Turenne, dans le Marais. Inaugurée en 2003, elle aura accueilli les expositions des plus grands maîtres d'hier et d'aujourd'hui : Saul Leiter, Irving Penn, Jeff Wall, Pieter Hugo... Ici, la photo vise l'atemporalité des œuvres. «Les seules fondations qui puissent se construire, c'est avec la chaleur humaine», écrivait encore en 2004 celui que son biographe Pierre Assouline surnomma «l'œil du siècle».

2, impasse Lebois · 75014 Paris · 01 56 80 27 00
www.henricartierbresson.org

> À voir : «Henri Cartier-Bresson – Images à la sauvette» jusqu'au 23 avril



Vue de l'exposition «Kate McCwire – Scissure», en 2016.

LE PLUS IMPRÉVISIBLE

La Galerie particulière

Cette galerie du Marais joue la carte de la singularité, celle des multiples personnalités qui ont jalonné sa courte histoire. On a pu y voir les reconstructions de Stéphane Couturier sur les «architectures» urbaines comme le reportage de Nyaba Leon Ouedraogo sur l'enfer du cuivre, au cœur d'une décharge de matériel électronique du Ghana, ou sur la survie des casseurs de granit à Ouagadougou.

11 et 16, rue du Perche · 75003 Paris · 01 48 74 28 40 · www.lagaleriesparticuliere.com

> À voir : «Gary Colclough – Choreography of Fragments» jusqu'au 15 avril

LE PLUS DOCUMENTAIRE

Le Bal

Ancienne salle de bal, reconverte après-guerre en un énorme PMU, le Bal complète, tant par sa situation au nord de Paris que par ses ambitions – l'image document est son sujet de réflexion –, l'offre désormais fournie de la capitale s'agissant de la photographie. Ce bel espace créé en 2010 par Raymond Depardon et Diane Dufour, son actuelle directrice, y a trouvé sa place, en remettant en perspective les approches visuelles (photographie, vidéo, cinéma, nouveaux médias) qui habitent notre quotidien, à travers une approche experte et pédagogique.

6, impasse de la Défense · 75018 Paris · 01 44 70 75 50 · www.le-bal.fr

> À voir : «Stéphane Duroy – Again and again» jusqu'au 9 avril [Ill. ci-contre]





LE PLUS ÉCHANGISTE
Hôtel Jules & Jim

Depuis son ouverture, il y a cinq ans, l'hôtel Jules & Jim a réalisé 25 expositions, en collaboration avec des galeries parisiennes. «Il s'agit de faire un lieu de rencontres et d'échanges, pas juste de mettre des photos pour faire joli», précise son propriétaire, Geoffroy Sciard. La dernière exposition offre ainsi un panorama pour le moins divers de Paris, avec des classiques, comme Doisneau, et des petits nouveaux, tel Mathieu Baumer et sa série *Club Sandwich* (du nom d'une soirée bien connue des clubbers parisiens) : «Nous voulions célébrer la vivacité d'une ville, qui continue d'inspirer les artistes.»

11, rue des Gravilliers - 75003 Paris - 01 44 54 13 13
www.hoteljulesetjim.com

> À voir: «@évell» jusqu'au 8 mai [III. ci-dessus]

LE PLUS PIONNIER

Maison européenne de la photographie

C'est un long processus (près de vingt ans) qui a permis à la MEP de s'installer dans un hôtel particulier du Marais, en 1996. Présidée par Henry Chapier et dirigée par Jean-Luc Monterosso, deux ardents militants de la photographie, cette institution est une référence, tant pour ses expositions événements (consacrées à Depardon, McCullin, Penn, Boubat...) que pour sa remarquable collection (plus de 20 000 œuvres!) et son soutien aux nouveaux photographes.

5/7, rue de Fourcy - 75004 Paris - 01 44 78 75 00 - www.mep-fr.org

> À voir: «Gao Bo», «Les rencontres de Bernard Plossu», «Vincent Perez - Identités»... jusqu'au 9 avril



LE PLUS DENSE

Galerie de photographies

C'est par la volonté de Clément Chéroux, conservateur désormais parti au MoMA de San Francisco, qu'a été créée cette petite galerie au sous-sol du Centre Pompidou. Tout simplement pour montrer certaines des œuvres du fabuleux fonds photo du musée national d'Art moderne, à l'occasion d'expositions tout à la fois denses et concises (la géographie du lieu ne permettant pas de s'étaler).

Centre Pompidou · place Georges Pompidou · 75004 Paris
01 44 78 12 33 · www.centrepompidou.fr

> À voir: «Josef Koudelka - La fabrique d'Exils» jusqu'au 22 mai
[lire p. 124]

LE PLUS JOURNALISTIQUE

Galerie Polka

Françoise Huguier, Stanley Greene, William Klein ou encore Sebastião Salgado font partie des grands noms dont on retrouve régulièrement la signature sur les murs de cette galerie du Marais. Mais on peut aussi y découvrir trace de photographes moins connus sous nos tropiques. Un plaisir à prolonger en lisant le magazine du même nom.

12, rue Saint-Gilles · 75003 Paris · 01 76 21 41 30
www.polkagalerie.com

> À voir: «Sze Tsung Nicolas Leong - Horizons»
et «Nicolas Comment - Reverb» jusqu'au 6 mai

LE PLUS ÉCLECTIQUE

Les Douches

De Berenice Abbott à Stéphane Couturier, sans oublier Vivian Maier, cette galerie représente de nombreux photographes, toutes générations et toutes tendances confondues, même si le style documentaire fut à l'origine de ce lieu inauguré en 2006. Dans une veine plus expérimentale, ne manquez pas les superbes «Abstractions» en noir & blanc de l'Américain Ray Metzker (1931-2014).

5, rue Legouvé · 75010 Paris · 01 78 94 03 00
www.lesdoucheslagalerie.com

> À voir: «Ray Metzker - Abstractions» jusqu'au 27 mai

LE PLUS PROSPECTIF

Centre photographique d'Île-de-France

Créé en 1989 en Seine-et-Marne, ce vaste centre d'art réalise trois expositions annuelles à la hauteur de sa mission: défricher les nouvelles pratiques liées à l'image fixe ou en mouvement et les décrypter à travers des ateliers, conférences, rencontres, résidences...

107, avenue de la République · 77340 Pontault-Combault
01 70 05 49 80 · www.cpiif.net

> À voir: «SoixanteDixSept Experiment» jusqu'au 16 juillet

LE PLUS DISCRET

Un livre, une image

Cette minuscule galerie est depuis 2010 un eldorado pour ceux qui cherchent aussi bien des livres vintage que des photos vernaculaires. L'occasion pour l'hôte de ces lieux, Emmanuelle Fructus, de composer ses propres photodécoupages à partir de cette riche matière première.

Sur rendez-vous · 17, rue Alexandre Dumas · 75011 Paris
06 63 77 99 48 · <http://univreuneimage.free.fr>



LE PLUS AMBITIEUX

Jeu de paume

Le Jeu de paume se consacre exclusivement à la photographie depuis 2004, sous ses formes les plus variées ou via des thématiques obliques. Une programmation remarquable, par son souci de lisibilité auprès du grand public et son exigence de choix. Preuve en est encore une fois avec le Paris poétique d'Eli Lotar. Des photomontages surréalistes à son reportage sur les abattoirs de la Villette ou sur les taudis d'Aubervilliers, la capitale fut pour ce photographe d'origine roumaine le théâtre de toutes les expérimentations visuelles.

1, place de la Concorde · 75008 Paris · 01 47 03 12 50 · www.jeudepaume.org

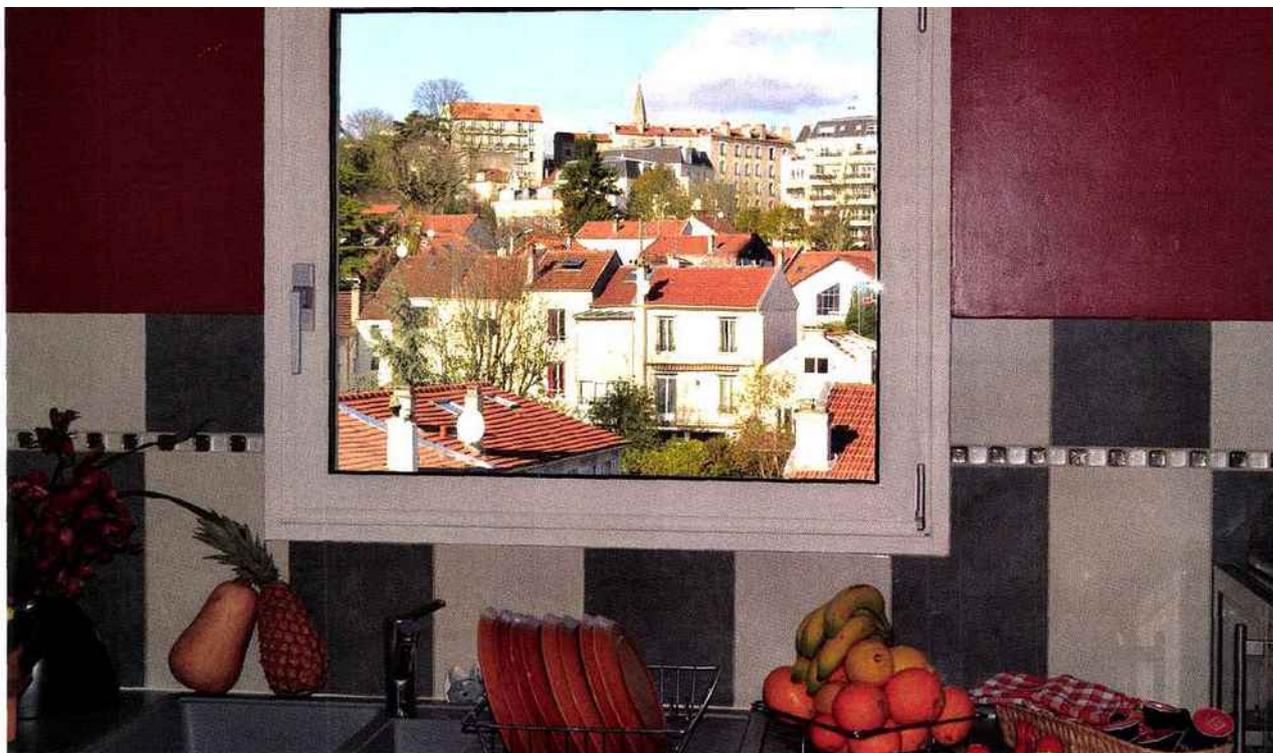
> À voir: «Eli Lotar (1905-1969)» jusqu'au 28 mai [Ill. ci-dessus]

LE PLUS FEUTRÉ

Galerie Françoise Paviot

«Nous aimons la photographie produite par des artistes qui mènent une recherche dans la durée.» Il faut pousser une lourde porte, puis aller au fond de la cour avant d'entrer chez cette galeriste «historique» de Paris. Là, dans ce cadre feutré, vous pourrez échanger avec la maîtresse des lieux et son mari Alain, deux experts toujours prêts à vous répondre et à vous offrir de quoi voir au-delà de l'image.

57, rue Sainte-Anne · 75002 Paris · 01 42 60 10 01 · <http://paviotfoto.com>



NUMUVI

Une carte postale dans la cuisine, Nogent-sur-Marne > Exposition «Le Grand Paris vu de nos fenêtres», à voir à Paris (gare de l'Est et Maison de l'architecture)

LA GRAND-MESSE DU GRAND PARIS

AVEC 90 EXPOSITIONS LABELLISÉES MOIS DE LA PHOTO, CHAQUE VISITEUR DEVRAIT TROUVER SON BONHEUR. BEAUX ARTS MAGAZINE A SÉLECTIONNÉ CELLES AYANT POUR SUJET CENTRAL OU PÉRIPHÉRIQUE PARIS ET SA GRANDE COURONNE.

AUBERVILLIERS (93)

La City du textile

Au cœur des nouveaux quartiers d'Aubervilliers, Camille Millerand a posé son regard sur trois artères de la cité du commerce de gros, plateforme européenne de l'import/export du textile depuis dix ans. Équipé d'un studio monté sur un Caddie, il est parti «à la rencontre de ces personnes dont la langue principale est celle du commerce». À découvrir sur les murs du théâtre de la Commune, de l'Embarcadère et du conservatoire.

«Camille Millerand - Le monde en trois rues, Aubervilliers» du 31 mars au 28 avril
<http://moisdelaphotodugrandparis.com>

CLICHY-SOUS-BOIS (93)

Dix visions de la banlieue

Avant d'être une exposition, «Regards du Grand Paris» est une commande photographique nationale, copilotée par Médicis-Clichy-Montfermeil et le Centre national des arts plastiques, visant à

produire jusqu'en 2026 de «nouvelles représentations urbaines et sociales du Grand Paris». Dix auteurs ont été sélectionnés. Parmi eux, Julie Balagué a emprunté les mille allées de la Maladrerie, cité utopique toute de béton et de verdure à Aubervilliers, Karim Kal a choisi de témoigner de la vie nocturne de la ligne D du RER, alors que Bertrand Stoffleth s'est immergé dans les trois aéroports parisiens.

«Regards du Grand Paris» en avril
Médicis-Clichy-Montfermeil - 2, allée Romain Rolland - www.medicis-clichy-montfermeil.fr

CORBEIL-ESSONNES (91)

Yan Morvan chez les bad boys des années 1970

Le festival L'œil urbain se penche depuis cinq ans sur les problématiques urbaines en abordant toutes leurs dimensions - sociales, culturelles, politiques... À ne pas manquer notamment, l'exposition «Blousons noirs» de Yan Morvan : une apnée

de 1975 à 1977 chez les différentes bandes - motards, rockeurs, teddy boys... - de Paris et des faubourgs.

Festival L'œil urbain du 31 mars au 21 mai à travers la ville - www.oeilurbain.fr

LE BOURGET (93)

Errance arty en Seine-Saint-Denis

Au départ, c'est une résidence au Blanc-Mesnil, et très vite l'idée d'une errance : «Parcourir à pied et au hasard le département pour voir à quoi il ressemble si l'on extrait les stéréotypes qui lui collent à la peau.» «Jamais assez trash, ou trop poétiques», Alain Willaume et Bertrand Meunier (collectif Tendance Floue) déconstruisent les discours médiatiques pour inventer une fiction à la lisière du documentaire et de l'artistique.

«Alain Willaume & Bertrand Meunier Quatre-vingt-treize plus que jamais» du 20 mars au 27 mai - la Capsule 10, avenue Francis de Pressensé 01 48 38 50 14 - www.le-bourget.fr

MONTREUIL (93)

Un affichage des familles

La Noue, c'est l'un des quartiers de Montreuil. Et c'est dans les albums souvenirs de ses habitants que Bruno Boudjelal (de l'agence VU) a collecté un ensemble d'archives qu'il affichera sous forme de photos géantes sur les pignons d'immeubles de ce quartier dit «sensible».

«Bruno Boudjelal - L'histoire est à Noue» à partir de mi-avril - quartier de la Noue
www.montreuil.fr

PANTIN (93)

Salgado dans la cité-dortoir

En 1978, la ville de La Courneuve demande au Brésilien Sebastião Salgado de réaliser un reportage sur la fameuse cité des 4 000. Quarante ans plus tard, les barres sont tombées, mais jamais le mur n'a été aussi élevé entre là-bas et Paris.

«Les 4000 de Sebastião Salgado» du 5 au 28 avril - Ciné 104 - 104, av. Jean Lohive 01 70 69 93 26 - <http://latoileblanche.org>

Un œil ou deux sur les bains publics

Double regard sur les bains publics. Face A : Laurent Kruszyk inventorie ce patrimoine des années 1930, qui tend à disparaître. Face B : Florence Levillain photographie ceux qui les fréquentent, travailleurs pauvres ou usagers en transit, en famille ou en solitaire. Tout un monde : plus d'un million de passages chaque année !

«**Florence Levillain & Laurent Kruszyk Bains publics**» du 23 mars au 30 avril
Les Sheds · 45, rue Gabrielle Josserrand
01 71 18 29 52
www.signatures-photographies.com

Françoise Huguier théâtrale et intime

Pour évoquer le Grand Paris, Françoise Huguier a choisi une unité de temps (24 heures) et de personnages (24 familles, qui toutes vivent à proximité des futures gares du Grand Paris Express). Résultat : une analyse sociologique permettant de pénétrer au cœur de l'intime.

«**Grand Paris - L'approche intimiste de Françoise Huguier**» du 7 au 30 avril
BETC · Magasins généraux · 1, rue de l'Ancien Canal · 01 56 41 35 00 · <https://betc.com>

PARIS

Voir midi à sa fenêtre

Des bâtiments industriels le long du canal de l'Ourcq, un dédale de bitume à Bagneux ou une pièce d'eau à Créteil... Chacun voit de sa fenêtre une certaine réalité. Tel est le point de vue de cette exposition foisonnante, immersive et participative, qui rassemble des milliers de photos réalisées par les Franciliens.

«**Le Grand Paris vu de nos fenêtres**» du 8 au 28 avril · gare de l'Est et Maison de l'architecture en Île-de-France
148, rue du Faubourg Saint-Martin · 75010
01 47 35 18 00 · www.vudenosfenetres.fr

Et Dior descendit dans la rue

Installé à Paris dès les années 1930, l'Allemand Willy Maywald photographie la vie de la capitale, alors épicentre des arts mais aussi de la mode. À partir de 1947, il devient le photographe officiel de Christian Dior, puis d'autres grands noms comme Balenciaga, Jacques Fath et Givenchy. Son style : mettre en scène les mannequins dans la rue. Ce dont témoignent ces 19 tirages vintage. Rare.

«**Willy Maywald et la mode**» du 30 mars au 13 mai · galerie Dina Vierny · 36, rue Jacob
75006 Paris · 01 42 60 23 18
<http://moisdelaphotodugrandparis.com>

Roger Schall fait la une

Encore des images sur le Paris de l'entre-deux-guerres ? Certes, mais celles-ci sont pour la plupart inédites, puisées dans le vaste fonds du très indépendant Roger Schall, qui débuta notamment pour *Paris Magazine*, tout en ouvrant son studio à Montmartre avec son frère, avant de faire la une de la presse internationale, de *Vogue* à *Life*.

«**Roger Schall - Paris des années 1930**» du 30 mars au 6 mai · galerie Argentic
43, rue Daubenton · 75005 Paris
06 08 90 51 33 · www.argentic.fr

Du côté du Off

La foire Fotofever, organisée depuis 2011 en novembre au Carrousel du Louvre, lance, dans le cadre du Mois de la photo Off, un «parcours d'initiation à la collection qui consiste à faire découvrir au public une sélection de jeunes talents de la photographie dans 30 galeries», résume sa fondatrice Cécile Schall. Au programme, visites guidées gratuites et jeux de piste inciteront les curieux à pousser la porte des galeries partenaires.

«**Parcours Paris I**» du 20 avril au 1^{er} mai à travers la ville · www.fotofeverartfair.com

VERSAILLES (78)

Doisneau, le tîti de Montrouge, célébré à Versailles

L'humaniste des bistrotts se transforme en «reporter mondain» pour *Vogue*, de 1949 à 1952, à la demande de sa rédactrice en chef Edmonde Charles-Roux. Des clichés aujourd'hui mis en scène à Versailles, dans une chapelle du XVIII^e siècle entièrement rénovée ! Pour le moins inattendu.

«**Robert Doisneau - Les années Vogue**» jusqu'au 28 mai · Espace Richaud
78, boulevard de la Reine · 01 30 97 85 15
<http://moisdelaphotodugrandparis.com>

VITRY-SUR-SEINE (94)

Au seuil de Paris exactement

En 1971, le photographe polonais Eustachy Kossakowski vient tout juste d'arriver à Paris. Pour immortaliser cette scène, il fixe sur la pellicule les 159 panneaux de signalisation de la Petite Ceinture indiquant l'entrée dans Paris, en utilisant toujours le même procédé : à 6 mètres d'éloignement, comme une mise à distance entre ici et là-bas.

«**Eustachy Kossakowski - 6 mètres avant Paris**» du 22 avril au 28 mai · Mac Val · place de la Libération · 01 43 91 64 20 · www.macval.fr



3 QUESTIONS
À FRANÇOIS HÉBEL
Directeur artistique
du Mois de la photo 2017

«C'EST UNE MANIÈRE DE POINTER DES MERVEILLES AYANT PÂTI D'ÊTRE À L'OMBRE DE LA PLUS BELLE VILLE DU MONDE»

Pourquoi cette ouverture vers le Grand Paris ?

Nous associons des institutions très repérées de la photographie, comme le Bal ou la fondation Henri Cartier-Bresson, et des lieux qui, il y a encore vingt ans, n'auraient sans doute pas du tout montré de photos : le Mac Val de Vitry-sur-Seine, la Maison des arts de Créteil et le Centre national de la danse à Pantin, la Terrasse à Nanterre... Il s'agissait donc de profiter de ces nouvelles expertises, de les fédérer en faisant attention qu'ils ne sentent pas colonisés par Paris. Inversement, il fallait également convaincre la mairie de Paris de sortir de ses «murs». L'enthousiasme a été général et si tout le monde n'a pas les mêmes moyens, chacun présente une exposition de qualité. Le pari sera réussi si tous ont envie de recommencer !

On oppose souvent Paris à sa banlieue. Cette césure a-t-elle constitué un axe de la programmation ?

Sur la centaine d'expositions, une moitié se trouve en périphérie de Paris. Si certaines traitent directement de la banlieue, ce n'est pas pour autant l'axe de cette programmation. Il s'agit davantage de s'étendre sur le territoire en demandant à des lieux de nous apporter des points de vue différents. À charge pour nous d'amener un public qui, d'habitude, va à Paris pour voir des photographies. C'est pourquoi nous avons créé trois «Week-ends intenses», qui permettront de découvrir cet espace en pleine mue.

Quels seront ces week-ends ?

Un week-end nord-est, un week-end sud et un week-end diagonal [lire ci-dessous], en reprenant la route, de Paris à Mantes, qu'avait empruntée dans les années 1950 Cartier-Bresson, et après lui Ambroise Tézenas [deux séries au fil de la Seine à voir du 8 avril au 9 juillet au musée de l'Hôtel-Dieu de Mantes-la-Jolie]... Les commissaires et les photographes seront présents pour dialoguer avec le public. Entre deux expositions, les visiteurs les plus curieux auront également l'occasion de découvrir des lieux peu connus. Cela permettra de montrer autre chose que les sempiternels stigmates de la banlieue. C'est une manière de pointer des merveilles ayant pâti d'être à l'ombre de la plus belle ville du monde. ■

UN MOIS D'AVRIL PHOTOPHILE

Retrouvez toute la programmation du festival sur <http://moisdelaphotodugrandparis.com>

Avec trois temps forts : le week-end nord-est (les 8 et 9 avril), un week-end sud (les 22 et 23 avril) et un week-end diagonal (les 29 et 30 avril).

Sans oublier la programmation off : <http://moisdelaphoto-off.org>

PHOTO 12 GALERIE
PARIS

IDEAT

CONTEMPORARY LIFE

100%
ARTY

Design

Charles Zana, art addict
Ça pétille chez Petite Friture
Patricia Urquiola fait briller
un cinq-étoiles sur Côme

LES EXPOS
IMMANQUABLES
DE 2017

Art & lifestyle

Scoop : les coulisses du
studio de Cindy Sherman
5 intérieurs arty ▶
Sacha Goldberger,
série érotique
L'art africain s'invite à
Art Paris Art Fair

Trips

Week-end arty à Johannesburg
Cologne, doyenne des foires
d'art contemporain
La Biennale de Kochi,
épicerie de l'art indien

ART
PARIS
ART
FAIR

M 01469 - 127 - F: 5,90 € - RD



LE MAGAZINE DE RÉFÉRENCE POUR L'UNIVERS DU MOBILIER CONTEMPORAIN

ID-LIFESTYLE & STYLE

Féminin pluriel

À la manière des estampes qui représentaient les acteurs de kabuki au XVIII^e, dans sa dernière série, la talentueuse photographe norvégienne Anja Niemi se met en scène, maquillée, costumée, figée dans une posture expressive sur une toile de fond qui fait ressortir le motif principal : une femme jamais la même...

Par Anne-France Remy



© ANJA NIEMI / THE LITTLE BLACK GALLERY

Scarlett d'Anja Niemi



1/ Collection de suspensions « Hanoi », abat-jour en bambou tressé, 295 €. Pop Corn. 2/ Boucles d'oreilles créoles Oiseau *budgerigard* en porcelaine peinte à la main et laiton doré, 78 €. Nach. 3/ Fauteuil iconique *Gilda* (1954) réglable sur 4 positions, design Carlo Molino, à partir de 3200 €. Zanotta. 4/ Escarpins *Aelia/Ver* en cuir vernis, 140 €. Cosmoparis. 5/ Table basse *Marble Small* avec plateau en marbre vert, design Trine Andersen, 312 €. Ferm Living chez Home autour du Monde.

ID-LIFESTYLE & STYLE



© ANJA NIEMI / THE LITTLE BLACK GALLERY

The Butterfly d'Anja Niemi



1/ Suspension *Tribeca Leonard Chandelier*, design Søren Rose Studio, à partir de 499 €. Menu. 2/ Eau de parfum Tom Ford Velvet Orchid Lumière, vaporisateur de 50 ml, 100 €. Tom Ford Beauty. 3/ Col de chemise en coton et paillettes, 45 €. Essentiel Antwerp. 4/ Babies *Bibaba* en cuir vernis, 645 €. Christian Louboutin. 5/ Table basse *Bell Table* en verre soufflé et métal laqué, design Sebastian Herkner, à partir de 1700 €. Classicon chez FR66. 6/ Fauteuil *D153.1*, design Gio Ponti (1953), 3900 €. Molteni.

ID-LIFESTYLE & STYLE



© ANJA NIEMI / THE LITTLE BLACK GALLERY

The Crying Circus d'Anja Niemi



1



3



4



2



5



6

1/ Manteau en laine mélangée, 395 €. Sandro. 2/ Cabas tigre, 145 €. Essentiel Antwerp. 3/ Suspension PH5 en aluminium, design Poul Henningsen, 675 €. Louis Poulsen. 4/ Collier Lowry en laiton doré et pièce émaillée, 50 €. Titled. 5/ Mocassins en cuir souple irisé, 210 €. Swildens. 6/ Fauteuil Ro, revêtement cuir, design Jaime Hayón, 7886 €. Fritz Hansen.

ID-LIFESTYLE & STYLE

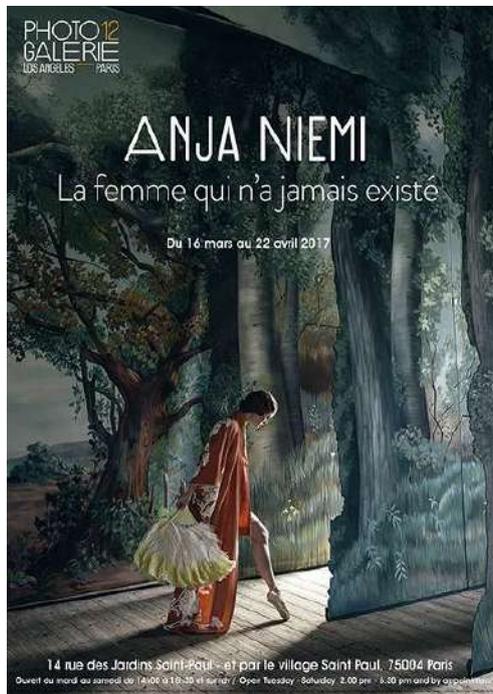


Photo composition

La Duse, actrice italienne rivale de Sarah Bernhardt, inspire la photographe Anja Niemi dans sa quête d'un personnage et son double.

Par Rémi Pernet

« **L**oin de la scène, je n'existe pas. » Pour sa nouvelle série, Anja Niemi s'est inspirée de cette citation de la comédienne italienne Eleonora Duse (1858-1924), considérée comme l'une des plus grandes interprètes de son époque. Grande rivale de Sarah Bernhardt, elle joue les drames de Zola, Hugo et Dumas fils. À travers ce répertoire, la Duse critique cette nouvelle bourgeoisie respectable, mais hypocrite, à laquelle elle appartient. C'est cette personnalité troublée et aliénée qui attire la photographe norvégienne. « Je ne peux pas interpréter de façon certaine ce que voulait dire Eleonara par cette phrase, mais j'ai eu la vision instantanée d'une comédienne qui commençait à disparaître quand plus personne ne la regardait. » Photographe emblématique de la *staged photography*, Anja Niemi travaille seule, des décors aux costumes, de la pose à la prise de vue. Pour « La femme qui n'a jamais existé », elle a imaginé cette icône du début du XX^e siècle, déconnectée et incertaine de sa propre existence, habituée aux rôles de composition mais désarçonnée devant la réalité. Pour souligner la dualité de cette femme triste, perdue au sein d'une société riche et artificielle, Anja Niemi est allée chercher le faste de *palazzi* italiens et d'un théâtre victorien. Les costumes élaborés et les intérieurs luxueux ne sont qu'illusions, sans eux, la comédienne n'est rien. « Tous les personnages sont joués par cette actrice imaginaire, immortalisée sur scène, dans un rôle ou en dehors. Je me suis inspirée de grands rôles féminins du début du XX^e siècle, comme la méchante Irma Vep, géniale dans le film muet *Les Vampires* (1915). » Après le miroir de « Do Not Disturb » et la sœur jumelle maléfique de « Darlene and Me », Anja Niemi aborde cette fois la question du double à travers l'univers du théâtre et de l'interprétation en conservant un sens de l'esthétisme incontestable. 

« LA FEMME QUI N'A JAMAIS EXISTÉ ».
À la Photo12 Galerie,
14, rue des Jardins-
Saint-Paul, 75004 Paris,
jusqu'au 22 avril.

Palace Costes

GALERIES & MUSÉES



Anja Niemi

L'artiste norvégienne Anja Niemi présente pour la première fois en France sa nouvelle série de photographies, *The Woman Who Never Existed* (*La Femme qui n'a jamais existé*). Inspirée d'une citation de la comédienne italienne Eleonora Duse - «Loin de la scène, je n'existe pas» - la série fait référence à l'univers du théâtre et aux multiples rôles que doit incarner un acteur. La photographe est à la fois sujet et objet de son travail, incarnant ici une actrice qui se transforme au gré des images, tantôt ingénue, femme fatale ou clown triste. Lorsqu'elle arrête de jouer un rôle, cette actrice commence à disparaître, cachant son visage au spectateur, lui tournant le dos, ne faisant plus qu'un avec le décor. Des mises en scène poétiques et mélancoliques.

PHOTO12 GALERIE. Anja Niemi. *The Women Who Never Existed*.

14 rue des jardins Saint-Paul, Paris IV.
01 42 78 24 21. Du 16 mars au 22 avril.

For her latest series, *The Woman Who Never Existed*, Norwegian photographer Anja Niemi was inspired by a quote from Italian actress Eleonora Duse: "Away from the stage I do not exist." Both photographer and model, Anja Niemi plays an actress who starts to disappear when no one is looking.

«The Bedroom»; «Her Shoes»; «Intermissions».
©Anja Niemi - The Little Black Gallery.



PHOTO

ACTUALITÉS

EXPOSITIONS

Les rendez-vous à ne pas rater ce printemps.

Par CYRIELLE GENDRON ET AGNÈS GRÉGOIRE



PETER BAUZA AU COPACABANA PALACE

En banlieue de Rio de Janeiro, se dresse le *Copacabana Palace*. Ce projet immobilier inachevé, refuge de 300 familles, a passionné le photjournaliste Peter Bauza, qui s'y est immergé pendant sept mois. Visa d'Or Magazine et récemment World Press Photo, son récit raconte la rudesse du quotidien mais aussi l'espoir des habitants. Et, à travers eux, la crise économique au Brésil. Du 2 au 31 mars. Cosmos Galerie, 56, bd La Tour-Maubourg, Paris VII^e. cosmosphoto.com



ANJA NIEMI N'A JAMAIS EXISTÉ

C'est une histoire romancée, celle de « la femme qui n'a jamais existé ». Une actrice qui n'existerait qu'à travers le regard du spectateur et dont le personnage est joué par la photographe. La Norvégienne Anja Niemi devient son propre sujet dans des mises en scène au stylisme savoureux, disparaît dans le papier peint, pour que l'héroïne se fonde dans le décor. Du 16 mars au 22 avril. Galerie Photo 12, 14, rue des Jardins Saint-Paul, Paris IV^e. galerie-photo12.com



L'AMÉRIQUE AU POING DE STEPHEN SHAMES

Avec une rétrospective de Stephen Shames, c'est toute l'Amérique des années 60-70 qui renaît. Au premier rang du mouvement des Black Panthers, le photographe a documenté la condition de la minorité afro-américaine comme personne. Des enfants touchés par la pauvreté à la brutalité des gangs du Bronx, il a fait des inégalités son combat. Sous le commissariat de François Cheval, Audrey Hoareau et Emmanuelle Vieillard, l'exposition témoigne des paradoxes américains. Entre violence et grande beauté. Jusqu'au 21 mai. Musée Nicéphore Niépce, 28, quai des Messageries, Chalons-sur-Saône (71). museeniepce.com



LES PAPARAZZI PLANQUENT CHEZ ART CUBE

Ils agacent autant qu'ils fascinent ! L'exposition consacrée au mythe du paparazzo, et initiée par Photo Management, voyage à Paris. Un tour d'horizon des meilleurs, du précurseur Ron Galella avec Jackie Onassis, à Sébastien Valiela et ses scoops Mazarine Pingot et Hollande-Gayet, en passant par Andy Warhol par Christopher Makos, Jean « Johnny » Pigozzi (photo) et ses amis, ou encore Alison Jackson, qui joue les paparazzi ! Du 2 mars au 15 avril. Galerie Artcube, 9, place Furstenberg, Paris VI^e. artcube.fr



LES ARTISTES DU RÉVERBÈRE

« La photographie n'est pas en soi un art, seuls ceux qui s'en emparent peuvent en faire une beauté fixe. » Catherine Dérioz et Jacques Damez ont réuni 9 artistes de leur galerie, Le Réverbère : Rip Hopkins (photo), Pierre de Fenoyl, Arièle Bonzon, Emmanuelle Fructus, Pierre Canaguiet... C'est le deuxième volet de cette expo, vitrine de la galerie. Jusqu'au 29 avril. Galerie Le Réverbère, 38, rue Burdeau, Lyon (69). galeriereverbere.com

LA REFERENCE DE L'IMAGE DEPUIS 1987

PHOTO

SPECIAL
ÉTÉ

LES PAPARAZZI
CHEZ PHOTO
HOUSE

RENCONTRES
D'ARLES
LE GUIDE

NIKOS ALIAGAS
PHOTOGRAPHE

CASABLANCAS
LE FILM DE
CELUI QUI AIMAIT
LES FEMMES

MICHEL
HOUELLEBECO
PHOTOGRAPHE

TOP MODELS
ET GRANDS
HÔTELS
PAR ALADDIN
ISHMAEL

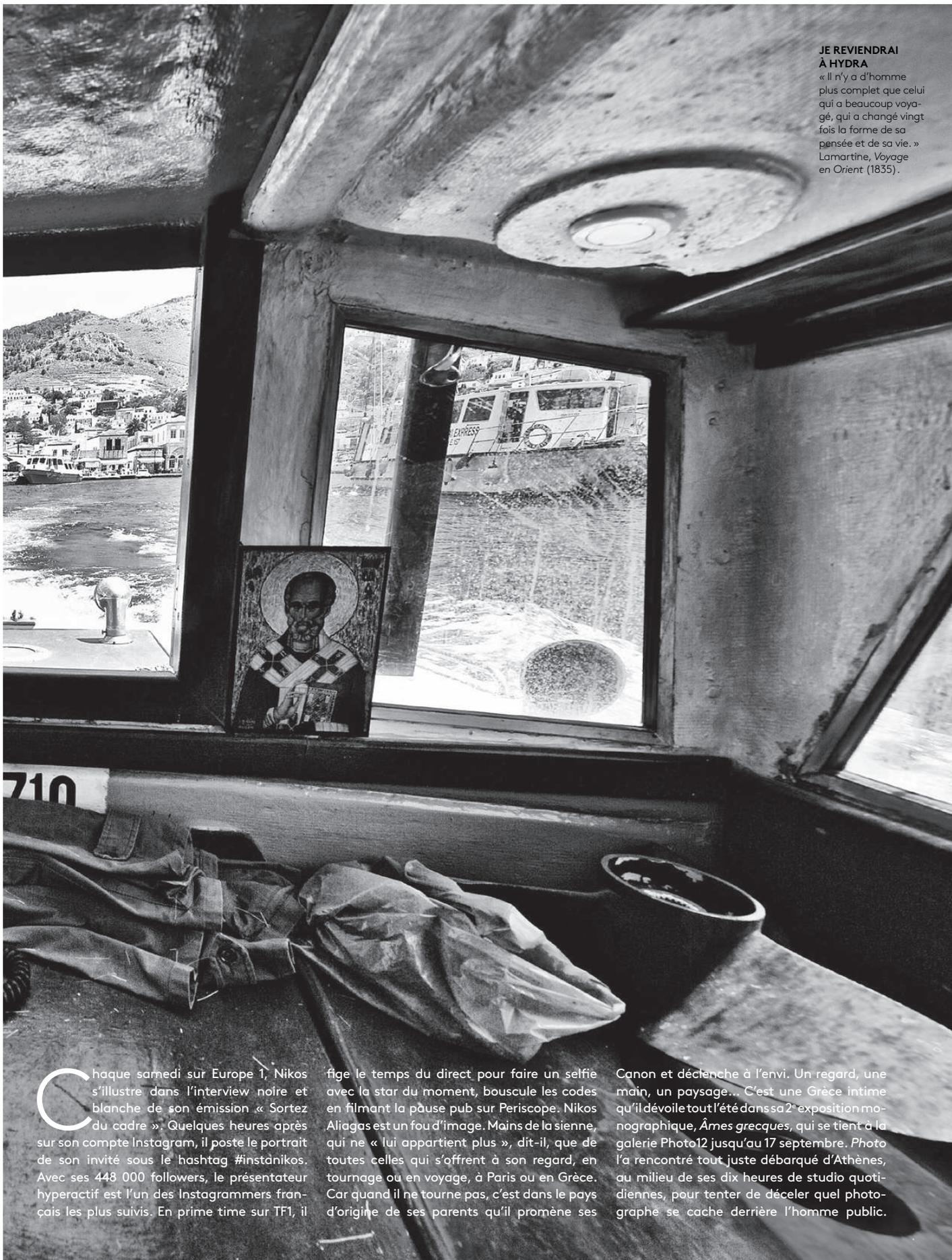


GISELE BÜNDCHEN PAR MARCO TESTINO



OBJECTIF GRÈCE PAR NIKOS ALIAGAS

Animateur vedette de TF1, le plus grec des animateurs français se fait une place dans la photo avec un compte Instagram qui fait le buzz et une exposition en hommage à sa patrie d'origine et de cœur, la Grèce.



**JE REVIENDRAI
À HYDRA**

« Il n'y a d'homme plus complet que celui qui a beaucoup voyagé, qui a changé vingt fois la forme de sa pensée et de sa vie. »
Lamartine, *Voyage en Orient* (1835).

Chaque samedi sur Europe 1, Nikos s'illustre dans l'interview noire et blanche de son émission « Sortez du cadre ». Quelques heures après sur son compte Instagram, il poste le portrait de son invité sous le hashtag #instanikos. Avec ses 448 000 followers, le présentateur hyperactif est l'un des Instagrammers français les plus suivis. En prime time sur TF1, il

fige le temps du direct pour faire un selfie avec la star du moment, bouscule les codes en filmant la pause pub sur Periscope. Nikos Aliagas est un fou d'image. Mains de la sienne, qui ne « lui appartient plus », dit-il, que de toutes celles qui s'offrent à son regard, en tournage ou en voyage, à Paris ou en Grèce. Car quand il ne tourne pas, c'est dans le pays d'origine de ses parents qu'il promène ses

Canon et déclenche à l'envi. Un regard, une main, un paysage... C'est une Grèce intime qu'il dévoile tout l'été dans sa 2^e exposition monographique, *Âmes grecques*, qui se tient à la galerie Photo12 jusqu'au 17 septembre. Photo l'a rencontré tout juste débarqué d'Athènes, au milieu de ses dix heures de studio quotidiennes, pour tenter de déceler quel photographe se cache derrière l'homme public.



**L'INSOUTENABLE
LÉGÈRETÉ**

« #Paxos. La fille vendait des ballons devant les bateaux du port de Paxos. Elle n'avait jamais quitté son île, elle n'avait pas la tête dans les nuages. Ce sont ses rêves qui volaient tout là-haut. »



APRÈS LA PÊCHE

« #Hydra. Le silence de l'homme qui rentre de la pêche. Filets pleins ou filets vides, il ne cessera jamais de chérir la mer qui le berce depuis le premier jour. Ici, on ne juge pas Thalassa, on l'aime pour ce qu'elle donne ou ce qu'elle garde pour elle. Les mots n'emplissent pas les filets du pêcheur, l'hybris (la démesure) commence lorsque les mots se prennent pour des dieux. Vanités humaines. »



ALYKES

« #Missolonghi.
Missolonghi ce n'est pas une marée noire, ni un puits de pétrole. Dans la boue de la lagune de Missolonghi, on couvre tout son corps de substance lorsque les douleurs ne sont plus supportables. Un spa naturel en plein air, où plonger dans la boue est une thérapie. J'aime l'idée que l'on revient à la poussière de la terre mélangée à de l'eau de mer pour soigner ses maux. Poussière tu étais, poussière tu retourneras... »

PEAU DE CHAGRIN

« #Etolikan. L'homme qui a passé sa vie à jouer jouera encore le jour du jugement dernier. Le joueur vit l'instant présent du jeu comme un éternel recommencement. Seules ses mains se souviennent. »



SIGNE DES TEMPS

« #Didimoteicho. Les mains du vieil homme cherchaient les mots, car sa mémoire les avait égarés. Ses mots à lui que ses doigts redécouvraient comme un bien précieux oublié. Ses poèmes de jeunesse étaient restés intacts, comme une bouteille à la mer retrouvée. »



MAINS, FISCARDO

« #Kefalonia. Le musicien jouait un vieux rebetiko de Vamvakaris sur le port de Fiscardo à Kefalonia – ses mains virevoltaient sur le manche comme un insecte insolent. »



(Photo de droite)
**BOUCHÉES
DOUBLES**

« #Athènes. Le garçon boucher n'a pas bougé. Il fixait mon objectif, étonné de me voir là au milieu des chairs refroidies. Chèvres, agneaux et porcs lui tenaient compagnie, mais je ne voyais que de la viande. »







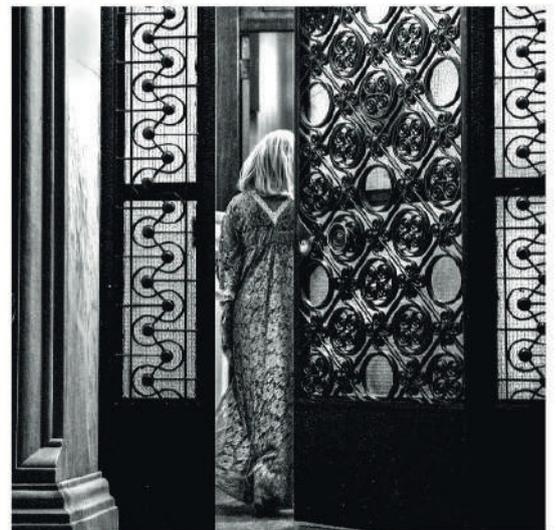
LA FILLE À L'ACCORDÉON

« #Missolonghi. La fille à l'accordéon jouait un rebetiko d'un autre siècle. Elle avait cette douce mélancolie dans le regard qu'ont les êtres sensibles. Ceux qui ressentent dès leur plus jeune âge l'absurdité des êtres humains, ceux qui préfèrent le voyage à la destination, ceux qui rêvent d'ailleurs. Christina Stamatatou était la seule fille de ce petit orchestre de jeunes gens, elle portait l'instrument le plus lourd comme on porte le monde. Sans jouer à la princesse et sans chercher l'objectif, elle suivait les notes de sa partition apprise par cœur. Son regard a croisé mon appareil photo comme ses notes de musique, libres et fières. »



ANDRÉAS, AU NOM DU PÈRE

« #Tzia. Andréas, héros de mes rêves de gamin. Un taiseux au cœur aussi doux que les tissus qu'il caressait sur sa machine à coudre. Andréas, le tailleur, le jeune homme arrivé en France il y a plus d'un demi-siècle avec une paire de ciseaux et un long manteau noir. Mon père, un rêveur qui porte son exil même quand il sourit. »



ARTÉMIS N'HABITE PLUS ICI

« #Athènes. On dit que les dieux reviennent parmi nous sous une apparence d'humains. J'ai attendu un signe, un regard déclencheur. J'ai longtemps attendu Artémis au pied du temple, mais elle ne daignait rien voir. »

LES ÂMES GRECQUES

INTERVIEW

NIKOS ALIAGAS

« Est-ce que je peux, la même semaine, interviewer Mika, Coldplay ou Emmanuelle Béart et le dimanche photographier des migrants sur une barque ? Je ne peux pas ! »

On vous connaissait journaliste, homme de télé et de radio, on vous découvre photographe. D'où vous vient cette passion ?

Gamin, j'ai trouvé une boîte à photos chez ma grand-mère, avec des images de mes parents à 17-18 ans. J'ai réalisé qu'on va tous vieillir et qu'ils vont mourir. Ça part d'un constat assez triste, d'une peur. Mon père m'a offert un Instamatic Kodak. J'ai mitraillé. J'ai acheté un autre Kodak plus sérieux, un Canon argentique, puis c'est devenu compliqué, je n'avais plus de sous, je perdais mes films, je ne trouvais jamais mes négatifs... À 22 ans, je suis devenu journaliste. Que ce soit devant ou derrière la caméra, je n'ai jamais arrêté de cadrer. La photo est revenue progressivement grâce au smartphone et aux réseaux sociaux qui m'ont mis en confiance. J'ai commencé à poster des conneries, j'ai fait un petit bouquin de photos iPhone tiré à 4 000 exemplaires... mais j'avais besoin d'exprimer autre chose. Je voulais un souvenir de ce que je vivais, des personnalités que je croisais : comme gamin, je voulais garder un document de mes parents jeunes.

Comment est née l'exposition *Âmes grecques* ?

Valérie-Anne Giscard d'Estaing m'a approché il y a deux ans. C'est drôle parce que c'est son père qui a fait entrer la Grèce dans la communauté européenne en 1981. Cette exposition est une collection d'instantanés, de rencontres... C'est la Grèce de mon enfance, de l'enfant d'immigrés que je suis, celle des photos de mes parents. Une Grèce où les choses simples étaient les plus essentielles. Il y a cette jeune musicienne qui doit avoir 14 ans, mais qui joue avec une mélancolie qui lui donne 30 ans de plus, il y a cette image de mon père, sans doute la seule où il se marre. *Je reviendrai à Hydra*, c'est l'histoire de ma vie. Je suis né ici, mais quand j'étais gamin, mes parents me disaient toujours « l'année prochaine, on repart au pays ». J'y retournerai d'une façon ou d'une autre, les pieds devant ou les pieds qui dansent. C'est Ulysse, l'ADN du départ permanent et de l'éternel recommencement.

Vos images sont hors du temps, loin de l'image de la Grèce dans l'actualité...

D'excellents photographes reçoivent des prix sur les réfugiés et sur la crise. Je suis journaliste, j'aurais pu photographier la Grèce actuelle. Je suis allé à l'ancien aéroport abandonné d'Athènes, où des milliers de personnes sont parquées comme du bétail, mais éthiquement je n'arrivais pas à assumer, je ne me trouvais pas habilité à le faire. Est-ce que je peux, la même semaine, interviewer Mika, Coldplay ou Emmanuelle Béart et le dimanche photographier des migrants sur une barque ? Je ne peux pas ! Ce n'est pas à moi de faire ça, ce n'est pas mon métier. C'est du photojournalisme. Je préfère l'intemporalité, pour trouver une entrée humaine qui donne à l'image une dimension oecuménique. J'essaie de toucher quelque chose qui pourrait être vrai ailleurs, hier et demain.

D'où le choix du noir et blanc, intemporel ?

Je crois que c'est Depardon qui disait : « Je n'aime pas quand c'est beau tout de suite ». Moi, j'ai toujours



@nikosaliagas

pensé en noir et blanc.

Qui sont les photographes qui vous inspirent ?

Je suis un incondicional de Salgado, il me touche. Même quand il photographie des gens qui meurent au Sahel, il n'est pas voyeur, pas obscène. Il a une humanité et une multitude de couleurs dans son noir et blanc, qui font sa force. Koudelka me fascine aussi, il est brut de décoffrage. Mon rêve serait de faire un portrait de Koudelka ou de William Klein. Avedon était extraordinaire ! Et David Bailey est l'un de mes préférés. Avec des choses élémentaires, il arrive à donner une dimension et une intériorité, même aux people. Il y a une personne qui m'a initié, c'est le photographe grec Vassilis Artikos.

L'exposition est faite au profit de la Fondation internationale pour la Grèce. pouvez-vous nous en parler ?

Je ne voulais pas parler de la Grèce sans faire de lien avec ce qu'il s'y passe. La fondatrice de l'IFG, Aspasia Leventis, fait un boulot extraordinaire, elle apporte du fioul dans les écoles, achète des ambulances, aide des familles de réfugiés... C'était ma manière de m'engager.

Vous êtes l'une des personnalités françaises les plus suivies sur Instagram et vous y êtes inscrit depuis les tout débuts, comme sur Periscope. Vous êtes attentif à ces nouveaux réseaux d'image ?

Comme un fou ! Ce qui me plaît c'est l'instantanéité. Une photo que je prends maintenant peut être vue par 100 000 personnes dans la seconde à l'autre bout du monde qui, elles, voient autre chose. Ce qui me rend dingue, c'est la simultanéité d'images qui se croisent, se doublent, se saluent, c'est un film de nos vies. Maintenant, c'est devenu une mise en scène personnelle. Il y a ceux qui s'inventent une vie, les moches deviennent belles, tout le monde est gentil et sourit... Moi je ne cherche pas les likes à tout prix, au contraire je poste des choses qui ne sont pas à priori populaires. Je préfère qu'elles soient comprises par une, dix ou cent personnes que d'avoir les applaudissements de 10 000 personnes.

Vous y postez des portraits de stars et d'anonymes. Les photographie-t-on de la même manière ?

J'essaie d'humaniser la star et de stifier la personne inconnue. J'ai des milliers de photos de stars, de Lenny Kravitz à Woody Allen... Je les fais souvent

poser devant un miroir et le temps qu'ils prennent la pause, je les shoote. Ces stars m'intéressent quand elles lâchent le masque de la star. Moi je recherche l'humanité de ces gens-là. D'ailleurs, on est tous l'inconnu de quelqu'un et la photo t'aide à accepter ça. Vous êtes le seul animateur à faire des selfies en direct, des vidéos en streaming pendant la pub, une émission radio autour de la photo... Votre passion est désormais indissociable de votre métier !

La photo, je n'en vis pas, mais elle remplit ma vie. Au fond, c'est ma seule création, au sens matériel. La télé ne reste pas, au moment où le générique arrive, l'émission appartient déjà à la veille. Est-ce que mes photos m'appartiennent ? Non. Mais mon regard oui. Comme je fais un métier très exposé, mercantile et où la vitesse médiatique n'est pas la même que le temps du photographe, jusqu'à présent je n'ai pas mélangé les deux. Dans la photo, peu importe ma notoriété, c'est l'image qui parle. La photo ne juge pas, c'est l'homme qui juge. Je ne sais pas si je suis un artiste et je m'en fous ! Je n'ai pas non plus envie de me cacher dans un trou. Ça ne change rien à ma névrose photographique. Quand je commence la journée, ce qui me stresse n'est pas la photo que je vais prendre, mais celles que je ne pourrais pas prendre.

Quels sont aujourd'hui vos projets dans la photo ?

Je voudrais réfléchir à un projet à long terme sur les mains. Je suis bouleversé par les mains des gens, elles sont le miroir de ta vie et ne peuvent pas mentir. Tout ce que les mots ne disent pas les mains le portent. Vous n'avez jamais peur de dérouter votre public ?

J'imagine que ça peut étonner. En même temps, j'ai 47 ans et j'ai passé les trente dernières années de vie à sortir du cadre en permanence. Pour brouiller l'objectif et rendre fou le grand photographe, là haut !

Interview réalisée pour Photo en juin 2016 par Cyrielle Gendron.

SA BIO EN 6 DATES

1969 Il naît le 13 mai à Paris.

1998 Il représente la Grèce dans l'émission « Union Libre » de Christine Bravo sur France 2 et présente le JT de la chaîne grecque Alter Channel.

2001 Il présente la *Star Academy* sur TF1 et enchaîne avec les émissions « 50 minutes inside », « Après le 20 h, c'est Canteloup » et « The Voice ».

2010 Il ouvre son compte Instagram.

2011 Il publie ses photos prises sur iPhone dans *Nikos Now*, publié aux éditions Acanthe.

2016 Il expose à la Conciergerie de Paris.

www.instagram.com/nikosaliagas

EXPOSITIONS

Âmes grecques, jusqu'au 17 septembre à la Galerie Photo 12, 10-14, rue des Jardins Saint-Paul, Paris 4^e. www.galerie-photo12.com

Corps et Âmes, jusqu'au 30 octobre au Fort Saint-André de Villeneuve-les-Avignon (30).

À NOUS PARIS

22 // RÉTRO

LA MAGIE DU POLA

À NOTER DANS L'AGENDA DES (TRÈS) NOMBREUX NOSTALGIQUES DES GRANDES HEURES DU POLAROID : DEUX EXPOSITIONS DÉMONTRENT, MIEUX QUE TOUS LES DISCOURS, EN QUOI LE MYTHIQUE APPAREIL INSTANTANÉ A PU, ENTRE DE BONNES MAINS, PRODUIRE DE VRAIES ŒUVRES D'ART.

TEXTE : JULIEN LORETTE

Courtesy of Taka Ishii Gallery



Courtesy of Taka Ishii Gallery



Polanography, de Nobuyoshi Araki. Two Polaroids cut in the middle and attached, 10,8 x 8,9 cm, œuvre unique.

C'est en 1948 qu'a commencé le drôle de rituel du Pola. Prendre une photo, voir sortir immédiatement son tirage papier à l'image encore imperceptible, attendre, souffler, et voir apparaître une image, souvent ratée, mais au rendu particulier. À la fin des

© Andreas Mahl Courtesy Photo 12 Galerie



Autoportrait de l'artiste, Andreas Mahl, œuvre unique, 1992.

© Andreas Mahl Courtesy Photo 12 Galerie



Delphine et Samy, d'Andreas Mahl, œuvre unique, 1981.

années 2000 pourtant, en raison de l'essor du numérique, la firme américaine à laquelle on devait cette belle invention, a cessé de produire les films qui nourrissent ses appareils et un grand mouvement de passionnés est né. Pour ceux-là, les tentatives d'imitation du procédé originel n'ont jamais rien eu de convaincant, et par la suite, la possibilité d'imprimer ses clichés numériques préférés à la façon Pola n'a pas suffi à combler le manque. C'est que le principe même de la chose, à savoir la magie du résultat incertain et surtout la valeur inestimable du tirage unique, n'y était désormais plus. Des atouts qui, en leur temps, avaient séduit nombres d'artistes, qui voyaient en cet appareil difficilement domptable

© Andreas Mahl Courtesy Photo 12 Galerie



Delphine, d'Andreas Mahl, œuvre unique, 1981.

un moyen unique d'exprimer leur créativité. Si les plus connus, à l'instar de Robert Mapplethorpe, Helmut Newton, David Hockney ou Andy Warhol (qui en a aussi fait la publicité) s'y sont essayés, on découvre en ce printemps deux expositions qui montrent comment deux d'entre eux ont sublimé la pratique. Le premier, le Japonais Nobuyoshi Araki, auquel le musée Guimet consacrera dans le même temps une grande rétrospective, dévoile en ce moment à la Galerie ÉCO119 sa *Polanography*. Là, les corps féminins, souvent immortalisés par le maître de l'érotisme nippon, se dévoilent sur des clichés coupés en deux et recomposés pour prendre un nouveau sens. Déjà célébré à la Maison européenne de la Photographie, le second, Andreas Mahl, est une référence en matière de Polaroid. On admirera à partir du 14 avril à la Photo12 Galerie de Paris, une cinquantaine de ses œuvres (natures mortes, nus, autoportraits, poupées, jumeaux...), réalisées dans les années 80 et 90, avec un appareil SX70, qu'il a grandement contribué à rendre mythique. La nostalgie n'est pas prête de s'éteindre...

Nobuyoshi Araki, *Polanography*, jusqu'au 25 juin à la Galerie ÉCO119, 119, rue Vieille du Temple, 3^e. Du mardi au samedi de 12 h à 19 h. Tél. : 01 42 77 68 98. (À voir aussi, la rétrospective consacrée à l'artiste, du 13 avril au 5 septembre au musée national des Arts asiatiques Guimet).
Andreas Mahl, *Mini-Mahl, Maxi-Mahl, Polaroid Variations*, du 14 avril au 18 mai à la Photo12 Galerie, 14, rue des Jardins Saint-Paul, 4^e. www.galerie-photo12.com

L'ŒIL

L'œil EN MOUVEMENT CHRONIQUE



© J. L. Guerin - G. S. G. S. G.

Chaque mois,
**Elisabeth
Couturier**
présente un objet
cher à un artiste.
Ce mois-ci...

LA PORTE D'ANTONI TAULÉ



Antoni Taulé, Buster Keaton, 2011, huile sur toile, 81 x 65 cm, Courtesy Galerie B0A.



« **Antoni Taulé: Interior** », du 21 janvier au 25 mars 2016, Instituto Cervantes, 7, rue Quentin-Bauchart, Paris-8^e. Du lundi au vendredi de 10 h à 20 h, fermé le samedi et le dimanche. Entrée libre, www.paris.cervantes.es

Galerie B0A, 11, rue d'Artois, Paris-8^e, Du lundi au samedi de 11 h à 19 h, fermé le dimanche. Entrée libre, www.galerieb0a.com

Galerie Photo12, 14, rue des Jardins-Saint Paul, Paris-4^e, Du mardi au samedi de 14 h à 18 h 30, fermé le dimanche et le lundi. Entrée libre, www.galerie-photo12.com

ACCÈS La question pouvait se poser plus qu'avec aucun autre artiste : quel serait le choix d'Antoni Taulé ? Quel objet intime, attaché à quel(s) souvenir(s) ? Ce Catalan d'origine, amoureux des volutes verbales et autres joutes oratoires, bien présent à la vie, mais la tête souvent dans les nuages, n'élirait sûrement pas un quelconque talisman. Photographe et peintre, il s'attache à montrer des intérieurs de palais et de maisons patriciennes, abandonnés, plongés dans le clair-obscur et habités, parfois, par des silhouettes solitaires, fantomatiques. Des espaces silencieux, grandioses, propices à toutes sortes de projections. D'autant que pièces de réception, corridors ou escaliers ouvrent sur l'extérieur par une porte, vitrée ou non, donnant sur une lumière aveuglante. Et c'est de cet objet qu'Antoni Taulé souhaite m'entretenir : bien plus qu'un élément de décor, la porte constitue, pour lui, un jalon récurrent, voire obsessionnel. Sa dimension métaphorique lui rappelle une expérience intime, émotionnellement intense. Il l'évoque avec mille précautions et un zeste d'humour : « Un souvenir me hante, inexplicable, mystérieux, raconte-t-il. Le jour de mon baptême, quelque temps après la mort de ma mère en couches, j'ai été ébloui par la lumière que l'on voyait par la porte ouverte de la chapelle ! C'était comme un appel impérieux. Est-ce possible que je puisse m'en souvenir ? » Vient à l'esprit ce fameux tunnel débouchant sur une lumière éblouissante, vision maintes fois décrite par les personnes ayant connu une « mort momentanée », répertoriée sous le nom de NDE (*Near Death Experience*). Cette image subliminale serait-elle née au moment où le bébé Taulé sortait de l'obscurité du ventre de sa mère pour aller vers la lumière de la vie, tandis que celle-ci, en train de mourir, se voyait aspirée, elle, par la lumière des limbes ? Il faudrait donc regarder autrement ce rectangle blanc circonscrit par l'encadrement d'une porte et quasi omniprésent dans les mises en scène de l'artiste. Il fonctionne comme un rétroprojecteur, renvoie à Platon et à sa caverne : la réalité, ici, n'est que le reflet d'ombres projetées. La porte devient, alors, un seuil réversible

entre la vie et la mort, la matière et le vide, le visible et l'invisible. Taulé précise : « Je crée dans l'obscurité des points de vision vers un extérieur lumineux, mais la source de vie est dans le noir. » Aussi énigmatiques soient-elles, les compositions spectrales de ce passionné de géométrie spatiale, par ailleurs diplômé d'architecture, dégagent une poésie sombre. On comprend l'admiration qu'il voue à l'écrivain ésotérique Raymond Roussel, notamment à son livre, encensé par les surréalistes, *Locust Solus*, où une villa et un grand parc servent d'écrin à d'étranges phénomènes. Taulé dit aussi : « Mes enfilades picturales symbolisent des portes de l'esprit. » Il rajoute : « Le travail de géométrie est indispensable pour comprendre l'infiniment profond. » Il décrit la grande maison où il a grandi, située à une vingtaine de kilomètres de Barcelone : « Il y avait des endroits très lumineux qui alternaient avec des endroits très sombres débouchant sur une terrasse baignée de lumière. » Il parle de la camera obscura, ce boîtier qu'utilisaient les peintres avant l'invention de l'appareil photographique, qui a permis, entre autres, à l'architecte italien Brunelleschi de fixer les règles de la perspective euclidienne. Il dit encore : « Mes images sont des constructions organiques à l'exemple de l'architecture de Mies Van der Rohe pour qui un édifice se construit autour des ouvertures. » Chez Taulé, cette trouée lumineuse, délimitée par un seuil et donc par une porte, donne accès à quelque chose de magique. Mais de dangereux : « Il faut que le spectateur fasse demi-tour, qu'il avance jusqu'au précipice pour ne pas tomber dans le vide, qu'il puisse revenir sur la terre ferme. » Un exercice dans lequel le peintre photographe virtuose excelle ! —

LA GAZETTE DROUOT

L'HEBDO
DES VENTES
AUX ENCHÈRES

LA GAZETTE DROUOT EXPOSITIONS

ANTONI Taulé

Interior

L'univers d'Antoni Taulé (né en 1945, à Barcelone) exerce sur notre regard une attraction fascinante. Ces lieux mémoriels, théâtre d'une catharsis, sont des constructions intermédiaires d'une singularité troublante. Galerie rythmée de colonnes, salon de réception au dallage en damiers, percé de fenêtres donnant sur des jardins à la française ou des paysages touffus, le ciel et l'océan, couloirs coupés par un rayon de soleil, ont été désertés. Métaphores de la solitude et du silence, cette peinture réveille une lumière dont on ne peut déceler l'origine. Entre Ledoux et Boullée, Le Corbusier (dans l'atelier duquel il travailla), le peintre pense grand siècle et aspire au baroque. Sa mise en abyme du vide se retrouve dans ses photographies. Même jeu avec les lignes de fuite se prolongeant dans un espace visionnaire, jusqu'à matérialiser l'infini. L'architecture, et le vide qui est sa complémentaire, obsèdent l'artiste catalan. Il l'interroge avec la photo qu'il a toujours pratiquée, et à l'origine de ses tableaux. Que l'objectif est une *camera obscura*, qui le persuade de la puissance de la lumière et de l'ombre, de leur rôle duel dans l'apparition de l'image et de sa réalité. Avec ces jeux optiques, une tension accompagne notre traversée virtuelle. La



force d'une peinture de Taulé réside dans « l'incompréhension » de son univers intermédiaire hanté parfois par des personnages empruntés à des peintures de maîtres (Goya, Vélasquez, Munch, Bacon). Sa maîtrise de l'huile et des glacis en fait à son tour un maître. **LYDIA HARAMBOURG**

Peintures et photographies, Instituto Cervantes de Paris, 7, rue Quentin-Bauchard, Paris VIII^e, tél. : 01 40 70 92 92, www.paris.cervantes.es

Galerie Boa, 11, rue d'Artois, Paris VIII^e, tél. : 01 45 63 77 41, www.galerieboa.com - Jusqu'au 25 mars. Catalogue Beaux-Arts éditions.

Antoni Taulé, *La Voie lactée*, 2015, huile sur toile, 200 x 300 cm, œuvre exposée à l'Instituto Cervantes, Paris, DR

Télérama¹

Têtes d'affiche

Plein la vue

ESPRIT, ES-TU LÀ ?

Une lumière blafarde plonge de la fenêtre sur la table, unique élément de mobilier de cette pièce obscure. Elle révèle au passage la présence d'une femme, assise dans un fauteuil, en manteau et en chapeau. Elle semble sur le départ. A ce point perdue dans ses pensées et isolée dans sa solitude que même la vue du paysage ne peut la distraire: Antoni Taulé (né en 1945 près de Barcelone) a donc choisi de ne pas le représenter. Cette scène d'intérieur

évoque un autre monde, celui des esprits, selon le plasticien Christian Boltanski, l'un de ses plus grands admirateurs.

Une peinture entre ombre et lumière, intérieur et extérieur, présence et absence. — **S.S.I.**

| « Interior », d'Antoni Taulé

| Du 21 jan. au 25 mars

| Institut Cervantès,

7, rue Quentin-Bauchard, 8^e

| 01 40 70 92 92

| paris.cervantes.es | Et

aussi galerie Boa (11, rue

d'Artois, 8^e) et Photo12

Galerie (14, rue des

Jardins-Saint-Paul, 4^e).



BeauxArts

magazine

MUSÉES / Expositions

PARIS INSTITUT CERVANTÈS, GALÉRIES BOA & PHOTO 12

Du 21 janvier au 25 mars

Dans les palais rêvés d'Antoni Taulé

Antoni Taulé est catalan, mais la France est son port d'attache. Architecte avant de devenir peintre – et photographe –, il reste imprégné de géométrie descriptive et conçoit ses tableaux comme une écriture. Magicien du vide, grand prêtre du silence, il laisse la lumière pénétrer l'obscurité de ces grandes demeures inhabitées ; mais, se défend-il, la vraie source de vie est dans le noir. Dans le cœur de la nuit.

Le silence qui règne dans ses palais vides prêche pour l'abolition du temps. Jean-Claude Carrière a été ébloui par sa lumière, cette intruse : «J'ai presque toujours l'impression que la lumière vient rendre visite à Taulé par surprise. Il ne l'attendait pas, en tout cas pas ce jour-là, pas à cet endroit-là, à ce moment-là. Peut-être même ne pensait-il pas à elle. Ça lui arrive. Elle lui vient en douce, "comme un

voleur".» Celle-ci n'a pas pour vocation d'éclairer ses objets, ses personnages perdus dans son univers intérieur, elle se contente modestement de les révéler, de les suggérer. Pour la première fois, Taulé expose aussi ses photos prises il y a plus de quarante ans à l'aide de diapositives. Photos, tableaux ? Bien difficile de les distinguer clairement, tant ses compositions sont de nature identique. **Claude Pommereau**



ANTONI TAULÉ
Table rouge, 2015

«Taulé Interior»

> Institut Cervantes
7, rue Quentin Bauchart
75008
01 40 70 92 92
<http://paris.cervantes.es>

> Galerie Boa
11, rue d'Artois - 75008
01 45 63 77 41
www.galerieboa.com

> Photo 12 Galerie
14, rue des Jardins
Saint-Paul - 75004
01 42 78 24 21
www.galerie-photo12.com

* Hors-série Beaux Arts
éditions · 44 p. · 9 €

International New York Times

2 | FRIDAY, JULY 3, 2015

INTERNATIONAL NEW YORK TIMES

PAGE TWO

New life for hunting dogs



MARTIN USBORNE

HAVENS IN SPAIN Martin Usborne's "Where Hunting Dogs Rest," through July 31 at Galerie Photo12 in Paris, examines the plight of Spanish greyhounds and other dogs abandoned after each hare-hunting season.

The exhibition, and a book of the same title, published by Kehrer Verlag, feature images that echo the style of Velázquez, who painted in an era when the dogs were given great respect. With photos from Mr. Usborne's previ-

ous projects that reflect his lifelong commitment to mistreated dogs, "Where Hunting Dogs Rest" shows the safe places these animals have been given, set against the locations where they are often abandoned.



MARTIN USBORNE, GALERIE PHOTO12 PARIS



MARTIN USBORNE, GALERIE PHOTO12 PARIS